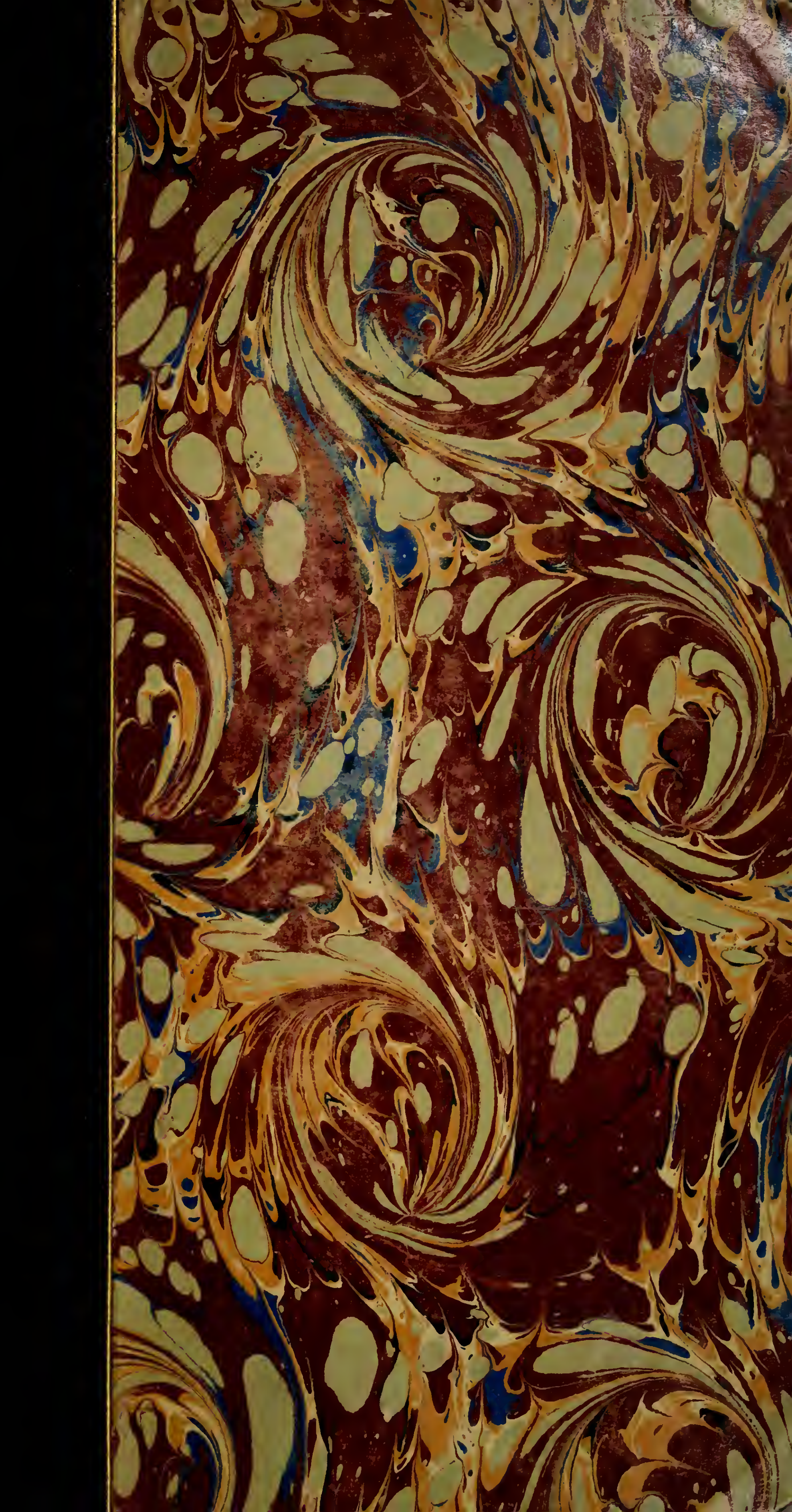
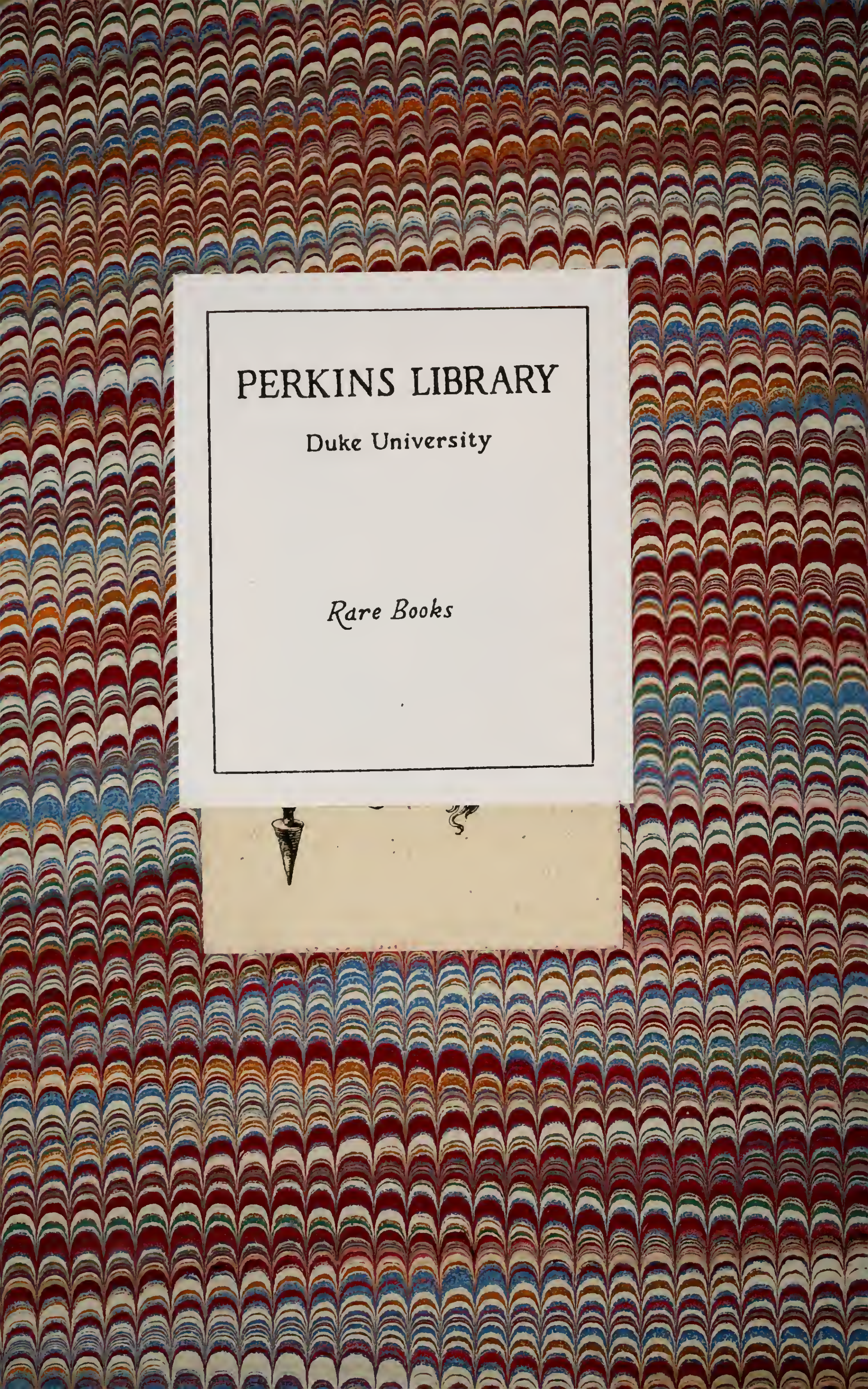
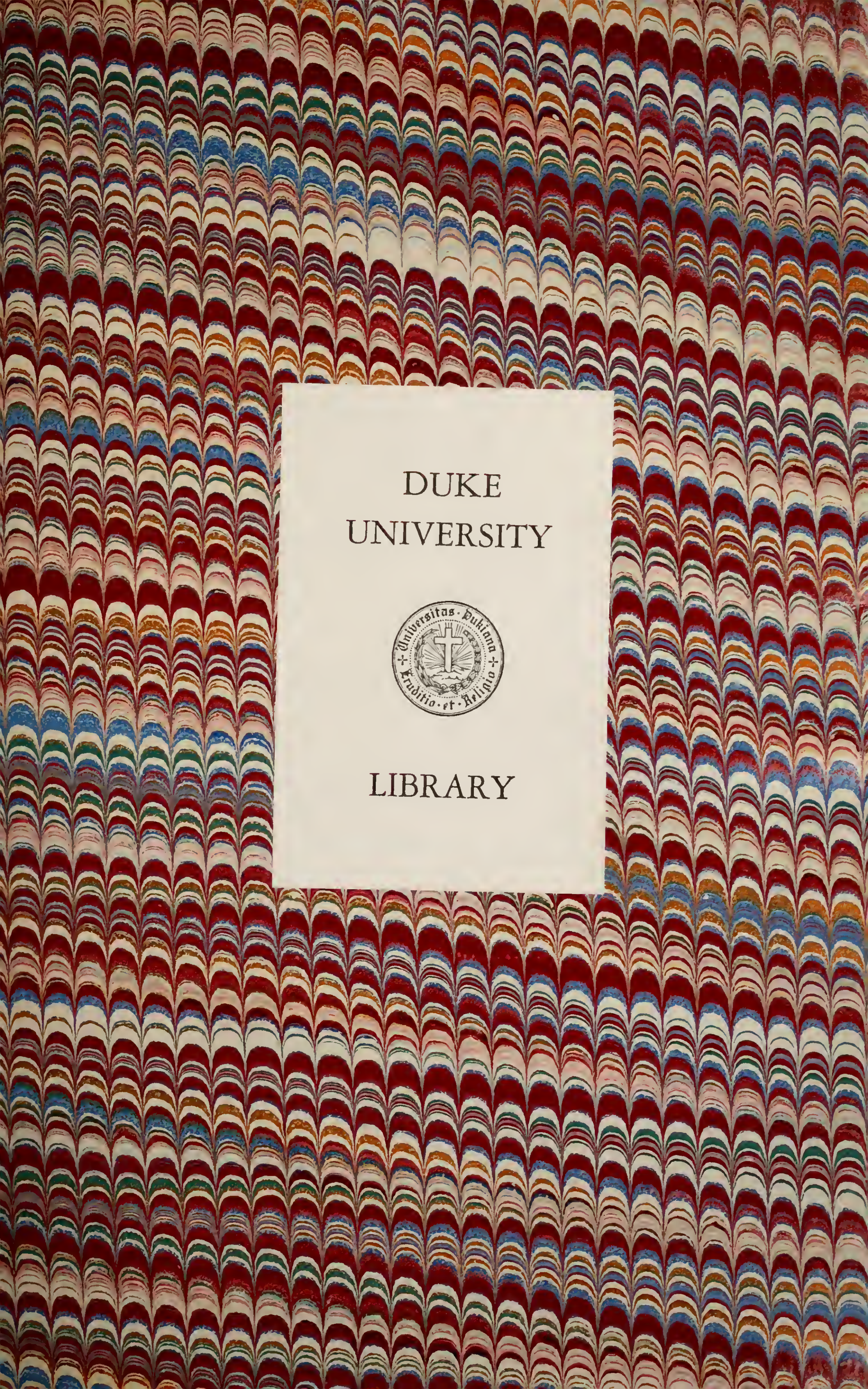


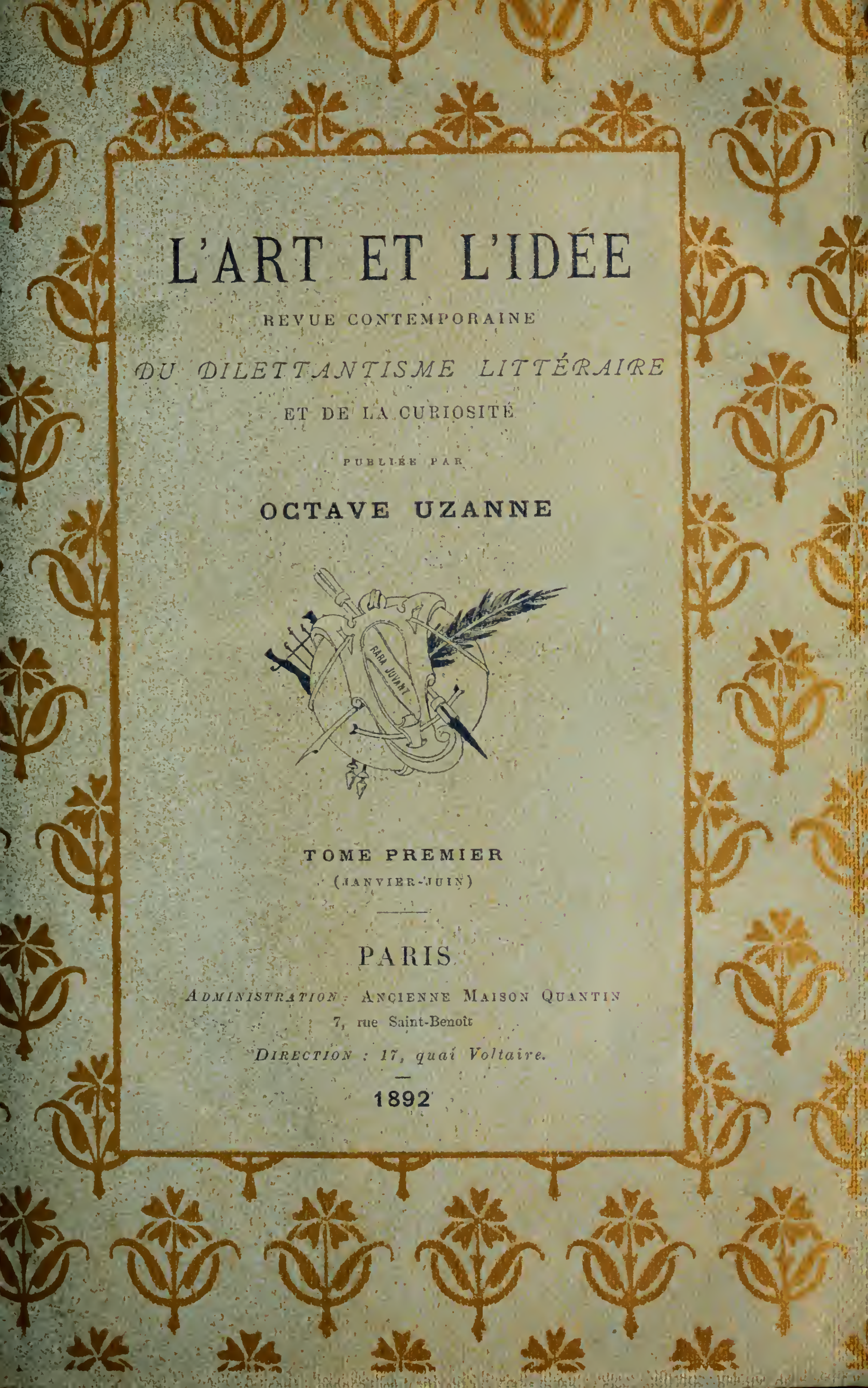




DUKE
UNIVERSITY
Universitas Dukiana
Eruditio et Religio
LIBRARY

2 vols.

Complete all [illegible]



L'ART ET L'IDÉE

REVUE CONTEMPORAINE

DU DILETTANTISME LITTÉRAIRE

ET DE LA CURIOSITÉ

PUBLIÉE PAR

OCTAVE UZANNE

TOME PREMIER

(JANVIER-JUIN)

PARIS

ADMINISTRATION : ANCIENNE MAISON QUANTIN

7, rue Saint-Benoît

DIRECTION : 17, quai Voltaire.

1892

L'ART ET L'IDÉE

CETTE REVUE A ÉTÉ TIRÉE

à 1000 *exemplaires sur papier vélin*

et

SIX CENTS EXEMPLAIRES SUR PAPIER VERGÉ DES VOSGES

POUR LES ABONNÉS

Plus les exemplaires de luxe :

30 exemplaires sur Japon (nos I à XXX).
15 — sur Chine (XXX à XLV).
15 — sur Whatman (XLVI à LX).



Les Exemplaires sur vergé et ceux sur papiers de luxe
sont seuls numérotés

LE DILETTANTISME LITTÉRAIRE

ET LA CURIOSITÉ

L'ART ET L'IDÉE

REVUE CONTEMPORAINE ILLUSTRÉE

PUBLIÉE PAR

OCTAVE UZANNE



TOME PREMIER

(JANVIER-JUIN)

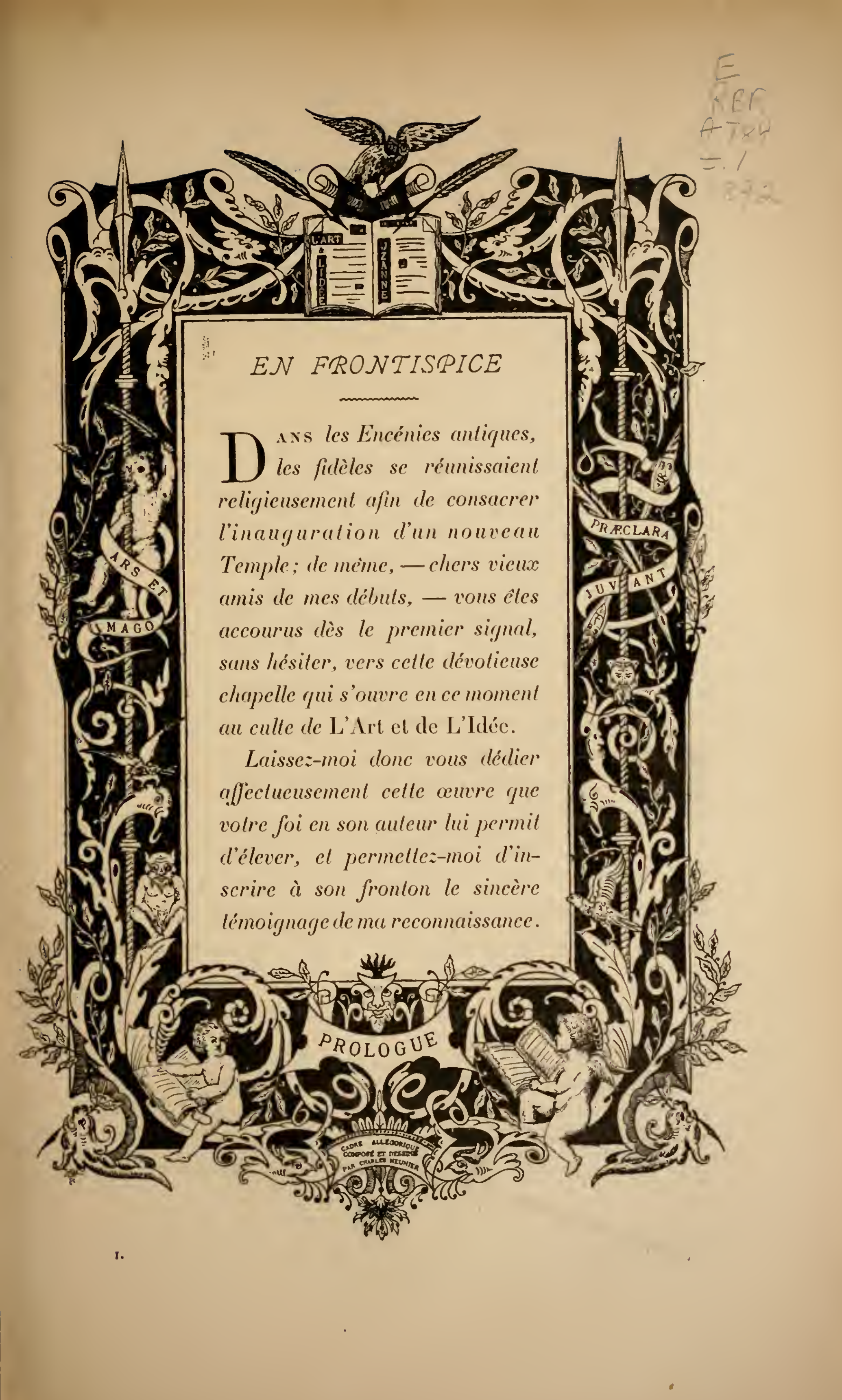
PARIS

Administration : ANCIENNE MAISON QUANTIN

7, rue Saint-Benoît

Direction : 17, QUAI VOLTAIRE

1892



EN FRONTISPICE

Dans les Encénies antiques, les fidèles se réunissaient religieusement afin de consacrer l'inauguration d'un nouveau Temple; de même, — chers vieux amis de mes débuts, — vous êtes accourus dès le premier signal, sans hésiter, vers cette dévotieuse chapelle qui s'ouvre en ce moment au culte de L'Art *et de* L'Idée.

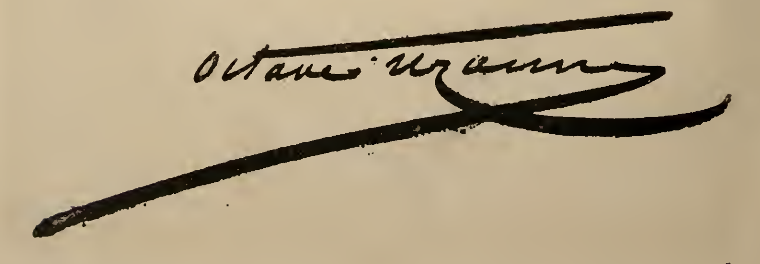
Laissez-moi donc vous dédier affectueusement cette œuvre que votre foi en son auteur lui permit d'élever, et permettez-moi d'inscrire à son fronton le sincère témoignage de ma reconnaissance.

Nous voici bien éloignés de la grande Encyclopédie du Livre, *aimables Souscripteurs d'origine, que douze années de constante sympathie me rendent aujourd'hui si précieux ; nous voici également non moins distants de ce* Livre moderne. *dont il vous plaisait, hier encore, d'apprécier la coquetterie, la variété et l'indépendance. — Ici, nos goûts, enclos jusqu'alors dans une passion un peu exclusive, vont — sans rien perdre de leur intimité ni de leur délicatesse, — étendre davantage leur subtiles affinités en s'élevant plus haut vers l'idéalité artistique.*

Je ne saurais préjuger de l'avenir de cette publication qui naît à la vie publique avec l'insouciance de sa destinée ; toutefois si, dans l'indifférence de la masse, elle arrive à se créer le privilège d'une famille d'élite composée d'initiés, de mandarins lettrés et de patriciens d'esprit, je n'oublierai point — dévoués compagnons connus et inconnus, qui jusqu'ici avez sanctionné mes périodiques fantaisies — que je suis largement redevable à votre appui moral de la force et de la hardiesse qui m'ont été nécessaires pour tenter cette dernière entreprise.

Aussi, puisqu'il semble que ce soit vous qui présentiez et souteniez le tremplin sur lequel je vais de nouveau prendre essor, trouvez juste qu'avant même de connaître la portée de mon élan, je vous salue cordialement et que je vous offre ici — en frontispice de ce recueil — le témoignage de mon infinie gratitude.

Paris, ce 20 janvier 1892.





P. Avril. Aqua tinte d'apres Carloz Schwabe



SENSATIONS D'ART

ET

EXPRESSIONS D'IDÉES

Notes successives sur le caractère de cette publication.

S'IL est vrai de dire que le titre soit de quelque importance pour un ouvrage littéraire, il faut ajouter que, lorsqu'il s'agit d'une revue contemporaine, la valeur du titre est inappréciable. — Le titre, au milieu de l'encombrement des innombrables périodiques qui paraissent, doit résumer aujourd'hui des qualités variées : la concision, l'originalité et l'expression nette, juste, synthétique

des tendances de la publication qu'elle proclame. Il est peu d'enseignes à cette époque qui n'aient été précédemment accrochées à la façade d'un ou de plusieurs journaux périodiques: Hatin en consigne, dans sa *Bibliographie de la presse,* plus de sept mille. et je puis affirmer — car il est plaisant de le constater — que tout ce qu'on croirait avoir inventé de nos jours s'y trouve parfois déjà répété à l'infini. prouvant une fois de plus l'éternel recommencement de tout ici-bas et l'inconscient repiquage de l'homme créateur dans le grand jeu de dominos des mots, — quelque soin que l'on prenne de les agiter et embrouiller à plaisir.



L'Art et l'Idée est un titre tout flambant neuf et qui n'a jamais été stéréotypé pour prendre figure sur une couverture quelconque. — *Est-il bon? Est-il mauvais?* Je n'en saurais être juge impartial: je crois l'avoir considéré à mille reprises sous ses multiples aspects. selon les circonstances et les éclairages des divers états d'esprits qui se succèdent en nous, aussi. je dois dire que si je m'y suis tenu, c'est que ces épreuves si variées m'ont semblé des plus concluantes.

Toutefois. je ne me dissimule pas que ces deux mots accouplés en inscription, dans un même cartouche, au fronton de cet édifice, ne seront pas accueillis par tous sans commentaires nombreux; les uns jugeront le titre abstrait. les autres trop général; ceux-ci blâmeront ses visées transcendantes. tandis que ceux-là ratiocineront sur l'*universalité* qu'il affiche; les plaisants pourront y

donner carrière à des jeux d'esprit et il appartiendra surtout à ceux qui n'auront jamais lu cette publication de dire que la rubrique en est d'autant plus singulière qu'elle ne contient *ni art ni idée.* — Le mot sera si tentant pour les indigents de sel attique!

De tout cela, il ne me soucie, car je n'ai pas, comme le héros de Le Sage, l'ambition de plaire en amusant les gens qui passent et de recommencer le lendemain. Cette Revue, bien au contraire, ne peut être agréée par le nombre; elle recherche les esprits de qualité, les ultra civilisés de la littérature et de l'art, les amoureux de la forme et les curieux des subtilités du goût dans toutes les manifestations de la pensée. — Elle vise un petit groupe de lecteurs — *ô combien petit!* comme dirait un symboliste. — car elle n'enregistrera que les échos de diverses thébaïdes laborieuses et se tiendra soigneusement éloignée de tout ce qui peut être jugé, discuté, approfondi dans les grandes assises de la presse quotidienne ou dans les pages copieusement fournies des périodiques de quinzaine.

Toute la force, tout le talent, toute l'ingéniosité de *l'Art et l'Idée* seront dépensés à faire de cette publication une œuvre spéciale, caractéristique et personnelle jusqu'à l'outrance. Elle ne saura séduire les gens à connaissances encyclopédiques en quête de vues générales et qui peuvent satisfaire dans nos gros magazines leur appétit de littérature courante, mais elle trouvera çà et là, ici ou chez nos voisins, quelques lecteurs fervents et curieux d'originalité qui seront heureux de vivre dans l'intimité exclusive de ses théories et de ses causeries variées, rares et toujours sincères.



Les dilettantes des livres d'art et de l'Art des livres, les amoureux de l'estampe contemporaine, traitée par des peintres graveurs et non par des interprètes rarement supérieurs, les gourmets avides de trouvailles littéraires et d'autographes piquants, les chercheurs des talents, de stylistes nouveaux négligés par les critiques, les affinés de goût que l'art décoratif moderne déconcerte et qui rêvent de connaître des créateurs de formes exquises et des metteurs en œuvre de bibelots inappréciables, les mécènes jaloux de se renseigner sur les jeunes hommes qui vivent en religion d'art, sans agiter la grosse cloche de la réclame, en vue de leurs œuvres et de leur nom; les lettrés qui prisent certains ragoûts de bibliographie anecdotique, tous ceux enfin qui, dans les douceurs du *Home,* se plaisent à écouter, loin du bruit des camelots de la foire aux vanités, des paroles saines exprimant des impressions d'art honnêtement perçues et des sensations de subtile délicatesse intellectuelle, trouveront, je l'espère, dans les successives livraisons de cette œuvre naissante un intérêt et un plaisir dont les échos me seront toujours précieux.



L'heure est propice d'ailleurs pour la création d'un recueil aussi en dehors que celui-ci; il se fait, de toutes parts, une évolution active dont les intuitifs ont déjà un sentiment très exact. Le naturalisme, qui a déchaîné toutes les licences et a fait naître à tous les degrés de l'échelle sociale des bazars et aussi des lupanars de productions les plus

galantes de la plume et du crayon; ce même naturalisme, qui inconsciemment a galvaudé le talent en mettant certains procédés d'écriture à la portée de gens sans mandat suffisant; le naturalisme moderne va périr dans sa fange, et les temps sont proches où, dans tous les arts en reprise de possession d'eux-mêmes, l'idéalité va renaître, exaltant enfin nos esprits au-dessus des ruisseaux et déployant nos rêves vers d'exquises conventions et d'adorables visions internes.

Nous avons marché si vite dans le chemin du réalisme stérile que nous découvrons aujourd'hui la tristesse lamentable de ce carrefour sans issue. Le progrès a scandaleusement favorisé cette poussée vers le vrai et l'ignoble de la génération qui décline maintenant; la photographie a mis sa précision et son exactitude au service de tous les arts, et les procédés qu'on nomme *directs* et qui, sur reliefs ou en creux, servent d'interprètes fidèles aux peintres et dessinateurs, ces procédés, généralement employés à cette heure, ont apporté un peu partout l'aspect navrant, morne et plat de la plupart des reproductions solaires; nos livres de voyages et autres, nos journaux illustrés avec leurs clichés instantanés ou leurs photogravures « documentées » sur place, sont désespérants à regarder, car leur pittoresque sur nature glace nos regards et interdit tout papillonnage à notre imagination si désireuse d'au delà.

Le théâtre court à sa ruine pour des raisons qui tendent à faire monter les *bas-fonds* de Henry Monnier sur la scène, à la grande joie de quelques faux artistes, énergumènes de la plume, qui confondent dans leurs critiques le sens réel des choses, en s'extasiant avec

emphase sur ceux qui ont des oreilles de sténographes et des yeux perspicaces, au détriment des seuls artistes, c'est-à-dire de ceux qui conçoivent la religion du *soi* à l'aide d'un cerveau créateur. — Ce sont les hommes mûrs, remarquons-le, qui s'obstinent encore à cette médiocre école de la vérité, tant dans les livres que sur les planches et ailleurs; les jeunes, les vraiment jeunes, ceux qui travaillent pour eux-mêmes et qui se pressent en ce moment pour apparaître bientôt dans l'arène publique, sont et seront délicieusement hostiles aux fades et salissantes crudités sans art.



Déjà nous les voyons — dans leurs petites revues militantes, qu'on ne remarque pas assez — développer, non sans crânerie, le drapeau des nobles représailles; poètes, essayistes, romanciers, tous vont à l'idéal, à la mysticité, à la religion d'un *beau* cloîtré dans la pénombre des dévotions d'art. Peintres et statuaires suivent un mouvement analogue, comme si l'âme de ces débutants avait senti le gouffre de désillusion et de pessimisme où la poussée de leurs devanciers allait les précipiter.

Autant je puis les suivre, — et certes ils m'intéressent, ces jeunes hommes, qui seront peut-être les gloires de demain, — autant je puis constater que le néant de certaines perfections modernes les frappe aussi bien dans l'expression des écritures romancières que dans le rendu extra-habile des maîtres contemporains de la peinture et de l'illustration.

D'instinct, ils sentent qu'ils n'iront pas au delà de

ces exécutions achevées, et aussi ne cherchent-ils pas à éterniser un genre qui a donné tout ce qu'il pouvait rendre en des mains artificieuses; ce qui les attire, ce qui les captive, ce sont heureusement les formes naïves, les joliesses d'un art primitif, les synthèses d'idées intellectuelles ou surnaturelles, dignes d'émouvoir l'âme et de donner à la pensée des vibrations inconnues. — Ah! comme en cela ils ont sagesse et noblesse; aussi, de quelles espérances ne fleurissent-ils pas nos horizons!

Ces nouveaux venus souvent fourniront à *l'Art et l'Idée* l'occasion d'études successives sur ce transformisme qui s'accuse chaque jour davantage. Sans faire infidélité à « nos amis des Livres », il me sera bien permis d'intéresser cette Revue à un mouvement qui va gagner rapidement presque tous les mondes. Il y a, en ce moment, un malaise, quelque chose comme du krach et de la crise latente, non seulement dans la librairie, mais dans toutes les branches de l'arbre où circule la sève de la pensée française. Le public semble dédupé de bien des enthousiasmes qu'il entretenait naguère et il cherche sa voie dans ce carrefour encore obscur, où une bifurcation est imminente. J'avoue que, regardé du point de vue où je viens en quelques points de me placer, la situation est réellement saisissante; c'est l'heure crépusculaire où, après un combat définitif, on songe aux prochaines batailles, et l'esprit est judicieusement en éveil. Il faut, en effet, je crois, beaucoup attendre de ceux qui vont venir pour les luttes du beau; ce sont les fondateurs de l'art du xxe siècle qui se mettent en route avec un bagage qui promet. Avant qu'il soit longtemps on en pourra juger.



Cette Revue sera donc hospitalière aux idées naissantes, ce sera sa façon d'être ultra contemporaine et de devancer le précédent recueil d'une longue portée ; elle ira, sans programme défini, de droite à gauche, selon sa fantaisie et son orientation du moment. De format modeste, elle ne pourra chaque mois, dans le nombre restreint de ses pages, fournir carrière à tous les sujets qui se présenteront ; mais j'ai la fatuité d'affirmer qu'elle ne saurait distiller l'ennui ; car, ainsi que dans les aimables et étroites demeures peu fortunées où l'on met les petits plats dans les grands, ici on précipitera le service, on se sentira les coudes, on variera mets et entremets à l'infini, et la gaîté rayonnera, croyez-le bien, sur la nappe du texte jusqu'à s'éclabousser en croquis dans les marges.

Décorativement, je puis déclarer un vaste éclectisme d'illustrations hors typographie et dans les pages ; ayant brisé le cercle souvent monotone et comprimant de la Bibliophilie, le champ est devenu illimité où nous cueillerons les compositions bizarres, curieuses, expressives qui se présenteront sur tous les terrains et habitats du talent. C'est ainsi qu'en frontispice de ces pages s'allonge une étrange eau-forte de Paul Avril, d'après une orchidéenne invention en vitrail d'un artiste de rare originalité, M. Carloz Schwabe ; — beaucoup discuteront ces femmes de dix têtes et la mysticité byzantine de cette page symbolique, mais les sensitifs de bonne foi ne prétendront pas que ce soit là une œuvre banale et peu suggestive. — Je n'essayerai pas de développer une

explication ni de fournir une précieuse légende pour ceux tout d'abord qui ne comprendraient point.



Une première livraison de revue, quelle que soit son apparence, est toujours — au gré de son directeur — dépourvue de bien des qualités essentielles. Celle-ci, autant que j'en puisse encore juger, se ressent, à vrai dire, du désordre forcé de l'improvisation générale; tout paraît à sa place, mais rien n'est mis au point; on a prétendu s'essayer à fournir un spécimen honorable de ce qui doit être, et l'inquiétude de le réussir, même en maquette d'ensemble, et d'échantillonner tous les genres a neutralisé quelque peu le résultat. — Est-il nécessaire de s'en soucier outre mesure et, sans y apporter de modestie, ne dois-je pas vous offrir, Amis des Revues défuntes, les garanties réclamées pour le futur agencement de l'Art et l'Idée?

Octave Uzanne.





LE PETIT
THÉATRE DES MARIONNETTES
ET
LE POÈTE MAURICE BOUCHOR



L'*Art et l'Idée* abandonnera volontiers aux chroniqueurs parisiens le soin de signaler hâtivement les nouveautés courantes et d'un goût souvent contestable du théâtre contemporain. Ennemie de toute banalité, la revue qui vient d'éclore entend ne cueillir que la fleur rare des parterres littéraires. Il ne lui suffira donc pas qu'on l'invite pour qu'elle se dérange. Elle veut du neuf, de l'inédit, de l'exquis, de l'extraordinaire, du recherché pour ses dilettantes lecteurs.

Les marionnettes l'amusent. Elles ont bien amusé Swift et le Dr Johnson. Elle a foi dans ces petites personnes de bois qui, si dociles, se laissent coiffer et habiller sans donner le



MAURICE BOUCHOR.

moindre signe de mauvaise humeur, et qui entrent en scène à l'heure précise sans que l'avertisseur ait besoin de leur crier, en agitant sa sonnette : *En scène, Mesdemoiselles!* — Des poupées qui jouent Aristophane, qui jouent Shakespeare, Cervantes, Hroswitha, des poupées qui disent les vers des

poètes modernes, en prenant conseil des poètes pour l'intonation et pour le geste! Des poupées qui, la représentation finie, rentrent modestement dans leur boîte, sans demander à leur directeur des appointements de ténor! Il y avait là de quoi éveiller l'attention du lettré qui a dirigé le *Livre*, puis le *Livre moderne* et qui fut, dès l'origine, un des spectateurs les plus assidus des représentations de la galerie Vivienne.

Aussi veut-il, aujourd'hui que les poupées ont fait leur chemin dans le monde, et au moment où elles vont attirer chez elles les curieux épris d'art mystique, parler un peu des fondateurs du *Petit-Théâtre de la galerie Vivienne,* et tout d'abord de Maurice Bouchor, l'auteur de *Tobie* et de *Noël.*

Maurice Bouchor! Vous le connaissez, Parisiens, qui avez vécu votre vingtième année près du jardin du Luxembourg. Amis des livres qui passez, le soir, sous les galeries de l'Odéon pour y chercher, y découvrir le poète qui, son livre à la main, vous fera veiller, vous avez lu les *Chansons joyeuses,* les *Poèmes de l'Amour et de la Mer,* puis le *Faust moderne,* les *Contes parisiens* et les *Symboles.* Vous connaissez enfin les articles publiés par Bouchor dans la *Revue des Chefs-d'œuvre,* dans *le Passant,* et tout récemment dans la *Revue bleue.*

Maurice Bouchor, vous l'avez rencontré traversant le jardin du Luxembourg ou dans la rue, l'œil rieur, la main dans sa grande barbe blonde, sinon, distrait, un journal à la main, avec son allure correcte et mélancolique de rêveur anglais.

Le poète est trop connu et a été esquissé trop souvent pour qu'il y ait lieu de recommencer son portrait. C'est de Bouchor, auteur dramatique, que je veux parler aujourd'hui.

Comme tout honnête homme, aux heures où la terre lui semble sans joie et où la vie lui apparaît comme une longue épreuve, Bouchor s'inquiète de savoir s'il sera sauvé. Mais peut-il y avoir un enfer ou même un purgatoire pour ceux qui ont tant aimé Bach, Hændel et Beethoven? — Non con-

tent d'avoir entendu beaucoup de fugues, et les plus belles symphonies, Bouchor est, dès à présent, soucieux de savoir s'il aura sa place réservée dans les concerts éternels qui ne peuvent manquer de se faire entendre autour de « celui qu'il cherche en d'innombrables dieux ». Le Conservatoire ne lui suffit point, non plus que les salles de Lamoureux et de Colonne. Il veut, dès à présent, s'assurer une éternité musicale et poétique, et pour se mettre bien avec Dieu, il s'est, narguant le proverbe, mis fort bien avec ses saints.

Sainte Cécile, dont il vient de mettre en vers la poétique légende, le vieux et le jeune *Tobie,* les bergers, *Marjolaine, Myrtil, les Rois mages, la Vierge* elle-même plaideront si bien sa cause là-haut qu'il y entendra jouer par les anges ce que *notre saint-père le Bach* n'a jamais fait exécuter sur la terre.

Quand je me figure Bouchor ravi au ciel non moins qu'un confesseur ou qu'un martyr, je le vois entouré de *l'Ange de Tobie* et de *l'Ange du mystère de Noël.* Emporté par eux, il s'en va retrouver le vieux Corneille qui a traduit parfois en si beaux vers l'*Imitation de Jésus-Christ* et le pieux Racine qu'il a si magnifiquement loué le mois dernier à la Comédie française, le Racine qui allait assister aux prises d'habit des jeunes religieuses pour y sentir ses yeux se mouiller de larmes.

L'enfant Jésus, celui devant lequel il a fait brûler l'encens et chanter de si délicieux cantiques, ne peut manquer de lui sourire lorsqu'il le verra venir et de dire à ceux qui forment sa cour : « Laissez-le passer, l'exquis poète ; je le connais. »

Et s'il était besoin qu'une voix féminine se fît entendre pour attendrir le souverain juge, j'imagine que l'abbesse Hroswitha, la bénédictine du xe siècle, parlerait en faveur du poète qui l'a fait connaître en jouant, il y a deux ans, *Abraham l'Ermite.*

Bouchor a donc dès à présent d'assez beaux titres aux récompenses éternelles. Et pourtant, apprenez, jouisseurs

incrédules, que le poète qui vous a charmés ne croit pas avoir encore assez fait pour son âme immortelle. Bouchor, qui jadis fut gourmand et gourmet comme Grimod de la Reynière, Brillat-Savarin, Bouchor veut se dégager de plus en plus des tentations de la chair : le chantre des grasses lippées est devenu végétarien, parce qu'il tourne au bouddhisme. Le sonnet suivant, dédié récemment à Octave Uzanne et qui est tout à fait inédit, est un éloquent témoignage de sa nouvelle conversion.

Anno aetatis meae trigesimo septimo

Voilà donc plus d'un tiers de siècle et trois années
Que, fantôme inquiet, j'ai l'air de vivre ici.
Peut-être suis-je ailleurs, loin qu'étreint le souci
De ce que furent et seront mes destinées.

Les grâces que je n'eus guère se sont fanées;
A scruter l'inconnu je n'ai point réussi;
Mais tant d'êtres aimés m'entourent, Dieu merci,
Que je compte ma vie entre les fortunées.

Je ne me nourris plus de cadavres. Tant mieux!
Apaisant dans ma chair un monstre furieux,
Je tâche de ne point faire pleurer les anges.

La musique me reste, et le vin radieux!
La triste joie, aussi, d'exhaler mes louanges
Vers Celui que je cherche en d'innombrables dieux...

Maurice Bouchor

Bouchor avait écrit pour la scène *Dieu le veut* et *Michel Lando*. Il a écrit pour les poupées : *Tobie*, légende biblique en vers, en cinq tableaux, *Noël*, mystère. Il va faire représenter, cette année : *la Légende de sainte Cécile*, en trois actes, en vers, *Khéyam* et *la Dévotion à saint André*.



Le poète Maurice Bouchor en promenade (instantané).

La future préface de *la Légende de sainte Cécile* explique les préférences de Bouchor pour les marionnettes :

« J'ai désiré, nous dit-il, être joué par des créatures vivantes. Non pas que je sois très ambitieux ; mais telle de mes conceptions dramatiques exigeait, pour diverses raisons, d'autres interprètes que des poupées et une scène plus vaste que notre Guignol. Alors, on m'a vu, après tant d'autres qui me valaient bien, errer de théâtre en théâtre avec un gros manuscrit sous le bras... Je n'ai d'ailleurs à me plaindre de personne; la seule coupable est cette cruelle optique de la scène. On n'est pas joué tant qu'on l'ignore; et le seul moyen

de l'apprendre est d'être joué. Tirez-vous de là. De plus habiles que moi ont pu sortir de cet âpre dilemme; je m'en réjouis pour eux de tout mon cœur! »

Les marionnettes ont quelque droit d'être fières. Elles ont appris à Bouchor cette optique de la scène que l'on n'avait apprise jusqu'alors que dans les salles de l'Odéon ou du Théâtre-Français, et le tout-Paris qui décide des réputations a dit à l'écrivain qu'il en savait assez pour prétendre aux applaudissements de tous ceux qui ont l'amour de la belle et simple diction mise au service d'une poésie touchante et élevée.

La petite salle de la galerie Vivienne s'est emplie chaque soir, l'année dernière. Les lettrés tout d'abord y sont venus. Renan, Anatole France, Jules Lemaître furent des premiers à applaudir. Renan, dans une lettre que Bouchor conserve précieusement, déclara que le spectacle était fait pour amuser des rois et des philosophes. Les philosophes se sont montrés satisfaits. Les rois ne manqueront pas de témoigner quelque jour leur sympathie. Le fin lettré que l'Angleterre avait nommé ambassadeur à Paris, l'ami des gens de lettres, lord Lytton, se montra souvent au Petit-Théâtre, et je le vois encore se promenant, pendant un entr'acte, dans la galerie Vivienne avec l'auteur de *Tobie,* qu'il félicitait chaudement. Les peintres et les sculpteurs qui aiment les beaux vers, Puvis de Chavannes, Mercié, Rodin, Henri Lombard, Lerolle, Lenoir, bien d'autres encore se montrèrent souvent aux représentations des *Mystères.*

Le succès est venu et, avec lui, hélas! — nécessaire, mais triste! — la foule et le snobisme! — Il est curieux, je crois, de rappeler comment les marionnettes ont commencé.

Un soir de l'année 1887 j'allai chez mon ami Henri Signoret, qui habitait alors rue de l'Abbé-de-l'Épée. J'avais sous mon bras un volume contenant le théâtre d'Aristophane. Je lus à Signoret *les Oiseaux.* Il prit grand plaisir à cette

lecture, et, dès ce soir-là sans doute, il songea à faire partager son plaisir aux Parisiens. Quelques mois plus tard, j'étais hors Paris et je reçus une lettre de Signoret qui m'annonçait comme prochaine la représentation des *Oiseaux* par des poupées. En quelques mois, sculpteurs, peintres, mouleurs, lecteurs, machinistes, décorateurs, avaient été trouvés, réunis. Un atelier fut loué dans la rue du Val-de-Grâce. Quelques amis de bonne volonté s'exercèrent au moulage des torses et des jambes de poupées. Signoret donnait ses idées, et tant bien que mal on les exécutait.



Une marionnette.

Puis, l'atelier de la rue du Val-de-Grâce fut abandonné. On y avait répété le *Gardien vigilant* de Cervantes, et déjà Bouchor s'y était révélé excellent lecteur dans le rôle du sacristain. *Les Oiseaux* furent répétés dans l'atelier de la rue du Moulin-de-Beurre. J'y amenai Jules Tellier qui nous encouragea et nous promit qu'il assisterait à la première représentation.

Les Oiseaux furent joués. — Anatole France, qui n'avait pas encore écrit *Thaïs,* ce chef-d'œuvre, mais qui prenait plaisir à annoncer depuis longtemps aux lecteurs du *Temps* la bonne nouvelle, applaudit *Pisthéthère, Evelpide, le Triballe* et *Neptune.* France nous donna, dès le premier jour, l'appui de sa belle parole si judicieusement écoutée.

Paul Marguerite fit paraître une petite plaquette dans laquelle il racontait la très courte histoire des marionnettes. Il fut, lui aussi, de ceux qui comprirent dès le premier jour et applaudirent.

Dès l'année suivante on osa jouer *Abraham l'Ermite,* de Hroswitha, et *la Jalousie du Barbouillé* de Molière. Puis vinrent les représentations de *la Tempête,* et la voix de Ponchon lisant le rôle de Caliban attendrit les cœurs les plus

durs. Coquelin cadet voulut lire le rôle de Trinculo et supplia Signoret de le disputer à la Comédie-Française.

Puis Bouchor écrivit *Tobie, Noël,* et la *Chanson de Marjolaine* vola sur la bouche des hommes. On vit, on entendit Sarcey chanter : *Noël ! Noël !* Albert Wolff même — cet aveu doit lui être compté là-haut — déclara qu'il avait passé



Une scène de la *Légende de sainte Cécile.*

dans la salle de la galerie Vivienne une soirée inoubliable.

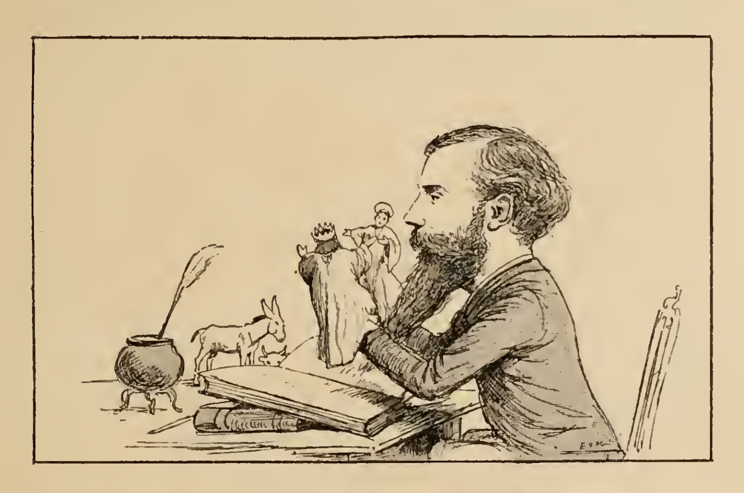
Richepin qui, dès la première heure, avait approuvé l'idée de Signoret déclama d'une voix magnifique les belles strophes du roi nègre, tandis que Ponchon réalisait « l'âne exquis » que Bouchor avait rêvé.

Les marionnettes se transportèrent, l'an dernier, dans la grande salle du Bazar de Charité rue de La Boétie. Elles charmèrent même les petites aveugles qui assistèrent à la représentation ; elles devinaient, au son des voix, la grâce des gestes

et goûtèrent non moins l'adorable musique de Paul Vidal.

Signoret, qui a tout inventé, tout mis en œuvre, doit être fier du résultat obtenu. Il a fait plus qu'amuser les Parisiens ; il les a fait penser et a conquis leur sympathie.

Les peintres auxquels on doit les décors du Théâtre de la galerie Vivienne sont Georges Rochegrosse, Lerolle, Lucien



MAURICE BOUCHOR, par Evert van Mudyen.

Doucet, Frank Lamy, Félix Bouchor, Rieder, Tanoux, Maillol, Ludovic Dubois, Gibelin.

Les sculpteurs Henri Lombard et Belloc ont fait pour les poupées des têtes qui sont des merveilles, et qui, frappées par la lumière de la rampe, donnent l'illusion de la vie.

Les machinistes, des artistes également, se nomment : MM. Léon Baille, G. de la Landelle, Pierre Morel, Raibaud, Gibelin aîné et Gibelin cadet, L. de Lapeyrouse, Belloc, Ludovic Dubois, Mazereau et Albert Tricon.

Les rôles jusqu'ici ont été lus par MM. Jean Richepin, Maurice Bouchor, Raoul Ponchon, Félix Bouchor, F. Rabbe,

Paul Passot, Amédée Pigeon; Mmes Kerckoff, Lavigne, Fontaine, Denis, Paule Verne, Cécile Dorelle, Monti.

Le Théâtre de la galerie Vivienne, qui s'ouvrira le 25 de ce mois, d'ici quelques jours à peine, représentera *la Légende de sainte Cécile,* en trois actes en vers, de M. Maurice Bouchor; puis, en février, *Khéyam,* un acte en vers, et *la Dévotion à saint André,* mystère en un acte, en vers, ces deux pièces de M. Maurice Bouchor; enfin les marionnettes joueront également le mois prochain *l'Amour dans les Enfers,* un acte en vers du signataire de cet article, qui se voit obligé de couper court, faute de place pour la fin de cette sorte de conférence, revue et considérablement raccourcie, hélas! par le directeur et metteur en scène de cette publication nouvelle déjà fort encombrée à ses débuts.

AMÉDÉE PIGEON.



Les Diseurs du Petit Théâtre.

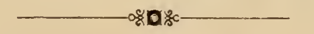


LES

MAGAZINES ILLUSTRÉS

D'EUROPE ET D'AMÉRIQUE

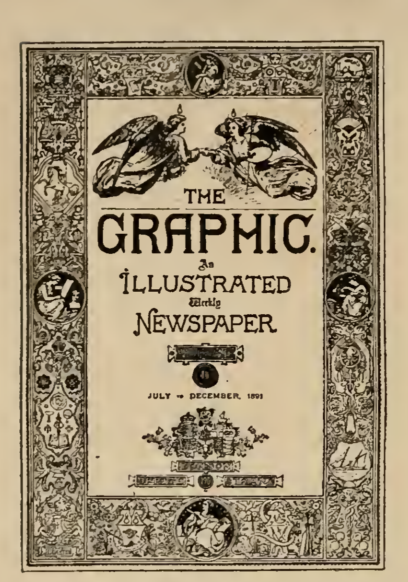
Essai sur les périodiques à images de l'étranger



Magazines anglais et américains.

Il y a un demi-siècle environ, de grands journaux hebdomadaires, *l'Illustration, le Monde illustré, l'Univers illustré*, etc., se fondèrent en France à l'imitation des journaux anglais, comme *the Illustration, the Graphic,* dont ils reproduisaient autant que possible le ton et la physionomie. L'essai réussit et nos anciens recueils, dont l'histoire serait curieuse à faire, *le Magasin pittoresque* et le *Musée des familles,* par exemple, en reçurent un coup dont ils ne se sont pas encore vraiment relevés.
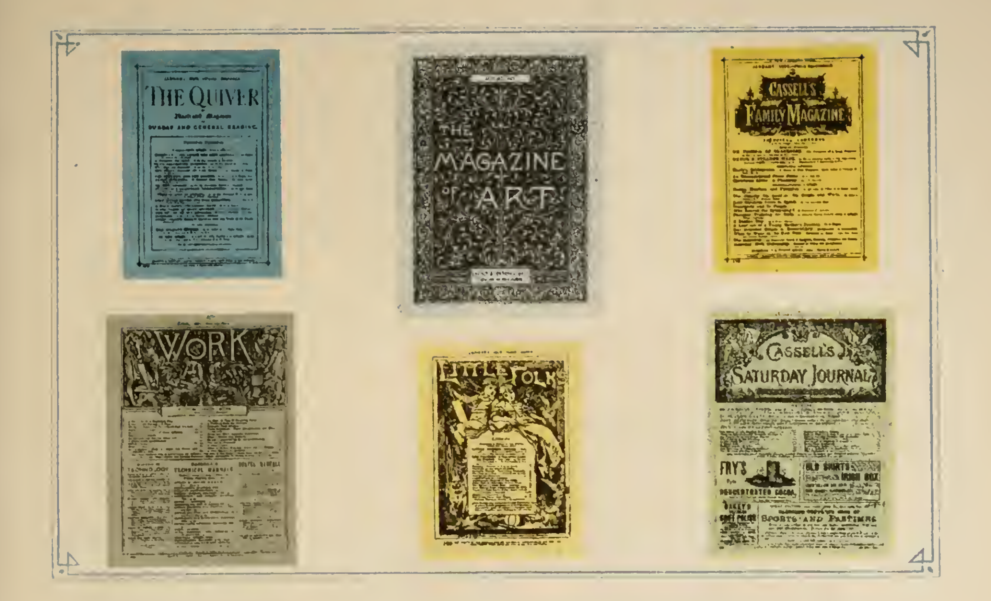
On aurait pu croire que le mouvement ne s'arrèterait pas là, et que nous aurions bientôt, comme les Américains et les Anglais, de grosses revues mensuelles ou bi-mensuelles, bourrées de romans, de nouvelles, de poésies, d'études historiques, d'essais critiques, d'articles d'actualité, de « plats du jour », si je puis dire, le tout abondamment illustré dans le texte et hors texte par tous les procédés de gravure et de reproduction.



Il n'en a rien été. De timides tentatives ont été faites. Des publications d'un vrai luxe ou d'une conception ingénieuse, mais qui sont aux *magazines* anglo-saxons ce que nos journaux quotidiens sont à leurs gigantesques *newspapers*, ont été lancées, et quelques-unes se soutiennent grâce à un petit nombre d'amis fidèles, vivant d'espérances et d'efforts au milieu de l'indifférence du grand public de ce pays. — En fait de périodiques illustrés, la majorité des lecteurs français se contente encore des Illustrations de la *Revue des Deux Mondes.*

Ce n'est pas de quoi les rendre fiers. Aussi avons-nous pensé qu'il serait utile d'appeler l'attention sur ce qui se fait ailleurs en ce genre de publications ; car en beaucoup de pays, y compris l'Allemagne, *ce qui se fait est mieux que chez nous ;* et, si c'est en se regardant exclusivement le nombril qu'on arrive au Nirvâna, ce n'est qu'en voyant tout autour de soi, en rivalisant et en luttant, que les nations, comme les individus, jouissent pleinement de l'activité de la vie.

Les Anglo-Saxons des États-Unis sont véritablement les ini-


THE QUIVER
THE MAGAZINE OF ART
CASSELL'S FAMILY MAGAZINE
WORK
LITTLE FOLKS
CASSELL'S SATURDAY JOURNAL
FRY'S
SPORTS AND PASTIMES

tiateurs de ces fortes revues, bien imprimées, sur beau papier, qui sont dévorées tous les quinze jours ou tous les mois par des centaines de mille de lecteurs, et dont les illustrations sont telles qu'elles servent ensuite à enrichir des éditions de luxe.

Aujourd'hui, les principales se publient à New York, ou à Philadelphie, ou à Boston, et simultanément à Londres. Le *Harper's Monthly Magazine* est dans ce cas, ainsi que le *Scribner's* et le *Century Illustrated Monthly Magazine*, dont les bureaux sont à







New-York, Union Square, et qui a pour représentant et éditeur, à Londres, M. T. Fisher Unvin ; le *Lippinnott's Monthly Magazine*, de Philadelphie, qu'éditent, à Londres, MM. Ward, Lock, Bowden et Cie. Inversement des publications anglaises comme *the English Illustrated Magazine,* de la maison Macmillan, et les nombreuses revues de la maison Cassell, qui a des succursales à Paris et à Melbourne, n'appartiennent guère plus à l'Angleterre qu'aux États-Unis.

Toutes ces revues, et d'autres encore, — car je n'ai pas la vaine prétention d'être complet et ceci n'est qu'un aperçu, — forment chaque mois un gros fascicule du type in-8° jésus, de cent vingt à cent soixante pages, à deux colonnes, le plus souvent. L'exécution typographique en est remarquable. Quant au texte, Henry James, Robert L. Stevenson, William Black, Rider Haggard, y publient leurs romans ; Swinburne, Austin Dobson, H. S. Morris, Whittier, Alfred Austin, Buchanan, Oliver W. Holmes y donnent ou y ont donné leurs vers; Saintsbury, Edmund Gosse, Hawthorne, Andrew Lang, Max O'Rell, Mark

Twain, Bret Harte y apportent leurs contributions critiques, historiques, humoristiques. C'est ainsi que le *Century Magazine* a publié l'enquête faite à ses frais en Sibérie, sur le système pénitentiaire russe, par M. Georges Kennan assisté du dessinateur Frost. Les articles du *Magazine* étaient si copieusement illustrés qu'il a fallu laisser de côté des planches quand on a publié, tout récemment, l'ouvrage en deux beaux volumes qui ont fait sensation, et qui seront bientôt traduits dans toutes les langues européennes. — De même les derniers numéros du *Harper's New Monthly* qui, le premier, publia *Port Tarascon,* d'A. Daudet, contiennent des notes sur le Caire et l'Égypte, avec des figures très pittoresques et très artistement réussies, bien que la gravure en soit faite à l'aide de procédés photographiques. Je me souviens d'une très curieuse galerie des acteurs qui ont joué le rôle d'*Hamlet*, depuis Joseph Burke jusqu'à Augustus A. Addams, en passant par les Kean, Junius Brutus et Edwin Booth, Conway, Macready, Kemble, Davenport, Lawrence Barrett, etc. Il y a là, au milieu d'un texte bourré de renseignements, vingt portraits dont la réunion est vraiment précieuse (*A Century of Hamlet,* par Laurence Hutton ; novembre 1889).







Le Lippincott n'est pas, à proprement parler, un magazine illustré, Chaque numéro contient cependant en frontispice le portrait d'un de ses collaborateurs — c'était, le mois dernier, celui du romancier T. C. de Leon — et à la fin, sous le titre : *With the wits,* « avec les beaux

esprits », quelques pages de dessins amusants, accompagnés de légendes drôlatiques et de vers bouffons. Ces pages sont mêlées aux annonces, qu'on feuillette et qu'on lit forcément en cherchant les bonnes plaisanteries et les caricatures qu'un éditeur intelligent a eu l'idée d'y intercaler.

A ce propos, remarquons, une fois pour toutes, la masse énorme d'annonces de toute sorte auxquelles ces revues servent de véhicules. Elles doublent souvent le nombre de pages normal de la livraison. Le puffisme le plus effréné s'y étale sans fard ; mais





aussi les industries les plus sérieuses, les maisons les plus honorables y recommandent leurs marchandises et leurs produits à grand renfort d'attestations *(testimonials)*, de mots en vedette, de dispositions typographiques imprévues, de dessins et de chromos, dont beaucoup ont un mérite artistique fort réel. Cette affluence énorme d'annonces commerciales explique en une certaine mesure l'extrême bon marché de ces publications, qui se vendent généralement un shilling ou vingt-cinq cents — soit 1 fr. 25 — le numéro. (Le prix du *Century Magazine* est de trente-cinq cents, 1 fr. 75.) Mais le grand nombre des lecteurs est la condition primordiale et *sine quâ non,* car si le public n'était pas très nombreux, les annonces ne se porteraient pas en foule pour le solliciter.

Le *Scribner's,* qui a une édition anglaise et une édition australienne, et dont la vente, à la fin de l'année dernière, dépassait cent quarante mille exemplaires, promet pour l'année qui commence des études pittoresques et statistiques sur le paupérisme dans les principales villes du monde, des lettres inédites du grand peintre américain Washington Allston, des articles sur les théâtres et concerts de Paris, par W. Apthorp, etc., etc. ; pour

ses illustrations, il s'est assuré, en outre des artistes américains les plus en vogue, le concours de MM. Charles Delort, Marchetti, Lynch, Eugène Morand et autres peintres ou dessinateurs français.

Comme type d'une revue plus essentiellement américaine, en dépit de son titre, je citerai *The Cosmopolitan,* de New York, qui publie les lettres du général Sherman, et dont le numéro de novembre contenait un article, d'une actualité qui durera quelque temps, sur Chicago et son Exposition projetée : *The City of the*







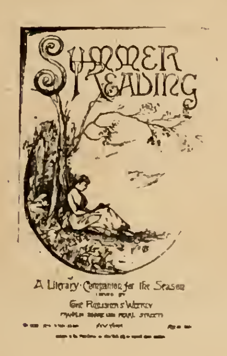


World's Fair, par Charles King. Les illustrations, traitées parfois un peu sommairement, y témoignent d'un sens artistique délicat et ingénieux. Dans le même numéro, je remarque une étude très intéressante et touchante, signée Louise-Chandler Moulton, sur le Dr Westland Marston et sa famille, qui compta un poète aveugle, Philip Bourke Marston, le fils de Westland, et Arthur O'Shaughnessy, son gendre, qui fut le premier correspondant anglais de notre vieille et chère revue *le Livre,* comme le Dr Westland Marston en fut le dernier.

Un journal illustré hebdomadaire qui mérite d'être mentionné pour son texte et ses gravures, c'est *The Illustrated American.* De format in-4°, il contient autant de matière que les in-octavo mensuels, ses confrères, et s'occupe beaucoup de théâtre ; il accorde aussi une attention particulière aux pays de colonisation espagnole ou portugaise. Enfin un rédacteur spécial, qui signe l'*Inconnue,* donne le signalement du caractère de tous ceux qui lui envoient quinze lignes de leur écriture. Quatre colonnes en petit texte sont consacrées à cette correspondance de « Graphology ».

Pour terminer cette énumération des journaux littéraires illustrés essentiellement américains, je citerai *The Overland Monthly*, de San-Francisco, et *The Transatlantic*, grand journal de quinzaine fondé à Boston il y a deux ans, avec ce sous-titre, qui est tout un programme : « Miroir de la vie et des lettres en Europe. » La première page seule, formant couverture, en est illustrée.

Je ne m'arrêterai pas aux nombreux magazines dits « de





Société », tels que le *Belgravia*, le *London Society*, le *Cornhill*, le *Longman's*, le *Macmillan's*, le *Murray's*, et, leur doyen à tous, le *Gentleman's Magazine*. Les couvertures en sont souvent originales de dessin et violentes de couleurs ; quelques-unes ont été reproduites ici. Mais il serait inexact de les ranger parmi les illustrés, bien que certains d'entre eux aient une planche en frontispice et que presque tous publient, à Noël, un numéro exceptionnel — *Christmas Number* — avec forces images d'un goût et d'une exécution fort contestables, le plus souvent.

Une des plus belles — la plus belle peut-être — des revues illustrées anglaises est celle que publie la maison Macmillan sous le titre *The English illustrated Magazine*. Plus élégant de format, dégagé de l'air encombré que deux colonnes donnent toujours à une page, il a tous les mérites de rédaction de ses précurseurs américains et les égale par la beauté de ses illustrations. Les ornements qui relèvent le texte ou s'y marient intimement, lettrines, têtes de page, culs-de-lampe, y sont répandus plus libé-

ralement ; la composition et l'arrangement en sont d'un sens artistique très fin, et deux ou trois des artistes attachés à ce recueil savent faire en ce genre des merveilles de grâce et de sentiment, y mêlant, avec un talent infiniment subtil, les ressouvenirs pré-raphaélistes à l'expression de la modernité.

Tout près de *The English illustrated Magazine,* je mettrai l'*Atalanta,* un peu mince peut-être, mais bien composé et intelligemment orné sous la direction de M. L. T. Meade (Trischler et Cie, éditeurs), et un nouveau venu, qui vient de terminer sa première année d'existence, *The Strand Magazine* (Geo. Newnos). Il a tout ce qu'il faut pour saisir et fixer le succès, et son *Christmas Number* contient, entre autres, une certaine histoire de fantômes (*Ghosts,* par Irving Montagu) délicieusement illustrée par l'auteur.

Nous arrivons aux nombreuses et très importantes — chacune en un domaine différent — publications de la maison Cassell et Cie, qui fournissent à notre article sa planche hors texte ; *The Quiver,* qui ne coûte que six pence (60 centimes) le numéro et a des tendances religieuses et propagandistes prononcées ; le *Cassell's Saturday Journal,* grande revue populaire in-4° ; *Work,* revue des arts industriels, à la portée de toutes les intelligences et de toutes les bourses ; *Little Folks,* qui, avec le *Saint-Nicholas,* heureusement imité chez nous par l'éditeur Delagrave (New-York, « The Century Company » ; et Londres, E. Fischer Uwin), *The Boy's* et *The Girl's Own Paper,* se partagent la jeune clientèle ; *The Magazine of Arts,* dont nous allons reparler, et le *Cassell's Family Magazine,* qui est le type achevé des périodiques illustrés de classe moyenne, si je puis dire, et qui, tout en coûtant trente centimes de moins que ses rivaux à vingt-cinq sous, s'adresse à toutes les catégories de lecteurs et plaît à tous par le ton familier et honnête de ses romans, et par la quantité d'indications pratiques qui sont le fond de ses autres articles.

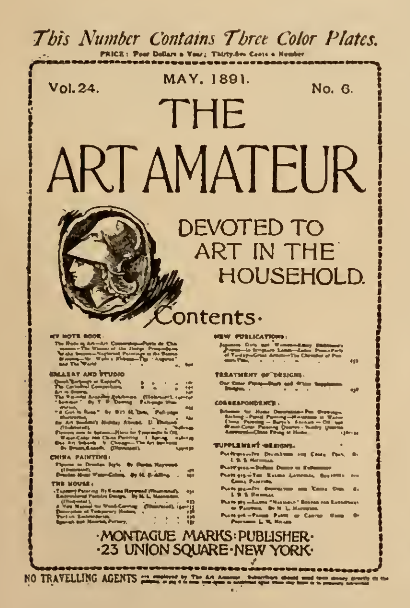
The Chambers' Journal, d'Édimbourg, est une publication du même genre, avec des allures encyclopédiques, les Chambers étant les Larousse du Royaume-Uni.

Un cran plus bas nous trouvons *The Home Chimes,* mensuel,

se vendant quarante centimes, et un grand journal hebdomadaire à six sous, trois pence, *The Pictorial World,* qui fait, ma foi, fort bonne figure. Les bibliophiles et bibliomanes s'amuseront en y voyant représentée, en une planche à pleine page in-folio, une scène des quais de Paris (21 novembre 1891, p. 121).



La *Review of Reviews,* de M. W. T. Stead, qui a promptement engendré en France une *Revue des Revues,* a, depuis un an, réalisé de grands progrès. Ses tendances d'exclusivisme patriotique et religieux n'ont rien perdu de leur force ; mais la rédaction des notices, le choix des extraits et les illustrations, qui sont presque toujours ou des caricatures ou des portraits, sont bien au-dessus de ce qu'on peut espérer pour douze sous.



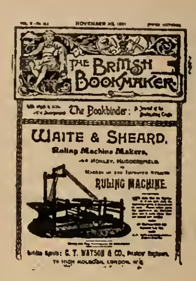
Il n'entre pas dans le plan de cette étude très succincte de passer en revue les périodiques illustrés spéciaux, consacrés aux beaux-arts, aux arts industriels ou à des questions d'érudition, de science ou de curiosité. Je n'en veux nommer que quelques-uns, à titre d'échantillon : tout en tête se place *The Magazine of Arts* (maison Cassell), déjà nommé : ses eaux-fortes, ses bois, ses photogravures et chromotypies se tiennent aussi près que possible des grandes publications de luxe de la maison Virtue et du *Portfolio,* que dirige si magistralement M. Hamerton.

Le texte en est varié et de lecture attachante ; le format in-4° reste très maniable, tout en étant suffisamment grand, et le prix ne dépasse pas un shilling, vingt-cinq sous. Je ne puis résister au plaisir de signaler le numéro de novembre dernier qui donne, en fort belles reproductions, les merveilleuses et émouvantes compositions d'E. Burne-Jones : *les six jours de la Création*. M. Alexandre Henderson, qui possède ces admirables tableaux dans sa collection, est un homme heureux ;









le *Magazine of Arts* offre à tous les amis du beau comme un arrière-goût, encore exquis, de ce bonheur.

The Art Review, fondée en 1890 par l'éditeur Walter Scott, n'est certes pas sans mérite ; mais elle ne me paraît pas avoir atteint, surtout pour l'excellence de l'illustration, le niveau du *Magazine*, son aîné.



Je regrette beaucoup de n'avoir pas assez de place pour dire tout le bien que je pense de *The Art Amateur*, publié par M. Montague Marks, à New York, dont une édition anglaise paraît depuis quelques mois à Londres. Avec un texte de trente pages in-folio, cette publication mensuelle, « consacrée à l'art, au foyer domestique », donne des études bien faites sur toutes les branches des beaux-

arts et des arts industriels, des comptes rendus des expositions en Europe et en Amérique, des conseils pour l'exécution d'une foule d'ouvrages d'amateurs, depuis la sculpture sur bois jusqu'à la décoration des écrans et la broderie, et une quantité vraiment prodigieuse de modèles, motifs, dessins, en noir, en couleur, en fac-similés très réussis d'aquarelles ou en oléographes, quelquefois grands comme deux fois ou trois fois le journal, sans mauvais goût, et en restant toujours accessible à tous. Cette publication, absolument unique, se donne pour cinq dollars.



Parmi les magazines qui, sans être des journaux de modes, sont des feuilles « fashionables » s'adressant plus particulièrement aux femmes, voici *The Queen* — la reine de ces publications. — *The Woman's World*, que dirigeait M. Oscar Wilde et que publiait la maison Cassell; j'avoue que j'ignore les destinées de ce beau magazine depuis la fin de 1889; — *The Gentlewoman*, qui est énorme et magnifique pour le prix si restreint de douze sous.



Les journaux de bibliophiles ou de bibliomanes illustrés ne manquent pas; voici *The Bookmart*, de Pittsburg (États-Unis), revue volumineuse, très remplie, et dont la couverture, qui en est, d'ailleurs, la seule illustration, est d'une jolie originalité; — *The Bookworm* (Elliot Stock), que dirige, à Londres, un jeune écrivain d'esprit alerte, doué d'une puissance d'assimilation et d'une facilité de travail rares, M. William Roberts, qui est un « botanophile » non moins qu'un bibliophile, et qui, lorsqu'il est à Paris, partage son temps entre

les bibliothèques et les carrés d'asperges et autres *vegetables,* des maraîchers d'Argenteuil ; — *The Journal of the Ex-Libris Society,* dont il a été plus d'une fois question, depuis sa fondation récente, dans les pages du *Livre moderne.*



Au point de vue de la critique mise au service des intérêts de la librairie, — *domina nunc est ancilla,* — *The Publisher's Weekly* et les *Literary News,* l'un et l'autre de New York, sont des types qui dispensent d'en étudier d'autres. Les numéros exceptionnels pour Noël et pour la saison d'été du *Publisher's Weekly* sont de vrais volumes de morceaux choisis dans les livres récemment parus et abondamment ornés de figures.

Les revues illustrées consacrées à un commerce ou à un métier particuliers sont très nombreuses en Angleterre et aux États-Unis, et elles sont d'ordinaire éditées avec un luxe dont les publications analogues en France ne sauraient donner l'idée. On pense bien que je les laisse en dehors du sujet, déjà si vaste, que je ne fais qu'effleurer ici. Cependant, l'industrie du livre nous intéresse trop pour que je ne donne pas deux ou trois exemples des nombreuses et belles publications ayant trait à cette industrie. *The American Bookmaker,* de la maison Howard Lockwood et Cie, à New York, me paraît tenir la corde. *The British Bookmaker,* qui s'est fondu avec *The Bookbinder,* est de format plus petit. Mais, depuis surtout qu'il est dirigé par M. Robert Hilton, il ne le cède à son confrère d'au



delà du *Pond* ni par la variété instructive et suggestive du texte, ni par l'abondance et le nombre des illustrations, pages de titre, dessins de couvertures, reproductions ou projets de reliures, etc. Le goût anglais s'y donne carrière; et s'il n'est pas d'une délicatesse et d'une pureté à l'abri de tout reproche, le goût anglais est toujours, même dans ses plus déconcertantes bizarreries, ingénieux et amusant. Ces remarques s'appliquent également à une autre publication, aussi dirigée par M. Robert Hilton : *The*







British Lithographer. Il y a là des planches en couleurs d'une violence fulgurante : on les regarde comme on avale du verjus, en grinçant des dents.

II

ALLEMANDS ET NÉERLANDAIS.

Créés sur le modèle des magazines anglo-américains, les périodiques illustrés allemands sont nombreux et quelques-uns valent leurs modèles. On me pardonnera de me contenter de les nommer, car ils ont les mêmes caractères généraux que ceux dont je viens de parler avec quelque détail, et je ne pourrais guère que me répéter.

Cependant le goût du moyen âge, avec sa ferraille et ses symboles, d'une part, et, de l'autre, l'exagération à outrance du côté familial, bonnes mœurs, innocence moutonnière et candeur

bébète, sont à noter dans les productions de la presse illustrée d'outre-Rhin.

Les feuilles satiriques, où la caricature règne en maîtresse exclusive, comme le *Kladderadatsch,* de Berlin, et le *Kikeriki,* de Vienne, sont très nombreuses, et ce penchant au grotesque,
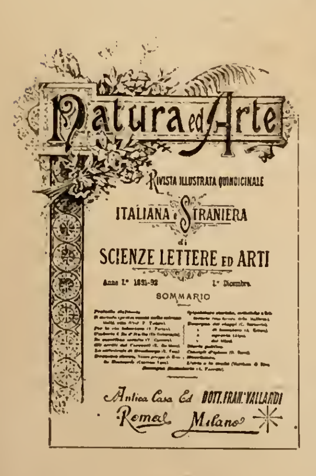


qui est à l'*humour* anglais ce que *la Messiade* est au *Paradis perdu,* se manifeste un peu partout.

Parmi les plus belles publications illustrées allemandes, on remarque tout d'abord *Ueber Land und Meer,* conduit avec tant de talent et de succès par son rédacteur en chef, M. Otto Baisch, et son entreprenant éditeur, M. Joseph Kürschner, à qui l'on doit un annuaire d'une utilité capitale, le *Deutscher Litteratur-Kalender*. Son rival, *Vom Fels zum Meer,* également publié à Stuttgart et dirigé par un typographe et écrivain de haute valeur, M. W. Spemann, est une revue de premier ordre, qui peut figu-

rer sans trop de désavantage à côté du *Harper* ou du *Century*. On ne s'est pas encore débarrassé, dans ces grands in-octavo allemands, de l'habitude de tirer de larges planches couvrant deux pages, en sorte que la composition se trouve pliée en deux et que toute une bande médiane se perd et sert de marge du fond. Rien n'est agaçant comme ces illustrations étranglées ou estropiées. Cela ne saurait plaire à personne, et si le goût germanique s'en accommode encore par habitude, je suis convaincu qu'il ne protesterait pas s'il en était privé. — Puisque nous parlons de M. W. Spemann, disons tout de suite qu'il dirige aussi une charmante publication mensuelle pour les enfants, sous ce titre bien approprié : *Der Gute Kamerad*.



La célèbre revue *Nord und Süd* du non moins célèbre Paul Lindau (Breslau) n'a pour toute illustration, dans chacun de ses numéros, qu'un portrait. Mais ce portrait à l'eau-forte est le plus souvent une œuvre d'art remarquable, malgré la lourdeur habituelle de la planche ; et qui en a la collection possède une intéressante galerie des contemporains fameux.



Dans l'ordre familial, voici *Daheim*, qui paraît toutes les semaines à Leipzig ; *Die Gartenlaube*, important recueil mensuel « instructif, amusant, libéral », dont la rédaction est aussi à Leipzig ; *Zur guten Stunde*, à Berlin ; *Schorers Familienblatt*, chez l'éditeur Schorer, de Berlin, avec M. F. Hirsch pour rédacteur en chef, dont le format a varié plusieurs fois, mais qui garde toujours sur sa couverture, amplifié ou réduit,

le même dessin, si caractéristique du bon magazine de famille allemand.

Le type le mieux réussi et le plus populaire de la revue humoristique et caricaturesque, en dehors des deux journaux que j'ai déjà nommés et que tout le monde connaît, a pour titre *Die fliegende Blatter,* et mêle agréablement des caricatures à ses « feuilles volantes » d'annonces (Munich).

Des revues artistiques, plus ou moins luxueuses, comme *Zeitschrift für bildende Kunst,* dirigée par von Lützow Wien, et publiée chez Seemann, de Leipzig, la superbe revue, qui paraissait à Vienne, *Die Graphischen Kunste* aussi grande et plus grosse que notre journal *l'Art,* a discontinué sa publication, croyons-nous, — comme l'hebdomadaire *Moderne Kunst,* de Munich ; les grands journaux du type de *l'Illustration,* comme *Illustrirte Zeitung, Illustrirte Welt,* etc., ne doivent pas nous arrêter dans notre course plus rapide encore que longue.

On me permettra, toutefois, d'enregistrer ici une publication néerlandaise, en hollandais, — idiome germanique, — qui se publie chez A. W. Sijthoff, à Leyde, et qui a pour but de populariser, par des figures et un texte explicatif, le goût des beaux-arts. Cela a pour titre : *Kunstkronick. Lectuur voor Ieder.* L'idée est fort recommandable ; l'exécution en est honnête et mérite le bon accueil de ceux à qui s'adresse l'éditeur.

III

ITALIENS ET ESPAGNOLS.

La presse périodique illustrée n'est pas plus avancée dans les autres pays néo-latins qu'en France. N'était la courtoisie, je dirais qu'elle l'est moins.

L'*Illustrazione Italiana* des frères Treves, à Milan ; l'*Ilustracion Espanola y Americana,* à Madrid, sont des feuilles similaires au *Monde illustré* et comme on en voit partout.

La *Commedia Umana*, que publie Eduardo Sonzogno, à Milan, et qui paraît en petit format deux fois par semaine, l'*Emporio pittoresco*, sorte de *Magasin pittoresque;* le *Giornale illustrato dei Viaggi*, qui doit bien quelque chose à M. Charton ; la *Scienza per tutti*, revue mensuelle ; d'autres encore, édités par la même maison, n'ont rien de bien original.

Il Novelliere militare illustrato est une petite revue bi-mensuelle destinée à chauffer le chauvinisme italien ; elle a une couverture en couleur, dont le sujet varie à chaque numéro, et compte soixante pages; elle se vend deux sous et ne vaut pas plus. Elle est éditée par Antonio Vallardi, de Milan.

Un homonyme, un parent peut-être, le Dr Francesco Vallardi, de Milan aussi, vient de publier à Rome le premier numéro d'une revue artistique, *Natura ed arte*, qui s'annonce bien. Elle répond à un besoin de modernité que ne satisfaisait pas le savant et luxueux *Archivio storico dell' arte*, de la maison Loreto Pasqualucci (Rome); elle sera en même temps moins occupée des questions courantes et triviales que *Il Mondo artistico*, journal hebdomadaire de Milan, consacré à la musique, au théâtre et aux beaux-arts.

IV

HONGROIS ET SLAVES.

Les Européens orientaux se poussent à la vie littéraire avec un entrain de peuples jeunes. Ce qui peut leur être le plus funeste, c'est l'engouement hors de mesure des Occidentaux, étonnés qu'on fasse si bien quand on est Magyar ou Russe. Ils ont créé depuis quelques années plusieurs périodiques illustrés d'une vraie beauté typographique et où les gravures — le plus souvent exécutées par les procédés dérivés de la photographie — font grand honneur à leurs artistes nationaux.

J'ai entre les mains une revue illustrée de Budapest intitulée *Kepes Folyoirat* et dont les figures, sans s'élever au-dessus de la

moyenne de celles de nos magazines populaires, sont très acceptables. Une autre publication périodique, qui n'est pas une revue à proprement parler, mais une histoire par livraisons de l'art national contemporain, paraît aussi à Budapest, chez Hornianszky Victor Kiadasa, sous le titre de *Magyar Müvészek*, et est d'un ordre artistique bien plus relevé, quoique les reproductions y soient



quelquefois un peu molles et flottantes, comme il arrive quand on se fie trop entièrement aux nouveaux procédés.

En Russie, la *Strekoza* publiait en décembre dernier un numéro de Noël tout entier consacré au théâtre. La *Niva*, de Moscou, est une revue hebdomadaire de vulgarisation, dont le domaine embrasse la science, la littérature, la politique et l'art.

A Varsovie, nous trouvons le recueil intitulé *Klosy Czasvpino Illustrowane Tygodniowe* édité par S. Lewental et, à Cracovie, chez G. Gebethner et Spolka, le *Swiat,* très belle publication mensuelle in-4° dont on remarquera la curieuse couverture historiée, où s'allongent des ferrures dignes d'une porte de prison, et qui ont l'air d'un symbole. Depuis, cette couverture a été changée

par une autre où un soleil éclaire le monde *(swiat)*, et qui semble assez banale auprès de la première.

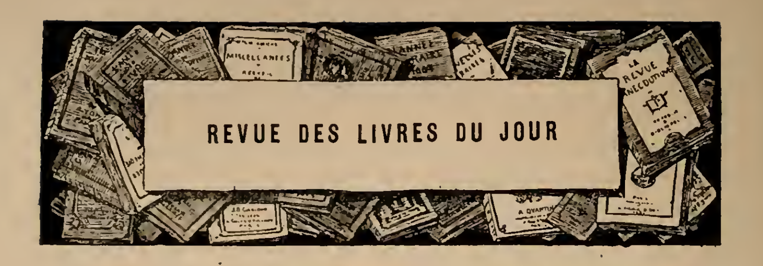
Arrivé à la fin de cette course à travers les magazines illustrés chez les différentes nations, j'éprouve le besoin de m'excuser d'avoir fait les stations si brèves et si espacées, et surtout d'avoir laissé sur ma route tant de choses à décrire, comme si je ne les avais pas vues. Beaucoup m'ont échappé assurément; mais j'ai dû en passer sous silence beaucoup d'autres, non point faute de les connaître, mais faute de temps et de place pour en écrire même le nom.



Quelles que soient les omissions, erreurs et autres imperfections de ce travail hâtif, mon but n'en sera pas moins atteint si j'éveille dans quelques esprits le désir de connaître les manifestations si diverses et si curieuses des arts graphiques à l'étranger. C'est, je crois, la bonne manière de stimuler le progrès, trop lent, vraiment, à se manifester chez nous.

HENRY NOGRESSAU.

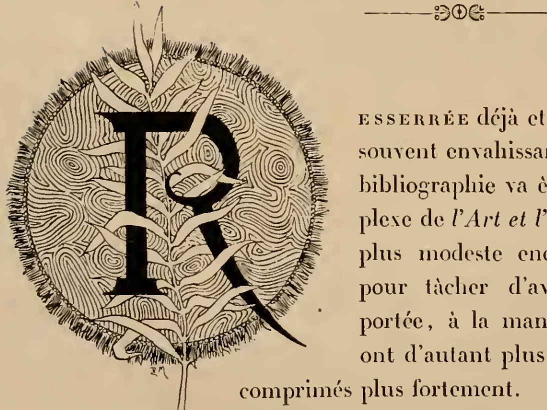




LA

BIBLIOGRAPHIE A TROIS DEGRÉS

LA CRITIQUE — LA MENTION — LE SIGNALEMENT



RESSERRÉE déjà et fort à l'étroit, bien que souvent envahissante, au *Livre moderne,* la bibliographie va être, en ce cadre si complexe de *l'Art et l'Idée,* obligée de se faire plus modeste encore. Elle en profitera pour tâcher d'avoir plus d'élan et de portée, à la manière de ces ressorts qui ont d'autant plus de puissance qu'ils sont comprimés plus fortement.

Une première partie, développée autant qu'il le faudra, sera consacrée aux deux ou trois ouvrages les plus importants du mois, soit par leur propre mérite littéraire, soit par l'intérêt des idées qu'ils exposent ou discutent. Le nombre, essentiel-

lement variable, n'en sera jamais grand. Il peut être parfois réduit à l'unité. Il se peut même que, dans la production du mois, je ne parvienne pas à découvrir le livre qui m'incite à l'analyse de son contenu, à la critique de ses procédés d'art et de son exécution. Pareil cas ne se présentera guère; mais il est bon de le prévoir. Peut-être alors sera-t-il permis au bibliographe, dont l'ordinaire besogne confine si souvent et de si près à la catalographie, de parler un instant pour son compte, profitant d'un prétexte pour soutenir quelque théorie chère, pousser une attaque contre ce qu'il hait, railler ou conspuer ce qu'il méprise, sonder ses incertitudes et interroger ses doutes, et aussi — joie suprême! — laisser flamber ses admirations et ses enthousiasmes, comme un foyer souterrain qui jaillit en flammes au subit contact de l'air extérieur. A-t-il besoin d'ajouter, pour ceux qui le connaissent, qu'il n'en abusera pas et sera discret?

Dans la seconde partie défileront les gros bataillons du roman, de l'histoire, des voyages, des poèmes d'haleine longue ou courte, des études, essais, biographies, monographies de tout ordre et sur tout sujet, Quelques lignes signalétiques, un mot dont la brièveté caractérise, une erreur relevée, une formule de blâme ou d'éloge résumant un jugement qu'on motiverait s'il était nécessaire, le lecteur n'en demande pas plus pour se guider à travers la cohue toujours grossissante des livres nouveaux, dont la plupart, avec les prétentions les plus diverses à l'amuser et à l'instruire, visent sa bourse en sollicitant, à grand bruit de réclames, sa bienveillante attention. Sans doute l'éditeur trouvera que ce n'est guère, et l'auteur croira que ce n'est rien; mais il est tant de feuilles anémiées par un manque de copie chronique, dont les colonnes absorbent faméliquement leurs notices-circulaires et leurs « prière d'insérer », que les lieux ne sont pas rares où ils peuvent chercher à coup sûr de consolantes compensations. Sans doute aussi, un long compte rendu intéresse à la fois les amis et les ennemis de l'auteur, surtout s'il est bien farci de sarcasmes et condimenté d'amertume : les amis s'en indignent, à moins qu'ils n'en sourient, sympathiquement, et les ennemis se pourlèchent à la saveur de ce fiel. Mais qui a donc tant d'amis ou

d'ennemis, que le nombre des uns additionné à celui des autres, comme il convient, puisse être opposé à la masse des lecteurs? Ceux-ci veulent savoir quels sont les livres qui ont paru, de quoi ils traitent, s'ils valent la peine d'être lus en totalité ou en partie, et, pour ceux qui n'ont pas le temps ou le goût des longues lectures, sur quel jugement général ils pourront asseoir leur opinion plus ou moins personnelle. Les coups et caresses de la critique à un ouvrage qu'ils ignorent et à un auteur qu'ils ne connaissent point les laisse froids et indifférents. Pour les y intéresser, il faudrait, à propos de chacun des livres nouvellement parus, entrer dans des détails qui prendraient plus de la place où nous avons à les faire tenir tous.

Enfin une simple liste contiendra, dans des divisions claires et précises, les ouvrages qui, pour une raison ou pour une autre, n'auront pas figuré dans la rapide revue de la seconde partie. J'y mettrai de droit les élucubrations politiques et sociales qui font descendre *l'Idée* des hauteurs de *l'Art* jusqu'aux boues de nos besoins et de nos appétits — tâche dont je ne conteste ni l'utilité ni le mérite, mais qui n'est point du domaine que nous nous attribuons ici ; — les pamphlets et écrits de polémique personnelle; les volumes des théologiens et des ritualistes; les brochures d'érudition locale ou spéciale; les plaquettes de vers et les livrets de prose où s'extravase le flux littéraire des amateurs; les ouvrages pédagogiques; les publications techniques de toute nature qui ne se rattachent pas à l'art du livre, et tant d'autres écrits qu'on nous saura gré de signaler dès leur apparition, parce que plus d'un y rencontrera une satisfaction de curiosité ou un instrument d'étude, mais dont le compte rendu systématique encombrerait les pages de notre Revue en la dénaturant,

Il reste entendu que, si je me vois forcé d'établir des degrés, je ne prétends pas créer des catégories, encore moins assigner un rang de mérite. Je n'ai point qualité pour décerner des brevets de chefs-d'œuvre à quelques-uns, des diplômes de bonne fabrication à d'autres et, au reste, des estampilles d'article courant. Je n'en ai pas davantage le goût. Il m'arrivera de parler longuement d'une œuvre assez médiocre en soi, mais qui soulève

des questions curieuses ou passionnantes de littérature et d'art; par contre, je ne dirai parfois qu'un mot d'un bon livre; il se peut même que je le relègue au troisième plan, si ses qualités sont d'un ordre dont je n'ai pas à m'occuper dans *l'Art et l'Idée*, ou si je n'ai pas pu m'assurer de sa valeur. Je prie donc qu'on ne s'offense jamais de mon classement, lequel ne préjuge rien, et qu'on veuille bien être persuadé que si je dis quelque chose d'un livre, peu ou prou, éloge ou blâme, c'est de bonne conscience et à bon escient. Si je n'en dis rien, c'est que le livre n'est pas du ressort de notre Revue, ou que je ne suis pas à même d'en parler de bonne foi.

I

On ne peut guère mieux ouvrir cette série d'études à main levée que par un livre de M. Maurice Bouchor. On sait, et il en est question ailleurs, quel poète délicat et gai, puissant et rêveusement tendre, il est. On ne sait peut-être pas assez combien c'est un esprit sincère et chercheur. Son évolution vers le mysticisme est un des phénomènes intellectuels les plus intéressants de notre fin de siècle; il est aujourd'hui, si je ne me trompe, bouddhiste parfait, en passe de devenir bouddha. Chemin faisant, il écrit, pour les Marionnettes de M. Signoret, des mystères ravissants que tout le monde veut applaudir, et il publie des drames en vers que les grands théâtres n'ont mis aucun empressement à jouer. Nous avons, il y a déjà plusieurs années, au temps du premier *Livre,* parlé de *Dieu le veut!* Voici maintenant *Michel Lando,* en quatre actes suivis d'un épilogue (Lecène, Oudin et Cie; in-18, 2 fr.). « Un Florentin de ce nom, qui était cardeur de laine, fut porté au pouvoir par une émeute, sut maintenir contre elle l'ordre dans la ville, quitta ses fonctions en temps légal, et, plus tard, mourut exilé. » L'amour du plébéien marié pour une dame de la noblesse, que courtise un homme riche, est ajouté par le poète à ce canevas historique, et lui permet de refaire le tableau, éternellement émouvant, de la passion luttant contre le devoir. Le combat est chaud et longtemps indécis, mais le devoir l'emporte

à la fin, et la récompense du héros, c'est d'assister à l'avilissement de la cité qu'il a sauvée et d'en être chassé brutalement. Cette donnée est fort belle, dans sa simplicité républicaine et antique. Cette beauté, le poète l'a si vivement sentie qu'il a voulu qu'elle éclatât par elle-même, et qu'il lui a systématiquement refusé les ornements d'un style imagé. « N'ayant pas à faire parler des poètes hindous, j'ai été très sobre de métaphores ; je me suis abstenu de tirades ; j'ai soigneusement évité les vers à effet », dit-il en sa préface. Mais où donc Shakespeare, pour ne citer que celui-là, fait-il parler des « poètes hindous », et quand s'est-il privé de tout ce que, par une honnêteté littéraire que je ne puis ne pas trouver mal entendue, s'interdit M. Maurice Bouchor?

Je reviendrai tout à l'heure sur cette question, s'il m'en reste le temps et l'espace, car je l'ai fort à cœur. Auparavant, j'ai à formuler d'autres griefs. Les deux tableaux du premier acte sont longs, c'est-à-dire languissants en soi et, en beaucoup de places, inutiles à l'exposition aussi bien qu'à l'action. Certains personnages secondaires, comme Pirro, le type de la canaille, sont peints à trop petits coups, de touches trop multipliées, tandis que d'autres, comme Niccolo l'austère et le flatteur de plèbe Salvestro, gagneraient en clarté et en force à plus de développements. Les scènes populaires, traitées dans le goût shakespearien avec, en moins, la fantaisie des images et des calembours, me paraissent un peu ternes et ne me donnent pas, à un degré suffisant, l'illusion du mouvement.

Ces critiques, les unes de fond, les autres de détail, je les fais sans ménagements ni périphrases, parce que l'écrivain est grand et que l'œuvre a des beautés maîtresses. Donata, cette Dalila florentine, est une figure achevée, de même Michel Lando qui, à partir du second acte, est un des personnages les plus humainement héroïques qu'on ait mis au théâtre. Niccolo del Bene est une esquisse superbe ; le fourbe Salvestro, Stefano, Francesco, l'ami et la femme de Michel, sont des créations fortement conçues et venues d'un beau jet.

Le langage est, je le répète, d'une simplicité voulue et qui me semble exagérée. En dépit de la souplesse et des ressources que

possède le poète pour la facture des vers, on ne distingue pas toujours la ligne de démarcation entre la poésie et la prose — résultat fatal de son système. Non pas que la langue ne soit serrée, concise, nerveuse, jusqu'à en perdre, en certains endroits, un peu de sa limpidité ; mais enfin ce sont là des qualités de bonne prose, et puisque l'auteur sacrifie à la convention au point de scander des lignes et d'apparier des rimes, je ne vois pas pourquoi il ne pousse pas le sacrifice jusqu'au bout et ne prête pas à ses personnages, cet éclat, cette abondance de métaphores, ce lyrisme d'éloquence qui conviennent si bien aux vers et dont tant de tribuns et de conducteurs d'hommes ont fait usage dans leurs discours.

Et pourtant, quelle que soit la matière, comme elle devient belle sous l'esprit qui la modèle et l'anime ! Sans parler des scènes si spirituelles, si passionnées, si bien conduites, entre Michel Lando et Donata, le retour de Michel dans sa boutique, les paroles de Francesca, le tableau du départ pour l'exil vibrent d'une émotion communicative et saine. C'est le triomphe de la simplicité dans la grandeur.

Un enseignement politique sort de cette œuvre haute et forte, quoiqu'on y trouve à reprendre : c'est précisément le même qui, à cinq siècles de distance, sort, chez nous, des événements contemporains. Il fallait indiquer ce côté du drame de M. Maurice Bouchor ; mais on comprend bien que déjà nous en avons dit assez.

Sous une forme dramatique aussi, mais bien plus factice et qui n'est mise à la perspective d'aucun théâtre, M. Maurice Pottecher reprend à sa façon la vieille légende de Faust (*la Peine de l'Esprit.* Fischbacher ; in-8°). Se servant, avec une indépendance qu'il revendique et que je me plais à constater, des données de la Kabbale et de « l'ésotérisme hindou », il nous montre un jeune homme, Frantz (il faut apparemment des noms germaniques à ces êtres spéciaux : voir, entre mille exemples, *la Coupe et les Lèvres,* de Musset, et les *Deux Cavaliers dans la forêt* des *Contemplations* de Hugo), épris d'une créature supra-humaine, qu'il a délivrée d'une prison gênante, et qui, en retour, l'emporte à travers les mondes de notre système solaire, au milieu des concerts

stellaires, et loin de sa vieille mère, qui meurt en l'attendant. Mais dès qu'une limite est posée à sa curiosité toujours avide, dès que sa compagne et son guide lui a dit : « Je ne peux pas te mener plus loin, la vie terrestre le reprend », et, avec elle, sans qu'il s'en doute, les appétits et les besoins de l'humanité. Dans un gai festin, où il porte la tristesse dédaigneuse d'une âme qui a vu l'au delà, il se laisse griser les sens et le cœur par une bohémienne, qu'éleva sa mère lorsqu'il était petit, et qu'il retrouve, loqueteuse musicienne de grand chemin. Infidèle à l'esprit, sa faute ne lui sera pas pardonnée. *Anthousia* lui apparaît et l'arrache à Lydia pour l'emporter dans la mort. « Savoir ? — Aimer ?... Mourir ! » telles sont presque ses dernières paroles, où deux interrogations n'obtiennent pour réponse que l'affirmation du néant. Il est vrai qu'en expirant il dit à ses compagnons, éblouis par l'apparition entrevue d'Anthousia : « Cherchez et apprenez... Mais renoncez à être des hommes !... Moi, j'ai appris trop tôt, et trop tard j'ai voulu vivre... mais j'ai su !... »

Périsse la science qui fait périr ! La vie est faite pour être vécue, non point rêvée. Et si ce que les Voyants et les Mages disent des choses d'outre-tombe est vrai, c'est une raison de plus pour que nous accomplissions notre stage terraqué avec fortitude et patience, et, pour les convaincus, avec une allègre sérénité. Les désirs effrénés de connaître ce qu'il est dans la condition humaine d'ignorer emportent l'homme comme sur des ailes d'aigle dans les hauteurs ; mais plus furieux est l'élan, et plus rude le choc de son front contre le plafond de la cage : il tombe alors sur le sol que lui assignait sa nature, pantelant et brisé. Les Grecs, qui ont vu si juste dans le monde des idées, n'inventaient rien en racontant l'histoire d'Icare.

Le livre de M. Maurice Pottecher est l'œuvre d'un penseur qui sait composer et écrire. Comme morceau détaché, je recommande, vers le début, une page bien curieuse et vraie sur la « denrée courante » qu'on appelle le talent (p. 7 et 8).

Que je préfère cette bonne et forte prose aux vers prétentieusement savants et pédantesquement novateurs que M. Louis Dumur a réunis sous le titre de *Lassitudes* (Perrin et Cie, in-18) ! Aux

efforts dont ils portent partout la marque, on pense bien, en effet, que l'auteur doit être las. Le moyen de ne pas être pessimiste, quand on s'oblige à de pareils tours de force ? Il n'en faut pas tant pour faire prendre en dégoût la vie et les vivants.

Où s'évadent les yeux formulés de tendresse ?
Sur l'ovale des sens et sur l'orbe des seins.

Ceci est intitulé *Insanitas*.. On ne peut réellement pas accuser le poète de manquer de franchise.

On sait que M. Louis Dumur a inventé, après un poète de la Pléiade et je ne sais plus quel Bonaparte versificateur, sans compter les autres, le vers français ïambique et anapestique, avec les syllabes toniques représentant les longues et les atones les brèves. Il conserve d'ailleurs la rime par surcroît. Ce système, qui est celui des langues saxonne et slave, produit, entre les mains de l'inventeur, des hexamètres de cette grâce et de cette harmonie :

L'orbe des cieux ceignit une nue en pourpre néfaste :
Comme une ombre de sang rampa sur ma tête, la chaste.

De tout cela on aurait grand tort de conclure que je nie le talent de M. Louis Dumur. Je lui en reconnais beaucoup. Il écrit, quand il le veut, ou peut-être quand il ne peut pas s'en empêcher, des choses fort belles, comme ceci :

Misère, tu survins un soir glacé d'hiver,
Rampante, taciturne et le regard couvert
De tes dix doigts tordus en geste de démence.
Tu mis dans l'atelier sinistre un vide immense ;
Tu fis s'éteindre en sifflotant le maigre feu ;
Tu pris la miche : il n'en resta pas même un peu.
Et tu remplis la gourde d'alcool...

Mais il cherche laborieusement la nouveauté dans des bizarreries de métrique et d'expression ; c'est, je crois, une grosse erreur.

M. Ferdinand Fabre, qui n'aligne ni hexamètres ni tétrapodes, trouva naguère une veine nouvelle, quand il peignit pour la première fois les mœurs des paysans cévenols, avec la cure du village

pour point d'observation et pour centre. Le filon est bon ; M. Fabre a les outils qu'il faut pour en extraire tout ce qu'il contient, et l'exploitation continue, non sans succès. Certains airs ne vous sembleront-ils pas toujours exquis, dussiez-vous mille fois les entendre, parce qu'un jour, il y a bien longtemps, ils vous ont remué et attendri ? Chaque fois que vous les écoutez à nouveau, un souvenir très doux vous monte de cette émotion lointaine, et vous savez gré à ces vieux airs d'évoquer après tant d'années les larmes printanières de vos yeux et les jeunes battements de votre cœur. C'est un peu l'impression que m'a faite *Sylviane*, qu'Émile Testard vient d'éditer luxueusement, en un beau volume petit in-octavo, avec des dessins de Georges Roux (25 fr.). Mais mon rédacteur en chef vous parlera mille fois mieux que je ne saurais le faire de l'exécution artistique de ce volume. Je veux seulement noter le charme, fait du plaisir présent et de la remembrance des plaisirs passés, qui se dégage de cette double légende où le mysticisme assaisonne les plantureuses boustifailles, et où la simplicité dévotieuse des âmes campagnardes s'aiguise à l'ironie discrète de l'écrivain.

Assurément M. Ferdinand Fabre a, comme romancier, un genre qui lui est propre, une manière et des procédés. Je doute fort qu'il ait une théorie. Je ne le regrette pas, et nous ne sommes pas exposés à en manquer. Après Zola, après Edmond de Goncourt, après Guy de Maupassant, voici M. Paul Pourot qui append à une très intéressante étude de mœurs d'artistes de petite marque (*les Ventres*, Tresse et Stock ; in-18 ; 3 fr. 50), une post-face sur le « roman vériste ». Le nom a été inventé en Italie, et ceux qui nous suivent à travers les métamorphoses de nos Revues m'ont entendu parler d'un des chefs de l'école italienne, Giovanni Verga. Mais si les Italiens ont trouvé le nom, M. Paul Pourot croit avoir le premier nettement conçu — et exécuté — la chose. Je ne le chicanerai pas sur ce point ; je me contenterai — après avoir remarqué que Zola et Guy de Maupassant ont dit avant lui ce qu'il a lui-même à dire, puisqu'il les cite en les approuvant — de reproduire ici sa formule du *vérisme :* « Donner une impression très intense de la vérité dans la nature,

de la vie, — et ce — avec les moyens littéraires les plus simples, en apparence. » Et alors je lui demanderai si ce n'était pas justement la prétention d'une école qui exista jadis et qu'on appelait classique ? Sans attendre sa réponse, je louerai sans réserve son style net et limpide et la lucide acuité de son observation.

II

Continuant la revue des œuvres de fiction, j'ai à mettre, en cette seconde partie plutôt énumérative que critique : *la Paix du Cœur,* roman contemporain (E. Dentu, in-18 ; 3 fr. 50), d'un écrivain dont j'ai eu à signaler une œuvre fort remarquable : *les Planches ;* M. Jean Blaize est en pleine évolution, mais il n'est pas, à mon avis du moins, en progrès. La recherche de l'originalité l'égare, et il ne s'aperçoit pas qu'il emprunte des procédés de style et de composition très peu recommandables à des écrivains qui ne le valent pas. Toute la première partie du livre me semble mauvaise ; mais, dans la seconde moitié, la passion et l'émotion emportent tout et les pages n'y sont pas rares qui remuent le cœur et mouillent les yeux. Mais je ne peux m'arrêter même pour cueillir une fleur en passant, et une voix me crie — telle celle qu'entendait Bossuet : — Marche ! marche !

M[me] Georges de Peyrebrune ajoute à « la Nouvelle Collection » des éditeurs G. Charpentier et E. Fasquelle un joli récit où la belle-mère n'a pas le beau rôle (*Giselle;* in-18 ; 2 fr. 50). Je saisis l'occasion de dire une fois de plus que ces prétendus livres chastes, dont la mère peut permettre la lecture à sa fille, sont pleins d'enseignement dont l'innocence peut fort bien profiter pour se perdre.

L'*Action et le Rêve,* roman d'analyse où M. Georges Servières met habilement, quoique longuement, ces deux abstractions sous la peau de personnages types (A. Savine ; in-18 ; 3 fr. 50) ; *A la recherche de la Gloire,* recueil de contes joliment contés et signés Charles Epheyre (Perrin, in-18 ; 3 fr. 50) ; deux histoires russes : *Mavra,* ou « une heureuse erreur judiciaire », par M. Lazare Goulin, et *le Voyageur Enchanté,* traduit de Nicolas

Leskoff par M. Victor Derély, l'une et l'autre publiées chez Savine ; — voilà pour les romans proprement dits.

Il faut y ajouter une légende, racontée en vieux français par M. Émile Badel, *d'Une Sorcière qu'aultrefois on brusla dans Sainct-Nicholas,* « le tout habillé d'ymaiges par J. Jacquot » et imprimé à cinq cent dix exemplaires par Berger-Levrault et Cie, de Nancy, en caractères Baskerville, qui sont, si je puis dire, des Didot anticipés, et broché sous chemise en chromotypographie (in-8° cavalier ; 10 fr.). Le texte est amusant ; les *ymaiges* le sont plus encore, et il y a, à la fin du volume, une bibliographie, qui a sa valeur, des ouvrages sur la sorcellerie en Lorraine.

Autre légende, dialoguée celle-là, et dont le mérite et l'intérêt résident surtout, à mon humble avis, dans le nom de l'auteur : *les Sept Princesses*, par Maurice Maeterlinck (Bruxelles, Paul Lecomblez ; in-18).

La librairie illustrée a publié, il y a déjà quelque temps, un grand ouvrage descriptif sur *les Républiques hispano-américaines,* par Théodore Child, avec cent cinquante et une gravures et 8 cartes (gr. in-8°). Au charme que présentent toujours les impressions personnelles d'un voyageur observateur et éclairé, s'ajoute ici l'utilité de renseignements authentiques, exacts et récents. Le livre est bien fabriqué, et les gravures sont de ces belles illustrations américaines qui font la gloire des Harper et de leur *Magazine*.

Aux environs de Lyon, par M. Josse, édité avec grand soin par MM. Dizain et Richard (Lyon ; gr. in-8°, tiré à huit cent soixante-quinze exemplaires), est un ouvrage plus exclusivement pittoresque. C'est à mon directeur d'en parler plus au long. Je ne peux cependant m'empêcher de signaler aux bibliophiles cette très remarquable production de l'art du livre en province.

Ce sont là des livres d'art, à proprement parler. On peut les mettre en la compagnie du superbe volume de M. Paul Mantz sur *Antoine Watteau* (Librairie illustrée ; in-4°), tiré à cinq cents exemplaires sur un épais papier vélin qui supporte admirablement les nombreuses figures insérées dans le texte. Dix-sept planches hors texte en complètent l'illustration.

En même temps que M. Paul Mantz, M. G. Dargenty nous donne aussi un *Antoine Watteau* dans la collection des *Artistes célèbres* que publie la Librairie de l'art (gr. in-8°). Cette biographie contient soixante-huit gravures dans le texte et sept gravures hors texte tirées en sanguine. Bien que plusieurs de ces reproductions se retrouvent dans l'ouvrage de M. Paul Mantz, on ne peut pas dire que, ni pour le texte, ni pour les figures en général, ces deux études sur Watteau fassent double emploi, et l'on sera heureux de les posséder l'une et l'autre.

Je voudrais pouvoir rendre compte en détail de la savante *Histoire de l'art chrétien*, des origines à nos jours, que M. François Bournand a récemment fait paraître chez les éditeurs Blond et Barral (2 vol. in-8°). L'architecture, la sculpture, la peinture, les arts décoratifs, le mobilier, la musique y sont étudiés à leurs différentes époques, et l'on en suit le développement avec plaisir et profit dans cette exposition pleine d'érudition, de goût et de clarté. Cinquante figures, bien choisies et exécutées avec une simplicité vigoureuse et intelligente, servent d'illustrations au livre et de types où peut se reporter l'étudiant.

Un livre sur l'art n'est pas forcément un livre d'art. C'est le cas du résumé que M. Antonin Proust nous donne des rapports ou discours publiés ou prononcés par lui depuis quinze ans, et qu'il intitule *l'Art sous la République* (Charpentier). Le titre semble indiquer autre chose ; mais qui ne sait que les hommes politiques sont habitués aux étiquettes de fantaisie ?

Passant de la critique d'art à la critique littéraire, je trouve un livre tout à fait précieux pour ceux qu'intéresse la physionomie vraie des grandes figures de la littérature contemporaine : *la Jeunesse de Lamartine*, d'après des documents nouveaux et des lettres inédites, par M. Félix Reyssié (Hachette et Cie ; in-16 ; 3 fr. 50). M. Reyssié est, comme Lamartine, un Mâconnais, et il a pu, grâce à ses connaissances des choses locales, jeter la lumière sur bien des circonstances incertaines de la vie du poète et sur plus d'un trait, resté indistinct, de son caractère et de son esprit.

Plus académique — l'Académie de Marseille l'a couronnée —, est l'étude de M. Émile Camau sur *Joseph Méry* (A. Savine ; in-18 ;

3 fr. 50). Elle a moins d'intérêt, l'homme qu'elle étudie n'ayant guère joué qu'un rôle de surface dans les lettres. Joseph Méry vaut pourtant de ne pas être tout à fait oublié, et ce livre, exagérations mises à part, contribuera à graver dans la mémoire des générations nouvelles un nom qui fut glorieux.

En première ligne parmi les ouvrages de nature diverse que je réunis sous la rubrique « mélanges », il faut placer le gros volume de Papus, *Traité méthodique de science occulte*, avec quatre cents gravures et tableaux, deux planches phototypiques et un glossaire de la science occulte (Georges Carré ; in-8° ; XXXVI-1,092 pages). Ce que j'y ai trouvé de plus clair, c'est la partie historique et critique, et aussi le chapitre sur la chiromancie. Quant à la science occulte proprement dite, elle conserve encore, même après ce traité, les droits les plus incontestables à son épithète.

Les lignes que trace la main sont, tout comme les lignes que la nature a gravées en elle, des indices de caractère, de tempérament, de passions, et, par une déduction naturelle, de conduite et d'avenir probables. La lecture de *la Graphologie simplifiée*, ou « l'art de connaître le caractère par l'écriture », que M. Arsène Aruss publie chez Ernest Kolb (in-18 ; 3 fr. 50), permettra aux profanes de faire quelques pas dans cette science qui paraît résider surtout dans l'imagination de celui qui la pratique ou l'enseigne.

N'est-ce pas aussi l'imagination qui pousse les linguistes à chercher la réalisation d'une langue universelle ? Le *Projet d'un idiome international* sans construction grammaticale, que nous expose le Dr Alberto Liptay (E. Bouillon ; in-8°), est à la fois savant et simple ; il est même exempt, ou à peu près, de ces bizarreries qui constituent d'ordinaire les traits les plus saillants des inventions de ce genre. Tel qu'elle est, et gagnât-elle encore en mérite, j'ai grand'peur que cette « langue catholique » ne reste à l'état de projet, ou ne soit jamais mis en usage, comme le volapük, que par un nombre restreint d'initiés.

Plus pratiques, bien que sujettes aussi à de cruelles désillusions et à d'amers déboires, sont les inventions dans l'ordre de la mécanique pure. A ce titre je citerai un petit volume qui a été presque entièrement composé par la Linotype, machine d'origine

américaine, qui compose, espace, justifie, fond et distribue. Je l'aurais cité, d'ailleurs, pour l'abondance et la précision des renseignements qu'il contient sur l'histoire de l'art le plus utile à la pensée. C'est *l'Imprimerie en Europe aux* XVe et XVIe *siècles,* par M. Léon Degeorges, dont on connaît le beau travail sur la *Maison Plantin* (Ém. Paul, L. Huard et Guillemin ; in-24 ; 3 fr.).

J'omets aujourd'hui la dernière partie de mon programme, c'est-à-dire le catalogue de certains ouvrages signalés. Ils sont bien peu nombreux et peuvent attendre notre inventaire de février prochain.

B.-H. Gausseron.





LES LENDEMAINS D'ÉTRENNES

LIVRES IMAGÉS

Ouvrages d'amateurs et publications illustrées



NE déplorable habitude qui tend à s'aggraver chaque fin d'année est celle qui pousse les éditeurs à ne mettre en vente leurs publications illustrées, faites en vue des étrennes, que dans les derniers jours, entre la Noël et la Saint-Sylvestre. Avec ce malheureux procédé, les revues ne peuvent plus donner de critique sérieusement documentée des nouveautés de saison, et la presse quotidienne même ne parviendrait pas à juger le défilé traditionnel des nombreux ouvrages qui sollicitent les acheteurs, si, par un système commode et bien digne de ce temps d'américanisme, les éditeurs ne publiaient, sur leurs propres maisons, des suppléments illustrés dont ils travaillent la rédaction avec tous les éloges de la Saint-Jean, grand boniment à la Galimafré.

Les journaux à périodicité mensuelle, à l'abri des réclames payées, ne peuvent guère employer ce tour de passe-passe sous

peine de retarder indéfiniment leur apparition ; c'est pourquoi je ne puis parler qu'au lendemain de la fête des cadeaux de certains livres imagés qui sont dignes de quelque attention.

La maison Hachette qui met toujours habilement le cap sur le succès, et qui lutte honorablement contre le gros temps qui sévit en ce moment en librairie, a publié en dehors de *Trente et Quarante* d'About, dont il me fut possible de dire deux mots l'an dernier, une nouvelle édition de l'*Histoire de France* en un volume grand in-8° de Victor Duruy, qui, pour être une publication s'adressant au grand nombre, n'en demeure pas moins très supérieurement illustrée de six cent vingt-cinq gravures et huit cartes. Je ne veux rien exprimer de la grande valeur de l'ouvrage ; Victor Duruy est aujourd'hui un classique canonisé par toutes les Universités, mais il faut remarquer avec justice que, seule, la maison Hachette, avec les immenses richesses de son fonds d'ouvrages historiques, était à même de puiser chez elle les éléments d'une illustration aussi considérable et si bien gravée d'après des documents originaux, des photographies et des tableaux de maître.

L'Histoire de l'habitation humaine de Charles Garnier et A. Ammann (un volume grand in-4°) est digne également de notre première maison d'édition — 335 vignettes et 24 cartes ornent le texte avec une variété tour à tour pittoresque et documentaire, cette étude, qui confine à la fois à l'histoire anthropologique et ethnographique, est très largement comprise ; le travail était effrayant à considérer avant même d'être ébauché, et l'on peut s'étonner qu'il se soit trouvé deux investigateurs assez hardis pour entreprendre cette grande course à travers le temps et les espaces. Nous assistons ici à la reproduction, mais bien agrandie, de la restitution de l'habitation humaine tentée avec succès par M. Ch. Garnier en 1889, le long du quai d'Orsay, au cours de la dernière exposition. Nous nous trouvons avec ce livre dans un musée surprenant, montrant toutes les phases de la civilisation et faisant toute l'histoire vivante de nos ancêtres. Le texte est agréable, aisé, parfois d'une allure bon enfant, qui ôte toute aridité au sujet traité ; c'est un livre de géant qui paraît se faire

pardonner sa grosseur et sa hauteur par sa bonne grâce, son ingénuité et sa modestie de colosse.

Chez Didot, peu de livres de fin d'année; toutefois parmi quelques forts volumes de voyage ou d'éducation, je remarque *la Vie américaine,* par Paul de Rousiers (1 vol. grand in-8°). Il a beaucoup été question de ci de là de cet ouvrage dont l'intérêt est énorme et qui a le mérite de nous présenter l'Amérique spécialement au point de vue agricole, industriel et économique. C'est un chef-d'œuvre de documentation dont on parlera longtemps encore, car c'est un livre qui fera autorité lorsqu'il s'agira de la vie pratique dans le nouveau monde. Je n'ai pas le loisir ni le rôle, non plus que le devoir de m'occuper de tous les sujets capitaux qui sont agités dans l'excellent livre de M. de Rousiers, mais il m'appartient de regarder et de juger l'illustration qui est entièrement faite sur clichés photographiques directs.

Le volume est vraiment beau et bien tiré, mais j'avoue que s'il était besoin d'une épreuve concluante pour condamner les reproductions photographiques pour l'illustration, celle-ci serait définitive. C'est bien toute l'Amérique dont nous voyons le défilé; ce sont ses champs, ses rues, ses usines, ses fermes, ses villes instantanées, ses chemins de fer, ses monuments; mais lorsque nous refermons le volume, un ennui, une tristesse invincible nous prend et notre désir de nouveau monde s'est enfui, notre curiosité voyageuse est assouvie, tout cet arsenal de clichés photographiques nous a mis du gris, du noir, de la crudité dans l'œil, ne nous laissant aucun horizon pour le rêve; toutes ces bâtisses ressemblent à des Mazas et tous ces passants à des criminels, car la photo a des duretés policières, et son exactitude, sa précision nous navrent par l'assommante lourdeur de leur vérité.

Ah! mes amis, l'art jamais ne sera là, l'idée non plus, rien ne vibre moins à notre vue que ces instantanés odieux! Revenons vite aux jolis et spirituels croquis qu'ensoleillent le goût et la gaieté de la facture, laissons ces illustrations barbares aux geôles et aux laboratoires anthropométriques. — Rien n'est beau que le faux! le faux seul est aimable!

A la maison Quantin, où je puis bien faire une station bibliographique, n'ayant parlé que du *Cas de Rupture* et du *Palais de Justice,* je trouve une preuve à mon argumentation avec *la Tunisie, pays de protectorat français*, texte et dessins de Charles Lallemand (1 volume in-4°). — A la bonne heure, nous voici revenu à l'interprétation d'art et, qui mieux est, à la couleur. M. Charles Lallemand n'a certes pas de hautes visées d'artiste illustrateur et son talent confine au talent d'amateur, mais quelle vie il apporte avec ses aquarelles! quel mouvement il jette dans ces rues, à ces portes de ville et dans ces fabriques tunisiennes! Son ouvrage est charmant et exquis à parcourir; si, il y a vingt ans, on nous avait servi un livre de ce charme coloré et de cette grâce fleurie, les bibliophiles auraient crié à la merveille et au miracle; mais aujourd'hui cet ouvrage si plaisant au regard ne fait pas coup de pistolet dans le gros déballage des volumes d'étrennes; il se vend et se vendra beaucoup, j'aime à le croire, mais en raison de ses jolies compositions, de son texte intéressant et surtout du grand pas qu'il marque dans l'impression en couleur, il eût mérité une prise de plume sérieuse de quelque critique d'art indépendant et autorisé de la presse quotidienne.

Non moins suggestif par son illustration foisonnante, la coquetterie de ses dessins, l'habileté de sa mise en page et l'agrément de son texte qui nous rend vagabond à plaisir, est le grand et beau livre de Louis Barron, *Autour de Paris,* seconde zone des *Environs de Paris* du même Barron, publié il y a deux ou trois années, rue Saint-Benoît. C'est Fraipont qui a composé tous les croquis délicieux de ce vaste panorama du Paris suburbain; la photo, ici, disparaît sous la plume ingénieuse de l'artiste, et, grâce à ses agencements, à ses groupements pittoresques, à ses délicats encadrements, le décor de Seine-et-Marne et de Seine-et-Oise nous est rendu avec un éclat prestigieux, tant la féerie du savoir-faire peut seule noyer la froideur du cliché naturel.

Un autre ouvrage de même ordre me sollicite, il est intitulé *Aux environs de Lyon*, par M. Josse, et est publié par Dizain et Richard de Lyon avec deux cent cinquante dessins de J. Drevet, dont trente-deux compositions hors texte et une gravure à l'eau-

forte (1 vol. grand in-8°). C'est encore l'art du crayonniste, du paysagiste-illustrateur qui vient enrichir l'excellente monographie du *Lyon extra muros* de M. Josse. Les compositions de M. J. Drevet sont variées, amusantes, d'une exécution qui sent la vie et cet amour de la campagne spécial au citadin. Ce livre est si curieux, si accueillant au regard que je voudrais pouvoir l'analyser à plaisir, en louer l'ordonnance, en dire la saveur réelle et en exprimer tout ce que j'en pense; mais, juif-errant de la bibliographie, je marche sans m'arrêter aux oasis de la route et je ne puis aujourd'hui que saluer ce beau volume en portant mes compliments sincères à ceux qui l'ont conçu et publié, c'est-à-dire à MM. Dizain et Richard et aussi à l'imprimeur lyonnais A. Rey, digne de la réputation des vieux typographes de Lyon.

J'arrive à Testard qui a mis au jour une œuvre d'importance en nous donnant les deux volumes des *Beaux Messieurs de Bois-Doré,* en format in-8°, avec une illustration très nourrie de dessins d'Adrien Moreau gravés sur bois par une pléiade de xylographes de valeur. Publier l'un des chefs-d'œuvre des romans de George Sand, un livre de cape et d'épée, très long, déjà quelque peu oublié, au prix de 40 fr. le volume, c'était certes aussi hardi que de remettre bibliophiliquement à la lumière *les Trois Mousquetaires* de papa Dumas, pourtant Testard a eu raison, car ses deux volumes ont le meilleur aspect du monde et leur illustration, sans être transcendantale, ce qui est presque impossible à atteindre, est cependant très artistique, très diverse et d'un goût qui ne permet guère de critiques. Les gravures sur bois sont d'une exécution achevée qui est parfois admirable et d'un tirage surprenant sur le vélin glacé du texte. Franchement, quand je vois de beaux volumes comme ceux-ci, je me demande pourquoi on continue à nous rabattre les oreilles avec les merveilles de 1840. Ce fameux *Gil Blas* de Gigoux est évidemment illustré de façon preste, originale et gracieuse; mais le papier en est bien inférieur, le texte est fort médiocrement orné, souvent d'ornements typographiques disparates; l'unité d'exécution est fréquemment prise en défaut. Nos petits-neveux trouveront non moins de beauté et plus d'homogénéité dans de belles publications de ce temps aussi soignées

que ces *Beaux Messieurs de Bois-Doré*, dont Testard nous gratifie.

L'éditeur a joint à cette publication presque impeccable un album comprenant une suite de dix eaux-fortes, avec une préface de Francisque Sarcey. Ces eaux-fortes sont de MM. Vion Boulard et Géry Bichard, d'après Moreau ; elles ne me satisfont pas aussi complètement que les bois ; pour bien composés que soient ces dix tableaux, je préfère Adrien Moreau vignettiste.

Je voulais vous entretenir des illustrations faites par Georges Roux pour la *Sylviane* de Ferdinand Fabre, publiée par Testard et dont mon collaborateur Gausseron vous entretient plus loin, mais je suis bloqué par manque d'espace, alors que je voudrais être dithyrambique pour le jeune Georges Roux dont le talent robuste, souple et très lumineux excite ma sympathie au plus haut degré. Je le retrouverai plus tard et bientôt — je l'espère. Que ne puis-je également parler de *la Russie* d'Armand Sylvestre, que Testard nous donne également en un fort volume très agréablement réchauffé de dessins et eaux-fortes de Henri Lanos dont quelques-uns sont réellement de premier ordre ! La bibliographie est accapareuse, près de dix livres attendent encore, mais la table est desservie.

Au revoir, messieurs les Bibliophiles, à février si possible.

Gérard d'Orgy.





CEUX DE DEMAIN

La génération littéraire qui monte

LES JEUNES ET LEURS REVUES

Il fut longtemps de bon ton dans les feuilles *sérieuses* de négliger les jeunes écrivains ou de ne s'occuper d'eux que pour citer, d'entre les milliers de vers qu'ils produisent chaque année, les plus obscurs et les plus ridicules. Un tel choix, plus aisé que loyal, épargnait à la critique le soin d'approfondir les productions des nouveaux, amusait le public, et n'instruisait ni celui-ci ni celle-là. On continuait à appeler décadents tous ceux qui ne faisaient pas des vers comme M. François Coppée ou des romans comme M. Daudet. Et les chercheurs d'Idéal, les enthousiastes du Beau, les épris de

l'Art, malgré leur érudition et leur conviction profonde, furent toujours traités de collégiens trop tôt émancipés ou de fumistes persistants.

C'est seulement lorsqu'un événement rendit d'*actualité* les œuvres de ceux de demain que certains critiques d'organes graves sortirent de leur expectative pour signaler au grand public les écrivains qui avaient acquis, au moins dans leur milieu, une célébrité relative.

Mais nul ne s'est avisé d'étudier les jeunes en leur genèse dans cette pléiade de revues où leur talent s'affine et s'affirme, où nombre de fragments, d'ébauches d'œuvres, nombre d'études abstraites, artistiques, techniques, esthétiques, portent le sceau de l'originalité de ces rêveurs avides d'images et de rythmes nouveaux, de ces peintres d'états d'âmes, de ces penseurs évocateurs de l'au delà ; nul ne s'est encore efforcé d'extraire l'essence des travaux parus au jour le jour, de présenter les jeunes dans leur propre milieu, en disant leurs propres préoccupations, qui, si elles ne sont ni réalistes ni académiques, — *si...* ou peut-être : *parce que,* — n'en sont pas moins intéressantes.

Ces revues des nouvelles couches intellectuelles, nul curieux du mouvement littéraire ne s'en devrait désintéresser. Ne sont-elles pas le matras où s'élabore l'art de demain ? Et si le public, qui toujours demande du nouveau, les ignore et ne les lit pas, n'est-ce pas parce que la Grande Presse, tout ouverte aux choses du sport et du café-concert, mesure trop parcimonieusement la place à la littérature ? De loin en loin quelques chroniques sur le livre qui s'impose ou l'impatient qui cabotine, de faciles brocards sur un manifeste cénaculaire, des citations perfides, rien de documenté sur les recherches particulières, ni de précis sur les aspirations générales ; c'est par de tels moyens qu'on entretient, inconsciemment peut-être et par pure négligence, les injustes préventions du public contre les jeunes.

Eh bien, *l'Art et l'Idée* n'attendra pas qu'un écrivain soit célèbre pour le présenter à ses lecteurs. Esquisser, à propos d'une poésie, d'une prose, la théorie esthétique et technique de son auteur ; montrer succinctement, mais en toute conscience, ce que

cherchent les nouveaux, tenir au courant de leurs discussions, extraire, autant que faire se peut, l'essence de leurs revues, voilà ce que nous nous proposons en ces colonnes généreusement mises à notre disposition. Les matériaux ne manquent pas. Chaque jour deviennent plus nombreuses et plus intéressantes les revues où, entre un sonnet et une prose lyrique, l'on devise d'abstrait, d'esthétique et de philosophie.

Il en est d'ardentes propagandistes d'un principe, comme le *Mercure de France*, les *Écrits pour l'Art*. Dans d'autres, on discute avant tout, tels *l'Art Moderne* et les *Entretiens politiques et littéraires*, où militent d'incisifs esprits préoccupés de la question sociale autant que du symbolisme. Certaines sont polémiques : la *Revue Indépendante*, qu'accable un brillant passé ; — éclectiques : *la Plume*, tribune ouverte à tous. D'autres accordent une plus large place aux productions imaginatives qu'à la discussion : ainsi *l'Ermitage*, où se coudoient novateurs et universitaires, la *Revue Blanche*, la *Revue de la littérature moderne, la Wallonie, la Jeune Belgique, la Chimère, la France moderne, la Conque*, etc., etc.

Dans tous ces recueils œuvrent des penseurs et des artistes qui tendent presque tous vers une semblable *Renaissance idéaliste*. Leur idéal, sans doute, n'est pas le même que le romantique, ils ne se plaisent pas à la fougueuse expression des passions ni des sentiments du cœur ; ce qui les charme et les attire, ce sont les rêves de l'âme détachée de la réalité, recherchant son Dieu, dont elle est si avide, à travers quelque vague région qu'elle peuple et pare à son gré de créatures et de décors semblables à ceux qu'évoquent en nous les songes du sommeil ; — ou bien, ils couvrent une vérité abstraite d'un vêtement d'éblouissantes réalités (car nul art ne fut plus philosophique que celui qui se prépare). L'action, l'héroïsme n'apparaissent guère dans ces œuvres que comme un souvenir lointain ; le poète songe parfois à « son épée brisée vierge d'épopée », mais il reprend aussitôt le beau chemin de ses rêves, sans même donner trop d'attention à la femme, laquelle ne lui semble généralement qu'un prétexte à décor, une idole froide complétant la beauté d'un tableau.

Accompagnant l'expression de leurs conceptions par la mu-

que des mots et l'harmonie des syllabes et des rythmes, nombre de novateurs ont réalisé, en d'admirables vers, l'espérance de ceux qui pensent qu'en dehors de la banalité, et même dans la pure fiction, sont les sources les plus fraîches de la poésie.

L'un de ceux en qui se manifeste le mieux la tendance idéale et mystique de notre temps, Louis Le Cardonnel, chante la *Louange du sommeil* dans le dernier et excellent numéro de L'ERMITAGE :

Sommeil, ô tout divin sommeil, par qui s'essore
L'âme, comme un oiseau libéré s'en allant,
Dans un soulèvement de plumes, vers l'aurore,
Oh! fais surgir de nous l'esprit vainqueur et blanc,
L'esprit, cette plaintive et captive colombe,
Plaintive d'être ainsi captive en ce corps lent.

Tandis que les romantiques et les parnassiens se plaisaient surtout à chanter les sentiments, les côtés matériellement beaux des choses, Le Cardonnel ne voit, ne comprend, ne sent, n'admire que les idéalités; il transporte tout dans son atmosphère élevée, le monde matériel dans le monde idéal, l'inanimé dans le vivant. Pour lui, ce n'est plus la gloire pareille à la fumée, mais la fumée semblable à la gloire qui se disperse dans les temps.

Ses images mêmes, ses réalisations ont ce caractère extra-terrestre, — car, poète, il doit aussi revêtir les abstractions de formes sensibles ; — dans le royaume des idées, il unit, en une harmonie impossible dans la réalité, les choses et les qualités les plus hétérogènes :

... Sommeil, et dans ta robe aux tutélaires plis,
Ta robe dont l'*ampleur taciturne* s'étale,
Combien demeureraient toujours ensevelis!
... Et que les cœurs épris d'invincibles victoires
Se tournent, par le jour sans magie opprimés,
Vers ton *palais vengeur* et tes confuses gloires.

Cette façon de ne voir la réalité que dans l'idée, et de tout rapporter à celle-ci, donne une très grande unité de sensation à toutes les pièces de ce poète. Dans la *Louange du Sommeil,* l'im-

pression nocturne domine seule jusqu'aux derniers vers, où, annonçant le jour,

> Un grand coq, à travers nos songes écroulés,
> Lance... sa fanfare rauque à l'heure rouge.

Ce qu'il faut reprocher à Le Cardonnel, c'est le choix de mots parfois un peu trop généraux qui, ne serrant pas la pensée d'assez près, diminuent l'intensité de l'effet.

La forme de son vers est généralement classique, il observe assez régulièrement la césure de l'hémistiche ; mais la cadence sèche et raide de l'alexandrin, il l'assouplit, l'amplifie, la varie. Il n'a ni la régularité métrique de Dumur, ni l'irrégularité de Moréas ou de Viélé-Griffin ; il change son rythme seulement de vers à vers, plus rarement d'hémistiche à hémistiche, toujours suivant un mode croissant très harmonieux :

> Vers toi, | ce chant, | vers toi, | mon désir, | enchanteur...
> ... Réparateur, | Libérateur, | Inspirateur.

Le vers libre, plus varié, de Retté, n'a pas la même harmonie. Dans *Ame du temps naguère* (Ermitage), le lecteur, non initié aux rythmes factices, sent, à deux ou trois passages, son oreille choquée par l'incohérence du mouvement sonore. Cette incohérence se retrouve dans la conception ; l'unité des tableaux présentés par Retté n'est pas encore parfaite ; elle est, il est vrai, remplacée par l'intensité et l'unité de l'impression de tristesse passionnée qui témoigne d'un vigoureux tempérament poétique. Ces dernières qualités se rencontrent encore dans un extrait de *Thulé des Brumes, la Petite Déa* (Revue de la Littérature moderne), du même auteur.

A.-Ferdinand Hérold, sans avoir autant de puissance, a les semblables défauts, un peu communs, d'ailleurs, à tous les poètes de notre temps : images trop vagues, mal réunies en un tout, cadence incertaine. Cependant, l'impression de tristesse des derniers mois de l'année est parfaitement rendue par ses *Rythmes d'automne* (Mercure de France), où passent, ainsi qu'en un rêve, des créations idéales, vierges et fées qui apparaissent sous la ramée

déseuillée et dansent taciturnes ou sanglotent au bord d'un ruisseau. « Des épines ont déchiré leurs robes, et, parmi leurs cheveux blonds ou bruns, luit de la neige, çà et là. »

Le brillant poète des *Fastes,* Stuart Mérill, dans *Celle qui filait* (Revue blanche), gémit sur l'automne de ses ardeurs, et accompagne sa Chimère, d'ordinaire moins barbare, jusqu'au *Pays des fleuves de sang* (Ermitage).

Cette tristesse que la saison semble inspirer à tous les écrivains ne se dégage pas, malgré l'intention de l'auteur, de la *Complainte des Vierges noyées* (Plume). Ces vers de M. Y. Rambosson, dans lesquels on voit la genèse d'un talent facile et large, ne manquent ni d'éclat, ni de fraîcheur de sentiments et d'images, mais seulement encore un peu de concision et de fermeté.

Ce qui caractérise assez notre époque littéraire, c'est que l'on n'exprime guère en vers que les rêves, et que l'on couvre les sentiments poétiques et les idées philosophiques de toutes les gemmes de la prose lyrique.

D'icelle regorgent les revues. Dans le Mercure, Adrien Remacle donne d'excellents *Poèmes d'automne,* et, loin des œuvres conscientes, « il se baigne dans les nuances innombrables de la forêt tremblante, le cœur gonflé par la fuyante espérance de retrouver les souvenirs perdus » : « O mes patries, mes belles patries, dit-il, me laisserez-vous longtemps encore traîner misérable sur les chemins obscurs ! » Aussi suggestives de tristesse, les *Jeunes filles qui passent* et *la Mort du jardin,* poèmes, — à la facture un peu mæterlinckienne, — de René Tardivaux (Ermitage).

La pauvre *Tête branlante* que nous présente dans le Mercure l'original conteur Jules Renard n'est pas faite pour inspirer plus de gaieté que toutes les productions de ces temps de frimas, et le héros de l'*Exécution,* nouvelle de Rosny, publiée par la Revue de l'Évolution, est encore plus funèbre.

C'est que peut-être, aussi, la poésie — et la prose telle que celle de l'*Exécution* et de *Tête branlante* n'est-elle pas un peu de la poésie? — c'est peut-être que la poésie et le rire ne vont guère ensemble. C'est justement ce qu'exprime fort bien C. Mauclair dans l'*Évocation sacrilège* (Ermitage). Le Rire, dit-il, a tué l'In-

spiration, « la pure image qui, chaque soir, s'érige blonde dans la glace du poète ».

Rien n'est plus juste, si ce n'est l'idée qu'Henri Mazel transpose dans le monde matériel, en *l'Usurpatrice,* petit poème symbolique, d'une prose riche et colorée : « La femme, dit-il, nous a menés vers l'idéal saint. Détrônez-le, nous a-t-elle dit, et nous avons obéi. Elle a ajouté : Adorez-moi, je suis l'idéal. Et nous l'avons adorée. »

Bernard Lazare, des Entretiens politiques et littéraires, ne s'en prend ni à la femme ni au rire, mais au scepticisme ; il proclame la *Nécessité de l'intolérance :* « La tolérance est la caractéristique des époques sans croyance, la vertu des esprits sans foi. L'intolérance est le levain des idées grandes, la vertu des âmes vigoureuses et hautes. »

C'est cependant à ce sentiment, par lequel « rien ne vaut que ce que l'on pense », que l'on doit l'habitude de juger défavorablement toutes autres œuvres que les nôtres, habitude critiquée, en des *Propos alternatifs,* Entretiens, par Henri de Régnier, et suivie par Raynaud qui porte sur les œuvres de *Louis Dumur* (Mercure) un jugement sévère et injuste, dans un article dont la prose ne vaut ni les vers de l'auteur étudié ni même ceux de l'auteur de l'article.

Dans ces mêmes Entretiens, une très subtile *Causerie* de M. Viélé-Griffin. L'auteur raille avec raison la prétendue « diffusion des lumières » ; il préconise « la mise en jachère des âmes adolescentes », et évoque l'idée de l'iconoclastie méthodique : « Licenciez les lycées, brûlez les bibliothèques », semble-t-il dire, afin que les modernes ne soient plus accablés par les anciens, et que les jeunes intelligences puissent se former elles-mêmes, selon leur mode propre. Une telle mesure, prise à temps, aurait eu du moins l'avantage de nous éviter l'*Ode à Bacchus,* de M. Raynaud.

Pour compléter cette étude des revues, il faut signaler une *Simple réponse,* dans laquelle M. Mühlfeld, s'érigeant l'avocat du naturalisme, sacrifie volontiers M. Daudet, « séduisante concrétisation de Riendutout », et défend Zola, qu'il qualifie « le poète de l'énergie et de l'activité ».

Deux intéressants articles dans la FRANCE MODERNE, l'un de M. Daniel de La Fosse, sur l'*Égoïsme bourgeois dans la comédie moderne;* l'autre de M. Pétau-Malebranche, sur *Israël,* son rôle politique. Par une connaissance approfondie de la langue hébraïque, l'auteur trouve dans le livre de Moïse une explication plus complète du rôle de la nation juive. Il nous promet une nouvelle et précieuse interprétation de la Bible, basée sur une plus grande compréhension du génie de la langue, lequel échappa complètement aux précédents traducteurs.

Sur Arthur Rimbaud, dans les ENTRETIENS, des notes qui caractérisent bien ce génie aventureux auquel il ne manqua que de la pondération et le sens de la vie réelle. Rien de plus curieux que l'histoire de ce fort en thème qui, de Charleville à Paris, de Paris en Angleterre, de Londres à Bruxelles, de Belgique à Stuttgart, de là à Milan, Brindisi, Livourne, Vienne, Hambourg, Copenhague, Alexandrie, Chypre, Aden, tantôt poète, tirailleur, soldat, racoleur, professeur, chef de carrière, négociant, toujours sans le sou, part à la recherche de son idéal fantasque qui toujours lui échappe, et finit par mourir à Marseille, au moment où paraissaient deux éditions, dont l'une apocryphe, de ses œuvres.

Citons enfin, sans commentaire, faute d'espace, les articles intéressants parus en janvier : la remarquable étude de Alph. Germain sur l'*Art ornemental,* et l'article de Rambosson sur *Retté* et *Thulé des Brumes,* dans la REVUE DE LA LITTÉRATURE MODERNE ; le numéro entier de la WALLONIE consacré à Bernard Lazare, le précieux écrivain du *Miroir des légendes;* la *Chronique* de Mühlfeld, les appréciations dures, mais justes, de Céard sur *M. Scribe,* les vers libres du *Gué,* de Viélé-Griffin, et les trois judicieuses *Notes sur la musique* de Lenormand dans la REVUE BLANCHE ; enfin, tout MERCURE, qui vient d'agrandir son format au moment où l'on annonce la réapparition d'ART ET CRITIQUE.

PIERRE VALIN.



LES IDÉES DU JOUR
ET
LES ÉCHOS D'ART

Nouvelles ET INFORMATIONS

L'ÉVÉNEMENT littéraire qui a primé tous les autres vers le début de ce mois, le deuil qui a frappé les lettres françaises, a été la nouvelle soudaine de l'éclipse intellectuelle du maître écrivain Guy de Maupassant. On aurait pu espérer que le tact le plus élémentaire empêcherait les gens de plume de s'attarder sur cette lamentable catastrophe; mais la presse courante ne se soucie plus des délicatesses et des réserves de bonne compagnie; c'est un minotaure qui ne vit que de scandale, de bruit, d'exagération et qui engloutit les faits du jour en les accommodant de tous les condiments des interviews et de tous les bavardages de la chronique potinière. — Malheur à qui n'a pas su cacher sa vie! Le journalisme d'information est impitoyable pour les gens en vue; il pénètre avec des brutalités cruelles là où la porte vient de s'entr'ouvrir au malheur ou à la fatalité sous une forme ou sous une autre.

Le pauvre grand conteur français qui, dernièrement, paraît avoir subi une crise morale assez intense, a été déplorablement scruté par les indiscrets faiseurs de copie qui pullulent à cette heure et qui semblent si fort recherchés sur la place : amis, docteurs, voisins, parents, domestiques, tout le monde a été mis à

contribution d'interrogatoire et chacun s'est exécuté de bonne grâce, sans qu'on ait eu la satisfaction d'apprendre qu'un noble camarade indigné à juste titre ait éconduit, avec la violence qui eût été de mise, l'un de ces terribles cambrioleurs de la vérité.

Le spectacle de ces articles sans pudeur et de ces interviews successifs a été si pénible, la lecture de ces causeries inqualifiables prêtées à Zola ou à Daudet apparaît encore si écœurante pour la décence et l'honneur confraternels, les diagnostics des médecins spécialistes X. Y. Z. nous ont montré des savants si peu fermés sur le secret professionnel, que toute cette lessive d'opinions sans dignité ne nous paraît point exposée pour donner aux esprits droits une crâne idée morale des individualités de ce temps.

On en arrive à se demander si ceux qui ont empêché Maupassant de démissionner à la vie, en une heure de lassitude et d'impuissance, ont eu la saine raison de leur mandat; car si, par un bonheur encore possible, le maître écrivain revenait prendre une place qu'il avait su rendre incomparable dans la littérature contemporaine, il est permis de croire que son réveil serait un singulier cauchemar. A la lecture de ces amas d'informations publiées sur son compte, il risquerait d'être atteint dans sa convalescence cérébrale, et, s'il était assez fort pour supporter ce torrent de bas commérages et de turpides insinuations, ne croit-on pas qu'il écrirait, s'appuyant sur les théories d'Herbert Spencer, un livre qu'il pourrait intituler *la Basse-Cour*, montrant la lâcheté de volailles des petits plumitifs contemporains toujours prêts à achever à coups de bec le coq malade qui ne peut plus chanter?



En librairie, on attend l'évacuation de la littérature d'étrennes pour mettre aux vitrines des œuvres nouvelles; aucun livre de grande marque ne montre encore son titre aux étalages. Les vétérans mettent quelque prudence à s'aventurer à cette époque. *La Guerre*, de Zola, n'est pas encore prête à entrer en ligne; on parle toutefois de *la Question des enfants*, roman d'A. Daudet,

qui paraîtrait sous quinzaine dans la *Collection Guillaume,* chez Flammarion; puis d'une œuvre de Tolstoï, *l'Argent,* avec préface de Zola, chez le même Flammarion. Annoncerai-je encore chez Havard une histoire concupiscente de Maizeroy, intitulée *Bijou;* et chez Kolb, *le Nouveau jeu,* d'Henri Lavedan? — Tout cela est assez peu réconfortant pour l'hiver, et *l'Angélus* va bien nous manquer. — On essayera ici, les mois suivants, d'établir un système d'enquête nous permettant de fournir chaque mois un aperçu lointain de l'horizon littéraire, c'est-à-dire une nomenclature des livres à paraître. Ces indications seront fort appréciées par tous ceux de nos lecteurs qui aiment, — cela se conçoit, — à prévoir à l'avance leurs fêtes intellectuelles.



Voilà plus de vingt ans que les commissions supérieures des bâtiments civils annoncent des réfections et améliorations à la Bibliothèque nationale, et on sait avec quelle lenteur désespérante marchent les travaux entrepris; on se souvient de cette porte d'entrée qu'il fallut quinze années pour achever, et des générations sont mortes d'inanition en attendant l'installation du buffet aujourd'hui existant. — On nous annonce de nouveaux travaux dont la dépense prévue est de sept millions. Comme le fait intéresse artistes, hommes de lettres, curieux et savants, mentionnons ici ce grand projet qui risque d'être réalisé au milieu du xxe siècle.

Le crédit étant supposé adopté, l'architecte commencera les travaux par l'achèvement du bâtiment situé rue Colbert; il construira, aussitôt après, la nouvelle salle de lecture.

Cette salle de lecture publique sera de forme ovale, avec des cours d'aération et d'éclairage aux quatre angles, et absolument isolée du reste de la maison. Le public y accédera de la rue Vivienne, par un grand vestibule; elle comportera, par le nombre des casiers qui s'y étageront, par les magasins qu'on y adjoindra, des collections au moins double des collections existantes.

Les remaniements que ces nouvelles constructions entraîneront permettront d'obtenir les résultats suivants :

1° Les collections de journaux, de paroissiens et de grammaires, collections dont les unes ne présentent aucune espèce d'intérêt, dont les autres, au bout d'une cinquantaine d'années, encombrent infiniment plus qu'elles ne servent, seront logées à part. — (Enfin ! quel soulagement ! A-t-on supposé ce que peut être le conservatoire des journaux quotidiens ! Quelle Babylone de papier !)

2° *Toutes les parties du département des imprimés, disséminées aujourd'hui, seront rapprochées;* les employés n'auront plus un kilomètre de course, dont le tiers en escaliers, à faire pour chercher un volume, et autant pour l'apporter. (Voilà qui est bien !)

3° La section géographique sera placée dans le voisinage de la salle de travail. Nous pourrons enfin, en même temps qu'un texte historique, consulter les cartes nécessaires à l'intelligence dudit texte. (Ceci n'a rien d'échauffant !)

4° Le cabinet des médailles et antiques, maintenant installé au premier, sur la rue Richelieu, au grand détriment des imprimés, qu'il coupe de leurs dépendances, prendra place enfin, rue Vivienne, dans des locaux bien éclairés, où les différentes séries seront rangées dans un ordre, cette fois, méthodique. (Ça ne sera pas du luxe !)

5° Les manuscrits à peintures, aujourd'hui exposés dans les combles, par suite des variations de température, à d'irréparables dégâts, seront mieux logés, eux aussi, et préservés enfin de la poussière, du soleil et de l'humidité. (Quel aveu, messieurs !)

6° Les estampes, logées derrière la salle de travail, dans un rez-de-chaussée humide, étroit et obscur, passeront au premier, dans la salle superbe et toujours vide de lecteurs, occupée par la géographie, que les imprimés recevront. Désormais, on verra clair et on pourra travailler aux estampes ! *(Fiat lux.)*

7° La nouvelle salle de lecture pourra recevoir, en hiver, le trop-plein de la salle de travail, où il est devenu impossible, quand on arrive plus tard que deux heures, de trouver une place.

8° La Bibliothèque sera ouverte le soir. (Est-ce bien sûr ?)

9° Les Parisiens ne bénéficieront pas seuls de ces transformations : on organisera, en faveur des savants de la province, d'après un système étudié par M. Xavier Charmes, directeur du secrétariat et de la comptabilité au ministère de l'instruction publique, une bibliothèque circulante. On sait que les Anglais ont un système analogue pour leur musée d'art industriel, le South-Kensington, qui fait voyager ses collections en province.

On ne saurait trop approuver, dans le détail aussi bien que dans l'ensemble, l'économie de ce projet ; les travailleurs, si mal servis jusqu'ici, auront peut-être un jour gain de cause.

A quand le prêt à domicile dans Paris et dans la banlieue de Paris ?



Les Expositions de peinture font rage déjà à Paris ! Que sera-ce d'ici un mois ou deux avec les exhibitions des aquarellistes, des pastellistes, de Raffet, du club de l'*Épatant* et Volney, du salon de la Rose-Croix et de celui des peintres graveurs ! Gare à nos têtes migrainées et à nos yeux exténués par ces revues forcées de milliers d'œuvres exposées ! L'une des plus intéressantes de ce mois de janvier a été celle de l'*Impressionnisme et du Symbolisme en peinture* rue Le Peletier.

On y trouvait réunis des artistes qui emploient, en manœuvres très sages, les antiques procédés de la peinture ; d'autres qui essayent de noter sur une toile, par des moyens très divers, les aspects les plus changeants de la nature et les plus subtiles variations de l'atmosphère ; d'autres enfin qui tâchent de représenter, « non pas l'apparence extérieure des objets, mais les forces psychiques qui en sont l'âme ». Il y avait là, en un mot, des classiques et des impressionnistes, avec des symbolistes purs.

Parmi les symbolistes, dit M. Lesaulx, le préfacier du Catalogue, il y aurait une distinction à faire entre les *idéistes,* qui se contentent de traduire cérébralement la nature qu'ils ont observée, et les symbolistes réels, qui recherchent les faits immuables et

éternels du monde de l'âme pour les exprimer en des symboles qui ne doivent rien à la forme extérieure, à l'époque, au Créateur même, qui les a retrouvés.

Les *idéistes* étaient peu nombreux, rue Le Peletier ; j'y ai remarqué M. Maurice Denis, qui a peint une *Annonciation*, exquise de grâce naïve et religieuse. Parmi les symbolistes, il faut citer M. Anquetin, dont la *Femme à la toilette*, conçue avec une vision japonaise extraordinaire et exécutée dans une tonalité mate très originale, est une toile d'un rare caractère.

Ils sont très intéressants, ces nouveaux venus qui sentent enfin que l'art doit être exclusivement personnel et décoratif, et qui sortent de la tradition pour revenir à un vague état primitif qui apporterait, s'il réussissait, une heureuse diversion dans la banalité de nos Expositions annuelles. — Il se dégage de tous ces talents naissants une grande influence venue d'extrême Orient. Beaucoup, parmi ces jeunes, offrent des œuvres grotesques et souvent risibles. Mais, à travers le masque des comiques, on trouve parfois une folie touchante par l'esprit de recherche qu'elle révèle. — Nous reviendrons à ces néophytes.

O. U.





L'ART

ET

LA LITTÉRATURE A L'ÉTRANGER

SOMMAIRE DES LIVRAISONS FUTURES



Ce qui pourra trahir notre bonne volonté voyageuse, sous cette rubrique, sera la place qui nous est fort parcimonieusement mesurée. Que faire en quelques pages sur un sujet si prodigieusement touffu qu'il fournirait chaque mois matière à un fort épais in-8° ? — Les revues qui paraissent périodiquement tant en Europe que dans le nouveau monde se chiffrent plus haut que mille, et toutes fournissent des notes précieuses qu'une forte compagnie de traducteurs arriverait malaisément à coordonner en un recueil mensuel considérable.

Il faudra donc nous borner et regarder avec notre lorgnette de spécialiste ce que *l'Art et l'Idée* peut découvrir de rare, de curieux,

de typique à l'horizon, au delà de notre langage et de nos mœurs.

Aujourd'hui, nous prenons date en quelque sorte, et nous marquons plutôt notre place que nous ne l'occupons ; tel un professeur donne, lors de sa première séance, les arguments de ses futures causeries. Nous ne causerons guère toutefois céans, mais nous réduirons en notes successives la quintessence des nouvelles recueillies. Nos renseignements seront précis comme des dépêches, et généralement dépourvus de longs et inutiles commentaires.

Nous essayerons de formuler en quelques lignes ce qui se crée d'original chez nos voisins et chez nos amis lointains d'Amérique ; — nous dirons, autant que possible, les revues nouvelles, les articles susceptibles de piquer notre curiosité, les écoles d'art ou de littérature en formation, les tendances idéalistes de ceux-ci ou les descendances réalistes de ceux-là. Nous ne négligerons pas de relever ce que pensent de nos écrivains tels ou tels critiques anglais ou allemands; nous consignerons encore les livres à sensation parus, les traductions qui seraient à faire chez nous et les petits événements du monde de la librairie, tant au point de vue littéraire que typographique et *illustratif,* s'il est possible d'user de ce terme pour parler de l'imagerie bibliophilesque.

Nous écouterons les échos que feront retentir un nom nouveau dans ces pays du Nord d'où nous viennent aujourd'hui, non point la lumière, mais des frissons intellectuels inédits et étranges. Cela, en menues remarques successives, rendues concises par un style télégraphique, afin que chaque chose ait sa place et sa mesure. Dans les musées ou bibliothèques de Londres, de Rome, de Berlin, de Dresde, de Vienne et de Pétersbourg, notre attention peut être éveillée par un achat ou par une innovation digne de louange; nous condenserons la nouvelle pour nos lecteurs et, si brève que soit notre rédaction, nous espérons qu'elle se classera aisément dans l'esprit de ceux qui voudront bien nous suivre.

Tous ceux qui voyagent aujourd'hui parmi nos compatriotes, — et trop rares sont-ils, — sont frappés des progrès considérables que font les grandes puissances européennes dans le domaine des arts décoratifs du goût intime et de la littérature, et surtout tous sont étonnés de l'admirable méthode d'enseignement supérieur

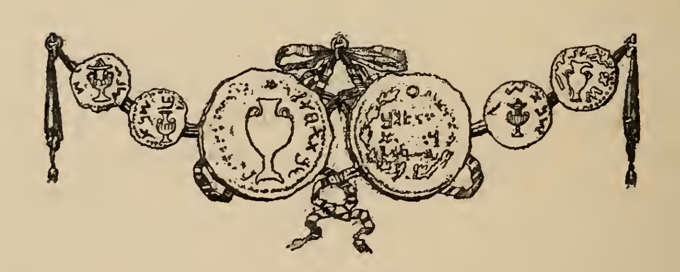
qui s'y développe à l'aide de merveilleux musées, d'admirables bibliothèques et de très intelligentes publications pratiques. — Ici et là, nous glanerons le menu fait qui marque, et nos cueillettes ne seront que trop abondantes?

Nous ne pouvons avoir la prétention d'apporter ici un contingent d'observations dignes de satisfaire les esprits vraiment avides de connaissances générales sur l'étranger, mais nous estimons que nous tiendrons à jour d'une façon ingénieuse et bien suffisante les notions diffuses de ceux qui se plaisent à vagabonder intellectuellement un instant au dehors pour mieux rêver après, en compagnie de leurs livres, dans la douceur du foyer.

La présentation est faite : A bientôt donc, lecteurs que j'espère fidèles, et salutations du futur traducteur polyglotte.

Louis de Fliasac.

Par intérim : la Direction.





NOTRE TÉLÉGNOSTE



RENSEIGNEMENTS RAPIDES A NOS CORRESPONDANTS

Adrien V..., à Lyon. — La revue *l'Art et l'Idée* parlera-t-elle des peintres et sculpteurs ? — A titre absolument exceptionnel, répondrons-nous. Nous ne rechercherons dans les arts contemporains que les individualités extrêmement caractérisées, les originaux inconnus; parfois peut-être consacrerons-nous quelques mots à un groupe d'artistes ayant des aspirations élevées au-dessus des idées commerciales. — Les illustrateurs spéciaux, les interprètes par la gravure, les chercheurs, les curieux *de nouveau*, les idéalistes luttant contre la banalité des procédés à l'aide d'une exécution ramenée aux primitives recherches, et ne faisant aucune concession aux idées laminées par la rotative du progrès, tous les talents solitaires, c'est-à-dire éclos d'eux-mêmes, dans une vocation puissante, en dehors des garanties des écoles, auront droit à notre sympathie, et nous ne manquerons jamais de les encourager de notre mieux. Toutefois, la place sera mesurée, les livres et la littérature ayant toujours leur prédominance dans cette revue.



Henri V..., a Bordeaux. — Cher *Biblio-contempo*, ne soyez pas si *influenzé* par l'impatience. — *Les Annales littéraires et administratives de l'Académie des beaux livres* s'impriment à Évreux, chez Hérissey. On ne fait pas ces choses-là sur des cylindres *Marinoni*, avec du papier sans fin. Calmez-vous ! Il est possible qu'en février prochain, le gros *Recueil de ces messieurs* paraisse flanqué de deux *Contes choisis de Guy de Maupassant*. Le temps fait beaucoup à l'affaire, et le président des *Contempo* n'a jamais été frôlé d'assez près par la roue de l'aveugle Fortune pour pouvoir uniquement s'hypnotiser sur ces *livres à faire*. Impétueux collègue, prenez-en votre parti ! En février, *que sais-je !* en mars... *peut-être !*

Jules C..., a Niort. — La *Table du Livre moderne* s'imprime ; elle est lourde et furieusement détaillée. Rien n'y manquera. Ce sera une clef ouvragée jusqu'à l'arabesque et au niellage, qui fera, pensons-nous, grand honneur à son forgeron et ciseleur patient, M. Michel Mourlevat. — En *février,* le volume, — qui fournira près de cent quarante pages, — sinon davantage, sera broché et distribué aux souscripteurs.

Vous parlez de la table de l'ancien *Livre*. — Ah ! la tristesse d'avoir été trahi par notre rédacteur nous est encore angoissante ! Nous nous rendons compte de l'utilité absolue de cette *Table décennale ;* mais la charge est lourde et les anciens souscripteurs ne répondraient pas tous à l'appel. Cependant, qui sait ? si bientôt nous nous sentons un peu libéré et suffisamment encouragé dans cette voie, il est possible que nous ouvrions de nouveau la reprise des travaux de ce *Panama* bibliographique.



Alcide D..., a Alger. — Si vous avez dans vos dossiers des autographes vraiment curieux et dignes de fournir des documents à l'histoire littéraire, *l'Art et l'Idée* les accueillera et publiera avec empressement. De même pour des croquis typiques d'un même artiste, ou des compositions de valeur donnant la synthèse expressive d'une idée. On jugera *de visu.*



Alfred K..., a Londres. — Merci pour les sympathies de votre club. L'originalité est généralement mieux comprise chez vos compatriotes que chez nous. La transformation du *Livre moderne,* volontairement mis à mort pour faire place à la revue *l'Art et l'Idée,* a été dans la presse anglaise l'objet d'observations agréables à notre vanité. Le fait n'a point été envisagé comme paradoxe, mais plutôt comme un acte de sagesse et de judicieuse logique. Ici, à Paris, il faudra quelque temps pour que nos amis mêmes s'y fassent ; on aime, plus que partout ailleurs en France, les pantoufles de l'habitude ; on a horreur des chaussures, des idées et des revues toutes neuves ; il faut le culottage et l'éculage du temps, et justement nous venons de faire le pied de nez au temps et à ses accoutumances. — Certes, votre école préraphaélique serait intéressante à étudier, à commencer par votre merveilleux Burne-Jones. Si jamais *l'Art et l'Idée* prend du ventre et épaissit ses livraisons, il y aurait là un article très important à faire avec les délicieuses reproductions entrevues déjà..

Nota. — A cette place, chaque mois, nous répondrons en substance à ceux de nos correspondants auxquels nous aurons intérêt à fournir publiquement les informations qu'ils réclament.

O. U.



UN MAITRE POTIER

AUGUSTE DELAHERCHE

Ce fut au palais du Champ-de-Mars, lors de l'Exposition de 1889, directement vers la droite, à l'entrée de la section française céramique et sur un emplacement relativement restreint, que Auguste Delaherche se fit connaître des amateurs.

Il n'est pas un artiste ou un curieux épris des choses de goût, pas un amoureux des formes et des belles matières qui ne se souvienne encore de la vive sensation admirative éprouvée à la vue de cette exposition de grès incomparables, fioles, buires, vases, jarres, cruchettes, amphores et cratères, dont les beaux profits et les galbes superbes se dessinaient noblement dans

la lumière frisante de la nef et sur les flancs ou contours desquels l'action du grand feu avait fait couler en larges larmes ruisselantes les colorations les plus exquises, les plus riches et les plus fondantes, les émaux les plus rares du monde.

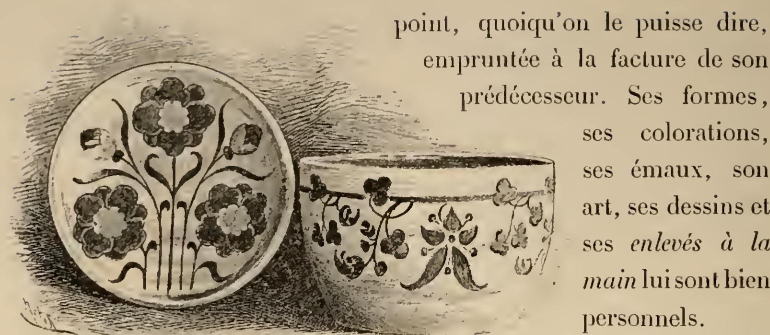
Je ne puis oublier mon enthousiasme à ce premier contact avec les vases précieux de Delaherche, qui écrasaient sous le poids de leur beauté sobre les faïenceries vulgaires, criardes et prétentieuses dont l'exposition de ce maître potier était entourée. — Avec Chaplet et ses flammés aussi transparents que des joyaux, avec Émile Gallé de Nancy, le maître décorateur et le surprenant verrier, avec Clément Massier, le céramiste du golfe Juan, qui semble avoir retrouvé sinon dépassé l'art des reflets métalliques porté jadis si haut par les Maures d'Espagne, Auguste Delaherche fut un des principaux triomphateurs de notre dernière Exposition, un triomphateur discret, dont l'action ne pouvait se répandre au delà d'un cercle restreint de connaisseurs. Dès les premiers jours de l'Exposition, je m'étais bien promis de chercher l'occasion de dire, sur ce maître qui se révélait avec tant d'éclat, quelques mots en reconnaissance pour l'artistique vibration que son œuvre m'avait



causée ; c'est donc la raison pour laquelle, au début de *l'Art et l'Idée*, il me plaît de venir ici simplement lui payer ma dette.

La fabrication des grès mats émaillés et flammés d'Auguste Delaherche est assez récente. Natif de Beauvais, ancien élève de l'École des arts décoratifs, le jeune maître potier par vocation fit ses premiers essais aux environs de sa ville natale, en employant les terres dont se servaient les anciens potiers de l'Oise, et particulièrement ceux de Savignies. Dans un four de Hasard et fort dépourvu des matériaux et qualités essentielles, il obtint cependant, dès l'origine, quelques vases aux formes bossuées et capricieuses, aux silhouettes archaïques, aussi rapprochés que possible par la matière et la cuisson des plus remarquables produits de Beauvais. — Ce n'est que plus tard, ayant déjà opéré de grandes recherches et découvert des procédés bien personnels, qu'il devint possesseur de la petite fabrique établie par M. Chaplet, rue Blomet, à Vaugirard. — Définitivement installé, Delaherche put se recueillir et constituer sa manière individuelle, qu'il n'a

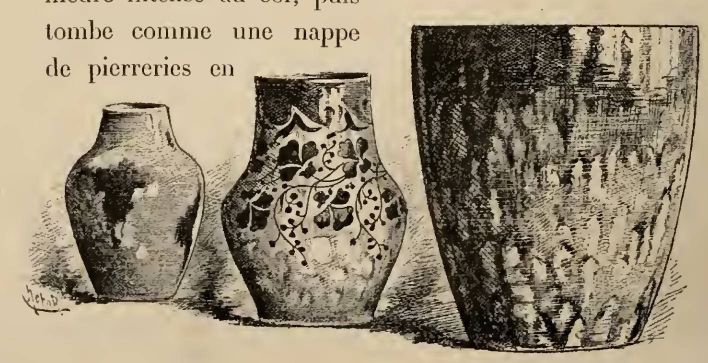




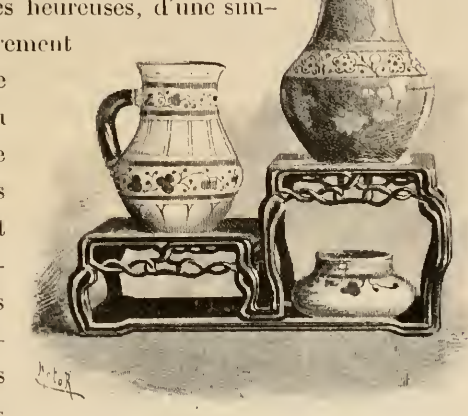
point, quoiqu'on le puisse dire, empruntée à la facture de son prédécesseur. Ses formes, ses colorations, ses émaux, son art, ses dessins et ses *enlevés à la main* lui sont bien personnels.

Très justement en extase devant les grès prodigieux des Japonais, il chercha à obtenir les effets de coulure et de glaçure de ces derniers par l'emploi d'englobes fusibles pouvant cuire à un feu plus doux que le grès lui-même et qui, par conséquent, se déplacent au grand feu et produisent ces ruissellements presque réguliers qui sont d'un aspect si exquis pour l'amateur.

Quant aux couleurs, Delaherche, sachant qu'on les obtient différemment selon qu'elles sont soumises à un feu réducteur ou à un feu oxydant, établit son four de telle manière que le haut d'une pièce peut demeurer dans une atmosphère oxydante, tandis que le bas subit les effets de réduction. C'est à ce procédé de cuisson qu'il faut attribuer les superbes vêtements d'émail de ses grands vases dont la coloration demeure intense au col, puis tombe comme une nappe de pierreries en



fusion et va se dégradant de ton et de valeur d'émail jusqu'au soubassement même du grès.



Ses formes sont toutes heureuses, d'une simplicité primitive, et rarement tourmentées. Le maître potier s'est inspiré pour sa plasmatiose de la potiche orientale ou des cylindres parfaits; ses cruches sont d'aspect rustique et d'allure bourguignonne, ses amphores ont des renflements de vases grecs, ses petites urnes ont des lèvres bien ourlées et grasses sur lesquelles frémit encore parfois le coup de pouce voulu empreint dans la glaise; ses grandes poteries arrondissent souvent leurs ventres comme des bedaines monastiques, à l'exemple de ces *dames-jeannes* du vieux temps aux hanches dodues et au col solide à l'attaque.

Comme décorateur, le talent suprême de M. Delaherche est dans la sobriété des ornements qu'il sait placer à souhait sur les courbures, les arêtes, les couronnements, les anses ou les oreilles de ses pots; lorsqu'il n'incise pas d'un trait dégagé sur l'engobe du vase une légère arabesque rappelant un feuillage dentelé comme le lierre ou le chardon, il grave des fleurs en réserve, des guirlandes délicates qui font des ceintures parallèles aux deux renflements de la poterie; parfois



il groupe des plumes de paon à l'œil irisé que la coloration de l'émail rendra éblouissantes, ou bien il ajuste à l'épaulement de ses grandes pièces de larges collerettes de glaise, largement ouvragées au pouce, dans les replis desquelles la cuisson fera issir de larges coulées de matière jaspée qui flueront aux flancs de la jarre comme autant de gerbes d'une fontaine lumineuse.

Enfin, par de simples, mais habiles frottis sur l'émail cru et qui laissent paraître en certains endroits le mat de la terre, il sait produire des résultats saisissants qui déconcertent l'œil par le primitif procédé de la facture.



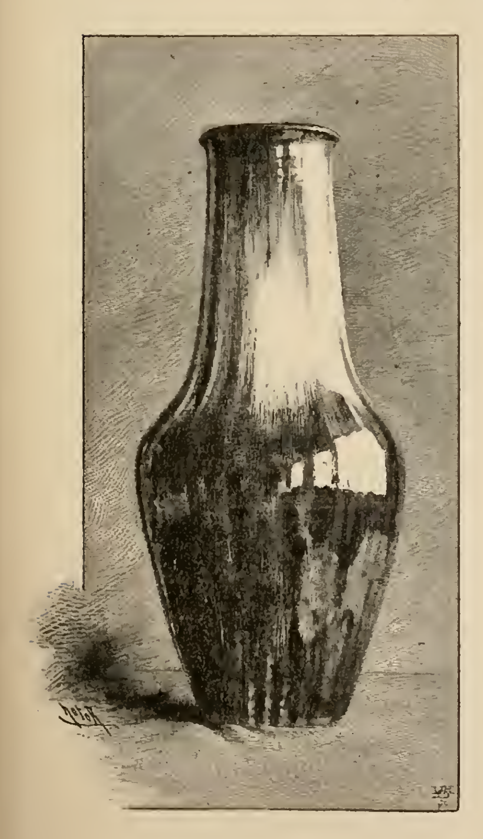
Dernièrement, désireux d'innover encore, ce curieux et ce chercheur s'est avisé d'emprunter à la forme, aux arêtes, à la contexture de certaines fleurs des motifs décoratifs pour silhouette de nouveaux vases ; la marguerite, le dahlia, la rose montée en boutons dans sa griffe de verdure lui ont fourni des modèles dont on peut voir en cul-de-lampe un spécimen montrant divers types de la matière travaillée selon cet esprit symbolique.

Delaherche a jusqu'ici laissé voir un goût et un tact de décorateur impeccable; il pouvait, pour plaire à la masse, chercher des effets faciles, afficher des ornementations orientales, user des fleurs de lotus, essayer du bizarre et de l'obscur, modeler des bas-reliefs, que sais-je ! — Dans le domaine du banal et de la poudre aux yeux, où s'arrêterait-on ? Il n'a point succombé à la tentation ; il est resté artiste et grand artiste, car l'art du feu maîtrisé à de si hautes tempé-

ratures est aussi digne du succès et de l'estime des amateurs que le plus bel art de la gravure à l'eau-forte ou sur bois.

Aujourd'hui, dans sa petite officine de la rue Halévy, devant la vitrine de laquelle ne s'arrêtent en extase que les compréhensifs qui savent admirer, jusqu'à l'envie, un joli vase à l'égal d'un beau livre, Delaherche ne reçoit guère que des admirateurs qui pour lui deviennent bientôt des amis; les indifférents passent aveugles et inconscients de la magnificence et de l'élégance des matières qui sont exposées.

Cependant quel éblouissement, quelle gaîté, quelle lumière dans cette vitrine de céramiste! Ces grès flambés incendient encore le rayon visuel du ruissellement de leurs couleurs vitrifiées! Ces couleurs obtenues par l'oxydation des métaux ont des tons qui ravissent, des gammes qui émerveillent, des dégradations qui charment. Ici c'est l'émail d'étain ou le blanc stannifère qui a répandu sur les courbes de cette buire un habillage d'agate qui semble encore en fusion; là, sur ce grès robuste, à forme trapue, le cuivre a fourni dans une coulée torrentielle ou plutôt volcanique des nuances changeantes, comme les veines du jaspe, des

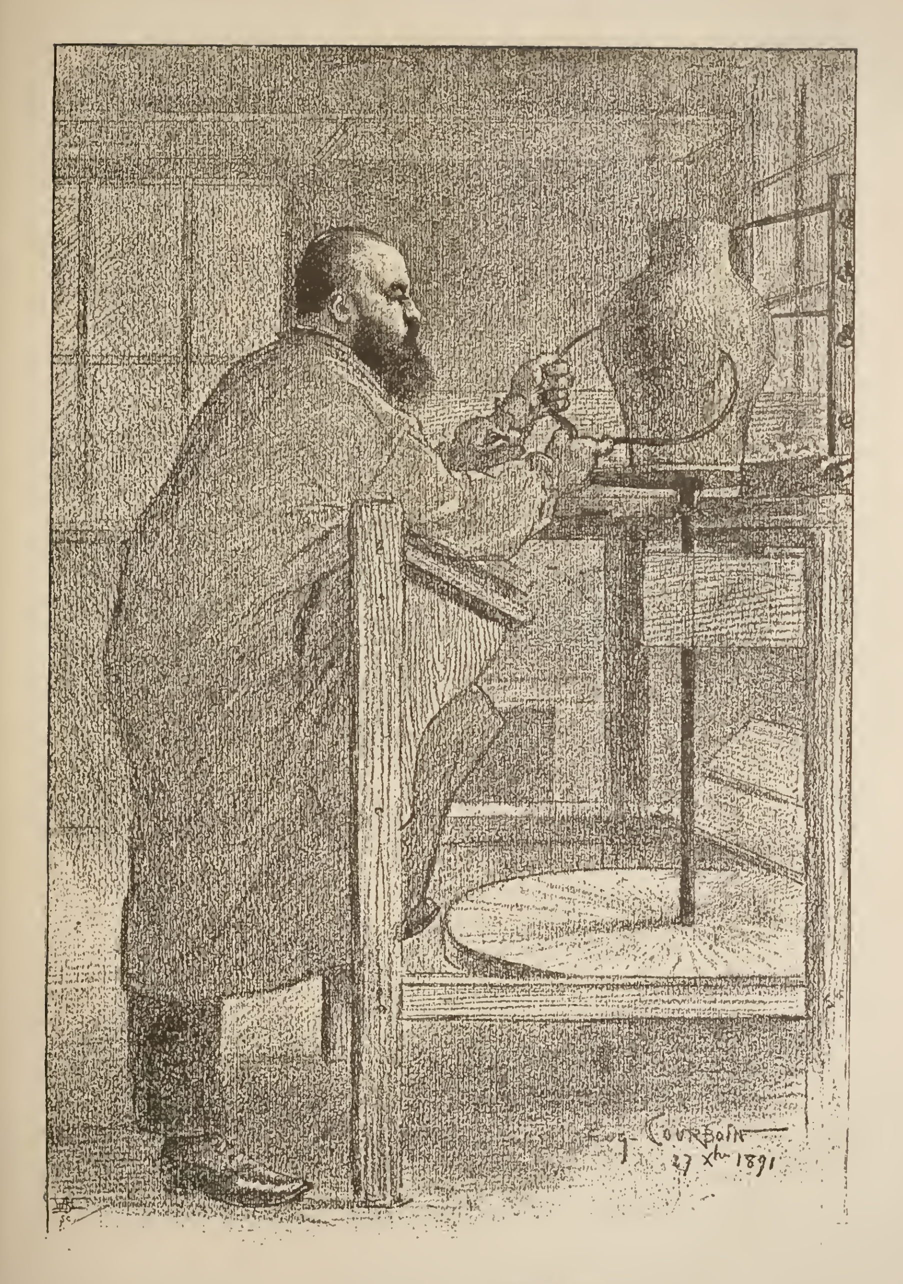




rouges rubis, des verts fauves, des bleus d'océans féeriques, selon les degrés d'oxydation du métal, et tout cela apparaît dans un bouillonnement d'émaux cependant refroidis, mais qu'on sent avoir été retirés en pleine magie du feu, car ils portent des ondulations, des *moirages*, des marbrures sataniques.

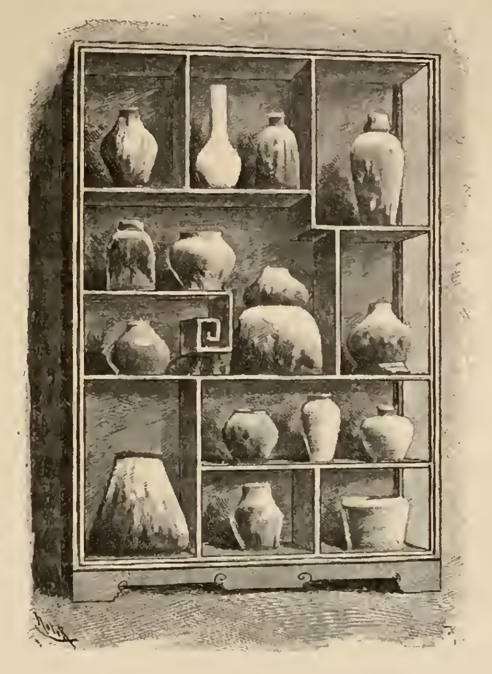
On voit que la flamme a collaboré à ces prismes de couleurs faits de matières volatisées et qu'aucune palette ne pourrait reproduire; ces rouges haricot, sang de bœuf, foie de mulet, ces violets aubergine, ces mouchetures aventurines, ces mariages subits de tonalités amoureuses, qui donc serait susceptible d'en donner l'équivalent avec l'emploi de nos misérables vessies de peintures minérales ou végétales! Il y a dans ces grès flambés, pour qui sait les voir, des poésies alchimiquées, des visions fantastiques, imprévues, je dirai presque aussi des chansons susurrantes de feu grésillant... des musiques de damnés.

Selon l'épaisseur de la *couverte,* les larmes de ces infernales poteries ont coulé plus ou moins abondamment sur le ventre des amphores, fusant jusqu'aux pieds ou s'arrêtant en grosses gouttelettes à jamais figées. Sur quelques sveltes aiguières à long cou, ce sont des chevelures de sirènes, des toisons de lapis qui semblent se dérouler ou s'épandre éperdues sous le baiser de la flamme qui les a dénouées. —



AUGUSTE DELAHERCHE DANS SON ATELIER

Croquis inédit de Eugène Courboin.



Ah ! Je comprends que cet art du feu possède jusqu'à la fièvre et à la griserie ceux qui s'y sont livrés par vocation ; j'envie ces maîtres céramistes, surtout les jours où, après l'attente d'une longue cuisson, ils *défournent* une à une toutes les pièces soumises à l'action des hautes atmosphères. — Quel émoi ! Quelle curiosité ! Quel envoûtement de pensée dans la résultante de l'œuvre ! — Les effets sont souvent imprévus : tel vase qui devait sortir moulé dans un justaucorps blanc, apparaît curieusement moucheté de givre ou saupoudré d'une neige floconneuse qui s'est attachée de préférence aux reliefs, telle autre petite fiole vouée à la famille verte des émaux lisses est retirée diaboliquement déformée, curieuse, couverte de pustules crapaudinières et faite à plaisir pour l'amateur d'étrangetés, pour l'ami des mirifiques accidents du feu.

J'avoue que je me range parmi ces derniers, et les malvenus de la céramique d'art, les malchanceux de la cuisson, les ratés de l'émaillage ont souvent, à mon goût, des mérites incomparables ; j'aime ces turgescences imprévues, ces bulles d'émail éclatées, ces craquelures incohérentes, ces frissons de vagues de la matière vitrifiée sur la terre mate, ces feux d'artifice des couleurs soudainement révoltées, enfin ces soudures de vases faits *siamois*, indivisibles, sur une même plaque

d'enfournage. — Auguste Delaherche répudie sans pitié tous ces insoumis à ses lois, car il prétend, par sa maîtrise, dominer l'imprévu de la cuisson. La cour de sa fabrique de Vaugirard est remplie de ces vases mis au rebut, qui, chargés sur un chariot, s'en vont emplir les tranchées du côté des *fortifs*. — Un jour peut-être nos petits neveux, en les déterrant, feront un mémoire très savant sur les poteries *romaines* découvertes à Paris. L'histoire est pleine de faits semblables.

Mais il y a une chance pour qu'ils ne se trompent pas, car les vases et plats d'Auguste Delaherche seront appréciés et connus au xxe siècle mieux encore qu'ils ne le sont aujourd'hui; et, outre qu'ils sont signés par le jeune maître, leurs formes amples et gracieuses, leur décor sommaire les désigneront encore à l'attention des derniers amateurs d'art susceptibles de s'émerveiller devant l'éclat de ces émaux polychromes qui ne se terniront point.

Delaherche expose en ce moment avec les peintres d'avant-garde, à l'Exposition des XX, de Bruxelles, avec un succès considérable; au prochain salon du Champ-de-Mars, il aura accès également parmi les artistes exposants, car on ne saurait refuser à ses œuvres l'invention et la couleur qui consacrent les réputations des peintres.

OCTAVE UZANNE.





L'ACTUALITÉ

Lettres inédites d'Émile Zola

SUR SON NOUVEAU ROMAN : *la Débâcle*

Ce jourd'hui, à cette même date du 20 février qui voit paraître la seconde livraison de notre revue nouvelle, un journal parisien populaire commence la publication du nouveau roman d'Émile Zola, depuis longtemps si attendu sous le titre définitif de : *la Débâcle.*

Ce volume, si nous en croyons les épreuves qu'il nous a été permis de lire, sera un des plus puissants et des plus pittoresques du maître de Médan, et peut-être celui de tous ses livres qui divisera le moins la critique. — Zola a peint dans *la Débâcle* des tableaux saisissants et superbes qui agiteront sans doute douloureusement

les souvenirs du pays, mais qui attireront sûrement à leur auteur de ferventes admirations nouvelles pour sa puissance de vision et son indiscutable force de coloriste.

Un de nos correspondants de Hollande, un historien attentif de l'œuvre de Zola, et qui écrira plus tard sur le grand romancier un livre définitif et archi-documenté, M. J. Van Santen Kolff, de qui *le Livre moderne* reçut longtemps, on s'en souvient peut-être, de précieuses communications, veut bien nous envoyer trois lettres qu'Émile Zola lui adressa successivement et qui sont toutes relatives à *la Débâcle*.

Nous les publions aussitôt, en pleine actualité, sans vouloir les surcharger inutilement de trop longs commentaires.

Nos lecteurs nous sauront gré de leur fournir cette sorte de préface inédite à un livre qui bientôt va passionner toute l'Europe littéraire et qui sera l'événement de 1892 :

A. J. V. Santen Kolff.

Paris, 5 mars 1888.

... Peu à peu la série s'est élargie, car elle ne devait avoir d'abord que douze volumes. Dans le principe, si ma mémoire est fidèle, la terre (le paysan) et la guerre (le soldat) devaient être contenues dans le même épisode[1], toujours avec Jean Macquart pour personnage central...

Paris, 6 mars 1891.

... Je commence à réunir les documents pour mon prochain roman *la Débâcle*, et j'irai en avril passer huit jours à Sedan, car je veux surtout peindre cette terrible bataille de Sedan, une fresque immense, — la pire des fatalités qui se soient abattues sur un peuple...

1. Dans le premier projet de la série des « Rougon-Machard » (*sic*) en *dix* volumes, dressé pour l'éditeur Albert Lacroix (hiver de 1868-1869), il n'est question que d'un roman militaire. Un roman sur les paysans y manque complètement.

Médan, 4 septembre 1891.

Enfin, mon cher confrère, je me décide à vous écrire. Il faut me pardonner mon long silence. J'ai eu toute sorte d'ennuis et de travaux, et mon roman est terriblement en retard.

Vous me demandez des détails sur *la Débâcle*. Il m'est bien difficile de vous donner quelque chose de nouveau, car tous les journaux ont raconté mon voyage à Sedan, mes idées sur la guerre, le plan du livre, etc., etc.

Je préfère vous indiquer, à grands traits, ce que je désire faire. D'abord, dire la vérité sur l'effroyable catastrophe dont la France a failli mourir. Et je vous assure qu'au premier moment, cela ne m'a point paru facile, car il y a eu des faits lamentables pour notre orgueil. Mais, à mesure que je me suis enfoncé dans cette abomination, je me suis aperçu qu'il était grand de tout dire, et que nous pouvions tout dire maintenant, dans la satisfaction légitime de l'énorme effort que nous avons dû faire pour nous relever. Je crois que mon livre sera vrai, sera juste, et qu'il sera sain pour la France, par sa franchise même.

Comme toujours, j'ai désiré avoir toute la guerre, bien que mon épisode central soit Sedan. J'entends par toute la guerre : l'attente à la frontière, les marches, les batailles, les paniques, les retraites, les espions, les paysans vis-à-vis des Français et des Prussiens, les francs-tireurs, les bourgeois des villes, l'occupation avec les réquisitions en vivres et en argent, enfin toute la série des épisodes importants qui se sont produits en 1870. Et vous vous doutez bien que cela n'a pas été commode d'introduire tout cela dans mon plan. J'ai toujours, comme nous disons, les yeux plus grands que le ventre. Quand je m'attaque à un sujet, je voudrais y faire entrer le monde entier. De là mes tourments, dans ce désir de l'énorme et de la totalité qui ne se contente jamais.

J'ai divisé l'œuvre en trois parties, de huit chapitres chacune : donc en tout vingt-quatre chapitres. Je crains que le volume ne soit encore plus long que *la Terre*. La première partie comprend les premières défaites sur le Rhin, la retraite jusqu'à Châ-

lons, puis la marche de Reims à Sedan. La seconde partie est entièrement consacrée à Sedan, une bataille qui aura près de deux cents pages. La troisième partie donnera l'occupation, les ambulances, tout un drame particulier au milieu d'un épisode de francs-tireurs, enfin le siège de Paris et surtout les incendies de la Commune, par lesquels je finirai, dans un ciel sanglant.

Mais je suis bien en retard. Je n'ai commencé que le 18 juillet; je n'ai encore que quatre chapitres et demi d'écrits, et je n'aurai certainement pas fini avant la première quinzaine d'avril.

Ne m'en voulez pas trop, mon cher confrère, si je suis si bref de détails. Je pars pour un petit voyage dans les Pyrénées, d'où je reviendrai dès les premiers jours d'octobre, pour me remettre à la besogne et ne la plus quitter. Si vous avez besoin d'autres renseignements, ne m'écrivez donc qu'en octobre; je tâcherai de vous répondre tout de suite, en dix lignes.

Bien cordialement à vous,

Émile Zola.

Paris, 26 janvier 1892.

Mon cher confrère,

Je réponds enfin aux questions que vous me posiez dans les premiers jours de novembre. Veuillez excuser mon long silence.

« L'Attaque du moulin » est une nouvelle de pure imagination qui a passé d'abord, en russe, dans *le Messager de l'Europe (Wjestnik Jéropev)*, une revue de Saint-Pétersbourg, à l'époque où j'envoyais à cette revue un article mensuel. J'ai seulement pris des faits généraux qui étaient dans l'air. Mais tout, le milieu, la localité, les personnages, la fable, a été créé par moi, et cela sans songer le moins du monde à mon roman futur sur la guerre de 1870. Il me fallait un sujet : j'ai simplement choisi celui-là, parce que les sujets sur la guerre étaient très en faveur alors[1].

Vous me demandez si cela ne m'a pas ennuyé de dépasser 1870, en poussant, dans *la Débâcle*, le récit jusqu'à la Commune. Mais

1. Cette nouvelle, on se le rappelle, ouvre le volume des *Soirées de Médan* (1880).

mon plan a toujours été d'aller jusqu'à la Commune, car je considère la Commune comme une conséquence immédiate de la chute de l'Empire et de la guerre. Je n'ai, du reste, qu'un mot à dire de la Commune. J'ajoute que le dernier roman de la série, *le Docteur Pascal,* conclusion scientifique de tout l'ouvrage, se passera en 1872, sinon plus tard.

Non, je n'ai pas travaillé à mon roman pendant mon dernier voyage aux Pyrénées. Je ne puis travailler que lorsque je m'installe pour quelques jours au moins dans un pays. Cette fois, j'avais emporté dans ma malle les cinq premiers chapitres terminés, espérant les relire, et je n'en ai pas même trouvé le temps.

Non, je n'ai visité ni l'Alsace ni la Lorraine. J'aurais voulu aller à Mulhouse et revenir sur Belfort, pour faire la route que le 7e corps a suivie dans sa retraite. Mon roman ouvre par cette retraite. Mais j'ai reculé devant l'ennui du passeport à demander et de la curiosité tracassière que mon voyage exciterait sans doute. D'ailleurs, je n'avais là que quelques pages à écrire ; je me suis contenté de notes données par un ami. Ma grosse affaire est de Reims à Sedan, et surtout autour de Sedan.

Je ne sais ce que vous voulez me dire en me parlant d'une idée de Flaubert, à propos de l'empereur en calèche rencontré et insulté par des prisonniers français, après le désastre de Sedan. Jamais je n'ai entendu Flaubert parler de cela[1]. Il y a une légende sur l'épisode. J'ai fait une enquête, la rencontre a pu avoir lieu ; je m'en servirai même, bien que le fait ne me soit pas absolument prouvé. Il est vraisemblable, des officiers m'ont dit qu'il était exact.

Le titre *la Débâcle* n'a pas d'histoire. Voici très longtemps que je l'ai choisi. Lui seul dit très bien ce que veut être mon œuvre. Ce n'est pas la guerre seulement, c'est l'écroulement d'une dynastie, c'est l'effondrement d'une époque.

Et maintenant vous voulez savoir si je suis content? Ne vous ai-je pas déjà dit que je n'étais jamais content d'un livre pendant

1. Raconté par Louis Desprez dans son volume *l'Évolution naturaliste* (1883), l'auteur ajoute : « Zola utilisera cette idée ».

que je l'écrivais? Je veux tout mettre, je suis toujours désespéré du champ limité de la réalisation. L'enfantement d'un livre est pour moi une abominable torture, parce qu'il ne saurait contenter mon besoin impérieux d'universalité et de totalité. Celui-ci me fait souffrir plus que les autres, car il est plus complexe et plus touffu. Ce sera le plus long de tous mes romans. Il va avoir mille pages de mon écriture, ce qui fera six cents pages imprimées. J'achève en ce moment la deuxième partie, c'est-à-dire le deuxième tiers. Je n'aurai fini qu'en avril. La publication commencera dans *la Vie populaire* le 20 février, et durera quatre mois et demi. Le volume paraîtra le 20 juin. Des traductions vont paraître simultanément en Allemagne, en Angleterre, en Amérique, en Espagne, en Portugal, en Italie, en Bohême, en Hollande, en Danemark, en Norvège, en Suède, en Russie.

Et voilà, mon cher confrère. Souhaitez-moi du courage et de la santé.

Bien cordialement à vous.

Émile Zola.

Ces lettres, on le voit, sont fort intéressantes et ne font qu'aviver notre curieux désir de suivre le maître évocateur dans son œuvre nouvelle, qui sera le sujet de toutes les ardentes causeries littéraires de l'été.

Voici, pour conclure, les quelques lignes consacrées au projet d'un roman sur la guerre dans l'ébauche écrite, il y a près d'un quart de siècle, pour l'éditeur Lacroix:

« Un roman qui aura pour cadre le monde militaire, et pour héros Jean Machard (*sic*), fils d'Antoine.

« La guerre telle qu'elle est. Rapports de l'Empire avec l'armée.

« Ce que je désire, c'est montrer de vrais champs de bataille sans chauvinisme, et faire connaître les vraies souffrances du soldat.

« Un roman militaire est de toute nécessité, — dit encore l'écrivain, — dans la série entreprise. »

Zola paraît alors avoir eu l'idée de choisir la campagne d'Italie, de 1859, comme cadre de son roman sur la guerre.

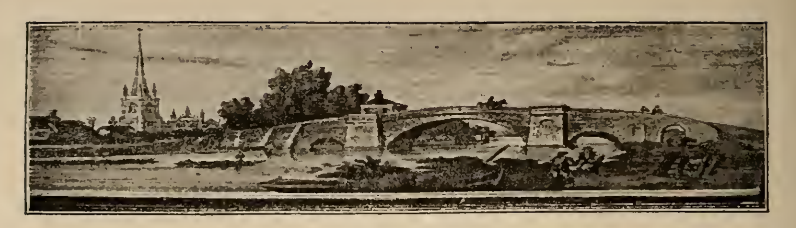
Ces « vraies souffrances du soldat », Erckmann et Chatrian les avaient assez exactement dépeintes, quatre et cinq ans auparavant, dans l'*Histoire d'un conscrit de 1813* et dans *Waterloo ;* ce sont aussi des peintures d'une *débâcle*, de la débâcle du premier Empire ; mais ces *Homères du taf*, comme on les a nommés, n'ont fait en réalité qu'une œuvre secondaire à côté de celle que nous allons pouvoir applaudir.

Dans une autre esquisse d'un projet des Rougon-Macquart se trouve cette note : « Roman sur le siège et la Commune. Faire revenir Maxime et les enfants. »

Le livre va paraître en feuilleton, puis en librairie d'ici quelques mois. La parole sera bientôt à la critique, et ce roman, qui peint des carnages et montre hardiment notre ciel balayé par de successives et noires tempêtes, fera couler plus d'encre qu'aucun autre ouvrage de ce temps, en raison même des tristesses qu'il va faire renaître en nos cœurs de patriotes toujours en deuil.







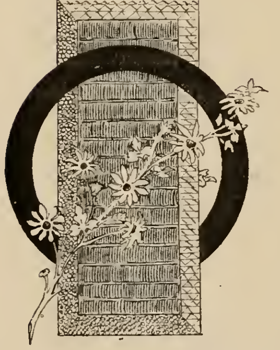
Paysage sur la tranche d'un exemplaire de *Flora domestica* (1825).

LA

DÉCORATION EXTÉRIEURE DES LIVRES



TRANCHES CISELÉES ET PEINTES



On trouve dans le numéro de janvier du *Magazine of Art,* cette revue artistique et luxueuse que la maison Cassell publie à un prix démocratique, un article intitulé *Book-Edge Decoration*, dont le sujet ne saurait être indifférent à nos lecteurs. Il est illustré de vignettes dont nous nous sommes assuré la propriété dans les pays de langue française, et nous avons obtenu de la courtoisie des éditeurs de faire des emprunts au texte de Miss S. T. Prideaux, lequel est, lui-même, fort redevable au *Manuel historique et bibliographique de l'amateur de reliure,* de M. Gruel.

Nous avons, d'ailleurs, à ajouter à cette étude quelques observations personnelles, et nous essayerons de donner ainsi un article très spécial.

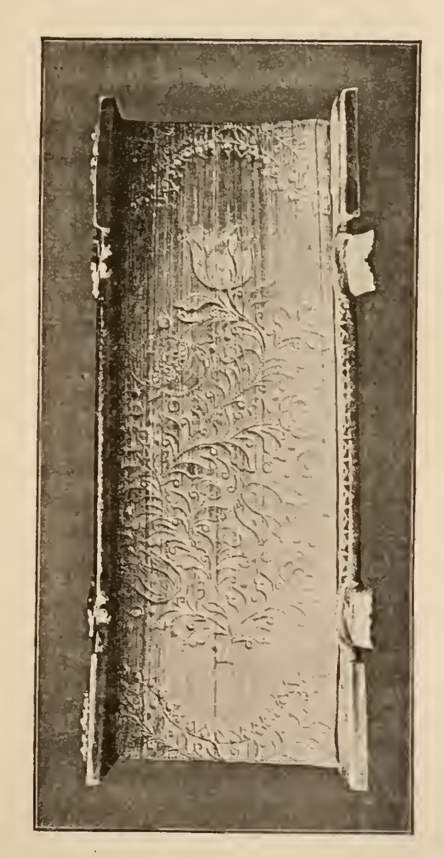
Les livres ébarbés, dorés en tête ou entièrement non rognés,

dans des cartonnages ou des demi-reliures d'amateur, sont une invention bien moderne de gens pressés, inquiets, aspirant au beau absolu, et, en attendant de le réaliser, se fixant au médiocre provisoire.

Jadis, avec moins d'impatience et de hâte, on n'avait pas imaginé de s'arrêter là, et l'on allait jusqu'au définitif.

Un beau livre, une fois bien relié, était un tout complet, auquel on ne pouvait retoucher sans le gâter, depuis les nerfs du dos jusqu'à la dorure et aux ciselures des tranches.

Dès le XVe siècle, les doreurs français se mirent à « antiquer sur tranches ». Il y a, à la Bibliothèque Mazarine, un *Recueil de Pièces grecques et latines,* imprimé par Gilles de Goncourt, vers 1507, relié aux armes et aux emblèmes de Louis XII, et dont les tranches dorées sont ornées de dessins en ciselure. J'ai vu, à la Bibliothèque nationale, dont les trésors sont mis, avec une si gracieuse libéralité, à la disposition des hommes d'étude et des artistes par M. Thierry, plusieurs volumes de la bibliothèque de François Ier, dans de splendides reliures à la salamandre, avec les tranches superbement ciselées. Mais ils sont rares. La dorure simple prévaut encore à cette époque. Il n'en est



D'après un volume du *British Museum.*


Tranche d'un volume du *British Museum*.

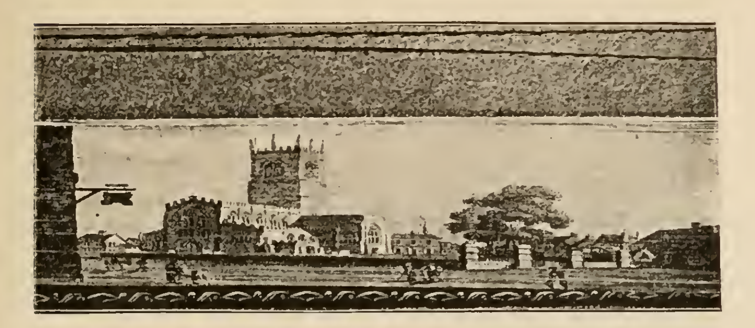
pas de même sous Henri II et François II, où ce qui était l'exception devient la règle.

Je n'entrerai pas ici dans de grands détails techniques. Qu'il suffise de savoir que presque tous les livres de luxe du XVIe siècle — hors ceux qu'on revêtait d'une reliure en parchemin ou en vélin — recevaient, par-dessus la dorure de leurs tranches, tout un travail de petits fers dessinant, comme au pointillé, des lignes géométriques d'un goût très pur, dans le style des mosaïques dont s'ornent les reliures des Grolier et des Maioli, variées souvent par des chiffres, des couronnes, des emblèmes, des développements de feuillages et des épanouissements de fleurs.

Comme spécimen de ce genre d'ornements, je citerai, au milieu de quantité d'autres très remarquables que conserve notre Bibliothèque nationale, un très bel in-folio imprimé à Nuremberg en 1533, et ayant fait partie de la bibliothèque de Henri II. C'est le traité d'optique de Vitellio : *Perspectivæ libri X.* Le chiffre royal est curieusement ciselé sur les tranches, au milieu de motifs linéaires très délicats. Un *Philon le Juif,* de 1552 (Paris, Turnèbe), est aussi très remarquable par l'originalité et la grâce du dessin.

Mais il y aurait là tout un catalogue spécial à dresser, tant les beaux spécimens abondent. On peut, d'ailleurs, remarquer, dans les livres de cette époque deux catégories de ciselures : l'une, que j'appellerais volontiers la ciselure industrielle, et qui

consiste en un motif très simple, le plus souvent un semis de petits parallélogrammes disposés sur la tranche en colonnes ou en quinconces, — quelquefois des cercles concentriques, — que les ouvriers doreurs devaient exécuter presque mécaniquement, — et la ciselure vraiment artistique, offrant des combinaisons de lignes et des figures déterminées qui exigeaient une grande connaissance du dessin et un goût ingénieusement inventif, en même temps qu'une extrême habileté de main.



Vue de l'église d'East Retford, peinte sur la tranche d'un livre de prières.

Un peu plus tard, et jusqu'au commencement du XVIIIe siècle, on a plus d'une fois combiné la ciselure sur or et la peinture. Dès l'origine, les ors sont souvent de différentes teintes, ce qui donne plus de relief au dessin. Mais il s'introduisit bientôt une véritable chromo-ciselure, et quelquefois même on se contenta de peindre à plat sur l'or ou la marbrure de la tranche. De là à superposer la dorure à la marbrure, ou réciproquement, sur les tranches d'un même livre, il n'y avait qu'un pas, et ce demi-luxe ne pouvait manquer de séduire bien des gens qui mettent de l'économie jusque dans leur vanité.

Ces philistineries d'amateurs mauvais teint ne sont pas pour nous occuper ici.

Le *De Maria Virgine* (Canisius, Ingolstadii, 1577), dont la tranche est reproduite ci-contre, provient de la bibliothèque d'Albert V, duc de Bavière : la figure de la Vierge à l'Enfant, les

oiseaux et autres attributs forment une décoration polychrome bien appropriée, et dont les tons passés ont conservé beaucoup



Paysage sur la tranche de *the Seasons* (1824).

d'éclat et de charme. Plus savante et plus finement exécutée est la peinture d'un autre livre, aussi d'origine allemande : *Der Stadt Nürnberg verneute Reformation* (Francfort-sur-le-Mein, 1566), comme on peut le constater dans la reproduction, même en l'absence des couleurs.



D'après un volume
du *British Museum*.

Le South Kensington Museum est riche en spécimens de ce genre. Plusieurs sont peints directement sur la tranche nue, sans dorure. Tel est l'*Auslegung des Evangellii Matthæi* (Leipzig, 1575), avec sa naïve et intéressante peinture du Jugement dernier. La même collection possède un exemplaire des œuvres de Luther (Iéna, 1572-1581), en sept gros volumes in-folio, dont les tranches sont couvertes d'arabesques et d'ornements fleuris, avec, au centre, les armes de Saxe, peintures d'une grande délicatesse. C'est un des plus beaux échantillons que Miss S. T. Prideaux connaisse de ce genre de travail.

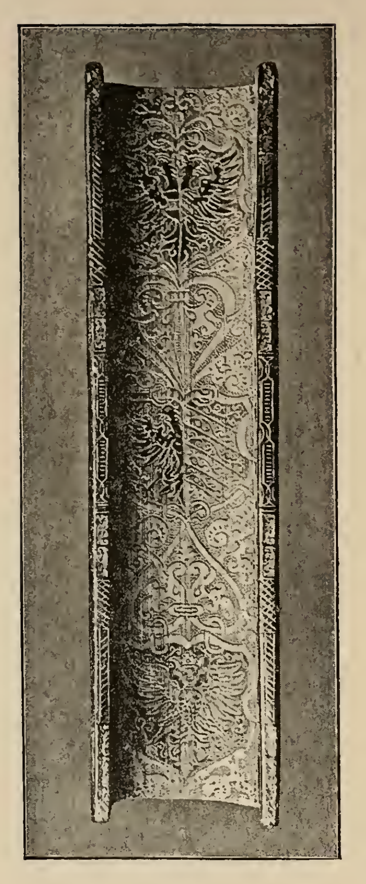
La Bibliothèque de la rue Richelieu peut en montrer qui assurément

ne lui cèdent en rien. Je signale notamment, en me hâtant vers des temps plus rapprochés de nous, un *Officium Beatæ Mariæ*, in-4° (Plantin, 1622), dans une merveilleuse reliure à petits fers, genre Le Gascon, dont les tranches ont une ciselure polychrome d'un goût sévère et d'un riche effet.



Tranche du
De Maria Virgine (1577)
(*British Museum*).

Miss S. T. Prideaux raconte qu'en 1875, un Vénitien, nommé Bayolle, héritier du comte Odorico Pillone, de Belluno, proposa au *British Museum* l'achat de cent soixante-dix volumes rendus précieux par les peintures et dessins dont les avait enrichis Cesare Vecellio, l'auteur de *Gli abiti antichi e moderni* (Venegia, 1590). Une vingtaine de ces volumes étaient recouverts en vélin et portaient sur les plats des dessins à la plume de Vecellio. Les autres, dans leurs reliures en peau de truie estampée, relevées de cuivre en bosse et garnies de fermoirs ou de cordons, se mettaient dans le rayon le dos au mur, présentant à l'œil leurs tranches peintes. Sir Stirling Maxwell en a décrit quelques-uns : « Vecellio, dit-il, se bornait d'ordinaire à une seule figure largement dessinée et peinte à touches hardies. Saint Jérôme, tantôt vêtu de la robe rouge des cardinaux, tantôt à moitié nu, comme un ermite, est représenté en diverses attitudes sur les tranches de l'édition de ses œuvres imprimée par Froben, à Bâle, en 1537. *De Civitate Dei* (Venise, 1494) montre saint Augustin dans son cabinet de travail, avec, au second plan, une vue d'Hippône qu'on prendrait pour Venise. Les œuvres de Galien (Bâle, 1529) ont un docteur en robe rouge.



Tranche du *Der Stadt Nürnberg Verneute Reformation* (1566) (*British Museum*).

le chapeau bordé d'hermine. Un *Dante* (Venise, 1491) porte sur sa tranche le portrait du poète, vêtu de rouge et coiffé du capuce florentin. Les attributs du « Dictionnaire de Calepin » (Lyon, 1578) sont un vase d'où sort une tige qui s'épanouit en quantité de fleurs. L'*Eutrope* de 1532 (Bâle) a sur sa tranche trois têtes d'empereurs, et le Suétone de la même ville (1533) montre le même nombre de médaillons d'or sur un fond bleu clair. »

Le *British Museum* déclina l'offre ; mais les livres restèrent en Angleterre, et nous regrettons que Miss S. T. Prideaux, en notant le fait, n'ait pas pu nous donner le nom du propriétaire actuel.

Mais, patience ! Les livres, ces conservateurs, ont, par une contradiction inoffensive et commune, le goût du changement de place et de la circulation. Jadis, on les enchaînait dans les bibliothèques publiques. Ils y sont aujourd'hui renfermés à double tour et gardés à vue : ce qui ne les empêche, parfois, de prendre encore leur essor et de se retrouver, après des années d'aventures, dans les lieux les plus invraisemblables. *Libri volat* ou *volant*. Aussi ne désespérons-nous pas de voir quelque jour les superbes bouquins peints sur tranches et sur plats par le neveu du Titien, se disperser comme un vol d'oiseaux qu'effarouche le marteau de quelque

auctioneer ou commissaire-priseur, pour s'abattre un peu partout, et notamment sur les tablettes des bibliophiles parisiens.

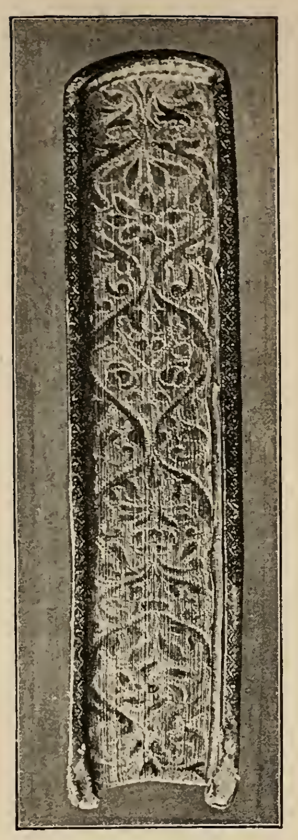
Au XVIIIe siècle, on a peint des tranches de livre à l'aquarelle ou à la sépia, — des paysages le plus souvent, — par un procédé particulier. La tranche, bien jolie au préalable, était à demi repliée, de manière à produire un très léger écartement des feuillets, et maintenue dans cette position par deux planches solidement attachées de chaque côté : l'artiste y peignait son sujet ; on laissait sécher, puis on ramenait la tranche à sa position naturelle, et la peinture était recouverte d'une double dorure. Le volume fermé, c'est à peine si l'on aperçoit quelques teintes sous la couche d'or ; mais en l'entr'ouvrant légèrement, ou plutôt en recourbant un peu les feuillets, l'œuvre de l'artiste apparaît aussitôt et presque fériquement avec son prisme de couleurs chatoyantes.



Volume du *British Museum*.

La cinquième des reproductions données ici est celle d'un exemplaire de *the Seasons*, de Thomson (Londres, 1824 ; in-12), appartenant à Mr. Bompus, de Londres, ainsi que le *Flora domestica* (Londres, 1825 ; gr. in-8°). La vue de l'église d'East Retford vient d'un livre de prières relié par C. Kalthoeber, qui appartient à M. Holborn.

La Bibliothèque nationale possède un spécimen bien plus ancien. C'est un *Térence* de Birmingham (1772, pet. in-8°), relié en vélin blanc, dans le style anglais, par Bozérian, paraît-il, avec des sujets peints sur les plats et un paysage peint sur la tranche. Le paysage est l'œuvre d'une artiste française, Mlle Henriette Mérigot.



D'après un livre
du *British Museum*.

Je ne sais si ce volume est le même que celui dont parle Brunet et dont la reliure est attribuée par lui à Edwards, mais le signalement qu'il en donne s'y applique assez exactement.

Ce genre d'ornementation n'a sans doute pas la sévérité opulente des ciselures sur or, et les bibliophiles de la vieille école y peuvent voir une perversion du goût.

Mais la perversité n'est point sans charmes, et j'avoue, pour mon compte, que ces ingénieuses décorations, qui se voilent et se découvrent selon qu'on ouvre ou ferme le livre, ont un imprévu et un piquant qui laissent bien loin en arrière les somptuosités lourdes et monotones de la banale « dorure sur tranches damassées ».

C'est, il me semble, une coquetterie discrète, subtile et de bon aloi, qui vaut bien les dessins et aquarelles marginales dont on use jusqu'à l'abus, et cet art des tranches peintes mériterait de revivre, s'il n'avait pas contre lui la passagère manie du jour, je veux parler des livres non rognés ni coupés, qui consiste à laisser les *barbes* aux plus beaux livres de ce temps.

G. DE SAINT-HERAYE.





UN PEINTRE IDÉALISTE-IDÉISTE

ALEXANDRE SÉON



(SYMBOLISME DES TEINTES)

> L'art, ce n'est ni un torse, ni une tête, ni un corps : c'est l'âme, la foi, la passion, la douleur...
>
> Tout l'art est idéographique.
>
> (JOSÉPHIN PÉLADAN)



L'UNE des caractéristiques des peintres de ce temps, c'est la pénurie de logique ; se passionnant pour des personnalités plus que pour les pures questions d'art, dès qu'un des leurs les envoûte, au lieu d'étudier sur quelles lois est basée son esthétique, au lieu de s'inspirer du même esprit que lui, ces peu déductifs pastichent sa manière et jusqu'à ses défauts ; ils ne tentent pas l'assimilation de principes, mais le calque d'une originalité. C'est s'efforcer d'être soi en parodiant les tics d'autrui !

Et leur aberrance s'aggrave de la prétention à légifier et à

propager certains cas d'ipséisme qui ne valent que parce que rares. Ainsi furent inoculées les idiopathies de Courbet, de Meissonier, de Manet et de Bastien-Lepage, et, depuis, l'épidémie du *quelconque* et du *photographisme* exerce ses ravages, transformant en maladreries les Salons annuels.

Obtenir le trompe-l'œil d'un morceau ou la lumière exacte d'une heure de la journée, là se borne l'appétence des contaminés. Ne voyant de la nature que l'extériorité, préférant le document au ptérien, ils peuvent créer des larves, comme disait Schelling, — des œuvres d'art, jamais. — Aux banalités bitumineuses succèdent les insignifiances plein-airisées, simple cas de métastase. Faire vrai! Comme si l'Idée n'était pas le seul principe vivant dans les choses, comme si la vraie réalité n'était pas l'Esprit.

Mais si l'art, évoluant sans cesse, se protéise en ses manifestations, son essence reste inamissible, immuable; en le concert des peintres devait venir l'*artiste,* qui, rappelant que l'Art n'est pas sans le Beau, entreprendrait de syncrétismer les découvertes récentes et les préceptes de la Tradition. A Séon le périlleux honneur d'assumer la tentative. Tandis que la plupart s'acharnent à matérialiser la peinture, lui, fervent de N. S. Vinci et de Puvis de Chavannes, lui, vibrant aux lectures aristiques, œuvre idéalistement, et, le premier parmi les Jeunes (enfin!), affirme le noble vouloir de réagir, malgré l'hostilité du nombre, contre les trivialités du réalisme et le goût perverti de nos contemporains.

Retour à l'Élevé et aux Lois de Nature qui ne l'empêche en rien de s'intéresser aux recherches nouvelles. La couleur, dit-il volontiers, à peine en faut-il rehausser les parties situées entre l'ombre et le clair, seule la Lumière importe. Et, certes, peu la vénèrent autant que lui. Mais pour posséder Gœthe, Chevreul, Rood et Ch. Henry, cet idéiste n'oublie pas l'Esthétique, et, aussi loin du poncif de l'école que des gangues naturalistes, il s'ordonne de présenter son rêve dans un décor harmonieux. Très versé dans la géométrie et la perspective, il remarqua de suite combien toute uniforme division du ton nuisait à la structure des reliefs. Chevreul, objecte-t-il, a fait ses recherches de contrastes



COMPOSITION ALLÉGORIQUE D'ALEXANDRE SÉON

Pour *l'Art et l'Idée*.

pour des étoffes, par conséquent sur une surface *plane;* qui se borne à redresser ce plan cause fatalement l'impression de verticalité des crépons japonais, la forme y perd son modelé, l'espace sa profondeur. Afin d'obvier à ces inconvénients, et toute disproportion, toute monodie de facture, choquant sa rétine délicate, Séon, après d'attentives observations sur les sphères colorées, imagina la dégradation *perspective* du ton; procédé difficile qu'il n'emploie que de façon restreinte, pour certains effets, ne le considérant d'ailleurs que comme un *moyen,* et entraîné aux touches larges par son tempérament synthétiste.

La Lumière! Rembrandt, qui en a joué en virtuose, lui fit toujours spiritualiser la matière, voilà ce qu'on oublie trop. Tout n'est pas fini lorsque l'artiste sait ce qui reste de coloration sous une radiance éclairante; au contraire, tout commence. Séon n'en douta jamais; pensant avec Millet que « tout art a une langue et qu'une langue est faite pour exprimer ses pensées », il a, du luminarisme, tiré une application spéciale : *le symbolisme des teintes.*

Posant comme postulat que chaque couleur spectrale et le blanc qui les contient toutes correspondent à une ou plusieurs de nos perceptions primordiales, ce cérébral en déduit que leurs mille nuances sont aptes à complémentariser la symbolisation iconique d'un état d'âme ou d'idées abstraites. Et il schématise sa théorie en les règles suivantes :

Corporéiser, *par les lignes,* un symbole dans un type amplifié à l'archétype; homogénéiser ce symbole, *au moyen des teintes,* avec le caractère d'un être ou mieux son substratum.

Observer tout et partout, de préférence en le peuple, mais CHOISIR.

Tout monter au style, idéaliser tout. Le style, c'est, reconnaît-il avec Charles Blanc, « la vérité agrandie, simplifiée, dégagée de tous les détails insignifiants, rendue à son essence originelle, à son aspect typique ». L'idéal, il le comprend, selon la définition de Joséphin Péladan, « toute idée sublimée, à son point suprême d'harmonie, d'intensité, de subtilité ».

Donc, MESURER figure et forme, enchâsser sa composition dans une ossature d'arabesques décoratives; élire luminosités et teintes *en rapport* avec le sujet à traiter, et faire concourir leurs infinies valeurs de tons

(n'ont-elles pas une âme!) à quelque émotion esthétique, quelque sensation passionnelle, sans quoi la plus suave chromatisation harmonique n'est qu'une romance sans paroles. L'Idée que suscite un geste, *l'explétiver* par une concordance de directions linéaires *expressives*, et une dominante de colorations *pertinemment* symboliques.

Considérant enfin comme un devoir le respect de la loi d'harmonie qui régit la nature entière, procéder par analogie et enclore sa fiction dans la vraisemblance; donc, prendre la science pour guide sans se rendre l'esclave d'un système.

Présenter des lumières d'après les lois optiques, ainsi se résume sa technie; faire dire quelque chose à ces lumières, les mettre au service de l'Idée, telle son esthétique; de même que le philosophe d'Heidelberg, il croit au caractère absolu de la prédominance de l'esprit sur la nature.

Les premiers panneaux de Séon (*la Chasse* et *la Pêche*, 1881), par leurs qualités décoratives et leur sincérité d'exécution, frappent les compétents et les sensitifs. Quatre ans après, dans *l'Étoile*, son ipséité s'esquisse, bientôt elle s'accuse dans les remarquables fresques qui décorent la salle des fêtes de la mairie de Courbevoie, surtout en les quatre motifs du plafond : *Matin d'avril, Soir de juillet, Après-midi d'automne, Vesprée hiémale* (cette dernière page hors de pair). Là, quelques teintes, heureusement rapprochées, concourent déjà à symboliser maints effets, là se découvre l'embryon de sa théorie. Ce travail, très κατα σχημα, véritable acte de foi d'un que la nature émeut, classait son auteur parmi les initiés au langage des lignes.

Puis l'amoureux du nu précise ses recherches en s'attaquant au moderne, qu'il caractérise par les formes, le type des personnages, non par le costume. Et je ne sais pas d'iconographe ayant mieux sigillé la joliesse un peu mièvre endémique à la Parisienne. *Les Fleurs!* quatre jeunes filles dépouillant une prairie de sa riante et fragrante parure. *Les Fleurs!* Ce thème parégorique, il le stylise, et un charme pénétrant s'en dégage.

Mes yeux n'oublieront jamais ces lueurs opalines, cette aurore d'un beau jour, où tout s'épanouit dans une atmosphère de félicité, où l'on sent passer *le Vent du matin — qui va fleurant la*

menthe et le thym. Céans, les directions linéaires venaient en aide aux tonalités complémentaires; une toile subséquente, *le Désespoir de la Chimère,* montre les mêmes moyens sensationnels explétivés grâce à deux dominantes (teintes froides et verticales brisées).

Créer un monstre, peu de modernes l'osèrent, moins encore le comprirent, la plupart ont sacrifié toute vraisemblance à l'effet féerique. Séon, savant et logicien jusqu'en ses fantaisies, tenait à *possibiliser* son rêve, et son félin ailé gynocéphale, il l'a construit d'après les lois anatomiques, surnaturel, mais viable.

Synthétiser ainsi en quelques linéatures et colorations afférentes toutes les complexités d'un intellect imaginatif, n'est-ce point là mieux qu'un prodrome de maîtrise? Enfin, dans sa *Jeanne d'Arc,* exclue l'an dernier du Champ de Mars, et qu'on verra le mois prochain au Salon de la Rose-Croix, se manifeste vraiment l'éloquence des nuances affectives alliées aux lignes expressives.

Ce tant à l'aise devant les grandes surfaces n'est pas moins ingénieux pour décorer un livre. Ses frontispices pour les éthopées de Péladan, autant de fresques réduites, photogénisées en blanc et noir. Car, rappelons-le, mélange optique n'implique pas coloration, puisque sur une surface blanche, autour d'une intensive luminosité, se dégage une dégradation lumineuse qu'influence tout entourage *non coloré*. Son opulente imagination lui suggère à merveille le motif qui convient (le *finis latinorum* du Vice suprême, l'*Amour en croix* du Panthée); il atteint là le fantastique (l'*Androgyne);* il sensationnalise ici par l'attitude (l'*Initiation, Istar,* la *Victoire du mari),* ailleurs par le groupement (la *Gynandre),* par l'arabesque *(Cœur en peine),* et quelle simplicité! deux lignes, deux tons : une âme.

Mystique, il l'est, — ineffablement : la composition que reproduit *l'Art et l'Idée* en témoigne. Dans un paysage incréé (oh! la curieuse orchestration des rythmes!), aux arbres de jaspe, aux fleurs gemmées, une théorie d'Anges profile de hiératiques silhouettes. Deux par deux, ils ne vont ni ne volent, ils glissent dans l'Éther et, tandis que l'un prie, l'autre verse du parfum aux fleurs. Idée adorable de mysticité que profanerait toute exégèse.

Rare qualité, même s'il se passe de sujet littéraire, le poète

en Séon ne perd jamais ses droits. Rappelez-vous la *Mer*. De gros nuages violâtres laissant filtrer les rais orpimentées d'un soleil couchant sur les vagues déferlantes, énervées, qui les brisent en cadence, et coquettes, et joueuses, s'en disputent comme autant de pierreries les fragments phosphorescents. Rien que le ciel et l'onde, et c'est tout une ode : l'infinitude.

Ces teintes fugitives *où l'indécis au précis se joint,* ces indicibles nuances dont se voile la nature aux heures mystérieuses, ces harmonies évocatrices d'au delà, on les retrouve en maintes toiles de Séon (entre autres le *Crépuscule* et *Soir d'été).*

Mais ce qui le distingue entre tous nos modernes, — diamant parmi des happelourdes, — c'est son culte du dessin. Nul plus que le fresquiste de Courbevoie ne descend dans ce que Balzac appelait l'*intimité* de la forme, et avec quelle dilection il la pétrit, la caresse et la serre jusqu'en ses moindres sanguines, les Primitifs n'y touchaient pas plus dévotieusement. Il a le goût d'un Hellène pour disposer une draperie, donner de la vie à cet « écho multiple des formes du corps », selon le joli mot de Gœthe. Décorateur, il le faut dire, et de la plus haute lignée, moins parce que nuanceur afférent, parce qu'enthousiaste des proportions enrythmiques que pour avoir compris ces principes de déontologie murale : des concepts idéalistes, des scènes sans date, — *humaines;* et le nu immatériel dans un décor synthétique.

En résumé, Séon se peut définir ; un intensif qui voit subtil, un fécond sachant se varier, — un rêveur *équilibré,* par quoi il détonne en l'actuelle ambiance d'incomplets et de débiles. En lui deux êtres : l'esthète et l'investigateur. L'esthète réalise avec un goût exquis l'*homo additus naturæ;* l'investigateur ne cherche pas seulement, il trouve.

Alphonse Germain.





PORTRAIT DU GRAVEUR FÉLIX VALLOTTON

Par lui-même.



LA RENAISSANCE

DE

LA GRAVURE SUR BOIS

UN NÉO-XYLOGRAPHE
M. Félix Vallotton



'ART de la gravure sur bois a été considérablement atteint par l'invention et la rapide vulgarisation des procédés d'héliographie directe en relief. — Ce fut vers 1840 que le docteur Donné découvrit les acides susceptibles de mordre et de creuser les blancs ou les noirs d'une plaque daguerrienne, mais on peut dire que le procédé connu encore aujourd'hui sous le nom de *Gillotage* ne fut vraiment mis à la portée de l'illustration à bon marché que vers 1871. Depuis lors, la production industrielle rapide de la mise en relief sur zinc de toutes illustrations à la plume ou au crayon gras s'est multipliée à Paris, en province et à l'étranger avec une prodigieuse rapidité. Le commerce de la librairie illustrée a aussitôt quintuplé, et, peu à peu, aux perfectionnements de l'idée première, rendue pratique grâce au père Gillot, sont

venues s'adjoindre d'innombrables méthodes de gravure directe ou en fac-similé permettant aux éditeurs la reproduction rapide des dessins au lavis et au crayon mine de plomb, ainsi que celle des clichés photographiques de toute nature et provenance.

Aujourd'hui, tout peut se reproduire industriellement, et l'ar-

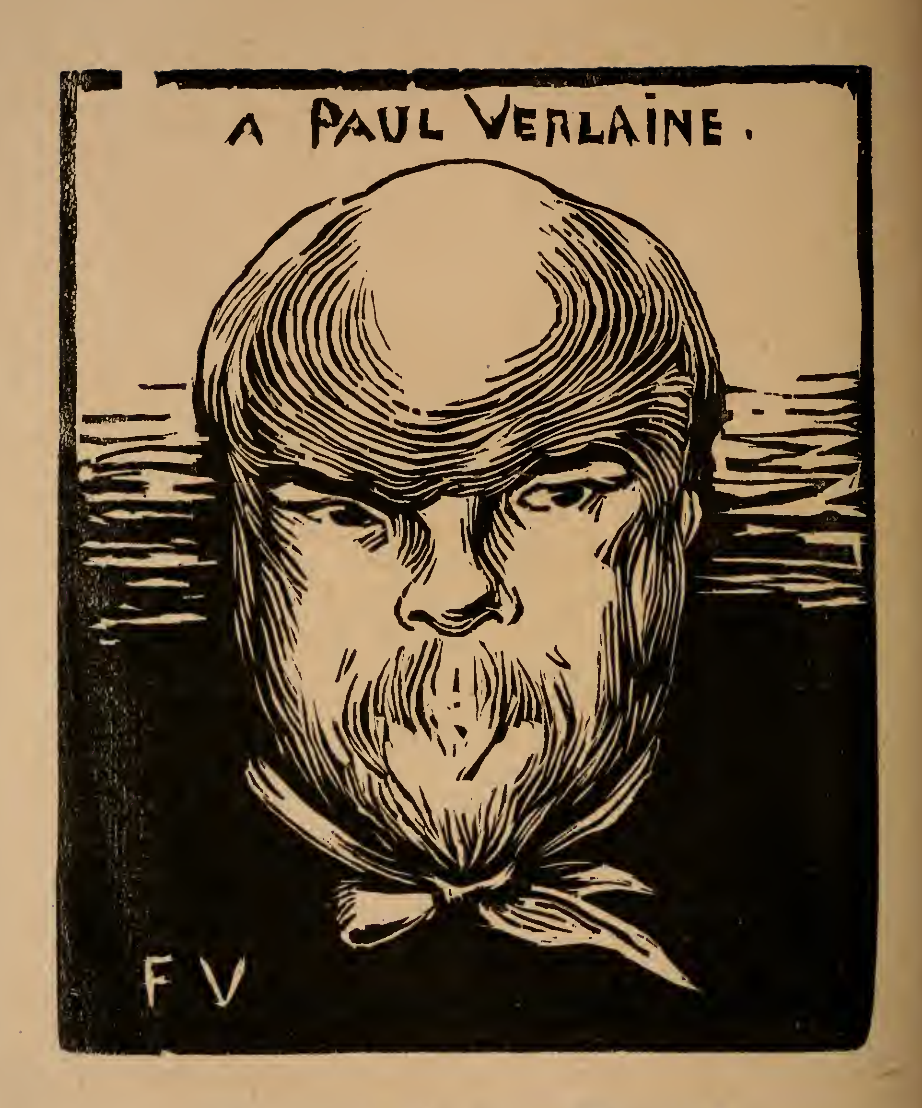


M. J..., graveur contemporain.

tiste interprète n'est plus guère sollicité que pour la gravure de certaines illustrations de grand luxe ou pour la mise en valeur de spécimens de mode insuffisamment dessinés par les créateurs.

Les graveurs sur bois se relèvent à peine du coup qui leur a été porté par l'industrie; pendant vingt ans ils ont lutté plus ou moins adroitement, et, en ce moment, c'est à peine s'ils commencent à voir clair et à vouloir de nouveau brandir leur burin.

Il me semble toutefois que bien peu, parmi eux, ont conscience des moyens à employer et des efforts à tenter pour faire renaître



PORTRAIT DE PAUL VERLAINE

Par Félix Vallotton

un art qui a compté tant de gloires françaises; c'est pourquoi j'ai pensé que l'heure était opportune pour essayer de fixer ici, — sans qu'on me taxe de développer un paradoxe, — certaines idées qui seules me semblent assez franchement révolutionnaires pour sauver une corporation au milieu de laquelle on ne voit plus surgir qu'une dizaine de personnalités vraiment intéressantes.

Les graveurs sur bois, vaincus par la chimie héliographique, ont été et sont encore assez naïfs pour espérer lutter avec l'adversaire par la fidélité de l'exécution, par le fini du travail, par la délicatesse des tailles, par le blond et le moelleux des demi-teintes; tous, depuis quinze ans, s'efforcent d'affiner leur manière, de perfectionner leurs roulettes, d'amenuiser les contours des œuvres qu'ils interprètent; ils semblent vouloir prouver qu'ils peuvent rivaliser de précision avec le *Gillotage,* et ils s'appliquent dans ce but à pignocher le bois avec une patience qui s'exaspère dans le détail, si bien qu'ils sont parvenus à faire aussi plat, aussi *bête,* aussi mécaniquement précis que les procédés dont leurs œuvres ont souvent tout le minutieux et banal aspect.

Cette façon d'agir doit leur être d'autant plus sûrement fatale que la zincographie en relief acquiert chaque jour une nouvelle force de perfection dans les grains, les teintes légères et les réductions; bientôt, moyennant cinq centimes le centimètre carré, on obtiendra de la gravure chimique des prodiges de précision. Vouloir lutter sur ce terrain est donc non seulement insensé, mais aussi contraire à toute compréhension d'art indépendant.

Ce qui fit la réputation de l'ancienne xylographie allemande, hollandaise et française, ce qui nous charme toujours dans les vieux bois de Schapff, d'Albert Dürer, de Holbein, de Jean Cousin, de Vérard, de Pigouchet et de Geoffroy Tory, c'est l'ampleur de l'exécution, la gaucherie voulue des détails perdus dans la magistrale allure de l'ensemble. Chaque bois de ces grands siècles exprime fortement la manière du maître qui le grava; ils portent la marque individuelle de leur burineur, et leur naïveté sereine ajoute encore à l'expression d'art qui s'en dégage.

Au XVIIIe siècle, et même sous la Révolution, la gravure sur bois conserva cet aspect fruste et ces reliefs accentués qui sont la

raison d'être de la xylographie, cette plébéienne, qui doit laisser à la taille-douce les mignardises et les joliesses de l'infiniment petit. — En 1830 et surtout vers 1840, lors de l'admirable renaissance qui se produisit dans l'illustration par la gravure sur bois, les artistes ne cherchèrent pas à abandonner l'esprit des anciennes tailles; ils en gardèrent le gras, le flexible, le moelleux



Une foule à Paris.

et s'appliquèrent, avec un ragoût de facture charmant, à faire valoir les délicatesses vagabondes et vaporeuses de certaines parties traitées en lumière par l'opposition de noirs francs, violents, intenses, qui prenaient, sous l'encrage fait sur *le type même* (sans galvano!!!), un brillant, un éclat surprenants. — Rappelons-nous les personnages de Gavarni dans *le Diable à Paris* et les illustrations des *Français peints par eux-mêmes.* — Quelle virtuosité! quelle grâce!! quelle splendeur!!!

Nos graveurs contemporains n'ont point voulu suivre cette belle tradition, et la lutte pour la vie contre le procédé triomphant les a totalement dévoyés. A part certains peintres graveurs comme Lepère et quelques maîtres interprètes comme Florian, Léveillé,

Quesnel, Huyot, Baude et Pannemaker, on ne trouve guère que des ouvriers d'une habileté extraordinaire, mais sans originalité réelle. Tous *singent* le procédé et s'essayent à reproduire sur buis les finesses et les empâtements de couleur des tableaux reproduits. Ils n'interprètent pas en y apportant cette note personnelle qui est la caractéristique des artistes; ils copient en esclaves.



Un enterrement en province.

Je pense donc que, pour reconquérir leur influence disparue, pour recouvrer la confiance du public, pour proclamer surtout un talent désormais inasservi, les jeunes graveurs doivent franchement rompre en visière avec les grises manières de leurs aînés. Ce n'est pas par le fignolage du bois qu'ils retrouveront la gloire et le succès des maîtrises évanouies, c'est plutôt par la brutalité des moyens, par un retour aux factures primitives, par la culture de leur personnalité insoumise aux lois des écoles, et surtout par la recherche voulue d'une exécution indépendante et diamétralement en opposition avec la morne exactitude du procédé chimique sur zinc qui restera toujours le *positif* le plus absolu.

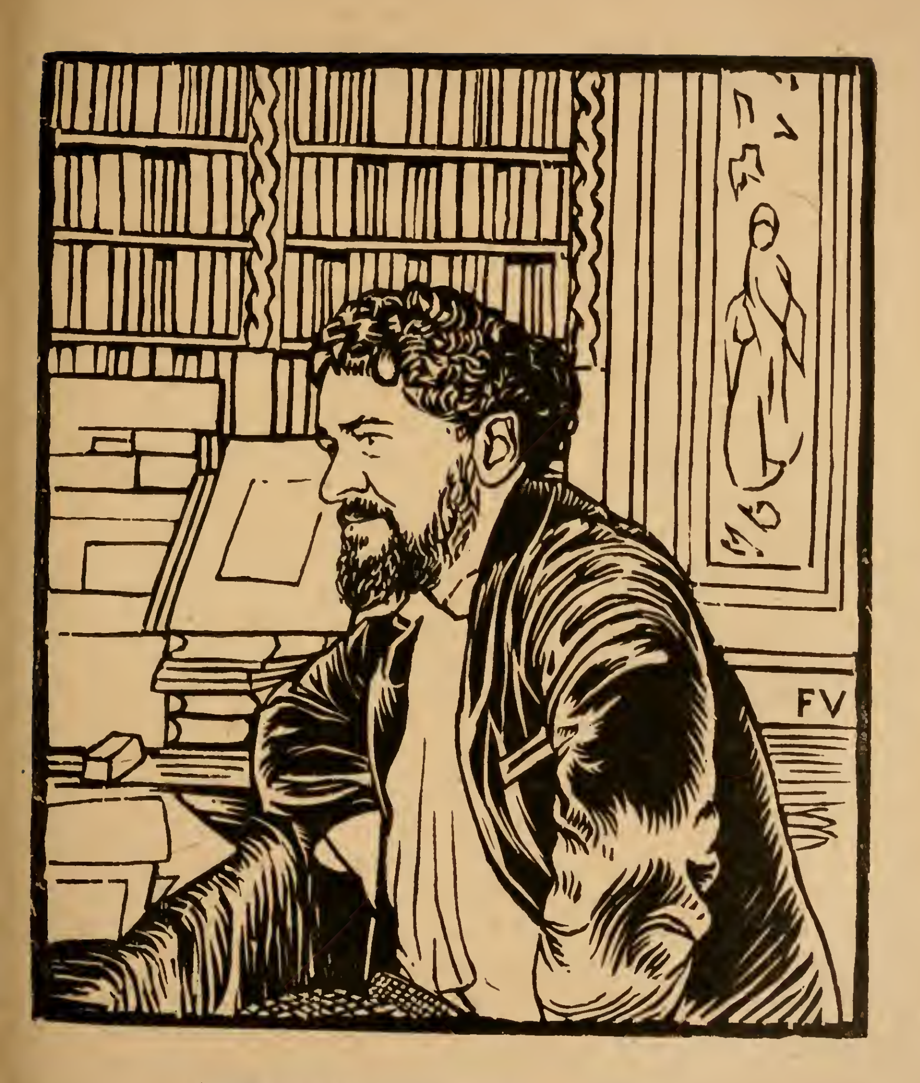
Le procédé rend un dessin original aussi bien que possible; il

lui ôte un peu de sa fraîcheur d'exécution, mais ne lui apporte rien en surplus, — si ce n'est les finesses de la réduction. Le procédé héliographique sera toujours accepté comme le mariage de raison du dessin soucieux de l'honorabilité de sa reproduction. Mais l'interprétation d'un artiste par un autre artiste, c'est le mariage d'inclination ou plutôt de suggestion et la résultante possède alors assez généralement cette double beauté que donne la création d'une œuvre mise en lumière et réalisée par la vision admirative d'un interprète de grande valeur.

Il m'a donc été fort agréable de voir récemment un jeune compositeur, M. Félix Vallotton, mettre en pratique des théories qui me sont chères. Ce nouveau venu, qui n'est pas précisément à ses débuts et dont on connaît, en tant qu'aquafortiste, trois ou quatre planches de premier ordre comme hardiesse d'exécution et habileté de main, s'est essayé bravement à porter sur bois ses inspirations, et, s'aidant du couteau et du canif plutôt que du burin, il a gravé sur des blocs de poirier tendre des scènes diverses de la vie contemporaine avec la candeur d'un xylographe du xvi[e] siècle.

Quel repos pour notre œil affadi par toutes les préciosités de la gravure courante que de regarder cette gravure primitive, si amusante, si gaie, si drôle dans sa simplicité ! Il y a plus d'imprévu, plus d'esprit de facture, plus d'observation même dans ces essais d'imagerie d'un style volontairement réactionnaire et barbare que dans la majeure partie des estampes en relief de l'heure présente. Et quels beaux noirs obtenus sans mise en train par de larges réserves sur la surface plane du bois !

Remarquez cette *Foule à Paris* ou bien *Un enterrement en province,* ces deux xylographies brutales dont on trouve ici la réduction au dixième : ce ne sont que des silhouettes qui apparaissent taillées presque en ombres chinoises, mais n'y voyez-vous pas quelle intensité de vie et de réalité égayée par l'humour spéciale de la gravure ? — Cela n'est-il pas plus plaisant, plus près de nous, plus artiste que ces affreux instantanés d'après photographie pneumatique qui, dans les journaux et les ouvrages illustrés, géographiques, pittoresques et autres, désolent nos regards depuis plus de dix ans ? Je ne prétends pas professer que nos publica-



PORTRAIT D'UN BIBLIOPHILE

Par FÉLIX VALLOTTON

tions périodiques et commerciales doivent cesser de donner au gros public ces images industriellement traitées, ces bois proprement burinés, aux tailles régulières et aux surtailles mécaniques, ce serait folie ; mais j'entends dire que pour les livres d'art, pour les œuvres destinées à une élite, il serait bon de nous arrêter sur la pente des bois imitateurs de procédés et de prouver que la gravure impersonnelle a fait son temps. La tentative que vient de faire M. Félix Vallotton n'est pas la manifestation d'un seul ; presque tous les Peintres-Graveurs évoluent vers un art aussi accentué ; l'an dernier, à l'Exposition de ces messieurs, on voyait, chez A. Lepère et quelques autres, une volonté bien arrêtée de simplifier leur manière. L'étude des bois gravés des japonais, repérés ou non, si prodigieusement supérieurs aux nôtres et simplifiant les perspectives avec tant de logique, a vivement impressionné les plus intuitifs d'entre eux. Guérard, Rivière, Lepère, ont déjà produit des estampes d'un grand intérêt. Le fils d'Auguste Delâtre s'est essayé de même à graver curieusement un zinc à trois tons, dont nous donnons la très bizarre épreuve à nos souscripteurs sur papier de luxe, ainsi qu'un Baudelaire surprenant de M. Vallotton. — D'ici dix ans on aura fait un pas gigantesque.



La vue des portraits xylographiés de M. Félix Vallotton m'a poussé à la rédaction de cet article hâtif; je regrette peut-être d'en avoir aussi mal et trop furtivement déduit les divers arguments, mais je ne saurais me repentir d'en avoir tracé les principales lignes, car j'espère encourager des timides et peut-être dégager bien des personnalités parmi tels jeunes peintres-graveurs qui peuvent être *quelqu'un* et qui n'osent, sollicités par les succès d'argent de tous les talents médiocres. Qu'ils redoutent avant tout l'art *quelconque,* s'ils ne veulent être noyés dans la foule de *ceux qui font bien.*

Octave Uzanne.



LES

PREMIÈRES DE LA LIBRAIRIE

LES FRAICHEMENT IMPRIMÉS

Comptes rendus critiques



ANT de bonnes fortunes nous ont été procurées déjà par le Directeur de *la Revue rétrospective,* toujours en coquetterie avec l'inédit et l'inattendu, sans rien perdre de son ardeur et de sa verdeur, que choisir entre elles n'est pas aisé; mais je crois que la meilleure est vraiment la dernière, sans préjuger, bien entendu, de celles qu'il doit rencontrer encore avant d'atteindre les *mille e tre*. Il serait difficile de trouver rien de plus vivant, de plus pimpant, de mieux nourri, de plus attirant et de plus captivant que cette publication des *Mémoires d'Auger* (in-16; 10 fr.). Hippolyte Auger a fait dans



TÊTE DE VIEILLE

Gravée par FÉLIX VALLOTTON

sa vie bien des choses dont les contemporains se sont occupés peu ou prou, mais qui toutes sont, au bout de moins de trente années, tombées dans le plus profond oubli. Quelques critiques, professeurs et pédants, — et l'Académie tout entière, dont il fut membre et secrétaire perpétuel, — gardent un vague souvenir de Louis-Simon Auger, qui écrivit des *Mélanges philosophiques et littéraires* (1828, 2 vol.) et donna des éditions de Molière et d'autres classiques français. Mais Hippolyte Auger, auteur dramatique, romancier, journaliste en France et en Russie, n'a laissé dans le public aucun souvenir. En vain avait-il fait jouer, — et plus plus d'une fois applaudir, — ses pièces à la Gaîté, à l'Ambigu, à l'Odéon, à la Comédie française, à la cour du tsar Nicolas; en vain avait-il fabriqué des monceaux de romans, y compris *Fernande,* que Dumas a marqué de sa griffe et emmagasiné dans son œuvre; en vain avait-il fondé des journaux, écrit à *la Mode* avec Émile de Girardin et Honoré de Balzac, envoyé des lettres de Saint-Pétersbourg au *Pays, journal de l'Empire,* rédigé un journal français en Russie; il en était de sa notoriété littéraire comme de ses économies d'argent : il l'avait placée en viager, et tout avait disparu avec lui.

Un hasard, qui n'arrive qu'à ceux qui le méritent, a pourtant fait tomber entre les mains de M. Paul Cottin un manuscrit inédit, suprême épave de son avoir intellectuel. Et il se trouve que cette épave est une cassette précieuse, valant tout le reste. Auger n'a dû, — mon ignorance ne me permet pas d'être plus affirmatif, — jamais écrire d'un style aussi alerte, naturel et charmant. A coup sûr, il n'a jamais traité de sujet plus intéressant pour nous : c'est la vie littéraire de la France pendant un demi-siècle, à l'intérieur et à l'étranger, qui se déroule dans ces pages. Sans doute, le point central de tout est Hippolyte Auger, ce qui ne constitue pas un soleil bien éblouissant; mais c'est tant mieux, car on y voit plus clair dans la périphérie, et les figures accessoires, de beaucoup les plus intéressantes, y sont dans toute leur lumière et dans leur plein relief. Les *Mémoires* d'Auger fourmillent d'anecdotes sur Balzac, Émile de Girardin, Benjamin Constant, Bressan, Fiévée, Théodore Leclercq, Buchez, Bazard, Enfantin,

Lamennais, Ancelot, Bayard, Hippolyte Carnot, le duc et la duchesse de Berry, Sophie et Delphine Gay, M[lle] Mars, M[me] Allan, Rachel et presque tous les personnages de marque dans l'art, la littérature et la politique à son époque. Ils donnent aussi des détails très curieux sur la vie en Russie, à la cour et à la ville, et sur les rapports que les journaux et les journalistes y entretenaient avec le « chef des gendarmes ». Et, à ce propos, c'est un devoir agréable à remplir que de signaler la tenue de notre compatriote vis-à-vis de la censure russe. Très disposé à accepter l'autorité du prince, qu'elle vînt de l'hérédité ou d'un coup d'État, Hippolyte Auger ne permettait pas qu'on attentât directement, même dans sa personne, à la dignité et à l'indépendance de l'écrivain.

Le directeur de la *Revue rétrospective,* M. Paul Cottin, a édité ce volume avec le soin et le goût qu'on lui connaît. C'est une contribution de la plus haute importance à notre histoire littéraire contemporaine, et c'est aussi un volume joli et rare, dont cent exemplaires seulement ont été mis dans le commerce, et dont la possession sera recherchée des bibliophiles qui lisent leurs livres et aiment les lettres.

Les amis des lettres suivent aussi avec un vif intérêt M. Gabriel Sarrazin. Ils ont gardé le souvenir de deux volumes sur les poètes contemporains d'Angleterre, où se manifeste, avec une connaissance réelle et bien peu commune des choses de l'étranger, un sens littéraire et artistique très ferme en même temps que très pénétrant et subtil. Aujourd'hui, M. Gabriel Sarrazin nous donne un livre puisé en lui, non point dans ses notions de littérature et de critique; il l'intitule *la Montée* (Perrin et C[ie]; in-18, prix : 3 fr. 50) : « livre écrit par éclairs, dit-il lui-même, à la manière des poètes », et plein, en effet de cette poésie lyrique et personnelle dont nous débordons tous entre vingt et trente ans, et qui, chez quelques-uns, bouillonne et exubère toute la vie. Qui n'a des cahiers remplis de ces éjaculations où se fondent le mysticisme le plus immatériel et les irrésistibles appétits de la chair, où croyances, négations, prières, blasphèmes, amours, haines, désirs, dégoûts, espérances et découragements, tout procède par élans

et soubresauts? Ce qui leur manque, à ces cahiers de « confidences » et de « confessions », c'est ce qui fait l'unité du livre de M. Gabriel Sarrazin, le prémédité, le voulu, les proportions et la progression, — toutes qualités qui augmentent la valeur d'art, mais qui n'ont rien à faire avec le naturel et la spontanéité.

« De l'éphémère à l'éternel », telle est la direction dans laquelle s'effectue la « Montée » de M. Gabriel Sarrazin. Qu'il me permette de remarquer qu'il y a bien de la « littérature » dans ce nouveau *Pilgrim's Progress;* les procédés, — celui du *leit motiv* notamment, — y tournent parfois à la « scie », comme au morceau intitulé *Désir,* page 53. D'ailleurs, le mysticisme de l'auteur se résout en un panthéisme où la personnalité, quelque effort d'imagination qu'on fasse pour démontrer le contraire, ne saurait persister. « Retourner à la source infinie », « se rejoindre à Dieu », « entrer dans l'Éternel », et trouver le moyen de « rester », simultanément et en personne individuelle, « debout sur les sommets qu'on a conquis », cela me paraît être une conception très noble et glorieuse, sans doute, mais absolument impossible, parce qu'elle est radicalement contradictoire.

Parvenu à ces hauteurs, où le bon sens humain est pris de vertige, à qui recourir, sinon à celui qui fait profession de connaître l'inconnaissable et de le rendre accessible à toutes les bonnes volontés? On voit que je veux parler du « Sâr Mérodack J. Péladan », qui veut bien, dans sa trentième année, donner au monde le livre qui manqua à sa vingtième, — c'est à savoir *Comment on devient Mage* (Chaumel; in-8°, 7 fr. 50.), premier volume, — où seule est traitée *l'éthique* d'une série qu'il intitule *l'Amphithéâtre des sciences mortes.* Deux taureaux chaldéens, supportant une ogive que surmonte la rose-croix ailée, ornent la couverture de son livre, avec du latin d'église et de *rosicrucian* en manchettes. C'est encore, dans tout le volume, ce que je comprends le mieux; j'ai d'autant plus hâte de le dire que cet aveu me dispense de pousser plus loin l'analyse de cet ouvrage, dont le dernier chapitre contient ces paroles : « Puisque l'idole Patrie a pris la place de Jésus, que la Patrie s'écroule. La France a renié Dieu et son Église; renie la France, mon disciple, au

nom de l'Église, ta Matrie. » Cette perspective de théocratie, avec le Sâr pour sous-vicaire de Dieu, ne présente-t-elle pas un charme vraiment *magique?* Mais c'est de la politique, cela, et nous n'en faisons pas ici.

Je voudrais malemort au péladanisme et autres variétés de supra-science et d'isotérisme, si j'y voyais autre chose qu'une excentricité et un accident. La « culture française » peut supporter ce virus sans en être infectée; elle commence même à en tirer des effets littéraires nouveaux, — ou renouvelés, — et c'est, je crois, le résultat le plus clair qu'on doive en attendre. Cagliostro, Mesmer, Swedenborg n'ont pas été inutiles aux romanciers d'hier : le bouddhisme, la kabbale, l'occultisme servent déjà aux romanciers d'aujourd'hui et seront encore mieux mis à profit par les romanciers de demain. Les émules de Jules Verne y cherchent et y trouvent de quoi remonter leur vieux laboratoire de fantaisie scientifique. Le récent volume, très corsé, très mouvementé, de M. Louis Boussenard, *les Secrets de Monsieur Synthèse,* en est une preuve assez bien venue (Librairie illustrée; in-18, illustré par Clérice; 3 fr. 50). Il y a là, au milieu de scènes de mer et d'aventures aussi émouvantes qu'exotiques, un certain *pundit* qui joue efficacement, à l'égard des empiétements de la science humaine, le rôle que s'arrogeait Canut disant à la mer : « Tu n'iras pas plus loin. » Faire donner une leçon de modération et de sens commun à un savant d'Europe par un sage Hindou est même d'une ironie tout à fait rassurante pour l'avenir de notre équilibre cérébral.

Oui, certes, ceux qui seraient désespérés de voir s'altérer le génie de notre race et qui craignent, à certains indices, que la clarté de l'esprit français, son aptitude à démêler le vrai du faux, son sens du ridicule ne s'effacent et ne se fondent en je ne sais quelle psychologie biologique prétentieuse et vague, profonde comme un trou vide, peuvent être en repos. C'est encore chez nous que les écrivains de verte allure et de franc langage sont le plus nombreux et le plus recherchés. Où donc, pour nous en tenir à un exemple, un auteur satirique, mordant, vif, gai, libre de préjugés, mais sincère et honnête, comme la femme d'esprit que ne

cache guère le pseudonyme de Gyp, pourrait-il former son talent et se sentir accueilli et soutenu par le goût public ailleurs qu'en France?

Dans son nouveau recueil, *Ces bons docteurs!* Gyp fait pour le médecin « fin de siècle » ce que Molière avait fait pour le médecin « dix-septième » : elle l'immortalise en le ridiculisant. Comme Molière encore, elle trace des portraits plutôt que des caricatures, ses modèles n'ayant, pour être risibles ou odieux, nul besoin d'être chargés. Elle les a choisis, — est-il besoin de le dire? — et elle a composé sa galerie des têtes qui lui ont paru les plus amusantes ou les plus bizarres. Elle sait bien qu'à côté de ces types légers, égoïstes ou vicieux, il en est d'autres consciencieux, désintéressés et bons; on en trouverait même un ou deux dans sa collection. D'ailleurs, quels que soient les défauts et les difformités morales qu'elle y esquisse plaisamment, les livres de Gyp sont toujours doublement sains : d'abord parce qu'ils excitent le rire irrésistiblement, ensuite parce que ses portraits de polissons ou de coquins font toujours aimer davantage et trouver plus beaux ceux qui ne le sont pas.

II

L'Amour d'Annette, par M. Jean Rameau, poète et romancier (P. Ollendorff; in-18; 3 fr. 50), est l'histoire d'un adultère assez compliqué. Le mari aime fougueusement, de tous ses sens, la femme d'un autre, qui est splendide et bête, et il aime intimement, dans son cœur et son esprit, sa propre femme, qui est intelligente et bonne, et n'a point d'autre beauté. Que l'amour sensuel domine et annule l'autre un moment, qui s'en étonnerait? Ce qu'il y a de véritablement émouvant dans le livre, c'est le long et patient, — quoique si douloureux, — héroïsme de la femme légitime, qui, en se sacrifiant jusque dans les fibres les plus délicates de sa féminité et matériellement jusque dans sa chair, ramène à elle son mari. L'amour d'Annette est vraiment un amour sublime. M. Jean Rameau le raconte en un style simple

qui se colore suivant les objets à peindre et s'échauffe avec les passions, qui trouve l'effet sans le chercher et qui tire toute sa valeur de l'emploi régulier et habile des ressources classiques de notre langue.

M. Adolphe Retté, l'auteur de *Thulé des Brumes* (Bibliothèque artistique et littéraire), n'attend pas un pareil éloge; j'imagine qu'il le prendrait pour une injure. Quoi qu'il en soit, il y a une belle sincérité, une méritante recherche d'art dans ces pages étranges qu'il appelle à juste titre « les mémoires du rêve ». Les vers qui leur servent de prologue et d'épilogue sont construits d'après une prosodie dont je n'aurai sans doute jamais la clef et dont les rythmes déroutent mon oreille. Mais je n'ai le temps ni de discuter ni de citer. L'œuvre est forte et très personnelle. Beaucoup ne l'aimeront point, sans doute, mais ceux-ci mêmes ne pourront se refuser à y voir la marque d'un esprit original et d'un talent vigoureux.

Sous le titre de *Choses et gens de théâtre* (Perrin et Cie; in-18), M. Paul Ginisty vient de réunir en un volume quelques études sur la littérature dramatique et ses interprètes en différents temps et en différents pays. On sait quel critique sagace, pénétrant et bien informé est M. Paul Ginisty. Moraliste plein de sympathie pour la misère humaine, écrivain brillant, inépuisable anecdotier, il est de ceux qu'on lit toujours avec plaisir et profit. Pour les esprits en éveil qui aiment les termes de comparaison et ne craignent pas de les chercher en dehors même de la langue française, je signalerai un volume tout récemment publié par l'éditeur E. Fisher Unwin, de Londres, et traitant de sujets analogues (*Playhouse impressions*, « Impressions de théâtre », par A.-B. Walkley). Sans parler des côtés spécialement anglais de ce livre, l'auteur y traite des deux Dumas, de Sardou, de Daudet, de Labiche, de Jules Lemaître, de Sarah Bernhardt, de Céline Chaumont, de Coquelin aîné, avec une connaissance des personnes et des choses, une ouverture d'esprit, une fantaisie et une prestesse de style que pourrait lui envier plus d'un écrivain français.

Et puisque j'en suis à montrer quel intérêt notre littérature excite hors de notre pays, qu'il me soit permis de mentionner ici,

en attendant la revue trimestrielle que nous ferons des livres étrangers, tout un volume consacré à *Jasmin, barbier, poète et philanthrope,* par M. Samuel Smiles, un Anglais qui connaît son provençal comme s'il avait été nourri dans le félibrige (Londres ; John Murray ; petit in-8°).

En ce temps de préoccupations coloniales, beaucoup voudront acheter le livre de M. Henri Monet sur la Martinique, lequel se vend 5 francs au profit des sinistrés de l'année dernière, chez Savine (in-8°). Il contient force renseignements et est orné d'illustrations diverses, dont une couverture en couleur, symbolique et rutilante.

J'ai gardé pour la fin un morceau savoureux. Il vient de la Bibliothèque des Merveilles et s'appelle *le Journalisme,* par M. Eugène Dubief (Hachette et Cie; in-16; 2 fr. 50). Divisé en deux grandes parties, l'une historique, *le Journal autrefois,* l'autre statistique, documentaire et humoristique, *le Journal aujourd'hui.* Cet ouvrage est, dans sa tenue modeste, le traité le plus complet qui ait été fait en France sur ce sujet, qui nous intéresse tous invinciblement. Ce n'est pas, comme l'est en partie le « Manuel des auteurs » *(the Authors' Manual)* de M. Percy Russell, un exposé des moyens à employer et des préceptes à suivre pour devenir journaliste et pour écrire des articles de fond ou des entrefilets suivant la formule. Mais on y trouve les détails les plus précis, donnés en une langue claire et agréable, sur l'organisation administrative et la confection matérielle du journal contemporain, dans des chapitres intitulés : Moyens d'information ; le Personnel ; l'Impression : composition, machines ; la Question d'argent : les dépenses, les recettes. Le rôle de l'illustration dans la presse périodique n'est pas oublié (les Journaux et l'Art). Deux chapitres sont consacrés aux grands journaux de la France et de l'étranger, et, comme conclusion, l'auteur donne le portrait idéal de ce que doivent être le journaliste et le journal. En attendant que ce qui n'est qu'une espérance en voie de réalisation, paraît-il, devienne un fait accompli, M. Dubief termine par ces paroles qui ne trouveront pas de contradicteurs : « Journalistes, mes frères, reprenons notre plume, et servons de notre mieux la vérité et la

justice. » C'est les servir que de recommander chaudement ce bon livre, fait avec conscience et amour. Il est très heureusement illustré de 36 vignettes appropriées au texte.

Un traité sur le journalisme a son complément naturel dans un *Annuaire de l'Imprimerie.* Celui que publie le typographe Arnold Muller (9, rue des Beaux-Arts) en est à sa seconde année. En un an, il a plus que doublé de volume. Les renseignements techniques y abondent, et il est enrichi de plusieurs articles sur des points spéciaux de l'art typographique, signés de noms qui sont une garantie de compétence, tels que L. Degeorge, Breton, Desormes.

III

LIVRES A SIGNALER.

Je rappelle qu'en cette troisième partie trouvent place les ouvrages que la nature trop spéciale de leur sujet ou le défaut d'espace m'empêchent de comprendre dans les deux précédentes divisions, sans que j'entende en rien préjuger de leur mérite par ce classement. Ce sont des livres que je n'ai pas pu étudier, ou qui traitent de matières qui sont en dehors de notre domaine. Je remplis un devoir en appelant sur eux l'attention de nos lecteurs; mais je décline, à leur propos, toute autre responsabilité.

HISTOIRE ET MÉMOIRES HISTORIQUES.

La Cour de Napoléon III (Le secret d'un empire), par Pierre de Lano. — Victor Havard, in-18; 3 fr. 50.

La Flandre héroïque (Les épopées nationales belges); épopée flamande des origines du comté, par Paul Renan (auteur de *la France chevaleresque,* en 4 vol.). — Verviers; Mme veuve J.-P. Massin; in-18.

Les Girouettes politiques. — Un constituant, par le comte d'Hérisson. — Paul Ollendorff; in-18; 3 fr. 50.

Histoire du règne de Marie Stuart, par Martin Philippson, ex-professeur à l'Université de Bonn. Tome II (voir, pour le tome I, *le Livre moderne,* novembre 1891, page 291). — Émile Bouillon; in-8°.

Nos désastres. Causes et responsabilités, par A. Duchatel. — Albert Savine, in-18; 3 fr. 50.

CRITIQUE.

Étude sur Henrik Ibsen (Points de vue ibséniens), par Lionel Radiguet. — Albert Savine; broch. in-18, 10 p.; 25 centimes.

SCIENCES POLITIQUES; SOCIOLOGIE.

L'Avenir de l'Europe envisagé au double point de vue de la Politique de Sentiment et de la Politique d'Intérêt, par C.-E. Vigoureux. — Félix Alcan; in-18, 2 cartes; 3 fr. 50.

Enquête algérienne, par Charles Benoist. — Nouvelle Bibliothèque variée. — Lecène, Oudin et Cie, in-18; 3 fr. 50.

La France agricole et agraire (L'agriculture et la question sociale), par Fernand Maurice. — Albert Savine; in-18; 3 fr. 50.

Le Mouvement socialiste en Europe. Les Hommes et les Idées, par T. de Wyzewa. — Perrin et Cie; in-18; 3 fr. 50.

PÉDAGOGIE; OUVRAGES SCOLAIRES

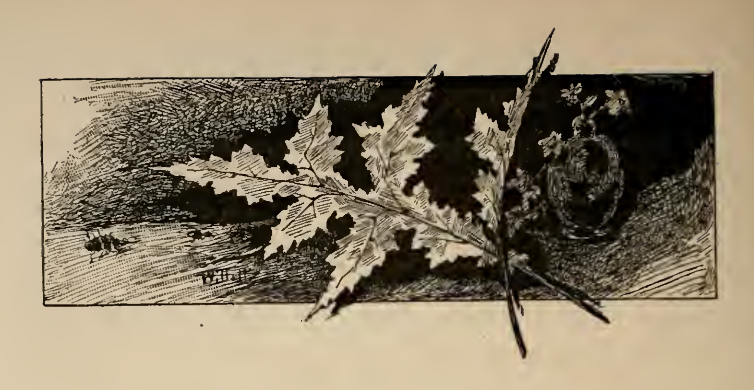
La Composition française aux examens du baccalauréat de l'enseignement secondaire moderne d'après les programmes de 1891, aux examens de l'enseignement secondaire des jeunes filles et aux concours d'admission aux écoles spéciales, par F. Lhomme et Édouard Petit. — Nony et Cie; in-8°.

BIBLIOGRAPHIE,

Répertoire général de Bio-bibliographie bretonne, par René Kerviler, bibliophile breton. Livre premier : Les Bretons. Treizième fascicule (Boul-Bourg). — Rennes; J. Plihon et L. Hervé, in-8°.

B.-H. Gausseron.





LA VALEUR ACTUELLE

DES ÉDITIONS ORIGINALES

DES DIVERSES ŒUVRES

DE GUY DE MAUPASSANT

Notes de Bibliographie sommaire.



TOUT récemment je causais avec Jules Brivois du prodigieux mouvement qui porte le public, depuis le dramatique événement de Cannes, à acheter tous les livres successivement publiés par Guy de Maupassant.

« Savez-vous bien qu'on ne vend que ça, me disait Brivois ; le tirage des éditions a dû monter fortement, et les librairies ne semblent plus achalandées d'autres livres que ceux de Maupassant !

Puis, comme la conversation, par un tour naturel entre bibliophiles, arrivait à la question des éditions originales, le biblio-

graphe des *Ouvrages illustrés du* XIXe *siècle* me surprit en me révélant différents prix payés pour les premières éditions de certains ouvrages du jeune maître conteur. — Je priai M. Jules Brivois de m'adresser, sous forme de lettre, le résumé de ses notes relativement aux chiffres obtenus dans les ventes et dans le commerce courant, en ces derniers temps, pour le payement des éditions originales de ses livres les plus connus. Voici l'épître qu'il veut bien me faire parvenir et qui intéressera évidemment la majorité de nos lecteurs, bibliophiles ou non :

« Mon cher ami,

« Vous m'avez demandé si je pouvais vous indiquer le prix que les ouvrages de M. Guy de Maupassant avaient atteint dans les ventes publiques et chez les libraires.

« Je me suis reporté aux notes prises dans le but d'écrire une notice bibliographique sur Maupassant, et je vais vous en donner un résumé succinct, puisque cela peut vous intéresser.

« Guy de Maupassant a semé, un peu partout, sa prose dans les journaux et les revues; toutes ses productions n'ont pas encore été réunies en volumes, mais cela viendra. Lorsqu'en 1880, Charpentier publia *Des vers,* ce volume se vendit peu ou point. L'auteur était parfaitement inconnu, Depuis, les choses ont changé, et assez vite, n'est-ce pas? et le prix de ce volume, bien imprimé, sur beau papier, est de 20 francs. Quand il a un envoi autographe, le double. Il montera plus haut encore, soyez-en sûr. Il en a été tiré 10 exemplaires, sur papier de Hollande, qui sont très rares ; quand un bibliophile pourra en agripper un, il le vendra ce qu'il voudra, Cet ouvrage a été réimprimé par Victor Havard en 1884, augmenté d'une préface de Gustave Flaubert et d'un portrait de Maupassant, gravé par Lorrain. En outre du papier ordinaire, il a été tiré 10 exemplaires sur japon, 20 sur chine, 20 sur whatman et 50 sur hollande,

« Ici, il me faut ouvrir une parenthèse. Le prix que j'indique est toujours celui d'un exemplaire en édition originale, broché, dans sa couverture, coupé ou non, mais propre, *état de neuf* enfin.

« Vous l'avez remarqué, les libraires ont bien soin d'indi-

quer, dans leurs catalogues, que l'exemplaire est *broché,* avec ou sans la couverture, et ils le cotent en conséquence, c'est-à-dire sensiblement plus cher que celui relié, quelle que soit sa reliure, à moins qu'elle ne soit exceptionnelle. Mais, me direz-vous, il ne faudrait donc pas faire relier ses livres si l'on veut conserver leur valeur commerciale ? Parfaitement. Les exemples abondent. Remarquez que je réponds d'avance à une question spéciale, rien de plus.

« A la fin du volume *Des vers* se trouve : *Histoire du vieux temps,* scène en vers, interprétée pour la première fois sur le troisième Théâtre-Français, le 19 février 1879. Ce morceau avait déjà été imprimé à part, aux frais de l'auteur, et donné par lui à des artistes, à l'exception d'une centaine d'exemplaires mis en dépôt chez Tresse. Il y a belle lurette qu'il n'y en a plus. Celui qui m'en cèderait un exemplaire, — en payant, cela s'entend, — aurait droit à toute ma reconnaissance par surcroît.

« Puisque je tiens Maupassant comme auteur dramatique, disons tout de suite qu'il est l'auteur de *Une répétition,* insérée dans la sixième série des saynètes et monologues (Tresse éditeur), et, en collaboration avec Jacques Normand, de *Musotte* (Ollendorff, 1891), in-12 dont il a été tiré 5 exemplaires sur japon et 50 sur hollande,

« Maupassant a eu pour éditeurs Charpentier d'abord, puis Kistemackers, Victor Havard, Rouveyre, Ollendorff, la Maison Quantin, Marpon, Monnier, la Librairie illustrée.

« Son premier volume de prose est : *la Maison Tellier* (Havard, 1881). Vous connaissez mieux que moi, qui ne suis qu'un bibliographe, — bibliognoste, dirait Béraldi, — la haute valeur littéraire de ce volume ; quant au prix, il varie entre 30 et 60 francs sur papier ordinaire, et plus cher quand il a un envoi autographe. Le papier de Hollande (tiré à 20 exemplaires, dit-on) est très recherché. Tout récemment, on en a vendu un exemplaire 120 francs. C'est déjà un bon prix. On recherche ce papier pour le faire illustrer dans les marges. (Une autre édition de la maison Tellier, augmentée d'une nouvelle intitulée *les Tombales*, a été publiée, en 1891, chez Ollendorff.)

« *Mademoiselle Fifi* (Bruxelles, Kistemackers, 1882), in-16, papier de Hollande, avec portrait de l'auteur par Just, 10 fr. ; — *Mademoiselle Fifi* (Havard, 1883) ; — *Une vie* (Havard, 1883) ; — *Contes de la Bécasse* (Rouveyre, 1883). C'est dans ce volume que se trouve « Ce cochon de Morin », conte désopilant, d'une facture si achevée. — *Au Soleil* (Havard, 1884) ; — *les Sœurs Rondoli* (Ollendorff, 1884), 10 exemplaires sur hollande ; — *Miss Harriet* (Havard, 1884) ; — *Bel Ami* (Havard, 1885). Chacun de ces volumes se vend, en papier ordinaire, de 20 à 30 fr. ; — *Yvette* (Havard, 1885) ; — *la Petite Roque* (Havard, 1886) ; — *Mont-Oriol* (Havard, 1887) ; — *l'Inutile beauté* (Havard, 1890), de 5 à 10 fr. Il a été tiré des volumes publiés par Victor Havard une vingtaine (?) d'exemplaires sur papier de Hollande. Sauf la *Maison Tellier,* on les trouve encore au prix de 20 à 40 francs, suivant la rareté.

« *Monsieur Parent* (Ollendorff, 1886) ; il y a 10 exemplaires sur hollande ; — *le Horla* (Ollendorff, 1887), 40 hollande ; — *Clair de Lune* (Ollendorff, 1888), 20 hollande ; — *Pierre et Jean* (Ollendorff, 1888), 5 japon, 100 hollande ; — *Fort comme la mort* (Ollendorff, 1889), 5 japon, 100 hollande ; — *la Main gauche* (Ollendorff, 1889), 40 hollande ; — *Notre cœur* (Ollendorff, (1890), 5 japon, 150 hollande ; — *la Vie errante* (Ollendorff, 1890), 5 japon, 100 hollande. Les prix varient de 5 à 20 francs, selon le papier et la rareté.

« *Le Rosier de Madame Husson* (Maison Quantin, 1888), in-8°, illustré par Habert, Dys et Abot. Tirage à 1,000 exemplaires (20 fr.), 40 japon et 10 japon, ces 10 derniers avec aquarelle de Habert Dys. *Le Rosier de Madame Husson* (Maison Quantin, 1888), in-18, illustré, 12 hollande ; — *Sur l'eau* (Marpon et Flammarion, 1888), in-18, illustré. Il y a 50 exemplaires sur japon. — *Contes du jour et de la nuit* (Marpon et Flammarion, s. d.), illustrés, 50 hollande ; — *Toine* (Marpon et Flammarion, s. d.), illustré, 10 japon, 50 hollande. La plupart se trouvent au prix de publication de 6 à 25 francs.

« Tous ces volumes, dès l'instant qu'ils portent sur le titre ou sur la couverture une indication d'édition ou de mille, que

ce soit deuxième ou vingtième, se vendent, neufs, 2 fr. 75. Les amateurs ne recherchent que les exemplaires ne portant aucune de ces indications. Il est très rare, cependant, surtout quand il s'agit d'un auteur à la mode, que le tirage d'*origine* ne comporte pas un numérotage. Quand on sait de source certaine que le premier tirage a fourni, je suppose, 4,000 exemplaires, il semble qu'il importe peu d'avoir l'un ou l'autre de ces exemplaires, quand même il porterait troisième ou quatrième mille, deuxième ou troisième édition. Oui, mais comment le savoir? Et puis, d'ailleurs, remarquez que si vous achetez un exemplaire de cette catégorie et que vous vouliez le revendre, on vous en donnera cinquante centimes, tandis que de l'autre on pourra vous le payer *cinquante francs!* Témoin la *Maison Tellier*. Sans vouloir faire du commerce, l'amateur qui a le flair n'est pas fâché de savoir qu'un livre qu'il a payé 2 fr. 75 a plus que décuplé de valeur. C'est une satisfaction qui a son charme. Elle est, d'ailleurs, assez rare.

« Un livre rare en édition originale : *les Soirées de Médan* (Charpentier, 1880), in-12, où se trouve Boule-de-Suif, de Maupassant, 30 fr. Les exemplaires avec envoi autographe des auteurs du livre, 40 fr. Il a été tiré 10 exemplaires sur chine et 50 sur hollande, 60 à 80 fr. Charpentier en a publié, en 1890, une édition in-8°, avec les portraits des auteurs et 6 gravures à l'eau-forte. En outre du papier ordinaire (10 fr.), il a été tiré 15 exemplaires sur japon à 75 fr., et 50 sur hollande à 50 fr., vendus dès leur apparition.

« *Contes et Nouvelles,* avec 2 eaux-fortes d'après Jeanniot (Charpentier, 1885), in-32, 4 fr. 50, exemplaires sur hollande, 10 fr., et quelques-uns sur chine, 25 fr. Ces derniers ont une double épreuve des gravures. — *Clair de lune,* illustrations de Arcos, Jeanniot et autres (Monnier, 1884), in-4°. Les 100 exemplaires sur japon, avec une suite tirée en sanguine, 30 fr. — Le même, in-8°, gravures réduites, papier du Japon, 15 fr. — *Contes choisis* (Librairie illlustrée, s. d., 1887), illustrations de Jeanniot, dont 4 planches à part ; in-8°, papier ordinaire, publiés à 10 fr. Il a été tiré 25 exemplaires sur japon et 25 sur chine, à

20 fr., depuis longtemps épuisés. Ce volume contient un choix très judicieusement fait. Les gravures hors texte sont pour Mademoiselle Perle, le Petit fût, la Ficelle, Mon oncle Jules.

« La Maison Boussod, Valadon et Cie a publié, en 1888, une édition in-4° de *Pierre et Jean,* illustrée par Ernest Duez et Albert Lynch. Il y a des exemplaires depuis 60 francs jusqu'à 500 francs.

« J'aurais beaucoup de menus détails à ajouter, mais je clos ma lettre déjà longue.

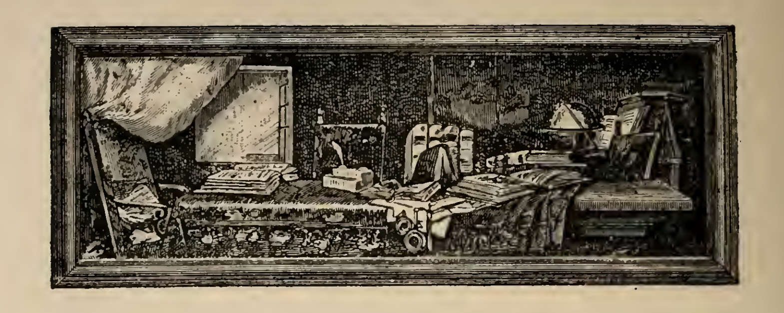
« Cordialement à vous.

« Jules Brivois. »

Paris, 12 février 1892.

Et nunc erudimini! — C'est égal! avouons la main sur la conscience qu'il y aurait un chapitre à ajouter à *l'Éloge de la folie,* et que nos bibliophiles contemporains y auraient largement place. Depuis les presses *rotatives*, il n'y a plus, à vrai dire, de premières éditions. Ce qui se comprenait pour les romantiques n'a plus de sens ni de raison d'être pour les naturalistes. Mais il y a la foi qui sauve. C'est beau la foi! même en *Bibliofolie.* — Restons donc croyants, mais confessons entre nous que s'il n'y a plus, à proprement parler, d'éditions originales, il y aura longtemps encore des Bibliomanes originaux tirés à un nombre restreint pour le bonheur des livres.





LA JEUNE LITTÉRATURE

REVUES ET IDÉES NOUVELLES

Après d'assez longs errements parmi les déserts du procédé et de la facture, les symbolistes, pénétrant au cœur même de leur système, aperçoivent enfin nettement le but vers lequel beaucoup ne tendaient qu'inconsciemment. L'esprit moderne applique à la *synthèse* toutes les intelligences, et, par suite, les pousse à rechercher surtout les *causes* premières, éternelles des faits ou des sentiments humains, et les *idées* prototypes des formes, plans selon lesquels sont établis les objets d'une même série, identiques par l'ensemble, différents seulement par les détails. Ce sont donc les causes, principes d'action, et les idées, mères de formes, que veulent exprimer et combiner en symphonies tout intellectuelles, — drames ou idylles, — les symbolistes et les magnifiques.

Ces théories, formulées en juillet dernier dans *l'Ermitage,*

nous sont rappelées par M. Saint-Pol Roux *(Mercure)* et M. A. Gide *(Entretiens)*.

« Dans *l'Art magnifique,* dit celui-là, la forme est le rayonnement de l'essence. La beauté, c'est l'idée visible, la forme de Dieu, et la vérité est cette beauté soumise dans de certaines conditions aux sens et à l'esprit de l'homme. » Attachées à la nature même des choses, beauté et vérité demeurent, malgré les changements que le temps et la mode imposent à la forme. « L'écrivain *Modiste* exprime l'accident » (c'est le peintre des passions de convention : Sandeau) : « le *Magnifique* exprime l'éternel » (c'est le poète des passions fondamentales, mères de l'humanité : Shakespeare). La vérité *Modiste* est superficielle, la vérité *Magnifique* est essentielle, elle est toujours existante, quoique endormie sous la cendre des siècles éternels. »

Pour l'exprimer, cette vérité *Magnifique,* pour révéler, par évocation, les idées, « ces enterrées vives », il faut, dit Saint-Pol Roux, combiner les impressions des cinq sens en une seule symphonie, — ce que l'on peut traduire, en passant, par un exemple, du royaume de l'abstraction dans celui de la réalité : pour exprimer la gaieté, il faut évoquer à l'esprit du lecteur les sensations correspondantes à cette idée : la vue de la lumière solaire, l'ouïe de joyeuses fanfares, le goût du vin, etc.

Ce rapport existant entre les sensations, les sentiments, et la pensée fut compris, d'après P. Guiguou *(Croisade)* par Monticelli, le peintre, « auquel un admirable instinct révéla la correspondance cachée qui unit certaines couleurs à certaines émotions, mais auquel manqua la puissance de travail nécessaire pour conquérir la forme et tirer les rêves des limbes de l'ébauche ».

Les idées que Saint-Pol Roux expose, avec trop peu de méthode, sont également le sujet du *Traité du Narcisse (Entretiens),* dans lequel A. Gide, sous une forme poétique belle, mais peu adéquate à un lucide développement, donne la théorie du symbole :

Narcisse sent que son âme est belle ; avide de la voir, il lui désire une forme, il veut créer. Il se penche sur le fleuve du temps où il aperçoit les choses transformées sans cesse par les mouve-

ments des flots : elles sont pourtant toujours les mêmes, « détenant, virtuelles, l'intime harmonie de leur être, comme chaque sel l'archétype de son cristal » ; mais ce qu'on en voit n'est qu'un essai des idées s'efforçant de reconquérir « une norme première perdue ».

Narcisse, se recueillant, songe, pour le reconstituer, au paradis où fleurissaient les formes parfaites des idées, disposées en une harmonie si complète qu'elle irrita l'homme, lequel, brisant un rameau de l'arbre ydragsill, centre de l'Éden, causa une dissonance. « Et ainsi naquit le temps », par les efforts des essences pour retrouver leur type détruit. Ces figures éternelles, « cristallines », qui fleurissaient au paradis, le poète les sait rendre à l'idée, lorsque la contemplation lui a révélé « l'archétype des choses, l'intime nombre harmonieux qui soutient la forme imparfaite ».

On le voit, entre la théorie de Gide le Symboliste et celle de Saint-Pol Roux le Magnifique, il n'y a de différence qu'en la manière de l'exposer.

Appliquant ce système avant qu'il fût énoncé, Wagner cacha sous ses poèmes un sens idéal, leur donnant ainsi le véritable caractère de l'œuvre mythique, qui est « de contenir ce que la vie a de vraiment humain, d'éternellement compréhensible », d'après M. Plat, de la *Revue de l'évolution*. Dans *Elsa (Art et critique)*, A. Ernst étudie le symbole essentiel de Lohengrin : *Elsa (l'âme humaine)*, avide de l'idéal mystique (représenté par Lohengrin), l'attire à soi à force de foi. Mais elle veut comprendre, connaître, et, avec la foi passive, s'en va le bonheur.

Cette manière de cacher une idée sous chaque objet ajoute aux œuvres d'art une élévation que Alph. Germain se plaint de ne pas retrouver dans les *Peintures de l'Hôtel de Ville (Revue de la littérature moderne)* : « Le peuple, dit-il, n'a pas une page propre à élever ses sentiments, à l'abstraire des misères terrestres, à le consoler, à lui donner l'espoir d'un au delà. »

C'est justement pour cela que le public se tourne vers les jeunes et que « les apôtres des idées nouvelles semblent avoir la partie terriblement belle », ainsi que le constate Gorgias *(Art et critique)*.

Ces apôtres, il est vrai, ne sont pas absolument d'accord, MM. Moréas et Maurras, — les néo-romans, — préparent, dit-on, une levée de boucliers, et M. V. Griffin, *A propos de Verhaeren* (*Entretiens*), les raille finement d'avoir fait Shakespeare citoyen vénitien, en leur signalant une raison plausible d'annexer Verhaeren et Mœterlink : les Belges furent des Espagnols, donc des romans. Dans le même article, blâmant les comparaisons faites d'un livre à un autre, il demande qu'on juge une œuvre en elle-même par l'impression éprouvée,

M. Veidaux émet une idée approchante, quand il préconise *l'autocritique* (*Plume*); il voudrait que les écrivains expliquassent, dans une préface, le pourquoi et le comment de leur œuvre, et que nul ne les commentât. Cependant, des études comme celles de Salandri et de A. Corneau, dans *Art et critique,* ont leur utilité pour le public et les auteurs ; elles montrent les erreurs à éviter, et caractérisent si bien la viduité des pièces de notre moderne théâtre, qu'on se sent tout disposé à accueillir le conseil donné à nos dramaturges par M. Chapoy (*Centenaire du vaudeville, Revue d'art dramatique*) d'étudier les auteurs étrangers contemporains.

De même, les appréciations de B. Lazare sur Mœterlinck (*les Livres, Entretiens*) sont pleines d'intérêt et de justesse : « L'unique personnage, dit-il, le seul vivant (des drames de Mœterlinck), c'est le milieu que le poète veut évoquer, ou la sensation qu'il veut rendre manifeste. »

On en peut dire autant des poèmes de M. Viélé-Griffin, excellent seulement dans les paysages qu'il décrit d'un trait.

La dernière *Wallonie* est toute consacrée au *Tombeau d'Hélène* de cet écrivain. Au *Tombeau d'Hélène* est en vers libres, dont le nombre varie de 1 à 12 pieds, sans transition ni régularité, vers où la rime, parfois manquante, rarement suivie, se fait attendre quelquefois jusqu'au sixième et septième vers, sans mode constant, d'où l'impression que la rime est absente. En outre, V. Griffin s'inquiète peu des hiatus ; aussi ses vers, où l'on ne trouve, à moins de les chercher péniblement, nombre, rime, ni rythme semblent-ils seulement de la prose ; — bien cadencée, soit ! — agréable à lire, oui, — mais de la prose.

Ce n'est pourtant pas impuissance à bien versifier, on s'en aperçoit vite lorsque ce poète se soumet à une certaine régularité, ou conserve un rapport de nombres entre les vers courts et les longs :

O grands doux frênes, qui souriez,
Nulle âme au bois, dès mainte année,
N'est venue cueillir les lauriers,
Et nulle âme, dès mainte année,
Prairie, au gué! ne t'a moissonnée...

Comme tout vrai poète, le chantre du *Tombeau d'Hélène* aime l'inaccessible. A le lire, on ressent l'émotion éprouvée lorsque, dans la plaine, on marche vers les collines lointaines, couvertes d'une brume fine et transparente, les collines derrière lesquelles on suppose de merveilleux pays.

« Nous passons, — Avec vos cris d'appel, inutile volée. — De tout là-bas, à tout là-bas. »

Cette jeune fille du *Gué,* qui s'avance dans la mer en bandant sa pensée vers Jésus, le mystique époux; ce poète qui tend vers Hélène, symbole de la femme et aussi des beaux espoirs, des anciens rêves d'amour interrompus, donnent bien cette impression de l'aller vers un bel inconnu.

Jamais V. Griffin ne donne d'autre sensation que celle des nuances : formes, couleurs, pensées, tout est à demi effacé comme par une vague brume matinale. Ainsi nuancés, les paysages, les tableaux, esquissés d'un trait, sont vite évoqués :

C'était au mail poudreux
Dont les ormes sont gris. —
... Sur le sable de la grève
Où tout pas s'efface sous le vent de mer
Qui roule ses dunes en grands flots lents...

Ce qui manque à ce chantre des espoirs de bonheur et de beauté : la passion, la fougue, la puissance de vie, fait encore bien plus défaut au très glacial A. Hérold du *Mercure.* Ses créations pourraient être fort belles, si un peu de sang passait dans

leur chair de marbre, animait leurs trop froids symboles. Sa *Belle au Bois dormant* ne s'éveille sous le baiser de l'amant que pour dire :

> L'impérissable jour de l'extase se lève,
> Nous moissonnons l'espoir superbe à pleine faux,
> Nous sommes les chants et les rythmes triomphaux,
> Et nous sommes la joie éternelle et le rêve.

M. Thonnar, dans la « Fontaine » *(Revue blanche*), montre un talent qui, quoique plus obscur et plus tendre, n'est pas sans rapport avec celui de M. Hérold. Au contraire, dans les *Écrits pour l'art,* il y a plus de fougue juvénile. Des vers comme ceux de P. Page : « Oh ! nous allons vers lui dans un char triomphal, — Qu'entourent des guerriers soufflant dans de grands cuivres... » comme ceux de Devoluy : « Quand Jonathan bandait son arc retentissant, — On voyait resplendir une aurore de sang... »; comme ceux enfin de Delbousquet, de Darziles, témoignent de tempéraments vigoureux, encore empreints d'un peu d'influence romantique.

H. Degron, lui, n'a pas de froideur, mais un défaut pire : la facilité. Son vers fluent n'arrête la pensée par nulle beauté saillante. En condensant ses réelles qualités poétiques, il donnera de bonnes pièces, bien supérieures à « J'ai passé » et aux « Soirs mornes » (*Littérature moderne*).

La philosophie et l'idéal dominent toujours dans les proses lyriques. Mazel, dans *la Croisade,* montre cet « Idéal » symbolisé par Jérusalem, vers laquelle, chevauchant, le bon chevalier combat avec ardeur, et où, arrivant, il meurt. R. Coolus, dans un « Fragment » (*Revue blanche*), fait dire à Mahomet : « Les hommes ont besoin qu'on les dote de rêve et qu'on leur œuvre de la beauté. » Idée fort juste. Le rêve et la beauté ne sont-ils pas les consolateurs qui rendent les hommes semblables à cet « Enfant au soleil » (P. Cehel), qui, « rasséréné à la douce chaleur du réconfortant rayon, rit et tend à l'éternelle vision ses bras confiants ».

Ce besoin d'idéal saint, si bien exprimé dans le Saint-Graal de

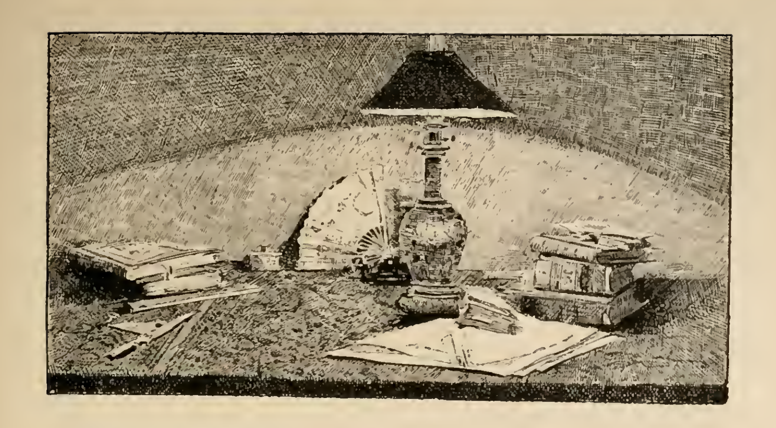
Tennyson (excellemment traduit par G. Destrée de la *Revue générale*), a pour pendant un besoin d'idéal maudit dont nous entretiennent J. Bois dans les « Trois Satans » (*Croisade*), et Rachilde dans la « Parade impie » (*Mercure*).

Les revues abondent encore en nouvelles intéressantes et d'un style parfait ; « le Fantôme » (2e fragment), de R. de Gourmont, œuvre dont la très belle écriture voile un peu trop la pensée directrice; « le Cœur mangé », de Chaboseau, et « le Repentir », de J. Rosny (*Revue de l'évolution*); « Dans les Sables », de M. Hoornaert (*Revue générale*), où l'on retrouve la perfection habituelle de ces auteurs; « l'Irréparable », basé sur un cas de pathologie intime, par l'ironiste P. Veber; et le « Sonnet » (*Mercure*), croquis frappant du poète dans le monde, par J. Renard.

Il faut encore citer, pour compléter cette revue, une étude de Vega sur le « Théâtre en Angleterre » (*Revue d'art dramatique*); — dans *la Plume,* l'« Historique de l'institution du musée Carnavalet, par J. Cousin; « Ourga », notes de voyages, par Meignan; « les Déménagements », par Lermina ; — dans la *Revue de la littérature moderne,* des proses lyriques : « Bonheur », par Tardivaux; « Souvenir de Noël », par Mazel, et d'originaux « Radotages d'un Yoghi », par P. Masson ; — dans la *Revue générale,* « le Péril social », considérations d'un esprit chrétien et très élevé sur le socialisme, par M. Winterer; enfin *le Saint-Graal,* revue mystique, née d'hier, et les derniers numéros de *la Plume* et de *l'Ermitage*, parus trop tardivement pour que nous puissions les analyser.

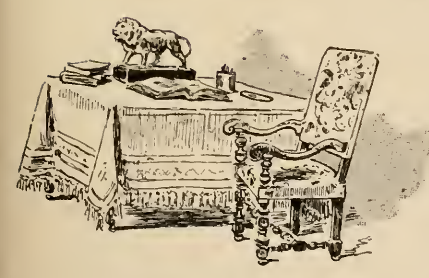
Pierre Valin.





NOUVELLES D'ART ET DE LITTÉRATURE

ÉCHOS DIVERS DU MOIS



Quelques livres de luxe et d'art, récemment publiés valent la peine d'un salut. Tout d'abord le *Cours de danse fin de siècle,* édité chez Dentu et mis en œuvre par un avocat qui a vis-à-vis du public des pudeurs telles que Rodrigue en témoignait à Chimène. Assurément le livre est tout en l'honneur de la morale désarticulée, mais encore faut-il rougir de montrer ces galantes meunières de plaisir, anges qui n'ont d'autres ailes que celles du Moulin-Rouge? Une étude sur les cythères de Montmartre n'a rien de déshonorant pour un écrivain, et ce livre, qui est vraiment fort bien illustré par Louis Legrand et imprimé délicieusement par Chamerot, avec des lettrines polychromes d'un charmant effet, eût été bien

fait pour porter le nom de son auteur très loin dans la postérité. Voici un livre ultra-moderne et qui mérite d'innombrables éloges pour toutes les parties de sa contexture. Nous en reparlerons quelque jour, lorsqu'il nous sera possible de dire notre sentiment sur ce que doit être le livre contemporain illustré.

Un autre livre également original bien que rétrospectif, c'est la nouvelle édition du *Cabaret du Puits sans vin*, par Louis Morin, mise en vente par Delagrave. Louis Morin est un illustrateur incomparable; on résumerait son talent en disant qu'il paraît avoir alambiqué, pour créer sa manière, le talent et les charmes de Callot, de Watteau, de Lancret et de Longhi. Cette édition nouvelle, petit in-4°, semée de gravures coloriées mérite les honneurs d'une bibliothèque d'artiste. — Nous donnerons en avril une Étude illustrée sur Louis Morin.

Rouquette a récemment donné aux amateurs une édition de grand luxe, tirée à très petit nombre, des *Petits contes*, en prose, d'Hégésippe Moreau, avec douze illustrations à l'eau-forte de Félix Oudart, dans le même format que son *Point de lendemain.* Le livre est coquettement publié, mais les illustrations, à vrai dire, sont fort inégales et n'approchent pas du délicieux bijou fait par Avril du *Conte* impérissable, de Vivant Denon. Toutefois, le texte d'Hégésippe Moreau est tellement exquis qu'il faudrait n'être pas bibliophile pour trois pistoles... si l'on ne s'offrait pas le livre de Rouquette, qui est fort élégant d'allure.

Les *Travailleurs de la mer,* de Victor Hugo, viennent de commencer à paraître chez Testard. Si la première livraison résume les promesses de l'ouvrage, nous pouvons dire que cette publication sera la perle de l'édition nationale, à côté de *Notre-Dame de Paris,* illustrée par C.-Olivier Merson. C'est Duez qui illustre les *Travailleurs de la mer;* ses premières compositions sont saisissantes de vérité et de talent; nous dirons par la suite si le reste de l'ouvrage répond au début; tout nous le fait espérer.

Vu aux *Aquarellistes* la série d'aquarelles de Georges Rochegrosse, exécutées en vue d'une édition du superbe conte de Flaubert, *Hérodias,* en préparation chez un libraire d'amateurs de la rive gauche. Ces aquarelles sont d'une prodigieuse habileté d'exécution et aussi d'un goût archaïque surprenant. C'est plaisir de regarder ces joyaux où les tons s'irradient dans un prisme éblouissant de colorations exquises. Dessins, reconstitution phénicienne, paysages de Galilée, types du *Tétrarque,* d'Antipas, de Vitellius, tout est fériquement exprimé par le jeune maître si heureusement amoureux de l'antiquité. La danse de Salomé est particulièrement remarquable; c'est la pièce capitale de l'illustration, et il était difficile de montrer plus de volupté ambiante, plus de langueur capiteuse en laissant voir si peu de nudité.

Si l'on trouvait un procédé pour reproduire ces merveilleuses aquarelles, si Gaujean s'y essayait avec succès par planches repérées, si le livre était heureusement mis en pages et imprimé, on aurait certainement une des plus belles éditions en plaquette de ce temps-ci. Mais il paraît que la gravure confiée à Champollion sera monochrome. — Hélas! que restera-t-il de tant de soleil, de lumière, d'ors et de pourpre? Attendons cependant pour juger.



Sagot, le libraire officiel des collectionneurs d'affiches, a organisé dans les salles du Théâtre d'Application, à *la Bodinière,* une exposition des plus curieuses affiches qu'il possédait en cartons; cette exhibition murale, très intelligemment faite, est en quelque sorte comme le résumé de l'histoire de l'affiche illustrée, de 1820 à nos jours. Les curieux y peuvent aller sans désillusion; ils trouveront, 18, rue Saint-Lazare, un aperçu général des lithographies susceptibles de constituer une collection.



Les ventes. — On disperse toujours, à l'hôtel Drouot et à la salle Sylvestre, bibelots, objets d'arts, livres et estampes; mais ce sont là des adjudications plus ou moins anonymes et dont l'intérêt ne s'impose pas. C'est en mars et avril généralement que

s'opèrent les belles liquidations, en janvier et février il n'y a que le *courant* qui donne. On prépare en ce moment de gros catalogues à sensation, dont il ne nous est pas encore possible de signaler tous les attraits.

Nous recevons seulement les épreuves du catalogue de la *Collection du docteur Joseph Michel*, dressé par le libraire Sapin, et dont la vente aura lieu le 21 mars et jours suivants. Ce sera une véritable curiosité pour les dilettantes d'art que cette vente, qui réunira d'admirables épreuves d'estampes anciennes et modernes. Des lithographies, des eaux-fortes, des fumés de gravures sur bois et tout l'œuvre gravé de Gustave Doré, — sans compter 130 dessins de celui-ci, 23 dessins de Meissonier, des tableaux, des bronzes et une bibliothèque très sommaire, mais suivie d'une vente d'autographes, — toute une collection d'art, en un mot, et des plus curieuses. — Demandez le catalogue à Léon Sapin, 5, rue Bonaparte. — Vous y verrez des pièces, je ne vous dis que ça!



Il est à remarquer que nos jeunes peintres idéistes-symbolistes et autres, nos graveurs originaux, nos décorateurs commencent à s'inspirer avec beaucoup de sens des principes et des perspectives des maîtres japonais. On ne saurait trop hardiment pousser les nouveaux venus dans cette voie, qui seule peut avoir chance de renouveler les affreux témoignages d'art décoratif dont nous sommes généralement affligés en ce pays, qui cependant se taxe de goût.

A ce sujet, je cueille dans le *Journal des Goncourt,* non encore publié en volume, cette admirable et judicieuse boutade qui m'a ravi et comblé d'aise :

« Au fond, dans ces colères contre ma préface de *Chérie,* ce qui m'étonne, c'est le peu d'ouverture de ces intelligences de critiques, qui blaguent tous les jours l'absence de sens artistique chez les bourgeois.

« Je parle, par exemple, du japonisme, et ils ne croient exister de cet art que quelques bibelots ridicules, qu'on leur a dit être le comble du mauvais goût et du manque de dessin. Les malheureux! ils ne se sont pas aperçus, à l'heure qu'il est,

que tout *l'impressionnisme* est né de la contemplation et de l'imitation des *impressions claires* du Japon. Ils n'ont pas davantage observé que la cervelle d'un artiste occidental, dans l'ornementation de n'importe quoi, ne conçoit qu'un décor placé au milieu de la chose, un décor unique ou un décor composé de deux, trois, quatre, cinq détails, se faisant toujours pendant et contrepoids, et que l'imitation par la décoration céramique actuelle du décor, jeté de côté sur les choses du décor non symétrique, entamait la religion de l'art grec, au moins dans l'ornementation vécue des Japonais.

« Enfin, j'ai là un bouton de fer, le bouton attachant la blague à tabac d'un Japonais à sa ceinture, un bouton où, en dessous de la patte d'une grue volant en dehors du médaillon niellé, se voit seulement le reflet de cette grue dans l'eau d'une rivière, éclairée par un clair de lune. Le peuple chez lequel l'ouvrier, un ouvrier-poète, a des imaginations pareilles à celle-ci, ne croyez-vous pas que ce peuple puisse être proposé comme professeur d'art aux autres peuples ?

« Et quand je disais que le japonisme était en train de révolutionner l'optique des peuples occidentaux, j'affirmais que le japonisme apportait une *coloration* nouvelle, un *système décoratoire* nouveau, enfin, si l'on veut, une *fantaisie poétique* dans la création de l'objet d'art, qui n'exista jamais dans les bibelots les plus parfaits du moyen âge et de la Renaissance. »

N'est-ce pas là une page toute spontanée, qui réconforte par sa radieuse vérité, et qui nous console de l'incompréhension navrante que Loti a montrée de l'art et du goût japonais dans *Madame Chrysantème*. — Loti a vu tout ça petiot, mesquin, grotesque. — Manquerait-il du véritable sens de l'art ? C'est à craindre !

C'est beaucoup de cet art du Japon que nous allons vivre cependant, et les perspectives nouvelles que ces grands *maîtres* nous ont montrées ont et auront une immense influence sur la rénovation de notre art décoratif, aujourd'hui si misérable et si dénué d'élégance, d'inspiration et de beauté.

Menues informations.

Le musée du Louvre vient d'entrer en possession d'une superbe série d'esquisses et de dessins légués par M. Destouches.

La série se compose :

1° D'une esquisse peinte de Guérin, première pensée de son tableau : *Énée et Didon;*

2° D'un dessin d'Ingres, au crayon, d'une exquise délicatesse de modelé, représentant la mère de M. Destouches, et daté de 1816;

3° De trois dessins de Géricault : *Artillerie de la garde,* un *Centaure, Étude de deux chevaux;*

4° D'un dessin allégorique de Forestier;

5° D'un dessin de Grault représentant un *Cloître.*

M. le baron Alphonse de Rothschild vient de faire don au même musée de deux petits bronzes florentins du XVIe siècle, d'une belle exécution.

Ce sont deux satyres assis sur des socles de marbre et qui étendent les jambes et les bras en faisant saillir les muscles de leur torse vigoureux.

Ces ouvrages incomparables prendront place dans la grande salle de la ferronnerie et des objets en métal, récemment installée.

M. le docteur Fouquet, qui habite le Caire, et qui a déjà fait don au musée du Louvre de spécimens très importants de l'art arabe au moyen âge, vient encore d'offrir à l'État un lot considérable d'ouvrages intéressant au même titre nos collections nationales.

La plupart ont été trouvés dans les collines de Fostat (le vieux Caire). Ce sont des émaux aux nuances rares, des perles mosaïques, des coupes et des flacons d'une précieuse fabrication et bien antérieurs cependant à la fondation des verreries de Venise; certains sont taillés à la meule, d'autres sont savamment irisés.

Ce sont encore des bracelets de types divers, des objets en os, d'autres en bronze ayant servi à des verriers ou des droguistes. Des ornements sculptés au couteau dans des os de bœuf, se rattachant à l'art copte.

Une partie importante de la collection est une suite de quarante inscriptions sur verre : estampilles des mesures de capacité, poids pour les matières précieuses, amulettes, pièces commémoratives, etc.

Enfin, parmi les objets coptes et arabes qui complètent cet important envoi, on remarque plusieurs lampes curieusement ornées et émaillées, des vases aux formes bizarres, des cassolettes, des poids en verre, des fragments de coupe fabriqués au vieux Caire, du temps des sultans mamelouks.

Le Comité consultatif des musées nationaux a accepté avec reconnaissance cette dotation, pour laquelle des vitrines spéciales vont être installées dans le département du Moyen Age, de la Renaissance et de la Sculpture moderne.

Le Louvre vient enfin d'acquérir pour le département des Antiquités égyptiennes une très belle statuette en bronze de la XIX[e] dynastie. Elle représente un prêtre debout.

Cet ouvrage sera joint aux bronzes acquis à la vente de la collection Posna et complétera dignement cette magnifique série qui n'a son égale nulle part.

On sait que la Société des gens de lettres, à la mort du sculpteur Chapu, avait invité M. Rodin à se charger de la statue de Balzac, laissée inachevée par le maître.

La Commission du monument, composée de MM. Émile Zola, Hector Malot, etc., s'est rendue à l'atelier de l'artiste, qui lui a présenté sa maquette.

Balzac est debout, bras croisés, tête haute, et drapé dans sa légendaire robe de moine serrée par une cordelière à la taille.

La Commission a félicité M. Rodin de son projet et l'a prié de se mettre immédiatement au travail du marbre.

Balzac par Rodin ! Ce ne sera pas trop tôt d'avoir une œuvre d'art dans nos rues de Paris, déshonorées par tant d'horribles bronzes depuis que la statuomanie s'est emparée de nos édiles !

La Littérature et l'Art à l'étranger.

Nos voisins d'outre-Manche ont accueilli la première livraison de *l'Art et l'Idée* avec des témoignages réitérés de sympathie et des éloges auxquels nous demeurons fort sensibles. L'*Athenæum*, les *Notes and Queries*, l'*Academy*, l'*Effective advertiser*, le *Daily Eagle*, le *Globe*, le *Daily Chronicle*, le *Bookman*, la *Pall-Mall Gazette* nous ont souhaité la bienvenue en des termes touchants dont nous sommes heureux de les remercier ici même, en espérant que les livraisons futures, qui seront sans doute supérieures à la première, recevront de nos aimables confrères anglais une aussi chaleureuse réception.

Au moment où nous hissons bravement le pavillon de *l'Art et de l'Idée*, une revue transalpine se fonde en se réclamant de l'*Art et de la Nature*.

Le titre adopté pour la revue qui vient de naître nous a valu quelques compliments aimables, dit la rédaction dans le « Preludio Sinfonico » ouvrant le premier numéro de *Natura et Arte;* il semble logique et s'impose même pour une publication voyant le jour sous ce ciel de l'Italie où la nature et l'art ont prodigué toutes leurs magnificences.

Nous souhaitons bonne chance et longue vie à notre nouveau confrère, qui a d'ailleurs su s'assurer le concours des meilleurs écrivains nationaux.

La *Fortnightly Review* de février contient une étude sur Pierre Loti, signée Edward Delille.

A lire dans *the New Review* (février) un article de M. Walter Besant sur la Collaboration littéraire.

On annonce comme prochaine, à Londres, la vente de la bibliothèque de feu lord Granville. Ce sera un événement parmi les bibliophiles.

Nous recevons d'Angleterre des ouvrages de littérature et d'art fort intéressants à signaler et que le défaut de place ne nous permet pas de passer en revue; nous avertissons nos lecteurs ainsi que les excellents éditeurs anglais qui veulent bien songer à cette revue que nous donnerons régulièrement une revue trimestrielle de littérature anglaise, — revue sommaire qui nous permettra toutefois de mentionner les plus curieuses publications de nos voisins.

Memento des Expositions à l'étranger. — CHICAGO. — Section des Beaux-Arts de l'Exposition universelle. 1er mai-30 octobre 1893 (voir *l'Art moderne* du 11 octobre 1891).

FLORENCE. — Exposition annuelle de la Société des Beaux-Arts. 15 février-30 avril 1892. Délai d'envoi : 20 janvier. Renseignements ; Secrétaire de la Société, via della Colonna, 29.

GLASCOW. — Exposition de l'Institut des Beaux-Arts. 2 février-2 mai 1892. (Gratuité de transport pour les artistes invités.) Renseignements : M. Robert Walker, secrétaire.

MADRID. — Exposition historique européenne. 12 septembre-31 décembre 1892. (Sculptures sur pierre, sur bois, sur métal et sur ivoire; — Tableaux peints à l'huile, à la gouache et à la détrempe sur toute matière; — Miniatures; — Dessins; — Gravures; — Mosaïques; — Pièces d'orfèvrerie, de joaillerie et de toute sorte de métaux; — Panoplies; — Vêtements de toute nature; — Tapis, tapisseries et étoffes; — Reliures artistiques; — Manuscrits rares; — Mobilier; — Céramique; — Verrerie; — Carrosserie; — Matériel des arts et métiers.) — Délais d'envoi : 1er-30 avril 1892. — Renseignements : Comte de Casa Mi-

randa, sous-secrétaire d'État à la présidence du Conseil des ministres, Madrid.

MUNICH. — Exposition internationale des Beaux-Arts. 1er juin-fin octobre. Délais d'envoi : notices, 15 mai; œuvres, 1er-20 mai. Renseignements : M. Ch.-A. Baur, secrétaire du Comité central. — Envoi collectif par M. W. de Haus et Cie.

LA PRODUCTION LITTÉRAIRE EN ANGLETERRE. — *The Academy* emprunte (9 janvier 1892) au *Publisher's Circular* les renseignements suivants : Il s'est publié 5,706 ouvrages, dont 1,277 en éditions nouvelles. Le total de 1888 était de 6,591 ; ce chiffre n'a cessé de décroître depuis. Cette diminution porte principalement sur les ouvrages d'art et de science et sur les livres illustrés, tombés de 479 à 116, ainsi que sur les ouvrages de théologie, qui, de 975 qu'ils étaient en 1888, ne sont plus, en 1891, que 627. Mais, en revanche, le nombre des romans a plus que doublé : de 580 à 1216. Les livres de poésie se maintiennent dans une moyenne toujours à peu près la même, de 100 à 170 volumes par an. Il semblerait que les éditions de luxe, à Londres comme à Paris, ne soient pas en grande faveur en ce moment.

Le joli livre de notre ami et collaborateur Robida : *Mesdames nos aïeules,* que publiait naguère la Librairie illustrée, vient d'être traduit en anglais par Mrs. Cashel Hoey, sous ce titre : *Ten Centuries of Toilette* (Sampson, Law et Cie). La critique anglaise l'apprécie très favorablement.

Une mode américaine pour les couvertures de livres. On tend, sur les plats en carton, une étoffe fine, soie, mousseline ou toile, sur laquelle on applique une feuille de métal très mince. Sur cette feuille on imprime le dessin dont on veut orner l'extérieur du livre au moyen d'un bloc. On frotte ensuite légèrement avec de la gomme et on polit avec une poudre métallique quelconque, bronze, argent, or, etc.; l'effet est très heureux.

La Presse aux États-Unis. — En un an, le nombre des publications périodiques, journaux et revues, aux États-Unis et au Canada, s'est accru de 1,613, formant un total de 17,760. On a calculé, d'après les évaluations les plus modestes du tirage, que deux familles du pays sur trois pourraient recevoir une revue mensuelle, une famille sur deux un journal quotidien, et chaque famille deux feuilles hebdomadaires au moins. Cette poussée en avant des périodiques ne fait que multiplier le besoin de lire. On publie et on vend plus de livres qu'autrefois ; des bibliothèques s'établissent tous les jours, grâce auxquelles le même exemplaire d'un livre peut servir à des centaines ou des milliers de lecteurs.

On peut diviser l'histoire du journalisme américain en six époques bien tranchées : 1° les premiers journaux américains, 1690-1704 ; — 2° la presse coloniale, 1704-1755 ; — 3° la presse révolutionnaire, 1755-1783 ; — 4° la presse de parti, religieuse, agricole, sportive, commerciale, etc., 1783-1833 ; — 5° la presse à bon marché, 1833-1835 ; — 6° la presse télégraphique et indépendante, 1835-1890.

Aujourd'hui il n'est guère d'agglomération de mille habitants qui n'ait son journal local. On estime à 220,000 les personnes employées à la production de ces périodiques, et à 1 milliard de francs (200 millions de dollars) les fonds engagés dans les entreprises de presse.

Le plus grand succès de librairie qui ait jamais existé aux États-Unis, c'est les *Mémoires du général Grant*.

Les héritiers du général ont touché jusqu'à présent 414,855 dollars, soit 2,074,275 francs de droits d'auteur !

M. A.-J. Servaas van Rooijer, archiviste de la ville de La Haye et directeur du Musée communal, vient de faire paraître le premier volume du catalogue de la bibliothèque de la ville, contenant 1867 numéros. C'est la première partie d'un travail pénible et consciencieux, entrepris par lui en cataloguant environ un millier de livres qui composent l'histoire de la ville et traitent des

faits qui s'y sont passés et des hommes célèbres qui y sont nés ou y ont vécu. L'auteur donne plus que les simples titres, il a enrichi l'ouvrage d'un grand nombre de notes biographiques et bibliographiques. Mais il y a mieux. Comme La Haye a presque toujours été la résidence des comtes, des princes et des rois, même du roi Louis-Napoléon, on comprend que ce catalogue, bien qu'il ait quelque chose de local, donne aussi un aperçu de l'histoire de toute la Hollande, surtout par les centaines de pamphlets curieux qui se trouvent dans cette collection, et qui sont non seulement rares, mais aussi précieux. Ce volume sera suivi de deux ou trois autres. A la fin seront jointes une table alphabétique et une introduction qui donnera l'histoire de la bibliothèque et insistera sur la division systématique et sur la haute importance des livres. M. Servaas van Rooijer est aussi l'auteur d'un catalogue des tableaux du Musée communal de La Haye et de l'inventaire des livres formant la bibliothèque de Spinosa.

La Pyrogravure et la Reliure des livres. — Un relieur de Cambridge, M. Arthur B. Gray, recouvre les plats d'un livre, par-dessus le cuir ou l'étoffe dont il est relié, d'une mince feuille de sycomore sur laquelle il dessine, à l'aide d'un stylet de platine rougi au feu, des fleurs ou tout autre ornement. Un filet d'or en encadrement cache la ligne de jonction de la feuille de sycomore et du fond de la reliure. Le *British Bookmaker* du 31 janvier reproduit la reliure d'un exemplaire du *Pilgrim's Progress,* de Bunyan, exécutée de cette manière et ornée de grands iris d'un effet très décoratif.

L'Université de Chicago vient d'acheter au libraire S. Simon, de Berlin, une bibliothèque composée de 280,000 volumes et 120,000 brochures, en différentes langues. Les prix du catalogue de cette collection arrivaient à un total de 130,000 livres sterling. On n'a pas fait connaître pour quelle somme l'Université de Chicago a traité.

La presse japonaise. — Voici quelques très intéressantes notes sur les journaux du Japon :

Le premier journal qui a été publié au Japon n'a été fondé qu'en 1872 par M. John Black, de Yokohama ; il avait pour titre : *Nishim Shinjiski*. Mais, comme toute innovation, le journalisme a fait dans ce pays des progrès étonnants, et il y a maintenant plus de sept cents journaux qui se publient dans l'Empire. Chaque ville un peu importante en possède plusieurs, et presque toutes les petites villes ont leur feuille quotidienne.

Avant 1872, il y avait des crieurs publics qui distribuaient dans les rues des planchettes de bois grossièrement taillées, contenant des détails sur les grands événements qui se produisaient, incendies, meurtres, etc.

Les journaux actuels ne sont pas d'un grand format ; ils contiennent généralement un article de fond, quelques notes locales, quelques annonces et un feuilleton-roman, sans lequel aucune feuille japonaise ne paraîtrait complète. Ajoutons que ces romans, de même que tous les faits importants, sont presque toujours illustrés de gravures sur bois assez bien faites. Le prix des journaux est très modique, les lecteurs sont excessivement nombreux, car tout le monde lit dans ce pays, et il n'y a presque pas une maison où l'on ne soit abonné au moins à un journal ; les Japonais se sont habitués rapidement à ce caractère de leur nouvelle civilisation. On rencontre même des coolies de jinrickisha (qui sont comme nos cochers de fiacre) qui lisent leur journal dans les moments de loisir que leur laissent leurs occupations.

Pour l'impression de ces journaux, on emploie des caractères chinois dont on compte environ 70,000 ou 80,000. Mais on ne se sert généralement que de 10,000 environ pour la composition d'une feuille ordinaire. Le prote, après avoir pris connaissance de la copie à imprimer, choisit les caractères, qui sont distribués à un certains nombre de petits garçons qui, eux, les distribuent aux typographes en courant d'une chambre à l'autre.

On peut se représenter la confusion qui règne dans ces ateliers d'imprimerie, et cependant le travail se fait avec une rapidité étonnante.

Il serait assez difficile d'apprécier le rôle que jouent les journaux dans le gouvernement du Japon.

Les journalistes sont loin de former, comme en Angleterre, le quatrième État ; ils sont soumis à la censure, qui est très sévère : « Tout journal qui aura publié un article préjudiciable à l'ordre public, ou pouvant porter atteinte à la moralité nationale, dit la loi sur la presse, sera suspendu. » Or, le caractère préjudiciable de ces articles est laissé absolument à l'appréciation du censeur. En 1890, le directeur d'un journal a été condamné à cinq ans de prison pour une offense contre la loi de la presse, et, quelques jours après, un autre journaliste a été condamné à deux ans de la même peine pour avoir fait des remarques inconvenantes sur le compte d'un ancien souverain du Japon, qui, on l'a reconnu depuis, n'a jamais existé. Les exemples de punitions semblables ne sont pas rares.

Arrêtons ici nos grappillages sans suite pour cette livraison. — Nous tâcherons par la suite d'apporter plus de méthode dans ces pages d'*Échos littéraires*. O. U.





NOTRE TÉLÉGNOSTE



RENSEIGNEMENTS RAPIDES A NOS CORRESPONDANTS



Edmond Kal..., *à Genève*. — Pour bien démontrer tout ce que le goût moderne peut s'ingénier à produire en vue d'un art nouveau du livre, nous préparons, pour être publiés dans cette revue, une série d'articles sur les éléments des éditions de l'avenir; nous donnerons successivement des études sur les *papiers* à employer, pour le texte, les gravures, les couvertures; des essais sur la typographie future, sur la gravure, ainsi que des notes sur la mise en pages, n'apportant dans ces articles que des théories absolument nouvelles, souvent appuyées par des démonstrations pratiques. La plupart des livres de Bibliophiles, de ce temps-ci, ne sont, le plus souvent, que de médiocres impressions sur papier fort, dans lesquels on intercale, hors texte, de banales eaux-fortes, propres d'aspect, gravées par des ouvriers à tempérament froid et sans originalité ni ragoût de facture. Franchement, c'est insuffisant, et, dans ces conditions, on n'est pas étonné de voir des rustauds sans éducation primaire, ni intelligence du métier, s'improviser libraires-éditeurs, et, à force de faconde, débiter les plus banales publications. Ce qui étonne, par exemple, c'est la badauderie des amateurs, la façon dont ils se laissent empaumer par ces derniers, et combien rares sont ceux qui, sûrs de leur goût et connaisseurs éprouvés, font justice, par leur indifférence, de toutes ces pauvretés, dont le siècle prochain ne pourra sûrement comprendre l'éphémère succès.



Dr Eugène Schw..., *à Vienne*. — Oui, mon cher docteur, nous parlerons du *Salon de la Rose-Croix* en mars prochain, de préférence aux

autres expositions, qui, toutes, sont commentées par la presse courante. En dépit de la fantaisie et des extravagances du Sàr Péladan et de son grand Archonte, la personnalité de l'auteur de la *Décadence latine* nous est sympathique, — en dehors même de son talent, — parce qu'elle est fière et qu'elle s'élève pour protester contre l'enlisement général. Le Salon idéaliste de la Rose-Croix ne sera indiscutablement pas comparable aux autres bazars de la peinture moderne, et nous y espérons voir apparaître, loin des jurys, des camaraderies et des récompenses officielles, des jeunes peintres intellectuels, ayant foi dans l'art par l'idée. Ce sont, à vrai dire, les seuls qui nous intéressent.



Maurice S..., *à Marseille.* — Eh! pardieu! vous avez raison : liquidez sans regrets ces éditions trop favorablement accueillies aux débuts du libraire-éditeur C... Elles ne fléchissent pas encore sur le marché, parce que l'éditeur est là pour soutenir sa marchandise, — ce qui est tout à son honneur du reste, — mais *il ne faut pas s'attendre à la hausse, bien au contraire,* et le jour où l'habile libraire n'irait plus dans les ventes pour racheter ces proprettes publications, sans caractère ni valeur d'art, qui forment les cinq sixièmes de son bagage d'éditeur... ce que ça craquerait! je ne vous dis que ça. Agissez comme nos financiers : vendez au cours du jour ; il vous sera toujours facile de racheter à la baisse si vous y tenez; mais vous n'y tiendrez plus, je vous assure : même sous riche reliure, le temps fera voir le néant de ces choses. Achetez, d'autre part, certaines publications injustement tombées au rabais, jadis éditées par Launette, quelques-uns des meilleurs Jouaust, puis des éditions originales de nos jeunes maîtres, et surtout, si vous ne l'avez, le plus beau livre de ce temps, *les Quatre fils Aymon,* de Grasset; il y a beaucoup de bonnes choses à acquérir à bas prix en ce moment. Vous me direz dans dix ans si je me suis trompé.



Luciano Patruc..., *à Rome.* — Il existe, en effet, des *amateurs* qui ont fait imprimer, pour eux-mêmes, des éditions spéciales d'auteurs célèbres, à un ou plusieurs exemplaires. Nous en connaissons une dizaine à Paris; le plus actif et aussi le plus moderne d'entre eux est M. Paul Gallimard, qui possède des œuvres incomparables, illustrées d'eaux-fortes de peintres, par des artistes tels que Besnard, Rafaëlli et autres. Une monographie du cabinet de Gallimard serait précieuse à faire, mais les bibliophiles ont

des pudiques amours d'éléphants, et il ne leur convient pas de jouir *coram populo* de leurs beautés ; ils se plaisent à *tripatouiller* leur bien dans l'ombre et le mystère, et c'est pourquoi nous ignorons les incomparables merveilles enfouies chez des Mécènes fermés à la publicité. N'est-ce pas regrettable ? Il y aurait un livre à succès à composer avec les *Bibliothèques originales du jour,* et aussi un ouvrage bibliographique non moins piquant sur les *Exemplaires uniques* et les *Livres illustrés dans les marges.*



J. Paul C..., *à Bordeaux.* — *Les Annales littéraires et administratives des bibliophiles contemporains,* contenant diverses illustrations, et, entre autres, deux beaux portraits à l'eau-forte du *Duc d'Aumale,* d'après Bonnat et du regretté lord Lytton, par Paul Avril, seront distribuées aux cosociétaires d'ici quelques jours ; *vingt-cinq exemplaires* seront mis dans le commerce au prix de 50 francs. Ceux de ces exemplaires qui ne seraient pas souscrits dans le mois qui suivra l'annonce dans le *Journal de la librairie* seront lacérés, ainsi qu'il a été fait l'an dernier.



Alfred W..., *à Nantes.* — Pour les *Affiches illustrées,* adressez-vous à Sagot, 18, rue Guénégaud. Il vient de publier un catalogue très complet, à prix marqué, où vous trouverez le résumé absolu et bibliographié de *l'affichomanie.* La couverture de ce catalogue est illustrée par Chéret. Quelconque nous eût dit, il y a vingt ans, que la passion de l'affiche nous conduirait à consulter un jour, avec la fièvre de la recherche, un catalogue de 2,233 numéros, nous aurait paru fantaisiste. — Tout arrive ! on le voit.

Que ne collectionnera-t-on pas au xxe siècle !



M. Étienne Pag..., *à Palerme.* — Vous semblez surpris du défaut d'esthétique de beaucoup de nos écrivains, et vous pensez que nombre d'entre eux n'ont pas un sens d'art très développé. Lisez ce paragraphe de Goncourt dans la dernière partie de son journal, et vous jugerez :

« Parmi les gens à imagination, je suis étonné combien il leur manque le sens de l'art, la vue compréhensive des beautés plastiques, et, parmi ceux qui ont cela, je suis étonné combien il leur manque d'invention, la création : ils ne sont que des critiques. »

Ce n'est qu'une note dont peut-être de Goncourt aimerait à développer la teneur dans une étude générale ; mais, le peut-il sans déchaîner sur lui des inimitiés féroces ? La vérité est qu'à l'heure actuelle il est fort peu d'écrivains qui soient à la fois artistes aristocrates de pensées, dilettantes affinés et sensitifs. Beaucoup de bons journaliers parmi eux, des hommes méthodiques, qui vont à la copie comme on va à son bureau, nombre de commerçants très entendus, quelques faux fantaisistes ; mais si vous cherchez des êtres épris d'art jusqu'à la névrose des sens, des gens souffrant des styles, des formes, des couleurs, des sybarites de l'œil, de l'oreille et du toucher, ne tolérant que le beau absolu, oh ! cher monsieur, combien ceux-ci sont rares !



Julien Ras..., *à Rennes*. — Le livre sur les *Quais de Paris*, qui devait voir le jour au début de mai 1887, n'a pas paru. Une partie du livre est imprimée, les gravures sont exécutées, le titre tiré, l'eau-forte frontispice de même ; mais, par une série de circonstances adverses, je n'ai jamais pu terminer jusqu'ici cette *physiologie des bouquineurs et bouquinistes*. J'espère bien sincèrement trouver le loisir et le temps à fournir l'effort nécessaire pour sortir cet ouvrage de sa fondrière, et je donnerais volontiers rendez-vous aux souscripteurs pour le prochain mois de mai, si je ne craignais de braver la fatalité qui s'est acharnée jusqu'ici à ce livre. Toutefois, espérez. Je songe sérieusement à tout remettre sur le chantier si *l'Art et l'Idée* le veut ou le veulent.

Quant à *l'Amour à travers les âges*, ce ne peut être pour cette année qui ne verra sans doute paraître que les *Contes pour les Bibliophiles* et *les Profils perdus*.

O. U.





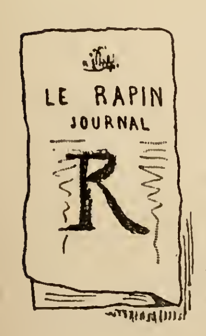
Ne leur parlez pas de Courbet (Rops, 1860).

QUELQUES PLAISANTS CROQUIS

FAITS EN SA PRIME MANIÈRE

par Maitre FÉLICIEN ROPS





ops a été depuis quelques années le point de mire des jeunes critiques et des Esthètes dédaigneux des réputations courantes; on s'est récemment beaucoup inquiété de son art et de la grande influence de sa maîtrise sur la génération nouvelle et aussi sur les derniers *passionnistes*, encore préoccupés de surprendre le *Nu moderne* et de mettre en un suggestif clair-obscur le document féminin palpable et palpé. Il n'y a plus aujourd'hui que les béotiens d'esprit et les myopes de la seconde vue pour considérer Rops comme un simple fresqueur d'obscénités ou un

illustrateur des *Cythères* de la Décadence ; tous les artistes non superficiels sentent que dans son œuvre il a démasqué la Comédie humaine, la comédie de la chair, et que son talent ou mieux son génie souple et dramatique est, comme on a pu le dire, *Tragi-Phallique* mais assez rarement éroto-comique.

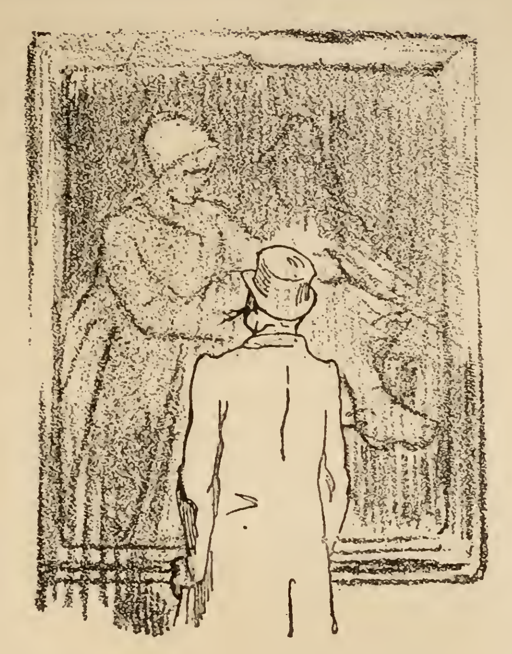
Il y a cependant et il y aura longtemps encore, même dans le monde des curieux éclairés, une véritable équivoque sur son nom ; la majorité des pseudo-connaisseurs, à l'annonce d'un dessin ou d'une eau-forte de Rops, feront voir une réserve hypocrite ou montreront dans la niaiserie d'un rire gras l'attente impatiente d'une polissonnerie. Innombrables sont les iconophiles qui s'imaginent encore qu'on ne peut regarder une collection de ce maître qu'avec des conserves vertes et qui pensent que l'admirable dessinateur, le lithographe de l'*Enterrement au pays wallon* n'est qu'un enlumineur des sonnets de l'Arétin, sinon un frontispicier de livres galants publiés chez les marchandes de nouveautés, avec l'antique privilège des très gaillardes éditions belges.


Viens donc voir ma fille comme Ricard fait bien les enfants...
(Exposition de 1860 — lith. de Rops.

Les quelques rares amateurs qui possèdent la plus grande partie *des œuvres inutiles et nuisibles* de ce créateur extraordinaire savent que l'art contemporain ne possède pas un maître qui se soit affirmé aussi profondément que celui-ci sur une plus large universalité de sujets et de procédés de facture.

Félicien Rops est le microcosme le plus difficile à parcourir et à résumer ; il défie l'investigation et nargue l'analyse,

tant il se montre, aussi bien comme homme que comme artiste, complexe, *Dédaleux,* insaisissable sous les apparences réelles les plus simples, les goûts les plus modestes, et aussi les ambitions les plus méprisantes du bruit, de l'éclat ou de la publicité.



J'achèterais bien un Courbet
Mais le moindre grain de Millet
Ferait bien mieux mon affaire.....

Bien qu'on ait souvent invoqué son *Satanisme* et ses conceptions *d'adepte* à propos de certaines planches fort diaboliques où se devinent les alchimies du vernis mou et les messes noires des morsures savantes, il faut dire que Rops est le plus sain et le plus solide des Panthéistes de ce temps ; il communie avec la nature sous toutes ses formes, mais sans le moindre occultisme, et son œuvre entier se ressent des vertes amours de ce Jupiterien–solaire qui adore tout ce qui vit, croît, fleurit ou respire. Il boit la vie sensuellement à toutes les sources des *plaisances* plutôt que des plaisirs, mais sans avidité excessive et n'allant point aux ivresses brutales. Aussi les productions de ce grand vivant–vibrant sont-elles poly–morphes comme ses goûts, variées ainsi que ses façons de vivre, capiteuses en raison des congestions d'art qui le frap–

pent à la vue du beau ; elles sont saines comme la nature, lumineuses, baignées de vérité, même dans le réalisme du vice, et si le nu tient la corde dans l'ensemble de son œuvre, comme la dame issue du puits, l'érotographie reste en minorité, sauf dans les menues planches de ses gaillardises qui sont les plus connues, à vrai dire, et non les moins courues.

Rien n'est plus difficile à décoller que la fausse étiquette d'une réputation. L'opinion publique, hâtive dans le classement qu'elle fait des hommes et des talents, catalogue toujours les uns et les autres d'après l'œuvre ou les œuvres qui ont le plus frappé et pénétré la masse, c'est-à-dire d'après cette moyenne dégradante des suffrages qu'on nomme le succès. Or, il est indéniable que le succès qui consacre une réputation vient presque toujours d'une œuvre qui a plu à la foule, c'est-à-dire d'une médiocrité, d'une trivialité ou d'une aimable production quelconque sans subtile portée.

Dans les estampes de Rops, l'œil grossier des soi-disant amateurs n'a su voir que, — disons le mot, — le *côté cochon ;* il n'a pas regardé au delà, ni auprès ; il ne s'est préoccupé que du genre libertin ou de la recherche grivoise ; les uns s'en furent chu-



La Polka par M Winterhalter.

(Parodie lithographique de Rops, 1860.)



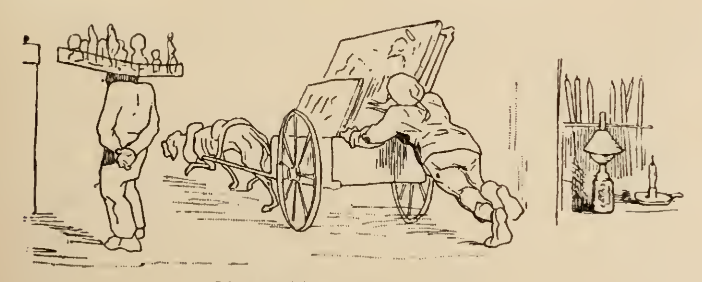
CHAPREYRE Sculp et Imp _ Paris A. QUANTIN, Editeur _ Paris

choter à l'oreille des autres : *C'est d'un roide!...* et, sans contrôle de ceux-ci ou de ceux-là, peu à peu s'est cristallisée cette opinion trop répandue et, dès lors, bien difficile à com-



La liberté aux artistes de placer leurs toiles. (Charge de Rops.)

battre, d'un Rops au talent innomable, fabricant de gravures incendiaires pour musée secret et ciseleur de priapées pyramidales. Il serait bien long et sans aucun doute fort inane d'essayer de démontrer la fausseté de cette renommée; ce n'est pas, en quelques lignes, une besogne assumable, et nous passons outre, mais à défaut de la contemplation de ses



L'entrée libre au Salon (1860).

gravures, essayez-vous à bien considérer l'ensemble des productions de cet artiste, et vous jugerez.

Eugène Rodrigues, sous le pseudonyme de Erastène Ramiro, a publié, il y a six ou sept ans, à Paris, *le Catalogue descriptif et analytique de l'œuvre gravé de Félicien Rops*, qui



Charge d'une statue, avec cette légende de Rops : *Saint Louis allaitant maternellement un crucifix.*

ne comprend pas moins de quatre cents pages in-8° et auquel il ne manque que des numéros d'ordre. Plus récemment, le même iconographe Ropsien a mis au jour la nomenclature de son *Œuvre lithographié*. Ce sont là deux ouvrages intéressants, indispensables, fruits d'un travail considérable et dont il faut louer le catalogographe; mais, à notre avis, si ces Livres jettent une vive clarté dans le labeur considérable de ce maître sans pair, elles n'ouvrent, en réalité, qu'une simple et insuffisante lucarne sur l'étrange personnalité de Félicien Rops.

Il nous plaira peut-être un jour d'écrire — si le destin nous en donne le loisir — une véritable *Ropsographie* détaillée en douze fascicules distincts, nous permettant de montrer, sans confusion, les facettes les plus scintillantes, les angles les plus caractéristiques de ce talent taillé en pierre précieuse et sur lequel l'art et la nature scintillent à tour de rôle de la plus originale façon.

Nous ferions alors les douze apostolats du Dieu Rops, à savoir : 1° *Rops peintre, aqua-pastelliste, dessinateur et imagier;* — 2° *Rops aqua-fortiste, pointe-sèchiste, aqua-tintiste, taille-doucier, graveur en toutes manières ;* — 3° *Rops lithographe ;* — 4° *Rops synthétiste ou frontispicier, inné,* le seul qui ait compris en ce siècle l'esprit, l'architectonique, la facture et la raison d'être d'un frontispice; — 5° *Rops, épistolier et littérateur*. Combien curieux sera celui-ci pour les lettrés du xxe siècle ! — 6° *Rops féministe et gynécotomiste suprême;* — 7° *Rops rosiériste, arboriculteur, botaniste,* avec la description des découvertes faites par cet amateur de jardins; — 8° *Rops voyageur et vagabond,* avec l'histoire de ses prodi-

gieuses aventures ! — 9° *Rops humouriste et causeur ;* — 10° *Rops et M. de Krack* ou si l'on préfère : *Les légendes de maître Félicien Rops, Gascon du pays wallon.*



Sancho par Voordecker (de velours) — On dit que c'est Joly.

Ces douze petites physiologies-psychologiques, colligées sur un même homme, nous seraient agréables à mettre en lumière pour bien fixer les caractères et les diverses physionomies de ce jeune premier éternel par le physique et le moral, qu'on a pu si judicieusement nommer *Ninus de Lenclos*, car, comme la grande coquette du XVII° siècle, Rops sera toujours par sa gaieté et sa fringance et aussi par l'engouement supérieur de son art, un véritable prototype de jeunesse, et il ne faut pas douter qu'il puisse encore, à l'exemple de l'amie de Villarceau, consommer plus d'un sacrifice au delà de sa soixante-dixième année.

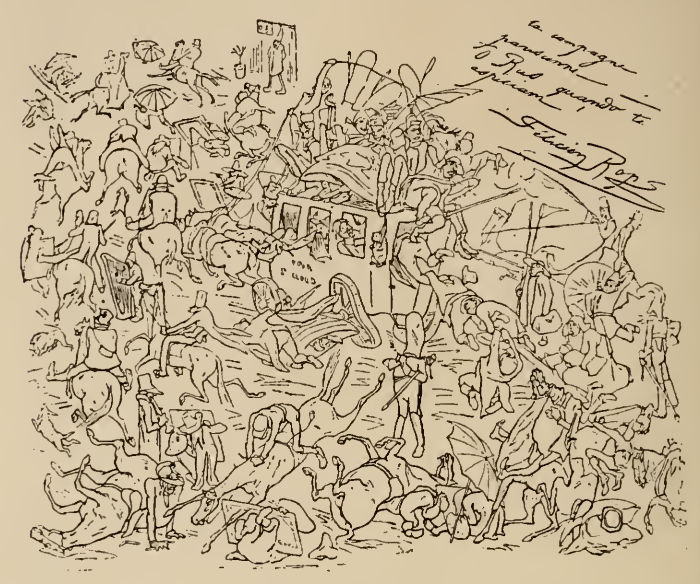
« J'ai la haine des tiédeurs, — nous écrivait-il un jour ; — il faut que les hommes chauds se refroidissent d'un coup, en gens frappés



Croquis-charge d'un tableau de M. Leys et de l'École de peinture d'Anvers.

d'une balle. La vieillesse doit les trouer ainsi et la vieillesse et la mort doivent être une. Il faut garder ses belles folies... Quelques amis se mettent en route au matin ; les chansons joyeuses mon-

tent dans l'air, tous ont le rire aux lèvres et la gaité dans les yeux; à midi on chante encore, mais la montée est rude, le soleil brûlant fait baisser les fronts, quelques voix se sont tues. Le soir venu, plus rien... le silence. Les amis fatigués cheminent courbés, un seul chante encore et célèbre les splendeurs des crépuscules comme il a chanté les lumières glorieuses de midi et les fraîcheurs



Croquis de Félicien Rops
publié dans l'album *l'Autographe* au Salon de 1864.

de l'aurore, comme il dira tantôt les douceurs des nuits bleues, ses amis haussent les épaules et les passants attardés le prennent pour un ivrogne.

« Je serai celui-là. Je veux que la mort en me touchant me fasse claquer la tête comme un œuf d'autruche qu'on flanquerait du haut des tours de Notre-Dame. »

Rops ne s'illusionne guère; parmi les amis de sa génération, ceux qui sont arrivés à la célébrité n'ont été que de faux poètes ou artistes, des poètes de saison, comme les frai–

siers qui, août venu, ne portent que des limaces. Enfouis sous les honneurs, les reins brisés par les Académies, vieux, épuisés, sans flammes, ces camarades d'autrefois envient à Rops, noble histrion et artiste sincère, le costume fleuri de jeunesse et enrichi de joyeuses arabesques que celui-ci s'est tatoué sur la peau pour l'éternité et qu'il ne songera jamais à recouvrir de l'habit à palmes vertes, que l'on endosse très peu avant qu'il ne soit étendu sur son cercueil. Mais venons vite à notre sujet. Voilà plus de trente-cinq ans que le maître qui naquit en Namur — pour la gloire de cette ville — étonne ses contemporains.

Portrait-charge lithographié de J. Barbey d'Aurevilly.

On ne connaît guère de lui que des grandes et petites planches exécutées successivement depuis une vingtaine d'années, ainsi que les frontispices qui ont fait le succès de certains éditeurs belges disparus pour longtemps. L'œuvre lithographié de Rops est aujourd'hui si rare qu'il semble impossible de rencontrer quelque belle épreuve de l'*Enterrement au pays*

wallon, du *Dernier des Romantiques*, de la *Peine de mort* ou même des fragments de ce fameux *Charivari belge* dont Rops fut le Daumier. — Il nous a donc semblé curieux de sortir de l'oubli quelques-uns des premiers essais du dessinateur à ses débuts et de montrer de la sorte que, jusqu'en ses moindres compositions, l'artiste qui nous occupe sut réussir dès l'origine, — malgré l'allure prime-sautière de ses croquis de



Réduction d'un *Billet à désordre* composé et gravé par F. Rops

journaliste, — à affirmer une manière et un esprit de facture qui ne se sont depuis lors jamais démentis.

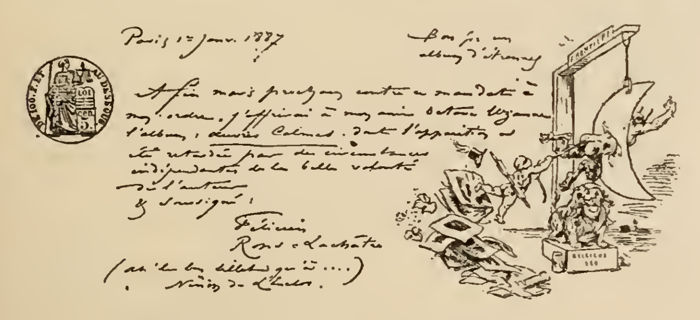
Ce fut au journal *le Crocodile*, à Bruxelles, que Rops apporta, vers 1855, ses premières compositions satiriques contre les hommes et les événements du moment. *Le Crocodile* vécut peu de mois, mais au commencement de février 1856 parut un journal bon enfant et frondeur, une sorte de *Tintamarre* ou de *Triboulet* belge qui, sous le nom de *Uylenspiegel*, — héros légendaire dans les Flandres aussi bien qu'en Allemagne, — devait vivement acquérir une grande notoriété. Rops trouva dans cette petite feuille vaillante les moyens de guerroyer contre le convenu, les convenances et les sottises du temps ; il sentit de suite l'âpre plaisir d'arracher le faux col de Prudhomme et de chatouiller les narines des pontifes. A cette époque où Gavarni achevait sa renommée écrasante, où Daumier régnait sur la presse satirique de France, Rops

imposa tout de suite sa personnalité bien entière, qu'on ne saurait accuser d'aucune influence étrangère.



Fantaisie japonaise,
vernis mou de Rops.

« Malgré des inégalités évidentes, l'illustration de *l'Uylenspiegel* est très supérieure au texte, remarque M. E. Ramiro dans sa préface à l'*Œuvre lithographié de Rops*. De premier jet, cet artiste a possédé les plus fines ressources de son métier, — tout de suite sur une exécution irréprochable il a greffé la sève de sa personnalité. Rare mérite alors que toutes les librairies, toutes les publications, toutes les loges de portier étaient infestées de l'épouvantable avalanche de paccotille lithographique qui allait rapidement précipiter dans le discrédit le plus injuste l'art exquis d'où les Mouilleron, les Célestin Nanteuil et les Delacroix, pour ne rappeler que les plus illustres, ont fait éclore tant de pages admirables. »



Autre *Billet à désordre* composé et gravé par F. Rops.

Le journal l'*Uylenspiegel* vécut environ deux années. Le

jeune Félicien s'y révéla comme un peintre de mœurs de première grandeur, à la fois sombre et ironique, ayant l'espièglerie gamine et la pénétration philosophique. Nous ne pouvions, dans la collection presque introuvable de ce journal, faire choix d'aucune grande planche lithographique, le format de cette revue et la faible importance de ces notes sommaires ne se prêtant pas à un si vaste déploiement de documents; d'autre part, le petit *Uylenspiegel* est terriblement politique et bien des choses y ont vieilli, bien des légendes y ont des cheveux blancs... Il fallait y renoncer.

Mais à côté de ce journal, en 1857, puis plus tard en 1860, étaient écloses deux délicieuses brochures entièrement illustrées par Rops, intitulées toutes deux : *Uylenspiegel au Salon*. C'est du Salon de Bruxelles qu'il s'agit, mais, toutefois vis-à-vis de ces deux petits livres, aujourd'hui rarissimes, et qui résument à souhait toutes les souplesses de Rops, journaliste du crayon, nous nous trouvions sur un terrain sympathique à notre essai de restitution de croquis inconnus pour réjouir les nombreux Ropsistes lecteurs de l'*Art et l'Idée*.



Monsieur de Montyon
s'éloigne à la vue de l'Amour goutteux.
(Fantaisie de Rops.)

Nous avons donc cueilli dans ces pimpantes brochures de format in-8° carré la plupart des dessins qui illustrent ces pages; comme appoint, nous avons emprunté à *l'Autographe au Salon de 1864* un merveilleux croquis satirique sur les plaisirs de la cam-



PORTRAIT DE FÉLICIEN ROPS

D'après une photographie de 1885.

pagne parisienne le dimanche, qui rappelle beaucoup comme humour les plus jolies charges des maîtres de la caricature anglaise au début de ce siècle. Le portrait-charge de Barbey D'Aurévilly, crayonné par Rops, à une époque où le fameux Dandy de lettres se montrait en pleine vogue d'extravagance, est non moins inconnu, bien qu'il ait été fac-similé depuis par Aglaüs Bouvenne. — Pour mieux émailler encore notre texte de Gaîtés Ropsiennes, nous avons fait graver en réduction une *fantaisie japonaise*, mordue au vernis mou sur l'original et deux eaux-fortes intimes, tirées sur papier timbré, que Rops nomme ses *billets à désordre* et au milieu desquels il se plaît, de sa plume légère, à faire traite sur ses amis ou à souscrire des engagements qu'il ne paye jamais à échéance.

Il n'est point de petites choses dans l'Œuvre d'un maître, et, pour ce qui regarde Rops, ses moindres croquis sont suggestifs et amusants. Le portrait du maître dessinateur et graveur, qu'on peut voir ci-contre à part, est le meilleur icone qui ait jamais été produit de cette physionomie mobile qui défie les instantanés les plus furtifs, c'est le Rops de l'heure présente, l'impavide et l'immarcessible qu'aiment tant ceux qui, comme nous, savent qu'en dehors du talent, il se trouve en lui le meilleur ami, le plus dévoué camarade et le plus exquis compagnon qui se puissent rencontrer ici-bas.

La planche hors texte, tirée en quatre tons, l'*Amour régnant sur le monde*, est produite par le tirage repéré de quatre planches héliogravurées en taille-douce. Cette gravure devait primitivement frontispicer *Son Altesse la femme*, et bien qu'imprimée il y a sept années bientôt, elle n'a jamais été publiée. Nous n'insisterons pas sur la valeur de cette estampe en couleur qui, quoique exécutée par des procédés encore imparfaits, n'en représente pas moins dans son aspect d'ensemble une curiosité des plus originales.

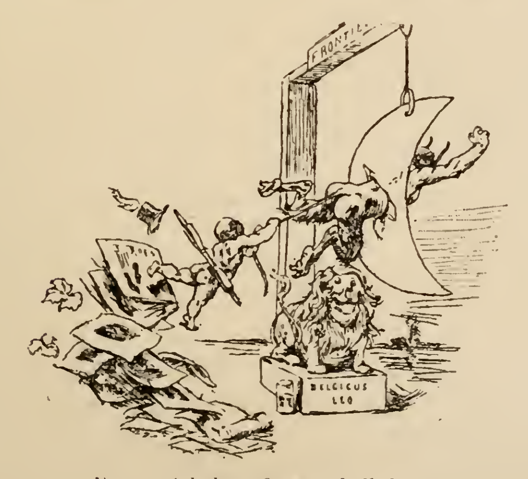
Pour nos papiers de grand luxe, nous avons réservé une

planche très curieuse au vernis mou, *Madame Hamlet,* dont l'esprit doit réjouir l'ombre de Shakespeare.

Combien court, ne pensez-vous pas, fut cet entretien! Écrit en *steeple style,* il nous semble nous être lancé avec cet article à travers une course d'obstacles et n'avoir atteint d'autre but sérieux que de montrer des gravures à quelques curieux de ce temps qui n'auront eu, sans aucun doute, nul loisir de nous lire.

Ainsi que dans les pièces à musique, où le dialogue est simplifié, où le dire littéraire est réduit à néant, il faut croire que dans les articles à vignettes le rôle du présentateur soit forcément effacé. Nous espérions, au début, conférencer sur Rops, et notre discours, bloqué par les vignettes, arrêté par les gravures, doit tristement céder le pas aux nécessités de la mise en pages. Si le directeur est satisfait, *l'articlier* proteste. L'équilibre est rétabli au détriment de celui-ci.

C'est égal, ça *frime bien,* ces quinze pages, n'est-il pas vrai? — Le *Ropsographe* écourté prendra sa revanche quelque prochain jour. OCTAVE UZANNE.



Un trou à la lune, fantaisie de F. Rops.



L'IDÉAL ET L'IDÉALISME

Salon de la Rose † Croix

> Ruiner la notion qui s'attache à la bonne exécution, éteindre le dilettantisme du procédé, subordonner les *arts à l'art*, c'est-à-dire rentrer dans la tradition qui est de considérer l'idéal comme le but unique de l'effort architectonique ou pictural ou plastique.
>
> (Joséphin Péladan.)
>
> (Parole d'instauration.)

On n'avait jusqu'à ce jour dans le monde des artistes protesté que contre l'institution ou les arrêts des jurys. On n'avait combattu que pour des théories ou des technics; une manifestation s'imposait qui revêtît nettement le caractère d'affirmation d'un principe, ce sera un titre de gloire pour la Rose † Croix que d'en avoir pris l'initiative. Contre les banalités et les trivialités réalistes, contre le *photographisme* pervertisseur du goût, il était temps, en vérité, qu'une réaction se dessinât. — Combien cette réaction eût

porté si les organisateurs du salon de la Rose ✝ Croix, exécutant strictement leur programme, n'eussent accepté que d'avérées idéalisations, des pages de style ou tout au moins trahissant un désir d'aristie, des aspirations élevées. C'est par la qualité qu'on défend un principe, vingt œuvres suffisaient, pourquoi les avoir indignement entourées!

Rares, les idéalistes, oh! oui, très rares; il ne suffit point, en effet, pour conquérir ce titre de plasticiser des idées ou de prendre ses sujets hors des réalités. Tel demande des inspirations aux œuvres écrites, tel se confine dans les nus et les allégories ou tente la plasticité de l'abstrait, qui n'atteindra jamais à l'Idéal, cas de ceux qui produisent d'après les conventions académiques ou la sophistique des déformateurs. Idéaliser n'est pas embellir de chic, mais harmoniser et, selon le mot de Jouffroy, *éclaircir une expression*. « Idéaliser la figure d'un être vivant, dit avec raison Charles Blanc, ce n'est donc pas en diminuer la vie, mais au contraire y ajouter les accents d'une vie plus abondante et supérieure, en retrouvant dans l'être les traits caractéristiques, l'essence même de la race. »

Idéaliser se peut traduire esthétiquement : voir avec les yeux de l'esprit; et en termes *peintres :* aller à la synthèse en cherchant l'unité; annihiler tout détail anatomique nuisible à l'ensemble, inutile au mouvement d'une figure; corriger toute laideur, supprimer toute trivialité, tout vulgarisme; avant tout choisir de belles lignes, de belles formes; harmoniser selon les lois de nature (vides équilibrés par les pleins) et ne jamais copier, — interpréter toujours. Telles les déductions de l'examen attentif des œuvres magistrales, des pages d'inspiration pure, exécutées depuis les Précurseurs jusqu'à Puvis de Chavannes. Déductions que corrobore la parole d'Hegel : « ... Si dans ses compositions, l'art emploie les formes de la nature et doit les étudier, son but n'est pas de les copier et de les reproduire. Plus haute est sa mission, plus libre est son procédé. Rival de la nature, comme elle et mieux qu'elle il représente des *idées;* il se sert de ses *formes* comme de symboles pour les exprimer; et celles-ci, il les façonne elles-mêmes, les refait sur un type plus parfait et plus pur. » Remonter aux

archès, c'est une loi de l'idéalisation, les plus autorisés esthéticiens, quoique divergents par leurs systèmes, se trouvent remarquablement d'accord pour reconnaître cette loi. Voilà pourquoi je pose en principe que l'artiste chrétien doit respecter, en la forme humaine, l'archétype par Dieu créé harmonieux et beau.

L'idéal, oh ! vous le chercheriez en vain dans les frigidités d'un Delaroche, les correctitudes d'un Lefebvre, la fausse naïveté d'un Filliger, ou les ivresses linéaires d'un Bernard ; l'idéal c'est ce quelque chose au-dessus de la forme (ce qui n'implique point le mépris de la forme) que Schelling appelait « le regard, l'expression de l'esprit de la nature ». D'après Kant, l'idéal, prototype du goût, c'est « la représentation de quelque chose de particulier considéré comme adéquat à une idée ». Or, il faut en croire Gœthe, « la nature et l'idée ne se peuvent séparer sans que l'art comme la vie soient détruits » ; d'autre part, Lamennais a paraphrasé éloquemment que, de par son essence, l'art tend au beau idéal, correspondant ainsi à « la tendance universelle des êtres à l'être infini ». L'art ne se conçoit donc pas sans l'idéal, — l'idéal qui mène au Beau, et c'est avec logique que Villiers de l'Isle-Adam devisa le Beau « l'art lui-même ». Enfin, toute figure tracée sur un plan étant idéale, puisque, dans la nature, il n'existe pas de surface mais seulement des solidités concrètes, on peut dire l'idéalisme une nécessité de la peinture.

Et quiconque idéalise s'élève au style, car styliser une œuvre ce n'est pas seulement la réaliser harmoniquement de lignes, purement de formes, c'est lui communiquer un peu de ce sentiment, — noblesse d'âme ou don poétique — un peu de ce sentiment d'immatérialiser les choses que nulle esthésiculture n'éveille en celui qui ne l'a pas reçu par une grâce. Si votre âme est commune, votre esthésie rebelle à l'au-delà, à la poésie, au mystère ; en vain vous épurerez vos contours, il leur manquera toujours ce signe d'élection, le style, sans lequel l'œuvre d'art n'irradie pas de Beau.

Ce Beau, cette Tradition, si méconnus des contemporains, pour les remettre en honneur, ce n'est pas une exposition qu'il faudrait, mais un système d'éducation esthétique, et quel ! la

Rose † Croix, hélas ! ne pouvait que leur dresser pieusement un autel.

Néanmoins, le salon idéaliste ne sera pas sans effet sur le goût ambiant, car il s'y trouve assez de pages délicates, de conceptions magnitudisées, pour que les observateurs puissent se rendre compte que l'idéal n'est pas plus l'irréel que le vrai n'est la sotte reproduction de l'extériorité, et que les champions du Beau, — contrairement au vieux préjugé, ne se recrutent point parmi les icoglans de l'Institut.

Voici les principaux idéalistes du *Salon de la Rose † Croix :*

Séon : *Jeanne d'Arc entendant les voix.* — La voyante, la pucelle, — un lis. Pureté virginale symbolisée par une blanche vêture, sainte exaltation caractérisée par l'attitude et l'expression faciale. Et une lumière ! Toile imprégnée d'une intense émotion, — chef-d'œuvre. — *Douleur :* un bois, l'hiver, nature en deuil. Esseulée en un décor triste qu'éclaire un ciel de souffre, une nymphe épigée pleure la mort des feuilles. Harmonie d'analogues dans une gamme mélancolique. — *La Rivière :* une synthèse qui charme comme une idylle. — *Écueil :* une tête de femme aux yeux ingénument pervers, à la bouche méchamment sensuelle, aux cheveux finissant en tentacules, flamboie entre des rocs. Symbolisme et fantastique. — *Portrait de J. Péladan :* de l'anthropographie fresquée. Délicats pastels et dessins d'un style magistral, parmi lesquels ce *parfum des fleurs* que connaissent nos lecteurs.

Khnopff : une femme très sphinge, superbe de forme ; un grave adolescent au geste de mystère ; peintures d'une délicieuse sobriété, contours d'où se dégage une âme. Une composition énigmatique, et des figures étranges enveloppées de mystère, et des dessins teintés (oh ! à peine), exécutés avec la finesse précieuse des ymaigiers médiévistes. Art vraiment suggéreur !

Carlos Schwabe : L'iconographe du rêve et de la mysticité. Du talent, des idées, — mais trop littéraire. *Les cloches du soir,* une théorie d'anges s'envolant d'un clocher, grisaille rehaussée de tons opalins qui manque peut-être un peu de composition. La curieuse allégorie qui décora le premier numéro de *l'Art et l'Idée.* Réalise de bons dessins lorsqu'il met trêve à ses disproportions de figures.

Aman Jean : un amoureux des belles lignes et le plus original des portraictureurs de ce temps. *Jeanne d'Arc en prière,* — mise en scène simple et sévère ; *le péché,* que gâtent des tonalités terreuses. Une effigie féminine de grande distinction et deux crayons très remarquables.

Henri Martin : Un laborieux qui s'efforce de plus en plus vers l'idéal tout en s'inquiétant fort des nouvelles recherches techniques. Intéressante suite de figures expressives *(vertu, solitude, jeune sainte, tristesse, mélancolie,* etc.).

Pézieux : Une *vierge à l'enfant* d'un sentiment exquis. Essai très réussi de sculpture *polynuancée.*

Dampt : *Virginité,* — mignonne figurine, modelée, caressée comme un bijou, plâtre éburnéide donnant bien l'impression de la chair juvénile ; *Le baiser des anges,* gracieux bas-relief.

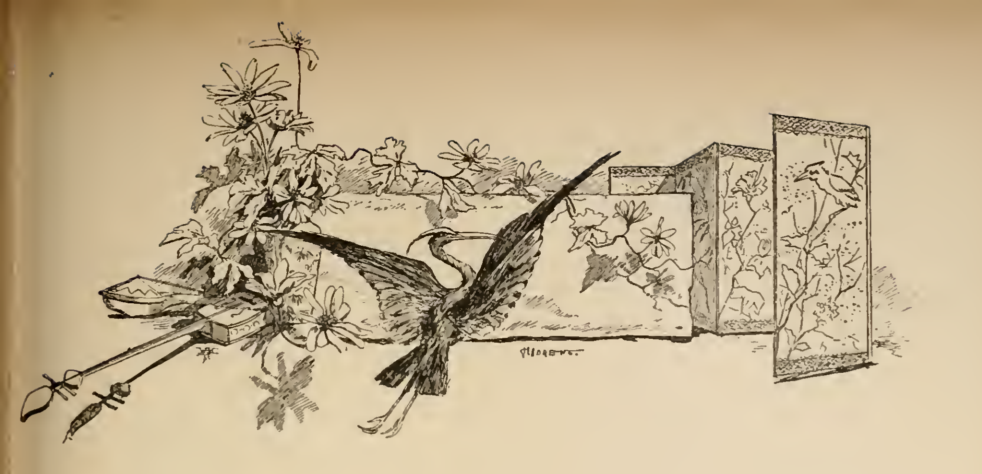
Tels sont les artistes ayant fait œuvre d'idéalistes. Viennent ensuite, méritants par l'effort ou louables pour le talent :

Point : Un torse de beaucoup plus *artiste* que ses ordinaires tableaux ; Chalon : *Le silence ;* Grasset : *Ahowra Mazda,* aquarelle décorative ; Jacquin : peintures à la cire (têtes et paysage) d'une quiète poésie, grès flammés et poteries dignes d'attention ; Hodler : *Ames déçues,* dureté de facture servant l'effet ; Ant. de la Rochefoucauld : *l'ange de la Rose Croix,* essai de division du ton malheureux dans les chairs, partout ailleurs, éjouissantes et lumineuses tonalités ; Egusquiza : *Richard Wagner,* belle eau-forte.

Rambaud : Des études montrant insuffisamment les grandes qualités de ce sculpteur ; Niederhausern : *Le torrent,* groupe dramatique, quelque peu torturé ; un *Verlaine* typique ; Charpentier : *Fumée d'encens,* envol de figures hardi et non sans grâce ; Vallgren : *Une urne cinéraire,* d'agréable simplesse décorative ; Tonetti Dozzi : *Le benedicite,* œuvre de début d'un qui promet ; Servat : *Fleurs en fer forgé,* d'un merveilleux travail.

Alphonse Germain.





INVITATION

A LA

PHYSIOLOGIE DE L'ICONOPHILE

ET DU MARCHAND D'ESTAMPES



C'EST peut-être un paradoxe de dire qu'on n'a jamais tant écrit pour instruire et guider les amateurs de gravures, et que jamais il n'y eut moins de collectionneurs dans la large acception du mot. Mais, cette fois encore, le paradoxe est la vérité

Sans compter les monographies, biographies et catalogues particuliers, que de livres ont été publiés sur ce sujet, depuis le fameux *Dictionnaire des graveurs anciens et modernes,* de F. Basan! Le *Manuel des curieux et des amateurs de l'art*, de Michel Huber et C.-C.-H. Rost; les six volumes, en deux séries, du *Cabinet de l'amateur et de l'antiquaire,* que rédigeait M. Eug. Piot; le *Manuale del raccoglitore e del negoziante di stampe,* de Fr. Santo Vallardi; *the*

Print Collector, attribué à Maberly ; le *Peintre-Graveur* de Bartsch, continué par A.-P.-F. Robert-Dumesnil ; le *Dictionnaire des monogrammes*, de Fr. Brulliot ; le *Manuel de l'amateur d'estampes*, de M. Eugène Dutuit ; les ouvrages de Ch. Blanc, de MM. Emmanuel Bocher, Brivois, Eudel, et surtout du baron Roger Portalis, et de M. Henri Béraldi, nous portent graduellement bien loin de l'époque où le baron Heinecken publiait anonymement son *Idée générale d'une collection d'estampes* et où E.-F. Joullain dissertait sur le *Commerce de la curiosité et les ventes en général.*

Encore mon énumération est-elle très incomplète. Bonnardot, Bonaffé, Delpech, Renouvier, de Laborde, vingt autres noms se présentent à l'esprit.

Eh bien, cette abondance, cette variété, cette sûreté d'information aboutit à quoi? A multiplier les amateurs et à supprimer, ou peu s'en faut, lès collectionneurs.

Une collection est un ensemble où doivent être représentées, en des pièces de choix, les époques successives et les types caractéristiques d'un même art.

C'est ainsi que l'entendaient les grands collectionneurs d'autrefois, ainsi que l'entendent encore leurs rares continuateurs contemporains. On aurait peine à en citer une douzaine en France, à l'heure où j'écris. Il semble que la perfection des instruments ait eu, là aussi, pour résultat la division du travail. C'est un morcellement du domaine de l'art, comme un émiettement.

A mesure que les collections s'atténuent, se cantonnent, se localisent, le nombre des amateurs augmente. A moins que ce ne soit le contraire, et que la multiplication des amateurs ne soit la norme de l'amoindrissement des collections.

Aujourd'hui pullule de tous côtés la petite monnaie de tout. Les commis à trois cents francs par mois aiment les arts tout comme les Fermiers Généraux du vieux temps. L'épicier qui a trouvé des rentes dans sa cassonade et ses boîtes de sardines est tout aussi *éclairé*, — plus, sans doute ! — que les grands seigneurs de l'ancien régime ; et il se le prouve en payant cher quelques bibelots et quelques gravures : il lui arrive même, à ce néo-Mécène, d'ériger son vestibule en galerie de tableaux !

Grâce aux manuels et aux dictionnaires, le philistin le plus réfractaire à tout sentiment d'art peut se donner des airs d'amateur, auxquels il est le premier à se prendre, — ce qui est la meilleure condition pour que les autres s'y prennent. Il sait parler avec abondance et détails de ce qu'il ignorera toute sa vie; c'est ainsi qu'un perroquet, en clamant qu'il a mangé de la salade et du rôt, n'a pas la moindre idée d'absorption de laitue ou de viande en broche. D'ailleurs, ceux à qui il s'adresse se sont instruits à la même école, et feignent de le croire sincère pour avoir le droit de se prétendre tels.

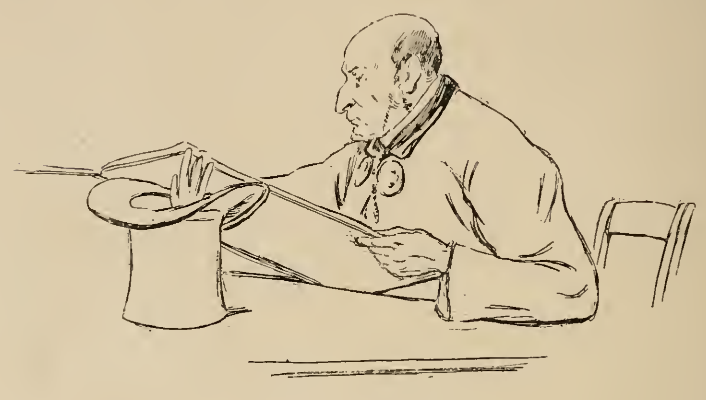
D'un autre côté, la vie se complique de jour en jour davantage. Plus le prix des jouissances de luxe s'exagère, et plus est violente la poussée pour y atteindre. On veut toucher à tout, goûter à tout, avoir de tout. Et comme des foules se ruent à la fois au dépeçage du même morceau, chacun n'en attrape qu'un fragment, de loin en loin.

ROBERT DUMESNIL
auteur du *Peintre-Graveur*.

La vanité, — toujours tapie à demeure en un coin du moi humain, lorsqu'elle ne l'envahit pas tout entier, — incite à la recherche de la rareté, de la pièce unique. Elle n'hésitera pas à donner, pour un Méryon hors ligne ou un état introuvable d'une estampe quelconque de maître, la somme qui suffirait à réunir d'honorables spécimens des gravures de toute une époque.

Enfin, les iconophiles véritables, les passionnés de l'estampe sont bien rares qui n'ont pas des devoirs multiples, des occupations tyranniques, et, — qui sait? — des passions concurrentes à

satisfaire? Ils ne peuvent donner à leur goût qu'une partie d'eux-mêmes, et se trouvent forcés ou de l'éparpiller au hasard sur tout ce qu'ils rencontrent de beau, ou de le concentrer sur un point. C'est à ce dernier parti qu'ils s'arrêtent, le plus souvent. Ils y sont poussés par la mode de plus en plus dédaigneuse des vieilles manifestations de l'art, qu'il n'est plus séant de rechercher, à moins qu'on ne soit un érudit ou un technicien. Ce sentiment



M. VICTOR SCHŒLSCHER
collectionneur d'estampes.

irraisonné n'est cependant pas sans raison. L'activité de l'esprit doit se porter en avant et non se reporter en arrière. Les travaux des devanciers sont des jalons, des marchepieds, des instruments : en faire l'objet d'une contemplation et d'un culte, c'est se condamner à la stagnation. Watt a fait faire un pas immense à l'application de la vapeur à l'industrie : consacrer son temps et ses efforts à étudier et à admirer l'œuvre de Watt serait un piètre moyen d'arriver à la solution des problèmes que la progression de nos besoins ne cesse de poser. Au fond, ce qui est vrai pour les sciences est aussi vrai pour les arts. Il nous faut des formules nouvelles, des procédés nouveaux, des modes d'expression qui répondent à nos modes de penser et de sentir, lesquels diffèrent de ceux d'antan. Sans doute, le beau est toujours le beau, et les siècles antérieurs l'ont plus d'une fois réalisé dans les divers domaines de

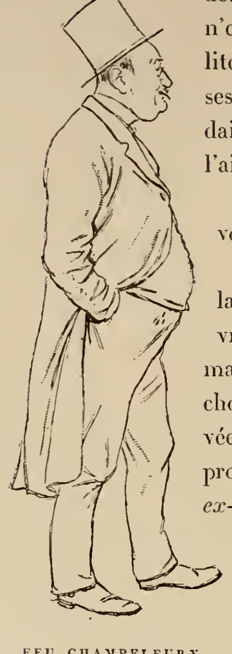
l'art. Mais quoi! la vérité mathématique n'est-elle pas aussi toujours la vérité, et, parce que nos ancêtres l'ont connue, nous a-t-il été interdit de l'appliquer à des conceptions que les plus hardis d'entre eux n'entrevirent jamais que comme d'impossibles rêves?

De là la légitimité, la nécessité du modernisme, du goût presque exclusif des choses du jour; car c'est aujourd'hui qui enfante demain.



LE PÈRE DUTUIT
auteur du *Guide de l'amateur d'estampes.*

On a donc quelques cartons : les uns, deux ou trois; d'autres, une douzaine, — où l'on classe, à mesure des trouvailles, les estampes du XVIIIe siècle (on ne remonte guère plus haut, si ce n'est pour quelques grands noms comme Dürer, Holbein, Rembrandt, Callot, — et encore!); ou l'œuvre d'un des grands artistes d'alors, tel que Moreau, à qui l'on se borne, — ou des portraits d'une certaine catégorie : princes, guerriers, écrivains, artistes, savants, femmes célèbres par leur beauté, — ou les lithographies et les bois de la période romantique, — ou les eaux-fortes et les états de remarque des graveurs contemporains. Celui-ci se composera un Rops, — ambition déjà bien haute si on le veut à peu près complet; celui-là triera les états extraordinaires des planches, — très peu ordinaires, — de Buhot dans leurs marges symphoniques; un autre se sera fait un trésor des épreuves d'essai ramassées jadis dans l'atelier de Bracquemond ou de Desboutin; un quatrième monte son goût à la hauteur de sa fortune, et trouve mauvaise toute gravure qui vaut moins de mille francs; cet autre, au contraire, n'a de vraies jouissances qu'autant qu'elles ne sont pas coûteuses, et traite l'œuvre d'art comme une maîtresse qu'on adore quand elle se


FEU CHAMPFLEURY.

donne, et qu'on méprise quand elle se vend. Ce n'est pas lui qui se parquerait dans une spécialité; sa passion n'a rien d'exclusif : compléter ses séries ne lui paraît que d'un intérêt secondaire; il lui suffit qu'une pièce soit belle, qu'il l'ait trouvée et qu'il puisse l'acquérir à bas prix.

Voilà bien l'amateur sincère, en qui ne se voit rien de factice ni de conventionnel.

Il en est qui, redoutant de forcer l'entrée de la place, s'arrêtent, si je puis dire, à ses ouvrages extérieurs, collectionnant uniquement, mais avec une ardeur qui égale les petites choses aux grandes, les adresses, les cartes gravées, les billets d'invitation, les annonces ou programmes de théâtre, les armoiries et les *ex-libris*.

Depuis quelque temps, la tribu des collectionneurs d'affiches s'accroît en des proportions formidables. On couvre volontiers une ou plusieurs pièces de son appartement, à l'instar des murailles du Paris moderne. Des amateurs plus réservés témoignent aux jolies et gigantesques fantaisies murales de Chéret et de Willette plus de respect : ils font construire, pour les y conserver, des cartons où s'étaleraient à l'aise des fougères arborescentes.

A propos de murailles, certains collectionneurs se plaisent à faire encadrer leurs estampes et à les appendre aux parois de leur appartement. J'en connais un, non des moins riches ni des moins fiers, qui a mis dans de modestes passe-partout la série des vignettes, têtes de chapitre et culs-de-lampe d'Eisen et de Choffart, et en a tapissé un corridor qu'éclaire à peine un jour de souffrance. Il n'a pas de plus grande joie que d'y introduire ses amis, pour leur faire admirer l'artistique originalité avec laquelle il a décoré cet endroit où l'on ne voit goutte.

Ceux que les Anglais appellent des *Grangerites* et qui s'attellent à l'illustration d'un ouvrage favori, en le bourrant de toutes

les gravures qui, de près ou de loin, peuvent se rapporter au texte, sont encore nombreux. Mais j'ai parlé ailleurs de cette race enfouisseuse d'estampes et destructrice de livres.

En même temps que le collectionneur changeait de manière, le marchand changeait d'allures et d'aspect.



Clément,
marchand d'estampes
de *la Nationale*.

Quel serait l'étonnement de Delpech, le marchand en vogue vers 1825, s'il voyait les salons où se tiennent, élégants, courtois et corrects, les employés de ses successeurs directs, sinon immédiats, MM. Boussod et Valadon?

Où retrouver l'équivalent de la boutique de Guihaut, qui florissait en 1830?

Et le grand Vignères, que plus d'un collectionneur vivant a connu, se contenterait-il en notre fin de siècle de l'échoppe qu'il occupait au milieu des baraques de la place du Carrousel, au temps où le « Château » s'accommodait du voisinage de ce cloaque?

Les boutiques sont devenues des magasins. Le client y entre d'un air affairé, explique ce qu'il désire, attend qu'un commis lui apporte ce qu'on suppose lui convenir, et, quand il a fait son choix et débattu le prix, dit : « Vous m'enverrez ça. » Si un confrère en iconophilie de sa connaissance entre pendant qu'il est encore là, ils échangent un bonjour, et chacun vaque à son affaire de son côté, ne parlant qu'à demi-voix au commis qui le sert.

Que sont devenues les rencontres, fortuites, sans doute, mais si régulières qu'on les eût prises pour des rendez-vous, des amis et des érudits de l'estampe, chez Clément, le marchand attitré de la Bibliothèque impériale ou royale, — nationale quand même, autant qu'aujourd'hui? Les nouvelles, les potins, les découvertes, les renseignements judicieux et savants

s'y croisaient dans une conversation pleine d'abandon et d'entrain. C'était la petite Bourse des gravures, comme c'était naguère, chez Rouquette, la petite Bourse des livres. Bouillon, son successeur, a vu graduellement ce beau feu baisser et s'éteindre, et il reste seul à sa table, lamentable vestale d'un foyer mort.

Le magasin de Rapilly, le marchand d'estampes, ne diffère point du magasin de Porquet, le marchand de livres. L'un n'est pas plus animé que l'autre. L'un et l'autre pourtant sont bondés de richesses et ont pour clients les gros acheteurs du monde entier. Mais les affaires s'y font comme chez un confiseur ou un bijoutier. Ce n'est pas la faute des marchands, toujours prêts à mettre avec bonne grâce leur expérience au service de qui ne craint pas d'y avoir recours. Mais l'acheteur fait le vendeur à son image, et le bon ton chez l'acheteur, c'est d'être froid, boutonné, gommé, dédaigneux.

C'est au point qu'un des plus importants *printsellers* des quais va faire l'économie de son magasin à devanture et conduire dorénavant son commerce en chambre.

Pour les amateurs rebelles au bon ton, — l'espèce n'en est pas tout à fait perdue, — il reste certains coins curieux et libres, où l'on peut fureter et causer, où l'on ne sent pas le poids des yeux étonnés d'employés graves, qui vous regardent de l'air hostile dont un chien guette une grosse mouche bourdonnant dans une carafe. Chez Sapin, qui vend aussi des autographes et des livres ; chez Sagot, où se rendent,

Charles Chincholle,
ex-directeur du journal *l'Estampe*.



LES ANCIENS VENDEURS D'ESTAMPES

Boutique de Rickner, éditeur, marchand d'estampes, 1814. Panoramas du Boulevard.





LES ANCIENS VENDEURS D'ESTAMPES

Boutique de Gihaut, marchand d'estampes et éditeur, vers 1835. Boulevard des Italiens.



LES ANCIENS VENDEURS D'ESTAMPES

Boutique de Vignères, éditeur d'estampes. Baraques de la place du Carrousel, vers 1849.



LES ANCIENS VENDEURS D'ESTAMPES

Boutique de Delpech, vers 1825, éditeur de Raffet, Charlet, etc.

comme à une clinique à la mode, les gais malades atteints d'affichomanie; chez d'autres encore, près du pont Neuf, au bas de la rue de Seine, dans quelques voies et *compites* peu connus de la vieille Lutèce, des collectionneurs, qui n'ont avalé ni glaçon



PIERRE VIDAL.

Les estampes au quai Saint-Michel (1892.)

ni manche à balai, aiment à fréquentèr. On y bavarde sans façon, au hasard de la rencontre, et il n'est pas sans exemple qu'on en sorte nanti d'une aubaine dont le patron, y ayant prélevé son bénéfice honnète, a plaisir à faire profiter son client.

Il y faut, d'ailleurs, un tact exquis, pour ne point offrir à Pierre ce qui n'est recherché que de Paul. Une connaissance prolongée, une pratique assidue ne sauraient ètre remplacées ici par l'impromptu du flair et de l'inspiration. Bien peu d'amateurs

portent sur leur visage l'indication de leurs goûts particuliers, et l'on ne trouvera pas beaucoup de types à la Champfleury collectionnant les caricatures. Tel banquier épaissi entre son coffre-fort et son bureau, tel agent de change que le moindre bruit de guerre fait pâlir, pourchassent les graveurs de scènes militaires, se passionnent pour Charlet et Raffet, et accumulent sans trêve les estampes des tableaux de bataille depuis Van der Meulen et Vernet jusqu'à Detaille et Meissonier. Cet autre, au contraire, qui porte sa redingote comme une tunique, et que sa moustache, son teint de brique recuite, sa rosette rouge, dénoncent pour un officier, tombe en arrêt devant un Greuze ou un Watteau, ne se plaît qu'aux bergetades, aux petits amours et aux joliesses des *Bookes of Beauty*. Je connais un respectable prêtre qui n'a place en ses cartons que pour les portraits de femme, et une vieille fille vertueuse que rien ne charme comme un Jules Romain.


M. Béraldi père, iconophile.

Que de choses à dire encore, que cet article hâtif laisse en arrière dans sa course! Les petits marchands, les étalagistes, ceux des quais et de certaines murailles, les regrattiers où des gravures se déchirent à des épingles en dansant sur des ficelles, ou s'effilochent dans le froissement de bouquins délabrés mal mis en tas, pêle-mêle avec la ferraille et les chiffons, — les petits amateurs, dont la passion est aussi énorme que la bourse est plate, qui collectionnent les bois de la Bibliothèque bleue, les figures arrachées des almanachs, les rebuts mouillés, piqués, tachés, déchirés, gloire des cartons à dix, vingt, trente-cinq et cinquante centimes, — les types individuels qui subsistent obstinément à travers le nivellement de nos mœurs, tel ce « père Rembrandt », petit homme carré en justaucorps et en vaste collerette blanche, coiffé d'un chapeau de forme basse à très larges bords, si connu

de toute la rive gauche, depuis les quais jusqu'aux hauteurs de l'Observatoire et de Montparnasse, et dont la disparition laisse comme un vide en ces familiers paysages urbains, — les illusionnistes qui, trop pauvres pour rien acquérir, se payent la possession du Cabinet des Estampes et défilent sous les yeux de notre illustrateur Pierre Vidal, enrichissant son portefeuille de croquis navrants ou désopilants, mais toujours justes et vrais, — voilà de quoi *physiologuer* pendant des heures.

Mais peut-être en est-il de l'hygiène intellectuelle comme de l'hygiène de l'estomac, et vaut-il mieux rester « sur son appétit ».

Henry Nogressau.



Un amateur bien connu regardant des Rops.



MAURICE ROLLINAT

Le poète d'antan — Silhouette de souvenir

A PROPOS D'UN PORTRAIT DE GASTON BÉTHUNE

Tous les amis de Maurice Rollinat se trouvaient réunis le mois dernier pour entendre l'interprétation de ses poésies et mélodies par les premiers artistes lyriqueset dramatiques de Paris. — Le programme était habilement choisi dans les œuvres du poète ; les récitants avaient la meilleure volonté possible pour faire valoir les cadences et les virtuosités des pièces à dire ou à chanter, mais, à franc parler, pour les sincères et premiers amis de l'auteur des *Névroses,* cette audition fut vraiment lamentable et désillusionnante. — Rollinat ne peut être interprété ; tous ceux qui l'ont connu, admiré et

aimé avant même qu'il eût recueilli la moindre notoriété, tous ceux qui ont suivi l'être fantomatique illuminé d'art, et le diseur surprenant qu'il fut à ses débuts ne peuvent plus rallumer leur enthousiasme à d'autre foyer que celui du souvenir.



MAURICE ROLLINAT
chantant au piano, d'après une aquarelle inédite de Gaston Béthune.

Le chantre des *Brandes* et de *l'Abîme* est cependant revenu du Berry parmi nous ; il a récemment publié un nouveau recueil de poésies intitulé *la Nature*, et beaucoup de ses dévoués s'efforcent de remettre dans les rayons lumineux de l'actualité cette physionomie naguère si saisissante et si diabolique dont l'évocation devient presque de la hantise. Toutefois Rollinat reste *un disparu ;* ses dix années de vie rurale, qui ont ramené sur son visage les solides couleurs, la quiétude et la robuste santé, ont effacé à

jamais la silhouette du premier homme que nous aimions si fort dans les ballades noctambules du quartier latin, quand, sur le piano du plus infime caboulot, ce poète à mine émaciée et fatale, qui rappelait à la fois Baudelaire, Beethoven et Paganini, chantait de sa belle voix si douloureusement vibrante les plus humaines, c'est-à-dire les plus funèbres stances des *Fleurs du mal* si superbement mélodiées par sa musique incomparable.

La *Revue illustrée,* récemment, nous présentait une série de portraits-croquis de Rollinat dans toutes les attitudes, qui, malgré l'art et le talent de Paul Renouard, n'ont qu'une expression terne, morne et peu *rollinatesque,* dans le sens que nous prêtions autrefois à ce qualificatif, synonyme à la fois d'étrange, d'hirsute, de démoniaque, de sardonique, de furieusement poétique. C'est pourquoi, à titre de document supérieur, nous avons fait reproduire, d'après une magistrale aquarelle de Gaston Béthune faite il y a dix ou quinze ans, une tête Gorgonesque et saisissante du poète-musicien de *la Nuit tombante,* du *Soir d'automne,* de *l'Idiot* et du *Cimetière aux violettes.*

C'est là le véritable portrait de Rollinat, celui qui vaut d'être *consacré* et qu'aucun ami des anciens jours ne saurait désavouer. Gaston Béthune, dans les larges indications de cette aquarelle, a emprisonné la vie et l'expression du *poète au piano* quand, au milieu d'une tabagie d'arrière-estaminet, il chantait sans façon pour ses camarades, donnant de la voix à pleine gueule, heureux de sentir les joies intimes dont il était enveloppé. — Quelles heures délicieuses nous lui devons à ce délicieux mélodiste dont la musique ne ressemblant à aucune autre sait faire vibrer chez les littéraires des notes spéciales ignorées jusque-là ! — Dans sa petite chambre de la rue Saint-Jacques, aux *Hydropathes,* dans le bas et étroit entre-pont du restaurant Larousse, rue Monsieur-le-Prince, puis plus tard rue de Condé, ce musicien, divinisé par une beauté supérieure qui lui venait de son art et de sa foi, a créé en un instant bien des admirations et bien des fanatismes.

Le portrait de Gaston Béthune suffit à évoquer ce Rollinat d'antan, alors qu'il plaquait des accords pour accompagner l'air macabre du *Mort joyeux* ou les mélodies exquises des *Blanchis-*

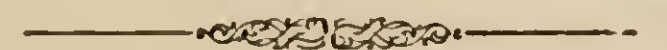
seuses du Paradis. On retrouve surtout dans ce portrait, l'être falot, à l'œil pervers, au masque tragique, au geste pittoresque, à l'esprit prime-sautier avec lequel on s'attardait de longues heures nocturnes pour le plaisir d'entendre, secoué par un singulier frisson sépulcral, ses plus récentes compositions funèbres qu'il aimait à dire, campé sous un réverbère, avec des accents d'un lugubre inoubliable, des manières à la Taillade, et un amour de la reprise des dernières stances, quatrains ou tercets différemment exprimés sur ces intonations, pour mieux faire valoir ce dont il était satisfait et l'ancrer davantage dans l'esprit de son auditeur.

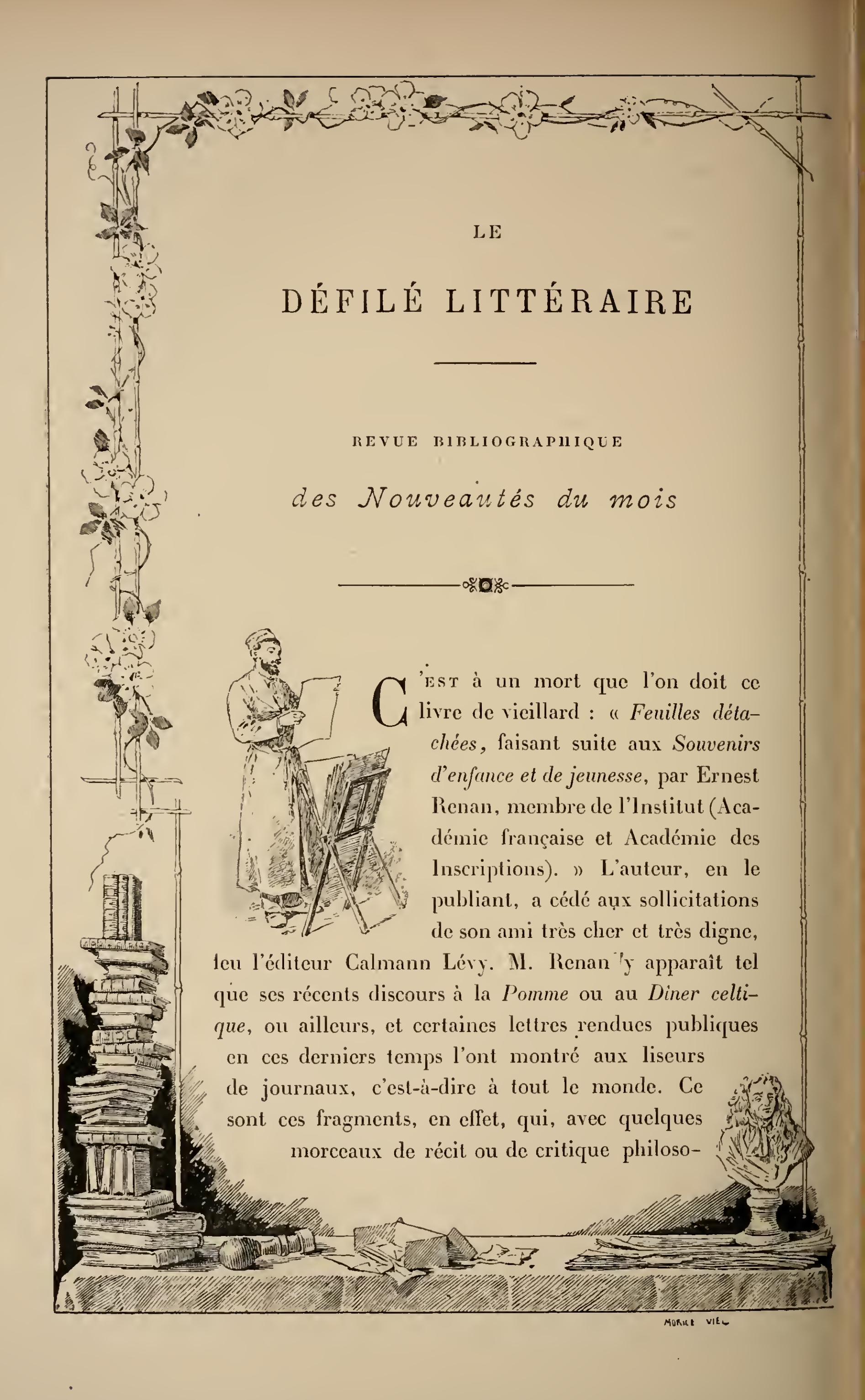
Dans l'ambiance calme des nuits de vagabondage, c'était une bonne fortune que de rencontrer Rollinat solitaire, de *vaguer* avec lui et de lui faire dire ses plus belles pièces des *Spectres;* le *Soliloque de Troppmann, le Fou, le Rasoir, la Dame en cire, le Meneur de loups, le Mauvais œil, l'Étang, l'Enterré vif* ou le *Magasin aux suicides*, sauf encore à le laisser déclamer ses sinistres poésies du livre des *Ténèbres : les Agonies lentes, la Ballade du cadavre* ou le *Rondeau du guillotiné*. — Parfois, lorsque sa verve érotique s'aiguisait dans une causerie qui ne tardait guère à évoquer des outrances vénériennes, le poète sortait ses compositions Arétines, son musée des horreurs ; c'était alors une manière d'Aristide Bruant, habile à l'argot, mais plus sadique, plus torturé par des concupiscences vertigineuses et dont la puissance de vision poétique atteignait souvent au lyrisme considérable de l'*Ode à Priape*.

Que sont devenues ces *Tibériades,* ces *Phalliques,* ces *Fleurs lascives* de son bagage inédit? Rollinat le sage, le croyant, le naturiste qu'il est aujourd'hui, a dû condamner au feu ces débauches d'autrefois.

Devant le puissant portrait que Béthune a fait du poète, la silhouette lumineuse de l'auteur des *Névroses* a passé dans la chambre noire de nos souvenirs, c'est pourquoi nous avons tracé ces quelques lignes en vue d'encadrer l'expression de cette tête élégiaque qui hurle des plaintes infinies de possesseur de nuées dans une musique diabolique et divine.

Octave Uzanne.





LE

DÉFILÉ LITTÉRAIRE

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE

des Nouveautés du mois

C'est à un mort que l'on doit ce livre de vieillard : « *Feuilles détachées*, faisant suite aux *Souvenirs d'enfance et de jeunesse*, par Ernest Renan, membre de l'Institut (Académie française et Académie des Inscriptions). » L'auteur, en le publiant, a cédé aux sollicitations de son ami très cher et très digne, feu l'éditeur Calmann Lévy. M. Renan y apparaît tel que ses récents discours à la *Pomme* ou au *Dîner celtique*, ou ailleurs, et certaines lettres rendues publiques en ces derniers temps l'ont montré aux liseurs de journaux, c'est-à-dire à tout le monde. Ce sont ces fragments, en effet, qui, avec quelques morceaux de récit ou de critique philoso-

phique et littéraire, composent ce volume. De plus en plus, qui ne l'a remarqué? — la subtilité de pensée de M. Renan, sa finesse d'esprit, se diluent dans une bonhomie souriante, composée avec tant d'art qu'elle donne du charme à ce qui, chez tout autre, paraîtrait éparpillement d'idées et rabâchage. Il a longtemps vécu, la vie lui a été bonne, et, sans s'affliger que la fin s'en rapproche, il n'en est point las; et il la raconte à la grande famille humaine, — la sienne, — d'un ton de patriarche indulgent, aimant toujours les illusions dont il est désabusé; il raconte ce qu'il a fait, ce qu'il a vu, surtout ce qu'il a pensé, se plaisant singulièrement aux nuances fugitives, changeantes, à peine saisissables, aux hypothèses simultanées et contradictoires, à l'éphéméréité des créations de son cerveau de dilettante spéculatif. La causerie est délicieuse, même lorsqu'elle languit ou se répète; on y trouve comme une saveur d'huile et de miel, tout imprégnée qu'elle est, jusqu'en ses malices, d'une épiscopale onction.

Outre les études sur Cousin, H.-F. Amiel, Mme Cornu et quelques autres, les deux morceaux qui présenteront le plus de nouveauté à la plupart des lecteurs sont l'histoire idyllique, si pénétrante et si pieuse, d'*Emma Kosilis* et l'*Examen de conscience philosophique*. Celui-ci clôt le livre; c'est comme un inventaire de l'état d'âme de l'auteur. Il en ressort qu'il ne croit à la réalité de rien, mais qu'il est persuadé de la possibilité de tout; que, pour le reste, il admire les progrès de la science, auxquels il ne voit pas de bornes assignables dans l'avenir, et que, dans leur conduite, les hommes qui ont reconnu le néant des théogonies, des révélations et des cultes n'ont rien de mieux à faire qu'à s'y conformer en suivant le troupeau. Avec cela, un ardent amour de la vérité, et la conviction que l'erreur tombe pièce à pièce; mais il ne faudrait pas beaucoup le pousser, j'imagine, pour lui faire dire qu'en même temps elle se reconstitue morceau par morceau. La *Préface* est aussi fort curieuse : il y revient sur sa conception de l'amour, qui fait, dans le corps du volume, le sujet d'une assez longue lettre à M. Périvier, insérée naguère dans le supplément littéraire du *Figaro*.

Des savantes et délicates variations que M. Renan aime à exécuter sur ces thèmes éternels : Dieu, immortalité de l'âme, causes finales, — nous passons à un travail didactique sur l'*Agnosticisme*, « Essai sur quelques théories pessimistes de la connaissance, » par M. E. de Roberty (F. Alcan, in-18). Ceux que ne rebute pas l'appareil dont les philosophes aiment à envelopper la discussion de ces grands problèmes trouveront, dans ce mince volume, une critique nette et tranchante en même temps qu'une argumentation puissamment cimentée de logique. Mais ces traitements rigoureusement scientifiques de l'*Idée* sortent de notre programme d'*Art*, et je ne peux m'y attarder. Il est intéressant toutefois de noter l'opinion de l'auteur sur le mouvement de réaction contre le scepticisme et le sensualisme qui s'affirme plus fortement de jour en jour : il l'appelle un pseudo-mysticisme, et se défend de lui accorder le titre de néo-mysticisme parce que « ce serait méconnaître la forte part de simulation qui caractérise les élans de l'âme moderne vers l'infini ».

Cela peut nous servir de transition pour arriver au nouveau volume de Joséphin Peladan, *le Panthée* (E. Dentu). C'est le dixième de son « éthopée » sur « la décadence latine ». Je me hâte de dire qu'il est, à mon sens, le meilleur. La thèse est que « l'amour dans le mariage ne peut être tenté que par les riches ou les simples », et qu'il y a « impossibilité d'être pour l'amour parfait, sans la propicité de l'or ». Le développement est l'histoire navrante de deux êtres épris d'idéal, qui s'aiment uniquement et à qui la misère impose la prostitution comme une loi fatalement inéluctable. Ils s'y soustraient cependant : la femme se tue et l'homme devient fou. Le récit, où se meuvent des personnages épisodiques, vivants et raisonnables, est coupé, à intervalles calculés, par des morceaux en prose lyrique qui sont comme des chœurs impersonnels annonçant, expliquant ou résumant l'action, et où l'idée, généralement simple, se déploie en une eurhythmie éclatante et suave : l'art de l'écrivain y apparaît, magistral. Mais ce que je loue par-dessus tout dans ce livre, c'est l'enchaînement logique des événements, l'humanité des carac-

tères, la clarté progressante du style, et enfin l'absence de l'élément merveilleux qui, dans les volumes précédents, fait qu'on se demande si l'auteur est un mystificateur des autres ou un automystifié. Une figure symbolique, d'une beauté douloureuse, par Alexandre Séon, orne la couverture, et Knopff a exécuté au vernis mou un frontispice où des sphinx bizarres et suggestifs traversent les espaces d'une nuit stellée.

Moins inquiétantes, mais non moins chimériques sont les figures que M. Pierre Loti, de l'Académie française, évoque de la cendre du passé et des nuages du souvenir dans son *Fantôme d'Orient* (Calmann Lévy, in-18). Est-il besoin de dire que ces ombres effacées, ces sensations galvanisées, ces sentiments morts ressuscités pour une heure, ces paysages décrits en partie double, — tels qu'ils parurent jadis et tels que les mêmes yeux vieillis de vingt ans les voient, — sont autant d'effluves, subjectifs ou objectifs, d'une personnalité unique, qui est M. Pierre Loti? Quant au fond, c'est le commentaire, le développement et la rectification du premier fragment d'autobiographie amoureuse qu'ait publié M. Pierre Loti, sous le titre d'*Aziyadé*. Je ne parle pas de la forme, qui ne varie guère : toujours le même sirop, avec, chaque fois, un peu plus d'eau dedans. Cette nouvelle production n'est pas pour accroître notre impatience d'entendre M. Julien Viaud prononcer le discours de réception de l'académicien Pierre Loti.

Un qui n'est pas des Quarante, mais qui les connaît assez pour y avoir recueilli les traits d'un type caricatural et répugnant, M. Alphonse Daudet continue la série de ses avatars d'écrivain. Ce n'est pas lui qu'on pourrait comparer à ce marchand de coco qui, à force de remplir sa fontaine sans y renouveler la réglisse, finit par ne plus débiter que de l'eau sale. Il sait que qui n'avance pas recule et que la répétition d'une chose quelconque, fût-elle bonne, fût-elle, en son genre, parfaite, n'est pas le progrès. On fait des faux pas, sans doute, et parfois des chutes. Qu'importe? Le véritable artiste se relève et se met en marche vers le mieux. Je n'avais pas encore lu de M. Alphonse Daudet un roman aussi simple dans sa structure, aussi net et dégagé dans son style, et de plus haute portée sociale que *Rose*

et Ninette : « mœurs du jour » (Collection Guillaume, E. Flammarion, in-18). C'est vraiment le drame du divorce, non pas avant, où le divorce apparaît comme une délivrance et une solution, — mais après, où l'homme de cœur, qui a des enfants, s'aperçoit qu'il s'est mis, par le divorce, dans une situation plus cruelle et désormais sans issue. L'amour profond du père, le naïf égoïsme des deux filles, les odieux calculs d'une mère affolée de mondanité, peut-être inconsciente, mais à coup sûr perfidement féroce, l'implacable fatalité qui ne permet même pas au malheureux homme de se reprendre à un amour nouveau, digne de lui cette fois, et qui, du même coup, scelle le sort déplorable d'une femme, exquise et sublime dans sa maternité, allant jusqu'au sacrifice de tout, voilà ce que M. Daudet nous montre avec les mille détails vivants que son extrême acuité d'observation lui fournit. Une émotion franche et saine y palpite d'un bout à l'autre, communicative, pénétrante, et, par places, d'une poignante âpreté. *Rose et Ninette* a sa place dans l'œuvre du maître à côté — puis-je dire au-dessus ? — de *Jack* et de *Sapho*.

Dans *Ermeline* (Bibliothèque Charpentier), M. Abel Hermant fait une curieuse restitution des mœurs amoureuses à l'époque du Directoire. Le décor est parfait, costume, ameublement, paysage. Mais cela n'est rien à côté de la description fouillée, nuancée, poussée jusqu'au fini extrême, des états d'âme de ces hommes et de ces femmes, amants et amantes, tendres, sensuels, ardents, jaloux, naïfs ou vaniteux. Il y a là une finesse et une sagacité d'analyse, une psychologie rétrospective tout à fait précieuses et délicates. La seconde partie se passe à l'armée d'Italie et la façon dont sont traités les récits de bataille fait invinciblement songer à Stendhal. Non pas que la *Chartreuse de Parme* y soit en rien imitée. Mais, comme dans la *Chartreuse de Parme*, les acteurs ne racontent que ce qu'ils ont vu, tel qu'ils l'ont vu au travers de leurs préoccupations personnelles : de là cet air de famille dans les tableaux des deux écrivains, qui n'enlève rien à l'originalité et à l'invention du second.

Quelque éloigné que soit de nous l'an IV de la première République française, Une et Indivisible, MM. J.-H. Rosny remon-

tent encore un peu plus haut. « C'était il y a vingt mille ans, » ainsi débute leur « roman des temps primitifs », *Vamireh* (Ernest Kolb, in-18). Les grands Dolichocéphales occidentaux, les petits Brachicéphales sacerdotaux de l'Orient, les Tardigrades mangeurs de vers, les Hommes des Arbres qui sont les singes anthropoïdes, la faune de l'époque quaternaire, ses fleuves, ses forêts, ses plaines nues, ses cavernes, tout cela y revit avec une singulière puissance de relief et de couleur, traversé et agité par les aventures du héros Vamireh, qui enlève une femme aux tribus orientales et est ainsi le premier trait d'union entre les deux races. Je ne rechercherai point la valeur scientifique de ces descriptions de choses et d'êtres préhistoriques, et je les tiens pour aussi exactes qu'il se peut. Elles sont, en tout cas, vigoureuses et chaudes, d'une réalité littéraire que nul ne saurait contester. Les personnages qui évoluent dans ce cadre sont bien des hommes, — primitifs et quaternaires, — tant que MM. Rosny voudront, — mais en somme mus par les mêmes besoins et les mêmes passions que nos civilisés fin-de-siècle, avec moins de veulerie pourtant. Le récit, où se succèdent les scènes héroïques d'une lutte incessante de l'homme contre les fauves ou des hommes entre eux, adoucies par les lueurs idylliques d'un amour de femme, est entraînant et véritablement émeut. Je sais bien qu'il y a dans cet attrait et cette émotion le même élément qui a fait le succès des romans indiens de Fenimore Cooper et de ses imitateurs. Il n'en est pas moins vrai qu'on est fortement empoigné, et que les auteurs n'ont pu obtenir ce résultat sans beaucoup d'art. Je voudrais pouvoir citer un long passage de « la nuit belliqueuse », au début du livre, et tout le dernier chapitre, intitulé *Retour*. Ces pages, comme beaucoup d'autres dans le volume, sont grandiosement belles. Je fais mes réserves quant à certains procédés de style et à l'usage de certains vocables comme le « *pleuvotement* des ombres et des clairs » ; mais, en fin de compte, j'ai lu ce livre avec un intérêt croissant et en remarquant partout l'ampleur et la richesse de la forme : je suis heureux de pouvoir rendre ce témoignage d'un livre de MM. J.-H. Rosny.

L'*Écornifleur*, de M. Jules Renard (Paul Ollendorff, in-18),

nous ramène à la société contemporaine, où le raffinement s'exaspère jusqu'à imaginer toutes les vilenies et à en commencer l'exécution, sauf, au moment de les accomplir, à tourner bride précipitamment, pour se réfugier dans les vieux principes, cent fois raillés, d'une honnêteté démodée, parce qu'on ne peut aller plus loin sans s'exposer aux critiques d'un monde qui vous a fait ce que vous êtes, et qu'en réalité on a peur. C'est l'écornifleur qui raconte lui-même son aventure; et comme, s'il est menteur avec tout le monde, il est à peu près franc avec lui-même, il apprécie ses actes d'un ton d'égoïsme candide qui ajoute du ragoût au plaisir évident qu'il prend à dépiauter les âmes des autres. Le talent très personnel de M. Jules Renard, où les Anglais reconnaîtraient quelque chose de leur *humour* et où nous distinguons une ironie froide qu'alimente sans cesse la vue nette des ridicules et des malpropretés de la vie courante, a trouvé là un cadre à souhait pour se développer. Le style est comme la pensée, lucide, tranchant, volontiers cruel. Mais on aurait tort de croire à de la sécheresse et à de l'insensibilité. Ce sarcastique sait émouvoir, et j'imagine que la dureté de son ironie est en raison directe de son effort à refouler en lui les mouvements de l'enthousiasme ou de l'indignation.

Ce ne sont pas les passions atténuées, tenues en bride par le calcul ou la peur, aboutissant au demi-adultère, au demi-viol, au mariage promis et esquivé, écorniflant tout sans dévorer rien, que M. Gustave Guiches aime à peindre. L'auteur de *Céleste Prudhomat* a créé dans *Philippe Destal* (Tresse et Stock, in-18), le type peu ordinaire de l'homme dont un amour prend toute la vie. Celle qu'il aime meurt, il croit étouffer ses regrets dans les plaisirs faciles, et le jour où il rencontre une jeune fille dont la voix et les traits lui rappellent la morte, il l'épouse. Mais Laure n'est pas Adrienne et l'illusion n'est pas possible longtemps. Dès lors, il n'aime plus que son souvenir, s'enferme et s'immobilise en lui, s'en laisse lentement et voluptueusement consumer, et le jour où, surprenant sa femme et son ancien ami qu'elle a pris pour amant, souhaiter sa mort et se partager d'avance ses dépouilles, il est frappé d'une attaque de paralysie et se sent mou-

rir ; il appelle à son chevet les deux indignes et, dans un dernier souffle, leur dit : Merci.

Que de volumes encore, qui demanderaient mieux qu'une sèche analyse, et que je peux à peine signaler ! C'est un nouveau récit de Henry Gréville, *Le Mari d'Aurette,* aimable à lire comme tout ce qui sort de la plume de cet écrivain (E. Plon, Nourrit et Cie) ; c'est *Mer sauvage*, par Pierre Maël, — dont les éditions se multiplient ; c'est *Chaîne dorée* (E. Flammarion), où M. Pierre Sales étudie les déformations que la passion de l'argent peut faire subir à la conscience ; *La Vie d'artiste* (Plon, Nourrit et Cie), dont l'auteur, M. Ch. Moreau-Vauthier, a, lui aussi, « un joli brin de plume à son pinceau, » les « tableautins » si variés et si agréables à voir que le baron Arnold de Woelmont nous envoie de Bruxelles, *l'Habit d'Arlequin* (Bruxelles, Oscar Schepens), les héroïques récits que M. Margueritte intitule *le Cuirassier blanc*, et tant d'autres encore que je dois laisser de côté, quitte à y revenir le mois prochain, pour faire une place, si petite qu'elle soit, aux productions des poètes.

Je ne ferai que rappeler les beaux vers, pleins de fougue, de passion, d'harmonie, de lumière, et, quand il le faut, de tendresse et de gaieté, dont Jean Richepin a tissu son grand drame : *Par le Glaive* (G. Charpentier et E. Fasquelle), où vibrent les héroïques vertus qui, depuis des années semblaient bannies du théâtre, et qui seules, pourtant, font battre haut le cœur.

M. Francis Vielé-Griffin, un des jeunes poètes les plus en vue, donne, sous un titre déjà choisi par lui pour un premier recueil : *Les Cygnes,* de nouveaux poèmes (Léon Vanier), construits, comme les autres, selon les prosodies innovées et vagues, où le son et la couleur, — deux termes synonymes ou tout au moins complémentaires, — jouent un rôle mystérieux, et qui me semblent, à moi, profane, avoir l'harmonie d'une prose cadencée dans le mouvement monotone qu'un traducteur habile obtient en transposant dans sa langue, ligne par ligne, des vers étrangers. Encore M. Vielé-Griffin conserve-t-il un peu de la rime, dont beaucoup de ses émules font fi tout à fait. L'inspiration de ces poèmes est toute personnelle, remembrances d'amour qui se

nouent en symboles, et traversent l'esprit du lyrique comme de grandes ombres sur un mur où chatoie le soleil. En la jeunesse des autres, qui fleurit, j'aime ma propre jeunesse, où il n'est plus guère, hélas ! de fleurs à éclore, et nul plus que moi n'a les yeux tendus vers l'avenir. Mais quoi ! est-ce donc là œuvre de jeunes? Et faut-il croire vraiment que de ces tentatives — curieuses sans doute, et méritoires puisqu'elles impliquent l'inquiétude et la recherche de l'esprit — sortira la formule de la littérature de demain ? Je ne saurais me le persuader. Au déclin des civilisations tout comme à leur origine, la littérature, la poésie, surtout, est la synthèse du sentiment et de la pensée des foules; ce qui fait que, plus tard, on dit qu'elle en est l'expression. Or, dans les œuvres de ces nouvelles écoles, est-il possible de voir autre chose que la contemplation du moi extériorisée en verbe? Et qui, hors ceux d'une coterie d'initiés, ou, si l'on veut, d'une *aristie* que d'autres *aristies* contestent ou condamnent, se sentira ému, soulevé, entraîné par les mélopées languissantes dont le son plus encore que le sens doit, d'après le poète, initier le lecteur à des états d'âme simultanés ou successifs ? A ce point de vue, les *Chansons* de Bruant sont plus *représentatives* d'un des aspects de la société moderne que *les Cygnes* et autres « écrits pour l'Art ». Je pense pourtant que tant d'efforts d'intelligences supérieures ne resteront pas stériles. Plus de liberté dans l'expression, plus de largeur dans la compréhension des choses artistiques, me semblent en devoir résulter, et j'y applaudis d'avance avec joie. Mais, je le répète, les idées générales, les passions communes à tous, voilà la véritable matière de l'Art, et encore plus dans ce qu'elles ont d'universel que dans les caractères d'exception qu'elles peuvent présenter ; parce que cela seul a la puissance d'ébranler sympathiquement les cerveaux, et d'émouvoir affectivement le cœur de nos semblables.

Sous le pseudonyme de François Casale, une jeune fille, doublement française puisque c'est une Parisienne d'Alsace, fait des vers harmonieux et doux, tout pénétrés de grâce et de fraîcheur. *Neiges d'avril* (Fischbacher; in-16), tel est le titre de ce petit volume, pour lequel le poète universitaire Eugène Manuel a

écrit une lettre-préface où il proclame, avec une autorité que je suis heureux de reconnaître, que les vers de François Casale sont charmants, ingénieux et naturels et que ce serait « tant pis pour ceux qui ne goûteraient pas cette jeune et printanière poésie, ou qui lui marchanderaient la sympathie et le respect ».

Le Monde aimé, de M. Ernest Prarond (Alphonse Lemerre), c'est la France, avec ses provinces, ses aspects, ses coutumes, ses mœurs, avec aussi sa « tache noire », l'Alsace et la Lorraine arrachées et faisant plaie à son flanc. Il chante ces grandes choses en bons vers nerveux, pleins, sonores, un peu pléthoriques, peut-être ; mais qui s'en apercevrait s'il n'y en avait tant d'autres lymphatiques et anémiés?

M. Sextius-Michel, Provençal émigré à Paris où il est devenu maire et président des Félibres parisiens, a mis en vers ses impressions au cours des visites qu'il a faites *le Long du Rhône et de la Mer* avec les Félibres et les Cigaliers (Paris, E. Flammarion ; Avignon, Vve Roumanille). Ce sont naturellement des vers du cru... du Rhône, « en prouvençau *linde beluguet* », comme dit Mistral dans une Causerie préfacière. Mais, pour la commodité du très grand nombre d'amateurs qui sont enthousiastes de la langue d'oc tout en n'en comprenant pas un mot, la prévoyance expérimentée de l'auteur a pris soin de mettre en regard une version en vulgaire prose d'oil. C'est un charmant souvenir que tiendront à avoir tous ceux qui ont pris part aux fêtes et excursions du Félibrige, et tous ceux qui regrettent d'en avoir été absents.

Le Livre d'un Forestier, que M. Léon Duvauchel publie chez Savine, est mi-partie prose et vers. Le goût vif des plaisirs de la chasse, l'amour de la campagne sylvestre se manifestent dans l'une comme dans les autres. Quoi qu'il en soit, les autres ne sont pas ce que je préfère : vers spirituels d'amateur, et rien de plus. Ils sont, d'ailleurs, en faible minorité, et la bonne prose, naturelle, alerte, parfumée des senteurs forestières, animée par les récits de chasse et les descriptions d'auberges et de maisons de garde, est d'une lecture délicieuse et saine. Cinq reproductions phototypiques assez bien venues de fusains joliment dessinés par

l'auteur, qui ne se contente pas d'être écrivain sous les deux modes, ornent agréablement cet attrayant volume.

Ces impressions de chasseur et d'excursionniste sont, après tout, des fragments d'autobiographie, C'est aussi ce que nous offre, dans un autre ordre d'idées, M. Francisque Sarcey avec ses *Souvenirs d'âge mûr* (Paul Ollendorff). On se rappelle les *Souvenirs de Jeunesse.* C'est la même bonhomie et le même charme, avec un attrait de métier en plus. Le volume est exclusivement consacré à la carrière conférencière de Sarcey, et il se plaît à y analyser les causes de ses succès et de ses chutes ; il trace même les règles générales que doit observer un aspirant conférencier pour avoir chance de gagner l'oreille du public. Le bon sens, qui n'est un peu gros que par une malice de l'auteur, l'esprit qui pétille au travers, la bonne humeur que les fours n'aigrissent point non plus que les ovations ne la gonflent en orgueil, les vues libres sur les choses littéraires, sur les littérateurs et sur les cabotins de ce temps, les innombrables anecdotes semées partout, font de ce volume un des livres les plus amusants qui aient depuis longtemps paru. Ajoutons que, pour plus d'un, les sages conseils qui y sont donnés en souriant et les leçons qui en découlent le rendent un des plus utiles.

Le sixième volume du *Journal des Goncourt,* le dernier qui doive être publié du vivant de l'auteur et jusqu'à la vingtième année qui suivra sa mort, présente, plus fragmenté peut-être, mais non moins vif, l'intérêt de ceux qui l'ont précédé. Il va de 1878 à 1884, et contient les plus curieux détails sur les livres et les auteurs qui ont marqué dans cet intervalle. Il est bien inutile d'insister ici sur la valeur documentaire et artistique d'un livre que tout le monde lira et à propos duquel je ne pourrais, forcé que je suis de me borner aux jugements d'ensemble, que répéter ce que j'ai eu à dire de ses aînés.

Il y a dans les lettres, dans la philosophie, dans l'histoire, des thèmes éternels, toujours traités, jamais épuisés. Jeanne d'Arc est de ceux-là. Un homme qui a fait de la littérature anglaise son domaine particulier, l'audacieux et patient traducteur de Shelley, M. Félix Rabbe, a eu l'idée de rechercher les traces que le souvenir de Jeanne d'Arc avait pu laisser dans les monuments litté-

raires de l'Angleterre depuis Holinshed, le chroniqueur, et Marlow, le dramaturge, jusqu'aux écrivains de ce temps-ci. Il en est résulté un livre de près de quatre cents pages, tout à la gloire de la Pucelle (*Jeanne d'Arc en Angleterre* ; Albert Savine). Notre patriotisme, non moins que la vérité historique, y trouve son compte. Mais il faut encore savoir gré à M. Rabbe d'avoir, en faisant un corps de tous ces témoignages épars, mis en pleine lumière la bonne foi et l'impartialité de nos voisins sur cette question, et contribué ainsi à dissiper les malentendus et les notions fausses, si tenaces dans certains esprits.

La collection *les Artistes célèbres,* que publie la librairie de l'Art, vient de s'enrichir d'une biographie d'Abraham Bosse où M. Antony Valabrègue a avivé sa science spéciale de la grâce de son esprit. Le volume, un in-4° de 116 pages, ne contient pas moins de 42 reproductions. Il est terminé par un catalogue détaillé, que les amateurs et les marchands d'estampes eux-mêmes pourront consulter avec fruit.

J'ai à signaler la continuation de deux beaux et grands ouvrages, l'un où la compilation — éclairée, il est vrai, par une judicieuse et savante critique — a la plus forte part : Le recueil des documents pour l'histoire du club des Jacobins de Paris, dont M. F.-A. Aulard publie le troisième volume, qui va de juillet 1791 à juin 1792 (Jouaust ; Noblet ; maison Quantin ; in-8°), et l'autre, de qualités historiques plus hautes, dans lequel M. Albert Sorel expose lumineusement et en détails l'histoire de l'Europe dans ses rapports avec la Révolution (*L'Europe et la Révolution française ;* E. Plon, Nourrit et Cie ; in-8°). L'auteur vient d'en donner la quatrième partie (1794-1795). Il y traite plus particulièrement la question des limites naturelles de la France, sujet qui n'a malheureusement rien perdu de son intérêt d'actualité.

Les livres de M. Édouard Drumont serviront, sans doute, à l'histoire, mais ils sont loin de la sérénité qu'on demande aux œuvres de l'historien. Ce sont des livres de combat et d'attaque, à ce point que l'auteur doit venir en personne à la rescousse et les défendre l'épée à la main. Ce n'est pas le rôle de *l'Art et l'Idée* de rechercher si, dans son dernier volume, M. Édouard Drumont a

réellement découvert et révélé *le Secret de Fourmies* (Albert Savine). La vérité, qui n'est pas la même quand on passe d'une frontière à l'autre, ne change pas moins avec les partis. Ce qui est incontestable évidence dans un camp est odieuse calomnie dans l'autre; quant aux indifférents, à quoi bon s'adresser à eux? Ils n'y apportent qu'un intérêt de curiosité, et pour peu que leur tranquillité risque d'en être troublée, ils préféreront de beaucoup se passionner pour César contre Pompée, ou pour Vercingétorix contre César. Donc, en attendant que les événements lugubres qui se passèrent à Fourmies l'an dernier soient, pour pouvoir être jugés impartialement, devenus de l'histoire ancienne, il ne me reste qu'à constater que l'anti-sémite Édouard Drumont n'a rien perdu de sa fougue, de l'ardeur de ses convictions ni de sa vigueur à les soutenir.

Les chroniques des tribunaux que fait M. Maurice Talmeyr ont toujours une allure dramatique saisissante, et il y ajoute souvent une enquête personnelle qui lui permet de montrer à ses lecteurs bien des dessous pittoresques, tragiques ou lamentables, de la vie du peuple à Paris. Ce sont donc de véritables études de mœurs, et il faut lui savoir gré d'en réunir les principales en une série de volumes, dont le second vient de paraître (*Sur le Banc;* 2[e] série. Plon).

Sur ce banc, où M. Talmeyr prend des types si variés de vicieux et de criminels, viennent souvent s'asseoir de pauvres créatures qui ont perdu le sens moral en des lieux reconnus, surveillés et protégés par la police, sous le nom officiel de maisons de tolérance. Le docteur Louis Fiaux, qui a déjà écrit plusieurs ouvrages sur la police des mœurs et sur la prostitution, publie, chez l'éditeur Georges Carré, une étude très fouillée et d'une austère, mais complète, franchise, sur ces maisons, les traitements auxquels les femmes y sont soumises, et l'insuffisance des garanties sanitaires qu'elles peuvent présenter. Il conclut nettement et fortement à leur abolition. On comprend que nous ne nous arrêtions pas à un tel sujet; mais il fallait mentionner ce travail consciencieux et hardi, qui touche aux plus délicats problèmes d'hygiène et de moralité.

Pour revenir à de plus innocents tableaux, nous n'avons qu'à prendre les *Récits de nos Élèves*, recueillis et revus par M. Auguste Bourgoin, professeur au lycée Michelet, et illustrés par le maître dessinateur Gustave Fraipart (E. Flammarion). Ces compositions, de tons très divers, ont toutes de l'intérêt et quelques-unes témoignent d'un véritable sens littéraire. Elles forment, dans leur ensemble, un charmant et utile complément à l'ouvrage si bien composé, si plein, si pratique, mais plus didactique, de MM. Lhomme et Petit, que je signalais le mois dernier : *La Composition française aux examens* (Noury et Cie; in-8°). C'est le livre de lecture à côté du livre d'étude. D'une exécution matérielle soignée, artistique même, et ne coûtant pas plus cher qu'un in-18 ordinaire, c'est un volume à mettre dans la case de tout élève de seconde et de rhétorique : ce n'est pas à dire qu'il ne soit pas bon à récréer et à instruire des lecteurs plus âgés.

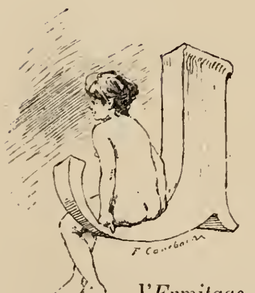
Notre morceau bibliographique de la fin, celui qu'il convient à un bibliophile de garder pour la bonne bouche, est aujourd'hui un morceau de taille et de choix. Il ne s'agit de rien de moins que d'une bibliographie sportive, dressée par M. le comte G. de Contades sous le titre : *Les Courses de chevaux en France* (1651-1890). On se rappelle peut-être un curieux article, donné jadis par le comte de Contades au *Livre*, sur les sportsmen bibliophiles et particulièrement sur certaines reliures à emblèmes équestres. L'auteur préparait-il déjà le travail considérable que j'enregistre aujourd'hui? Rien n'est plus probable. Quoi qu'il en soit, ce volume est .le très bien venu. Préface agréablement érudite et spirituellement anecdotière, catalogue aussi complet et détaillé qu'on pouvait l'espérer, où la plupart des articles sont suivis de notes curieusement documentées, tirage restreint exécuté sous la direction de Rouquette, rien ne manque à ce bel in-octavo pour en faire un de ces livres de chevet que les bibliophiles se plaisent à consulter.

B.-H. GAUSSERON.



LES ÉCRITS DES JEUNES

REVUES ET IDÉES NOUVELLES



Je crois que dans ces derniers temps, il avait été question de nouveaux manifestes parmi le monde de la jeune littérature. D'aucuns, même, préparaient déjà des réponses. Les manifestes prédits n'ont pas vu le jour, mais, à leur place, et à propos du romanisme, ont paru trois bons articles : dans l'*Ermitage :* le *Repentir de Pythéas,* par M. Maurras, *la Romanité,* par St-Antoine; et, dans *la Plume*, *Ecoles,* par M. Retté. Malgré le talent de M. Maurras, il ne semble pas que l'école romane exerce jamais une grande influence sur les écrivains nouveaux, et le terme de symbolistes — selon le mot de Retté et celui de R. de Gourmont — semble devoir rester

« une étiquette désignant les poètes idéalistes de notre époque : une épithète commode, et rien de plus ».

Vouloir à tout prix que l'art n'existe pas hors de pays roman, cela est aussi trop absurde. « Quoi ! il n'y aurait pas d'art persan, d'art hindou ? s'écrie St-Antoine... — Que nous ayons, ces derniers temps, abusé de l'obscurité germanique ou anglo-celte, et qu'un régime de clarté et de méthode nous doive être tonique, il n'y a pas là matière à fondation d'école. »

Il ne faut cependant jamais prendre ou rejeter en bloc, et on doit reconnaître que M. Maurras a raison de faire dire par Pythéas aux jeunes littérateurs : « Jupiter nous a chargé d'introduire la loi dans la confusion, de proclamer l'harmonie au sein du trouble même... de séparer le doux de l'amer, le ferme de l'instable, et ce qui doit périr des choses immortelles ; » « de tirer, selon le mot de Guiguou, nos rêves des limbes de l'ébauche. » « Il faut guider sa fougue, dit encore Alph. Germain (étude sur *de Groux, Revue de la Littérature Moderne*), non se livrer à elle. L'action gagne toujours à être présentée en d'eurythmiques linéatures ; s'en tenir à l'ébauche, c'est gaspiller son talent. » Et M. Séailles, de la *Revue Blanche,* fait au Vinci cet éloge, que quelques écrivains, même néo-romans, feraient bien de s'efforcer de mériter : « il a voulu la réalité de ses rêves. »

A ces citations, toutes empreintes du même esprit, on sent qu'il passe dans les arts nouveaux un souffle réformateur. L'exubérante imagination de nos poètes les a conduits parfois à un manque d'ordre et de cohésion qui enlève à leur production une grande somme de charme et d'effet sans y ajouter aucunement de la valeur artistique. Ils le sentent et se corrigent. C'est qu'en effet, si la forme n'est rien quand elle ne couvre rien, l'idée, cette subtile essence, qui n'est pas enfermée dans un vase adéquat, s'échappe en brume insaisissable, Et si les rêves des déséquilibrés conservent l'incohérence des songes, ceux de l'artiste se concentrent, se condensent de plus en plus jusqu'à se fixer en images, — symboles immuables, — d'une parfaite netteté : alors, évoquée par le sentiment qu'elle doit exprimer, la forme, selon le mot de M. Séailles, n'est que l'esprit visible.

Mais dire que les romans atteignirent seuls ce but, c'est n'avoir rien compris aux pures harmonies du Kalewala ni aux Créations des Eddas, qui, bien qu'exubérantes d'une vie intense et profonde, sont cependant formées, et éternellement.

A cette perfection atteinte parfois par l'âme vierge des rapsodes, nous, dont le sens artistique est faussé par la contemplation de trop d'œuvres médiocres, nous n'y pouvons parvenir que par des études techniques et esthétiques. Nombre de bons esprits sont là pour nous diriger. Alph. Germain, dans *la Plume,* s'occupe de la *décoration au théâtre,* et, dans *l'Ermitage,* de la *décoration de l'intérieur*. Ici, il conseille au dramaturge de « faire porter par les acteurs les couleurs de sa pensée; — complémentariser son esthésie passionnelle par la décoration; — nuancer le décor expressivement afin qu'il joue son rôle dans la pièce, et que, le rideau levé, aucune dissonance ne choque l'œil du spectateur ». Là, il demande que la fresque intime remplace le tableau de chevalet qui ne s'harmonise que par hasard à l'ameublement, et énonce quelques lois de décoration: « Une toile n'est pas décorative parce que kilométrique... On lie à l'architectonique, on adapte, on incorporise au mur: par l'Eurythmie, l'Unité de composition et d'échelle, l'interprétation synthétique des personnages et de la nature... » et la science de l'arabesque et du rythme des lignes.

M. Ernst, d'*Art et Critique,* étudie le *Silence* au théâtre. Il nous le montre, dans les œuvres de Wagner, exprimant: « Le virginal émoi... l'amère volupté des adieux... l'étonnement... l'incompréhension d'une âme très simple... », etc. Enfin, M. Beerbohm Tree, dans une conférence faite à Londres et reproduite par la *Revue d'Art Dramatique,* combat le culte du laid. Etudiant, avec une trop froide impartialité, *la Princesse Maleine,* il dit que « le drame doit être littéraire, mais d'abord dramatique » et que « les hommes demanderont toujours à l'art de leur présenter un miroir dans lequel ils se voient en beau ».

A ces excellents enseignements critiques, M. Dubus, par l'exemple qu'il donne, joint quelques conseils aux facteurs des vers libres, à ces poètes qui sont, idéistement, les plus pénétrants,

les plus subtils d'entre les jeunes, mais dont la prose bien cadencée ne saurait remplacer le vers qui a sa raison d'être dans le nombre, la durée, l'accent, la rime ou l'assonnance. Ses pièces, publiées par le *Mercure* et *la Plume* (*Quand les violons sont partis*), montrent qu'il a compris que la rime ne suffit pas à rythmer, et qu'il sait qu'en aucune langue — européenne, au moins (je ne saurais parler des autres) — on ne fit des vers sans conserver quelque rapport de nombre dans les pieds ou dans le mètre ; il a vu que le but auquel devait aboutir le disloquement de l'alexandrin était la création de césures plus nombreuses, mais régulièrement disposées.

Ses vers de neuf pieds sont très harmonieux :

> L'or rosé | de l'auro | re incendie
> Les vitraux | du palais | où se danse...

Le grand artiste qu'est H. de Régnier arrive souvent à la même disposition régulière de césures. *Tel qu'en songe* (*Jeune Belgique*) renferme des images étrangement nettes, riches et évocatrices d'idées. Le poète chante :

> ... Les doux vergers de notre songe
> Où le passé sommeille, tressaille et se rendort,
> Au bruit de ses fruits mûrs qui tombent
> A travers l'oubli, dans la mort,
> Un à un et un encor.

L'art « étrange et solitaire » du chantre des épisodes a pour compagne, dans le même recueil, — où se trouvent aussi des *Rimes* de Gilkin, — la poésie maladivement intense de Verhæren, qui, dans les Chimères des *Rideaux*, revoit celles qui blessèrent son âme :

> Mon âme est une proie
> Avec du sang et de grands trous
> Pour les bêtes d'or et de soie.

Aussi intense, à force de vérité montée au style, *le Beau roi Charles IX*, si humain, de Giraud, est terrible et poignant.

Le Rêve de vivre (*Ermitage*) de C. Morice, bien qu'obscur

à certains passages, témoigne de moins de force et de plus de pensée :

Je sais un pays de merveilles,
Toute autre patrie est l'exil ;
C'est d'y rêver lorsque tu veilles
Sur mes rêves qui fait mes cils
Trembler au bord de mes paupières.

Les Crépuscules (*St-Graal*) sont pour M. Morice un thème à évocations où la sensation est prise comme élément de description. Plus lyrique, Le Cardonnel, dans les crépuscules de son âme lassée (*Tentation, Ermitage*), entend les tabacs dire :

Reste un chanteur, mais pour toi seul, parmi nous seuls.
Va, nous te conduirons à la tombe avec charme,
Et si, devant la vie enfin ton cœur désarme,
D'avance nous aurons pour toi de doux linceuls.

Ses vers des *Deux années* sont pleins d'images fraîches et bien expressives : l'année précédente vint « Adorable,... en bondissant sur les collines », et à l'approche de la nouvelle, qu'accompagne l'espoir, il « entend chanter à l'Orient toutes ses futures années ».

Le Mercure aussi publie de bien bonnes poésies : l'*Hortorum Deus*, de Catulle, traduit par Raynaud ; la *Fée aux Mousselines* de J. Court, *les Captives*, descriptions alertes et nettes d'A. Aurier, et des vers du *Rhymer's Club* de Londres, parmi lesquels il faut citer *les Carmélistes* de M. Dowson, mais surtout *Beauty Accurst,* de M. Richard de Galienne, pièce absolument géniale.

J'aurais tort d'oublier M. Redonnel, qui en des *Pages Sereines* (*Ermitage*) regarde « Son cœur se pavaner — Avec, au bras, une princesse de son choix » et Boès, dont les vers (*Pour Violoncelles*), charmants d'ailleurs, sont gâtés par « le bagne obscur de son âme » et « le pesant boulet des avrils d'antan ». Il faut encore citer : dans la *Plume*, l'*Ode à Du Plessys*, de M. de la Tailhède ; *Nocturne*, poésiquette assez descriptive de la Nuit aux bois, par Degron ; — dans la *Revue Indépendante, Turris Eburnea*, vers et scènes trop décoratifs, de G. et J. Couturat ; le *Vœu de Vivre* de

R. Ghil ; — dans la *Revue de la Littérature Moderne,* des vers de M. Legrand, *A tel poète symboliste,* signalent le défaut commun aux jeunes : la prépondérance trop absolue de l'âme sur le cœur. Quant aux *inédits,* très inférieurs, de Baudelaire, la *Revue de l'Évolution* aurait mieux fait de ne pas les publier.

On ne retrouve pas dans les proses lyriques les hésitations de facture qui si souvent déparent les vers de nos poètes. Presque toutes, subtiles, pénétrantes, sont inspirées par le plus ardent mysticisme. Sans parler des poèmes du *Saint-Graal,* revue mystique par principe et par programme, nous voyons dans la *Jeune Belgique* un grand artiste du style, M. Demolder, conter comment Nazareth devint *La Cité morte dans l'or,* quand tous ses habitants eurent suivi Jésus « qui s'en allait, magnifiant les foules ». Il y a également une sensualité mystique et un idéalisme sensuel dans les proses, *Vers l'impossible,* que M. Tardivaux publie dans *l'Ermitage,* à côté des *Dédicaces,* de Retté, un peu intime, mais profonde d'expression en même temps rêveuse et passionnée.

Puis, c'est M. Mazel qui nous montre *Les trois rois Mages,* moins clairvoyants, dans leur science, que les bergers, les simples, dans leur instinct ; puis, M. de Gourmont qui nous révèle, dans *la Plume,* les ingénieuses *Correspondances* qu'il suppose entre la vie présente et la vie en Dieu. Tous mystiques, vous dis-je, tous... excepté, cependant, J. Renard, du *Mercure,* dont le *Poil de Carotte* est si vrai, si positif, et J. Rosny, de *la Revue de l'Evolution,* dont *la Christmas* est si « photographie instantanée ».

Le voyage du jeune Hilarion par H. de Regnier, et les *Inédits* de Laforgue dans les *Entretiens ;* — *Le Fantôme,* de M. de Gourmont, dans le *Mercure ;* — L'ironique nouvelle : *Balaguère de Balaguère,* par M. Gaulot, et le spirituel *Pèlerinage à Bayreuth,* par M. de Saint-Auban, dans la *France Moderne ;* — D'intéressantes études sur *Le Théâtre en Allemagne,* par M. Wagnon, et sur *la Littérature Scandinave* par M. de Casanove, dans la *Revue d'Art dramatique;* — *Les Magiciens du style,* par M. Riotor, dans la *Revue de l'Evolution;* et des extraits d'Ibsen dans la *Revue Indépendante* complètent la série d'articles à signaler.

A voir tant de talent et d'efforts chez les « Jeunes » on s'étonne qu'ils n'aient pas encore fait cette *Trouée* dont parle M. Corneau dans *Art et Critique.* Pourtant, leur triomphe importe, sinon à eux, du moins à notre époque, et il serait peut-être bon, selon le *Projet* exposé par M. Germain dans les *Entretiens,* « qu'une société d'écrivains s'entendît avec une Société d'artistes, — celle des Indépendants, par exemple, — pour organiser à frais communs une exposition... On installerait des tables, avec périodiques et livres à la disposition des visiteurs; en une salle réservée des auditions poétiques alterneraient avec des conférences. »

Pourquoi ne pas essayer? C'est peut-être un moyen de faire connaître au public l'art nouveau qu'il ne dédaigne que par ignorance et de préparer le *Règne de l'Esprit* dont Lorenzo Vero nous a parlé, dans *Art et Critique,* avec tant d'éloquence.

PIERRE VALIN.





LES ARTS

ET

LES IDÉES DU MOMENT

ÉCHOS ET NOUVELLES

A ce moment de l'année, la vie intellectuelle redouble ; il semblerait que de mars à juin l'atmosphère sociale soit plus propice aux réputations naissantes, plus accessible aux voix de la renommée. Aussi dans les arts et les lettres chacun se hâte, se bouscule, s'agite pour arriver à mettre en lumière les productions idéales, les uns chez le libraire, d'autres dans des expositions publiques, ceux-ci dans des auditions théâtrales.

C'est également en mars que commencent à se liquider, à l'hôtel des commissaires-priseurs, les collections dignes d'attention. Il n'est pas une Gazette qui

parviendrait à tenir registre complet de tous ces événements littéraires, artistiques, bibliographiques ou bibliopolesques. Aussi m'efforcerai-je ici de classer par ordre tous les renseignements susceptibles d'intérêt pour les lecteurs de cette revues. — A nos amis les livres, offrons la priorité.



Les Livres. — *Ceux qui viennent de paraître.* — Je ne parlerai que de ceux qui ne sont pas du ressort de mon collaborateur Gausseron ; je voudrais pouvoir dire *Livres de Bibliophiles,* mais vraiment il n'en paraît plus... ou si peu et de si médiocres !

Dans le dernier mois, disette complète, car je ne puis guère citer comme tel le joli livre du maître d'armes Vigeant : *Ma Collection d'escrime,* avec des dessins de Frédéric Régamey ; ce n'est là qu'un fort luxueux catalogue des manuscrits, albums, livres, tableaux, dessins, portraits, armes, bronzes et objets divers de Vigeant : ce n'est donc pas à proprement dire un ouvrage de bibliophile, si joli et coquet qu'il puisse être,

C'est de New-York, chez Duprat et C°, qu'il nous en arrive un véritable sur *Quatre bibliothèques privées* de cette ville, *Four privates libraries of New-York,* par M. Henri Pène du Bois. Voici très longtemps que cet ouvrage était annoncé et je l'attendais avec impatience, car l'on ne cesse de nous vanter les merveilles de certains amoureux des livres d'outre-Océan et j'en sais quelques-uns dont les vitrines contiennent des merveilles.

La vérité me force à dire que l'ouvrage de M. H. Pène du Bois m'a très vivement désillusionné. Le texte est merveilleusement imprimé par de Winne qui est, me paraît-il, un typographe hors ligne, mais il est fort mal décoré à l'aide de vignettes empruntées aux anciens bouquins de Rouveyre, et les gravures hors texte, reliures, autographes, reproductions de dessins, n'ont rien de rare et ne méritaient pas tout le souci qu'on a pris de les mettre en relief. Cependant ce sont là quatre bibliothèques estimables et dont les propriétaires, MM. Avery, Beach de Forest, Jolly Bavoillot, etc., sont des ama-

teurs de haute marque et de grand goût ; mais je ne crois pas que M. Pène du Bois ait traité les collections de ces messieurs avec l'attention et l'habileté nécessaires. Son étude est par trop sommaire, il a fait œuvre de journaliste reporter plutôt que de bibliographe et c'est ce dont je l'incrimine. Les bibliothèques ne sont pas faites pour être *interviéwées* à la légère, et je ne crois pas qu'aucun des quatre amateurs *bibliothécographiés* soient d'un avis contraire à celui que j'exprime. J'en dirais long sur ce sujet.

M. Duprat nous a déjà donné de belles publications et nous en adressera encore. — J'ai fourni une lettre-préface au livre dont je viens de parler avant de le connaître : ni l'auteur, ni l'éditeur ne prendront en mauvaise part les observations de bibliophile sincère que je viens de leur adresser. *Je pense, donc* JE DIS.

Testard poursuit son *Édition Nationale* de Victor Hugo. J'avais beaucoup admiré la première livraison des *Travailleurs de la Mer,* illustrés par Duez. Les livraisons suivantes m'ont laissé plus froid. Attendons la suite.

Le second fascicule du tome XII du *Catalogue général de la librairie* française d'Otto Lorenz vient de paraître. Quel monument admirable que ce livre, et comme on est heureux de le voir poursuivre méthodiquement !

Les Annales littéraires des bibliophiles contemporains ont été distribuées aux Sociétaires. De même, l'*Annuaire des Amis des Livres* a paru. Mais ce dernier combien mal imprimé ! c'est lamentable à voir ! *Lorenzaccio* y est écrit *Lau !! !*

La Maison Hachette commence une superbe et bien intéressante publication par fascicules qui sera un gros succès. *Les Capitales du Monde, Paris,* par François Coppée, a déjà été mis en vente. Bientôt défileront toutes les fières cités d'Europe et quelques villes pittoresques comme Tokio, Pékin et New-York. La Maison

Hachette a eu là une heureuse initiative et l'ouvrage en voie de publication sera bientôt traduit dans toutes les langues.

Le quatorzième volume de la *Grande Encyclopédie* vient de paraître. On voit que cette formidable publication avance avec une grande rapidité. D'ailleurs, le public est fixé depuis longtemps déjà sur la haute valeur des articles que d'éminents spécialistes rédigent pour cette œuvre intéressante. Le succès que l'*Encyclopédie* rencontre en France et à l'étranger est la meilleure récompense de ceux qui ont conçu et réalisent cette grande idée.

Un libraire parisien, M. Albert Schulz, a eu l'excellente idée de dresser le *Catalogue méthodique des revues et journaux parus à Paris jusqu'à fin 1891* (Paris, Albert Schulz, in-18 de 83 p.). Ce catalogue donne le titre, la date de la création, le nom de l'éditeur ou de l'administration de chaque périodique et les prix d'abonnement pour Paris, la province et les pays faisant partie de l'union postale. Il n'y a pas moins de quarante-huit divisions. Quelques fautes d'espèces diverses se sont glissées dans ce travail.

On pourrait relever quelques omissions, ce qui était inévitable pour une première édition; mais telle qu'elle est, la présente brochure, qui mérite d'être tenue au courant chaque année, est appelée à rendre des services de plus d'un genre à tous ceux qui s'occupent, à un titre quelconque, de la presse française. Une table alphabétique, placée à la fin de l'opuscule, rend les recherches faciles.

Parmi les livres a paraitre prochainement, il faut citer : à l'ancienne maison Quantin, *l'Album de l'Œuvre de Raffet,* avec quatre-vingts reproductions; puis, dans la Bibliothèque d'histoire illustrée : *Origine et formation de l'Espagne,* par Mariesol; *La Grèce avant Alexandre,* par Paul Monceaux. Dans la Bibliothèque des Sciences et de l'Industrie : *Les Mines,* par Badoureau; dans la Bibliothèque des Beaux-Arts : *L'Architecture de la Renaissance,* par Léon Palustre; *Les Styles français,* par le chevalier Chevignard; *L'Art chrétien,* par Pératé.

On nous télégraphie de Londres que les éditeurs Longmans publieront avant la fin de ce mois un volume de poésies diverses de feu lord Lytton, ayant pour titre *Marah*.

Aucune de ces poésies n'a été publiée jusqu'ici.

Ce recueil comprend les vers que composait lord Lytton au moment où la mort est venue le surprendre.

Dans quelques jours paraîtra, chez les éditeurs Macmillan et Cie, après avoir été représenté en Amérique, le nouveau drame du poète-lauréat lord Tannyson, intitulé : *The Foresters : Robin Hood and Maid Marian.*

On annonce, chez E. Fisher Unwin, une traduction anglaise du nouveau livre de Daudet, *Rose et Ninette*. — *La Débâcle,* traduit par E.-A. Vizetelly, sous ce titre : *The Downfall,* est publiée dans le *Weekly Echo,* et paraîtra bientôt en volume.

Le Catalogue général de la Bibliothèque nationale. — La Bibliothèque nationale achève ces jours-ci son catalogue général.

Cette grosse nouvelle n'échappera à aucun lettré de France ou de l'étranger, car elle marque une date considérable dans l'histoire de la bibliographie.

A ce sujet, un rédacteur du *Figaro* a fourni de très précieux renseignements que voici :

Jusqu'à présent, personne ne savait au juste ce que renfermait le département des imprimés de la Bibliothèque nationale ; on ne connaissait même pas le nombre exact des volumes.

Jusqu'à la Révolution, les catalogues de la Bibliothèque du Roi avaient été tenus tant bien que mal, mais à cette époque les confiscations opérées sur les corporations civiles et religieuses « nationalisèrent » un si grand nombre de livres et de manuscrits qu'il ne fallut plus songer à en dresser la liste, avec le personnel restreint et les insignifiantes ressources financières dont on disposait.

A peine pouvait-on se procurer le nombre de charrettes nécessaires à les transporter, soit à Paris, soit en province, dans les *dépôts littéraires* qui furent créés à cet effet.

Dans les départements, ces dépôts devinrent le noyau de toutes les bibliothèques municipales que possèdent actuellement les chefs-lieux.

A Paris, où les richesses littéraires des abbayes et des congrégations étaient plus abondantes que partout, les magasins furent vite pleins. Saint-Germain-des-Prés et Saint-Victor notamment avaient fourni une telle provende qu'on était débordé. Quant aux livres des chanoines de Sainte-Geneviève, ils étaient si nombreux qu'on renonça à les apporter au tas commun. C'est à cette circonstance que la bibliothèque actuelle de la place du Panthéon doit son existence.

On avait d'abord songé à diviser tout cela par lots, et à l'attribuer aux diverses villes de France, mais on recula bientôt devant l'impossibilité de faire un partage raisonné, et on se borna à créer dans la capitale même des bibliothèques spéciales. Ainsi sont nées ou se sont enrichies les bibliothèques de l'Institut, du Sénat, de la Chambre des députés, de nos grandes Écoles, etc.

Enfin, quand on eut pourvu à toutes ces dots, on envoya, en bloc, tout ce qui restait, à la rue de Richelieu.

L'administrateur général de l'époque, M. Vampraët, un archiviste incomparable, n'eut garde de s'opposer à cette bonne fortune ; mais dès lors on était noyé dans le nombre, et on laissa au temps le soin de débrouiller le gâchis. Vampraët, à force de travail et de mémoire, était parvenu à instituer un semblant d'ordre et à connaître en gros son fonds. Mais lui seul avait la clef de son répertoire mental et, quand il mourut, vers 1836, on s'aperçut avec effroi que personne n'était capable de se reconnaître dans cet océan de bouquins.

Les premières tentatives de rangement méthodique, sinon de recensement, datent donc de Louis-Philippe. On divisa d'abord les livres en grandes rubriques, histoire, philosophie, sciences, etc.; puis par format, et dans chaque format par nom alphabétique d'auteur. C'était d'abord le chaos.

En 1852, on eut recours à des procédés plus rigoureux.

On s'attaqua d'abord aux volumes d'histoire de France, dont le catalogue fut imprimé et ne remplit pas moins de onze volumes in-quarto. Puis on passa aux autres divisions et, petit à petit, on obtint une série de catalogues spéciaux.

Mais ce qu'il fallait de toute nécessité pour que la science pût connaître ses ressources et le public trouver les ouvrages dont il avait besoin, c'était fondre tous ces éléments épars en une seule liste, et c'est ce gigantesque travail qui vient d'être mené à bien de nos jours. Pour cela on a procédé à l'établissement d'une fiche spéciale par unité de volume ou d'ouvrage, correspondant à un numéro d'ordre distinct collé au dos du livre correspondant. Il y a environ trois millions et demi de ces fiches rangées alphabétiquement dans les petites cases en bois; l'inventaire est terminé.

Le chiffre de trois millions et demi ne correspond pas exactement à celui des ouvrages, parce que certains d'entre eux, ayant plusiers auteurs, ont nécessité l'établissement de plusieurs fiches; mais on sait que le département des imprimés comprend, en dehors des collections de journaux, environ 2,500,000 articles. Le nombre exact ne peut être indiqué ici, puisqu'il varie d'un jour à l'autre par suite des acquisitions nouvelles. Nous ne le donnons donc qu'à quelques milliers près.

L'honneur de ce colossal résultat revient, en première ligne, à M. Léopold Delisle, membre de l'Institut, l'éminent administrateur actuel de la Bibliothèque nationale, qui, depuis le jour de sa nomination, s'est dévoué corps et âme à cette tâche. Il a certes d'autres titres, nombreux, à la reconnaissance des travailleurs; mais celui-là suffirait à sa réputation de moderne bénédictin.

Tout n'est cependant pas terminé pour le public. Le catalogue sur cartes volantes ne peut être mis à sa disposition sous peine d'un désordre qui équivaudrait à la perte des volumes, puisqu'une fois les fiches déplacées il serait matériellement impossible de retrouver les ouvrages. Il faut donc de toute nécessité le recopier d'abord, puis le faire imprimer. Or, les fonds manquent. La question sera posée avant la fin de cette année par le ministre de l'instruction publique, et il faut espérer que, mainte-

nant que le plus difficile est fait, un simple détail budgétaire ne viendra pas retarder le moment où les érudits et les curieux de tout ordre pourront documenter leurs études, et connaître par eux-mêmes toutes les ressources du trésor littéraire de la nation.

Puisque nous parlons de bibliothèques, donnons une intéressante statistique, périodiquement publiée, celle qui concerne les livres des bibliothèques municipales de Paris. On vient d'établir un atlas indiquant les opérations de ces établissements pour une année. Il en résulte que, durant cette période, 1,277,436 ouvrages ont été lus, dont 1,115,800 chez les lecteurs eux-mêmes et 161,636 sur place.

Sur le chiffre total des ouvrages lus, plus de 50 p. cent, soit exactement 625,489, sont des romans. Et, parmi les romanciers les plus demandés, figurent Alexandre Dumas père et Eugène Sue; Balzac et George Sand sont quelque peu dédaignés. Au nombre des contemporains, c'est M. Émile Zola qui est en tête des auteurs les plus demandés. Après lui figure M. Jules Verne, MM. Gaboriau et de Montépin sont en défaveur marquée.

La poésie — qui l'eût cru? — occupe le second rang. Elle est représentée dans le chiffre total des ouvrages lus par 187,404 volumes. Victor Hugo tient le premier rang. Quant aux symboliques, ils n'ont eu que 11 lecteurs.

En troisième rang viennent les ouvrages de géographie et de voyages avec 164,345 volumes lus, les sciences et les arts avec 121,934 volumes, l'histoire avec 113,120 volumes, la musique avec 59,737 volumes, enfin les langues étrangères, en dernier lieu, qui n'entrent dans la statistique que pour un chiffre infinitésimal, soit à peine un millier ou deux de lecteurs.

Le XIe arrondissement étant le plus peuplé est naturellement celui où le nombre des lecteurs a été le plus grand.



Ventes de Livres. — Les ventes intéressantes commencent rue Drouot et salle Sylvestre. Dernièrement, dans une adjudica-

tion de manuscrits, dirigée par MM. Paul Huard et Guillemin, on a vu de belles enchères; deux fameux manuscrits ont été adjugés : la *Chronique de Normandie*, au prix de 20,000 francs; le *Grand Coutumier de Normandie*, à 12,000 francs, et le *Roman de la rose*, 5,890 francs. Cela prouve que les amateurs ne manquent point et qu'il est encore de beaux jours pour la bibliophilie. Je publie ces adjudications en vue d'encourager les collectionneurs qui, souvent, se laissent impressionner par de pessimistes détracteurs.

De tout temps on a aimé les livres et on les aimera dans tous les temps. Les prix pourront varier, la passion, ou plutôt le culte du beau en art et en littérature ne variera jamais. Et c'est ainsi que nos chefs-d'œuvre passeront à la postérité; car, en vérité, c'est par les collectionneurs seulement que les traditions du passé nous ont été pieusement conservées et le seront encore.

En ce moment on procède à la dispersion de la belle bibliothèque de M. Müller, dont le catalogue dressé par Morgand est si nourri de merveilles. Il faut lire le catalogue et le conserver; il est enrichi de belles reproductions.

La vente Müller comprend à peu près tout ce qu'il est glorieux de posséder en éditions originales ou illustrées de nos grands écrivains français. Elle comprend même une suite remarquable de nos romantiques, qui se payent encore assez cher. *Notre-Dame de Paris*, de Victor Hugo, et *Mademoiselle de Maupin*, de Théophile Gautier, s'y trouvent en riches reliures et avec leurs couvertures primitives.

Un livre bien suggestif, qui apparaît dans cette vente, est celui de l'édition originale des *Contes d'Espagne et d'Italie*, par M. Alfred de Musset; Paris, Levasseur et Canel, 1830. Or, c'est le premier livre de poésie de Musset. Les poètes, en ce temps-là, n'étaient point ambitieux. Ils se contentaient de faire tirer leurs œuvres à 500 exemplaires. Celui de la vente Müller est enrichi d'une lettre-autographe de l'auteur, qui est un véritable manifeste littéraire. Il dit, en effet, que pour réussir il faut casser les vitres.

« Ma préface est impertinente; cela était nécessaire pour

l'effet, mais elle n'attaque personne, et il est très facile de lui prêter différents sens... Je suis loin d'avoir une manière arrêtée. J'en changerai probablement plusieurs fois encore... J'ai retranché du dernier poème plusieurs choses un peu trop *matérialistes*, et y ai laissé dominer le *dandysme*, qui est moins dangereux. »

Nous pourrons sans doute le mois prochain fournir quelques prix obtenus à la vente Müller ainsi que renseigner nos lecteurs sur les adjudications de la collection du docteur Michel, qui sera livrée aux enchères à dater de demain 21 mars.



Les Expositions. — Elles commencent déjà à être tyranniques! — Après les cercles, voici *la Rose et Croix*, *les Femmes peintres*, Pelouse, à l'École des Beaux-Arts, Gyp à *la Bodinière*, puis on annonce, à bref délai, l'Exposition du *Blanc et Noir*, celle des *Peintres graveurs*, des *Pastellistes*, de Raffet sans compter les *Indépendants*, les *Incohérents*, les *Symbolistes*, qui se préparent à se grouper d'ici un mois ou deux, au moment du déballage des grands bazars de tableaux des Champs-Élysées et du Champ de Mars! — A l'horizon encore une autre exposition, celle des *Arts de la Femme*, entreprise sous les auspices des *pompiers* qui président à l'École malfaisante des *Arts décoratifs*. — N'est-ce pas excessif?

Parmi les expositions actuelles, fait un tour chez les femmes peintres. C'est une halle aux médiocrités, parmi lesquelles, toutefois, il convient d'admirer l'habileté et la délicatesse qu'ont les femmes pour la peinture des fleurs; il y a aux femmes peintres des virtuoses en l'art de brosser des brassées de chrysanthèmes ou de fleurettes des champs. Les *Chats espiègles*, de Mme Henriette Ronner, sont d'une adorable gentillesse et d'une exécution hors ligne; combien supérieurs ces chats à ceux du peintre Lambert! De délicieux souvenirs de Bretagne ont été exposés par Mme Debillemont, dont un *Intérieur breton* et le portrait de la *Mère Yvonnec;* ce sont là des pastels d'une rare sincérité et d'une facture à la fois sobre et saisissante.

Beaucoup de jolies miniatures qui rivalisent de finesse avec

les plus délicates peintures ivoiriennes du siècle dernier. Mme Debillemont en expose six, très diverses d'expression et d'exécution qui valent d'être étudiées. — Ah ! la miniature, quel art féminin que l'on croit perdu et qui vit toujours aussi exquis, aussi souple, aussi fin, sous les doigts experts des femmes modernes ! Il y aurait pour cette revue un article intéressant à écrire sur les miniatures contemporaines et déjà j'y songe pour plus tard.

MM. Boussod et Valadon préparent une exposition des œuvres de Wisthler qui comprendra les spécimens les plus beaux et les plus variés de l'art du maître américain. Malheureusement, nous n'y verrons pas le portrait de Carlyle, qui fait partie du musée de Glascow, ni le portrait de *ma Mère*, acquis par le Luxembourg, deux chefs-d'œuvre qui eussent merveilleusement complété cette exposition.

Ventes artistiques. — On a fait, à l'hôtel Drouot, la première vente intéressante depuis le commencement de l'année, celle d'une collection de tableaux, dessins et aquarelles appartenant à un vieil amateur décédé, il y a quelques mois, M. Audoin, et qui a été adjugée par Me Delestre, assisté de M. Féral, expert :

Un des plus jolis petits tableaux de Lavreine, le *Souvenir*, confidences entre deux jeunes femmes en costume du temps de Louis XVI, a été vendu 15,000 francs ; un portrait de femme âgée, par Th. de Keyser, 4,100 francs ; un portrait de jeune garçon, par Boilly, 600 francs ; une composition allégorique représentant l'éducation d'Achille, par Boucher, 2,000 francs ; un portrait allégorique de jeune femme tenant un arc et caressant deux chiens, par de Troy, 1,000 francs ; les *Deux amis*, jeune fille jouant avec un épagneul, par Mlle Gérard, 980 francs ; un portrait de femme âgée, par Lépicié, 700 francs ; un intérieur de corps de garde, par Leprince, 1,600 francs ; le portrait de Perronet et de sa femme, par A. Roslin, 3,000 francs ; la *Toilette de*

Vénus, par le baron Regnault, 810 francs; une *Sainte Famille*, de Solimène, 595 francs; un *Cabaret*, de Téniers, 1,500 francs; des *Joueurs de quilles*, par le même, 2,450 francs; *Repos de villageois*, par Pierre Wouverman, 500 francs.

Parmi les dessins et aquarelles, deux dessins de Cochin, portrait de Mme Bailleul, et portrait d'homme, ensemble 750 francs; et, enfin, les *Grâces parisiennes* et les *Trois Sœurs au parc de Saint-Cloud*, aquarelles de Lavreine, gravées en couleur, par Chapuy, 5,100 francs.

L'ensemble de cette petite vente a produit 54,531 fr. 50 c. C'est encore assez propret par le temps qui court.

Une nouvelle capitale pour les collectionneurs.

Alexandre Dumas vend sa galerie, — qui eût pu le supposer! C'est Chincholle qui nous en informe!

Pendant près de quarante ans, l'auteur de la *Dame aux Camélias* a accumulé d'abord dans son petit appartement de jeune auteur, dans le très vaste hôtel qu'il a fait construire avenue de Villiers, tableaux et dessins d'une incontestable valeur. Après chaque succès — on pourrait dire après chaque œuvre — ses murs se sont couverts des toiles les plus belles de nos maîtres modernes.

Arrivé à l'âge où la pensée peut suffire à l'homme, il a résolu de vivre désormais, comme Jean-Jacques, au milieu de la nature. Il veut s'installer pour toujours à Marly-le-Roi, dans une villa où il a fait faire plus de fenêtres que de murailles et où il ne pourrait, par conséquent, loger ces vieux amis, tableaux, statues, bronzes, meubles, etc...

N'ayant pas le courage de choisir, il se sépare de tous à la fois.

Il va vendre, en même temps, et l'hôtel de l'avenue de Villiers et sa précieuse collection, pour laquelle d'ailleurs il aurait trop à trembler dans la solitude des bois.

Et son parti est définitivement arrêté. La vente commencera le 9 mai, à l'hôtel Drouot. Déjà la plupart des tableaux sont chez l'expert, M. Bernheim jeune, qui dirigera les opérations.

Alexandre Dumas n'a fait qu'une seule réserve, dont on appréciera la délicatesse. Il excepte de la vente tous les tableaux ou objets d'art qui lui ont été donnés. Ils sont assez nombreux pour que la villa de Marly soit encore un musée dont le souvenir des amicales relations d'antan doublera pour le maître la valeur artistique.

Mais combien de chefs-d'œuvre vont être mis aux enchères! Quelle armée d'amateurs envahira l'hôtel Drouot!

En vente, les 21 Tassaert, dont l'un est une *Madeleine* incomparable.

En vente, 12 Meissonier, parmi lesquels le célèbre *Liseur*, sans compter les dessins originaux des *Contes rémois*.

En vente, 10 Vollon, les plus beaux qu'ait signés l'éminent artiste.

Le catalogue, que les amateurs vont s'arracher, comprendra encore bien d'autres noms, illustres entre les plus illustres.

On y verra figurer Delacroix, Jules Dupré, Corot, Troyon, Prud'hon, Charles Jacque, Jules Lefebvre, Fromentin avec la plus importante de ses toiles : Les *Centaures et les Centauresses*.

On peut être certain que les enchères se multiplieront,



Musique. — Nous sommes en mesure de publier dès maintenant le programme des solennités wagnériennes de Bayreuth qui auront lieu ce prochain été.

1re série : le 21 juillet, *Parsifal;* le 22, *Tristan et Yseult;* le 24, *Tannhaüser;* le 25, *les Maîtres chanteurs*.

2e série : le 28 juillet, *Parsifal;* le 29, *Tristan et Yseult;* le 31, *les Maîtres chanteurs;* le 1er août, *Parsifal*.

3e série : le 4 août, *Parsifal;* le 5, *Tristan et Yseult;* le 7, *Tannhaüser*.

4e série : le 11 août, *Parsifal;* le 12, *Tannhaüser;* le 14, *les Maîtres chanteurs;* le 15, *Parsifal*.

5e série : le 17 août, *Parsifal;* le 18, *Tristan et Yseult;* le 20, *Tannhaüser;* le 21, *les Maîtres chanteurs.*

Le prix des places est fixé à 25 fr. Adresse télégraphique : Festspiel, Bayreuth.

Pour les logements et les places adresser les lettres à M. A. Von Gross, Bayreuth (Bavière).



Musées. — *Le musée Galliera.* — L'administration municipale est entrée en possession du musée Galliera, dont l'ouverture aura lieu en avril probablement.

Nous avons visité le monument, qui est à peu près achevé et dont l'effet général est très satisfaisant.

« L'entrée est à l'angle des rues Pierre-Charron et de Galliera, par une cour demi-circulaire entourée d'un portique communiquant avec les portiques disposés sur le jardin à droite et à gauche du bâtiment principal.

« Au fond de la cour se trouve le vestibule d'accès aux salles d'exposition.

« La principale porte est surmontée d'une niche en coquille destinée à recevoir le buste de la fondatrice : c'est la porte de la grande salle destinée à la peinture ; elle a 20 mètres de longueur sur 11 de largeur et est éclairée par un plafond vitré.

« Une galerie pour la sculpture occupe toute la longueur de la façade sur le jardin ; elle est éclairée largement par les trois grandes arcades formant le motif principal et dans lesquelles sont placées les statues en marbre de la *Peinture,* par Chapu, de l'*Architecture,* par M. Thomas, et de la *Sculpture,* par M. Cavelier.

« Tout cela est grandiose et somptueusement décoré.

« La dépense du reste aura été colossale.

« L'acte notarié de la donation, qui date du 3 octobre 1878, garantissait à la Ville une somme de 6,500,000 fr.

« La valeur du terrain, les frais de contrat et ceux de viabi-

lité des rues nouvelles limitant le square ont employé 1 million 935,000 francs; il restait donc pour la construction du musée une somme de 4,565,000 fr., y compris les dépenses à faire pour le tracé du jardin. »

C'est un joli denier! Mais que mettra-t-on dans ce musée? C'est un point sur lequel on n'est pas encore fixé...

En attendant, il va recevoir les objets d'art qui se trouvent à Auteuil.

Il se pourrait aussi que les chefs-d'œuvre que les conservateurs des musées du Louvre et du Luxembourg ne peuvent exposer au public faute de place fussent installés au nouveau musée.

Comme ce n'est pas l'organisation qui est notre côté fort en France, je ne serais pas étonné que dans dix ans on cherchât encore l'utilisation de ce palais.

Et le musée *des Arts décoratifs*, qui, malgré sa loterie et ses millions, cherche encore un local?

Musée Carnavalet. — Chaque jour les richesses de ce musée s'accroissent. Parmi les dons les plus récents, citons d'abord quelques estampes gravées au siècle dernier par Bonnard. Elles représentent le marquis d'Antin, le prince de Condé, Louis, dauphin de France, un barquerollier de Venise, et elles ont ceci de particulier que les vêtements des personnages sont formés par des applications d'étoffes.

C'est aussi tout dernièrement que le musée a acquis un des plus anciens spécimens de l'imagerie populaire : un portrait en pied de Louis XV naïvement dessiné et naïvement mis en couleur.

La multitude des portraits de Marat que possède Carnavalet ne l'a pas empêché d'acheter de même une fort belle esquisse attribuée à David. Le peintre révolutionnaire a représenté le farouche ami du peuple la poitrine trouée par le couteau de Charlotte Corday.

La tête, au masque énergique et pâle, est d'un dessin ferme et sévère qui est bien dans la façon du maître.

Revues, — Nous remarquons dans le *Magazine of Art* de ce mois (Cassell et C°) un article de M. Théodore Child sur les « Trésors artistiques de la Comédie française ».

A lire dans le *Nineteenth Century* un article sur l'art français du xviii[e] siècle en Angleterre, par le baron Ferdinand Rothschild, membre du Parlement : *French eighteenth Century Art in England;* — et *the French News Paper Press,* par Edward Delille.

La Revue que dirige M. Spemann à Stuttgart, *Vom Fels zùm Meer* est toujours très remarquable par l'excellence et la variété de son illustration. Parmi les articles intéressants du dernier numéro, nous remarquons une description du carnaval de Cologne, par M. Gustave Delpy; des notes sur la cour de Napoléon III, par M. Franz Walter, et des souvenirs pittoresques d'Alsace, par M. Auguste Schricker.

M. Max Nordau donne au *Nord und Süd,* de Breslau (février), un article intitulé *Chanteuse fin de siècle,* où il étudie la nature du talent de M[lle] Yvette Guilbert et cite en français plusieurs fragments de ses chansons. Sans y mettre d'effarouchement pudique, il déplore la vogue dont jouit cet art inférieur et y voit un symptôme de notre état social et moral. Il ne nous dit pas s'il n'y a rien d'analogue à Berlin et dans les autres villes allemandes. Nous savons d'ailleurs à quoi nous en tenir. D'ailleurs, le ton de l'article et le choix des citations sont également bien calculés pour chatouiller le bourgeois libidineux d'outre-Rhin, tout en excitant sa vertueuse indignation contre « l'immoral Français ».

Le distingué critique anglais Arthur Symons publie une étude remarquable sur J. K. Huysmans dans la *Fortnightly Review.*

La *Free public Library,* de Jersey City, aux États-Unis, nous envoie le supplément n° 1 à son catalogue. Les ouvrages y sont

classés par noms d'auteur et par sujets dans une seule liste : ils ne remplissent pas moins de soixante et une pages grand in-8° à deux colonnes. Les traductions anglaises de nos auteurs contemporains n'y sont pas oubliées.

Variétés. — Les Américains, dit le *Moniteur des Arts*, ne sont pas seulement de grands collectionneurs de tableaux, ils ont également la passion du livre ; ce sont des bibliophiles ardents, et New-York possède une institution, le *Grolier-Club,* qui n'est pas sans analogie avec nos Sociétés des amis des livres et des bibliophiles contemporains ; pour orner un des salons de ce cercle, un des plus grands importateurs d'objets d'art et de livres, M. S.-P. Avery, a offert à la Société une grande peinture décorative qu'il a commandée à un de nos artistes les plus estimés, M. François Flameng. En place depuis quelques mois, l'œuvre de M. Flameng obtient le plus vif succès.

En voici le sujet : *Grolier chez l'imprimeur Alde.* Comme cadre, M. Flameng a choisi : l'atelier de Alde, situé à l'extrémité du quai des Esclavons ; des fenêtres, on aperçoit le palais des Doges et les églises de San-Giorgo-Maggiorie, de Maria della Salute et Schiavone ; comme date de la visite, l'année 1512 ; Alde, le maître imprimeur de Venise, mort en 1515, avait alors soixante-cinq ans ; Grolier, qui visitait alors l'Italie avec son père, n'en avait guère plus de trente. Alde porte encore le costume du XVe siècle, dans lequel il a vécu. Celui de Grolier, mi-partie français, mi-partie italien du XVIe, est celui des jeunes Lombards de son temps, qui avaient adopté la toque, le haut-de-chausses et le pourpoint. Comme accessoires de l'intérieur de l'imprimerie où a lieu la rencontre, M. Flameng s'est renseigné auprès de la librairie de Saint-Marc, à Venise, ainsi qu'à Anvers, dans la vieille maison de Plantin Moretus. Une glace, dont le cadre est surmonté des armes des Alde, orne la pièce ; sur une table, on voit la première page du *Philobiblion* ; c'est un anachronisme, mais intentionnel, l'artiste ayant voulu rappeler le plus bel ouvrage publié par les Alde. Quant à l'exécution, elle est des plus remarquables, dans un style un peu

archaïque, mais d'un puissant effet décoratif, et elle fait le plus grand honneur à M. Flameng; il est très regrettable qu'avant d'aller en Amérique elle n'ait point été exposée en France.

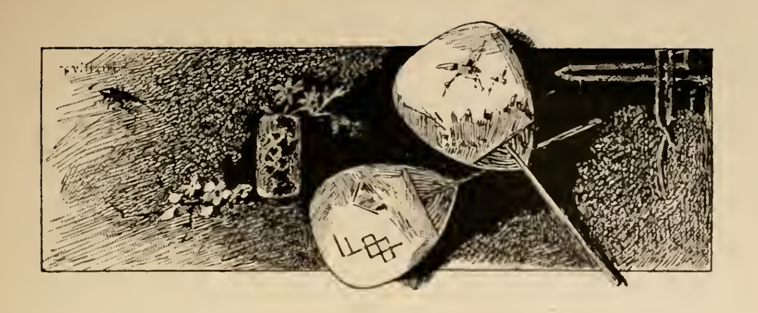
M. Léopold Flameng en a fait, devons-nous ajouter, une gravure très remarquable ; peut-être lui en demanderons-nous un jour une réduction pour nos lecteurs de *l'Art et l'Idée*, que nous nous efforcerons toujours de choyer à plaisir.

Traduction d'une annonce faite par un libraire japonais.

Avantages de notre établissement : 1° Prix aussi bas qu'une loterie; — 2° Livres élégants comme une fille qui tente; — 3° Impression claire comme du cristal; — 4° Papier solide comme une peau d'éléphant; — 5° Clients traités aussi poliment que par des compagnies de bateaux à vapeurs rivales ; — 6° Articles aussi abondants que dans une bibliothèque; — 7° Marchandises expédiées aussi vite qu'un boulet de canon; — 8° Paquets faits avec autant de soin qu'une femme aimante en accorde à son mari; — 9° Tous les défauts, tels que la dissipation et la paresse, sont guéris chez les jeunes gens qui nous font de fréquentes visites : ceux-là deviendront des hommes solides; — 10° Les autres avantages que nous offrons sont trop nombreux pour que le langage puisse les exprimer.

Avec de telles réclames, pas de krack à craindre! Les livres doivent bien se vendre au Japon!





QUELQUES LIVRES D'OUTRE-MANCHE

REVUE TRIMESTRIELLE



Les éditeurs de l'étranger qui ne sont pas indifférents à l'opinion de la critique en France, ni, par suite, à l'appréciation du public français, nous envoient volontiers leurs livres, et nous nous faisons un devoir, tant vis-à-vis d'eux que vis-à-vis de nos lecteurs, d'en rendre compte impartialement. Mais il nous a paru, après expérience des deux systèmes, qu'il est préférable de ne point les mêler avec les productions de notre littérature nationale. Nous en ferons donc, comme notre dernier numéro l'annonçait, l'objet d'une causerie trimestrielle, qui sera notre *Quaterly Review*.

Nous commençons aujourd'hui par un certain nombre

d'ouvrages anglais, classés alphabétiquement sous le nom de leurs éditeurs.

— *Adam et Charles Black;* Edimbourg. — Un professeur de l'Université de Cambridge, Mr. J. Henry Middleton, donne la réédition d'un bon livre sur les antiquités romaines : *Anciont Rome in 1888* (in-8°). Bien qu'on ait, en ces derniers temps, plus détruit que découvert ou restauré à Rome, l'auteur n'a pas moins trouvé la matière d'un chapitre important dans ce qui a été exhumé de 1885 à 1888. L'introduction, où il expose et discute les « sources », est précieuse pour le bibliographe non moins que pour l'archéologue. Des cartes, des plans, des dessins d'architecture et d'art, au nombre de soixante, illustrent ce livre qui mérite d'être étudié par ceux qui veulent connaître Rome sans y aller et plus encore, peut-être, par ceux qui, y allant, veulent tirer de leur voyage toute la somme de renseignements et d'instruction possibles.

— *The Clarendon Press;* Oxford (Henry Frowde, Londres). — Sir Walter Ralegh, dont Mr. William Stebbing a écrit, après douze ou quinze autres, la biographie (in-8°), est une des figures les plus intéressantes et les plus « diverses » du siècle d'Elizabeth. Tour à tour ou simultanément poète, homme d'État, courtisan, patriote, soldat, marin, corsaire, explorateur, colonisateur de la Virginie, bâtisseur de châteaux forts, historien, philosophe, utopiste, chimiste, prisonnier, visionnaire, Ralegh est comme une synthèse vivante des passions, des grandeurs, des audaces, des violences, des exubérances, du sens pratique et des folies de l'Anglo-Saxon du XVIe siècle. Mr. Stebbing a su dégager et mettre en relief ces côtés si variés d'un même caractère, sans en rompre l'unité. Son livre, d'une érudition absolument sûre et admirablement digérée, est dépourvu de tout appareil de références : point de notes, point de citations, point de renvois. On lui en a fait un reproche, mais on n'a pu le trouver en défaut dans ses assertions. Un index très fourni et bien ordonné termine le volume, qui est orné d'un curieux portrait de Sir Walter, d'après une miniature en la possession du duc de Rutland.

— *Cassell et Cie* (Paris, 12, rue Bleue). — Le septième volume du grand ouvrage de Mr. Henry Morley sur les écrivains anglais (*English Writers*), auquel j'ai consacré un article dans un des derniers numéros du *Livre moderne,* a paru le mois dernier et va de Caxton, le grand imprimeur, à Coverdale. Il a les qualités de ses aînés, avec une intensité d'intérêt croissante à mesure qu'on avance dans des époques littéraires plus accessibles au commun des lecteurs.

Le roman *By Right not Law* « Juste sinon légal », par Mr. Robert H. Sherard, rentre dans la catégorie de ceux que les Anglais appellent *sensational.* Il se passe en France. Il s'agit d'un héritage légitimement reconquis par un jeune Anglais sur la fille d'un aubergiste assassin. Des scènes de meurtre, de police, de tribunaux, de maison de fous, se succèdent dans ce livre, dont la lecture m'a donné trop de plaisir pour que j'en veuille dire le moindre mal.

Un album — texte et figures — du très célèbre dessinateur Walter Crane, intitulé : « La Reine Été ou le Tournoi du Lis et de la Rose » (*Queen Summer...*, in-4°). Je dois avouer que ces compositions, où l'ironie du moderne dénature les conceptions du moyen âge et les formes d'art d'avant Raphaël, et qui sont tirées en couleur avec une grossièreté de traits voulue, m'enthousiasment peu. Je préfère le texte, irrégulièrement encadré dans les illustrations et imprimé en caractères gothiques. Il exhale un vague relent de Guillaume de Lorris et de Jehan de Meung mêlés. L'auteur, peintre et poète, est habile dans ces deux arts; mais il est clair qu'il ne croit ni ce qu'il dit ni ce qu'il dessine, scepticisme supérieur qui assigne à ses productions un rang, à mon avis, moins élevé.

— *Henry et Cie,* Londres. — Le nouveau roman de Mr. George Moore, le représentant du naturalisme en Angleterre, est l'histoire émouvante d'un homme de lettres, dont la première partie de la vie se passe dans une lutte angoissante contre l'impuissance à réaliser ses conceptions d'art, avec la misère brochant sur le tout, et dont la seconde, où la richesse et

l'amour le comblent tout à coup, est pourtant à jamais empoisonnée par la mort d'une jeune fille que son mariage pousse à se tuer. Dire que ce volume sort de la banalité courante est un mince éloge, et il mérite mieux. L'auteur rend avec une grande force et une émotion qui, pour être contenue, n'en est que plus communicative, l'influence des circonstances extérieures sur les états d'âme de ses personnages. Il montre, de plus, des échappées sur la vie littéraire à Londres qui ont pour nous un incontestable attrait de curiosité.

— *A. D. Innes et Cie;* Londres. — C'est en Angleterre que la littérature du *folk-lore* a, non pas pris naissance, mais reçu le baptême. Nulle part elle n'est cultivée avec plus d'ardeur. L'église, nid de légendes nouvelles, et aussi refuge des légendes païennes, qui y retrouvaient de la vie en s'y transformant, est un riche sujet, exploité déjà, mais où Mr. T. F. Thiselton Dyer a encore trouvé bien des choses curieuses à recueillir. Je note avec plaisir que le journal *Notes and Queries* a été pour Mr. Dyer un champ qui lui a fourni bien des épis pour ses *Church Lore Gleanings* (in-16). Le livre est bien édité et illustré de dessins *quaint* et naïfs.

— *Luzac et Cie*; Londres. L'auteur d'une volumineuse et assez bizarre étude sur le poète dramatique de Stratford-sur-Avon, intitulée *God in Shakespeare*, que nous avons signalée en son temps, recherche aujourd'hui, toujours sous le pseudonyme de Clelia, le sens caché des sonnets 20 à 126. Il intitule ce commentaire ingénieux, qui suit vers pour vers les sonnets dont le texte est en regard : *Great Pan Lives,* « le grand Pan vit. » Ce titre indique l'idée générale qui a présidé à l'œuvre. Shakespeare est, aux yeux de Clelia, l'amant mystique de l'Idéal, guidé et soutenu dans son amour par la raison, la conscience et la volonté.

— *G. P. Putnam's Sons;* New-York et Londres. — Le dernier volume de la collection des *Heroes of the Nations* est consacré à Sir Philip Sidney, le romancier d'*Arcadia,* qui, une quarantaine d'années après la *Défense de la Langue française*, de Joachim

du Bellay, écrivit *An Apology for Poetry,* le poète lyrique d'*Astrophel and Stella,* l'ami de Spenser, mort en héros à Zutphen (1586), pendant les guerres de Flandre. L'auteur, Mr. H. R. Fox Bourne, qui avait déjà, en 1862, publié un remarquable *Memoir of Sir Philip Sidney,* s'est efforcé, sans rien sacrifier des aspects si variés de son sujet, d'en mettre surtout en relief le côté héroïque. Sir Philip Sidney est en effet resté le type de l'esprit chevaleresque anglais au siècle d'Elizabeth. Des reproductions de portraits, des vues de monuments ornent d'une façon heureuse et utile ce beau volume.

— *Edward Stanford;* Londres. — Mr. J. H. Rose a dû donner une nouvelle édition, revue et corrigée, de son livre intitulé « Un siècle de l'histoire du continent », *A Century of Continental History*, 1780-1880. C'est le meilleur éloge qu'on puisse faire d'un travail qui, destiné aux élèves des classes supérieures, peut être très utile à tout le monde comme tableau d'ensemble et mémento. Des cartes nombreuses, des listes et une table analytique contribuent à rendre ce volume d'un usage commode. Un Français peut, sans chauvinisme ni parti pris, regretter l'extrême partialité qui y éclate en faveur des actes et de la politique de nos ennemis de 1870.

— *T. Fisher Unwin;* Londres. — Nous avons de chez cet éditeur deux recueils de vers : l'un, qui fait partie de la *Cameo Series,* est une collection de poésies relatives aux chats, *Concerning Cats,* choisies dans différents auteurs par Mr. Graham R. Tomson, et illustrés par Mr. Artur Tomson. On y trouve, en outre, des poètes anglais qui ont chanté le félin familier, des morceaux de Ronsard, de La Fontaine, de Verlaine, de Joseph Boulmier, de Jules Lemaître, et surtout les vers splendides de Baudelaire. L'ensemble est curieux et amusant, et les illustrations, sommairement traitées, ne sont pas indignes de *Puss,* la bête mystérieusement ondoyante et voluptueuse. — L'autre est une assez mince plaquette intitulée *A Garden and other Poems,* par Richard Francis Towndrow. Des sonnets sur les saisons, de courtes pièces d'amour, des descriptions, de brèves strophes sur les thèmes

généraux de la vie, telle est la matière de ce petit livre qui montre à nouveau les qualités de grâce et d'harmonie dont est doué Mr. Towndrow.

La *Pseudonym Library* vient de s'augmenter d'un de ces petits volumes jaunes, au format de carnet, si faciles à mettre dans la poche, d'un prix si modique et d'une lecture si attrayante. Celui-ci est une histoire d'amour que l'auteur, Mr. W. Schallenberger, appelle *Green Tea.* L'histoire est simple et fraîche, et se déroule doucement au milieu de paysages un peu trop laborieusement et subtilement décrits.

The Real Japan, par Mr. Henry Norman, est un fort beau livre plein de renseignements utiles groupés, ici pour la première fois, sur les mœurs, les coutumes, la vie privée, l'administration et le gouvernement du Japon contemporain. L'auteur n'a pas reculé devant un chapitre à écrire sur les filles de joie et les maisons de plaisir : c'est un courage bien louable chez un compatriote du *cant.* Des reproductions de photographies très intéressantes et très bien venues, types, monuments, scènes diverses, forment une décoration parfaitement appropriée à la nature du livre auquel l'éditeur, dont le goût artistique n'en est plus à faire ses preuves, a donné tous ses soins.

— *Ward, Lock, Bowden et Cie*, Londres. — Voici un excellent manuel sur un sujet difficile à connaître sans entrer dans de profondes études, parce que les exposés sommaires et exacts ont fait jusqu'ici défaut. C'est, sous le titre de *Primitive Religions,* une introduction à la connaissance des religions, en y comprenant celles des peuples non civilisés. Des chapitres spéciaux sont consacrés au culte de Confucius, au aoisme de la Chine et au Chintoisme du Japon. De très nombreuses figures, pittoresques ou explicatives, réveillent l'attention et aident à comprendre les descriptions du texte. Ce n'est pas un livre de luxe ; mais pour un ouvrage de vulgarisation, on ne peut guère désirer mieux que ce que Mr. G. T. Bettany nous offre ici.

B.-H. G.



LOUIS MORIN dans son Atelier.

Composition de NOTOR, d'après une photographie.



UN ÉVOCATEUR DE LA COMÉDIE ITALIENNE

Un peintre de la vie rustique

LOUIS MORIN

ILLUSTRATEUR ET ÉCRIVAIN







Il y aura bientôt dix ans que Louis Morin débutait à *la Caricature*, où il publia, sous la signature de *Loys*, des croquis villageois, des scènes de la vie comique et de jolies histoires illustrées à légendes brèves qui montraient un talent singulièrement savoureux et d'une souplesse souvent inquiétante, car on y trouvait à la fois la gueuserie pittoresque de Callot, la grâce un peu mièvre d'un Gravelot croquiste, le féminisme d'un Watteau, et aussi, — surprenant

mélange, comme si, par gaminerie voulue, il eût fait un pied de nez de *zutiste* à ces maîtres, — une naïveté de facture dans le détail qui rappelait aussitôt l'étonnant humoriste Munichois W. Busch, le véritable créateur du genre actuel d'illustrations à la Caran d'Ache et des abracadabrantes fantaisies du journal *le Chat noir*.

Ce fut dès cette époque que je recherchai la personnalité de Loys, que je m'enquis de lui, de sa vie, de son âge, de ses manières d'être. J'appris, — non sans surprise, — que ce Loys n'était que le pseudonyme rustaud et jovial de Louis Morin, à la fois vaguement architecte et statuaire, qui de 1878 à 1881 avait exposé, à quatre salons successifs, des bronzes, des marbres, des terres-cuites, *Bacchante, Lesbie, Florentine* XV[e] siècle, bustes et statues d'ensemble qui manquaient peut-être de véritable génie et n'avaient heureusement jusqu'alors attiré pour lui aucune récompense officielle l'encourageant en cette carrière.

Louis Morin lâcha l'épure et l'ébauchoir pour la plume et le crayon, et en 1885, il trouva sa voie définitive d'*écrivain illustrateur* en publiant *Jeannik*, puis *le Cabaret du Puits-sans-Vin*, chez Georges Decaux, lequel eut le flair et le bon goût d'accueillir aussitôt dans sa librairie cet étonnant nou-



veau venu qui inaugurait si brillamment la série de ses *Histoires d'autrefois*.

Jeannik ne fit qu'exciter ma curiosité relativement à son auteur; il y avait dans ce livre une telle fraîcheur de XVIIIe siècle renaissant, une si franche coquetterie de fête galante et une connaissance si précieuse et si rare d'une époque évanouie que Morin me hanta plus profondément encore que Loys ne m'avait séduit. Tout ce qu'il publiait entre temps dans les revues illustrées m'intriguait davantage; impossible d'être plus exquis dans la féerie du souvenir, plus réel dans le fantastique, plus observateur dans l'arrangement d'une composition et dans l'attitude des personnages. Je m'étonnais de ces

facultés de voyant rétrospectif, reconstituant les perspectives biscornues de jadis, donnant la vie au grouillement des foules et campant soubrettes et grandes dames avec une hardiesse de croquiste pleine de crânerie, en des milieux d'un rococo divin, où l'air ambiant du dessin semblait même teinté de couleur locale.

Je songeais parfois à la métempsychose, et me disais que l'âme de Restif de la Bretonne avait dû émigrer chez Louis Morin, car comment eût-il peint ces gavottes de village si extraordinairement expressives, ces réunions d'accordailles, ces soirées aux *Porcherons*, au *Port-à-l'Anglais*, au *Cours-la-Reine?* Comment eût-il tracé ces marivaudages en des guinguettes riantes et criantes d'exactitude? Comment eût-il inventé ces Caillettes à chevelures poudrées, si frêles, si délicates, si ponctuées d'*assassines* sur le minois qu'on sent en elles les ancêtres de nos *névrosées,* les coquettes *à vapeurs*... Et ces fillettes, ces soubrettes, ces margotons de village, toutes ces *contemporaines* du commun, qui donc aurait pu insuffler à ce bizarre écrivain-dessinateur cet art de les voir, de les saisir, de les croquer en un tour de main avec leurs attitudes à la fois légères et empruntées, sinon une puissance surnatu-



relle, un guide intellectuel encore vibrant du passé vécu. L'érudition seule, les documents compulsés, les gravures étudiées, les musées visités, tout cela ne donne pas l'âme d'un temps qui n'est plus, et Louis Morin possède vraiment l'âme du XVIIIe siècle, plus encore que l'entente du XVIe. Il la possède d'instinct, un peu comme les de Goncourt, mais avec plus de simplesse et moins de pénétration cherchée.

Dans *le Cabaret du Puits-sans-Vin,* dans *les Amours de Gilles,* dans *Vieille Idylle,* Louis Morin a fait refleurir, par



l'esprit de vision de son talent, tout le bouquet fané des galanteries d'un autre âge, il a ressuscité sous son crayon mignard et coquet, fait pour enjoliver les grâces menues des bergeries de Saxe, les gracieuses folies dansantes, carnavalesques, batailleuses, du règne des Pompadour et des du Barry. C'est plaisir de se promener dans son œuvre et de regarder ces simples illustrations reproduites au procédé banal et rehaussées de couleurs au *patron;* le dessin est preste, comme enlevé à la minute de l'inspiration; on ne sent pas un crayon musard et inquiet, mais au contraire une décision précise et sûre de son action. La mise en place de ses architectures est toujours heureuse, sobrement arrêtée et d'une incroyable justesse décorative jusqu'aux moindres détails. Alors même que ses pastiches sont apparents comme en certains sujets empruntés à Boucher, à Watteau, à Freude-

berg, à Moreau le jeune ou à Binet, Morin apporte jusqu'en ses interprétations une personnalité irrespectueuse des modèles qui lui fait déformer les personnages selon l'idéal amenuisé, poupin et dégagé de ses types à lui, de ceux qu'il évoque.

Dans l'alambic de son cerveau il paraît avoir emmagasiné tout l'art décoratif des peintres de trumeaux et les fresques luxuriantes des kermesses villageoises ; mais l'art qu'il nous distille lui est bien particulier, c'est une quintessence



dépouillée d'artifice, un esprit de facture bien moderne, et parfois il pousse même l'amour du XVIIIe siècle jusqu'à l'outrance, et il charge avec une ironie discrète les mignardises pomponnées et les petitesses maniérées d'un style qu'il adore assez pour pouvoir s'en gausser quelque peu.

Dans les histoires écrites et dessinées qu'il a publiées successivement dans *la Revue des lettres et des arts,* dans *le Figaro illustré, le Saint-Nicolas, la Revue illustrée* et autres périodiques, Louis Morin a apporté une note vraiment originale et qui a dû lui attirer bien des admirations discrètes en France et à l'étranger. Toute page de lui a un éclat de fraîcheur et une clarté incomparables, car il voit lumineux et rose ; ses historiettes de gardes françaises, ses contes peuplés des exploits galants de Jeannot, ses inventions d'équipées

amoureuses et dramatiques sont généralement marquées d'un joli don d'écrivain et d'une maestria d'illustrateur. Il semble qu'on retrouve dans ces petits romans bijoux l'esprit de Boufflers écrivant *Aline, reine de Golconde,* et, comme l'héroïne du chevalier-poète, toutes les petites femmes de Louis Morin paraissent en veuvage d'une cruche cassée sur l'herbe du chemin, un matin de printemps.

Ce fut lors des *Amours de Gilles* que je fis la connaissance de ce curieux évocateur des fêtes galantes,



de cet inconscient *Restifomane;* ce livre avait mis le comble à mon étonnement, et mes vieilles passions vénitiennes s'étaient éveillées au contact de ces dessins délicats qui avaient un tel parfum du pays de la Rosalba, de Trépolo, de Ricci, de Guardi et des inoubliables Longhi.

Louis Morin devint un camarade, — l'attirance sympathique le voulait ainsi ; — il me permit de construire sur lui une amorce de biographie fort normale et qui peut se résumer en notes succinctes, les artistes heureux n'ayant pas d'histoire. — Né à Paris en 1855, l'auteur de *Jeannik* eut une enfance très solitaire. Sa première éducation fut faite par un papa âgé, ex-précepteur, qui, en qualité de Mentor, avait passé la majeure partie de sa vie à Naples, en Allemagne et en Rus-

sie, au chevet intellectuel de moutards très riches. Lorsque ce père docte et attentif au développement moral de son fils mourut, le jeune homme connut les lycées affreux, ces prisons insalubres et déprimantes; il y végéta malheureux, se montra inapte à se ployer à l'abrutissement systématique des maladroites universités. Forçat indocile, il connut les bagnes



Les chemineaux.

universitaires de Versailles, de Rennes et de *Stanislas*, à Paris; il faillit ici et là mourir d'ennui et de détresse; aussi y conçut-il le projet d'une œuvre vengeresse qu'il termine actuellement et dans laquelle, retraçant de curieux types de pédagogues et de pions gardes-chiourmes, il laisse voir les misères des collégiens en général et les souffrances des enfants en particulier.

A dix-huit ans, rendu enfin à la liberté et à son bon plaisir, Louis Morin ne songea qu'à s'aérer et à secouer les moisissures de ses stagnants internats. Il voulut se griser de son indépendance et, pendant près de dix ans, il vécut selon

Mon cher Uzanne ; voici une page de manuscrit des Amours de Gilles que je retrouve au fond d'un carton. Elle est d'une propreté douteuse mais son mérite est de n'être aucunement préparée

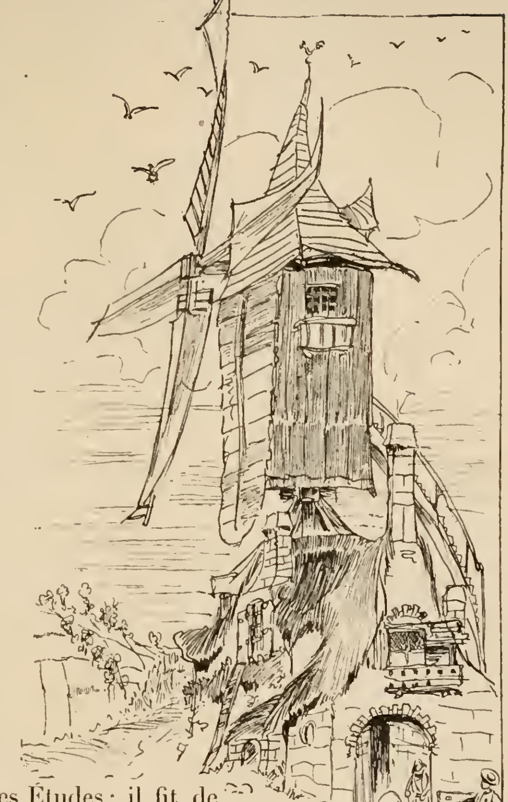
Louis Morin (164)

Dansants et chantants, les Pulcini au serre-tête ; les Tartaglias pédants qui [illegible] leurs lunettes où ils n'avaient que faire ; ~~les Capitans~~ les Truffaldins qui parlaient ~~[illegible]~~ de leur généalogie ; les Capitans qui, la moustache en croc, la main sur la rapière élevaient jusqu'au ciel l'araignée qui filait sa toile à la pointe du fourreau, et se retournaient pour [voir] si personne ne marchait dans leur ombre : à la rencontre des Giangurgolo, les deux héros se toisaient, se foudroyaient du regard — et passaient ; les Pedrolinos et les Pierrots, muets comme la potence, pâles comme la lune, qui grimaçaient quelque temps devant les passants et s'enfuyaient tout ~~[illegible]~~ à coup, pris d'alarmes inexpliquées ; enfin les Lélios, les Ottavios, les Orazio et les Léandres, tout le troupeau dolent du berger Cupidon : ceux-là prenaient des poses, attestaient le ciel, montraient leur cœur cruellement percé d'invisibles flèches et poussaient des soupirs, cherchant des yeux les yeux des belles filles.

Et tous ces masques, qui étaient comme les revenants de la joie plus franche, plus vive et plus colorée d'autrefois, s'agitaient au milieu du peuple anonyme des masques noirs, des uniformes masques noirs au menton blanc, sous lesquels l'intrigue du siècle cachait ses amours mystérieuses. Noirs étaient les tricornes avec un filet d'argent, noire la bahüte de blonde et noir le tabarro, et quant au demi masque blanc, à quoi bon l'interroger ? il était ~~[illegible]~~ impassible et ~~fermé~~ muet comme la mort. ~~[illegible]~~ À peine entre les paupières teintées de rose, l'éclair de deux yeux moqueurs, à peine, sous le camail entr'ouvert des dames, un vague reflet de chair rose.

Page manuscrite autographe d'un Roman illustré de Louis Morin.

sa fantaisie, faisant lentement son éducation d'œil et d'esprit dans les musées et les bibliothèques, à travers l'art et la littérature. Il connut ainsi les bonnes flâneries curieuses et badaudières en France et en Italie, et surtout le long de ces quais de Paris qui sont à la fois le plus exquis musée de gravures et la plus hétéroclite bibliothèque du monde.



Ses parents essayèrent bien de pointer ses destinées vers le notariat, mais Morin prisait trop le temps ensoleillé pour aller s'enfouir dans l'âcre poussière des *minutes* accumulées en de sombres Études ; il fit de la sculpture d'instinct et aussi des essais d'architecture. Mais le marbre lui résistait, — il le planta là, l'infâme ! — et, presque sans transition, il s'improvisa auteur-dessinateur, réalisant le bel idéal de l'artiste libre par la plume et le crayon ; il fut l'homme-orchestre de ses rêves, de ses conceptions, de ses visions, car, faute d'éditeur, il se serait imprimé et mis en livres par lui-même. Telle est la sobre biographie naissante de Louis Morin.

Ce que je ne parvins pas exactement à y découvrir, ce que ce virtuose ne put m'expliquer, c'est l'origine de sa pas-

sion du siècle dernier et la genèse de ce talent d'évocation si unique en son genre. Dans ses *Amours de Gilles,* qui est peut-être son œuvre la plus typique, et aussi dans des séries de



compositions semées çà et là un peu partout dans des livres d'amateur, sur des éventails ou dans des revues, ce singulier petit maître, à la manière rose, sait mettre en relief comme personne la joyeuse mascarade de la Comédie italienne.

Comme décor, il prend Venise, qu'il me paraît aimer comme la plus fière et la plus aristocratique ville d'art qui soit encore debout; il prend la Venise de Casanova et de Bernis, la Venise des frères Longhi, l'idéale Venise des carnavals éblouissants, et sur ses canaux, dans ses palais, sur sa piazza, ainsi que sous ses galeries, il fait défiler l'ensorcelante théorie des masques italiens. Il montre Fracasse et Zerbinette, les deux frères Arlequin et Pulcinelle, les hilares Pantalons, vêtus de grandes robes noires, les Mezzetins aux draperies



Scènes villageoises par Louis Morin.

zébrées, les Pierrots à veste courte, à grand chapeau de farinier qui semblent tombés de la lune; les Scaramouches sombres, aux larges moustaches et aux feutres comiquement emplumés; puis les Colombines, les Isabelles friponnes et



enjôleuses sous leur camail de dentelle, tout ce monde bigarré et chatoyant se trémoussant au milieu d'une foule de tricornes coquets et crânes qui coiffaient les têtes éventées de tous les porteurs et porteuses de masques vénitiens.

Comment a-t-il retrouvé, ce dessinateur diabolique, la vie endiablée du grand canal chargé de gondoles, toutes remplies du bruit des baisers et de l'harmonie des clavecins, des violes d'amour et des théorbes? On sent dans ses dessins la gaieté des lazzis, des refrains, des rires, des batailles de bouquets; on devine les farces de Scapin ou de Fiquetto, on se



souvient des galanteries du Chevalier Zerbino, on rêve des nuits d'amour dans la sonorité des canaux mystérieux !

Ce n'est pas seulement en s'imprégnant des Longhi du palais Morosini, ni en contemplant les estampes du musée Correr que Louis Morin a pu faire germer en son cerveau cette étonnante échappée sur des fêtes depuis si longtemps sans lendemain ; c'est en vertu d'une perspicuité native qu'il est arrivé à revoir ces héros de Golzi et de Goldoni si pimpants et si fous.

Puis Venise révèle bien des secrets à ses amoureux, et Morin est de ceux-ci ; il dédie à la ville des Doges des éventails largement gravés, au vernis mol et à la pointe, des aquarelles claires et soleillées empreintes du charme des lagunes ; il s'associe au poète délicat Maurice Vaucaire, pour mettre en *Ombres* lumineuses, au *théâtre du Chat Noir*, le *Carnaval vénitien ;* il ne perd enfin jamais l'occasion de rappeler sa tendresse pour l'adorable cité que protège Saint Georges.

Morin compte déjà beaucoup de fervents parmi les amateurs d'estampes et les bibliophiles, il a gravé avec un art charmant, d'une manière large et indépendante, une vingtaine de petites planches, et je donne ici une gravure de lui à l'aqua-tinte, *Deux Pêcheuses bretonnes à marée basse,* qui prouvera sa personnalité de peintre graveur. Son œuvre la

plus vraiment expressive est éparse dans les bibliothèques de France et de l'étranger ; ce sont des aquarelles originales peintes en tête de ses ouvrages. Il en a jusqu'ici dessiné des centaines et des centaines sans se répéter, avec une abondante imagination, et certains collectionneurs de goût ont eu l'excellente pensée de lui faire illustrer *Manon Lescaut*, *Candide* et d'autres ouvrages. M. Manchon, un bibliophile de fine race, possède la plus réussie de ces illustrations de Morin : *Les Fêtes galantes de Verlaine.*



Il est non moins spécial dans l'étude des mœurs rustiques; il a vu et senti le pittoresque des

villages et des sévères paysages bretons; il a étudié les types des misérables comme ces *Chemineaux* qui mendient de porte en porte et cherchent un coin d'étable où gîter ; il a rendu en



Ombres chinoises pour le *Musée Grévin*.

de délicieux petits tableaux de genre le charme des intérieurs proprets et coquets de ces chaumières paisibles où l'on se prend parfois à désirer vivre, et, avec un œil d'observation pénétrant jusque dans le comique, il a exprimé les scènes solennelles de la vie campagnarde, les séances chez le notaire, la visite des fermiers venant à l'échéance payer le terme du bail ; les discussions finaudes au cabaret au milieu des *brocs* ou des *bolées* vidés successivement, et, dans ces divers dessins, Morin, tout en restant très sincère, très réaliste, a cependant apporté une note qui lui est essentiellement propre et qui



exprime comme une embellie idéale des champs ; il voit la nature avec une poétique analogue à celle de Kate Greenawaye et il dessine clair, pimpant, joli, tous ces villageois en leur décor verdissant et fleuri.

Le Musée Grévin a confié à ce fantaisiste la direction d'un *Théâtre d'ombres* qui va bientôt s'ouvrir ; Morin y montrera



Composition inédite de Louis Morin pour illustrer *Polydore Marasquin.*

toute sa verve d'auteur et de décorateur. On trouvera ici un croquis d'une page de ces Ombres qui vont être, d'ici quelques jours, une des curiosités et des nouveautés parisiennes.

Je ne saurais trop présumer du gros succès public de cet



Ombres chinoises, tirées du *Carnaval de Venise*, au *Chat Noir*.

évocateur de la vie d'autrefois, de ce peintre sincère des mœurs rurales, de ce sensitif personnel jusque dans la déformation particulière de ses personnages et de ses architectures, mais ce dont je suis convaincu c'est que, quoi qu'il advienne, il marquera toujours d'un rare cachet toutes les œuvres auxquelles il collaborera. Si, un jour, cet écrivain illustrateur consentait à n'être qu'un interprète décorateur de livres, il ferait à coup sûr des chefs-d'œuvre en prêtant son talent à l'illustration du *Roman Comique*, du *Capitaine Fracasse* ou bien en enluminant de frais croquis quelque opuscule adorable comme le *Thémidore* de Godard d'Aucourt, à défaut

des plus aimables *Contemporaines* que nous a léguées le bon Restif de la Bretonne, l'incube littéraire et artistique de Louis Morin.

Morin prépare un *Paris qui travaille : les Ouvrières,* qui fera sensation; mais soyez sûrs qu'il nous réserve beaucoup de surprises comme peintre-graveur et aussi comme lithographe, comme compositeur d'affiches, comme auteur dramatique... que sais-je encore? Son évolution n'est point terminée; toutefois, je vous le dis en vérité, parmi les artistes contemporains, celui-ci est un de ceux sur lesquels bibliophiles et curieux d'estampes originales peuvent compter, car il possède les vertus théologales de l'art : l'amour et la religion de son métier, la modestie sans pose et le sentiment très aigu de la vie pittoresque dans les divers milieux des sociétés d'hier et d'aujourd'hui.

Octave Uzanne.





CURIOSITÉS RÉTROSPECTIVES

UN COMPTE RENDU *AD USUM DELPHINI*

DE LA *JUSTINE*

DU MARQUIS DE SADE



Tous les livres célèbres ont leur histoire, et ce serait une recherche assurément piquante que de les suivre depuis l'heure obscure de leur conception première jusqu'au moment où ils s'imposent définitivement à la mémoire des hommes. D'ordinaire, cette durable renommée ne leur vient pas dès le premier jour, et c'est ainsi que *Manon Lescaut*, *Paul et Virginie*, *Atala* ont survécu aux volumineux ouvrages dont ils ne formaient qu'un épisode.

Pour avoir été plus rapide, la fortune litté-

raire de *Justine* n'est pas plus enviable, et l'auteur a trouvé dans cette immortalité honteuse un châtiment légitime. Triste gloire, en effet, mais la seule à laquelle il eût droit de prétendre, car s'il n'était pas le plus répugnant des érotomanes, de Sade serait le plus soporifique des conteurs. Ses imaginations monstrueuses inspirent l'effroi et le dégoût, mais sa prose flasque et redondante nous fait tomber des mains les autres productions où elles ne se sont point donné carrière. En raison même de ces dérèglements, *Justine* eut dès son apparition un succès attesté par les nombreuses éditions dont les bibliographes sont parvenus à reconstituer péniblement la généalogie. Elles s'épuisaient ou, probablement aussi, se détruisaient au fur et à mesure de leur mise en circulation, bien qu'au témoignage de plusieurs contemporains, *Justine* se soit publiquement vendue au Palais-Royal et ailleurs depuis le début de la réaction thermidorienne jusqu'à la fin du Directoire. Alors, comme aujourd'hui, ce livre excitait chez ceux qui n'avaient pu se le procurer une curiosité que n'apaisait pas sans doute la réprobation de lecteurs mieux partagés. A cet égard, il faut bien le reconnaître, et quelle que fût la tolérance d'une police désorganisée ou impuissante, l'opinion des contemporains est unanime. Elle hésita davantage, en revanche, sur la paternité du livre dont Laclos faillit endosser la responsabilité, sans qu'à ma connaissance, du moins, il ait protesté. Meyer, dans ses *Fragments sur Paris,* traduits par Dumouriez, et bien avant le docteur allemand, Meister, dans le compte rendu qu'on va lire, avaient risqué cette hypothèse; d'autres nommaient Fleuriau de Langle. Le doute, après tout, n'était-il pas permis en présence des dénégations impudentes et réitérées du véritable auteur? Au moment même où s'achevait l'impression de la troisième version de *Justine* (1797), de Sade n'eut-il pas l'audace, comme on peut le voir dans le *Journal de Paris* du 29 germinal an VI (18 avril 1798), de

menacer de poursuites judiciaires ceux qui continueraient à la lui attribuer?

Malassis a réimprimé jadis à petit nombre une *Lettre* de Ch. Villers sur le roman intitulé *Justine* (J. Baur, 1877, in-12°), extraite du *Spectateur français* de Hambourg. Cette protestation ne fut ni la seule ni la première, car les pages que voici lui sont antérieures de trois ans au moins. Elles sont extraites de la partie restée inédite de la correspondance littéraire manuscrite entreprise par Raynal, continuée par Grimm et reprise, de mars 1773 à janvier 1813, par J. H. Meister. L'édition que j'ai donnée de cette correspondance s'arrête à 1793. A cette date, en effet, Meister avait quitté Paris, et, après un assez long séjour en Angleterre, était rentré à Zurich, et ses communications mensuelles se ressentaient de cet éloignement. Longtemps, toutefois, il tint de son mieux tête à la concurrence en puisant dans les portefeuilles de ses amis et surtout dans les copies restées entre les mains de Mme de Vandeul, fille de Diderot, de fragments alors inédits et aujourd'hui bien connus. Parmi le petit nombre de pages qu'on pouvait encore emprunter à ce manuscrit, j'avais noté celles-ci, qui font précisément partie du numéro 1 de l'année 1794 où Meister reprit avec ses rares souscripteurs des relations interrompues depuis plusieurs mois. Cette analyse, d'ailleurs très exacte, du plus infâme des livres, a cela de piquant que, n'étaient les réserves formelles du début et de la fin, l'auteur ne s'y prendrait pas autrement pour présenter les plus vertueuses affabulations de miss Inchbald ou les plus idylliques « bergeries » d'Auguste La Fontaine.

MAURICE TOURNEUX.

Justine, ou les Malheurs de la vertu. A Philadelphie, 1794, deux volumes in-18, avec cette épigraphe : « O mon ami! la prospérité du crime est comme la foudre dont les feux n'embel-

lissent un instant l'atmosphère que pour précipiter dans les abîmes de la mort les malheureux qu'ils ont éblouis. »

On serait cruellement trompé sur l'objet de cet ouvrage si l'on croyait pouvoir en juger par le titre ou par le sens de l'épigraphe. De tous les mauvais livres que j'aie jamais eu le malheur de connaître, c'est sans contredit le plus dangereux, le plus abominable. Il l'est au point que le comité de Salut public de la République française s'est cru lui-même obligé d'en faire arrêter la circulation, quoiqu'on n'y trouve pas une ligne où l'on attaque ni les nouveaux principes de sa politique, ni la personne de ses dictateurs. Il est vrai qu'on ne s'est avisé de cette défense qu'après la troisième ou quatrième édition. L'édition originale, que je n'ai point vue, est imprimée, dit-on, avec le plus grand luxe typographique, ornée de gravures extrêmement indécentes, mais parfaitement bien exécutées. On attribue cet infâme livre à M. de Laclos, l'auteur des *Liaisons dangereuses;* il est assez digne d'une âme aussi corrompue que la sienne; mais, sous quelques rapports, je suis tenté de le croire au-dessous et, sous d'autres, peut-être au-dessus de son talent. On a voulu l'attribuer aussi à un certain comte de Sade, renfermé pendant longtemps à la Bastille et qui s'y trouvait encore au moment où cette prison fut forcée, en juillet 1789. Je n'ai dans ma retraite actuelle aucun moyen d'examiner sûrement le plus ou moins de vérité de pareilles conjectures.

Quel que soit le nom du coupable auteur de ce roman, en voici la fable : Juliette et Justine, deux filles d'un riche banquier de Paris, sont élevées ensemble dans une des plus célèbres abbayes de cette capitale où, jusqu'à l'âge de douze et de quinze ans, aucun conseil, aucun maître, aucun livre, aucun talent n'avaient été refusés ni à l'une ni à l'autre de ces deux sœurs. A cette époque fatale pour la vertu des deux jeunes filles, tout leur manque dans un seul jour. Une banqueroute affreuse précipite leur père dans une situation si cruelle, qu'il en périt de chagrin. Sa femme le suit un mois après au tombeau. Les deux orphelines, abandonnées de parents froids et éloignés qui leur restaient, sont bientôt livrées à elles-mêmes, et la différence de leurs carac-

tères et de leurs goûts ne tarde pas à les séparer l'une de l'autre. Juliette, en sortant du couvent, va trouver une femme pervertie qu'elle avait entendu nommer à une jeune amie de son voisinage qui, s'étant échappée de la maison paternelle, était alors richement entretenue. Elle se voue aux mêmes désordres et devient en quinze ans femme titrée, la comtesse de Lorsange, possédant trente mille livres de rente, de très beaux bijoux, deux ou trois maisons tant à la ville qu'à la campagne, et pour l'instant le cœur, la fortune et la confiance de M. de Corville, conseiller d'État, homme dans le plus grand crédit et à la veille d'entrer dans le ministère. Mme de Lorsange vivait depuis quelques années avec M. de Corville comme avec un époux légitime, lorsque l'acquisition d'une très belle terre auprès de Montargis les obligea l'un et l'autre d'aller passer quelque temps en province. Un soir où la beauté du temps leur avait fait prolonger leur promenade de la terre qu'ils habitaient jusqu'à Montargis, ils s'arrêtèrent à l'auberge où descend le carrosse de Lyon, à dessein d'envoyer de là un homme pour leur chercher une voiture. Ils se reposaient dans une salle basse de cette maison donnant sur la cour, lorsque le coche dont on vient de parler entra dans cette hôtellerie. S'amusant à regarder l'air et la tournure des voyageurs, lorsqu'il paraissait qu'il n'y avait plus personne dans la voiture, ils virent un cavalier de maréchaussée descendant du panier recevoir dans ses bras, d'un de ses camarades également placé dans le même lieu, une fille de vingt-six à vingt-sept ans enveloppée jusqu'aux sourcils d'un grand mantelet noir. Elle était liée comme une criminelle et d'une telle faiblesse qu'elle serait assurément tombée si ses gardes ne l'eussent soutenue. A un cri de surprise et d'horreur qui échappa à Mme de Lorsange, la jeune fille se retourne et laisse voir, avec la plus belle taille du monde, la figure la plus noble et la plus touchante. M. de Corville et sa maîtresse ne peuvent s'empêcher de s'intéresser pour cette misérable fille et désirent apprendre d'elle-même l'histoire de ses malheurs. M. de Corville en se nommant aux gardes, ceux-ci ne croient pas devoir s'y opposer. On décide qu'il fallait passer la nuit à Montargis; on demande un appartement commode. M. de Corville répond de

la prisonnière; on la délie, et, après lui avoir fait prendre un peu de nourriture, après l'avoir un peu rafraîchie, un peu consolée par les caresses que l'on s'empressait de lui faire, on l'engage à dire par quelle suite d'événements et de fatalités elle se trouvait dans une aussi funeste circonstance.

Nos lecteurs auront déjà deviné que cette infortunée est Justine. Laissons-la faire elle-même le résumé de ses longs récits.

« Sous quel astre fatal, dit-elle enfin, faut-il que je sois née pour qu'il me soit impossible de concevoir un seul sentiment honnête qui ne me plonge aussitôt dans un océan d'infortunes? Et comment se fait-il que cette Providence éclairée dont je me plais d'adorer la justice, en me punissant de mes vertus, m'offre en même temps au pinacle ceux qui m'écrasaient de leurs crimes? Un usurier, dans mon enfance, veut m'engager à commettre un vol; je le refuse, il s'enrichit. Je tombe dans une bande de voleurs, je m'en échappe avec un homme à qui je sauve la vie; pour récompense, il me viole. J'arrive chez un seigneur débauché qui me fait dévorer par ses chiens pour n'avoir pas voulu empoisonner sa mère. Je vais de là chez un chirurgien incestueux et meurtrier à qui je tâche d'épargner une action horrible, le bourreau me marque comme une criminelle; ses forfaits se consomment sans doute, il fait sa fortune et je suis obligée de mendier mon pain. Je veux m'approcher des sacrements, je veux implorer avec ferveur l'Être suprême dont je reçois néanmoins tant de maux; le tribunal auguste où j'espère me purifier dans l'un de nos plus saints mystères devient le théâtre sanglant de mon ignominie; le monstre qui m'abuse et qui me souille s'élève aux plus grands honneurs de son ordre, et je tombe dans l'abîme affreux de la misère. J'essaye de sauver une femme de la fureur de son mari, le cruel veut me faire mourir en perdant mon sang goutte à goutte. Je veux soulager un pauvre, il me vole. Je donne des secours à un homme évanoui, l'ingrat me fait tourner une roue comme une bête de somme, il me pend pour se délecter; les faveurs du sort l'environnent, et je suis prête à mourir sur un échafaud pour avoir travaillé de force chez lui. Une femme indigne veut me séduire; par de nouveaux forfaits je perds une

seconde fois le peu de bien que je possède pour sauver les trésors de sa victime. Un homme sensible veut me dédommager de tous mes maux par l'offre de sa main, il expire dans mes bras avant de le pouvoir. Je m'expose dans un incendie pour ravir aux flammes un enfant qui ne m'appartient pas, la mère de cet enfant m'accuse et m'intente un procès criminel. Je tombe dans les mains de ma plus mortelle ennemie qui veut me ramener de force chez un homme dont la passion est de couper des têtes; si j'évite le glaive de ce scélérat, c'est pour retomber sous celui de Thémis. J'implore la protection d'un homme à qui j'ai sauvé la fortune et la vie, j'ose attendre de lui de la reconnaissance; il m'attire dans sa maison, il me soumet à des horreurs, il y fait trouver le juge inique de qui mon affaire dépend, tous deux abusent de moi, tous deux m'outragent, tous deux hâtent ma perte, la fortune les comble de faveurs, et je cours à la mort... »

Grâce à l'intérêt de Mme de Lorsange, une sœur longtemps oubliée, mais toujours chérie; grâce aux démarches et au crédit de M. de Corville, les malheurs de l'infortunée sont enfin réparés. Elle en verse plusieurs jours de suite des larmes bien douces dans le sein de ses protecteurs. Mais, tout à coup, son humeur change sans qu'il soit possible d'en deviner la cause. On eût dit que cette triste créature sentait la main de la fatalité toujours suspendue sur sa tête. Les deux sœurs, vers la fin de l'été, se trouvaient à la campagne. Il s'élève un orage épouvantable; toutes les fenêtres du salon où elles travaillaient ensemble étaient ouvertes; Justine vole pour les fermer. Elle veut lutter contre le vent qui la repousse, à l'instant un éclat de foudre la renverse au milieu du salon. Elle meurt... Mme de Lorsange entre aux Carmélites, où elle devient un exemple de sagesse et de piété.

Le cadre de ces différents événements plus ou moins étranges, plus ou moins forcés, n'est employé qu'à rassembler toutes les insultes et tous les blasphèmes que vomirent jamais contre les voies de la Providence le malheur, l'ingratitude et le désespoir, les peintures les plus vives et les plus minutieuses de tous les genres de désordres, la métaphysique et l'apologie de tous les crimes, avec un mélange continuel de libertinage et de cruauté.

L'auteur semble avoir épuisé les ressources de l'imagination la plus déréglée pour essayer d'étouffer dans l'âme de ses lecteurs tout principe et tout sentiment de moralité. Il n'est point d'affection douce et compatissante qu'il ne cherche à flétrir du souffle empoisonné de sa philosophie. Le contraste des jouissances les plus voluptueuses et des tourments les plus cruels, des plaisirs les plus passionnés et des actions les plus barbares, voilà ce qui le charme et le délecte. C'est dans la fange et dans le sang qu'il se plaît à tremper les pinceaux dont il ose peindre les scènes variées et bizarres de la volupté la plus impure et la plus recherchée.





INTÉRIEURS D'ATELIERS DE QUELQUES PEINTRES DE 1830

L'atelier de Gustave Lepaulle. — Celui de Redouté. — Abel de Pujol, chez lui. — Chez Horace Vernet; son installation. — L'intérieur de Paul Delaroche. — Les ateliers de Decamps, de Granville, de Dantan.



Notre temps est celui des inventions et des innovations. Non seulement l'homme pénètre chaque jour un peu plus avant dans les secrets de la nature; non seulement la mécanique, aidée de la physique et de la chimie, produit, distribue, multiplie le mouvement et le transforme jusqu'à lutter avec les plus diverses manifestations de la vie; mais des esprits ingénieux et hardis ouvrent dans le domaine intellectuel même des voies nouvelles : le journalisme trouve des cadres de rédaction, des moyens d'information, des procédés de publicité qui chaque jour deviennent plus précis, plus rapides, plus complets.

Est-ce à dire pourtant que, dans ce domaine comme dans les

autres, il n'y ait pas bon nombre de ces prétendues nouveautés qui n'ont de neuf que l'étiquette? Pour n'en prendre qu'un exemple, croit-on que le « reportage » et les « reporters », les « interviewers » et les « interviews » soient des découvertes de notre temps, et, comme on le dit avec un sérieux qui ne manque pas de drôlerie, des conquêtes du progrès? L'institution était connue du temps d'Homère; et que sont les *Chroniques* de Froissart, sinon une suite d'*interviews* et de brillants articles de reportage?

Sans remonter si haut, on trouve la chose, sinon le mot, dans quantité de feuilles politiques ou littéraires, dont l'existence marqua les débuts de notre presse périodique. La même curiosité qui assiège les hommes célèbres de nos jours était avide de révélations et de détails sur la vie privée et les particularités physiques ou morales des personnages en vue il y a soixante ans. Elle se satisfaisait par les mêmes moyens. Elle a, sans doute, aujourd'hui, beaucoup plus d'aliments en pâture, le nombre des journaux et le chiffre de leur tirage s'étant accrus en même temps que les lecteurs. Mais, à part les différences de phraséologie caractéristiques de la différence des époques, on *reportait* en 1830 tout comme en notre fin de siècle contemporaine.

Il n'est pas sans intérêt de retrouver, dans ces indiscrétions et confidences, qui nous semblent un peu naïves, les traits intimes des écrivains et des artistes de la Renaissance romantique. M. Octave Uzanne exhumait ainsi naguère, pour *le Livre moderne,* des pages piquantes, ayant tout l'attrait de la nouveauté et de l'imprévu, sur des auteurs illustres alors et dont quelques-uns le seront vraisemblablement toujours. Je voudrais ici, en me servant des mêmes documents *(Le Mercure de France : Revue complémentaire du Musée des Familles et des Magasins pittoresques),* promener le lecteur dans des ateliers de peintres et de statuaires, alors qu'on pouvait manier la brosse ou l'ébauchoir sans avoir la hantise d'un petit hôtel dans la plaine Monceau.

Allons d'abord, si vous le voulez bien, chez ceux dont la notoriété, au lieu d'élargir son cercle, s'est rétrécie et ne dépasse plus guère le monde des artistes érudits et des critiques d'art.

Dans la rue des Martyrs, au fond de la cour d'une maison élégante, on trouve un petit escalier qui conduit à une antichambre obscure, puis de là dans un atelier immense. On est chez Gustave Lepaulle.

Cet atelier est une arche où sont rassemblés les objets les plus disparates, tous utiles à l'artiste comme modèles d'accessoires et de décors : toutes les formes de navires, depuis la chaloupe jusqu'au trois-mâts; des oiseaux empaillés, suspendus au plafond par un imperceptible fil de soie ; des études des genres les plus différents, marine et académie de femme, paysage, nègre à demi nu et magistrat en robe rouge, chiens et chats, tout se croise et se mêle suivant les exigences du métier et les fantaisies d'imagination de l'artiste. Mais Lepaulle est avant tout un peintre de portraits. Ils se dressent en foule sur une mâture de chevalets, comme des voiles au-dessus des vergues. Voici Mlle Varin, la *Miranda* du ballet de *la Tentation,* si belle, si poétique, dont un sentiment voluptueux fait frissonner les épaules demi-nues. A côté de Mlle Varin, — entre une odalisque et le portrait de la plus jolie des danseuses de l'Opéra, Mlle Forster, — se détache le grand et sévère portrait de l'amiral de Rigny sur son vaisseau. Contraste frappant qui se retrouve maintes fois dans les études et les tableaux de ce peintre qui eut la vogue, et dont la Gloire n'a pas appris le nom.

Redouté a pris une part meilleure. Les demoiselles qui lavent des fleurs à l'aquarelle, — avec plus de prétentions et autant d'art que leur cuisinière en met à laver la vaisselle, — et les iconobibliophiles lui assurent une clientèle encore vivace, bien qu'elle se clairsème de jour en jour. Il demeurait tout à l'entrée de la rue de Seine, n° 6, dans une vaste et antique maison du temps de Louis XIII, où les maçons et les architectes avaient, à démolir et à rebâtir, de la besogne à demeure. On entrait dans une salle à manger tapissée de quelques beaux tableaux de fleurs du XVIe siècle, puis dans un salon tendu en rouge, style empire, dont le principal ornement était un grand portrait de Mlle Redouté, peint par Lethierre, dans une robe de velours noir, fort ouverte, et le front ceint d'un diadème de forme antique.

Redouté arrivait, vieillard tout simple et tout bonhomme, et vous conduisait à son atelier divisé en trois parties par des cloisons : des tableaux de fleurs, tous peints par le maître, en tapissent les murailles. C'est dans la partie la plus reculée, derrière la deuxième cloison, sur une table de bois blanc dont la propreté révèle sa mère flamande, que Redouté, avec un talent toujours jeune, reproduit les fleurs naturelles qu'il a sous les yeux, venues, soit d'une charmante villa qu'il possède à quelques lieues de Paris, soit de la complaisance empressée des dames du faubourg Saint-Germain. A son âge (Redouté naquit en 1759 et nous sommes en 1835), il travaille lentement, mais avec amour, et sans avoir rien perdu ni de la pureté de ses tons ni de sa sûreté de touche. C'est un privilège qu'il partage avec Isabey, à un moindre degré pourtant. Isabey a toujours un faire jeune, hardi, ferme; et il change sa manière comme il le veut. Redouté, lui, n'innove pas, mais son talent ne vieillit point.

Transportons-nous dans un quartier bien différent de Paris. En une rue que des affiches en couleurs, où des femmes décolletées portent des consommations à des couples assis sous des cabinets de verdure, doivent avoir rendue populaire autant que tel cabinet de spécialiste ou telle spécialité de capsules dépuratives dont les réclames sont collées côte à côte avec celles du « Village d'Albouy », s'élevait, dans un calme et une solitude qui avaient assez charmé le bourreau pour qu'il choisît non loin de là sa demeure, une maison portant le n° 18, et précédée d'une avant-cour qui semblait ajouter encore à son isolement. Devant cette maison sévère et d'une architecture rigoureusement classique, un perron de cinq à six marches conduit dans un vestibule non moins sévère et non moins classique, à droite duquel s'élève un escalier. La première chose que l'on aperçoit en mettant le pied sur cet escalier, c'est la statue de l'Apollon du Belvédère et deux ou trois autres chefs-d'œuvre de l'antiquité. Au bout de l'escalier, à gauche, s'ouvre une petite porte, et l'on est dans un atelier immense, éclairé par le haut, sur les murs noirâtres duquel sont accrochés beaucoup d'études et quelques tableaux. On est reçu avec une simplicité cordiale par un homme jeune, de stature

robuste, et dont le regard exprime une force empreinte de tristesse. C'est Abel de Pujol, cet artiste à qui Fontainebleau doit en partie la restauration ou plutôt la résurrection des plafonds du Primatice, et qui a peint les plus belles grisailles de la Bourse.

Mais laissons ce Puvis de Chavannes avant la lettre et en état imparfait, et passons chez Paul Delaroche et Horace Vernet.

Nous revenons près de chez Lepaulle, aux environs de la rue La Rochefoucault, dans le square de la Nouvelle-Athènes, dont le nom vit encore en un café-brasserie qui fait pendant et concurrence au Rat-Mort. C'est là, non loin de la maison de M[lle] Mars et de celle de M[lle] Duchesnoy, que demeurent les deux peintres, dans un logis tout artistique; et leurs ateliers, surtout celui de Paul Delaroche, sont comme des sanctuaires où l'on n'admet qu'un petit nombre d'élus.

Dans l'un, vous trouverez Horace Vernet, avec sa tête expressive et jeune, sa vivacité de sous-lieutenant, son coup d'œil pénétrant et actif. Une veste et un pantalon blancs, rattachés par une ceinture rouge, forment son costume de travail. Sans s'inquiéter du bruit et du mouvement qui se font autour de lui, il poursuit le tableau commencé ; et l'on reste surpris, non de la rapidité avec laquelle il peint, car il semble procéder avec lenteur, mais de la manière prestigieuse dont son ouvrage se développe et grandit. C'est que jamais il ne donne un coup de pinceau inutile; c'est que sa main est si sûre, et son coup d'œil si juste, que rarement il est obligé d'effacer une touche douteuse.

Si vous entrez dans l'atelier de Paul Delaroche, faites-le silencieusement et gardez-vous d'interrompre cet homme, d'une physionomie froide et mélancolique, qui médite devant une toile, ou qui semble préoccupé par les sons fantastiques et vagues d'un orgue expressif. Tenez-vous à l'écart, et vous ne tarderez pas à voir paraître une jeune femme d'une beauté merveilleuse, qui posera sa main sur la grosse veste de tricot gris de l'artiste, et qui le saluera d'un sourire intime. Vous retrouverez dans ses traits la Jane Grey du tableau de Paul Delaroche ; vous serez frappé de cette grâce pudique que l'artiste reproduit, pour ainsi dire involontairement, toutes les fois qu'il peint une figure de femme;

vous reconnaîtrez la fille d'Horace Vernet et la femme de Paul Delaroche.

En somme, comme l'écrivait Alexandre Dumas à propos de l'atelier de Decamps, c'est une chose curieuse à voir que l'atelier d'un peintre, lorsqu'il a coquettement pendu à ses quatre murailles, pour faire honneur aux invités, ses joyaux des grands jours, fournis par les quatre parties du monde. Vous croyez entrer dans la demeure d'un artiste, et vous vous trouvez dans un musée. Ces armures, qui représentent l'Europe au moyen âge, datent de divers règnes et trahissent par leur forme l'époque de leur fabrication. Ce tomahawk canadien et ce couteau à scalper viennent d'Amérique : l'un a brisé des têtes françaises et l'autre enlevé des chevelures parfumées. Ces flèches et ce cric sont indiens ; le fer des unes et la lame de l'autre ont été empoisonnés dans le suc des herbes de Java. Ce sabre recourbé a été trempé à Damas. Ce yatagan, qui porte sur sa lame autant de crans qu'il a coupé de têtes, a été arraché aux mains mourantes d'un Bédouin. Enfin, ce long fusil à la crosse et aux capucines d'argent a été rapporté de la Casauba *(casbah)* par Isabey peut-être, qui l'aura troqué avec Yousouf contre un croquis de la rade d'Alger ou un dessin du fort de l'Empereur... Voici des porcelaines du Japon, des figurines égyptiennes, des couteaux espagnols, des poignards turcs, des stylets italiens, des pantoufles algériennes, des calottes de Circassie, des idoles du Gange, des cristaux des Alpes. Regardez, il y en a pour un jour.

Sous vos pieds, ce sont des peaux de tigre, de lion, de léopard, enlevées à l'Asie et à l'Afrique ; sur vos têtes, les ailes étendues et comme doués de la vie, voilà le goéland, le margat, le guillemot, et enfin le martin-pêcheur, cet alcyon des anciens, sur le plumage duquel étincellent les couleurs les plus vives de l'aigue-marine et du lapis-lazuli.

Mais ce qui, un soir de réception chez un peintre, est surtout digne de fixer l'attention d'un amateur, c'est la collection hétérogène de pipes toutes bourrées qui attendent, comme l'homme de Prométhée, qu'on dérobe pour elles le feu du ciel.

Nous ne suivrons pas Alexandre Dumas dans l'énumération

brillamment descriptive des variétés de fourneaux à tabac, depuis le simple brûle-gueule jusqu'au gourgouri perpendiculaire des nègres, en passant par la chibouque, le calumet, la pipe d'écume et le hucca ou narghilé. Ce que nous venons de rapporter suffit pour faire comprendre combien cette boutique de bric-à-brac est loin des élégants boudoirs ou des nefs gothiques où nos peintres à la mode symbolisent et esthétisent, y accumulant toujours des bibelots, mais avec un choix délicat et une coquetterie qui, tout en laissant discerner le tempérament du maître, sait mettre chaque chose en valeur.

Dix ans plus tard, le changement s'était déjà produit avec assez de force pour que Balzac pût dire : « En 1845, le paysagiste, émule des Hobbéma, des Ruysdaël, des Lorrain, ne ressemble plus au rapin dénué, frétillant que vous avez vu », ni, ajoutons-le, aux peintres célèbres dont nous venons de traverser les ateliers. « Homme illustre, il possède une charmante maison rue de Berlin ; il est membre de l'Institut et officier de la Légion d'honneur ; il a trente-neuf ans, il a vingt mille francs de rente, ses toiles sont payées au prix de l'or, et il est invité aux bals de la cour. » L'époque est venue des épiciers pairs de France, des artistes capitalistes et des vaudevillistes rentiers.

Mais revenons aux temps héroïques. Voyez-vous cette maison rouge, au nº 1 de la rue des Grands-Augustins ? Le rez-de-chaussée en est occupé par un marchand de vins. A côté du débit, un petit corridor étroit conduit à un escalier plus étroit encore. Gravissez-le dans l'obscurité, et suivez ce couloir sombre, à l'entresol. Vous voilà devant une porte. Sonnez. Un homme, petit et la chevelure crêpue, vous introduit dans une petite pièce nue, où l'on ne voit qu'une table, des crayons et tout ce qu'il faut pour dessiner. Sur la muraille, des médailles en plâtre et une gravure anglaise qui représente des têtes d'animaux.

Si vous êtes admis dans un petit atelier voisin, vous vous trouvez face à face avec un squelette de fœtus affublé d'un costume de pair, qui se dresse parmi quelques charges de Dantan, au milieu de papiers, de cartons et de chevalets.

Ne vous découragez point de l'accueil froid du maître du logis ;

animez graduellement la conversation, et vous verrez cet homme, d'abord insignifiant, quitter son air distrait pour converser d'une manière piquante et originale, sans cesser d'être grave. Ce jeune homme a lu tous nos philosophes ; il sait par cœur Molière ; il fait mieux : il le comprend et l'interprète avec des vues profondes. Comme celui de Molière, son art est gai à la surface et tristement ironique au fond ; comme Molière, il connaît l'homme en ses dessous cachés, et il excelle à faire jouer les ressorts de ses passions et de ses vices sous des figures d'animaux. Ce grand dessinateur, qui pourrait être un grand peintre, s'appelle Granville.

Je viens de prononcer le nom de Dantan. Prions la « vieille femme » du *Mercure de France,* qui nous fait ces rétrospectives révélations, de nous y conduire. Ce sera, pour aujourd'hui, notre dernière étape.

C'est dans la maison où habitait Alexandre Dumas lorsqu'il créait *Antony,* et où habite encore, en 1835, le musicien Zimmerman. On entre sous une voûte, on tourne à gauche, on monte douze marches d'un escalier obscur, et on est introduit dans une chambre à coucher simple, élégante, que l'on croirait presque la chambre d'une femme. Les rideaux bleus des fenêtres, les draperies bleues du lit sont disposés avec goût. Un piano révèle que le maître de céans aime la musique, et les tableaux qui tapissent les murs attestent par leurs suscriptions que plus d'une amitié célèbre s'est empressée d'apporter ici son tribut. Voici des moutons de Bracassat et une admirable tête de chat signée Burbank, le Bracassat de l'Angleterre ; des paysages de Lapito, d'autres dont les signatures échappent à ma vieille mémoire.

Maintenant, traversez une seconde petite pièce également ornée de tableaux, et ouvrez la porte de cet atelier. Au milieu d'un monde d'étranges figures blanches, petites et grandes, grosses et sveltes, qui se tourmentent et se tordent grimaçantes, mêlées, confondues, se tient un jeune homme à la voix douce, au sourire sans sarcasme, enveloppé dans une longue robe de chambre des plus bourgeoises, il faut l'avouer.

C'est Dantan.

Beaucoup de gens vous demanderont : Qu'est-ce que M. Duret ? car ils ne connaissent point le statuaire qui a fait le *Pêcheur dansant* et *Chactas*. Il n'est point, au rebours, de gamin parisien qui ne sache par cœur et ne dessine sur les murs chacune des charges de Dantan. Quand l'Opéra veut donner de l'originalité à ses ballets, il met en action les charges de Dantan ; la lithographie les reproduit ; elles se retrouvent sur les paravents, les cornets de bonbons, les écrans et jusque sur les étoffes ; oui, on peut avoir une tenture d'appartement, une robe de chambre ou des rideaux avec les charges de Dantan.

D'où vient cette popularité ?

D'une idée neuve, d'abord ; puis de l'application spirituelle, heureuse et gaie de cette idée. Il y a sept ou huit années, — nous sommes en 1835, ne l'oublions pas, — il s'avisa, dans un moment d'exubérance, de reproduire en plâtre la figure grotesque d'un de ses camarades d'atelier, de *Ducornet*, privé de bras et qui peignait avec les pieds : on rit trois jours de ce portrait en relief, puis on l'oublia, et, quelque temps après, Dantan partit pour Rome.

Là, dans un de ces moments de découragement, de lassitude et de dégoût que tous les artistes connaissent, il se souvint de la charge de Ducornet, et s'amusa à la refaire. Ses camarades, étonnés et ravis devant cette caricature en relief, y attachèrent une importance telle que Dantan, sans négliger le côté sérieux de son art, se sentit encouragé à continuer d'étudier le portrait sous son aspect comique, et bientôt chacun dans Rome se disputait les épreuves d'une charge d'Horace Vernet en robe de chambre et du vieux Carle hissé sur un cou de cheval.

Quelques-unes de ces épreuves arrivèrent en France, où elles obtinrent un succès prodigieux ; si bien que Dantan, à son retour de Rome, trouva une source de réputation et de fortune dans ce qu'il ne traitait encore que de plaisanterie sans conséquence.

Jusqu'à présent, Dantan a fait environ cent vingt charges en relief. Elles sont déposées autour de son atelier, sur des gradins, et au milieu, sur une grande table drapée de serge verte, pêle-mêle et sans aucun ordre de classement.

La plupart des charges qu'il a faites à Londres sont des por-

traits, — de véritables portraits, animés, justes et sans exagération : témoin O'Connell debout, le bras étendu, le poing serré. Cependant il verse le comique à pleines mains sur quelques-uns, comme Wellington, le comte d'Orsay, lord Grey, l'acteur Liston, et le banquier Rothschild, qui nage sur l'or et s'y vautre avec une joie effrayante.

Quant aux caricatures françaises, qui ne les a vues exposées chez Susse, d'où il part chaque jour des caisses de moulages pour la Russie, l'Allemagne, l'Angleterre et l'Italie? Voici Alexandre Dumas, Victor Hugo et Jaime le vaudevilliste; c'est l'auteur du *Marquis de Brunoy* et, ce qui vaut mieux encore, des *Chevreuils*. Le petit nain si drôle, avec ses ailes de papillon, c'est Paul Foucher, dont on a joué pendant trois mois les *Nouvelles* au Vaudeville, à la Porte-Saint-Martin, à l'Ambigu et à la Gaîté. Le rat à tête humaine, c'est le peintre Lepaulle. Nourrit et Levasseur ont deux fois exercé la verve de Dantan ; il en a d'abord publié des statuettes, puis un petit groupe admirable de verve et qui représente *Robert* et *Bertram* à la fin de l'opéra de Meyerbeer.

Balzac a deux fois aussi comparu devant la folle imagination et la mordante moquerie de Dantan.

Une seule femme a, jusqu'à présent, passé sous le joug du sculpteur ; c'est Mme Malibran, qui poursuivit sans relâche, durant plusieurs mois, le caricaturiste afin d'en obtenir sa charge. Lorsqu'elle vit terminé l'objet de tant de désirs et de prières, elle en pleura.

Deux ou trois caricatures sont restées inédites, car Dantan ne livre à la publicité que les victimes qui s'y prêtent de bonne grâce. Parmi ces caricatures, il faut citer celle de M. Véron, où l'artiste est peut-être un peu trop sorti des bornes des convenances, et enfin celle du docteur Lescot, habile lithotriteur auquel Rossini et Franconi, ces deux extrémités de l'art, doivent leur guérison d'une maladie douloureuse.

La raison qui empêche Dantan de publier la charge du docteur Lescot la lui fait aussi recouvrir d'un voile dans son atelier.

L'artiste ne s'est pas épargné, et la caricature qu'il a faite de lui-même est d'une impitoyable cruauté. Les auto-biographies de

Jean-Jacques et de saint Augustin sont tendres à côté de cette auto-sculpture.

A voir toutes ces folles billevesées d'une imagination dévergondée et rieuse, on ne soupçonnerait pas Dantan de pouvoir étudier et reproduire sérieusement les traits d'un artiste célèbre ou d'une jolie femme. Il a cependant maintes fois prouvé le contraire, et les bustes en petit de Rossini, d'Auber, de Boïeldieu, de Meyerbeer, de Victor Hugo, de Talleyrand, du prince Napoléon, de Julie Grisi, de la princesse Bellejioso et de trente autres regardent, impassibles, dans leur sérénité sculpturale, les grimaces et contorsions des grotesques auxquels ils sont mêlés.

La course est assez longue; la vieille contemporaine qui nous sert de guide sent la fatigue alourdir des jambes qui aimèrent tant jadis les jetés battus et les entrechats. Plus tard, s'il plaît à son caprice, et si nos lecteurs y trouvent quelque plaisir, nous reprendrons nos visites chez les artistes d'il y a soixante ans. L'actualité est un besoin, sans doute; tout le monde la poursuit à outrance et s'y précipite avec fièvre. Il nous a paru, cependant, que ces *interviews* posthumes ne manquaient pas d'une certaine saveur.

HENRI NOGRESSAU.





LES

NOUVEAUTÉS LITTÉRAIRES

CRITIQUE DES PUBLICATIONS RÉCENTES



OUT est ordinaire, ce mois-ci : quantité et qualité. Voici d'abord une brassée de romans qu'on peut lire, comme on a lu ceux du mois dernier, en attendant ceux du mois prochain. On dirait d'une mer grise sur une grève plate : les vagues montent, arrivent, meurent, et toujours l'une succède à l'autre, sans que rien les distingue dans la terne monotonie de leur couleur et de leur mouvement.

Mme Georges de Peyrebrune, dont j'ai fort admiré jadis *les Frères Colombe,* veut prouver, dans le *Roman d'un Bas-Bleu* (Ollen-

dorff), que la femme de lettres est à la merci des directeurs de revue, des critiques influents et des autres exploiteurs des lettres, et que, si elle ne les paie pas comptant, de sa personne, ils l'empêcheront de gagner son pain. Je ne nie pas la vérité du point de vue : la bête humaine est assez féroce, et si l'homme est un loup à l'homme — *homo, homini lupus* — il est le plus souvent pour la femme — s'il la redoute en la convoitant — un lécheur de bottines et — s'il la tient en son pouvoir — une sorte, plus ou moins sanglante, de Jack l'Éventreur. Malheureusement, le roman de Mme de Peyrebrune, fort décousu — à dessein, nous dit l'auteur, ce qui est un moyen désinvolte d'échapper au blâme, — ce roman ne prouve rien. C'est un cas tout exceptionnel, et encore finit-il par une conclusion directement contradictoire à la thèse soutenue, puisque le « bas-bleu » trouve un homme de cœur qui l'aime et qui sait se faire aimer. Il n'était, d'ailleurs, pas mauvais de mettre à nu les vilenies auxquelles la femme est exposée dans le monde des lettres. Ceux d'entre nous que ces choses écœurent regretteront qu'il ne se soit trouvé justement qu'une femme pour en tracer le tableau.

L'histoire, très peu commune, que nous conte M. Camille Debans d'un jeune homme qui fait mourir son père d'apoplexie, et qui réduit sa femme à s'empoisonner parce qu'il a la vocation d'être prêtre et qu'il croit qu'être chaste quand même plaît à Dieu, ne manque pas de puissance dans son étrangeté (*Boissat, chimiste ;* L. Sauvaître). M. Elzéard Rougier continue, dans *Selon mon Rêve*, ses études « autour du féminisme », et n'y apporte pas moins de finesse nerveuse et d'éclat tragique que dans son œuvre d'hier, *Naufrage d'amour*. *Une d'elles,* de M. Paul de Garros (A. Savine), est aussi, comme le titre l'indique, une étude de l'éternel féminin, avec ses écarts, ses revirements énigmatiques et sa fougue, qui finit par renverser les obstacles au mépris de tous les dangers. Dans la même catégorie se range *Chères amours,* que publie M. Maffre de Baugé chez le même éditeur. Il y a là, pourtant, me semble-t-il, quelque chose de plus : les événements y sont vécus, et l'amertume y monte du cœur même de l'auteur désabusé. Mme Jeanne Mairet a écrit, sous le titre de *Charge d'âme,*

une histoire de jeune fille, délicate et poignante, où l'amour fait son rôle cruel, mais aussi où la souffrance est féconde, rend meilleure celle qui était bonne, et bonne celle qui était comme en balance entre le mal et le bien.

Après les romans d'amour, nous avons les romans à tendances socialistes et politiques, parmi lesquels je citerai *Gueule noire,* « roman de chemin de fer » (A. Savine), où M. Alexandre Lacoste étudie, en homme au courant des plus menus détails, la vie des employés de chemins de fer de tout ordre qu'il fait graviter autour d'un drame passionnel; — *un Héritage*, « roman social, » de M. Lucien Macaigne (A. Savine), dans lequel parlent et agissent de vrais ouvriers, à qui l'héritage d'une cousine éloignée ne porte pas bonheur, — récit d'allure alerte et gaie d'où ressort une morale pratique et saine ; — enfin *Pangorju au pouvoir,* où M. Henri Pagat reprend, dans des conditions nouvelles, le type si remarquable créé par lui sous le nom de « baron » *Pangorju* (Bibliothèque Charpentier). Ce livre, curieuse étude de nos mœurs politiques enveloppée dans une critique amusante, gaie sans trivialité et littéraire sans affectation, mériterait mieux qu'une mention rapide. L'auteur y fait preuve à nouveau d'un talent d'observateur malicieusement sceptique, et il excelle à imaginer assez près de la réalité pour pouvoir tirer bon parti de ses observations. Ce qu'il écrit, d'ailleurs, vaut aussi par l'écriture, et nous avons affaire ici à un moraliste satirique ayant à son service les meilleures ressources de la langue, — chose peu contemptible en ce temps d'écrivailleurs improvisés et de stylistes sans syntaxe.

La *Pauvre Nina*, de M. Jules de Cuverville (A. Savine), ne nous retiendra que le temps de dire qu'elle a pour tâche de recueillir quelque argent « au profit des sinistrés de la Martinique ». Elles se mettent à deux pour cette œuvre pie, et la seconde, j'ai regret à le dire, s'appelle *la Gueuse*. Mais qu'importe? Honnête fille ou pieuvre à matelots, si elle verse aux misérables l'argent dont ils ont besoin, son œuvre est bonne et charitable; aussi faut-il qu'il lui soit beaucoup pardonné. Des dessins, d'une singulière intensité de facture, dus à M. E.-C. Bel-

ville, sont un attrait de plus pour les personnes aumônières, amies des arts et des sinistrés.

Deux recueils de contes. *Le Miroir des légendes,* par M. Bernard Lazare (A. Lemerre), nous promène, en images, dans « le jardin des mystérieux Avallons et des Thulés blanches » ; une sorte de palingénésie s'y déroule, fragmentaire, et pourtant complète, depuis les premiers sacrifices sanglants de l'homme à la divinité qu'il a conçue, jusqu'à l'élan final vers l'Absolu, vers la Lumière, vers l'Incréé : le langage est riche et sonore, la pensée hautaine et mystique, l'art grand et raffiné. L'auteur des *Contes de la reine Mab*, M. Léon Michaud (Léon Vanier, in-16), souffle dans des pipeaux moins retentissants, mais aussi délicatement harmonieux. Les vers, dans cet aimable volume, se mêlent discrètement à la prose, et le dialogue au récit. Les choses et les êtres y sont absurdes et charmants, non point charmants parce que absurdes, comme semblerait le prétendre l'auteur après M. Anatole France, mais parce qu'il a su, lui, le rêveur et l'écrivain, y mettre de la poésie et du charme.

De la poésie encore, *Quand les violons sont partis* (Bibliothèque artistique et littéraire; in-16), et que M. Edouard Dubus cherche à verser en des vers les symphonies dont ces violons du rêve ont rempli son âme. Les pièces de ce recueil sont toutes jolies, d'une grâce parfois un peu mièvre et factice; mais c'est là le sacrifice que fait le poète à l'école dont il veut relever. Son talent est, au vrai, tout personnel, souple et fort, et je ne doute pas qu'il ne se dégage de plus en plus du convenu et de la mode, plus tyranniques encore qu'ailleurs dans les milieux littéraires qui se proclament irréguliers et indépendants.

Chattes et Chats, de M. Raoul Gineste (E. Flammarion ; in-18), est de même inspiration que le recueil de Mr. G. R. Tomson, *Concerning Cats*, que je signalais le mois dernier. Seulement, nous n'avons ici que des poèmes originaux, où l'anthologiste anglais trouvera une ample moisson à faire pour sa prochaine édition. Une spirituelle préface de M. Paul Arène introduit gracieusement le lecteur dans ce palais élevé à la gloire du félin domestique. L'auteur, tout en étudiant ses amies les chattes et

leurs époux sous leurs côtés pittoresques et familiers, est surtout séduit par le symbolisme légendaire, diabolique et religieux, qui s'est toujours attaché à ces animaux électriques, subtils, complexes et nerveux. Il nous donne le mot de cette préoccupation en nous apprenant, à la dernière page de son très curieux et très artistique volume, qu'en 1403, au bourg de Barenton, un homonyme ou un ancêtre,

Le vieux mire Gineste, ainsi que son Chat noir,

furent brûlés vifs, « au grand soulas de l'assistance ».

M. Paul Pionis est l'auteur et l'éditeur (1, rue des Étangs, Clamart) d'un acte dramatique en vers, intitulé *l'Honneur brutal,* que je ne veux pas laisser passer inaperçu. Il y a bien de l'énergie et de la hardiesse dans cette donnée d'une mère qui se fait tuer, elle et son fils, plutôt que de permettre à celui-ci de trahir la France et de se vendre aux Prussiens. La facture, un peu classique et surannée, des vers n'est pas sans charme en un sujet si farouchement tragique. De jolis bois de M. L. Trinquier illustrent cette intéressante plaquette.

Le poète autrichien Nicolas Lenau, un des hommes qui ont le plus sincèrement répandu la douleur dans leur œuvre, vient d'être traduit, en partie du moins, par M. V. Descreux (*Poèmes et poésies;* A. Savine). Cette version élégante — assez pour donner le désir de pouvoir lire l'original — du *Faust* et d'une centaine d'autres poésies détachées est précédée d'une étude biographique d'après L.-A. Franke, l'intime ami du malheureux poète mort fou. Chez le même éditeur, MM. Ad. Chenevière et H. Johansen donnent la traduction de deux ouvrages dramatiques de Henrik Ibsen : *la Dame de la Mer* et *un Ennemi du Peuple;* les personnages du premier drame sont des symboles sans cesser d'être des êtres vivants et passionnés; l'autre est une satire des mœurs politiques et des préjugés sociaux qui ne manque ni d'audace ni de vigueur, et où le docteur Stockmann, qui pourrait bien n'être que Henrik Ibsen lui-même, dit son fait au suffrage universel, et est, ainsi qu'il convient, unanimement conspué

comme ennemi du peuple. Il ferait bon voir cette pièce représentée sur un grand théâtre, chez nous. Le peuple de Paris serait capable de lui faire un succès.

Des livres de voyage : *Du Pacifique à l'Atlantique*, par les Andes péruviennes et l'Amazone, récit d'une exploration faite par M. Olivier Ordinaire en des pays peu fréquentés par les Européens (E. Plon, Nourrit et Cie). Les montagnes du Yamachaga et du Rio Palcaza et les tribus sauvages du Pérou sont moins connues que le Mont-Blanc et les goîtreux du Valais. Intéressant par le sujet, le livre l'est encore par l'exécution, et c'est ce qu'on peut dire, à un degré plus élevé peut-être, des *Souvenirs de la côte d'Afrique*, de Madagascar et de Saint-Barnabé, où M. le baron E. du Mandat-Grancey déploie l'esprit mordant et amusant que nous avions déjà remarqué dans certain voyage en Irlande qui date de plusieurs années. Je recommande, tout particulièrement, les observations de M. de Grancey sur l'esclavage et les conclusions pratiques qui en peuvent découler.

Les études que M. le lieutenant-colonel Floridor Dumas, avocat à la Cour d'appel, intitule *Au Palais* (A. Savine) forment un gros livre plein d'expérience dont la morale est résumée dès l'avant-propos par l'auteur en ce mot de Voltaire : « Voulez-vous de bonnes lois ? Brûlez les vôtres et faites-en de nouvelles. »

M. Alfred Franklin ajoute deux volumes à l'ouvrage si considérable, si savant et si curieux, sur la *Vie privée d'autrefois*. Il s'agit aujourd'hui d'abord des *médecins* et, en second lieu, des écoles et collèges, du XIIe au XVIIIe siècle. L'éloge de ces volumes n'est plus à faire et les nouveaux sont à la hauteur de leurs aînés.

L'histoire se déverse de plus en plus dans les petits canaux des mémoires, biographies et monographies. Les *Souvenirs du maréchal Macdonald*, duc de Tarente (E. Plon, Nourrit et Cie, in-8°), ont, dans la première partie, un intérêt militaire, et, dans la seconde, un intérêt anecdotique qui en fait une publication bonne à mettre à côté des *Mémoires* de Marbot. Une introduction de M. Camille Rousset les rattache à l'histoire générale.

Stendhal, homme de lettres, n'a pas encore dit son dernier

mot. En attendant que M. Casimir Stryienski lui redonne la parole, M. Louis Farges fait une étude intéressante de *Stendhal diplomate,* de 1829 à 1842, d'après sa correspondance officielle inédite (E. Plon, Nourrit et Cie). La maison Hachette continue ses monographies des grands écrivains français par *Chateaubriand,* confié à M. de Lescure. L'auteur, très au courant des anecdotes, ressorts cachés, intrigues féminines et petits côtés de cette époque, a fait un livre curieux et piquant; mais, pour parler dignement de Chateaubriand, écrivain et homme politique, sa pensée et son style manquent un peu d'envergure. Le capitaine Paul Marin, qui s'est fait une spécialité des médiums et des thaumaturges au XIXe siècle, raconte en grand détail la mission de Thomas Martin, de Gallardon, auprès de Louis XVIII (G. Carré), et sa mort étrange et suspecte. Un vieillard, que Rochefort avait baptisé Racine de Buis, vient de crever la vésicule de fiel et de sanie qu'il gonflait depuis vingt ans et d'en répandre le contenu en un volume, sous ce titre : *Comment a péri la Commune* (par Pierre Vésinier; A. Savine). Détournons-nous et passons. Moins infectes sont les odeurs des *Bas-Fonds de Constantinople*, que M. Paul de Régla publie chez les éditeurs Tresse et Stock. Il y a là des révélations bien suggestives au point de vue diplomatique, et aussi des détails de mœurs d'une exactitude incontestable, qui peuvent servir à rectifier quantité d'idées courantes et fausses. Le nom de M. Paul de Régla, qui a écrit une étude savante et originale sur Jésus de Nazareth, nous est une transition naturelle pour dire un mot du livre de M. Julien Villecrose : *Le Christ et sa réforme sociale* (A. Savine). Il y a longtemps qu'un révolutionnaire sans façons a appelé Jésus le premier des sans-culottes. L'auteur ne nous apporte donc rien de bien nouveau : ce qu'il apporte c'est, avec un langage ardent et qui n'est pas sans éloquence, tout un ensemble d'arguments à l'usage des socialistes catholiques dont le comte de Mun est le porte-parole au Parlement. Mais c'est là de la politique et, une fois de plus, je suis heureux qu'on n'en fasse pas ici.

Du Christ à Bouddha, il n'y a qu'un pas à faire, en arrière. M. E. Lamairesse, qui publiait naguère une étude sur *l'Inde avant*

le Bouddha, la complète aujourd'hui par la *Vie du Bouddha suivie du Bouddhisme dans l'Indo-Chine* (G. Carré) ; livre savant, plein de choses, et cependant d'une lecture attachante, qui contribuera puissamment à répandre chez nous la connaissance de ces peuples d'Orient, si ignorés et si mystérieusement influents sur les modes de la pensée occidentale.

Une petite brochure de M. Maurice Barrès, *Toute licence contre l'amour* (Perrin et Cie), pose et résout en deux mots tous les problèmes de l'éthique : « S'adonner à la culture de son moi, et ne peiner aucun être. » Je n'ai pas le temps de discuter ces deux principes, qu'on pourrait accepter, en somme, s'il n'était pas trop à craindre que la préoccupation du premier ne fasse oublier le second. L'académicien Pierre Loti nous en a donné, dans son discours de réception, un exemple naïf et monumental. M. Barrès a une ironie supérieure qui le sauve, et son analyse de soi est assez profonde pour lui éviter les ridicules de la vanité. Il dit, en passant, des vérités à l'Association des étudiants et à ceux qui s'en servent. Le sens artistique de la vie règne d'un bout à l'autre de ce petit opuscule ; mais il ne s'adresse, avec chance d'être compris, qu'à une très petite minorité, ceux que les Anglais appellent les *select few.*

Avec l'*Art et la Nature,* de M. Victor Cherbuliez (Hachette et Cie), nous entrons dans l'esthétique doctrinale : il se donne, lui aussi, pour tâche de résoudre une antinomie, et la thèse du livre est que les arts, pour satisfaire au double besoin de l'âme humaine, doivent à la fois nous rappeler vivement les réalités par la forme et nous délivrer d'elles par le rêve ; en sorte que le réaliste qui n'est pas un libérateur de notre imagination et l'idéaliste dont les fictions ne nous donnent pas le sentiment de la vérité demeurent l'un et l'autre au-dessous de leur tâche. Plus technique encore est la *Psychologie du peintre* (Félix Alcan, in-8°), où M. Lucien Arréat tente, pour la première fois, croyons-nous, de rattacher directement la psychologie individuelle à la psychologie sociale au moyen de la psychologie professionnelle. L'auteur s'efforce de dégager le type des individus qu'il étudie, en considérant les peintres sous les divers aspects de la physiologie, de

l'hérédité, de la mémoire et de l'intelligence, du caractère et de la pathologie. Il le fait avec la double compétence d'un philosophe et d'un artiste, et avec un talent réel d'écrivain.

Citons pour finir une intéressante et ingénieuse traduction des ballades en jargon de François Villon, avec un commentaire assez irrespectueux pour les érudits de profession, mais souvent amusant, due à M. Pierre d'Alheim (*le Jargon Jobelin de Maistre François Villon;* A. Savine; in-16), le trente-cinquième volume (1891) de l'*Année scientifique et industrielle* que rédige, avec une science encyclopédique et toujours jeune, le grand vulgarisateur L. Figuier, et la livraison initiale d'un *Manuel de bio-bibliographie et d'iconographie des femmes célèbres,* par un vieux bibliophile, qui se publie à Turin, chez L. Roux et Cie, et à Paris, à la librairie Nilsson. L'entreprise est digne d'encouragement, et, que l'auteur soit Italien ou Français, son œuvre n'en sera pas moins accueillie avec reconnaissance par les lettrés et les amis des livres dans tous les pays.

B.-H. Gausseron.





LES

ÉCRIVAINS DU RENOUVEAU

LITTÉRATURE DES JEUNES REVUES

Le printemps, d'ordinaire plus favorable aux poètes, a été marqué par la chute de quelques feuilles : *la Wallonie, Art et Critique, la Revue de la littérature moderne* cessent de paraître, emportant dans leur retraite les regrets des amants des bonnes lettres. Il est probable cependant que ces recueils ne resteront pas longtemps sans remplaçants, car, à en juger par le succès que le titre de mystique valut à un salon, il souffle, de jeunesse, de nouveauté et d'idéalisme un vent... furieux, dirait M. Lecomte [1], qui qualifie de « rébellion » le mouvement présent contre le

1. *La Renaissance idéaliste*, Revue de l'Évolution, 15 mars.

réalisme. « Si l'on veut à tout prix exprimer un idéal, dit ce critique, que ce soit au moins le moderne. » Comme si c'était l'idéal, et non les œuvres tendant à le représenter, qui varie avec les âges; comme si les auteurs sincères, subissant les pensées et les souffrances de leur époque, ne devaient pas fatalement, lorsqu'ils s'efforcent de dégager cet abstrait recherché dans tous les temps, marquer leurs ouvrages du sceau de leur siècle!

Ce n'est d'ailleurs pas ce qu'entendent les paladins de l'école romane, qui, M. Maurras en tête[1], continuent à guerroyer pour les Aganippides. M. du Plessys, présenté fort élogieusement par M. Moréas aux lecteurs de *la Plume* (n° du 15 mars), publie, dans le même numéro de ce recueil, une *Invocation propitiatoire à Calliope.*

J'y préfère de beaucoup les vers parus dans *l'Ermitage, la Revue blanche, le Saint-Graal,* et dus à trois poètes auxquels le baptême roman ne fut pas nécessaire pour ciseler de belles pièces : je veux parler de H. de Régnier, de A. Retté et de Le Cardonnel.

Le premier, par la puissance et l'étrangeté de sa conception, héroïque plutôt que sentimentale ou idéale, est l'un des poètes les plus remarquables de la jeune génération. Objectif et symboliste, presque à outrance, il trouble plus profondément que les subjectifs et les pathétiques; il sait frapper l'imagination d'une manière durable par tous les moyens, même par quelques obscurités, voulues sans doute, et qui forcent à réfléchir.

Dans *l'Ermitage,* avec *Quelqu'un songe de soir et d'espoir,* et dans *la Revue blanche,* avec *l'Alérion,* il donne toutes les caractéristiques de son talent.

Ici, il met en scène l'adolescent hautain

Qui portait au cimier l'aspect morne et bourru
D'un grave oiseau songeur en ses ailes fermées.

Ses descriptions, très évocatrices pour les rêveurs, sont d'une simplicité et d'une sobriété de mots inouïes :

C'est l'aube, sur toute la plaine et sur la route.

1. *Les Romans baptisés,* Saint-Graal, 8 mars.

Doué d'une grande science de composition, il cite les détails descriptifs incidemment, et comme attributs de son héros :

Il a passé... cuirassé
D'argent *pur comme la lune morte*
Qui décline au delà des arbres de la route...
Les fers de son cheval luisaient dans l'herbe courte.

Parfois, pour mieux extérioriser, pour dépeindre l'indifférence du passant qui, plongé dans son chimérique rêve, est vu aux lieux où il chevauche, mais ne voit personne et rien, de Régnier lui enlève le rôle actif et principal. Et ce sont les filles du vieux seigneur, qui,

En leurs corbeilles cueillant des fleurs,
... ont vu passer l'adolescent hautain.

Symboliste, M. de Régnier ne sépare jamais la chose de l'idée, et confond à dessein la perception évoquée avec la forme évocatrice :

Et son manteau de songes et d'indifférence
Tombait à plis si pur du haut de son silence...

Enfin, non content d'extérioriser en symboles la pensée de ses héros, comme s'il lui répugnait d'exprimer un sentiment, il anime ces symboles à mesure que s'émeut l'âme des êtres mis en scène. Ainsi, « l'oiseau lourd qui siégeait en sa morne attitude, — de songe, de sommeil, de science et d'ennui », — à l'approche de la forêt se leva, et, haussé sur le farouche appui de ses griffes, il se dressa, d'un cri et bec ouvert, et disparut parmi l'ombre des ifs, « dans un grand battement des ailes furieuses ».

On le voit, à part la grandeur de la conception héroïque, à part l'enfantement d'âmes puissantes et tristes, tout est science, dans cet art, jusqu'aux préparations, — par l'énumération constante de symboles attristants, — à l'angoisse de la mort du héros, qui doit tomber dans la forêt.

Il faut reprocher à M. de Régnier des phrases longues, pénibles parfois, — des symboles trop nombreux, quoique beaux toujours, — une synthétisation absolue et, partant, contraire à l'har-

monie de la pensée qui devient heurtée, — des images trop pressées.

On a critiqué justement les vers vides, peut être ne serait-il pas moins juste de critiquer les vers trop pleins, qui produisent l'effet d'un bouquet très serré, ou d'une composition picturale dont les sujets ne sont pas suffisamment espacés. L'esprit se fatigue d'ailleurs à saisir des allusions constantes, et il est à redouter que, comme l'adolescent hautain, la compréhension du lecteur ne succombe dans la forêt symbolique.

M. Retté, dont les productions : *Crépuscule jaloux*[1], *Parsifal*, mériteraient mieux qu'une simple désignation, et auquel nous nous proposons de consacrer, dans un prochain article, une étude plus longue, M. Retté est de beaucoup moins objectif que M. de Régnier. Il sent vigoureusement, rêve délicieusement, et, pour frapper au coin de son rêve l'esprit de ses lecteurs, il sait trouver des images qui prolongent la pensée bien au delà de la matérialité choisie pour symbole de son idée. Témoins ces vers, de son *Parsifal*[2] :

Gloire des cheveux blonds frissonnant aux lumières
Qui dorment dans la paix mystique du saint Lieu.

Le Cardonnel, le « poète hiératique et mystique », rêvant à ses existences antérieures, se voit poursuivi par ses propres *Spectres*[3] :

En mille spectres je me lève
Des cités mortes, des jours vieux,
Et, lamentables, tous mes yeux
Me poursuivent de rêve en rêve.

J'entends mille sanglots confus
S'exhaler de tombeaux sans gloire,
Et c'est, là-bas, dans ma mémoire,
La plainte d'hommes que je fus.

Il y a aussi de la poésie et de beaux symboles dans l'histoire

1. Ermitage, 15 mars.
2. Saint-Graal, 8 mars.
3. *Id.*

de *Bernat l'Espinassié*[1] qu'un rêve de sa femme conduit sur une montagne enchantée où se trouve un grand palais d'argent, et qui, pour punition de son désir de s'enrichir et du manque de suite dans ses efforts, devient « l'homme dans la lune », celui qui, chargé d'un fagot épineux, erre sans cesse dans le paysage d'argent. L'observation incisive des types de ce conte lui donne un air de réalisme qu'il partage avec *Modes* et *Jan*[2]. Mais, tandis que le héros de M. de Ricard reste fortement humain, ceux de M. Varvara et de M. Pelletier, plus près de l'animalité que de l'humanité, sont banals et déprimants.

Pourquoi vouloir refaire le naturalisme après M. Zola? Où est l'art dans la peinture des dégénérescences? Le but de l'artiste n'est-il pas de montrer à tous cette beauté idéale qui fut ou sera notre lot, et vers laquelle nous tendons comme vers une patrie perdue, comme vers une terre promise?

Signalons, sans les pouvoir examiner en détail, faute d'espace, les articles les plus remarquables parus dans les revues de ce mois.

Le Mercure, comme toujours, est très intéressant. A remarquer particulièrement : *la Poésie romane,* une curieuse conversation de Moréas recueillie par M. Bynanck ; *Silentia,* vers obscurément magnifiques de Saint-Pol Roux ; *le Songe*, de M. Frantz Erens ; une page ironique et désenchanteresse de J. Renard : *la Rose ; le Château hermétique*, de Rachilde ; *le Cap de minuit,* par L. Denise, et les *Aphorismes,* toujours amers, de M. Dumur.

Dans l'Ermitage, non moins intéressant que *le Mercure : les Trois tasses de thé,* poème en prose *presque inédit* de Barbey d'Aurevilly ; les vers de H. de Régnier et ceux de Retté ; les *Cahiers de philosophie ésotérique,* de M. Jules Bois. Ces pages, par la clarté de l'exposition, par la netteté des vues, sont au nombre des meilleures qui ont été publiées sur ce sujet. A citer encore les beaux vers de Stuart Merill, ceux de Stephan George : *Pilgerfahrten,* traduits par A. Saint-Paul ; les subtiles proses lyriques de Mazel : *Répons ;* de Tardivaux : *l'Œuvre barbare ;* de Rambosson : *l'Éternel fantôme,* et les Chroniques des Ermites.

1. *Saint-Graal*, mars.
2. *Revue indépendante*, mars.

Dans LA PLUME du 1er mars : *l'Anarchie,* par M. Drumont; une étude sur *Rabelais,* serrée et enthousiaste, par Aviotte; de charmants vers de *l'Ame de Watteau,* par Rambosson, et le *Missel explosible,* de Ferny. Au sommaire du numéro du 15 mars : un remarquable article qui montre Moréas sous un aspect tout nouveau; les vers de du Plessys; le commencement d'une nouvelle de Jean Jullien; d'intéressantes notes de voyage de Dumur; au numéro du 1er avril : *Sylve,* bons vers romans de Moréas et de beaux vers de Stuart Mérill.

LE SAINT-GRAAL du 8 mars contient : *le Christ aux outrages,* étude d'un tableau par L. Bloy; des vers... verlainiens de Verlaine, faciles de Vicaire, agréables de Signoret; proses lyriques de Rambosson et de Signoret. Bon numéro d'avril. — Voir, dans LA REVUE BLANCHE de mars : *l'Artiste dans l'État,* dialogue socratique peu concluant, et que désavouerait sans doute Socrate, par R. Coolus; *les Unes et les autres,* proses parfois habiles, parfois vulgaires de M. Céhel, qui aurait bien fait de ne nous donner que les unes; un original *Conte d'enfants* de M. Sluyts, et la Chronique de M. Mühlfeld.

M. V. Griffin, dans ses ENTRETIENS de mars, se plaint justement de la basse vision dont M. Zola salit toute chose, et donne *l'intuition de l'inconnaissable* pour le vrai guide en les choses humaines. Au même numéro, une étude sur la *Russie* gouvernée, paraît-il, non par le czar, mais par une omnipotente bureaucratie; d'amers *Souvenirs* d'enfance de M. P. Adam, et cette conjecture de M. Saint-Mleux : la langue universelle se formera d'elle-même, et la France sera le foyer où s'élaborera ce naturel volapück.

LA JEUNE BELGIQUE publie, de M. Verhaeren, des vers douloureux, intenses, trop faciles peut-être pour ce qu'il veut dépeindre : *le Carrefour de la mort;* de M. Arnoy, des vers, *les Labyrinthes tutélaires,* où je me suis complètement perdu; puis de M. Gustave Stevens, des proses de rêve informe, touchantes cependant : *Regrets lointains.*

Dans les derniers numéros de ART ET CRITIQUE, de bons articles signés Salandri, Ernst, Cornéau, Willy. — Dans la REVUE

INDÉPENDANTE, en outre des nouvelles citées plus haut, des *Notes éparses sur le Barrésisme*, par M. Mauclair. L'enthousiasme y semble un peu vif pour cet esprit subtil, mais sans vigueur, qu'est l' « homme libre ».

LA REVUE D'ART DRAMATIQUE, du 15 mars, publie une étude rétrospective (*auctore* Naquet) sur toutes les adaptations théâtrales de *Werther* faites jusqu'à ce jour; *les Vieux,* drame en un acte de Salandri, pièce qui a des qualités d'observation, des brutalités voulues, et dont la fin est assez maladroite; *la Statue du commandeur,* nouvelle russe de M. Gnéditch. Au numéro du 1er avril : *la Monographie du spectateur,* par M. Henriet; *la Littérature scandinave,* par M. de Casanove, et une étude sur *le Second Théâtre Français,* par M. de Chazeuil.

Citons encore, dans LA GRANDE REVUE, quelques articles de jeunes : *la Frénésie moderne*, par P. Adam; *Suite anglaise*, par G. Mourey; *Phrynette vaincue*, par de Téramond; *le Trésor,* par P. Valin; — dans LA REVUE DE L'ÉVOLUTION, un portrait curieux de *Pierrouti,* l'aède auvergnat, par Ajalbert; *la Chanson nouvelle* (Mac Nab, Xanrof, Ferny, Meusy), par M. Dubois, et une nouvelle de M. Riotor; — enfin LA REVUE DE LA FRANCE MODERNE, CHIMÈRE, LE SILLON, où se trouvent également de bons articles. A signaler aussi, des ESSAIS DE JEUNES qui viennent de paraître, avec M. Delbousquet pour directeur.

PIERRE VALIN.





LES ARTS ET LES LETTRES

Nouvelles et Questions du jour

La Bibliophilie. — Vente de Livres et d'Estampes. — Tableaux aux enchères. — Expositions. — Informations diverses.



SONT-CE les éditeurs d'ouvrages de luxe ou bien des Bibliophiles qui se sont mis en grève? On ne saurait vraiment trancher cette singulière question, mais il est certain que l'édition d'art ne va plus; aucun nouveau livre à vignettes n'apparaît et jamais on ne vit aussi complet marasme dans la déserte *Bibliopolis.*

D'aucuns prétendent, non sans raison, qu'il faut se réjouir de cet état de choses très provisoire, qui permet d'écouler l'excédent de production des quinzes dernières années; ces optimistes affirment que ce repos devient nécessaire et qu'après une année ou deux de stagnation la vie reprendra largement ses droits de production dans les librairies parisiennes. Croyons ces sages et espérons. — Souhaitons surtout que la Biblio-

philie renaissante soit exclusivement artistique et contemporaine et qu'elle nous indigestionne plus d'éditions de romans de Voltaire, de chefs-d'œuvre du XVIIe siècle, et surtout de *Manon Lescaut*, de *Daphnis et Chloé* et de *Paul et Virginie*. La Bibliophilie future devra être exclusivement moderne et originale. Les réimpressions à outrance ont vécu. *Plus de fétichisme* à propos de chefs-d'œuvre! De la curiosité, de la littérature d'art et d'observation *inédite* servant de thème à des décorations nouvelles exquises et imprévues: voilà ce qu'on réclamera lorsque l'éducation de l'œil et du goût aura fait comprendre qu'il n'y a de beau livre qu'avec l'homogénéité de la conception et de l'interprétation, et *l'unité de temps et de lieu* dans la mise en scène du texte et des dessins. En attendant cette métamorphose des éditions de luxe, il nous convient d'examiner le marché aux bouquins et de noter la façon remarquable dont les beaux livres anciens soutiennent encore le feu des enchères.



Ventes de livres, dessins et estampes. — La vente de la Bibliothèque de M. Émile Muller, notaire à Bruxelles, a été le gros événement du mois dernier, et M. Maurice Delestre, assisté de M. D. Morgand, ont présidé, les 11 et 12 mars, deux illustres vacations. Les 281 numéros de la vente Muller ont produit 230.000 francs.

Il faudrait citer presque tous les numéros de *la théologie*, formant une réunion d'*Heures* et de *Missels* merveilleux, tous adjugés aux prix moyens de mille à douze cents francs. Parmi ceux-ci, le n° 9 du catalogue, *Horæ S. L. N. D.*, petit in-8° en veau fauve, ravissant manuscrit sur vélin exécuté vers la fin du XVe siècle, composé de 135 feuillets, dont 45 miniatures exquises faites par des artistes flamands, a été adjugé au prix de 8,450 fr,

Ce manuscrit avait déjà figuré à la vente Didot en 1883. Divers ouvrages d'Origène publiés par Joachim Périon sur un manuscrit qui faisait partie de la bibliothèque de Henri II, sous le titre *Adamantii origenis de Recta in Deum fide Dialogus. Lutèce, Vas-*

cosou, 1556, livre aux armes de Henri II, a été vendu 18.100 fr. ; *l'Art de bien vivre*, imprimé à Paris par Anthoine Verard en 1492, a été disputé jusqu'à 6.100 fr.

D'autre part, voici quelques prix : *Essais de Montaigne*, Paris, 1588, in-4°, vendu 1.150 fr. ; *Bref discours de l'excellence et dignité de l'Homme*, Paris, 1558, in-8° : sous reliure de Cuzin, 3.755 fr. ; *Suite d'Estampes pour servir à l'histoire des mœurs et du costume des Français*, 1774, avec les seconde et troisième suites, 1776-77 et 1783, 3 volumes in-folio non rognés : 10.200 fr. ; *Les Métamorphoses d'Ovide*, de l'abbé Banier, Paris, 1767-1771, 4 volumes in-4°, un des 12 exemplaires sur papier de Hollande, avec belle reliure de Derôme, ce livre provenant de la bibliothèque Léopold Double, adjugé 8.550 fr. ; *Le Rommant de la Rose*, Galliot du Pré, 1529, reliure de Boyet, 6.000 fr. ; *Les Baisers de Dorat*, 1770, grand papier, reliure de Purgold, 1.135 fr.

Les livres de ce siècle, en édition originale, les romantiques principalement, ont triomphé à la vente Muller. *Les Méditations poétiques de Lamartine*, in-8°, Paris, 1820, exemplaire richement relié sur brochure, provenant de la bibliothèque Paillet, vendu 375 fr. ; *Jocelyn*, 2 volumes, 1836, adjugé 52 fr. ; *Odes et Poésies diverses*, de Victor Hugo, 1826, et *Odes et Ballades*, du même, 1826, ont été poussées à 185 fr. ; *Les Orientales*, Gosselin, 1829, 3 volumes reliés par Cuzin : 270 fr. ; *Feuilles d'Automne*, Renduel, 1832 : 155 fr. ; *Contes d'Espagne et d'Italie*, d'Alfred de Musset, Paris, Levasseur et Urbain Canel, 1830 : 455 fr. ; *Spectacle dans un fauteuil*, 1833 et 1834, prose et vers, 3 volumes in-8° : 265 fr. ; *Comédie de la mort*, par Th. Gautier, 1838 : 105 fr. ; *Fleurs du mal*, de Baudelaire, 1857 : 105 fr.

Il nous faut encore mentionner la première édition Aldine intitulée : *C Crispi Sallustii de Conjuratione Catilinæ*, Venise, 1509, ce livre ayant appartenu à Grolier et venant de la bibliothèque Lacarelle, adjugé à 7.600 fr. ; *Le Recueil général des caquets de l'accouchée*, 1623, première édition collective de cette célèbre facétie, reliée par Trautz Bauzonnet : 8.100 fr. ; *Les Fables choisies de La Fontaine*, Paris, 1755-59, 4 volumes avec figures d'Oudry, grand papier de Hollande, reliure attribuée à Derôme le père : 6.600 fr. ;

Fables nouvelles de Dorat, 1773, figures de Marillier, exemplaire grand papier : 3.450 fr. ; *Recueil des meilleurs contes*, en vers, 1778, 4 volumes in-12, figures de Duplessis-Bertaux : 1.550 fr. ; *Choix de Chansons*, par De la Borde, estampes de Moreau, 1773, 4 parties en 2 volumes, bel exemplaire, reliure de Derôme, dos orné à l'oiseau : 5.010 fr. ; Béranger, *Œuvres complètes*, 1847, *Dernières chansons*, 1857, 4 volumes avec belles suites de gravures, 1.505 fr. ; *Œuvres de Molière*, 1773, 6 volumes in-8°, figures de Moreau, reliure de Derôme : 1.600 fr. ; *Manon Lescaut*, Didot, 1797, 2 volumes, l'un des 100 sur grand papier vélin, reliure de Trautz-Bauzonnet : 1.900 fr. ; *le Temple de Guide*, de Montesquieu, 1772, bel exemplaire : 5.500 fr. ; *Les Liaisons dangereuses*, 1796, 2 volumes, exemplaire papier vélin, reliure de Bozérian jeune ; 2.800 fr.

Terminons par ces dernières citations : *Notre-Dame de Paris*, (Cuzin), adjugé 1.545 fr. ; *Colomba* (Mérimée), 1841, vendu 155 fr. ; *Petite Fadette* (George Sand), 1849, 300 fr. ; *Les Jeunes-France* (Gautier), 1833, reliure à la cathédrale : 805 fr. ; et *Mademoiselle de Maupin* (Gautier), 1835, reliure de Cuzin : 1.250 fr.

Nous arrêterons ici nos emprunts au catalogue Muller, en regrettant de ne pouvoir nous attarder à propos de chaque volume sur des commentaires qui seraient amusants ; mais l'espace nous provoque à l'abréviation et à la sécheresse de la note concise. On peut voir, toutefois, par la série des prix obtenus à la vente Muller que les beaux et bons livres sont toujours recherchés au prix des bank-notes et qu'il y a encore chez nous des amateurs emballés pour la plus grande gloire de la littérature et de l'art.

La vente de la *Collection du Docteur Joseph Michel*, dont nous parlions dans notre dernière livraison, a fort bien marché également et a produit plus de 35.000 fr.

Le docteur Joseph Michel fut le médecin de la Comédie-Française et l'ami d'un grand nombre d'artistes et de littérateurs de ce temps-ci ; il avait patiemment réuni une collection très complète d'estampes de choix et de dessins originaux que complétait une curieuse série d'autographes. C'est fin mars qu'ont été dispersés eaux-fortes, lithographies, dessins et tableaux, et les ama-

teurs d'épreuves uniques, de *fumés* rares et de lettres inédites, ont eu là l'occasion rare d'acquérir des pièces aujourd'hui introuvables en aussi bel état.

Il faut surtout signaler dans cette collection plus de cent dessins originaux de Gustave Doré, la plupart rehaussés de lavis et d'aquarelles, scènes de *l'Enfer* du Dante, compositions pour l'œuvre de Rabelaïs, caricatures verveuses sur Louis Bonaparte, croquis humoristiques et jusqu'à une version latine illustrée.

Le fécond imagier de la *Bible*, de *Roland furieux* et des *Contes drôlatiques* était l'oncle du docteur Michel, et le neveu s'est ingénié à rassembler les lithographies, bois et eaux-fortes de Gustave Doré en des épreuves d'artistes, des états parfois uniques ou inédits, des estampes dont les planches ont été souvent détruites après un tirage de quelques exemplaires. La réunion d'un millier de *fumés* sur chine, parmi lesquels quinze pièces inédites composées quelque temps avant la mort de l'artiste pour une illustration de Shakespeare que Doré considérait comme le commencement de sa carrière d'illustrateur, méritait d'attirer surtout l'attention des amoureux de raretés.

Les eaux-fortes de Doré ont été vendues 50 fr. en moyenne ; les *Contes drôlatiques de Balzac*, avec 331 fumés sur chine, d'après les gravures de Doré, ont été adjugés 1.350 fr. ; le *Rabelais* de Doré, enrichi de 608 fumés sur chine, a été porté à 750 fr. ; Les *Raffet* se sont bien comportés : *la Retraite du Bataillon sacré à Waterloo*, lithographie rare, a été abandonnée à 175 fr. ; *la Revue nocture* (1836), belle épreuve sur chine, a été payée 290 fr. Les dessins d'Édouard de Beaumont, de Bonvin, de Charlet, de Detaille ont été très convenablement payés, ceux de Gustave Doré ont oscillé de 2 fr. 50 centimes à 500 fr. ; beaucoup de petits croquis ont été vendus de 5 à 10 fr. Une aquarelle de Meissonier, *Chasseur à cheval*, a été adjugée à 1.000 fr. Un autographe signé et illustré de Th. Gautier : 211 fr. Il y avait de bonnes acquisitions pour les chercheurs de petits dessins : on a vendu des dessins de Neuville de 5 à 25 fr. ; mais, en réalité, les très belles pièces ont été couvertes d'or, comme il fallait s'y attendre.

Ventes anglaises. — Dans la vente de la bibliothèque de feu J.-H. Hutchinson, faite à Londres le 29 février dernier, nous relevons les enchères suivantes :

N° 62. *Sainte Bible*, traduite par Le Maistre de Saci : 12 volumes ornés de 300 planches par Marillier et Monsiau, reliure gaufrée de Simier, aux armes de la duchesse de Berry; Paris, 1789-1804 : 28 liv. st. — 457. J. de La Fontaine : *Fables choisies*, avec la vie de l'auteur, par M. de Montenault; 4 volumes, gravures d'après les dessins d'Oudry, reliés par Chatelin; Paris, 1755-59 : 23 liv. st. — 467. *Sacre et Couronnement de Louis XVI*, planches gravées par Patas, relié aux armes de Pie VI, 1775 : 30 liv. 10 sh. — 518. *Nouvelles de Marguerite de Navarre* (*l'Heptaméron*), gravures par Longueil, d'après Freudenberg et Dunker; 3 volumes, reliés en maroquin citron par Capé, aux armes de Marguerite de Valois; Berne, 1780-81 : 21 liv. st.

Vente future. — Le mois prochain, on parlera beaucoup de la bibliothèque de Ricardo Hérédia.

Cette bibliothèque, une des plus importantes qui aient été formées en Espagne, comprend la totalité de la collection Salvá, et a été augmentée par son possesseur actuel non seulement de livres relatifs à l'Espagne, au Portugal et à l'Amérique, mais encore de nombreux ouvrages anciens et modernes, dans tous les genres et de toutes époques, publiés en France, en Italie, en Allemagne, en Hollande et en Angleterre. Le tout forme un ensemble de plus de *dix mille* ouvrages qui feront l'objet de trois ou quatre ventes successives.

Nous en reparlerons en temps voulu. Abandonnons donc provisoirement les livres pour les

Ventes de tableaux et objets d'art, qui ont été très nombreuses le mois dernier.

On a vendu, le 26 mars, à la galerie Sedelmeyer, les douze tableaux que M. John Saulnier, de Bordeaux, avait rachetés à la première vente, le 5 juin 1886. Il était intéressant de savoir, le propriétaire ne prenant pas part aux enchères, la plus-value

obtenue par ces tableaux en six ans. La *Baigneuse*, œuvre intéressante de J.-F. Millet, adjugée 29.100 fr. en 1886, a été achetée 48.000 fr. par M. Engel. *Jésus endormi dans la barque pendant la tempête,* par Eugène Delacroix, 26.000 fr., gagnant 12,000 fr. sur la première vente, où il avait obtenu 14.000 fr. Les quatre œuvres de Corot que comprenait cette vente ont surtout donné des prix extraordinaires : *Paysage, souvenir d'Italie,* acheté en 1886 3.300 fr. ; a été acquis au prix de 17.300 fr. par le docteur Dieulafoy : *Souvenir de Larricia,* payé précédemment 7,300 fr., a été adjugé 16.000 fr. ; *Jeune fille costumée en Grecque*, 4,500 fr., au lieu de 1.100 fr. ; *Paysage aux environs de Paris*, 2.550 fr. en 1886, vendu hier 4.300 fr.

Un taureau et une génisse, de Courbet, n'a gagné que 100 fr. en étant adjugé à 4.100 fr. Une étude par Daubigny : *Une plage à marée basse,* a été payée 4.700 fr. contre 2.900 en 1886. *Dans le port de Rotterdam,* par Jongkind, 2.500 en 1886, vendu récemment 4,100 fr. Un tableau par Théodore Rousseau : la *Forêt de Fontainebleau,* a seul perdu : il n'a obtenu que 6.400 fr., alors qu'il avait été acheté 7.100 fr.

Les douze tableaux, qui avaient coûté 76.050 francs, en 1886, ont donné, dans cette nouvelle vente, un total de 137.305 francs donnant une plus-value de 61.245 francs.

Dans une vente de tableaux modernes, faite en mars, à l'hôtel Drouot, par M[e] Duchesne et MM. Haro, ont été adjugés : Une toile d'Oblet, *Femme et Fleurs,* 2,500 fr. ; par Corot, un paysage, étude d'après nature, 2,000 fr. ; *Prairie,* jour gris, 400 fr. ; *Civita Castellana,* 880 fr. ; autre petit paysage, 500 fr. ; un paysage avec falaise, 430 fr. ; l'*Avocat,* caricature de Daumier, 840 fr. ; la *Chasse au miroir,* par Decamps, 5,550 fr. (ce tableau a appartenu au duc de Morny) ; un paysage, vue prise en Auvergne, par Harpignies, 505 fr. ; une marine, *Marée basse,* par Isabey, 750 fr. ; de Jules Lefebvre, première pensée de son tableau : la *Vérité,* 1,350 fr. ; du même, première pensée de son tableau : la *Cigale,* 1,170 fr. ; Monticelli, *Réunion dans un parc,*

940 fr.; *Étang de Rochefort,* par Pelouse, 1,250 fr.; par Rochegrosse, les *Fiancés,* 6,500 fr.; l'*Attente,* gentilhomme Louis XIII vêtu de noir, par Roybet, 1,280 fr.; un autre gentilhomme du temps de Louis XIII, 2,000 fr,; *Vaches à l'abreuvoir,* paysage normand, esquisse de Troyon, 5,200 fr.; par Vollon, le *Déjeuner,* 1,720 fr.; *Fleurs et Fruits,* du même, 1,600 fr.; Zamacoïs, un *Seigneur des Flandres,* 1,200 fr.; et, enfin, le *Triomphe d'Ariane,* beau marbre par Clésinger, 6,100 fr.

Cette vente a produit dans son ensemble 62,000 francs.

La vente Massion a eu lieu avec succès également en mars, à Nantes; quelques prix méritent d'être cités :

1. Série de cinq panneaux en tapisserie de Bruxelles, époque Louis XIV, d'après Van der Meulen, paysages, châteaux et chasses royales, 26,000 fr.; 2 et 3. Tapisseries de l'époque Louis XIV, *Moïse tenant les tables de la loi,* 2,600 fr.; 5 et 6. Deux séries de bordures de tapisseries Renaissance, 3,500 fr.; 8. Autres bordures de tapisseries de Bruxelles, enfants, corbeilles et fleurs; deux séries ensemble, 10,000 fr.

36. Deux fauteuils, six chaises et un tabouret en bois sculpté, style Renaissance, garnis de tapisserie ancienne : 3,270 fr.; 37. Meuble de salon en bois sculpté de l'époque Louis XIV, huit fauteuils et un canapé, recouverts de tapisseries à sujets, d'après Téniers, 14,600 fr.; 38. Meuble de salon de l'époque Louis XVI, en bois sculpté et doré garni de tapisseries d'Aubusson, à vases de fleurs et guirlandes, six fauteuils et un canapé, 7,820 fr.; 50. Grand bureau à cylindre, en bois de rose, époque Louis XIV, orné de cuivre, 4,000 fr.

232. Deux lances de tournois avec oriflammes aux armes de France, époque Louis XIV, 3,010 fr.; 233. Deux lanternes vénitiennes ayant servi sur les galeries des Doges, époque Louis XV, 5,950 fr.; 244. Salle à manger en bois sculpté, signé Delmas, 2,500 fr.; 545. Crédence ornée de cariatides, Renaissance, sculptures par Delmas, 2,000 fr.; 246. Douze chaises de salle à manger

portugaises, époque Louis XIII, dossier et siège en cuir gaufré, 2,300 fr.

Tableaux : 249. Daubigny : *Bords de rivière,* 18,000 fr. ; 260. Eugène Lambert : *Famille de chats,* 2,500 fr. ; 263. Th. Rousseau ; L'*Aurore et le Crépuscule,* provenant de l'atelier de Rousseau lors de sa vente, 31,000 fr. ; 269. Harpignies : *Chemin sous bois,* 4,710 fr. ; 271, Ch. Jacque ; *Troupeau de moutons,* 10,000 fr.

L'ensemble de la vente a produit plus de 225,000 francs.

Plusieurs ventes intéressantes de tableaux modernes ont eu lieu encore à l'hôtel Drouot.

Signalons quelques enchères : un petit tableau par Daubigny, *Bords de la Seine au soleil couchant,* 9,500 fr. ; *Lever de la lune en Hollande,* par Jongkind, 4,500 francs ; les *Bords de la Seine,* par le même, 3,350 fr. ; *Berger et son troupeau dans un paysage boisé,* par Ch. Jacque, 7,100 fr. ; deux tableaux de Ribot : la *Lecture* et le *Chant du cantique,* qui se trouvaient dans deux ventes différentes, ont obtenu la même enchère et ont été adjugés chacun 5,100 francs.

Puis, dans la collection Lévy, une belle étude de Troyon, *Vaches couchées (vallée de la Toucques),* a été adjugée 14,000 fr. sur une demande de 10,000 fr. ; les *Bûcheronnes,* par Diaz, 1,850 fr. ; *Canal en Hollande avec patineurs,* par Jongkind, 3,900 fr. ; enfin un tableau de Claude Monet, la *Seine à Rouen,* a été vendu 9,200 francs.

Un fait peut-être sans précédent dans les annales de ventes artistiques se serait passé dernièrement, à l'hôtel des commissaires-priseurs de Marseille.

Deux Diaz s'y sont vendus l'un, 430 fr. ; l'autre 60 fr. ; un Gustave Doré, 240 fr. ; un Courbet, 140 fr. ; un Corot, 92 fr. ; un Jules Dupré, 80 fr. ; un Isabey, 70 fr. ; un Ziem, 70 fr. ; un Harpignies, 50 fr. ; un Daubigny, 48 fr. ; un Roybet, 20 fr. ; un Trouillebert, 4 fr. 50 ; un Feyen-Perrin, 3 fr. 50 ; le reste à l'avenant.

Ventes anglaises. — Une suite presque complète des gravures à l'eau-forte de James Mac Neil Whistler, collectionnée par feu M. J.-H. Hutchinson, a été vendue à Londres les 3 et 4 mars par MM. Sotheby, Wilkinson et Hodge. Voici quelques-uns des plus hauts prix obtenus : Nos 55, *Petit Arthur,* épreuve d'essai, 3e état, 255 fr. — 101. *Whistler,* épreuve d'essai, 372 fr. — 104. *Finette,* 1er état, 380 fr. — 109. *M. Mann,* 300 fr, — 116. *L'Avare,* 200 fr. — 127. *Ross Winans,* 250 fr. — 134. *Lassitude,* 1er état, 290 fr. — 137. *Speke Hall,* 1re épreuve d'essai, 200 fr. — 139. Le même, en 1er état, 230 fr. — 143. *La robe de velours,* 240 fr. — 144. *L.-R. Leyland,* 310 fr. — 145. *La mère de M. Leyland,* 325 fr. — 146. *Fanny Leyland,* épreuve d'essai, 385 fr. — 149. *Florence Leyland,* épreuve d'essai, 210 fr. — 239. *Les palais,* 225 fr. — 240. *The Doorways,* épreuve d'essai, 180 fr. — 250. *Two Doorways,* 190 fr. — 251. *Les mendiants,* épreuve d'essai, 200 fr. — 340. *Le pont d'Amsterdam,* 250 fr. — 341. *Maison carrée,* 250 fr. — 343. *Zaendam,* 250 fr. — 344. *The Long House, Dyers, Amsterdam,* 250 fr. — 346. *Pierrot,* 325 fr. — 347. *Steps Amsterdam,* 250 fr. — 348. *Le petit pont tournant, Amsterdam,* 250 fr.

Le produit total de la vente est de 27.900 francs.

A Londres, on a vendu le mois dernier l'importante collection de tableaux ayant appartenu à feu David Price. Parmi les principales enchères nous signalerons quatre tableaux par Rosa Bonheur : *Paysan landais rentrant chez lui,* 41.000 fr. ; *l'Alarme,* 28.000 fr. ; *Château en Écosse,* 45.850 fr. ; *le Pâturage,* 77,500 fr. Un tableau remarquable de Turner, *les Pifferari,* a été payé 137,800 fr. ; *Regnard dans son atelier,* par Meissonier, 47,700 fr. Deux tableaux par Alma Tadema se sont mal vendus ; une œuvre importante, *le Parthénon à Athènes,* 15,105 fr. ; *Frédégonde,* 23,320 fr.

Quelques prix de la vente Vertheiner qui occupa également l'attention des amateurs de Londres : Téniers, *Fête de Village,* 42,500 fr. ; Rembrandt, *Portrait de jeune femme,* 125,000 fr. ;

Watteau, *l'Accord parfait,* 52,500 fr.; Reynolds, *Lady Soudes,* 102,500 fr.; Romney, *Lady Hamilton,* 72,500 fr.

On vend en ce moment à Rome les collections du prince Borghèse. Les prix atteints ne sont pas très élevés: 38,000 fr. huit hallebardes aux armes de Paul V, 11,000 fr. une cuirasse du xve siècle, 8,000 fr. deux vases en Chine (rose), 8,000 fr. un meuble de salon Louis XV (intact), 700 fr. un coffret aux armes de Paul V, contenant la cape et le mantelet du pape, 500 fr. le buste de Marc-Antoine Borghèse, père du pape,



Les expositions. — *Les Pastellistes* (toujours les mêmes!). *Le Blanc et le Noir*, *Les Indépendants* se partagent en ce moment les loisirs des Parisiens; nous ne parlons pas des *Peintres-Graveurs*, dont l'Exposition vient à peine d'ouvrir, et dont le public, bien à tort, ne se préoccupe guère; les iconophiles seuls et aussi les curieux de gravure moderne par tous procédés trouvent à cette exhibition annuelle chez Durand Ruel le ragoût qu'elle offre à tous les raffinés du rayon visuel.

Parlons des indépendants.

Jusqu'à ce jour, les expositions de ces messieurs s'étaient suivies sans se ressembler; intéressantes parce qu'on y pouvait suivre, d'année en année, la progression d'une théorie, les avatars d'un talent original. A défaut d'œuvres, le public y trouvait toujours quelque note nouvelle. Cette fois, oh! désillusion! le banal a envahi jusqu'au salon des novateurs. Nul effort, nul pas en avant, la plupart des tableaux semblent une répétition des tableaux antérieurs; l'évolution impressionniste serait-elle accomplie? le réalisme agoniserait-il?

Nous ne voyons à signaler que les œuvres du regretté Seurat, les délicats crayons d'un vieil et méritant artiste, M. Serret, trop ignoré des derniers amateurs de dessins, et des tableaux de Guilloux, Anquetin, Ranson, discutables, mais qui sont vraiment intéressants à divers points de vue.

Les Indépendants vont être dépassés, un nouveau groupe de peintres se forme en vue d'ouvrir une nouvelle exposition sous ce titre: *les Inquiets*. — Combien, parmi les indépendants, ne sont que *des inquiets!*

L'inauguration de l'exposition Th. Ribot, à l'École des Beaux-Arts, est définitivement fixée au 3 mai. Cette exposition s'annonce comme devant obtenir un très grand succès. Certaines œuvres du grand artiste sont absolument inconnues.

A Londres, le 20 mars dernier les amateurs de tableaux et une foule aristocratique se pressaient dans les galeries de MM. Boussod, Valadon et Cie, où l'on inaugurait une exposition d'une quarantaine de toiles dues au pinceau de M. Whistler. On y a revu avec plaisir le beau portrait de Carlyle, celui de lady Archibald Campbell *(la Dame aux brodequins jaunes)* et ceux de lady Meux et de miss Alexander, plus un certain nombre de *nocturnes*, de *symphonies*, *d'arrangements* et *d'harmonies* pour employer des vocables chers à M. Whistler, qui est un artiste d'un mérite assez universellement reconnu aujourd'hui pour qu'on ne lui cherche plus chicane sur les noms qu'il donne à ses œuvres. Parmi les caprices, les arrangements et les nocturnes, il est certainement quelques toiles dont la valeur n'est appréciée que de ceux qui sont disposés à faire abnégation de leur jugement et à admirer quand même tout ce que fait M. Whistler. Mais, quant à ses portraits, ils forment une série de tableaux d'un intérêt exceptionnel, dont chacun révèle la puissante personnalité d'un des artistes les plus originaux de notre époque. On peut les discuter; on ne peut refuser d'y reconnaître la main d'un grand artiste.

Le catalogue est une curiosité. Au-dessous du titre de chaque tableau, M. Whistler a reproduit les critiques peu bienveillantes que lui ont attirées ses diverses toiles lors de leur première apparition, et s'est donné ainsi le plaisir de mettre ses adversaires d'autrefois, dont beaucoup sont ses admirateurs

d'aujourd'hui, en contradiction avec eux-mêmes. Ce n'est pas la première fois que M. Whistler s'amuse à ce petit jeu qui prouve que, si les critiques d'art ne sont pas infaillibles, ils savent du moins reconnaître qu'ils se sont trompés avec assez de bonne grâce, et, ensuite, que M. Whistler, qui est un grand peintre, n'eût peut-être pas été un critique modèle.

Voici trois des tableaux qui obtiendront un succès de gros public et aussi de grande réclame au prochain Salon des Champs-Élysées :

Maignan. — *Apothéose de Carpeaux:* Au premier plan, le sculpteur est assis dans un fauteuil, malade. Le peintre l'a entouré de ses trois œuvres principales : *La Flore,* du pavillon des Tuileries ; *La Fontaine,* du jardin du Luxembourg ; *La Danse,* de l'Opéra. Une des femmes — la plus belle de ce dernier groupe — s'en détache et vient déposer un baiser sur le front de l'artiste.

Bonnat. — Un portrait de M. Ernest Renan, assis dans son fauteuil, les mains jointes sur les genoux.

Detaille. — *La Reddition d'Huningue:* L'armée ennemie enveloppe la ville. Le général autrichien, entouré de son état-major, va au-devant du gouverneur d'Huningue. Défilé des derniers défenseurs de la ville.

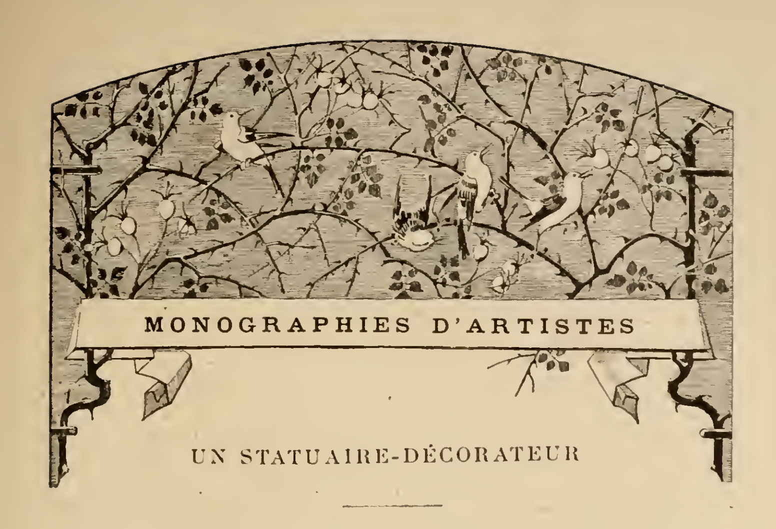
L'excellent imprimeur de New-York, Théodore de Vinne et Cie, vient de publier un catalogue de types de caractères qui est une véritable merveille typographique. Ce catalogue a 140 pages et chaque page offre un spécimen de typographie différente, avec des lettrines polychromes d'un goût et d'un repérage surprenants. Nous ne croyons pas qu'une seule maison française puisse offrir, même à l'aide de plusieurs fonderies, un ensemble de caractères typographiques aussi nouveaux, aussi variés, aussi fantaisistes. Ce catalogue est un chef-d'œuvre, on dirait d'un *livre d'heures* sur vélin et nous sommes heureux de pouvoir le signaler à l'attention des typographes et bibliophiles des Deux Mondes..



VASE DÉCORATIF

MODELÉ PAR JOSEPH CHÉRET

et coulé en bronze sur l'original.



MONOGRAPHIES D'ARTISTES

UN STATUAIRE-DÉCORATEUR

M. JOSEPH CHÉRET



Ce qui exaspère au plus haut degré les sincères amateurs d'art et les sensitifs contemporains, c'est la pauvreté lamentable du goût décoratif de ce temps, surtout au point de vue de l'architecture et de l'ornementation générale extérieure et intérieure de nos habitations. Alors que les artistes peintres et sculpteurs fourmillent et encombrent les expositions jusqu'à donner la nausée de la médiocrité et à inspirer l'accablement des éternels mêmes sujets vainement recommencés, l'art décoratif se traîne dans les plus vilaines, les plus insignifiantes, les plus ressassées des formules.

Le Français qui se pique de goût peut être humilié à bon droit de l'abominable manque de style de nos immeubles, de

l'incroyable banalité des décorations architecturales courantes et surtout de la platitude et de l'horrible confection de tout ce qui concourt à l'aménagement d'un appartement moderne. Partout on ne rencontre que le laid, l'inconfortable, le mesquin et le genre pacotille ; et, tandis que nos voisins, Belges, Anglais, Suisses, Allemands, élèvent silencieusement des portions de villes nouvelles d'une variété charmante de reliefs et de couleurs comme architecture de maisons, tandis qu'ils inventent des aspects inconnus, des profils curieux, des distributions ingénieuses avec beaucoup moins d'art, si l'on veut, que nous pourrions en prodiguer, nous demeurons dans une imbécile routine, dans une béate satisfaction vis-à-vis de nos monuments nouveaux, édifices municipaux ou privés, qui nous déshonoreront irrémédiablement aux yeux des siècles futurs.

Dans le mobilier, le mal est encore pire et la laideur d'autant plus affreuse à tolérer qu'elle a plus de prétentions au style. A chaque exposition industrielle nouvelle, c'est à crier de détresse à la vue des infamies hurlantes de mauvais goût sorties de chez les maîtres de l'ébénisterie et de la tapisserie du jour ; aucun effort vers la recherche d'un art moderne toujours les mêmes copies des cinq à six styles historiques convenus : le Henri II, le Louis XIII, le Louis XIV, et le grimaçant Louis XV, estropié et alourdi : rien autre. Il ne se trouve pas un chercheur capable de marier, comme font les Anglais, la miroiterie ou la faïence au bois d'érable ou à l'acajou, si joli à l'état naturel ; on ne voit pas poindre celui qui sortira de son affreuse forme le piano à mâchoire apparente, qui fera des sièges simples, commodes, gracieux, aptes à épouser tous les mouvements du corps ; on ne devine pas l'homme au goût subtil qui cherchera la fantaisie mobilière dans des bois primitifs blancs et bruns, tendres et durs, enrichis de dessins pyrogravés ou incrustés de métaux sans prix, tels que le zinc, le cuivre ou l'étain, préalablement mordus à l'acide. L'art mobi-



lier français actuel aussi bien que l'art architectural d'ensemble, *c'est le néant,* le plus désolant qu'on ait jamais vu.

Cependant nous possédons ou croyons posséder des écoles d'art décoratif ; mais ces écoles aggravent le mal en étouffant dans l'œuf les initiatives et les tendances individuelles ; elles endiguent la routine, elles veillent avec soin à la conservation d'un goût bâtard et traditionnaire, elles émasculent toutes les originalités et font le vide dans la vision de ceux qui pouvaient peut-être avoir une rétine absolument personnelle.

A l'École des arts décoratifs, l'élève gaspille son intelligence et ses efforts de jeunesse à imiter les vieilles gravures, à modeler la vénérable feuille d'acanthe ou la même tête de lion en mascaron ; tout y est pour la main, rien pour le cerveau ; au lieu de former l'esprit des disciples à l'étude de la nature, seule inspiratrice des plus merveilleuses décorations, on abrutit ces jeunes gens dans l'étude de styles qui n'ont plus de raison d'être et qu'on devrait leur ordonner d'oublier. Ainsi dressés par des professeurs sans élévation de pensée, sans passion ardente pour l'art, les élèves patentés des arts décoratifs ne forment le plus souvent que d'impuissants industriels, aptes pour les trucages et les falsifications, mais vraiment inhabiles à la plus légère confection originale.

Les véritables artistes, d'ailleurs, se sont généralement constitués en dehors des gouvernements et des écoles ; ils ont toujours puisé leur force dans leur intuition et nourri leur foi dans le *beau* qui se sent et ne se dicte pas. — L'étude des styles, nécessaire tout au début de l'initiation, ne peut être qu'illusoire dès que l'artiste est en possession de sa personnalité, et il convient de répéter un mot de Voltaire disant que ceux qui persistent en art à étudier les anciens sont des enfants qui ne veulent jamais parler qu'à leur nourrice.

Le mal que je signale, la triste situation de tout ce qui est du ressort du goût décoratif en France, provient donc à

la fois de l'éducation idiote fournie par les écoles et aussi, peut-être, du défaut de nombreux amateurs éclairés pouvant guider et encourager les nouveaux venus vers les voies inexplorées. Pour peu que des amateurs riches et délicats sur la question, comme il en existe chez certains peuples du Nord, donnent le mouvement, il sortirait bientôt de tous côtés des artistes indépendants, originaux, désireux de laisser des œuvres; bien mieux, l'art industriel décoratif attirerait peu à peu en son sein tous les maîtres de la statuaire et de la peinture contemporaine; les peintres brosseraient volontiers des panneaux pour un lit, des motifs faits pour s'encadrer dans les boiseries des portes, de petits sujets en fronton de glaces, et même des décorations générales selon les dispositions d'un *home*. — Les sculpteurs comprendraient vite que leur idéal n'est pas d'obtenir la commande d'une statue de quelque gros personnage politique privé de toute ligne esthétique ou de s'évertuer à refaire sans cesse des Léda, des Vénus ou des Phryné; ils viendraient vite à des conceptions d'artistes florentins ou vénitiens, et ils aimeraient à pratiquer un art intime, menu, gracieux, mis en harmonie avec un ensemble général; ils feraient des décorations de fontaines de vestibule, des groupes pour hottes de cheminées, des frises et des rosaces



Fragment d'une frise décorative.

qui remplaceraient avantageusement les navrantes *pâtisseries* actuelles ; ils étudieraient les moindres détails d'une installation, et il n'est pas jusqu'au bouton de porte qu'ils ne voudraient modeler, afin de répandre partout, dans l'intérieur dont ils auraient pris la direction, l'expression pénétrante de leur personnalité et l'harmonie de leur goût délicat.



Vase décoratif, modelé par Joseph Chéret.

M. Joseph Chéret est un inconscient précurseur de ces statuaires-ornemanistes, qui, tous, espérons-le, viendront de plus en plus à la décoration industrielle ; c'est une des physionomies les plus modestes et les plus originales de ce moment, et son caractère aussi bien que son œuvre m'ont porté spontanément à parler de ce grand travailleur fort peu connu du public, mais qui vaut d'être très largement apprécié d'une élite de connaisseurs.

Joseph Chéret est le frère de Jules Chéret, dont la réputation s'est si vivement exaspérée ces dernières années, grâce à la nerveuse allure de ses féministes et lumineuses affiches

d'un dessin et d'une coloration si extraordinaires. Les deux frères ont, du reste, une grande parenté d'art ; chez eux, quoi qu'ils fassent, ils apportent la vie, le mouvement intense, jusqu'à la frénésie voluptueuse des corps dessinés ou modelés ; ils conduisent un sabbat charnel fougueux, entraînant, diabolique, et ils rendent palpitant tout ce qu'ils créent.

Joseph Chéret a dépassé aujourd'hui la cinquantaine : son œuvre est énorme et très diverse ; cependant, on doit dire qu'elle n'est véritablement suggestive que dans sa dernière manière. — Depuis une quinzaine d'années environ, Chéret qui, dès l'âge de treize ans, entrait en apprentissage chez Gallois, sculpteur-décorateur-ornemaniste, fut tout d'abord victime de cette éducation professionnelle annihilante dont je parlais tout à l'heure. Forcé de se créer les ressources les plus élémentaires, il étudiait en dehors de ses heures de travail pratique et s'entraînait aux concours scolaires avec assiduité. Comment fit-il pour décrocher à vingt-quatre ans un prix de cinq cents francs à l'Exposition des arts décoratifs ? Je me le demande ! — Chéret dut alors confectionner quelque décoration d'un style formidablement pompier pour arriver à séduire l'aréopage de ses professeurs ; mais ne troublons point ce passé ténébreux et félicitons l'artiste d'avoir pu, à force de goût et de talent, se soustraire aux dépressions chinoises de cette néfaste initiation professionnelle.

Il y fut aidé, à vrai dire, par Carrier-Belleuse, dont il devint le collaborateur vers 1866 pour des travaux exposés en 1867 au premier Champ-de-Mars ; à ce moment, Chéret rêva de joindre la figure symbolique et expressive à ses jolies ornementations ; il réussit vite dans cette voie, et, avec l'habile direction de Carrier-Belleuse, il exécuta de nombreux travaux pour les maisons Grohé, Sormani, Royer, Lemerle, Christofle, Huby, Rimmel, etc.

C'est alors que, très remarqué par les étrangers, Chéret



reçut des commandes fort importantes d'Angleterre, de Belgique et d'Allemagne, dont les premières maisons de céramique ou d'orfèvrerie eurent le bon goût de deviner sa puissance et son originalité créatrice.

La guerre de 1870 interrompit forcément le labeur de Chéret; mais, peu après, dès le mois de mai 1871, celui-ci allait à Anvers, puis à Cologne, préparer de véritables triomphes aux industriels pour lesquels il inventait des modèles d'un genre jusqu'alors inconnu. Après un labeur acharné, ce maître ornemaniste, non satisfait de son œuvre et rêvant de refaire et compléter son éducation, devint un des fervents de l'atelier-académie Bonnat, où il travailla longtemps d'après nature, tandis que, conseillé par son maître, Carrier-Belleuse, devenu son beau-père, il acquérait dans l'art du modelé d'un corps une prodigieuse souplesse de talent et une incomparable facture dans le bas-relief.

Ces sommaires détails biographiques montrent par quelles séries d'efforts et de recommencements l'intéressant statuaire-ornemaniste, que nous admirons aujourd'hui dans les dernières manifestations de son art, est parvenu à pouvoir dégager son entière personnalité. Évidemment je n'affirmerais pas que, dans ses productions successives, tout soit d'un égal mérite et que Chéret, pour complaire aux industriels dont il tenait les moyens d'être, n'ait pas souvent sacrifié à un vague poncif et à un style parfois équivoque. Dans l'album que j'ai sous les yeux et qui donne l'ensemble successif de ses travaux, il y a des inégalités surprenantes, comme un méli-mélo singulier, et certaines pièces médiocres y sont apparentées à des chefs-d'œuvre. Cependant, il ne convient de s'occuper que des travaux derniers de Joseph Chéret, de ceux qu'il a exécutés en ces derniers temps et dont quelques-uns sont exposés aujourd'hui au Champ-de-Mars. Ici, il n'y a pas à barguigner, on se trouve devant un artiste de premier ordre.

Les vases de Chéret, par exemple, les cratères, les coupes, les amphores élégantes, les jarres ventrues qu'il a décorées, ou, pour mieux dire, enguirlandées de femmes mythologiques, d'amours folâtres ou de babys exquis, sont des



Fragment décoratif d'une cheminée de salle à manger, exécutée par Joseph Chéret.

productions sans équivalent. Joseph Chéret a apporté dans cette manière un frisson nouveau, ce frisson de chair palpitante que donnait Clodion à toutes les nymphes que touchait son doigt amoureux; on reconnaît dans l'arrangement de ces vases, dans l'ensemble de ces décorations charmantes, ce sentiment profond, inné, païen de la femme, que les artistes du XVIIIe siècle portaient si bien hors d'eux. — Sur le flanc des



CHEMINÉE D'ENCOIGNURE

COMPOSÉE ET EXÉCUTÉE PAR JOSEPH CHÉRET

pour l'atelier de son frère.

urnes qu'il fait vivre, Chéret modèle des courses échevelées de bacchantes ou d'hamadryades qui évoquent le poème de *la Guerre des dieux*. Ses divinités, fières de leur nudité, se pour-



Médaillons exécutés en forme de frise.

suivent sans trêve, avec une sauvagerie luxurieuse, car elles se dépistent, s'esquivent avec des mouvements de torses de coureurs antiques ; elles mettent en vigoureuses saillies dans la lumière frisante des courbes leurs hanches rebondies, leurs seins turgescents, toutes les beautés grasses et diaboliques de leurs formes délicieusement contournées par l'art du véhément statuaire.

D'autres fois, ce sont des enfants qu'il campe sur l'encolure des vases, parmi les pampres et les lianes les plus joliment embroussaillées ; des enfants, non pas joufflus et fantaisistes à la façon de Boucher, mais des gosses bien modernes, aux fronts proéminents, à la chevelure encore mal accusée, des enfants aux jolies maigreurs, aux ventres légèrement excessifs et dont les moues indécises ne laissent pas prévoir s'ils vont rire ou pleurer. L'une de ses jolies inventions nous montre une réunion de ces mômes assis sur

une branche qui ploie et, tous subitement effrayés à la vue d'un crapaud grimpant du bas de la buire, se cachent le visage et se bousculent les uns sur les autres avec une charmante expression de terreur puérile des mieux rendues. Sur d'autres modèles, Chéret groupe des masques japonais que



Les Pêcheuses. — Vase modelé par Joseph Chéret.

des femmes et des amours s'arrachent dans des rondes batailleuses pleines d'entrain, de souplesse et d'espièglerie.

Les formes de ses potiches sont heureuses et nouvelles, les anses ou les oreilles y sont admirablement formées, sinon par des courbures de reins de ses amazones fringantes, du moins par des motifs décoratifs qui n'ont rien de banal et qui procèdent d'un goût de chercheur vraiment individuel.

Je ne crois pas qu'on ait jamais exécuté d'aussi extraor-



dinaires poteries décoratives, car toute la passion féministe du sculpteur se trouve traduite ici en très hauts reliefs, et la bacchanale des espiègles créatures de Joseph Chéret rappelle aussitôt l'art éclaboussant de vie de son frère Jules ; car tous les deux ont un même tempérament et ils montrent une fougue analogue dans leurs œuvres cependant si diverses.

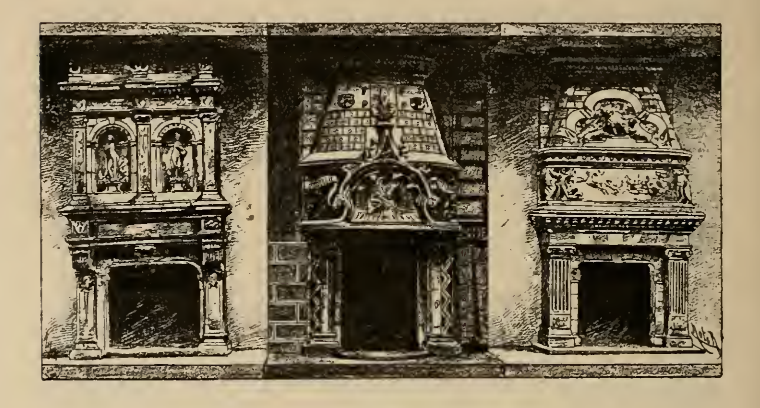


Les Pêcheuses. — Vase modelé par Joseph Chéret (second côté).

Ces vases ne forment toutefois qu'une très faible portion des compositions de Joseph Chéret, dont les créations architecturales sont du plus grand intérêt. — Il y a six à sept ans il a complètement refait, pour M. Stéphane Dervillé, l'ancien hôtel de Sarah Bernhardt, prenant à sa charge l'ordonnance de l'architecture extérieure et intérieure, ainsi que la sculpture de tout l'immeuble comprenant les cheminées, plafonds,

escaliers de pierre et de bois, meubles, portes, fer forgé et le reste... On voit d'ici le labeur, mais ce que je voudrais pouvoir détailler, c'est le résultat par les détails, car cet hôtel est peut-être l'œuvre capitale de ce prodigieux sculpteur-ornemaniste, celle du moins qui montre le plus éloquemment sa puissance de volonté, sa force d'ingéniosité, son amour de la recherche et aussi la souplesse de ses moyens d'exécution.

Que n'a-t-il pas érigé d'ailleurs de-ci de-là!... plus de



Cheminées diverses, exécutées par Joseph Chéret.

vingt cheminées monumentales pour des hôtels et des châteaux, des fontaines merveilleuses, des jardinières en porcelaine de Sèvres, des tables et des meubles à bijoux dignes de faire rougir les mânes des Boule, des Gouttières et autres pontifes du dernier siècle; des pendules belles à faire perdre la notion de l'heure, des porte-lumières, des groupes, des statuettes et des bas-reliefs dont j'aurais aimé à pouvoir montrer les grandes qualités, si je n'étais forcé de restreindre cet article dans les limites raisonnables. Ne lui doit-on pas également un projet pour le monument de Gambetta, compris en demi-cintre, à la façon grecque, et qui n'eût certai-



nement point déshonoré le Carrousel comme l'horrible pylône qui s'y dresse en affligeant si fort tous les hommes de goût.

Aujourd'hui Joseph Chéret, qui dirige comme dessinateur les fabrications de la cristallerie de Baccarat, et dont il a été



Portrait-croquis inédit
de
JOSEPH CHÉRET
par son frère Jules Chéret.

question dernièrement pour être mis à la tête de la manufacture de Sèvres, vit modestement loin du bruit de la réclame, dédaigneux de la célébrité, entièrement adonné à ses travaux si divers, au milieu des vases, des moulages, des ébauches et des nombreux modèles qu'il édite.

Je n'ai pu reproduire au cours de ces quatorze pages qu'un trop petit nombre de types à sa marque, mais, tels

qu'ils se présenteront à nos lecteurs, je fais espoir que ceux-ci en apprécieront l'esprit décoratif et le talent si sincère. — Il me plairait, en m'efforçant d'attirer, si faiblement que ce soit, l'attention sur ce statuaire-ornemaniste, de faire sortir de l'ombre quelques disciples inconnus de Joseph Chéret et de me convaincre qu'il existe encore des gens qui se préoccupent de soustraire, en payant d'exemple, les arts intimes français à l'anarchie qui les paralyse; je pourrais ainsi encore espérer pour la bonne réputation de mon pays un réveil qui semble, hélas! bien long à venir.

Beaucoup d'artistes se préoccupent à cette heure de l'état de marasme causé par la surabondance des peintres et des sculpteurs œuvrant sans but et pour des emplacements douteux, alors que l'art industriel décoratif manque si complètement d'intelligence et de direction. Il n'est que temps de faire un effort considérable, si l'on ne veut pas que la France devienne une halle à tableaux inutiles, un grand bazar de vaines peintures dans un désert de styles appropriés aux mœurs contemporaines. Nous assistons bien à une foire aux talents et à une confusion des patois d'atelier, mais nous ne voyons pas assez que *ceci tuera cela* et... *cela*, c'est le caractère d'art social indispensable à la vie élégante d'un peuple, c'est son goût intime, son expression affinée, la distinction de sa physionomie. Avouons que toutes ces qualités sont bien près de disparaître! — Canalisons donc notre pléthore artistique avant qu'elle ne nous étouffe.

Octave Uzanne.





UN JOURNAL DE L'EXIL

PROPOS DE TABLE DE VICTOR HUGO A GUERNESEY

Je dois à la revue littéraire hebdomadaire anglaise l'*Athenæum* la lecture de l'information curieuse que voici :

« M. Samuel Davey nous annonce qu'il a fait l'acquisition d'un journal intime de Victor Hugo, le *Journal de l'Exil,* consistant en 2,000 pages environ d'une écriture serrée, ainsi que d'un millier de lettres adressées au poète. Ces lettres étaient contenues dans six forts paquets de papiers divers que le fils de M. Davey acheta, il y a quelques années, et qui semblent avoir été vendues par des gens de Hauteville-House comme papiers de rebut. Le journal commence en juillet 1852 et va jusqu'en 1856. C'est une relation minutieuse des conversations de Victor Hugo avec sa famille, ses amis et des visiteurs distingués, qui semble avoir été rédigée jour par jour ; Victor Hugo doit avoir revu lui-même ce journal avec soin ; il y a fait de sa propre main des corrections et des additions. La correspondance s'étend à une

période de près de cinquante années. Elle comprend des lettres d'un grand nombre de gens célèbres, écrivains, artistes, musiciens, acteurs, politiciens et réfugiés politiques de toutes les parties du globe. »

Cette note était alléchante, et, comme je me trouvais à Londres au moment où elle paraissait, je courus aussitôt chez le maître expert et vendeur d'autographes, l'honorable Samuel Davey, dont la maison s'ouvre Great Russel Street, vis-à-vis le *British Museum*.

L'excellent M. Davey m'accueillit avec une exquise urbanité et, loin de me faire un mystère de sa découverte, il s'empressa au contraire de me communiquer son trésor et de me conter comment, il y a deux années environ, son fils — depuis lors décédé — fut mis en possession de ces papiers par une personne dont la famille avait été établie quelque temps à *Hauteville-House*. L'histoire qu'il me narra était fort simple et honnête : des papiers vendus en lots avec des vieux livres, peu de temps après la mort de Victor Hugo et en vue de débarrasser le cabinet de travail du poète... Il ne m'appartenait pas d'ailleurs de faire une enquête à ce sujet : MM. Meurice et Vacquerie ne manqueront pas probablement de tirer l'affaire au clair, et peut-être pourront-ils examiner les pièces à Paris, car, d'après une lettre de M. Léopold Delisle que me montra M. Davey, notre Bibliothèque nationale se proposerait d'acquérir ces précieux documents.

Je demandai à parcourir les trois gros volumes grand in-8° que l'archiviste avait alignés devant moi dans leur reliure de demi-maroquin bleu avec ce titre flamboyant : *Journal de l'exil.*

L'écriture de ces manuscrits n'est pas celle de Victor Hugo ; les papiers sont inégaux de format, mais intelligemment mis en ordre ; c'est, à vrai dire, un ramassis de paperasses qu'on a su coordonner et qui forment une suite très curieuse et d'un rare intérêt. De-ci, de-là, dans la monotonie graphique de ces pages, de larges corrections apparaissent, indéniablement de la main du grand poète, elles traversent les lignes, elles s'envolent dans les marges, elles mettent un sceau officiel à toutes les causeries consignées.

Après lecture d'un demi-volume, je pus me convaincre que le

titre *Journal de l'exil* n'était que relativement exact. — A mon sentiment, il s'agit ici d'un Diarium de *François-Victor Hugo* qui se serait plu à noter chaque soir les menues conversations littéraires, artistiques, politiques, économiques, esthétiques et dramatiques qui se tenaient tous les jours pendant les repas du titan en exil. Le titre véritable de ces manuscrits me paraît donc devoir être *les Propos de table de Victor Hugo à Guernesey.*

Il serait difficile de résumer les étourdissants dialogues qui sont exprimés dans ces trois lourds volumes manuscrits. ils représentent une période de cinq années après le coup d'État et l'on peut juger de l'extraordinaire universalité de choses qui y sont débattues! Tous les hommes du temps y sont appréciés, depuis Louis Bonaparte, Granier de Cassagnac, les généraux Bugeaud, Lamoricière, Changarnier, Magnan et Saint-Arnaud, jusqu'à Émile de Girardin, Lamennais, Montalembert, Lamartine, Châteaubriand, Dupin, Louis Veuillot et Frédéric Lemaître.

Chaque dîner met en scène tour à tour chaque convive, mais l'auteur des *Châtiments* tient souvent le crachoir et pontifie selon l'état de son esprit, mais toujours avec ampleur et magnificence.

Le dialogue est familier et souvent mal écrit ; on sent que le rédacteur, François-Victor Hugo, ne prétendait faire là qu'un memento personnel, une maquette pour l'avenir, et qu'il eût développé plus tard littérairement et *dégauchi* la forme primitive de son mémorandum. Je n'en veux pour preuve que ce fragment que j'ai pu copier et qui donne assez la physionomie de la littérature spéciale contenue dans ces recueils :

J'extrais ce dialogue qui débute sur le suicide. — Sont présents : Victor Hugo, ses fils, M. Auguste — (M. Vacquerie, sans *aucun* doute).

CONVERSATION SUR LE SIÈCLE DE LOUIS XIV

Point de départ : Le suicide

CHARLES. — L'excès de la douleur peut excuser le suicide.

VICTOR HUGO. — Moi, je dirai excuser, mais non pas absoudre. Je regarde le suicide comme une chose très grave ; personne n'a

le droit de briser ses fers et de sortir de la vie, d'abandonner la maison que Dieu nous a donnée en nous mettant dans ce monde.

Je crois que le crime du suicidé doit avoir pour châtiment une punition derrière ce monde-ci, surtout lorsque le suicidé a quitté la vie sans raison dominante, sans douleur extrême. Je crois qu'alors Dieu lui fait recommencer dans des conditions plus dures cette existence qu'il a volontairement brisée.

M. Auguste. — Gérard de Nerval, remplaçant un lundi Théophile Gautier, absent de son feuilleton de théâtre, a fait paraître dans *la Presse* un article sur le suicide.

A ce propos Gérard de Nerval analysait une pièce dont le titre était *le Mort vivant,* et dont le sujet était celui-ci : un homme qui, désespérant de la femme qu'il aimait, et s'ennuyant d'être pauvre et dégoûté de la vie, finissait par se brûler la cervelle ; à peine était-il mort et enterré que son âme assistait à la vie qu'il aurait menée s'il avait eu le courage de la continuer. Le suicidé voyait une lettre qui lui aurait donné un héritage considérable ; il voyait la femme qu'il avait aimée l'oublier pour d'autres, divers accidents arrivaient, et, mort, il assistait à la vie.

Charles. — L'idée est très belle !

Victor Hugo. — Oui, c'est une idée belle et neuve, on pourrait tirer un grand parti de ce sujet. En 1838, j'avais proposé à Anténor Jolly de faire un *Théâtre fantastique,* la chose a échoué par la bêtise des directeurs, mais rien n'est plus beau que le fantastique mêlé au drame humain ; par exemple, qu'y a-t-il de plus étonnant que l'apparition du commandeur dans le *Don Juan* de Molière ? Seulement Molière a eu tort d'appeler sa pièce *le Festin de Pierre ;* il aurait dû l'appeler *le Convive de Pierre,* ce qui est traduit littéralement de l'espagnol. *Le Convive de Pierre* est autrement terrible que *le Festin de Pierre,* titre dont on ne comprend pas beaucoup le sens. Tout ceci n'empêche pas Molière d'être le plus grand poète du siècle de Louis XIV ; ce qui laissait à Boileau le soin de lui trouver du talent *seulement comme rimeur* et aux grands seigneurs de son temps de le traiter seulement comme un poète comique.

Du reste, le propre du siècle de Louis XIV, — et ici je vais étonner les bonnets de coton classiques, — c'est le *Romantisme.*

Qu'y a-t-il de plus romantique que ce siècle où l'on créait Versailles, ce palais, ces fontaines où l'eau se tordant en sortant

de la pierre alliait tout à la fois ce qu'il y a de plus solide à ce qu'il y a de plus liquide, temps singulier où l'on coupait ses cheveux pour s'en faire une perruque, où l'on jouait des tragédies de Racine mi-partie avec le costume grec, mi-partie avec le costume Louis XIV, tragédies que Mme de Sévigné traitait dans ses lettres, le sourire aux lèvres, car elle estimait peu cette littérature à échasses.

Le siècle de Louis XIV est un siècle de fantaisie dominé par la figure sombre et sévère de Molière, et le pauvre Molière, obligé de rire avec son temps, a fait un théâtre bouffon dont le fond est vraiment sinistre. Et, comme il y a mis à la fois l'éclat de rire des marquises poudrées et les sanglots éternels du cœur humain, il a fait une œuvre prodigieuse qui participe du siècle de Louis XIV et de tous les siècles.

M. Auguste. — Il y a un point de vue nouveau au théâtre de Molière et, à mon avis, on pourrait l'exploiter, c'est le côté infernal par lequel Molière voit l'humanité ; aussi son théâtre est-il le plus sinistre que l'on n'ait jamais créé, car non seulement il est triste par la souffrance, mais il est triste par l'infamie, et les personnages de son théâtre ne sont pas seulement une collection de malheureux, mais encore une série de canailles. Le vice y est complet, la vertu n'y est pas, le sublime n'y est jamais.

Molière est le démon de cet enfer qui est son théâtre ; c'est à peine si l'on y entrevoit les côtés honnêtes de l'humanité, et si le vice est splendidement développé dans Tartuffe et dans Célimène, c'est à peine si la vertu se fait jour dans Elmire et dans Henriette, et l'on n'y trouve jamais le sublime personnifié comme Shakespeare l'a fait dans Juliette et dans Desdémone.

Shakespeare est le Dieu de son ciel, il a entrevu un idéal supérieur à l'humanité dont Molière a peint les fonds, et c'est tout au plus si le plafond de son théâtre touche aux planètes du cœur humain. »

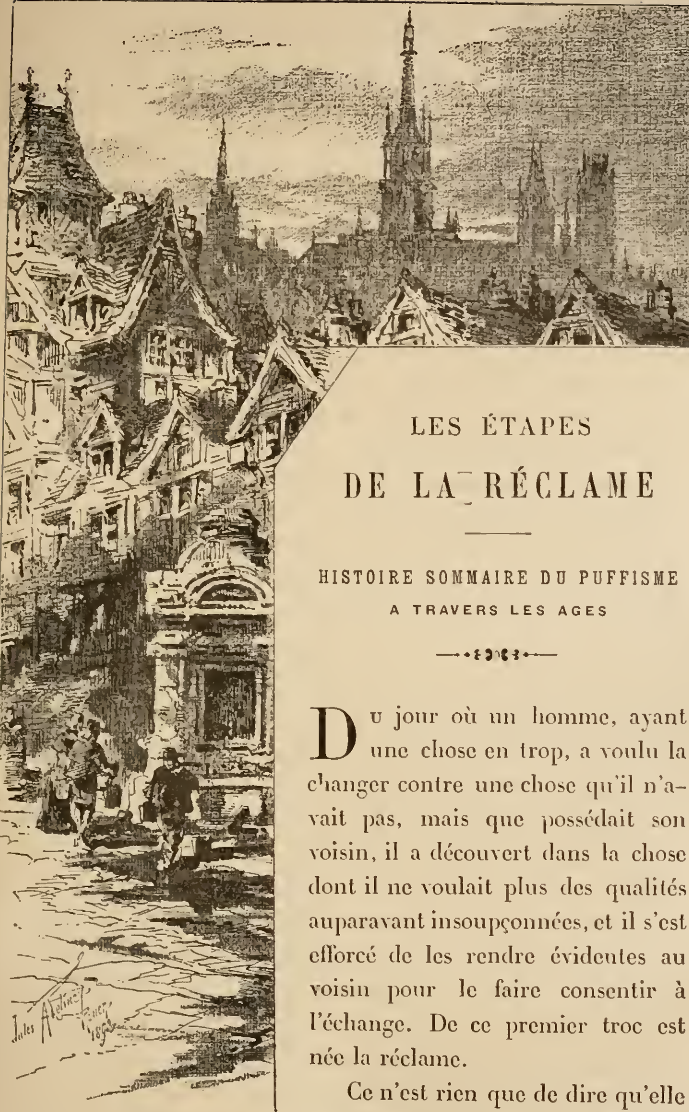
On voit que ce dialogue n'est ici qu'à l'état de *monstre,* comme on dit en argot de lettres ; si le traducteur de Shakespeare avait eu le loisir de reprendre ces *Propos de table de Victor Hugo* et de les mettre au point, peut-être aurions-nous un supplément au *Banquet* de Platon. Toutefois, en tel état que se présentent les manuscrits que M. Davey intitule *Journal de l'exil de Victor Hugo,*

ceux-ci sont d'un extraordinaire intérêt et j'ajouterai peut-être que leur manque d'apprêt, leur façon d'impromptu ajoutent à leur valeur documentaire. En dehors de ces volumes inédits, M. Davey possède également à peu près mille lettres écrites par Victor Hugo et à lui adressées, et qui comprennent une période de cinquante années. Il me semble impossible d'estimer la valeur de cette remarquable correspondance dont le seul catalogue occupe deux forts cahiers manuscrits. Que de lettres émanent d'écrivains célèbres, d'artistes applaudis, de musiciens fameux, d'acteurs en renom, d'hommes politiques et de réfugiés ; toutes les illustrations de tous les pays du globe semblent avoir envoyé des épîtres au poète-soleil de Guernesey.

Parmi cette volumineuse correspondance qui défie la curiosité passagère, je n'ai pu remarquer qu'une lettre écrite à Victor Hugo en juillet 1850 par un nommé Dineux, l'un des survivants des combattants de la prise de la Bastille et le témoin oculaire des principaux événements de la Révolution. Cette lettre fournit d'étonnantes révélations sur les choses de ce temps, et sa publication serait une bonne fortune pour une revue historique. Victor Hugo, frappé de cette communication, de sa plume magistrale a écrit en marge : *conserver soigneusement ces détails.*

Le *Journal de l'exil* et la *Correspondance* dont je viens de parler viendront sans doute bientôt en France, et il est à espérer que ces hautes curiosités littéraires ne soient point acquises par quelque vaniteux ploutocrate étranger. Je n'ai pu faire ici que d'en signaler la valeur sans même pouvoir traduire le long extrait-sommaire que M. Samuel Davey est en train de faire imprimer. Il est permis de croire que cette publication ferait sensation le jour où on l'entreprendrait. MM. Meurice et Vacquerie prendront sans doute à cœur de rappeler ces papiers exilés et ce m'est un plaisir de pouvoir le premier attirer l'attention des lettrés sur cette œuvre imprévue et qui paraît même ignorée des héritiers de Victor Hugo.

OCTAVE UZANNE.



LES ÉTAPES DE LA RÉCLAME

HISTOIRE SOMMAIRE DU PUFFISME A TRAVERS LES AGES

Du jour où un homme, ayant une chose en trop, a voulu la changer contre une chose qu'il n'avait pas, mais que possédait son voisin, il a découvert dans la chose dont il ne voulait plus des qualités auparavant insoupçonnées, et il s'est efforcé de les rendre évidentes au voisin pour le faire consentir à l'échange. De ce premier troc est née la réclame.

Ce n'est rien que de dire qu'elle remonte au déluge. Le persuasif animal qui fit accepter une pomme à Ève en lui promettant la science du bien et du mal en prime, est, dans la cosmogonie juive et chrétienne, le premier des réclamistes.

Celui qui sut faire mousser son plat de lentilles jusqu'à lui

donner plus de valeur qu'à tout l'héritage d'Isaac mérite d'être revendiqué pour ancêtre par les plus étonnants puffistes contemporains.

La pomme d'or que Pâris décerne à Vénus n'est-elle pas la plus ingénieuse réclame en faveur de l'amour et de la beauté? Si la sagesse et l'orgueil conjugal en souffrent, est-ce pour rendre service à ses rivaux que tel drapier proclame que sa « Maison n'est pas au coin du quai », et qu'un dentiste écrit au-dessus de ses dentiers qu'on ne le confonde pas avec « l'autre charlatan d'en face »?

La réclame est donc vieille comme le monde.

De tout temps elle a eu pour instrument naturel et forcé l'annonce par la parole, l'écrit ou l'image.

A Rome, on affichait sur des tables d'airain, d'ivoire ou de bois, les lois, les ventes publiques, les livres nouveaux, les spectacles, les lectures. Les enseignes étaient connues. Les industriels et les amuseurs publics faisaient graver l'énumération de leurs talents et de leurs triomples sur des plaques ou de petits monuments qui, pour ne faire leur effet que le jour, valaient bien nos colonnes et kiosques lumineux. Telle cette inscription du *Recueil d'Orelli* (2591) où un prestidigitateur célèbre ses propres mérites en dix-neuf vers pompeux.

Au moyen âge, des procédés analogues s'emploient pour faire connaître les métiers ou les commerces et pour attirer les chalands. En dépit des règlements minutieux des corporations, la concurrence l'emportait souvent sur l'esprit de corps, au point qu'on dut frapper d'amendes ceux qui appelaient l'acheteur avant qu'il eût quitté la boutique voisine, et ceux qui déprisaient la marchandise d'un confrère. (Étienne Boileau : *Livre des métiers*, cité par M. Alfred Franklin dans son volume de *la Vie privée d'autrefois* consacré à l'annonce et à la réclame.)

De même, aujourd'hui, un règlement de police interdit aux marchands ambulants d'arrêter leurs petites voitures ou de déposer leurs paniers en face des boutiques où des trafiquants patentés vendent les mêmes articles qu'eux.

Les affiches sculptées ou peintes, de fer forgé ou de tôle décou-

pée, symboliques, patronymiques, énumératives, humoristiques, en rébus et en jeux de mots, se dressaient au-dessus de l'auvent de toutes les boutiques, et se projettent parfois si en avant et si bas dans la rue étroite qu'elles gênaient la circulation, véritables engins tendus pour retenir le passant.

Des crieurs, relevant du domaine royal, fonctionnaires publics assermentés, parcouraient la ville du matin au soir, annonçant les actes officiels, les marchandises à vendre, les objets perdus, les enterrements, les convocations, les réunions de confrérie, tout ce qui était de nature, dans un intérêt quelconque, à être porté à la connaissance du public.

Les « cris de Paris » ont été mis de bonne heure en chansons. M. Alfred Franklin en cite plusieurs, dont une, *les Crieries de Paris*, est de Guillaume de la Villeneuve, poète du XIIIe siècle.

On ne tarda pas à trouver enseignes et cris insuffisants. L'habitude d'afficher les actes publics s'était toujours conservée, comme le prouverait un édit de François Ier, en 1539, si des documents nombreux et ininterrompus ne le démontraient surabondamment. Au XVIIe siècle, les particuliers furent autorisés à employer l'affichage. Ceux qui en profitèrent le plus et le plus tôt furent les libraires. C'était, d'ailleurs, sur la présentation du syndic de la librairie que le lieutenant général de police nommait les quarante afficheurs de Paris, organisés en corps par le règlement du 13 septembre 1722.

En même temps le besoin de publicité poussait l'ingénieux Théophraste Renaudot à fonder l'*Inventaire des adresses du bureau de rencontre, où chacun peut donner et recevoir advis de toutes les nécessitez et commoditez de la vie* (1629), d'où sont sorties, par une filiation plus ou moins longue, *les Petites Affiches, les Affiches Parisiennes* et autres publications analogues. Un peu plus tard naissait l'ancêtre du *Bottin* ou *Almanach des cinq cent mille adresses,* sous ce nom : *les Adresses de la ville de Paris, avec le trésor des almanachs. Livre commode en tous lieux, en tous temps et en toutes conditions. Par Abraham du Pradel, astrologue lionnois.* Cet Abraham du Pradel, astrologue, s'appelait réellement Nicolas de Blégny. Il avait, dit M. A. Franklin, le génie des affaires et de la

réclame. Mais il eut à lutter contre trop d'obstacles, surtout contre la jalousie et l'exclusivisme des corporations, qui ne comprenaient pas quel puissant et merveilleux instrument on leur offrait.

Le mouvement était donné, cependant. Plusieurs autres journaux de publicité se fondèrent, parmi lesquels les *Affiches de Paris, des provinces et des pays étrangers,* qui paraissaient chez du Gonne (1716); les *Affiches de Paris; Avis divers, etc.,* d'Antoine Boudet (1746); les *Annonces, Affiches et Avis divers* (1751). Mais je n'ai pas entrepris de dresser le catalogue de ces publications, qui se multiplient à mesure qu'on se rapproche de notre temps.

Tout commerçant avait dès lors, comme aujourd'hui, « sa carte portant son nom, son adresse, son enseigne, les attributs de sa profession » (A. Franklin), qu'il répandait le plus possible. Par un perfectionnement naturel, à la carte on ajouta, on substitua, des « billets » imprimés, décrivant et vantant les marchandises, en faisant ressortir la bonne qualité et le bas prix. Ces « billets » se distribuaient aux passants, sur la voie publique, dans les lieux fréquentés, ou s'envoyaient à domicile, tout comme les prospectus et catalogues de nos jours.

Le *Saint-Evremoniana ou Recueil de diverses pièces curieuses,* publié à Rouen, en 1710, contient une « traduction d'une lettre italienne écrite par un Sicilien à un de ses amis », en date du 20 août 1692, où le prétendu Sicilien trace avec une pointe de fine satire le tableau de Paris. Il y mentionne ce mode de réclame. « On trouve sur le Pont-Neuf une infinité de gens qui donnent des billets. Les uns remettent les dents tombées ou les autres font des yeux de cristal. Il y en a qui guérissent des maux incurables; celui-ci prétend avoir découvert la vertu cachée de quelques pierres en poudre pour blanchir et pour embellir le visage, celui-là assure qu'il rajeunit les vieillards; il s'en trouve qui chassent les rides du front et des yeux, qui font des jambes de bois pour réparer la violence des bombes. »

On vit là des abus, une facilité de concurrence déloyale, et, le 1er juillet 1734, le lieutenant général de police rendait une ordonnance « portant défense à tous marchands en gros et en détail de distribuer aucuns billets pour annoncer la vente de

leurs marchandises », ordonnance renouvelée par de Sartine, en mai 1761.

L'Angleterre n'était pas en arrière dans ce mouvement. L'*advertisement* y était déjà pratiqué sous toutes les formes. Steele consacre sa lettre au *Spectator* du 30 juillet 1712 à se moquer d'une réclame qui lui a été glissée dans la main, comme il passait, par un homme sans nez, et où un chirurgien, qui a pratiqué sur terre et sur mer, annonce son retour de ses voyages et se fait fort de guérir toutes les maladies dont sont atteints les hommes, les femmes et les enfants, comme peut le certifier « une personne qui est depuis trente ans boiteuse ». Là-dessus, Steele raconte qu'un docteur de sa connaissance a gagné la confiance du public pour l'opération de la cataracte, en imprimant sur ses prospectus qu'il avait perdu un œil au service de l'empereur, et qu'un autre avait fait fortune dans le traitement des hernies parce qu'il publiait qu'il était fils et petit-fils de hernieux.

Voltaire admirait, en 1767, l'annonce imprimée d'un marchand qui, pour vendre des saucissons et des harengs frais, commençait par un éloge magnifique de l'agriculture et du commerce et pesait, dans ses balances d'épicier, le mérite du duc de Sully et du grand ministre Colbert. (*Lettre à l'abbé d'Olivet;* 5 janvier 1767.) Il y avait longtemps que des choses semblables n'excitaient plus l'étonnement à Londres. Dès 1759, le docteur Samuel Johnson, dans le quarantième numéro de son journal *The Idler,* s'en déclare fatigué, et avec lui tout le public. « Aujourd'hui, dit-il, les annonces sont si nombreuses que le lecteur ne les parcourt plus que négligemment ; et, pour attirer son attention, il faut avoir recours à la magnificence des promesses et à une éloquence tantôt sublime, tantôt pathétique.

« Promettre, promettre largement, voilà l'âme de l'annonce. Je me rappelle un savon pour la barbe qui avait une qualité véritablement merveilleuse : il donnait « un tranchant exquis au « rasoir... »

« Certains marchands n'ignorent pas combien la sincérité dans la modestie impressionne favorablement les hommes. Ainsi le vendeur du *fluide de beauté,* lotion qui « chasse les boutons,

« efface les taches de rousseur, adoucit la peau et raffermit les « chairs », avoue, dans sa généreuse terreur de toute ostentation, qu'elle ne rendra pourtant pas « la fleur de la quinzième année « à une dame de cinquante ans. »

« D'autres savent faire vibrer à propos les fibres de la sensibilité. Qui ne s'est senti touché au cœur par l'annonce d'un collier pour le soulagement des « pauvres petits qui font leurs dents », où chaque mère est charitablement prévenue qu' « elle ne se pardonnerait jamais », si son enfant venait à mourir sans collier.

« Veut-on du sublime sans affectation? Qu'on écoute ce boniment, dont la simplicité grandiose vaut toutes les hyperboles. « Ici l'on voit un fameux guerrier indien Mohawk, le même qui « fit prisonnier le général français Dieskaw[1], vêtu comme les « Indiens indigènes lorsqu'ils vont en guerre, le visage et le corps « peints, avec son couteau à scalper, son tomahawk et tous ses « autres instruments de guerre; spectacle digne de la curiosité de « tous les vrais Anglais! »

Et le docteur Samuel Johnson, s'appuyant sur ces grands exemples, rappelle aux industriels qui font des annonces que leurs noms se trouvent dans les mêmes feuilles où sont relatées les actions du roi de Prusse et de l'empereur d'Allemagne, et qu'un tel voisinage oblige. Il leur conseille en même temps de songer un peu à la postérité. Car, dit-il, « il y a des hommes appliqués et curieux, qui gardent précieusement les journaux uniquement parce que les autres négligent de les conserver : à la longue ces collections deviennent rares. Et quand on les lira, dans les siècles à venir, comment feront nos petits-neveux pour concilier les contradictions sans nombre qui s'y trouvent? Et qui pourra jamais, d'après de tels documents, distribuer équitablement la gloire entre les tailleurs et les corsetiers du temps présent? »

1. Il n'est peut-être pas inutile de rappeler que Ludwig August Diskau, officier allemand au service de la France, fut blessé et fait prisonnier au Canada en poursuivant une troupe anglaise commandée par le colonel Williams, le 8 septembre 1755.

Le bon docteur raillait un peu lourdement. Mais il avait trop de bon sens pour ne pas deviner que les corsetiers et les tailleurs de l'avenir ne seraient pas plus faciles à classer.

Ce n'était pas sans raison, d'ailleurs, qu'il faisait intervenir, dans une question qui semble être exclusivement une question de luxe, l'idée de la réputation ou de la gloire. La réclame, qui a mille formes, n'a pas qu'un objet seulement. L'estime, la considération, l'admiration des contemporains, le désir d'immortaliser son nom, toutes ces ambitions ont inspiré et inspirent chaque jour des manèges et des stratagèmes qui feraient la fortune d'un chocolatier ou d'un placier en vins. On a donné à ce prurit de paraître le nom, fort bien approprié, de cabotinage. Mais que serait le cabotinage s'il n'avait la réclame pour donner de la variété et l'ubiquité à son éternel *M'as-tu vu?*

Je trouve un exemple assez frappant de cette sorte de réclame dans l'*Almanach des Beaux-Arts* pour 1759. Les quarante-six dernières pages en sont occupées par la nomenclature détachée des « Hostels et maisons particulières » dont les propriétaires possèdent des galeries et des cabinets. On y apprend que M. l'Empereur, ancien échevin, fameux joaillier, a chez lui vingt-deux tableaux des plus grands maîtres ; que M. de Gaignac, secrétaire du roi, a un très beau cabinet de tableaux des écoles flamandes et françaises ; que le cabinet de M. Crozat de Thiers est extrêmement riche en tableaux de grands maîtres, au nombre de trois cent soixante-douze au moins ; que le cabinet de M. Blondel de Gagny est un des premiers et des plus curieux de Paris ; que le cabinet de M. de la Live de July, introducteur des ambassadeurs, renferme une collection de tableaux qui fait honneur à cet amateur et à la nation française ; que M. Adam l'aîné expose aux yeux du public, dans sa maison (bien entendu, les adresses sont toujours soigneusement indiquées, et je ne les omets ici que pour abréger), une collection considérable d'antiques grecques et romaines (*sic*), dont le recueil a été gravé ; que M. Bouret, fermier général, a chez lui les principaux ouvrages de Le Moine ; que M. le chevalier de Menabuoni possède un cabinet fort curieux de tableaux, bronzes, estampes, dessins, médailles et pierres gravées ; que

M. Dargenville a un cabinet d'histoire naturelle, une belle collection d'estampes, de dessins et de tableaux ; que M. Turgot a une chapelle peinte par Le Sueur, — à quoi l'on ajoute ce paragraphe, qui fait rêver :

« La modestie de M. Turgot l'a empêché de se déclarer ouvertement auteur du mémoire instructif sur la manière de rassembler, préparer, conserver et d'envoyer les diverses curiosités d'histoire naturelle, imprimé à Lyon en 1758. »

Voilà une modestie éphémère et à métamorphoses. Le timide papillon donne pour larve la vanité.

Je poursuis cette énumération, qui présente, du moins, l'intérêt de rappeler quelques-uns des collectionneurs d'autrefois.

M. Blondel d'Azincourt a un cabinet d'histoire naturelle des plus beaux et des plus rares ; il a aussi une collection des plus belles estampes, des dessins, et quelques tableaux de grands maîtres. Mme la présidente de Bendeville a un cabinet très curieux en histoire naturelle, principalement en oiseaux, et encore plus particulièrement en coquilles. M. Bomare de Valmont, démonstrateur d'histoire naturelle, a un cabinet qui comprend les minéraux, les végétaux, les animaux et quelques productions tant de la nature que de l'art. Le rédacteur ajoute, avec une intention qui me paraît être une réclame à la clientèle encore plus qu'une réclame à la notoriété : « Cette collection réunit le double avantage de pouvoir amuser les curieux instruits, et d'être utile aux autres. »

Je passe MM. de Boisjourdain et Davila, qui ont, tous les deux, des coquilles, des minéraux et des fossiles. M. de Boisjourdain a, en outre, une collection d'habillements américains, dont plusieurs sont singuliers.

M. Titon du Tillet a quatre pièces de sa maison remplies de tableaux, bronzes et bustes de marbre, et autres curiosités. M. Duhamel du Monceau a un des beaux cabinets d'histoire naturelle ; son cabinet de marine est au Louvre. M. le comte de Caylus a un cabinet d'autant plus précieux qu'il fournit à cet amateur des beaux-arts l'occasion de ces ouvrages célèbres dont il enrichit tous les jours la littérature française, et par lesquels il

prouve qu'il possède également la théorie et la pratique des arts, qu'il honore et perfectionne tous les jours par ses leçons et par ses exemples. M. de Julienne a un cabinet qui renferme tout ce qu'il y a de plus rare, de plus curieux et de meilleur en peinture des écoles italienne, flamande et française ; comme aussi diverses autres curiosités dont l'arrangement fait beaucoup d'honneur au goût du possesseur, dont la modestie ne permet pas d'en faire la description. M. Mariette a un cabinet pour les livres d'art, estampes et dessins des grands maîtres, dont il possède et communique les trésors en amateur qui sait en connaître tout le prix. Enfin M. Flaucel, censeur royal, se fait un plaisir de communiquer aux amateurs de la langue italienne ce qui peut dépendre de sa bibliothèque, qui est composée de plus de sept mille volumes : on doit être convaincu de la beauté du choix, lorsqu'on connaît les lumières et le goût du possesseur.

Ce petit trait de la fin, décoché au censeur royal, n'est vraiment pas maladroit.

Les almanachs sont une mine de réclames piquantes et imprévues. L'*Almanach de la Vieillesse*, à Paris, chez A. M. Lottin, 1761, a au verso de son faux titre cet « Avis, que Messieurs les Journalistes sont priés d'insérer dans leurs Écrits périodiques :

« Tous ceux et celles qui pourront justifier leur qualité de *Centenaire*, sont priés d'envoyer leurs noms écrits bien lisiblement, pour être cités dans l'Almanach de l'année prochaine ; et ils le seront de manière à être distingués des centenaires qui n'existent plus.

« MM. les Dépositaires des Registres mortuaires des Paroisses de Paris et des Provinces sont également invités à compulser leurs registres, soit pour vérifier les noms et dates des personnes citées dans le présent Almanach, soit pour donner la liste de celles qui n'y sont pas comprises. Le Public sera informé de ceux qui se seront prêtés à sa louable curiosité. »

L'*Almanach littéraire ou Étrennes d'Apollon* que publia pendant plusieurs années, à partir de 1777, d'Aquin de Château-Lyon, en outre de notices sur les ouvrages nouveaux dont le

ton élogieux fait songer aux « prière d'insérer » que les éditeurs modernes distribuent aux journaux, contenait aussi de pures annonces-réclames, comme celle-ci (1787) : « *Courrier lyrique*. C'est avec un vrai plaisir que nous annonçons pour la seconde fois ce joli recueil. Un aussi heureux Mélange nous semble fait pour plaire constamment. Les Chansons en sont bien choisies, et les nouveaux Airs fort agréables... On s'abonne, etc. » Et encore, dans une autre année (1789) : « Nous saisissons avec le plus grand plaisir l'occasion de parler de M. le Camus de Mézières. Nous faisons plus, nous ressuscitons cet habile Architecte, placé par inattention, dans *la France littéraire*, au nombre des artistes morts. M. le Camus jouit de la plus parfaite santé, de la réputation la mieux méritée et du fruit de ses assidus travaux... On lui doit, » etc., etc.

La réclame a pour premier principe de prendre l'occasion aux cheveux, quelles que soient, d'ailleurs, l'occasion et sa chevelure. Une maison de draperie profitait naguère d'une élection retentissante pour couvrir les murs de ses appels aux électeurs... en quête de jaquettes et de culottes. Ce n'était pas la première fois que la politique servait de couverture au commerce, et ce ne sera pas la dernière.

Ces réflexions ne me seraient pas venues à l'esprit à propos d'un très curieux opuscule de 1800, et intitulé *Almanach des mécontens, armés pour le Roi dans plusieurs villes de France* (De l'Imprimerie de l'armée royale), si la dernière phrase de l'*Avis* n'avait une odeur de réclame aussi incontestable que celle de la soupe aux choux ou de l'aioli. « Français ! s'écrie le rédacteur, nous suspendons un instant nos travaux militaires, pour nous occuper de la rédaction d'un almanach pour l'an de grâce 1800. Tous nos vœux en ce renouvellement de siècle, tendent vers notre bonheur commun, la Religion sainte et antique, le ROI, digne successeur d'Henri IV, la paix, l'anéantissement des brigands de toute espèce, et la cessation des malheurs qui désolent notre patrie depuis onze années consécutives... » Mais voici la pensée de derrière la tête : « Nous espérons que l'accueil de notre nouvel Almanach deviendra un nouveau témoignage de votre

reconnaissance envers les fidèles sujets de Sa Majesté Louis XVIII, Roi de France et de Navarre. »

La gourmandise est une des passions auxquelles l'homme sacrifie le plus volontiers et le plus ouvertement son argent. Le goût des femmes ne convient ni à tous les âges ni à toutes les positions. Les joueurs sont, pour la plupart, des fous honteux. La bonne chère offre, au contraire, des jouissances aimables, — sauf excès, — à tous les âges et à toutes les conditions. Il serait étonnant que la réclame, dont c'est le métier de découvrir les besoins les plus cachés et même d'en faire naître pour leur indiquer de quoi se satisfaire, n'eût pas reconnu là, du premier coup, la mine à exploiter.

Des journaux, des traités, des poèmes ont été consacrés à la gastronomie et aux industriels qui la sustentent en en vivant. Je ne parlerai ici que des deux *Almanachs des Gourmands*. Le premier, rédigé par Grimod de la Reynière et publié chez Maradan (1803 et suiv.), est plein de noms et d'adresses, répétés dans la table, pour qu'on n'en ignore et qu'on puisse s'adresser aux premiers fournisseurs de Paris, ou, du moins, à ceux qui, afin d'être présentés comme tels, ont fait passer à l'auteur et au libraire, en les adressant francs de port, les avis, les renseignements, et même les *échantillons*, que libraire et auteur reçoivent « avec reconnaissance ». Il est amusant de constater que, deux ans plus tard, les lettres, notes, renseignements et même échantillons doivent être adressés directement à l'auteur seul, rue des Champs-Élysées, n° 8, à Paris, toujours francs de port. L'auteur insiste avec grâce en disant « qu'il a déjà été ruiné par la Révolution, et que les frais de port absorberaient en peu de temps le produit de son travail ». A ce sujet, l'avertissement de l'éditeur mis en tête du volume de 1804 (deuxième année) contient une page vraiment curieuse :

« … Qu'il nous soit permis de dire un mot des nombreuses *légitimations* dont l'Auteur de cet almanach s'est vu l'objet pendant le cours de l'année qui vient de s'écouler.

« Ce mot… n'était admis autrefois que dans l'idiome diplomatique. Il vient de s'introduire dans le dictionnaire de la Gourmandise et signifie l'action d'un artiste en bonne chère, qui sou-

met les échantillons de son savoir-faire ou de son commerce à la dégustation d'un professeur dans l'art de la Gourmandise ; et par extension il a été donné à l'échantillon lui-même.

« Ainsi, qu'un pâtissier célèbre, qu'un restaurateur illustre, qu'un marchand de comestibles renommé, qu'un orfèvre de premier ordre, etc., envoient, par exemple, à l'auteur de l'*Almanach des Gourmands,* quelques produits de leur commerce ou de leur industrie, cet envoi portera le nom de *légitimation,* parce que c'est une espèce de lettre de créance par laquelles ces diplomates se font reconnaître et se légitiment auprès du Jury qui prononce, chaque semaine, sur leurs talents respectifs.

« Ces légitimations sont dégustées dans un grand appareil et avec une rigoureuse impartialité ; les avis sont recueillis dans l'ordre des appétits ; il est dressé du tout un procès-verbal ; et c'est d'après son résultat que les prétendans obtiennent une mention honorable dans l'*Almanach des Gourmands.* Cette voie a paru la plus sûre pour édifier le public, et l'auteur ne regrettera ni les soins, ni les indigestions qu'elle lui cause, si la gloire nationale, dans toutes les parties de l'art alimentaire, doit à cet établissement de nouveaux progrès. »

Le prospectus du *Nouvel Almanach des Gourmands*, dédié au ventre, par A.-B. de Périgord (Baudin frères, 1825), embouche une trompette plus sonore, et montre bien les inépuisables ressources de la réclame, quelque épuisé que semble le sujet. « Aujourd'hui, s'écrie-t-il, sans dîners point de lois, point de budget. L'art du cuisinier s'est agrandi ; il domine l'édifice social. Quel est le grand électeur de la France? Le cuisinier du ministère. Qui sert de gouvernail au milieu des tempêtes de la tribune? Le cuisinier du ministère. Qui vote dans l'urne du scrutin? L'officier de bouche du conseil... En l'absence d'Achille, des chefs moins célèbres soutenaient la fortune de la Grèce. Ajax et Ménélas, Ulysse et Diomède tenaient la campagne. En l'absence de l'auteur de l'*Almanach des Gourmands*, un athlète moins expérimenté se présente, armé de zèle, et plein d'ardeur pour combattre les fausses doctrines gastronomiques. La majesté des intérêts qu'il doit défendre suppléera à son inexpérience. Une étude

opiniâtre et constante de la gastronomie, un palais exercé, le commerce assidu des premiers artistes en cuisine de la capitale, un vaste estomac, et la passion de l'art culinaire, tels sont les titres avec lesquels il s'annonce... »

On comprend quelle émulation de tels prédécesseurs devaient inspirer à Monselet.

La petite affaire des *légitimations* diplomatiques, est-il besoin de le dire? est formellement rappelée et fait l'objet d'un « avis essentiel ».

L'*Almanach des modes et des mœurs parisiennes* (Rosa, 1819), qui se termine par une liste d'adresses peu gratuites, j'imagine, se moque des réclames qu'il ne fait pas dans une « lettre à M. Williaume, directeur de l'Agence générale de Paris », que je transcris en l'abrégeant :

« Monsieur,

« Depuis trois mois je tiens un cabinet d'agence, mais, bien que j'offre des places à tout le monde, j'aurais grand besoin d'en trouver une pour moi, et je me recommande à vous. Je vous prie aussi de vouloir bien prendre note des demandes suivantes qui m'ont été faites et sur lesquelles je vous abandonne moitié.

« Mme M***, dont le magasin de modes sert de rendez-vous à la meilleure compagnie, désirerait trouver une dame d'un certain ton qui pût mettre en vogue une toque nouvelle... Mme M*** assure à la dame qui pourra remplir les conditions voulues un crédit illimité dans son magasin et s'engagera sous seing privé à ne présenter aucun mémoire à l'époux dans le cas où ladite dame serait sous puissance maritale. »

« Le jeune comte de Saint-Erm... voudrait emprunter une somme de 80.000 francs pour assoupir quelques petites dettes criardes. Il donnerait pour hypothèques les appointements d'une place au ministère des finances, que Mme R*** doit lui faire obtenir... »

« Mme de B***, ne sachant comment employer une demi-heure de sa journée qui comprend depuis la fin de son dîner

jusqu'à son entrée à l'Opéra, désirerait trouver un enfant de dix-huit mois, né de parents pauvres, auquel elle assurerait une pension de six cents livres. Il remplirait par ses gentillesses la demi-heure aujourd'hui vide, et le reste du temps il serait confié aux soins de la femme de chambre... »

Je citerais bien encore l'*Almanach des mâchoires* (1851), par M. Wm Rogers, dentiste, tout entier consacré à ses eaux, ses hochets, ses brosses, son ciment et ses osanores. Mais alors comment ne pas parler des almanachs de Raspail, et, une fois sur cette pente, où pourrais-je bien m'arrêter?

Nous sommes en plein dans la réclame industrielle. Mais l'almanach est un véhicule médiocre. Elle prend d'autres allures dans le journal. Écoutez plutôt le directeur de l'*Universalisme, journal des intérêts industriels,* que nous présente F. Guichardet dans le *Prisme, encyclopédie morale du* XIXe *siècle* (L. Curmer, 1851), au moment où il donne ses instructions à ses rédacteurs.

« Messieurs, dit-il, c'est vers l'industrie que nous devons porter tous nos regards; les fabriques, les magasins, les inventions et progrès, les créations de spécialités, sont de notre domaine. Depuis quelque temps, nous négligeons trop les comestibles; chauffons un peu ces intéressants produits; je donne un dîner dans huit jours, et nous sommes à sec. — A propos, le tailleur Furstmann se met à notre disposition; c'est une très belle affaire! Toute la rédaction peut se faire habiller, je prélèverai cela de mois en mois sur les appointements. — Le bottier Struksler se montre de plus en plus intraitable, il ne veut qu'une vingtaine de lignes, et je n'ai pu obtenir que deux paires *d'imperméables* et cinq bouteilles de vernis... — Je veux me passer la fantaisie d'un meuble Louis XV pour mon salon. Il y aura donc trois articles à faire contre la manie du *gothique;* puis nous ferons des ouvertures au tapissier du roi du Maroc, créateur de la spécialité XVIIIe *siècle.* — Je reçois une lettre de l'inventeur d'une voiture à vingt-deux roues, sans chevaux ni vapeur; il me propose un cabriolet tout neuf pour une suite d'articles et de dessins. Si nous trouvons à placer d'avance ce cabriolet, nous ferons l'af-

faire... — Enfin, messieurs, vos facultés littéraires vont trouver un large développement : il s'agit d'un travail de librairie, de la *Bibliothèque scandinave;* deux cent trente-cinq volumes parus ou à paraître. — Notre confrère, le directeur du *Sansonnet commercial,* homme de génie, vient d'inventer le feuilleton quotidien à douze francs les neuf colonnes! Pour lui prouver que nous sommes en progrès, nous introduirons dans notre feuille la littérature productive. On payera pour se faire imprimer; notre journal est assez répandu, et le monde assez avide de renommée, pour que nous trouvions des gens disposés à acheter l'honneur de cette collaboration. »

Eh! eh! on était déjà *fin de siècle,* en 1851!

Pourtant Guichardet trouve que ce n'est plus ça. « Le petit marchand comprend le *puff;* le tailleur rédige lui-même sa réclame; le coiffeur se plaît à admirer sa prose dans les annonces des grands journaux. » Comme conséquence, le directeur de l'*Universalisme* boit de l'eau de seltz au lieu de champagne, et porte des habits rapés.

Guichardet avait vraiment tort de craindre. Le journal industriel n'est plus que l'ombre de lui-même. Mais l'industrialisme est dans tous les journaux. La critique littéraire y est morte, tuée par la réclame. Quant aux produits de l'industrie, voire de la science, ils ne nous intéressent pas assez pour que nous perdions notre temps à montrer qu'ils sont plus poussés que jamais.

Pour le reste, Barnum est un type qu'on peut étudier. Il fera connaître les autres. Le magasin « où tout est frais comme son titre » et qui payait un bohème de talent, Adrien Dézamy, — aujourd'hui mort, mais dont je suis heureux de rappeler le nom, parce qu'il fut un camarade d'enfance, — pour mettre de jolis vers dans ses catalogues, le pharmacien qui dépense un demi-million à préconiser des pilules qui lui rapporteront le double, l'épicier qui, non content d'avoir des poètes à gage, empanache ses voitures et y met des nègres pour mieux faire comprendre que son savon blanchit la peau, ceux-là et tant d'autres seront les dignes émules du grand Américain, et rien n'est plus vain,

comme l'enseignait Victor Hugo, que de chercher à ranger par ordre de mérite les génies.

Au reste, la réclame est aussi puissante pour le bien que pour le mal. A efforts égaux, elle est même, très certainement, plus puissante pour le bien.

En tout cas son rôle dans la société moderne est immense et va toujours croissant. Nous n'y cédons, en France, qu'avec défiance et à contre-cœur. Ce n'est pas chez nous qu'on payerait une annonce mille guinées, plus de 20,000 francs, comme le fit sir John Bennett pour la dernière page du catalogue officiel de l'Exposition de Londres, en 1851.

La biographie de John Francis par son fils, l'éditeur actuel de l'*Athenæum,* qui me fournit ce détail, m'apprend, en outre, qu'il y a trente ans, la *London Gazette* se faisait plus de quinze mille livres sterling d'annonces, et qu'au grand moment de la construction des chemins de fer en Angleterre, les annonces abondèrent tellement, qu'un numéro du journal eut 583 pages.

Chez nous, la presse à bon marché, inaugurée par Girardin, a donné à l'annonce et à la réclame une grande impulsion. Mais, malgré l'âpreté de la presse à faire de tout une source de revenu, quel est le journal français qui trouve dans le produit de sa publicité, comme le *New-York Herald*, une moyenne de quinze cent mille dollars (7,500,000 fr.) par an?

On n'a pas encore institué, dans nos écoles commerciales et industrielles, des cours spéciaux pour les jeunes gens qui veulent se consacrer à l'art de rédiger des réclames et de gonfler les *puffs* sans les faire éclater. Les États-Unis peuvent revendiquer cet enseignement systématique du boniment comme une institution éminemment nationale.

Il faut s'arrêter. J'aurais voulu parler des progrès mécaniques de la publicité à notre époque, des voitures-réclames, des hommes-sandwiches, des affiches électriques, des enseignes lumineuses, de la lanterne magique mise, le soir, sur nos boulevards, au service de la réclame, de nos murailles enluminées pour le commerce ou l'industrie par de vrais artistes comme Chéret,

Willette et d'autres; mais le temps me manque, et la place aussi.

Il me suffit pour l'instant d'avoir apporté quelques matériaux mal dégrossis au pied d'une œuvre qui ne manquera pas de s'élever prochainement, je veux dire *l'Histoire de la publicité*. Quelques parties en ont été ébauchées, Elles trouveront leur place dans l'ensemble de l'édifice; et comme je tiens, en y apportant ma pierre, à remercier ceux qui m'ont précédé et à encourager ceux qui me peuvent suivre, je ne clorai pas cette rapide étude sans signaler les travaux déjà faits dont j'ai connaissance, et que je n'ai pas eu l'occasion de citer :

The Newspaper Press, par J. Grant, 1871 ; 2 vol.

The History of advertisement, par Sampson (Lond., Chatts et et Windus).

The Agony Column of the Times, par Miss Anne Clay.

Bazar Parisien, ou Tableau raisonné de l'industrie des premiers artistes et fabricants de Paris, par Ch. Malo ; 1822.

La Publicité à Troyes, il y a cent ans, par Albert Babeau ; 1882.

Das Buch der Reklame, par Rudolf Cronan. Ulm, 1887.

Puff, comédie par Sheridan.

On the advertising System (*Edinburgh Review ;* 1er février 1843).

On the Rise and Progress of Advertisements, from the establishment of the Newspaper Press in this country till the present time (*Quarterly Review ;* juin 1853).

L'Arène athlétique, 23 septembre 1867 (pièce de vers d'Alexandre Dumas sur « l'Homme masqué »).

Revue encyclopédique ; février 1892 (article de M. John Grand-Carteret sur « l'Annonce illustrée »).

Berliner Reklame, par Paul Lindenberg, avec d'intéressantes illustrations (*Vom Fels Zum meer ;* Spemann, Stuttgart ; 1891-92, n° 4).

G. DE SAINT-HERAYE.



BIBLIOGRAPHIE PRINTANIÈRE

FLEURS DE LIBRAIRIE NOUVELLEMENT ÉCLOSES



CE n'est qu'un cri dans les vignobles de France : — Tout a gelé ! De même celui qui s'égare le long des plates-bandes de nos jardins littéraires, ne peut que répéter, mélancolique et frissonnant : — Tout est gelé ! Le vent du nord souffle partout son humidité froide ; les nuages bas et gris pèsent sur la terre ; au lieu de la chaleur et de l'éclat du soleil, on a les éclats de la dynamite ; en ce temps de renouveau, ce qui se fait jour et se propage, c'est l'idée de la destruction. Aussi sont-ils rares les germes qui poussent leurs tiges, les bourgeons qui s'ouvrent en fleurs. Et encore, parmi ces plantes qu'une sève irrépressible anime et fait croître en

dépit de tout, combien de malingres, dont les boutons s'étiolent à peine formés, ou n'aboutissent qu'à d'insapides et maigres fruits! Toute vie n'est pas éteinte, cependant. On sent bien qu'il ne faudrait qu'une volée des flèches d'or de l'archer Phébus-Apollon pour déchirer le linceul où la nature et les esprits s'enveloppent, pour que jaillissent, exubérantes en leurs manifestations multiples, la jeunesse et la force. En attendant, voici le mince bouquet que j'ai pu cueillir.

Le rameau autour duquel il est lié vient d'un tronc robuste, puissamment enraciné dans le verger de l'Histoire. C'est le sixième volume de l'*Histoire des Princes de Condé pendant les* XVIe *et* XVIIe *siècles,* ce grand et bel ouvrage où le duc d'Aumale met l'activité créatrice de son esprit toujours jeune, toujours prêt aux poursuites intellectuelles, toujours ouvert aux jouissances de l'art. Ce volume devait être le couronnement du monument que l'héritier des Condés élève encore plus à l'honneur de la France qu'à la gloire de sa maison. Mais, comme l'auteur prend soin de nous en avertir, pour présenter des tableaux suffisamment clairs et complets, il a dû développer certaines parties au delà de ce qu'il avait prévu tout d'abord, et, d'autre part, les pièces justificatives, dont il s'accuse pourtant d'avoir écourté la publication, occupent encore, tant elles abondaient, plus de trois cents pages. Il a donc fallu diviser en deux cette dernière partie de l'*Histoire des Princes de Condé.* Cela nous vaudra, à brève échéance, il faut l'espérer, un septième volume, qui ira de la bataille des Dunes, en 1658, à la mort du héros, en 1686.

« Celui qui paraît aujourd'hui prend M. le Prince en prison, et le suit à travers d'étranges et souvent glorieuses vicissitudes, jusqu'au moment où il va succomber dans sa coupable entreprise. »

Il m'eût été impossible de résumer plus complètement et plus nettement en une phrase, non seulement la matière, mais encore l'esprit de ce volume. Aussi n'ai-je pas hésité à l'emprunter à l'auteur.

On retrouve, dans les neuf chapitres de ce sixième livre, les qualités de narrateur et d'historien auxquelles nous a habitués

l'auteur de l'*Histoire des Princes de Condé :* naturel plein de noblesse et d'aisance dans le récit ; exactitude scrupuleuse, qui n'exclut ni l'indépendance des appréciations, ni la hardiesse des hypothèses, mais qui donne les choses pour ce qu'elles sont et qui ne se permet d'affirmer que des faits certains ; abondance de documents inédits puisés dans toutes les archives, et surtout dans les archives privées de Chantilly ; entente artistique de la composition qui, tout en se conformant à l'ordre chronologique obligatoire, sait grouper les circonstances, mettre en relief les traits de caractère et les événements décisifs, et faire courir à travers le récit le fil qui rattache logiquement les effets aux causes ; impartialité supérieure, qui, sans rien sacrifier des goûts, des préférences, des opinions personnelles, ne colore rien, montre le bien et le mal, les grandeurs et les petitesses, les belles actions et les fautes, là où ils sont et tels qu'ils sont ; érudition à la fois sûre et ingénieuse, habile à faire des rapprochements d'où sortent des leçons ; sens pratique qui ne sépare pas de l'histoire du passé les choses d'aujourd'hui et les préoccupations de demain ; et, par-dessus tout, l'amour de la France et la religion de l'honneur.

S'il n'était pas téméraire de distinguer un morceau plutôt qu'un autre dans ce magistral tableau, je signalerais tout particulièrement le chapitre IV, pour sa psychologie de Paris assiégé et pour la relation, si dramatique et si émouvante, de l'affaire du faubourg Saint-Antoine.

Deux cartes ou plans, l'une permettant de suivre les péripéties de cette rencontre sous Paris, l'autre consacrée au combat de Bléneau, et un portrait du Grand Condé à trente et un ans, d'après Téniers, ornent et complètent graphiquement ce très remarquable volume (Calmann Lévy ; in-8°).

A côté des livres qui enseignent l'histoire du passé, il est naturel de placer, sans rien préjuger d'ailleurs de leur valeur respective, les livres qui apprennent à faire l'histoire du temps présent, c'est-à-dire à vivre de la vie du citoyen dans nos sociétés démocratiques, et ceux qui prédisent, avec plus ou moins de certitude et d'autorité, l'histoire de l'avenir.

C'est à ce titre que je cite le *Manuel populaire du conseiller*

municipal, par M. Ferdinand Dreyfus, dont l'ancienne Maison Quantin met en vente la quatrième édition, et le livre du prince Pierre Kropotkine : *la Conquête du pain* (Tresse et Stock; in-18). Le premier répond à un besoin immédiat, puisqu'il s'offre comme un guide sûr aux électeurs, aux candidats et aux élus. Le second prétend résoudre les problèmes qui se posent, de plus en plus redoutables, dans nos sociétés, et satisfaire aux aspirations qui couvent et fermentent, — non sans faire explosion parfois, — au sein des multitudes.

Le prince Pierre Kropotkine croit fermement que ce qui assurera à tout être humain le pain, c'est-à-dire la somme de bien-être et de jouissances à laquelle il aurait droit suivant une répartition équitable, c'est l'anarchie. Et l'illustre géographe, Élisée Reclus, qui a mis une préface à son livre, a la même foi. Si tout se passe, en effet, comme l'auteur de *la Conquête du Pain* le suppose, nul doute qu'il n'ait raison. Mais est-il besoin de faire remarquer que tous les découvreurs de l'île d'Utopie en sont précisément là? Que la république de Platon se réalise, ou celle qu'inventa Thomas Morus, ou celle que Fénelon met à Salente, et la question sociale est résolue et tout le monde est heureux. Le malheur c'est que tous ces infaillibles calculs se faussent et tous ces savants organismes se déforment, dès qu'ils passent de la spéculation dans les faits. Quant à l'anarchie contemporaine proprement dite, la félicité qu'elle a jusqu'à présent réussi à donner aux hommes ne consiste guère qu'à faire sauter ses adversaires et à envoyer ses partisans aux travaux forcés. Le livre du prince Kropotkine n'en présente pas moins un vif intérêt, et n'est certainement pas l'œuvre d'un esprit ignorant ou vulgaire.

Auprès de lui les Romans seront en bon voisinage, et plus d'un, peut-être, restera en deçà de la hardiesse de son imagination et de son ardeur à poursuivre l'idéal.

L'idéal, c'est le grand cheval de bataille de la littérature et de l'art, en cette fin de siècle empoisonnée par toutes les boues et qu'étrangle la soif de l'or. Foin du naturalisme, du réalisme, du matérialisme, de tous ces miroirs grossissants de nos appétits

charnels et de nos turpitudes ! Que la bête humaine se saoûle et se vautre, nous n'en avons cure : ce spectacle nous a lassés, et nous voulons des intermèdes plus délicats. C'est bien assez de patauger des pieds et des mains en pleine fange contemporaine, de se débattre dans le conflit des convoitises, de lutter comme un sauvage pour avoir double et triple part de ces richesses et de ces jouissances qui sortent de la misère et de la douleur comme le vin sort de la grappe sous le pressoir. Entre temps, on a besoin de repos et de rêve. On vit de ce qui existe, on s'en enrichit et on s'en gorge ; mais on le méprise superbement, et on estime, au contraire, ce qui n'existe pas. Je veux dire ce qui n'existe que pour les initiés et les croyants, le *périsprit,* la projection psychique, la seconde vue, les apparitions, le commerce plus ou moins constant avec les esprits des morts, dont les légions flotteraient autour de nous. Ces préoccupations trouvent naturellement un écho dans le roman, dont la fonction principale est d'exprimer les « états d'âme » du temps présent, dans la multiplicité de leurs nuances et l'éphéméréité de leur succession. Et il y manquera d'autant moins qu'en courant après la mode il compte bien attraper des lecteurs.

L'étude de mœurs bretonnes, toute semée de poétiques légendes et de réminiscences des vieux chants armoricains, à laquelle M. Gustave Toudouze se livre dans le nouveau volume qu'il appelle *le Vertige de l'Inconnu* (Victor Havard), est fortement dramatisée, avec la recherche d'art et la volonté d'application qui sont si remarquables chez l'auteur. Il a pris à tâche de suivre le processus d'une pensée mystique dans un cerveau de jeune homme moderne. Alain Kerlavoz a des avertissements mystérieux, des visions même, lorsqu'un événement grave pour sa vie affective se passe au loin ou se prépare dans l'avenir. Il fait entrer les réalités qui l'entourent dans le cadre de ses rêves, et se crée ainsi un monde spécial où les choses lui apparaissent sous des aspects qu'elles n'ont point pour les autres, et où surgissent des notions de devoir et de droit au rebours de celles qui règlent le cours ordinaire des relations sociales. Dans cette voie, il arrive au terme fatal, la folie, si ce que nous appelons de ce mot n'est pas une

sagesse supérieure, inaccessible au commun des hommes. M. Gustave Toudouze a traité cette donnée avec son grand talent de conteur : il en résulte un livre empoignant, où l'émotion parcourt toute sa gamme, où s'agitent de hautes et troublantes questions qui, longtemps après la lecture, se posent encore à l'esprit et font mélancoliquement rêver.

Sans s'aventurer hors du monde des faits jusqu'aux bords vertigineux de l'Inconnu, l'écrivain qui signe Jean Berleux étudie l'amour platonique avec une sincérité et une puissance qui donnent un singulier relief à la navrante ironie de la conclusion. Je ne suis pas autorisé à dire le vrai nom de Jean Berleux, l'homme de goût et d'esprit dont l'activité peu commune se partage entre les soins politiques et municipaux, les recherches du numismate et du bibliophile, et les travaux littéraires les plus variés. J'imagine pourtant que tous mes lecteurs le connaissent, et cela me rend la discrétion plus facile. Quoi qu'il en soit, l'auteur de *la Caricature politique en France de 1870 à 1871* montre, dans *le Roman de l'Idéal* (P. Ollendorff), en même temps qu'un talent littéraire délicat et souple, des qualités de psychologue plein de finesse et de bon sens. Il y a déjà longtemps que Pascal a dit : « Qui veut faire l'ange fait la bête. » Jean Berleux développe cette vérité en une action dramatique où la passion, l'exaltation, la faiblesse et les chutes s'engendrent dans une implacable logique. On est toujours dévoré par la chimère qu'on a nourrie.

C'est aussi la leçon qui ressort clairement du livre que M. Ernest Benjamin intitule *Singularité* (Alph. Lemerre). Un homme s'est fait un renom de scepticisme et de cynisme ; il se marie, par bravade ; il résiste obstinément à l'amour que sa femme lui inspire, et gâte l'existence de tous ceux qui l'aiment, plutôt que de secouer le joug de cette singularité qu'il croit avoir conquise et dont il est la triste victime. Et quand, enfin, il ne peut plus nier l'évidence et qu'il se trouve face à face avec la misère et le vide de sa vanité, il ne trouve de remède, pour les autres et pour lui-même, que dans un suicide qu'il aura soin de faire « singulier ». Un peu pénible à lire par endroits, ce roman n'en est pas moins une étude pénétrante et bien conduite : certains dialogues, par les jours

qu'ils jettent d'un mot dans les replis du cœur, sont des morceaux qui ne font pas moins d'honneur au penseur qu'à l'écrivain.

Songes creux, de M. Georges Moussoir (A. Savine), est presque la contre-partie de *Singularité*. Ici c'est une femme qui, dominée par les idées fausses qu'une mauvaise éducation lui a données, fait de son mieux pour gâcher sa vie et celle d'un mari qui l'aime et qu'elle a grande envie d'aimer. Mais, du moins, si elle croit trop à la perversité du monde, elle n'est point perverse, et la pureté de son cœur finit par l'emporter. Son bonheur, celui de son mari, compromis par sa faute au point de lui paraître à elle-même irrémédiablement perdu ; est pourtant sauvé du naufrage, parce qu'au dernier moment elle a pris conseil de son cœur, en faisant taire sa vanité.

Un jeune écrivain dont le mérite était d'autant plus grand qu'il s'était fait lui-même, sans aucun des secours qu'une instruction libérale fournit à ceux qui la reçoivent dès l'enfance, M. Sutter-Laumann, ne jouira pas du succès de sa dernière œuvre. Il est mort en corrigeant les épreuves de ce livre, dont le titre : *l'Ironie du Sort,* s'applique à lui si tristement (A. Savine). C'est l'histoire, vraie, paraît-il, d'un amour de Sainte-Périne où l'homme meurt du désespoir de se croire repoussé par celle qu'il aime, et où celle-ci reconnaît dans le vieil amoureux mort le jeune homme qui, le premier, avait, trois quarts de siècle auparavant, fait battre son cœur et au souvenir duquel elle n'avait jamais cessé d'être fidèle. Cette touchante anecdote est encadrée dans le récit d'une existence héroïquement désordonnée, qui prolonge et relève l'intérêt.

Je ne sais si les paysans de M. Antony Blondel ne sont pas un peu *littéraires* et si les gens de l'Artois apparaissent exactement avec ces couleurs-là à tous ceux qui les connaissent, mais il a fait, sous le titre de *l'Heureux Village* (Victor Havard), un livre spirituel, frais et sain, où le bon sens, l'amour sincère, les sentiments familiaux, l'amitié, sont les principaux ressorts de l'action, et où, sans redouter la mort, les personnages considèrent la vie comme un bien qu'il faut savoir ménager pour en mieux jouir. Ce roman sort de la banalité ordinaire. L'auteur y a mis beaucoup de talent, et, par surcroît, il y a mis son cœur.

L'Inespéré, roman de M. Claude Couturier (Bibliothèque Charpentier), est une étude de gens heureux, dont leur entourage travaille consciencieusement à empoisonner le bonheur. A force de jeunesse et d'amour, ils triomphent du poison et l'éliminent ; mais on leur en versera d'autre, et d'ailleurs les cures radicales sont rares : presque toujours le germe fatal reste dans l'économie et, quelque jour, à l'improviste, y exerce d'irréparables ravages. Si ce jeune ménage est longtemps heureux, ce sera vraiment de *l'Inespéré.* Le volume est complété par une nouvelle intitulé *Zicca,* où l'on voit une jeune fille de grande naissance qui se donne à un peintre, sans amour, pour se distraire, et qui, le jour où elle s'aperçoit qu'elle aime celui à qui elle s'est donnée, se prend de dégoût pour elle-même et se tue. Entre temps, on fait la fête au Folies-Bergère ou aux Montagnes-Russes, lieux peuplés de « ducs carrés et musclés... avec des nuques d'hercules de foire et des rires de crécelle », et de « filles haut cotées, couvertes de bijoux, hautaines, canailles, hiératiques ». Voilà, sans conteste, des choses étonnantes et dont, pour ma part, je ne me doutais pas.

M. Marcel Prévost, sous le titre de *Lettres de femmes* (Alph. Lemerre), et M. René Maizeroy, sous celui de *Cas passionnels* (P. Ollendorff), ont réuni en volumes un certain nombre des chroniques, contes et fantaisies qu'ils donnent aux journaux. Cela roule uniquement sur l'amour, l'adultère, les aventures sexuelles, avec, de-ci et de-là, des traits de sentiment pur et de passion légitime ou honnête. Comme l'un et l'autre sont écrivains de talent, les deux livres sont intéressants, mais d'une lecture peu faite pour les pudeurs susceptibles et les ignorances innocentes. M. Maizeroy a mainte fois prouvé ce qu'il pouvait faire en ce genre, et l'on sait à quoi il faut s'attendre avec lui. Pour M. Prévost, le lecteur est moins blasé; il goûtera, je crois, son ironie à demi voilée et la subtilité de son analyse, dont la bienveillance n'est pas le défaut.

Et maintenant, un paquet de vers. M. Auguste Gaud nous donne *les Chansons d'un rustre,* « poèmes de jeunesse » (A. Savine). Poèmes de jeunesse, je n'ai pas de peine à le croire ; mais quand

l'auteur s'appelle un « rustre », il se flatte ; un rustique, tout au plus, et encore est-il fort délicat et mondain. Il y a dans ce mince volume de jolies pièces que M. Gaud ne regrettera pas plus tard d'avoir publiées, quand même il se ferait une vie, comme je crois qu'il se la fera, ailleurs que dans la poésie pure. Que peut-on espérer pouvoir dire de mieux d'un volume où sont recueillis les vers de la dix-huitième ou de la vingtième année?

Les poètes ont toutes les audaces. En voici un qui ne craint pas d'inscrire sur la couverture de son premier recueil ces deux mots : *l'Ame moderne* (Perrin et C[ie]). Il est vrai qu'en un bout de préface, M. Henry Bérenger reconnaît que « ce livre n'est qu'un miroir fragmentaire des temps tumultueux où nous sommes engagés ». Il est vrai encore que chaque homme est un microcosme et contient en lui, à doses plus ou moins fortes, tout ce que contient l'Humanité. Quoi qu'il en soit, M. Henry Bérenger, qui se réclame, chez les étrangers, d'Élizabeth Browning, de Tennyson et de Walt Whitman, — trio peu homogène, d'ailleurs, — me paraît avoir subi parmi nous l'influence de M. Sully-Prudhomme et se rattacher au groupe des jeunes poètes philosophes comme Haraucourt. Que son ambition soit vaste et haute, rien ne sied mieux à la jeunesse. Ni l'élan ni le souffle ne lui manquent. Il y a dans ce volume des morceaux d'une fière allure, et partout le vers est à la fois facile, ferme et sonore, comme on le remarque chez les poètes de race. Il n'a pas encore, je le crois du moins, réalisé complètement son rêve

D'éterniser l'aspect de la modernité ;

mais il a écrit de beaux vers, en une langue solide et vibrante ; et ceux qui tentent de le faire sont plus nombreux que ceux qui y réussissent. M. Henry Bérenger a la pensée et l'instrument. Il est de ceux dont on doit attendre de belles œuvres, sans qu'on puisse prévoir où ils s'arrêteront.

M. Pierre Gauthiez donne une suite à son premier recueil de poésies, *les Voix errantes*. Il intitule celui-ci *les Herbes folles* (Alph. Lemerre). Ce sont des plantes délicates et fines, pleines de

sève dans leur joliesse un peu mièvre, aux feuilles artistement dentelées, aux fleurs nuancées doucement, d'un parfum à la fois pénétrant et discret. M. Pierre Gauthiez, qui est un critique d'art et un prosateur dont j'ai eu plus d'une fois l'occasion de louer les œuvres, a, comme poète, une note bien personnelle. Ses vers, qui sont d'un fin lettré, sont aussi d'un homme qui sent vivement et qui sait communiquer ses sentiments et ses sensations.

Les Chants du divorce, poésies (P. Ollendorff), voilà ce qui, suivant M. Henri Ner, l'auteur, symbolise la société contemporaine. C'est possible ; il est même possible que ce qu'il dit, il soit venu le dire « à l'heure opportune », comme il l'affirme courageusement. Mais pourquoi le dit-il en des vers comme ceux que je transcris ?

La sage-femme a dit : « Monsieur, c'est une fille ! »
Les commères ont dit : « Comme elle vous ressemble ! »
Et j'ai dit : « Me voilà donc père de famille ! »
Et j'ai baisé, joyeux, la pauvre chair qui tremble.

Il n'y a pas de symbolisme qui tienne contre le ridicule.

M. J. Gardet publie un troisième volume de « poésies françaises suivies de chants félibriens en dialecte salardais » (Delalain frères). Je signale avec plaisir ces *Fleurs d'amitié*. Ce sont des « vers de société » spirituellement tournés et dans lesquels on aime à retrouver parfois quelque chose de la gaillardise et de la naïveté de nos vieux conteurs.

Les éditeurs Tresse et Stock viennent de mettre en vente une nouvelle série des critiques théâtrales de J. Barbey d'Aurevilly, sous ce titre : *Théâtre contemporain, 1870-1883*. La plupart de ces articles ont paru dans *le Triboulet*. Ils ont conservé toute l'âpreté de leur saveur, et plus d'un contemporain sera médiocrement réjoui de les voir exhumés et réunis dans un volume. Mais si c'est tant pis pour ceux que les dents du vieux critique ont durement mordus, c'est tant mieux pour l'histoire de l'art dramatique contemporain. On peut ne pas souscrire à tous les jugements de Barbey d'Aurevilly, penser que sa sévérité pour certains

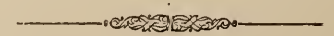
fait fâcheusement ressortir son indulgence excessive pour d'autres; mais il est impossible de ne pas tenir compte de l'opinion de ce maître dont la parole acerbe et franche passe à travers les préjugés et les conventions comme une serpe dans des broussailles.

Un critique d'art, qui est en même temps un dessinateur plein d'esprit et un graveur délicat, M. Jules Adeline, publie, dans un coquet volume orné par lui d'eaux-fortes sur la couverture et au frontispice, des discours qu'il a prononcés comme président de l'Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Rouen (Rouen ; imprimerie Cogniard). Les sujets traités sont scrupuleusement indiqués dans le titre, dont la disposition typographique ingénieuse dissimule la longueur : *Peintres de musées et peintres d'oiseaux; silhouettes du Palais de Justice et croquis d'intérieurs.* A chaque page y éclate une érudition et un sentiment artistique tout à fait charmants. J'ai surtout remarqué une étude sur Géricault, qu'illustre un beau portrait à l'eau-forte entouré d'attributs pittoresquement groupés et heureusement choisis dans l'œuvre même du maître.

J'aurais voulu parler au long du nouveau volume que M. Léon Palustre ajoute à « la Bibliothèque de l'enseignement des Beaux-Arts », publiée par l'Ancienne Maison Quantin ; mais j'ai à peine le temps et la place de signaler cette étude, à la fois sommaire et complète, sur *l'Architecture de la Renaissance.* L'auteur de *la Renaissance en France* a fait quelque chose de plus difficile qu'un grand ouvrage, en condensant en un seul volume la matière de plusieurs. Quant aux gravures, exécutées d'après des photographies de l'auteur, elles reproduisent des types absolument nouveaux.

En bibliographie, j'ai sous les yeux le quatorzième fascicule du *Répertoire général de bio-bibliographie bretonne,* que publie avec une persévérance infatigable M. René Kerviler. Il conduit cette minutieuse et savante nomenclature de la famille des du Bourg à celle des de Bray.

B.-H. Gausseron.





LA

LITTÉRATURE NOUVELLE

REVUE DES JEUNES REVUES



Depuis que MM. les anarchistes ont remplacé par la danse macabre des maisons la douce trépidation des meubles qui commençait à se généraliser un peu trop dans notre saine capitale, les préoccupations d'occultisme et de spiritisme sont primées, chez nos jeunes écrivains, par celle de la meilleure forme sociale possible.

Les poètes n'ont jamais brillé par la justesse de leurs idées pratiques, et, en France, particulièrement, lorsque le soin du gouvernement leur est échu, ils n'ont guère ajouté à leur gloire : les fautes politiques de Lamartine, les errements de Victor Hugo l'ont assez prouvé.

Un des penseurs les plus profonds et les plus précis de l'école symboliste, et l'un de nos plus purs artistes littéraires, M. de Gourmont[1], se prononce pour le despotisme. Sa façon d'amener cette conclusion est non moins curieuse que logique : « Entre la chose et nous, dit-il après Schopenhauer et Kant, il y a toujours l'intelligence, et elle ne peut jamais être connue telle qu'elle est. — On ne connaît donc que sa propre intelligence, son moi. — La seule réalité est la pensée. — L'idéaliste, persuadé que tout est illusoire, se convainc qu'il est seul, sans liaison aucune avec les autres « Moi » ; il ne peut donc admettre que l'an-archie. Or, en l'absence de toutes lois, l'ascendant des hommes supérieurs serait la seule loi et leur juste despotisme incontesté. »

Mais, par suite de « son dédain et de son inaptitude pour la vie active », l'idéaliste, le poète, l'artiste serait-il bien le despote qui surgirait de l'anarchie et « musèlerait les imbéciles » ? Ne serait-ce pas plutôt une de ces « superbes bêtes blondes, assoiffées de proie et de victoire » dont nous parle M. de Nethy[2], un de ces Nimrouds qu'anathémise si volontiers M. Péladan, et dont la supériorité incontestable est surtout animale. Les artistes rois et les rois philosophes sont une chimère qui n'a d'ailleurs rien de désirable.

Désintéressons-nous de la vie sociale, par inaptitude ou mépris, soit, nous œuvrerons mieux, donnant toutes nos facultés à l'art; mais n'appelons pas le despote, car c'est alors peut-être que nous serions contraints de célébrer les muses dans de pires catacombes que celles où nous renferme l'incompréhension, l'indifférence du public.

M. Malquin[3], lui, ne se sent point de goût pour le despotisme. Obéir et commander lui semblent également méprisables. Il est partisan de l'action, mais de l'action individuelle. « Les peuples vivent par les individus-héros... la vie se retire des nations asservies et atteint un haut degré d'intensité chez les nations libres. »

1. Entretiens, n° d'avril, *l'Idéalisme*.
2. Revue Blanche, 25 avril : *Nietzsche-Zarathustra*.
3. Revue Blanche, 25 avril, *Notes sur Obéir*.

Son idéal, aussi, est l'an-archie, et s'il n'aboutit pas aux conclusions de M. de Gourmont, c'est qu'il ne pousse pas son raisonnement jusqu'à sa fin. Et, d'ailleurs, il appelle « le héros-messie qu'attend l'humanité ».

La cause première de ces considérations est la lassitude et le dégoût inspirés par le spectacle de la vie et de la platitude modernes. Les penseurs se retirent dans leur moi, nient le monde extérieur, l'action des collectivités, des âmes les unes sur les autres, et, pour diminuer les rapports entre les hommes et les obligations qui en résultent, pour que chacun, dans son isolement, puisse se créer un monde à son image, ils désirent la fin des relations sociales ou l'asservissement... des autres, de ceux qui les ont fait souffrir.

M. Firmin Roz [1], au contraire, après M. Bérenger, demande l'accord de la poésie et de la pensée avec la vie et l'action ; il voudrait que l'esthétique et l'éthique se fondissent en « l'unité féconde d'une forme d'action supérieure ». Idée juste, mais qui n'est pas plus à réaliser par le poète que par le despote, et qu'accomplit, malgré les divergences apparentes de nos œuvres et de nos actions, le despote inconnu.

Les artistes feront bien de suivre le conseil implicite de M. Quillard [2], et d'œuvrer par les moyens dont ils disposent. Des poèmes comme ceux d'Eschyle et de Shakespeare, assure-t-il, ébranlent plus profondément le vieux monde que toutes les cartouches de dynamite possibles. En tout cas, s'ils font moins de bruit, ils préoccupent plus longtemps les esprits.

Justement M. C. Mauclair présente quelques *Notes sur un essai de dramaturgie symbolique* [3], qui peuvent servir à créer un poème de la valeur de ceux d'Eschyle : Il veut « constituer, sur un décor émotif et sensationnel, des entités philosophiques et intellectuelles, incarnées en des personnages surhumains (le Héros selon Carlyle) ; conserver l'unité d'action, en supprimant celles

1. L'Ermitage, 15 avril, *Deux poètes devant la vie.*
2. Entretiens, avril, l'*Anarchie par la littérature.*
3. Revue Indépendante, avril.

de temps et de lieu ; éviter toute obscurité » et exprimer, en même temps que des pensées, des sentiments et des passions.

Ces idées, que nous avons vues déjà éparses d'autre part, sont certainement justes et intéressantes. L'œuvre écrite sur de telles données ne serait pas moins curieuse, surtout si elle était représentée au *Théâtre d'Ombres symbolistes* [1] que rêve M. Veber et où les décors, ne consistant qu'en la plaque de verre peinte d'un projecteur, coûteraient peu et seraient facilement variés.

Les ombres chinoises me rappellent toujours les créations de M. Renard, qui, lui aussi, se contente de silhouetter, et, cependant, dans les quelques traits qu'il dessine d'un type, arrive à le rendre vivant et caractéristique. Ses dernières *Cocottes en papier,* dans le Mercure, sont de vrais chefs-d'œuvre en miniature : « Trois amis descendaient de fiacre. Le premier dit : Laissez donc, j'ai de la monnaie. — Le second : j'en veux faire. — Le troisième : vous n'êtes pas chez vous ici ; et, au cocher : je vous défends de prendre ! — Longtemps ils cherchèrent, ouvrant avec lenteur, une à une, les poches de leurs bourses, et, tandis que le cocher les regardait, ils se regardaient obliquement. » Cela s'intitule *A grandes guides.* Dans le même numéro, de remarquables *Litanies à la Rose,* de M. de Gourmont ; le panégyrique de *Dubus,* par Ch. Morice ; et des *Consolations* de E. Raynaud, au roman Du Plessys, dont les vers, paraît-il, n'ont pu charmer le barbare Plutus. A citer encore des vers d'une douce tristesse, faite d'espoir et de regret : *A la seule,* de J. Leclercq ; l'*Enfer familial,* prose philosophique curieuse de Saint-Pol Roux, *les Contes d'au delà* de Gaston Danville.

Dans l'Ermitage du 15 avril, après une critique très habile des livres de MM. Bérenger et Hollande, par M. F. Roz, qui conseille au poète de rêver au bruit des marteaux-pilons et aux roulements des wagons sur les plaques tournantes, une courte, mais curieuse *Notice sur la poésie portugaise moderne,* où M. J. de Lisboa nous apprend le triomphe du symbolisme en sa patrie. Une *ballade* fort touchante de M. E. de Castro accompagne cette notice :

1. Revue d'art dramatique, 1er mai.

il s'agit de vieilles folles enfermées dans un hôpital : « Personne n'avait soin d'elles ; — L'une rêvait de radieux voyages, — l'autre, aimant le luxe et la richesse, — croyait avoir château, cour et pages ; — Une autre imaginait de sensuels raffinements de luxure, et la plus calme — rêvait à des amours fidèles et chastes. » Puis, après des vers coquets : *Camaïeu d'or,* de A. Sabatier, M. Germain, à propos de l'*Idéal à la Rose-Croix,* émet ce précepte, si applicable à la littérature et qu'il est si nécessaire de répéter souvent : « Avant tout sujet, il y a le style, — le style ennoblisseur par excellence... Le nustylisé, le corps humain dans son type essentiel,... débarrassé de tout stigmate d'avilissement, des déformations du travail ou des signes accusant la déchéance d'une race, voilà le suprême idéalisateur, de toute plasticisation de nos concepts. » Pour les écrivains, la suprême expression, c'est le cœur humain dans ce qu'il a d'essentiel... Mais suivons aussi l'apophthegme de P. Masson, dans les *Mondanités d'un Yoghi :* « l'art de parler et celui d'écouter se tiennent de bien près. »

La Plume du 15 avril est consacrée à la *Chanson japonaise.* De nombreux commentaires de M. Baret, et, hélas ! un *supplément poétique.*

M. Mauclair, fort impressionné par Mallarmé et de Régnier, redit, dans la Revue Blanche du 25 avril la *Tristesse de la Pourpre,* étendard du Bien, et la faiblesse de ses amants, les poètes et les penseurs. Appliquons-lui cette phrase de son poème : « Qui donc t'avait permis d'éteindre la lumière devant celui qui entre ? » Je préfère à cette *Tristesse, l'Évangile de l'Ouragan,* de M. Ola Hansson. De M. Céhel, des vers : *Procession lasse :* j'aime mieux sa prose, son silence mieux encore. Enfin, toujours dans la *Revue Blanche,* des *Notes dramatiques* de P. Veber, où se trouvent quelques idées justes.

Les Entretiens d'avril contiennent, éditée par M. V.-Griffin, une *autobiographie de Walt-Whitman,* le poète des *Brins d'herbe,* qui eut « la puissance de donner la plus profonde et la plus universelle expression des plus profonds et universels sentiments », — *le Combat dans la forêt,* belle prose symboliste de H. de Régnier ;

— *des Critiques et de la Critique,* article dans lequel M. Lazare se déclare en faveur de la critique dogmatique, et veut qu'on juge les œuvres d'après un canon établi. C'est la conséquence de ses idées sur la Beauté de « l'Intolérance ». La vraie critique, beaucoup plus large et juste, ne rapporte pas chaque œuvre à un type général, mais la juge d'après le type particulier qu'elle devrait réaliser.

Dans la REVUE INDÉPENDANTE : une prose mièvrement maniérée et précieusement vide, de M. M. Beaubourg, — *les Dons funestes,* quatre tableaux bien fades de M. Saulnier, un écrivain qui a trop lu Mœterlinck, et auquel manque absolument le sens, non seulement dramatique, mais théâtral ; — un enthousiaste et habile panégyrique de *J. Péladan,* par M. Bazalgette, — et un article critique de M. Ghill.

CHIMÈRE a quelques bons articles : *Une lettre à J. Bois,* de M. Dévoluy ; — des notes assez neuves sur *les troubadours,* par M. Brun ; — une légende poétique quoique un peu maladroite, de M. Mauvère : *les Cheveux blonds de la Reine Mahaud.*

Le *Gant,* que publie la REVUE D'ART DRAMATIQUE du 15 avril, est une nouvelle preuve de l'impossibilité de transporter sur le théâtre la discussion d'une thèse sans causer un ennui profond. N'a-t-on pas assez discuté sur la différence entre la littérature scénique et celle du livre? Les auteurs dramatiques ne veulent rien entendre et rêvent d'un théâtre à tout faire. Au même numéro, *les Caractères dans Molière et dans La Bruyère,* parallèle instructif, par M. Fournel, et de mauvais pronostics de M. l'abbé de Chazeuil sur la nouvelle direction de l'Odéon. Numéro du 1er mai : une étude plus malveillante que documentée sur les *Jeunes*, par M. Pougin.

PIERRE VALIN.





MENUS FAITS

LITTÉRAIRES ET ARTISTIQUES

PETITS ÉCHOS DU JOUR

Les livres, n'en parlons pas ce mois-ci; nous en avons quelques-uns, de superbes dans leur genre, à signaler, tels que les *Raffet* de la Maison Quantin et de la Librairie illustrée, *la Touraine* de Robida, et *l'Amphitryon* illustré par Leloir, dans le Molière de Leman-Testard ; mais nous retrouverons le loisir de parler de deux au moins de ces publications. Tout nous sollicite à la fois dans les arts et dans les lettres, et si nous devions mettre à profit toutes nos notes, non compris celles que nous rapportons d'un séjour de quinzaine à Londres, il nous faudrait faire appel à dix feuilles d'impression, soit cent soixante pages. Le difficile est de se borner, aussi avons-nous glané les menus faits les plus légers et les plus succincts de nos dossiers, pour ne pas charger outre mesure cette livraison. Les échos des ventes seraient encombrants, si l'on se plaisait

à les écouter et mentionner : il en arrive de tous les points du monde et un journal spécial n'y suffirait pas.

Les livres ont peu fourni ce mois-ci, aucune vente importante ; c'est à peine si l'on commence la dispersion de la seconde partie de la bibliothèque de M. Ricardo Hérédia, dont nous parlerons bientôt. De même dans les tableaux, la fameuse collection Dumas vient d'être close trop tard pour que nous en puissions donner les prix aujourd'hui ; mentionnons donc des enchères plus modestes, mais encore curieuses à consigner.

Ventes. — La vente de la collection de feu M. A. Hulot a eu lieu à la galerie de la rue de Sèze, au début de ce mois.

Voici les principaux prix obtenus :

Boilly : l'Exposition du tableau de David, *le Sacre,* 13,000 fr.; Boucher : *l'Intérieur d'un artiste,* 25,000 fr. ; Chardin, *l'Écolier,* 13,000 fr. ; Reynolds : *Portrait de jeune femme,* 8,000 fr. ; Watteau : *le Concert,* 22,500 fr. ; Watteau : *l'Escarpolette,* 7,200 fr. ; Hoin : *la Promenade dans le parc* (gouache), 3,310 fr. ; Latour : *Portrait de Mme de Pompadour,* 6,250 fr. ; Delacroix : *Ophélie,* 49,000 fr. ; Diaz : *Scène d'incantation,* 6,900 fr. ; Meissonier : *l'Amateur d'estampes,* 40,000 fr. ; Pettenkoffen : *Rentrée de la moisson,* 6,000 fr. ; Troyon : *la Rentrée du troupeau,* 33,500 fr.

Hobbéma : *le Vivier,* 15,000 fr. ; Quentin Metsys : *le Calvaire,* 11,300 fr. ; Ruysdaël : *le Château de Brederod,* 12,400 fr.; Jan Steen : *Moïse frappant le rocher,* 7,400 fr. ; Téniers : *la Galerie de l'archiduc Albert à Bruxelles,* 18,000 fr. ; du même : *le Château de Téniers,* 7,100 fr. ; Terburg (attribué à) : *le Verre de limonade,* 7,100 fr. ; Vohlgemuth : *la Vierge aux anges,* 10,000 fr.

Le total de la vente s'élève à 506,140 fr.

A l'hôtel Drouot, au cours d'une vente intéressante qui s'est continuée pendant plusieurs jours, on a vendu un petit tableau par Ziem, représentant une *Vue de Venise* éblouissante de lumière et enveloppée d'une vapeur dorée, au prix de 24,000 fr.;

un dessin colorié à l'aquarelle, la *Bergère*, par J.-F. Millet, 15,000 fr.

Voici quelques prix obtenus à la vente faite à l'hôtel Drouot, par suite du décès de Mme X..., le 6 mai, et qui a produit 380,000 fr.

Une pendule du temps de Louis XV, de Joseph Bouillerot, à cadran tournant et avec thermomètre en bronze doré et bronze noir ; elle est formée d'une colonnette cannelée, surmontée du mouvement ; çà et là voltigent des amours, au bas les armes de France et de Navarre, et le chiffre de Louis XV : 10,500 fr. ; deux vases ovoïdes, en ancien céladon fleuri de la Chine à dessins de fleurs et oiseaux en couleur sur fond bleu ; monture du XVIIIe siècle en bronze doré : 13.500 fr. ; secrétaire du temps de Louis XVI en marqueterie de bois de couleur, avec encadrements et galerie en bronze : 16,000 fr. ; meuble du temps de Louis XV, à hauteur d'appui de forme contournée, en marqueterie de bois à fleurs, avec garnitures en bronze : 11,500 fr. ; petit paravent à deux feuilles en noyer sculpté, avec feuilles en tapisserie du XVIIIe siècle à scènes champêtres d'après Téniers : 4,400 fr. ; tapisserie de Bruxelles, aux armes et devises de Guillaume III, roi d'Angleterre, commencement du XVIIIe siècle : 8,000 fr. ; trois tapisseries des Gobelins, présentant au centre un écusson armorié, timbré d'une couronne de duc et supporté par deux cygnes, sur fond de draperies marron ; de chaque côté, une corbeille de fleurs sur fonds de parcs, XVIIe siècle ; 10,000 fr. ; suite de quatre tapisseries des Flandres du XVe siècle, scènes de chasses au cerf et au sanglier à nombreux personnages : 12,000 fr. ; grande tapisserie des Gobelins, d'après Van Orley, scène de chasses à nombreux personnages ; ce sujet fait partie de la série dite des chasses de Maximilien, époque Louis XIV : 16,600 fr.

Cette vente était dirigée par MM. Chevallier et Mannheim.

Musées. — *Le musée du Louvre.* — On se rappelle que la Commission supérieure des bâtiments civils et des palais nationaux a

été saisie de l'examen des opérations qui doivent être entreprises au Louvre et aux Tuileries pour assurer la conservation de ces palais, et surtout pour permettre aux divers services des musées de recevoir leur développement normal. La Commission a terminé son enquête et elle a chargé un de ses membres les plus distingués, M. Bardoux, de faire un rapport sur la question. Ce rapport est aujourd'hui terminé et il ne tardera pas à être publié. Voici quelle en est l'économie générale :

M. Bardoux divise les travaux à exécuter en trois catégories : travaux urgents 481.000 fr., travaux nécessaires 1,138,000 fr., travaux d'avenir 1,168,000 fr., soit au total 2,787,000 fr. Dans les travaux urgents figurent la réfection des façades, la réparation des grilles du jardin du Carrousel, la réparation des toitures, la construction de calorifères, etc. Cette catégorie de travaux, dont l'urgence est manifeste, ne donne lieu à aucune observation.

Toutes les personnes qui s'intéressent à notre collection nationale apprendront avec satisfaction que, parmi les travaux les plus urgents, la Commission propose l'achèvement immédiat de la coupole dite de l'antiquité, qui, depuis plusieurs années, est devenue la proie des mosaïstes, et la disparition des échafaudages qui empêchent de voir la *Victoire de Samothrace* et constituent pour un des chefs-d'œuvre de la sculpture antique un perpétuel danger. Cette malencontreuse décoration en mosaïque a son histoire. C'est le 27 novembre 1883 que le ministre des beaux-arts décida que le grand escalier du Louvre ou escalier Daru serait décoré en mosaïque dans les voûtes et de revêtement de marbre sur les piliers et sur les murs. On sait que les voûtes se composent de six coupoles elliptiques de diverses grandeurs. En dépit de l'opposition de M. Ravaisson, qui s'éleva contre le système d'une décoration aussi éclatante, on livra l'escalier aux mosaïstes qui y établirent de formidables échafaudages dans lesquels ils ont élu domicile. Voilà huit ans que dure cet état de choses; une coupole est terminée; l'autre est fort avancée. Avec beaucoup de raison, M. Bardoux propose de faire la part du feu. On ne saurait songer à faire disparaître ces prétendues décorations; on gardera donc la coupole terminée et on se hâtera d'achever celle

qui est commencée. Puis, les échafaudages enlevés et les mosaïstes dispersés, « on examinera de nouveau la question de savoir si la décoration de l'escalier Daru doit être continuée dans les mêmes conditions ». La question ne nous paraît pas douteuse. On n'a qu'à jeter un coup d'œil sur ce qui a été fait pour être assuré qu'il ne se trouvera ni un ministre ni une commission pour accepter la responsabilité d'autoriser la continuation d'une œuvre néfaste.

Mais, en laissant de côté la question de la mosaïque, il est nécessaire de compléter la construction proprement dite de l'escalier Daru. La Commission propose de consacrer 600,000 fr. par annuité à ces travaux qui n'ont pas un caractère d'urgence.

Enfin, dans les travaux d'avenir, la Commission fait figurer la réfection de la salle des États, pour laquelle l'architecte du Louvre a présenté trois projets dont la dépense s'élève respectivement à 1,800,000 fr., 920,000 fr. et 900,000 fr. La Commission est d'avis de réduire les devis à 460,000 fr., somme suffisante pour établir, suivant l'expression même de l'architecte, la *carcasse* des nouveaux locaux, et qui permettra de placer sous les yeux du public toutes les richesses que possède le Louvre.

De nouvelles œuvres, dont quelques-unes de premier ordre, viennent d'être exposées dans la salle des Lesueur par l'administration du musée du Louvre.

D'abord un très remarquable portrait en pied peint par Belloc, mort en 1866 à l'âge de quatre-vingts ans, après avoir rempli une carrière qui ne fut pas sans gloire, quoiqu'il n'ait jamais brillé au premier rang.

Ce portrait est celui de la femme de l'auteur. Elle est représentée assise, en costume de soirée. Les épaules nues émergent d'une collerette où transperce le satin noir du costume. A côté d'elle, sa petite fille se pressant sur ses genoux, dans un mouvement de caresse d'une grâce charmante. La tête de l'enfant, peinte dans une tonalité très fraîche, est le morceau supérieur de l'œuvre.

Cette peinture a été donnée par Mme Redelsperger, née Belloc.

Autre portrait de Champfleury, par Courbet, intéressant bien plus par le personnage qu'il représente que par l'exécution sourde et molle. Sur le même panneau est exposée une très brillante esquisse de Doyen, mort en 1806, la *Sainte-Geneviève des Ardents,* peinte par l'artiste pour l'église Saint-Roch, où elle est encore, mais déplorablement éclairée.

Auguste Caïn, le sculpteur, a donné un *Soldat de la première République,* de Raffet, une des rares peintures à l'huile du maître. Elle est signée, cas très peu fréquent dans les tableaux de Raffet. C'est un don inappréciable pour le musée du Louvre, qui ne possédait rien de l'auteur de la *Grande Revue.*

Citons encore un tableau de l'école hollandaise, du XVIIIe siècle, exposé dans la même salle. L'artiste a groupé autour d'une table plusieurs personnages mi-gentilshommes, mi-bourgeois, discutant comme il convient à des gens graves, soit sans gesticulation exagérée. Titre du tableau : *Une chambre de rhétorique.*

C'est un morceau de peinture digne du Louvre, certaines têtes sont admirablement traitées.

M. Léon Moreaux, de Versailles, a légué, il y a un an, au musée du Louvre six superbes tableaux des maîtres de l'école flamande qui vont enfin prendre place dans une salle de notre galerie nationale.

Il est à souhaiter que l'exemple de M. Moreaux soit suivi, à souhaiter surtout que les collectionneurs lèguent au Louvre des toiles qui comble ses vides. En peintres italiens des XVIe et XVIIe siècles, on peut dire que le Louvre est trop riche; il est pauvre, par contre, et d'une pauvreté qui frise la pénurie, en peintures de l'école française primitive, et des écoles espagnole et anglaise.

A quand le généreux donateur qui nous apportera ses Clouet, ses grands Velazquez, ses Goya, ses Reynolds, ses Constable, et qui ramènera chez nous, d'Amérique, les grands contemporains dédaignés ou injurieusement éconduits, jadis, par l'État?

Nous lisons dans le *Guide de l'amateur :*

« Les dons au musée du Louvre deviennent de plus en plus fréquents. M. Gerspach, directeur des Gobelins, vient d'offrir à la section du moyen âge une mosaïque vénitienne du XIIe siècle : les objets de cette époque conservés dans les collections sont très rares.

« Les amateurs français n'ont pas encore pris l'habitude, fréquente en Angleterre, de remettre des objets d'art dans les musées à titre de dépôt ; mais il suffit dans notre pays de fournir l'occasion d'une générosité pour voir les dons arriver. En province, par exemple, on ouvre un musée ; que le Conseil municipal vote une faible subvention annuelle de 2,000 francs, et aussitôt les donateurs apparaissent ; les uns ont suffisamment joui de la vue d'un tableau, d'autres sont flattés de voir leur nom sur un cartouche ; il en est qui n'ont pas d'héritiers ou qui en ayant ne les aiment pas ; d'autres enfin ont le désir de contribuer au développement du goût et de l'instruction d'art de leurs concitoyens. Évidemment tout dans ces dons n'est pas d'ordre supérieur, mais le conservateur doit prendre ce qui est acceptable. Plus tard, lorsque le musée sera bien pourvu, il mettra les objets secondaires dans les places les moins favorables.

Legs. — Mme veuve Louis-Joseph-Gabriel de Chénier, née Frémiaux, nièce par alliance d'André et Joseph de Chénier, décédée à Paris le 2 avril 1892, a légué à la Bibliothèque nationale, conformément à la volonté de son mari, les manuscrits d'André et Joseph de Chénier. Ces manuscrits devront être conservés dans l'ordre où ils se trouvent actuellement et ne devront être communiqués à personne avant un délai de sept années.

M. Clémenceau, député de la Seine, vient d'offrir au musée du Louvre un curieux portrait au crayon de la princesse de Lamballe.

L'œuvre est d'un artiste nommé Gabriel, qui, perdu dans la foule au moment où l'on extrayait de la prison de la Force la

princesse, quelques heures avant qu'on l'égorgeât, prit d'elle à la hâte un croquis avec un peu de mine de plomb qu'il avait écrasée dans sa main.

De retour en son atelier, il reprit l'esquisse et la retoucha en quelques traits rapides au crayon sans rien lui enlever de sa spontanéité ni de son charme.

On pourra voir au Louvre avant peu, en bonne place, cette œuvre, aussi intéressante pour l'historien que pour l'artiste, dont M. Clémenceau s'est si généreusement dessaisi pour l'État.

Nous avons parlé récemment de deux statues japonaises anciennes en bois sculpté acquises par le ministre de l'instruction publique pour le Louvre.

Un troisième objet de même nature va prochainement prendre place dans les galeries du musée.

Il s'agit d'une statue de Bouddha, travail en bois doré et laqué du XIII[e] ou du XIV[e] siècle, que M. Bourgeois a chargé le directeur des Beaux-Arts d'acquérir.

Au musée du Luxembourg, on placera bientôt la statuette en bronze que Rodin exposait au dernier Salon du Champ-de-Mars, et que le ministre des Beaux-Arts vient d'acquérir. Cette statuette, qui figure une vieille femme nue, décharnée, avec ses mamelles desséchées et flasques, la tête penchée en avant dans l'attitude de la désespérance, une main passée derrière le dos, cette statuette, dis-je, porte ce titre énigmatique : *la Belle Haulmière*.

Renseignements littéraires et artistiques. — Une intéressante personnalité artistique vient de disparaître. Le docteur Camus, dont les bronzes sont bien connus du monde des grands amateurs, vient de mourir, succombant aux suites d'une courte maladie

Le docteur Camus, fort estimé comme médecin, avait renoncé complètement à sa clientèle pour se consacrer à un art qu'il aimait avec passion. Savant ornemaniste, il avait le rare don de

composer, sans le moindre emprunt, des flambeaux, des gerbes, des surtouts qu'on eût pris pour des objets exécutés au XVIIIe siècle. Il produisait presque involontairement des œuvres qui, sans imitation, paraissaient dater du siècle dernier, et « les bronzes du docteur », comme on les appelle, occasionneront un jour bien des méprises pour les amateurs.

C'est à Caliban et à M. Octave Mirbeau, deux esprits ingénieux et amoureux du paradoxe, originaux chacun dans leur genre, et ayant sur les arts des idées qui ne sont point vieux jeu et poncives comme celles du déjà oublié Albert Wolff, que nous devons la critique d'art cette année au *Figaro*.

Caliban a parlé de l'Exposition des Champs-Elysées et M. Mirbeau de celle du Champ-de-Mars. Tous deux, dans leur manière, ont enfin donné à cette vieille critique généralement si mal comprise et si banale de la presse quotidienne, un accent de vérité et d'élévation agréable à sentir.

Un nouveau coup asséné à la librairie. On vient d'inaugurer en Amérique le magazine non imprimé, sous la dénomination de *Uncut Leaves*, « Feuillets non coupés ». Les souscripteurs se réunissent chaque mois à date fixe, et les collaborateurs lisent ou font lire leurs articles. De New-York, où cette idée a pris naissance sous les auspices de M. Luther Lincoln, les articles vont en tournée, visitant Boston, Philadelphie, Washington et les autres villes où le magazine a des souscripteurs. C'est, paraît-il, un vrai succès.

L'éditeur anglais Walter Scott annonce, dans sa collection des grands écrivains *(Great Writers)*, une vie de Voltaire par Mr. F. Espinasse.

Le grand et étrange poète de la démocratie américaine et de la fraternité humaine, Wolt Whitman, qui vient de mourir à Camden, New-Jersey, aux États-Unis, sera le sujet du prochain volume de la *Dilettante Series*, et aura pour biographe et critique Mr. William Clarke.

Les éditeurs Kegan, Paul et Cie ont en préparation toute une série de « livres sur les livres ». Elle se composera tout au moins de six volumes : 1° Livres manuscrits : 2° Incunables ; 3° Reliures ; 4° La décoration des livres ; 5° Les grands collectionneurs de livres ; 6° Ex-libris. La collection sera éditée sous la direction de Mr. Alfred Pollard, du British Museum.

La bibliophilie fait de vrais ravages en Angleterre. Ainsi, en même temps que les Kegan, Paul et Cie, MM. Bell et fils préparent deux volumes sur les ex-libris français, qui formeront la tête d'une série de monographies à l'usage des collectionneurs.

Le grand éditeur anglais, John Murray, vient de mourir, récemment à Londres, dans sa quatre-vingt-quatrième année. Pendant près d'un demi-siècle, il avait été intimement associé au mouvement littéraire et scientifique de l'Angleterre comme chef de la célèbre maison qui, sous la direction de son père, avait édité les œuvres de Walter Scott et de Byron.

Parmi tant d'œuvres fameuses qu'il publia, rappelons les voyages du Dr Livingstone, dont il était l'ami personnel ; les nombreux dictionnaires de Smith, et les guides Murray bien connus.

Un autre éditeur bien *connu* de tous ceux qui s'intéressent aux publications d'art, Mr. J. S. Virtue, est mort subitement d'une maladie de cœur, le 29 mars, dans sa soixante-troisième année.

La maison d'édition Cotta successeurs, à Stuttgart, vient de commencer la publication de la première édition complète, historique-critique, des discours politiques du prince de Bismarck. L'édition doit comprendre dix gros volumes ; chaque discours aura une préface par Horst Kohl expliquant toutes les relations.



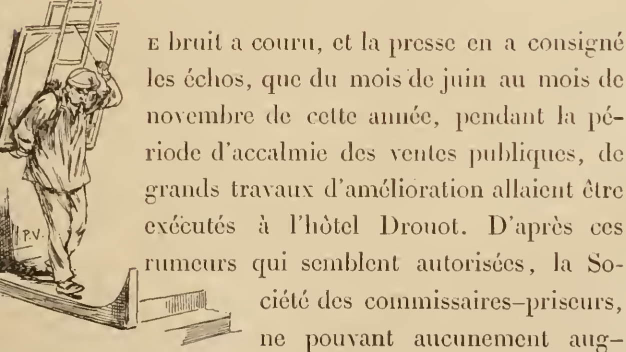
UNE VENTE SOUS CHARLES VI



NOTRE HOTEL DES VENTES

CAUSERIE A PROPOS DE LA TRANSFORMATION DE L'IMMEUBLE DES COMMISSAIRES-PRISEURS

Ce qu'il est et sera — Ce qu'il devrait être



Le bruit a couru, et la presse en a consigné les échos, que du mois de juin au mois de novembre de cette année, pendant la période d'accalmie des ventes publiques, de grands travaux d'amélioration allaient être exécutés à l'hôtel Drouot. D'après ces rumeurs qui semblent autorisées, la Société des commissaires-priseurs, ne pouvant aucunement augmenter la superficie de son étroit immeuble, s'ingénierait à en accroître la contenance et espérerait y parvenir de la façon suivante : tout d'abord, le sous-sol serait aménagé en salles de vente perpétuellement éclairées à l'électricité,

et c'est là que seraient mises à l'encan les marchandises de peu de valeur, les débarras qu'on adjuge actuellement au rez-de-chaussée. La cour intérieure se trouverait du même coup rendue libre et réservée exclusivement au va-et-vient des voitures de déménagement. Au rez-de-chaussée, les plans nouveaux ne comportent pas de modifications bien notables; mais, au premier étage, les salles seraient élargies de six mètres et celles qui portent les numéros 2, 4 et 6 communiqueraient par des cloisons mobiles pouvant, en cas de besoin, former une seule enceinte d'une capacité égale à la salle Petit. Enfin, tout le côté droit de l'immeuble serait démoli et la terrasse donnant sur la rue Grange-Batelière détruite pour faire place à une construction plus élevée.

On espère qu'en agissant ainsi, l'hiver prochain, l'hôtel Drouot pourrait accueillir plus aisément ses nombreux clients. Faut-il prendre au pied de la lettre ce médiocre programme d'architecte, et peut-on espérer seulement l'assainissement complet de l'immeuble de MM. les commissaires-priseurs, aujourd'hui si sale et si mal aéré qu'on peut le considérer comme un véritable foyer d'infection élevé en plein Paris? — Je n'apporte à ces plans qu'une médiocre croyance, car l'Hôtel des Ventes n'est pas encore fermé, et les petits travaux qu'on paraît y exécuter semblent devoir être trop insignifiants pour balayer à fond ce foyer de culture microbienne qui a déjà causé la mort de tant de gens honnêtes et sans défiance.

Cependant, vis-à-vis de ce petit effort vers un premier replâtrage, qui indique de la part des commissaires-priseurs une hypocrite envie de donner quelque satisfaction au public, il devient d'actualité de parler de ces messieurs et de la maison où ils exercent contre le droit des gens, car il est curieux de faire remarquer qu'aucun décret n'est jamais venu autoriser la création de l'hôtel Drouot et que, régulièrement, toute vente publique doit avoir lieu à domicile, exception faite toutefois

des ventes par autorité de justice que la loi désigne comme devant être faites sur la voie publique.

Je fournirai donc quelques notes rapides sur les métamorphoses des ventes à la criée à Paris, laissant à mon illustrateur Pierre Vidal le soin de placer dans mon texte quelques types contemporains cueillis sur place et de montrer, d'après des documents du département des Estampes à la Bibliothèque nationale, divers tableaux d'ensemble des ventes aux enchères d'autrefois.

Il serait difficile de déterminer de quelle façon exacte on procédait aux ventes au XIV[e] ou au XV[e] siècle. Le document le plus ancien est un édit de 1556, créant les huissiers-priseurs et formulant les devoirs et les prérogatives de ces nouveaux fonctionnaires.

Ils feront, y est-il dit, « privativement à tous autres, toutes et chacune prisées et estimations de biens meubles délaissés par décès et trépas, ou prisées par exécution, ventes publiques desdits meubles à l'enquant et plus offrant, pour nos deniers, ou à la requeste et instance des particuliers ».

On ferait tout un livre pour reconstituer, d'après les *inventaires* et les anciennes chroniques, la physionomie pittoresque et le caractère des adjudications publiques des XVI[e] et XVII[e] siècles, en mettant en lumière les fonctions assez complexes des anciens jurés-crieurs. Les emplacements des ventes à l'encan faites à Paris furent tour à tour le pont Notre-Dame, le quai de la Ferraille ou de la Mégisserie, qui s'étendait jusqu'à l'ancienne Vallée de Misère, près le Châtelet ; puis vinrent les salles couvertes au XVIII[e] siècle, la salle des Grands-Augustins, celle des Grands-Cordeliers, rue du Battoir, enfin la salle de l'Hôtel d'Espagne, rue Dauphine. Les experts ouvraient également, sur tous les points de Paris, des salles privées pour ventes publiques ; les plus célèbres furent celle de l'expert Pierre Remy, rue Poupée, près la rue Hautefeuille ;

celle de Paillet, marchand de tableaux à l'hôtel d'Aligre ; et encore la salle du sieur Lebrun, à l'hôtel Lubert, rue de Cléry. Je ne parle que des plus connues.

Ce ne fut guère qu'en 1780 que s'ouvrit le fameux hôtel Bullion, rue Plâtrière, dans le vaste immeuble que Claude de Bullion, surintendant des finances, avait bâti en 1630 et dont les galeries avaient été décorées par Simon Vouet, Blanchard et Sarrasin. En 1817, on y centralisa les principales ventes parisiennes ; la rue de la Plâtrière s'appelait alors rue Jean-Jacques-Rousseau. Boilly a laissé sur cet hôtel Bullion un document précieux ; son tableau, très bien mis en scène, représente un soir de vente à ce fameux hôtel : le commissaire-priseur occupe son haut siège, en façon de chaire ; les amateurs, nombreux et heureusement groupés, se passent de main en main une peinture mise en adjudication ; l'expert chauffe l'enthousiasme, le crieur guette et répète l'enchère. C'est fort réussi.

L'Aboyeur !

Malheureusement, de tels documents sont rares et il serait assez difficile de rétablir l'esprit du lieu, le mouvement du public, le geste des acteurs, marchands, amateurs et curieux grouillant dans ces petites salles, qui virent adjuger, pour quelques centaines d'écus, des tableaux incomparables que les premiers musées du monde se disputeraient aujourd'hui au prix du demi-million. L'*Histoire de la curiosité* est toujours à faire ; celui qui l'entreprendra avec méthode et concision risquera de faire une œuvre d'un intérêt considérable. Le seul écrivain qui ait laissé une page mouvementée et vraiment vivante sur l'aspect



Une vente au quai de la ferraille.

près La Samaritaine (1690)

[illegible]

Impression de Wittmann.

des anciennes criées parisiennes est Sébastien Mercier, dans ce *Tableau de Paris* qui nous a rendu de si importants services pour l'étude des mœurs de la veille. Considérez son chapitre de l'huissier-priseur, rien n'y manque; lisez plutôt :

« La charge d'huissier-priseur — car tout est charge : qu'est-ce que les rois n'ont pas vendu ? — devient de jour en jour plus lucrative. Plus il y

Le Public dans une Salle du haut.

a de luxe, plus il y a de nécessiteux; le combat sourd de l'aisance et de la pauvreté occasionne une multitude de ventes et d'achats. Les pertes, les banqueroutes, les décès, tout est favorable aux huissiers-priseurs, en ce que les revers, les variations de la fortune, les changements de lieu et d'état se terminent par des ventes forcées ou volontaires. Il y a ensuite les petites ruses du métier. Tel huissier-priseur est souvent

marchand tacite ou bien associé avec des marchands ; et dans les adjudications, il sait conséquemment couper la broche à tout propos, c'est-à-dire adjuger suivant qu'il lui plaît, d'après ses vues secrètes ou celles de ses commettants cachés.

« L'adjudication est un prononcé irrévocable ; mais que de clameurs avant le mot définitif ! L'huissier-priseur est obligé d'avoir un crieur à ses gages, un *Stentor*. On n'entend que cette répétition éternelle des acheteurs : Un sol ! un sol ! tandis que l'huissier, de son côté, crie : Une fois, deux fois, trois fois ! — On dirait que l'objet crié va être adjugé sur-le-champ, car l'huissier dit toujours : Pour la dernière fois, en voulez-vous ? n'en voulez-vous pas ? — Un sol ! un sol ! répète l'assemblée, et voilà l'objet qui, de sol en sol, remonte subitement à mille livres au-dessus du premier prix. Un sol a fait pencher la balance, un sol l'a fixée invariablement.

« L'huissier en habit noir, avec sa voix flûtée, et le crieur déguenillé, mais gorgé d'eau-de-vie, dont le timbre fait trembler les vitres, usent leurs poumons à parler au public, comme dit le poète Rousseau dans sa plaisante épigramme. L'oreille est fatiguée par cette répétition continuelle, assommante. Les Paix là ! du *Stentor* enroué surmontent à peine le bruit confus de la multitude, qui se passe de main en main les objets, les regardant, les dédaignant selon l'envie ou le besoin.

« Quand vous avez assisté à l'une de ces ventes tumultueuses, vous en avez les cris monotones et le bourdonnement dans l'oreille pendant quinze jours ; on adjuge de cette manière depuis un tableau de Rubens jusqu'à un vieux justaucorps percé par les coudes.

« Dans les ventes après décès, les chaudronniers à cheveux plats ouvrent toujours la séance, car on commence toujours par la batterie de cuisine, le mort n'en ayant plus

besoin ; ils se trouvent dans la salle du défunt avec tous ceux qui viennent pour acheter ses diamants, ses meubles de Boule et ses dentelles. »

A part quelques expressions désusitées, on sent que le tableau est presque moderne d'allure et de vérité ; mais Mercier, dans une autre partie de son *Tableau de Paris*, à propos des ventes par arrêt de cour, a tenu à nous présenter un échantillon de la bande noire au XVIIIe siècle, et ici encore on ne peut s'empêcher de faire la différence d'avant et d'après la révolution, — elle est nulle :

« Il y a dans ces ventes, dit-il, une considération secrète dont on doit perpétuellement se défier ; elle s'appelle la *graffinade*. C'est une compagnie de marchands qui n'enchérissent point les uns sur les autres dans les ventes, parce que tous ceux qui sont présents à l'achat y ont part ; mais quand ils voient un particulier qui a envie d'un objet, ils en haussent le prix et supportent la perte, qui, considérable pour une seule personne, devient légère dès qu'elle se répartit sur tous les membres de la ligue.

« Ces marchands aigrefins se rendent donc maîtres des prix, parce qu'ils font en sorte qu'aucun autre acheteur n'aille au-dessus de celui qu'un membre de la graffinade aura offert. Quand un objet a été poussé assez haut pour écarter du bénéfice tous ceux qui ne sont pas de la *clique*, alors dans une assemblée particulière, ils adjugent l'objet entre eux ; voilà pourquoi tel homme expérimenté s'étonne de trouver tel objet si cher dans les ventes : la *graffinade* veut qu'il n'y remette plus les pieds, afin que les marchandises tombent au bas prix auquel ils prétendent les acquérir.

« Cette conspiration contre la bourse des gens a chassé de la salle des ventes un nombre infini d'acheteurs, qui aiment mieux être rançonnés par un membre de la *graffinade*

que par la *graffinade* entière, qui, selon l'expression populaire, a les reins forts et joute de manière à écarter les plus intrépides. »

Les époques se suivent et se ressemblent toujours plus qu'on ne croit, car les ficelles de l'humanité sont inusables et servent à faire mouvoir les mêmes passions nobles et basses de l'espèce. Les trucs, que nous pensons être un produit de civilisation corrompue, ont été mis en pratique aussi bien hier qu'avant-hier, et ce ne serait pas l'un des moindres attraits de l'histoire des ventes dont je me suis ingénié à tisser le canevas, que cette démonstration de la filouterie marchande à travers les siècles, toujours mise en éveil et toujours basée sur les mêmes chausse-trapes et la même revision.

— Nous vendons, messieurs, un Titien, provenant de la famille Vécelli même; nous demandons 15,000 fr.

Ah! certes, plus je m'y attache par la pensée, plus je trouve qu'elle serait prodigieusement bondée d'intérêt, de faits, d'anecdotes et de philosophie sereine, cette monographie historique de nos ventes mobilières. Ce serait, à vrai dire, toute l'histoire de la curiosité. — Vous figurez-vous ce que produirait la recherche consciencieuse du brocantage ou plutôt du lessivage sous la Révolution et la Terreur, à cette heure où l'art,

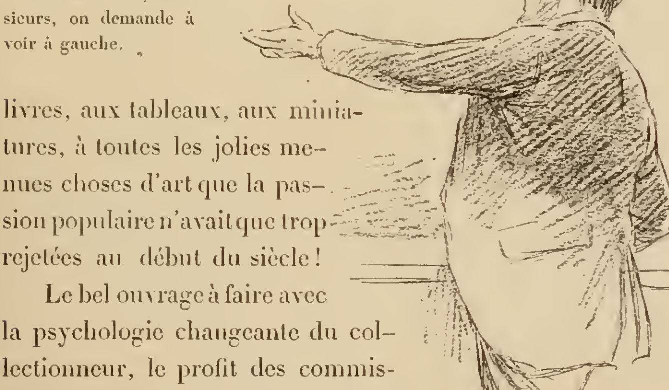
— Voyons, faites un prix, messieurs! à 3 francs, marchand, 3 fr. 50... suivons l'enchère.



UNE VENTE A L'HÔTEL DROUOT EN 1892

cet aristocrate, était devenu si suspect qu'il était contraint d'émigrer à l'étranger? Imaginons un peu le tableau des encans à l'époque du Consulat et de l'Empire, en pleine transition de goût et d'idées? — Quelles enchères dérisoires pour tout ce qui provenait du XVIIIe! — Quel engouement pour le style pompier! quelle fureur pour le néo-Grec et l'académicien! — Puis, lorsque nous arrivons à la Restauration, un peu effarés par les secousses successives de la veille, quelle accalmie apparente qui cache une reprise générale, une reconstitution physiologique de l'amateur, lequel revient aux beaux livres, aux tableaux, aux miniatures, à toutes les jolies menues choses d'art que la passion populaire n'avait que trop rejetées au début du siècle!

— 4 fr. 25... ce n'est pas par nous à droite; examinez, messieurs, on demande à voir à gauche.



— 4 fr. 75... une fois, deux fois... ce n'est pas même la valeur du cadre! Soyons raisonnables!

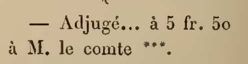
Le bel ouvrage à faire avec la psychologie changeante du collectionneur, le profit des commissaires-priseurs successifs qui ont acquis un renom, les milieux divers depuis l'hôtel des Fermes, rue du Bouloi, jusqu'à l'hôtel de la place de la Bourse, démoli au coup d'État!

A côté du pittoresque, le document viendrait ici apporter

les longues doléances du commerce parisien et tous les factums, les observations, les remontrances au parlement contre les abus et les fraudes commises sous la régie des marteaux d'ivoire! — Ces plaintes, exposant que les ventes aux hôtels favorisent les faillites, enlèvent aux créanciers les gages de leurs créances et facilitent la disparition des objets provenant de source illicite; les rapports des commissions parlementaires sur ces pétitions couvertes de signatures seraient dignes d'être publiés, et la conclusion offrirait à l'esprit cette réflexion attristante que tant d'efforts, de cris de détresse, de protestations, n'ont abouti à aucun résultat équitable, alors même qu'aucune disposition légale n'ait jamais autorisé la création de l'hôtel des ventes publiques et que le temps seul en a pu consacrer la toute-puissante autorité.

— Dépêchons, messieurs, 5 francs le Titien! Je vais adjuger! Personne ne dit mot?

En dehors de ces curieux chapitres historiques, ce livre, entrevu par mon imagination vagabonde, aurait encore l'extrême mérite de prouver que les enchères ont toujours été dans la généralité la pierre de touche de la valeur réelle des artistes et des écrivains; là apparaîtrait le point philosophique de l'œuvre, car d'après tous



— Adjugé... à 5 fr. 50 à M. le comte ***.



Une vente à l'Hotel Bullion

au 18e Siecle

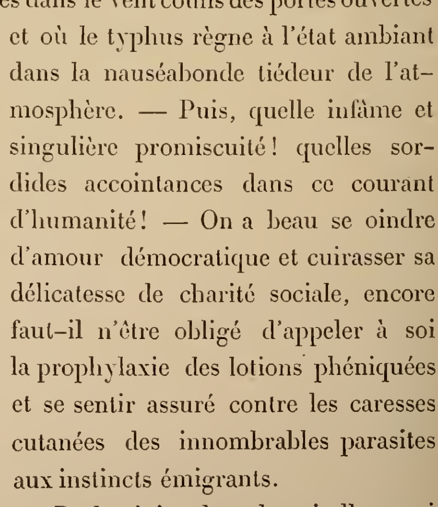
les *tableaux d'adjudications* de différentes époques, mis en regard et analysés par l'historien, il ressortirait cette moralité consolante, que le mérite n'y a jamais été trop aisément confondu avec le succès et la réputation, que les surenchères les plus folles ne se sont pas élevées sur les œuvres des peintres gorgés d'honneurs, de décorations et de fauteuils académiques, tandis qu'au contraire elles ont atteint le plus souvent les productions des modestes, des sincères et des vivants, mis, sans qu'ils s'en soient souciés, hors la loi des Instituts.

Mais je dois revenir, sans plus m'attarder à l'Hôtel Bullion, dont je parle plus haut, et qui resta ouvert rue Jean-Jacques-Rousseau jusqu'à la fin de 1833. A cette date, l'Hôtel Bullion (car le nom resta attaché à l'immeuble des commissaires-priseurs en dépit de ses déplacements) fut transféré place de la Bourse, à l'angle de la rue Notre-Dame-des-Victoires. Pendant près de vingt ans on fit grandes et petites ventes dans cet endroit inconfortable, vieillot et décrépit, où l'on était fort à l'étroit, malgré l'annexion de nouvelles salles prises dans les maisons voisines. La vente la plus célèbre qui ait eu lieu dans ce vilain palais de la brocante fut celle de la galerie de la duchesse d'Orléans, en 1852, qui ouvrit une phase nouvelle dans l'appréciation marchande des œuvres des peintres contemporains, tels que Eugène Delacroix, Decamps. Ingres, Paul Delaroche, Ary Scheffer, qui, pour la première fois, atteignirent des prix estimables jusqu'alors réservés aux maîtres étrangers.

Ce fut au printemps de 1852 que MM. les commissaires-priseurs prirent possession du nouvel immeuble qu'ils avaient fait construire sur les terrains vagues de l'ancien Opéra, aujourd'hui rue Drouot. Je n'ai pas à insister sur la lourdeur, la laideur d'aspect et l'incommodité de cette bâtisse, qui depuis quarante ans n'a jamais été agrandie, nettoyée, ni améliorée.

En 1852, on n'était guère exigeant et les journaux décla-

rèrent somptueuse cette demeure qu'on jugeait fort en harmonie avec l'importance grandissante des magistrats de la criée ; on nomma le nouvel hôtel le *Temple du bric-à-brac,* et l'on eut un moment la pensée de le décorer à l'intérieur avec les portraits des commissaires-priseurs les plus illustres, et de placer dans différentes niches les statues ou les bustes des grands collectionneurs et des marchands de curiosités fameux dans l'histoire. On dut y renoncer.



Toutefois l'enthousiasme ne dura que peu de temps ; dix ou quinze ans après sa construction, tout le monde se rendit compte de l'insuffisance, de la laideur et de la malpropreté de ce local.

Nous méritons, mieux que ce petiot bazar inconfortable, véritable kermesse de la pouillerie et des microbes, où la bronchite attend ses victimes dans le vent coulis des portes ouvertes et où le typhus règne à l'état ambiant dans la nauséabonde tiédeur de l'atmosphère. — Puis, quelle infâme et singulière promiscuité ! quelles sordides accointances dans ce courant d'humanité ! — On a beau se oindre d'amour démocratique et cuirasser sa délicatesse de charité sociale, encore faut-il n'être obligé d'appeler à soi la prophylaxie des lotions phéniquées et se sentir assuré contre les caresses cutanées des innombrables parasites aux instincts émigrants.



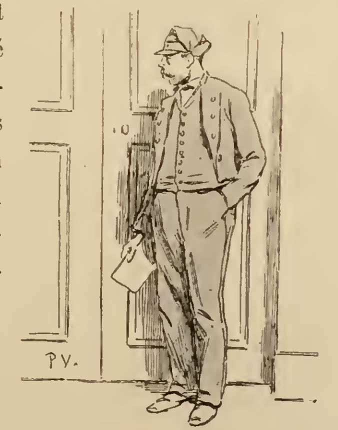
Parlerai-je des demoiselles qui

viennent s'offrir aux vieux messieurs, cocodettes, frôleuses ou trottins ! — Glissons sur ce sujet que mon collaborateur Vidal souligne d'un ou deux croquis amusants et sincères.

Il serait à désirer, pour le succès de la réforme que l'on annonce comme devant être faite, qu'elle ne se bornât pas à des aménagements matériels. — Le public accueillerait avec faveur les facilités qui lui seraient offertes pour pouvoir contrôler l'état des objets mis en vente ; il apprécierait l'exclusion des articles provenant des boutiques de marchands interlopes et la répression des agissements de la bande noire, dont le contact seul suffirait à éloigner les plus intrépides amateurs.

Il y a aussi, surtout en ce qui concerne les ventes après décès, une question d'hygiène qui demanderait à être définitivement résolue avant la future inauguration. On s'étonne, à juste titre, qu'à une époque où l'antisepsie est poussée parfois jusqu'à la manie, on puisse emmagasiner et disperser aux vents des enchères des étoffes et des linges n'ayant subi aucune épuration et provenant souvent de chambres de malades.

Mais, hélas ! MM. les commissaires-priseurs, dont la fortune sociale est si considérable, ne donneront au public qu'une dérisoire satisfaction ; nous allons retrouver en octobre l'hôtel Drouot dans son étroit corset de pierres de taille ; on aura replâtré par-ci, démoli par-là, mais le rafistolage ne sera apparemment que très économique et le grand desideratum de tous les amateurs n'en subsistera qu'avec plus d'intensité, car comment concevoir après cela des espérances de rénovation absolue, si quelques intelligents anarchistes ne viennent pas à notre aide?



Depuis vingt ans, il est indis-

cutable que les conditions de la vie parisienne se sont largement transformées et améliorées ; des quartiers nouveaux se sont élevés à l'ouest et au sud de la ville, et la propriété bâtie a si bien mangé la lèpre des terrains incultes que les petits hôtels se sont mis à foisonner ; les logements ont été conçus plus vastes ; l'aisance, en quelque sorte, s'est accrue et, peu à peu, subissant la loi indéfinie des modes et du goût, le Parisien a senti germer en soi les premiers symptômes du confortable, l'amour de l'art décoratif et le vague sentiment de l'agio bibelotier. Les femmes et les artistes ont donné l'impulsion, et la statistique pourrait démontrer que les marchands d'antiquités, les bazars d'extrême Orient, les brocanteurs d'objets précieux et de livres rares ont plus que doublé chez nous depuis l'Année terrible.

D'autre part, on doit constater que les fortunes ont été plus rapides et les dégringolades plus accélérées ; il s'en est logiquement suivi un mouvement considérable et parfois même inquiétant dans les trafics de l'Hôtel des ventes mobilières qui, exécuté à son origine pour suivre le doux petit train-train du règne Louis-Philippique, est devenu ridiculement en arrière de tout progrès et pratiquement aussi démodé que la gare de Sceaux ou l'ancienne halle au blé.

Il nous faudrait aujourd'hui un vaste immeuble, mis au concours et propre à satisfaire toutes les exigences modernes ; un monument de nobles lignes et d'immenses proportions, tel qu'il en existe dans les principales villes des États-Unis, notamment à Philadelphie. Ce nouvel Hôtel des ventes ouvert à l'air et à la lumière, ingénieusement distribué, aisé à purifier, d'un accès aimable, d'une installation ample, élégante et confortable, serait régi par des ordonnances vraiment égalitaires qui mettraient l'amateur sur la même ligne que le marchand, sans permettre l'accaparement des *bandes noires* et l'étouffement des curieux de second plan.

Chaque salle de vente aurait son hémicycle formé de hauts gradins laissant à chacun la vue et la possibilité d'accès à la table d'exposition ; des places payantes, mises à la disposition des collectionneurs sérieux, s'étageraient auprès de la tribune du commissaire-priseur, laissant la liberté du mouvement aux porteurs, aux *aboyeurs* et à l'expert, sans encombrer les magasins par l'incroyable empilade de curieux que l'on voit maintenant, piétinant sur place et recevant les bourrades féroces des garçons déménageurs.

Bien plus, dans l'ordre et la libre allure de ces salles de vente, je voudrais des petits *boys*, allant, venant, portant les cartes et la monnaie des acquéreurs, s'entremettant à tous propos entre les vendeurs et l'adjudicataire, passant les menus objets, prenant les notes de dépôt, retenant les places momentanément inoccupées, offrant en outre les catalogues et les crayons annotateurs, facilitant pour tout dire aux gens du monde la possibilité de lutter sans dégoût à armes propres avec la goujaterie de la bande noire.

Des salles d'exposition, lors des grandes ventes dans cet hôtel rêvé, s'ouvriraient plusieurs jours et soirs de suite, avec un aménagement de galerie, donnant ainsi à Paris son véritable Musée des Arts décoratifs sans cesse renouvelé, permettant l'étude aux amateurs et aux critiques dans un local muni de chaises et de divans, loin des cohues des autres salles. — Les ventes par autorité de justice et les déballages misérables du *Mazas* actuel seraient isolés dans des pavillons où le populaire se verrait accueilli en lieux propres et soigneusement purgés chaque jour de tous les microbes accumulés pendant les enchères précédentes.

Enfin, puisque je fais tant ici que de tracer un programme qui risque assurément de n'être jamais adopté, je réclamerais, au centre du nouvel hôtel, une cour vitrée pour les voitures des visiteurs, des cabinets d'ablution avec dépen-

dances, un poste de chasseurs-commissionnaires, un bureau télégraphique et téléphonique, un salon de correspondance payant, un *refreshment room*, en un mot tout ce qui constitue l'art de vivre sans fatigue et tout ce qu'exigent les nécessités d'un endroit où l'on séjourne, où l'on se ruine, où l'on s'émotionne, où l'on se salit, où l'on s'encombre, où l'on s'échauffe, où l'on passe, pour tout dire, par autant de sensations que dans les vastes *halls de Monte-Carlo*, et parfois par autant de déboires que dans les tripots les mieux achalandés en philosophes attiques.

Telle est la réforme totale que je souhaite, que j'implore et qu'impose le bon sens le plus élémentaire en dépit de l'épargne et de la routine de MM. les tenanciers du marteau d'ivoire. Mais ce cri de détresse restera sans écho et Paris-amateur vivra longtemps encore, je puis l'affirmer, dans la promiscuité et l'insalubrité du misérable Hôtel de la rue Drouot.

Octave Uzanne.





CHARLES MONSELET

NOTES ET SOUVENIRS
à propos d'un livre récent

Ce m'est un plaisir d'évoquer cette figure naguère si épanouie de Charles Monselet à propos d'un livre sur sa vie, son œuvre, sa correspondance, que André Monselet vient d'ériger à la mémoire de son père, chez l'éditeur Testard, et dont la plupart des bibliophiles possèdent, sans doute, déjà un exemplaire [1].

La jeune génération montante se préoccupe peu évidemment de ce que fut Monselet ; insoucieuse, sinon irrespectueuse des gloires d'hier, attachée à des formes et à des ambitions littéraires nouvelles, elle ne paraît guère être en goût d'esprit rétrospectif et se confine volontiers dans la vague mysticité d'une alchimie littéraire qui n'a jusqu'ici

1. *Charles Monselet, sa vie, son œuvre*, par André Monselet. Préface par Jules Claretie, de l'Académie française. Paris, Émile Testard, éditeur. 1 vol. in-8° raisin. Tirage à 600 exemplaires numérotés.

rien produit d'absolu; mais il n'est pas un lettré quadragénaire, pas un bibliophile éclos à la vie intellectuelle vers 1875, qui ne ressente, à ce seul nom de Monselet, comme un délicat frisson de plaisir, et qui ne se souvienne aussitôt d'une longue série de livres exquis, légers, malicieux, tous conçus dans la tradition du siècle dernier, avec un terrible piment de modernité. Rien qu'à l'énoncé de ces titres: *les Oubliés et les dédaignés, les Tréteaux, la Lorgnette littéraire, Monsieur de Cupidon, la Cuisinière poétique, le Musée secret de Paris,* on revit toute une série d'heures de lectures délicieuses dont la vibrance et l'acuité de la sensation n'ont point encore disparu.

C'est que Monselet fut un charmeur, un amoureux des lettres qu'il cultiva, comme un Hollandais ses tulipes, avec bonheur et passion; il a touché un peu à tout avec un esprit subtil et léger d'enjoliveur de riens, et, avec une grande finesse de pénétration, il a, dans une lumière d'ironie, mieux montré les mœurs de ce temps que tous les psychologues prétentieux ou académifiés, et ses dialogues prestement enlevés, à la façon mordante et légèrement sceptique de Crébillon fils, dureront plus longtemps dans l'estime de la postérité que bien des comédies célèbres classées comme des chefs-d'œuvre de notre Théâtre contemporain.

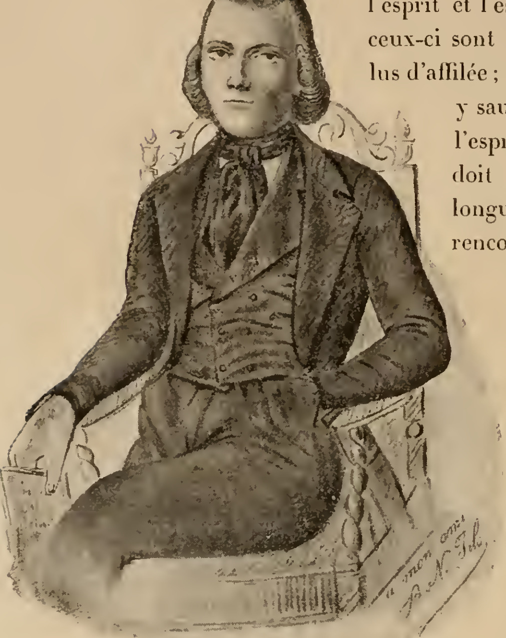
« Cet homme aimable, que tout le monde appelait Monselet tout court, dans une chaleureuse et flatteuse sympathie et parce qu'il plaisait à tout le monde, ce nonchalant de mœurs, fait, à ce qu'il semblait, pour se chauffer, lazzarone d'esprit, au soleil de tous les printemps et au feu de toutes les cuisines, cette gloire de tout festin et que la terre qui fait dîner eût voulu à sa table, hospitalité intéressée! n'a pas toujours été de près ce qu'il paraissait à distance, à travers ses livres faciles et légers. Il était comme nous tous, — écrivait, à la fin de sa vie, Barbey d'Aurevilly; — les attitudes naturelles de son esprit faisaient illusion sur son existence. Cet être de joie et de plaisir était, comme nous tous, un forçat de la littérature, un homme de travail et de peine. Obligé au labeur de chaque jour, puisqu'il était journaliste, il fut l'esclave et la victime de cette publicité qui dévore le temps et ne permet pas de l'employer, comme nous le voudrions, dans nos rêves et nos caprices.

« Ce fut un bénédictin du journalisme, car le journalisme a ses bénédictins, qui font des in-folio dont le public ne se doute pas, et qui ont sur les in-folio la supériorité de ne se trouver jamais dans aucune bibliothèque, emportés qu'ils sont par la circonstance et bientôt oubliés comme elle. Monselet, ce bénédictin trompeur, à air de chanoine, n'a pas toujours eu le temps d'être poète, largement, longuement, à pleine coupe, à bouche *que veux-tu*. Il ne l'a été que par veines rares ; il ne l'a été que par gouttes et par gouttelettes retrouvées au fond de ce verre étroit qu'il a appelé ses *Poésies complètes*. Mais ce soupeur de la Maison d'Or, qui s'enivrait de son esprit comme on s'enivre de poudre, et qui le brûlait comme la poudre au milieu de toutes les furies, retrouvait parfois ce soupir de flûte, cette note triste et irrésistible, qui est la note fondamentale du poète. »

André Monselet, dans le livre assez volumineux qu'il vient de publier sur son père, ne s'applique point à dégager la philosophie de cette existence à la fois laborieuse et décousue, il ne recherche pas davantage la pénible analyse psychologique, la notation angoissante des luttes qu'eut à subir cet esprit si éminemment distingué, fourvoyé par des nécessités quotidiennes, en des besognes d'amuseur de foules, peut-être indignes de son talent. Il n'appartenait point à un fils de se livrer à cette cruelle autopsie morale, aussi n'a-t-il voulu ici que mettre en œuvre d'abondants documents pour établir, aussi minutieusement que possible, la biographie de l'auteur des *Femmes qui font des scènes*. Il y est parvenu dans toute la mesure qu'il pouvait ambitionner, et l'ouvrage que vient de nous donner l'éditeur Testard ne laisse rien à désirer aux bibliophiles, tant par le zèle pieux de son rédacteur que par l'agréable illustration dans le texte et hors texte qui y abonde. — Biographiquement et bibliographiquement, Charles Monselet se retrouve bien tout entier dans ce livre filial, et les derniers dévots de cet écrivain à physionomie d'abbé galant n'auront plus de desideratum, car cette *Monographie Monseletienne* forme aujourd'hui la clef de voûte de l'œuvre d'ensemble ; elle synthétise l'esprit de ce poète épicurien qui sema son ingéniosité à tous les vents de la presse quotidienne et son érudition dans tant

de livres et opuscules aujourd'hui sinon rares, du moins fort malaisés à rencontrer.

J'aurais aimé cependant à voir cette bio-bibliographie anecdotique terminée par un index intelligemment compris. Il m'eût été non moins agréable de trouver, au début de chaque chapitre, des sommaires analytiques en résumant l'esprit et l'essence. Des livres comme ceux-ci sont encore plus consultés que lus d'affilée ; le document cherché doit y sauter aux yeux d'emblée, et l'esprit de l'investigateur ne doit pas se fatiguer dans les longues pages du volume, sans rencontrer de références suffisantes ni de sommaires résumés. Dans toute œuvre faite pour guider, il faut des poteaux indicateurs ; il est nécessaire de les multiplier par des tables faites judicieusement et des divisions méthodiques. C'est ce qui manque un peu à celui-ci. Je crois que les ouvrages offrant les plus grandes facilités de consultation seront les plus ardemment conservés dans les bibliothèques de l'avenir. Il arrivera un jour où les lettrés n'auront plus que des livres de références ; ce jour-là on comprendra l'inutilité de conserver des œuvres de fiction sur ses tablettes, on ne donnera l'hospitalité qu'aux indicateurs littéraires, on les lira comme on lit des guides avant de se mettre en route pour telle ou telle destination, et l'on visitera les bibliothèques comme on visite aujourd'hui les



Charles Monselet à l'âge de 19 ans, d'après un croquis au crayon.

musées pour admirer les fictions qui y seront cataloguées et mises en réserve pour l'instruction des curieux.

Si André Monselet donne plus tard une nouvelle édition de la monographie de son père, je lui conseillerai de diviser tout autrement son travail et de faire jaillir davantage les muscles de ses documents. Dans cet ouvrage, non seulement l'arrangement du texte suppose trop de loisir, d'attention et d'ingéniosité au lecteur, mais l'illustration elle-même est dépourvue de légendes et il faut recourir à une table pour être fixé sur la nature des pièces gravées qu'on trouve sous son regard. Pourquoi ne pas s'efforcer — ainsi que je le fais ici, dans la série des portraits de Charles Monselet, exposés dans ces pages — d'exprimer l'origine, la date ou l'âge de l'icone pour éviter un précieux temps perdu, grâce à deux lignes de texte en légende.



Portrait de MONSELET,
d'après un daguerréotype de 1850.

J'appellerai l'attention d'André Monselet également sur certains chapitres spéciaux qui auraient grand intérêt, tels que : *Monselet et ses éditeurs, Monselet bibliophile, Monselet et la bohème.* Ce sont là trois chapitres importants, bien qu'un peu mélancoliques, à envisager avec la distance de notre point de vue contemporain, si différent des âges lointains d'avant la guerre où les mœurs littéraires étaient si éloignées des nôtres. — Je m'explique.

Lorsque Charles Monselet se sentit frappé physiquement vers 1887, il avait déjà subi une cruelle atteinte morale, celle de se voir, non pas encore oublié, mais dépaysé dans une génération

nouvelle qui n'avait plus ni les coutumes, ni l'insouciance, ni le laisser-aller d'autrefois ; lui qui avait vécu avec les Baudelaire, les Gautier, les Glatigny, les Delvau, les Charles Bataille et les Amédée Rolland, lui qui avait connu ces heures d'incertitude et d'impécuniosité qui réunissaient les écrivains d'alors dans une même bohème gaiement dépendante d'une tâche quotidienne, se sentait un retardataire dans le monde littéraire nouveau qui fit son apparition dès 1875 ; l'esprit du boulevard et des *Échos* parisiens s'était transformé, l'information primait déjà dans le journalisme l'anecdote précieusement narrée, le Rivarolisme passait de mode pour faire place à un réalisme implacable et à des besoins de commérages entretenus par le reportage à la façon américaine ; aussi, lorsque Monselet dut abandonner l'*Événement* vers 1882, il se sentit désarçonné et vaincu, malgré sa réputation, ses amis ; son courage et le terrain fuyaient sous lui.

Je le connus beaucoup vers cette époque, le cher et exquis bonhomme, et je me souviendrai toujours de certain souper masqué que nous fîmes ensemble chez Mme Adam, au boulevard Bonne-Nouvelle, et au sortir duquel il se révéla à moi sous un jour terriblement poignant.

Monselet était, cette nuit-là, costumé en *Enfant du devoir*, dans un travesti que lui avait prêté Lucco, l'acteur des Folies-Dramatiques ; il était plaisant à voir avec ses lunettes et sa mine poupardc sous le grand chapeau de compagnon duquel s'échappait un flot de rubans multicolores. Toute la soirée il avait été radieux, et à l'une des petites tables de cette fête villageoise où la sympathie nous avait réunis, nous avions longuement parlé de nos chers amis d'autrefois, des Chevaliers de La Morlière et de Mouhy, de Fougeret de Montbron, de la Popelinière, de Boufflers et de tous les petits poètes musards et tisseurs de frivolités du siècle des grâces. Je sentais que, malicieusement, il me posait des *colles*, feignant d'ignorer des détails et invoquant ma mémoire plus jeune que la sienne ; aussi puis-je dire qu'à ce jeu il me trouva suffisamment préparé pour obtenir toutes les boules blanches de son savoir bibliographique. A l'aube nous revînmes ensemble parmi les balayeurs, dans la lumière d'améthyste des

premières lueurs matinales ; Monselet, sous ses joyeux habits de faraud de village, était triste et affectueux ; il s'adressait à moi, je le devinais, comme à l'un des représentants d'une génération qui allait succéder à la sienne et de laquelle il serait justiciable ; il avait perdu son bon rire de prélat de Vibert, et, sans être autrement pochard, il me priait, si jamais j'avais à le juger, d'oublier certaines de ses œuvres de cabinet de lecture et de n'attacher du crédit qu'à tel ou tel de ses livres qu'il me signalait, bien qu'imparfaits, ajoutait-il. — Alors il me parla de sa vie gâchée dans le journalisme, entraînée vers des camaraderies de café, prostituée parfois dans des fréquentations de cabots, prompts à la familiarité et au tutoiement ; les larmes aux yeux, la voix profondément émue, il me dit ses souffrances de n'avoir pu sortir de certains milieux et de n'avoir su aborder et se maintenir dans la rédaction des grandes revues ! — Oh ! combien il avait raison ! « J'étais né, me criait-il douloureusement, pour être un fidèle de la maison Buloz, pour faire des œuvres mûries et délicates, pour être accueilli et fêté à l'Académie, où j'eusse fait un si aimable discours ; j'avais en moi l'esprit de causerie des derniers salons où se reflète encore l'enjouement intellectuel du XVIIIe siècle, et au lieu de ça, la facilité des amitiés dans tous les milieux parisiens où j'ai successivement fréquenté m'a si vivement dévoyé que ma vie n'a été qu'un long contresens. »

Le pauvre Monselet pleurait vraiment en me montrant l'existence idéale rêvée, le paradis perdu, et je ne pouvais m'empêcher de compatir à sa peine sans parvenir à le consoler, en lui affirmant que la place qu'il rêvait dans les lettres, il l'avait largement conquise à côté et au-dessus des Académies et des Revues académiques, une place durable et plus haute que les vanités.

Toutefois, je vis s'ouvrir ce jour-là une lucarne bien personnelle sur la psychologie de Monselet, et je devinai par quel suint d'amertume était poli ce masque de bon vivant éternellement rieur, sceptique et prompt à lancer l'épigramme légère. Je connus aussi combien geignait et peinait ce formidable producteur de copie dont le travail paraissait si aisé à ses lecteurs. La vérité, c'est que le fin et gracieux prosateur des *Tréteaux* avait le travail

pesant et lent comme celui d'un bœuf; il lui fallait près d'une heure pour produire la page d'allure la plus prime-sautière, et après quatre heures de pupitre, il avait le sang aux yeux et le feu aux pommettes, quelque chose calme qu'il écrivît.

J'ai là sous la main un dossier de lettres inédites qu'il adressait à Poulet-Malassis, son éditeur, vers 1857, et qui le font voir poussif et harassé par la mise en œuvre de ces diverses critiques, œuvres exquises ou subtiles comme l'esprit qu'elles contiennent, dont Malassis faisait alors l'impression à Alençon.



Charles Monselet à l'âge de 23 ans, d'après un portrait au daguerréotype.

« Vous me dites, écrit-il, que mon inexactitude générale rebute votre beau-frère et associé De Broise. Ne l'avez-vous donc pas prévenu que la profession à laquelle vous l'avez associé n'a que des demi-rapports avec les autres professions, exactes et marchandes? Les livraisons d'*auteurs* sont subordonnées à plus d'éventualités morales que n'en comportent les livraisons des fabricants de papier. Entrer en relations avec des hommes d'imagination, c'est s'exposer, malgré toute leur bonne volonté et leur bonne foi, à des déceptions prévues, relatives cependant. Parmi eux, ce sont les plus mauvais qui sont les plus ponctuels.

« Nos préoccupations, notre inquiétude courante, notre désir du *mieux,* tout ce que vous nommez retard et que nous appelons souffrance, tâchez donc, non pas de nous en savoir gré, mais au moins de ne pas nous en faire un reproche. En ce qui me concerne, je n'ai rien à me reprocher vis-à vis de vous; si peu de

valeur qu'ait mon travail, je n'aime pas à l'abandonner sans chrêmes ni prières. Je crois agir autant dans votre intérêt que dans le mien. Mon zèle peut vous impatienter, mais ce n'en est pas moins du zèle. »

Pauvre Monselet! Pauvre Sisyphe d'une coquette bulle de savon diaprée d'azur et de rose, légère en apparence et plus lourde en réalité que les plus lourds blocs de marbre! — Que d'écrivains dissimulent ainsi sous la grâce aisée d'un Aramis la puissance musculaire d'un Porthos!



Charles Monselet à 38 ans, d'après une photographie de Carjat.

Elle est navrante, cette correspondance ébauchée avec Malassis à propos de la publication de la *Lorgnette littéraire*, qui devait s'appeler *la Fosse commune*. Monselet envoie sa copie par fragments à cet ogre de Malassis, qui lui met le composteur sur la gorge; on sent que le malicieux biographe et portraitiste de la plupart de ses contemporains est à bout de force, mais il travaille quand même avec acharnement et Malassis implacable ne délivre quelques louis à son auteur qu'en échange d'une forte portion du manuscrit attendu :

« Jetez cela à vos monstres de compositeurs, lui écrit Monselet. Il y a des lacunes que je comblerai sur épreuves, car, hélas! des épreuves sont indispensables pour tant de gens nommés et vivants. Je n'ose plus vous faire de promesses d'activité! Cependant j'ai les meilleures et les plus fortes intentions du monde.

« Ce livre étant une débauche d'esprit, je verrai avec plaisir que vous en fissiez un volume *billot*, enfin qu'il fût une exception.

« Pour vos calculs typographiques comptez sur six cents lignes que j'ai encore à livrer, au moins. — Si quatre ou cinq cents lignes de plus vous étaient indispensables, je puis aisément les

fournir, à l'aide de portraits coupés dans mes récents feuilletons de critique. Faites vos plans et prévenez-moi.

« *La Fosse commune!*... vous ne sauriez croire la grimace unanime — mais unanime! — qui accueille ce titre!

« Pourquoi pas tranquillement la *Lorgnette littéraire?*

« Pensez-y bien! comme dit le livre catholique. »

Tout ce travail pénible de Charles Monselet, ces soumissions à Malassis, son éditeur tyran, ces angoisses journalières de la ponte de plusieurs pages, eussent mérité d'être payées d'une forte monnaie; mais je suis stupéfait de devoir dire que Monselet gagnait à peine deux écus par jour à ce labeur qui lui fut payé — *le traité original est entre mes mains* — la somme de *trois cents* francs pour un tirage à 3,200 exemplaires et la propriété de l'ouvrage demeurant à l'éditeur durant trois années consécutives.

Ce sont ces cruautés de la vie d'homme de lettres avant la guerre qui seraient curieuses à développer, ne serait-ce que pour faire connaître au public, dont le jugement est si facilement faussé sur la profession d'écrivain, de quels petits martyres certaines existences d'hommes célèbres ont été faites, et combien il convient d'honorer cette génération de 1850 qui, en dépit des plus constantes privations, eut le stoïque courage d'une inaltérable belle humeur et d'un esprit plutôt galvaudé que vendu.

La génération actuelle est, à tous points de vue, moins prodigue et en réalité plus commerçante; elle ne se dépense qu'à propos et économise son esprit avec une prudence souvent énervante; elle sent peut-être non moins vivement, mais elle est partisan du libre échange et ne se livre que contre argent sonnant. L'homme de lettres contemporain sait écouter, observer, amasser avec circonspection; il se garde de laisser échapper ses richesses par la conversation, il sait que toute idée est monnayable et que toute pensée originale peut être cueillie au vol par un confrère qui ira la vendre chez l'éditeur ou le journaliste du coin.

De là un grand changement dans nos mœurs littéraires qui comportent moins de large camaraderie et moins d'abandon que jadis. La concurrence étant acharnée, chacun s'observe, s'épie, se

musèle, chacun se garde et se verrouille comme un coffre-fort, c'est à qui n'aura plus d'esprit en dehors de la *copie*.

Il est une tradition qui montre Charles Monselet en bruyant viveur, faisant un dieu de son ventre, qui le présente comme un écrivain épris de débauche ou un mousquetaire de la fourchette, passant ses jours à humer le piot et ses nuits à agiter les grelots de la folie; il est bon de dire aujourd'hui que si ce piocheur sans relâche acquit un petit bedon, ce ne fut pas qu'il ne se soit très fréquemment serré le ventre, et si l'on songe qu'au milieu des déboires d'une existence parfois précaire, il a su élever deux fils et deux filles qu'il aima passionnément en honnête homme, dans toute l'étendue et la profondeur du mot, on conviendra que Monselet a non seulement droit à notre admiration pour ses brillantes qualités d'écrivain, mais qu'il est redevable aussi de notre estime pour ses vertus privées.

« ... Un jour, Monselet disait, non sans une pointe de mélancolie : — On me traite de paresseux, et tout le monde croit à ma paresse légendaire. La vérité est que j'ai à moi tout seul écrit beaucoup plus que Voltaire et Diderot, et qu'on emplirait une bibliothèque avec mes articles. »

Rien n'est plus vrai! On regardait Monselet souvent le soir dans l'éclat lumineux des cafés et des restaurants, on le voyait flâner dans un noctambulisme régulier, mais on ne s'inquiétait guère de son labeur journalier qui fut considérable.

Dans son petit logis du quai Voltaire, il alignait le plus souvent sans trêve de la copie le matin et, après un déjeuner de spartiate, — une simple tasse de chocolat à midi — ce roi des gourmands passait presque toutes ses journées à la salle de travail de la Bibliothèque nationale, au milieu des curiosités bibliographiques dont il se plaisait si fréquemment à relever l'esprit inattendu et les singularités diverses.

Qu'on lise du reste sa bibliographie dressée si honnêtement par son fils, on verra ce que ce faux épicurien a entassé de livres et quel fut l'éclectisme de son talent, la rare souplesse de son intelligence, la richesse de son ingéniosité.

André Monselet a discrètement indiqué ce noble côté du

caractère de son père; mais, comme je l'indique plus haut, il y aurait à ajouter à sa monographie, déjà si précieuse, trois ou quatre chapitres spéciaux qui en compléteraient l'esprit.

L'auteur de *Monsieur de Cupidon* a, du reste, écrit sur lui-même une fort belle page que je suis heureux de rappeler ici :

« ... Aux oisifs qui seraient tentés plus tard de recueillir



Charles Monselet d'après un portrait à la plume par Gaston Vuillier.

quelques traits pour ma biographie, je recommande ce passage de la préface de mon premier livre, qui ne manque pas d'une certaine crânerie :

« ... Le lecteur est prévenu qu'ayant vendu mon corps et mon âme à la littérature, il doit s'attendre de ma part à une série non interrompue de productions. Révolution calme, gaie humeur, mon passeport est en règle. J'irai de la sorte jusqu'au bout. Quel sera ce bout? Peu importe ; ma vie est là, et avec ma vie mon bonheur. Le bonheur des écrivains est dans leur pensée ; ils portent leur paradis dans leur tête.

« Du fond de leur pauvreté, ils peuvent encore braver les riches et les plus riches. Ils souffrent, mais ils ne *s'ennuient* jamais. Pour une secouée d'arbre qui leur envoie des odeurs au visage, ils ont des délices dont l'intensité ne sera jamais comprise par les hommes qui vont à la Bourse. Je vous le dis, une vie de poète vaut une mort de poète. Des extases telles que les nôtres ne peuvent s'acheter trop cher.

« Amis, soyons bons envers ceux qui n'ont pas la pensée ;



CHARLES MONSELET à 48 ans, d'après un portrait gravé vers 1869.

ne leur envions rien de ce qu'ils possèdent. Au fond, voyez-vous, ils ne possèdent rien ; ce sont des castors, nous sommes des oiseaux. Ils se construisent de petites huttes avec leur queue qui leur sert de truelle ; nous suspendons nos nids aux branches des chênes. Ils barbotent, qu'est-ce que cela nous fait ? »

N'est-elle pas superbe, cette profession de foi ? Platon n'eût pas aussi bien dit ; c'est mieux que de la philosophie, c'est de la ferveur, du dilettantisme, du fanatisme littéraire.

Aux derniers moments de sa vie, Monselet m'avait désigné comme son exécuteur testamentaire, mais ses affaires se liqui-

dèrent de son vivant; car, les ressources manquant, il dut pour la seconde fois se séparer de sa bibliothèque, et je n'eus pas à remplir le rôle qu'il m'avait confié. En raison de ce vœu, il m'était resté le désir de lui consacrer une longue et importante notice et je devais préfacer le livre qui vient de paraître, mais si le cœur est prompt à battre au souvenir d'un ami disparu, si l'esprit tôt s'enflamme pour une œuvre à faire dans une vision grande et généreuse, le temps, froid comme un notaire, entasse ses minutes dans les archives du rêve, et la réalisation de nos projets est le plus souvent dérisoire en raison du manque de proportion qui existe toujours entre l'ampleur de la conception et la lamentable mesquinerie de l'exécution.

J'ai dû abandonner la préface, rêvant de prendre ma revanche grandement, et je n'ai pu donner à l'ami parti, non pas même un livre ou une étude importante, mais ces quelques pages de journaliste sur un journaliste.

Que son ombre légère me soit indulgente!

Octave Uzanne.





TOURNÉE BIBLIOGRAPHIQUE DU MOIS

LES LIVRES NOUVEAUX



OUVELLES et romans assortis, dont quelques-uns de provenance célèbre. M. Camille Lemonnier donne deux volumes : l'un, *Dames de volupté*, chez l'éditeur Savine, est composé de nouvelles, courts récits ou essais, dont on a pu lire la plupart, sinon tous, dans un journal du matin. Le dernier morceau, intitulé *Esthétique*, est curieux entre les autres parce que l'auteur y donne le tracé de son évolution littéraire, telle qu'elle se présente à son esprit. Il clame — et déclame — contre l'habitude ridicule et funeste de parquer les écrivains en des spécialités bien déterminées, et de ne juger chacune de leurs œuvres qu'en la rapportant à la catégorie où la critique les a tout d'abord inscrits. Quant à lui, il fait profession de ne se confiner

nulle part et de toujours marcher en avant vers le fuyant horizon. Il va sans cesse, j'en conviens; mais il ne me semble pas que l'aspect des pays qu'il traverse change autant qu'il le croit. — L'autre volume, *la Fin des bourgeois* (E. Dentu), est un roman touffu où se pressent, en quelque trois cents pages, tous les incidents de l'élévation et de la décadence, physiques et morales, d'une famille dont les derniers représentants, dans les deux sexes, sont des brutes, des gâteux, des névrosés et de frénétiques libertins. Il y manque les types du prêtre et du soldat; mais, à ces deux exceptions près, — je néglige les personnages épisodiques, — la famille des Rassenfosse est une sorte de famille des Rougon-Macquart comprimée, condensée et, si je puis dire, réduite en *pemmican* littéraire. Le préparateur est habile, du reste, et n'y a point épargné les épices et les condiments. Il y a là un jeune Rassenfosse bossu où s'incarne le démon même de la ruine et de la pourriture, et qui est une création non moins fougueusement exécutée qu'audacieusement conçue. M. Camille Lemonnier, tout en dégageant un peu son style de l'embroussaillement des incidentes qui se provignent et s'enchevêtrent, n'a pas renoncé à l'emploi des vocables bizarres et peu connus, tirés à toutes les sources, qui, en visant à donner du pittoresque et du relief au style, ont pour principal effet d'étonner et de rebuter le lecteur.

Étrange aussi, mais saisissant, serrant le cœur et dominant l'attention, est le roman que M. Georges Rodenbach appelle *Bruges la Morte* (E. Flammarion). Le poète, qui a su analyser les sensations et noter les rythmes du *Règne du Silence,* a voulu, cette fois, évoquer, dans une étude passionnelle, « une Ville, la Ville comme un personnage essentiel, associé aux états d'âme, qui conseille, dissuade, détermine à agir ». Et, en effet, il y a lutte dans le cœur de Hugues Viane, entre la mort et la vie, entre la passion du souvenir et les plaisirs du présent, qui ne sont eux-mêmes, au début, qu'une forme, une matérialisation de ce souvenir; et partout, toujours, l'influence de *Bruges la Morte,* de ses rues vides, de ses vieilles demeures, de ses béguinages, de ses églises, de ses clochers, de ses processions, de ses eaux immobiles, combat en faveur de la femme morte, jusqu'à ce qu'elle fasse, des

mains du veuf amant, mourir la maîtresse vivante. De nombreuses illustrations sont semées dans les pages et contribuent à faire comprendre cet enveloppement d'une âme par l'ambiance extérieure, jamais changée.

C'est une émotion plus humaine, je veux dire moins raffinée, plus à la portée de tous, qu'on ressent à la lecture du roman d'un autre poète, Jean Aicard (P. Ollendorff). Les amourettes d'un officier de marine avec une jolie fille, à Toulon, dont un quartier, *le Pavé d'Amour,* donne son nom au livre ; la suite ordinaire de ces liaisons : une fille-mère dans la misère et un séducteur égoïstement oublieux ; l'amour robuste d'un brave homme qui épouse la mère et adopte l'enfant, puis la mise en présence du père, officier, et du mari, matelot, celui-ci s'emportant jusqu'à frapper celui-là ; la lutte héroïque et rare entre la discipline et le devoir, et la scène finale où, à son lit de mort, Adrien Fleury retrouve son fils officier de marine à son tour, grâce au dévouement du rude et honnête marin qui l'a légitimé, — tout cela est simple, et, — à part la grandeur, toujours exceptionnelle, de certains sentiments, — ordinaire comme les événements de la vie de chaque jour. Mais point n'est besoin de subtilités, d'excentricités, ni de tours de force pour émouvoir le cœur et faire monter les larmes : il suffit de toucher, d'une main délicate et sûre, ces cordes de l'instrument humain, qu'on appelle : devoir, amour, dévouement, maternité. Je dois ajouter, pourtant, que l'émotion, dont ce livre est, d'un bout à l'autre, imprégné, serait plus puissante et communicative si elle était plus condensée ; je veux dire si l'auteur avait sacrifié certaines descriptions, charmantes en soi, mais trop épisodiques, et surtout certaines dissertations politiques ou sociales, qui sous forme de dialogues ou de digressions, ne font que ralentir et refroidir le récit.

Jeunes et vieilles barbes, le nouveau volume dont M. André Theuriet augmente sa série : *Nos Enfants* (Bibliothèque Charpentier), ne me paraît pas devoir ajouter grand'chose à sa réputation bien assise d'auteur aimable. Les jeunes barbes sont sceptiques et les vieilles égoïstes, et dans les deux camps il y a des exceptions : il y a des femmes coquettes, des femmes impérieuses

et des femmes avares, mais il se rencontre aussi parfois une jeune fille simple, bonne, aimante, faite juste exprès pour rendre heureux toute sa vie l'homme qu'elle aimera : les mariages d'intérêt ou de convenance sont fréquents ; encore peut-on citer de rares unions où, sans souci du rang et de la fortune, les cœurs, du moins, sont assortis ; — tels sont les enseignements qui ressortent du livre de M. Theuriet. Est-ce vraiment la peine de prendre un titre à tendances sociales et un sous-titre à antithèse, pour exposer de semblables nouveautés ?

M. J. Ricard nous montre, dans son roman intitulé *Moumoute* (Calmann Lévy), des types curieux et vivants du monde artistique et du monde financier, dont la plupart, — depuis Moumoute, qui est une fille galante et qui veut être une femme respectable, jusqu'aux banquiers Vallenton et Duclos, depuis Vallenton fils, le peintre sceptique et faible, jusqu'à Gilberte qui aime ardemment tant qu'elle n'est pas aimée et qui, lorsqu'elle l'est, sent son amour se changer en passif dévouement, — s'acharnent obstinément à gâcher leur vie, et y parviendraient mieux encore si l'inéluctable besoin de vivre ne faisait passer sur la manière dont on vit. Le livre de M. J. Ricard n'est pas banal. Un talent d'écrivain, de romancier et de penseur s'y affirme. Il mérite d'être distingué et retenu dans le flot jaune et bleu des romans qui passent.

J'en dirai autant de *Charité*, par M. Pierre Maël (P. Ollendorff). Cette peinture des mœurs et des sentiments bretons est, comme pittoresque et fidélité, très remarquable. Les caractères du pêcheur Gildas, de la petite Le Mouël, qu'il aime si longtemps sans le savoir, de la mère Anne, du recteur de la paroisse, l'abbé Kéradier, de l'homme de lettres Pierre de Trémour, de Loubascou, le Gascon vantard, tous ces personnages de cette naïve et rude idylle sont bien campés, d'une touche juste et ferme. Il y a bien, par-ci par-là, quelques pages de philosophie sociologico-morale dont l'action se passerait sans désavantage ; encore ces morceaux, pris à part, ne sont-ils pas sans intérêt.

Mais les pages se multiplient et la pile que j'ai là devant moi ne diminue qu'insensiblement. Force m'est donc de ne faire que

mentionner *Bonne Amie* (Ernest Kolb), roman où M. Albert Cim met ingénieusement en parallèle deux caractères féminins opposés et en tire les conséquences extrêmes qu'ils comportent; *L'Assassin malgré lui*, par Pontsevrez (Albert Savine), un des romans d'aventures les plus touffus que j'aie lus depuis longtemps, où les rastaquouères, les coquins et les coquines de tous les mondes volent, espionnent, se prostituent, assassinent, au plus grand bénéfice de deux innocents qui s'aiment et chez qui la vertu est enfin récompensée, tandis que le crime reçoit son dû châtiment chez les autres; *En Beauce* (Comptoir d'édition), par M. Mirepoix, tableau frappant du fanatisme et des aberrations que l'amour de la terre peut produire dans un cerveau de paysanne; *L'Esclandre* (A. Savine), une de ces terribles histoires intimes qui viennent parfois jeter le trouble et le déshonneur dans les familles patriciennes, par Nada, personnalité de la société italienne, nous dit l'éditeur qui, s'il ne nous révèle pas son vrai nom, nous donne, du moins son portrait, en un frontispice à la sanguine; *Chères Amours* (A. Savine), que l'auteur lui-même, M. Achille Maffre de Baugé, appelle l'histoire d'un mauvais rêve, dans laquelle il tente de prouver que l'amour est un mensonge pernicieux avec toute l'ardeur d'un désillusionné de la passion, — pour arriver aux recueils de nouvelles, qui ne peuvent pas, non plus, m'arrêter longtemps.

Un mot d'une amusante collection de monologues et de scènes, en italien, par Giuseppe Gramegna (Torre Annunziata; Giuseppe Maggi; 1 vol. pet. in-4°, édition ordinaire, 1 fr. 25; édition de luxe, 20 fr.). Le titre *Nudo!* dit assez l'esprit du recueil, franchement gai, d'ailleurs, et désinvolte sans indécence. Les illustrations, tirées dans le texte en encres de différentes couleurs, sont également spirituelles et gentiment troussées.

Sous le titre *L'Amour et la Guerre* (P. Ollendorff), M. Paul Perret donne en un volume deux nouvelles passionnelles et patriotiques: *Le Coq basque* et *Carmine*, sur lesquelles je ne me fais aucun scrupule d'emprunter l'appréciation de M. François Coppée, qui lui a fourni la préface. « Ces deux contes, déclare le poète, sont excellents, ou je ne m'y connais pas. Et je m'y connais.

Par ce temps où l'on fait très « long », ils ont une rare qualité, ils sont rapides. En lisant ces pages si concises — et pourtant si nourries, si pleines — je m'étais d'abord souvenu de Mérimée. Eh bien, non ! Ici, la sobriété n'a point de sécheresse et l'éclat n'exclut pas la chaleur. »

Trois récits seulement composent *La Vie sans lutte,* par M. Jean Julien (Bibliothèque artistique et littéraire), trois morceaux remarquables, habilement contrastés, d'un style coloré et ferme, d'une observation aiguë et inflexible, mais qui n'exclut ni l'émotion ni la tendresse. La phthisique de la première nouvelle, dont le titre donne son nom au volume, dans la seconde, *En Seine,* la fille des mariniers, Geneviève, et le naïf amoureux de la maîtresse du peintre Gilmonde, dans la troisième, ne sont assurément pas, entre les autres, des personnages indifférents à l'auteur. Les lecteurs s'intéresseront à tous.

Le nouveau volume de Gyp, *Mariage civil* (Calmann Lévy), est, comme toujours, écrit avec une dextérité merveilleuse, — *wonderfully clever,* disent les Anglais, — mais j'avoue que j'y ai pris moins de plaisir qu'aux deux ou trois derniers. Il y a cependant une fantaisie sur le 14 juillet *(Allons voir la fête !)* et deux scènes mondaines : *Cadeaux de noce* et *Patinage,* qui sont du Gyp du meilleur coin. Mais l'excellence de ces morceaux nous rend difficile pour le reste, et le charmant esprit, dont la devise, à la fois gamine et philosophique, est : « Et puis après ? » met rarement son lecteur dans le cas de distinguer ce qui est très bon de ce qui l'est moins. Aussi je dis comme elle, mais sur un autre ton, plein de confiance : « Et puis, après ? »

La deuxième série de *Sur le Banc,* par M. Maurice Talmeyr, nous arrive avec *Les Possédés de la Morphine,* du même écrivain (E. Plon, Nourrit et Cie). On connaît le puissant talent dont M. Talmeyr dispose pour dramatiser, dans un style chaudement coloré, ses observations et ses souvenirs vrais d'une vérité qui s'intensifie sous sa plume. Ces qualités éclatent ici aussi fortement que dans les précédents volumes, et se soutiennent, sans défaillance à noter, du commencement à la fin.

Expiation, Elles et Nous, Renée, trois récits (A. Savine) d'une

forme un peu surannée, mais où M. Guy de Charnacé met assez de passion et de vérité pour les rendre intéressants, et *L'Angoisse,* arabesques esthétiques et philosophiques (P. Ollendorff), qui témoignent en M. Eugène Bosdeveix le goût de penser et le talent d'écrire, épuisent mon stock d'œuvres proprement dites de fiction.

On peut y ajouter un aimable livre de lectures enfantines intitulé : *Le petit Moi, ou Pierre et son institutrice, M*lle *Conscience,* par André Léo (Maurice Dreyfous). Parmi les livres d'éducation attrayante, qui se multiplient tellement de nos jours, celui-ci est un des plus intéressants et des mieux faits. J'y note en courant cette définition : « Etre riche, c'est prendre et garder pour soi. » Est-ce que Mlle Conscience serait décidément socialiste ?

Comme transition aux ouvrages de poésie pure, rares ce mois-ci, je cite *La Queste du Graal,* proses lyriques de l'éthopée *La Décadence latine,* de Joséphin Peladan (Au salon de la Rose ✠ Croix). Les différents volumes de l'Ethopée ont été, ici et dans les Revues qui ont précédé l'*Art et l'Idée,* étudiés suffisamment lors de leur publication pour que nous n'ayons pas à apprécier à nouveau les morceaux qui composent ce recueil. Il est illustré de la reproduction des frontispices gravés pour l'œuvre et d'une étude au trait pour le portrait du Sar, par Alexandre Séon.

M. André Fontainas publie à la librairie de l'Art indépendant une mince plaquette de vers qu'il intitule *Les Vergers illusoires.* Illusoires sont aussi, trop souvent, les rhythmes et les rimes. L'expression est colorée, l'image audacieuse, la langue sonore; mais les innovations prosodiques ne laissent même pas à la plupart de ces vers le nombre et la cadence d'une bonne prose, et la pensée est parfois, dans sa subtibilité ou son enveloppement, tellement suggestive qu'on ne peut se défendre de la suggestion de son néant.

Plus mince encore est la plaquette de M. Jacques Madeleine : *Brunettes, ou petits airs tendres* (L. Vanier), mais combien je l'aime mieux! La fraîcheur, la gaieté, l'amour, une grâce moderne, mièvre et charmante, infusée dans la vieille ariette française, une langue pure sans archaïsme et des strophes chantantes,

même en l'absence de musique, voilà des qualités modestes, mais réelles, qui valent mieux que les plus tapageuses prétentions.

Comment ne pas ranger parmi les œuvres de poésie la tragédie de *Pélléas et Mélisande* que vient de publier Maurice Maeterlinck (Bruxelles, Paul Lacomblez)? Je suis rebelle aux engouements et j'ai peur qu'on n'ait caressé M. Maeterlinck du pavé de l'ours, en le comparant à Shakespeare. Mais ce drame, qui se passe dans les régions du rêve, comme la *Tempête* et le *Songe d'une Nuit d'été,* est tellement débordant de sentiments humains, se noue et se dénoue par des péripéties tellement humaines, exprime de si navrante et saisissante façon l'incurable misère humaine, qu'il faut admirer sans réserve l'étrange et indéniable puissance du dramaturge flamand.

Entre le roman et l'histoire, mais beaucoup plus près de celle-ci, se place le livre de M. B. Zeller sur *Claude de France* (P. Ollendorff). L'arrangement en est artistement disposé, les événements, pour romanesques qu'ils paraissent, en sont cependant d'une exactitude scrupuleuse, dans l'ensemble et dans les détails, non moins que les descriptions comme celle des « Joutes aux Tournelles ». Cette époque où Claude de France, fille d'Anne de Bretagne, traverse le règne de Louis XII comme femme du dauphin, et celui de François Ier comme reine de France, et où la veuve de Louis XII, la reine douairière, Marie Tudor, sœur de Henri VIII d'Angleterre, épouse l'ambassadeur anglais, lord Suffolk, présente à l'historien conteur des sujets merveilleux. M. B. Zeller en a tiré le parti le meilleur. On voit bien qu'il a de qui tenir : c'est un historien de race.

Sous le titre *Nobles et noblesse* (A. Savine), M. de Nimal réunit tous les documents, racontars, brocards et lardons qu'il a pu trouver tendant à jeter le discrédit sur les mœurs de la noblesse française depuis la féodalité. Il en résulterait qu'il n'est guère de noble dont les veines ne roulent des gouttes de sang de laquais. Était-il bien nécessaire d'accumuler tant de preuves, d'autorité diverse, pour aboutir à la constatation d'un fait chroniqué et chansonné des milliers de fois?

La librairie Plon met en vente les tomes trois et quatre de l'*Histoire des Papes depuis la fin du moyen âge*, par le Dr Louis Pastor, professeur à l'Université d'Innsbrück. Ces deux volumes vont du pape Pie II, en 1458, au pape Sixte IV, mort en 1484. Le simple rapprochement de ces dates donne une idée des proportions du plan général. N'ayant pas été mis à même de voir les deux premiers volumes, je ne puis apprécier l'ensemble de la publication ; mais il est facile de reconnaître, dans ce que j'ai vu, l'abondance des matériaux dont s'est entouré l'auteur allemand, son soin à consulter et à discuter les opinions des historiens qui l'ont précédé, et aussi le talent remarquable du traducteur, Furcy Raynaud.

Je ne sais à quel moment le Dr Louis Pastor arrêtera son *Histoire des Papes,* mais s'il poussait jusqu'aux jours contemporains, il trouverait sa besogne presque faite dans le livre que M. Boyer d'Agen publie sous ce titre : *Léon XIII devant ses contemporains* (Tolra, 112 *bis,* rue de Rennes, « Bibliothèque des petits polémistes »). Une biographie assez étendue et rédigée avec le talent qu'on connaît à M. Boyer d'Agen précède une suite de consultations sur Léon XIII signées Blowitz, Barrès, R. Bonghi, G. Rovio, Canovas del Castello, Emilio Castelar, Crispi, de Gubernatis, A. Leroy-Beaulieu, Emile Ollivier, Jules Simon, F. Melchior de Vogüé, etc.; puis viennent des appendices documentaires et bibliographiques; enfin le livre est illustré de trois portraits de Léon XIII, dont l'un, en frontispice, est une des reproductions si fines du beau tableau de Th. Chartran, qui se vendent en différents formats, en noir ou en couleurs, sous le nom d'édition internationale, 6, rue du Regard.

Revenant à la librairie Plon, nous y trouvons une étude du comte de Cosnac (Gabriel-Jules), sur *Mazarin et Colbert* (2 vol. in-8°). Par une innovation, qui a, sans doute, des avantages, mais qui a aussi l'inconvénient de couper de place en place le récit, les pièces justificatives sont distribuées en appendices à la suite de chacun des chapitres auxquels elles se rapportent. Le titre de ce savant et consciencieux ouvrage, quoique très juste,

demande à être interprété, parce qu'il pourrait être compris à faux. Il ne s'agit point de l'histoire de Mazarin et de celle de Colbert, ni d'un parallèle entre les deux hommes d'État : l'objet de l'étude de M. de Cosnac se rapporte « uniquement au point de rencontre historique entre Mazarin et Colbert, alors que l'un terminait la seconde période de sa carrière, tandis que l'autre commençait la première période de la sienne ». Dans ces limites, qui paraissent assez étroites, M. de Cosnac a su trouver la matière de deux volumes nourris de faits; faits de détail, pour la plupart, sans doute, mais tous intéressants et utiles à achever la peinture des hommes et des choses du temps. Il y mêle des vues particulières sur l'état social, sur la conduite du gouvernement et sur la mission de la noblesse, qu'on peut ne pas partager, mais qui n'en dénotent pas moins chez l'auteur un vrai cerveau d'historien, propre aux généralisations, aux inductions et aux théories, et fort supérieur à ces machines à compiler, à cataloguer, à classifier et à citer, que les Allemands ont prétendu nous faire prendre pour l'idéal.

Ce n'est point, certes, de l'école allemande que relève M. A. Bardoux, dont le volume sur *La jeunesse de Lafayette* vient de paraître (Calmann Lévy). Non pas qu'il dédaigne les documents, ou qu'avant de les consulter il ait « son siège fait », comme les historiens à la Vertot. Loin de là, il puise aux sources et est exact scrupuleusement. Mais il est, de plus, vivant, et cette vie qu'il donne aux scènes qu'il raconte et aux personnages qu'il évoque, il en jouit pour son compte, appréciant les choses et les hommes, les voyant sous un angle qui lui est personnel, et tirant de ce spectacle, pour le bénéfice du lecteur, des conclusions et des leçons. Ce volume suit Lafayette dans la première partie de sa carrière seulement, de 1757 à 1792. L'auteur nous promet de ne pas l'abandonner là. Cette promesse est faite pour nous plaire et nous espérons que M. Bardoux ne poussera pas son éloignement des procédés de l'érudition germanique jusqu'à nous priver, dans le volume final, d'une table analytique ou d'un index général. Il n'y en a pas trace dans celui-ci. C'est déjà regrettable; mais il serait lamentable tout à fait et irrémissiblement qu'un ouvrage

historique de cette valeur se terminât sans un appareil de références absolument nécessaire, et dont les savants et les érudits français ont su faire le meilleur usage bien avant qu'il n'y eût une « science allemande », comme on dit grotesquement.

Je me garderai bien de ne pas signaler ici l'apparition de deux nouveaux volumes de *la Vie privée d'autrefois,* cette série, si intéressante et si précieuse, que M. Alfred Franklin poursuit avec un zèle infatigable et une érudition à laquelle n'échappe rien : l'un de ces volumes est consacré aux médecins et complète l'étude sur les médicaments, précédemment parue; l'autre a pour titre particulier : *Écoles et Collèges;* elle présente un intérêt tout spécial à une époque où les questions d'éducation préoccupent plus que jamais les esprits (E. Plon, Nourrit et Cie).

Ceci m'amène à dire un mot d'un ouvrage dû à un confrère de M. A. Franklin en paléographie, M. Ferdinand Lot, sur l'*Enseignement supérieur en France* (H. Welter). En étudiant ce qu'est notre enseignement supérieur et ce qu'il devrait être, M. F. Lot dresse un réquisitoire passionné contre l'organisation et la conception de l'enseignement en France, en même temps qu'il n'a pas assez d'éloges pour les institutions allemandes. Qu'il y ait du vrai dans ses blâmes comme dans ses louanges, je n'y contredirai certes pas. Mais l'esprit d'imitation est funeste, surtout quand il va à se modeler sur un ennemi. Germaniser l'âme française ne me paraît pas être le but à viser. Développer et perfectionner les qualités de sa race en les équilibrant et en les coordonnant vaut mieux, je crois, que de demander aux voisins une règle de conduite et de rapporter de chez eux, en guise de panacée, quoi? — le culte de la philologie et le dédain du style! M. F. Lot est une preuve vivante que la philologie est cultivée ailleurs qu'en Allemagne, et je peux bien lui dire que, s'il n'avait pas en même temps du style, toute sa philologie serait impuissante à lui inspirer des livres de polémique comme celui-ci et à lui attirer des lecteurs.

Un médecin, qui aime les longues vacances et emploie celles qu'il se donne libéralement à courir le monde en observateur, M. le Dr E. Guibout, publie, chez l'éditeur Masson, la dixième

série de ses souvenirs de voyage *(les Vacances d'un médecin)*. La Suisse, l'Italie, la Belgique, la Bavière, des scènes et des paysages de France fournissent la matière de ces causeries, semées de réminiscences historiques, d'anecdotes personnelles et de réflexions doucement bourgeoises et réactionnaires.

Robida, artiste-écrivain, continue son exploration de la France pittoresque par la *Touraine,* ce classique « jardin » (Librairie illustrée; in-4°). J'ai dit, à propos de la *Normandie* et de la *Bretagne,* la beauté et l'intérêt de cette publication. Ces volumes, ornés de lithographies à pleine page comme on n'en faisait plus depuis longtemps, et de dessins dans le texte d'un sentiment spirituellement artistique, qui éclaire et ne dénature pas la vérité, réunissent tout, charme d'un texte instructif et gai, régal des yeux, beauté typographique, bon marché surprenant, et cet attrait suprême de la patrie amoureusement décrite et représentée dans la variété de ses paysages, la grandeur de ses souvenirs et les merveilles de ses monuments.

Tous ces mérites — ceux des arts graphiques exceptés, — nous les retrouvons dans le livre de MM. A. Cloüard et G. Brault : *Tro-Breiz,* ou Tour de Bretagne (librairie Fischbacher). Ce pèlerinage de deux Bretons à travers la Bretagne, de Vannes à Brest et de Brest à Saint-Brieuc, est ravissant à suivre en ces pages sincères où se reflète leur âme de patriotes et de poètes. Chemin faisant, ils recueillent les légendes et les enchâssent dans leur récit. Les unes sont presque ignorées, les autres, plus connues, reprennent, sous leur plume, une originalité et une fraîcheur que donne l'observation personnelle aux choses mêmes dont l'aspect nous est le plus familier. Un trait caractéristique à noter dans la composition de ce livre, c'est que les auteurs n'y ont pas fondu leur collaboration : ils procèdent par morceaux juxtaposés dont chacun est signé de l'initiale de l'écrivain auquel il est dû : c'est M. Cloüard seul qui est responsable pour toute la relation du voyage de retour, depuis Brest jusqu'à Saint-Brieuc.

Ne terminons pas cette revue des descriptions pittoresques ou savantes de la patrie française sans signaler les études du prince Roland Bonaparte sur les *Variations périodiques des glaciers*

français (Chamerot et Renouard), publiées d'abord dans l'Annuaire du Club alpin français pour 1890, et dont l'auteur a fait faire un tirage à part. Il y a là des observations dont les simples touristes, non moins que les hommes de science, apprécieront l'utilité.

Ne peut-on pas rattacher aussi à la géographie de la France ce gentil livre où M. Aristide Couteaux nous mène *Chez les Bêtes* de nos plaines et de nos forêts? Ces « Souvenirs et réflexions d'un vieux chasseur » (Maurice Dreyfous) sont précédés d'une préface de M. G. de Cherville, où le célèbre et charmant écrivain sportsman donne au conteur des éloges précieux, autrement autorisés que ne pourraient l'être les miens. Qu'il me suffise d'y renvoyer, en avertissant que, toutes proportions gardées, il le compare à Toussenel.

M. Aristide Couteaux ne craint pas de soulever et de résoudre à sa manière la question de l'âme, ou plutôt de l'intelligence des bêtes. C'est que la philosophie, et particulièrement la psychologie, se mêle à tout, domine tout ce qui tombe sous le sens humain. De là le grand intérêt qui s'attache aux travaux comme ceux de M. A.-Ed. Chaignet, l'historien de la *Psychologie des Grecs,* dont la maison Hachette met en vente le troisième et le quatrième volume (in-8°). L'un est consacré à la psychologie de la Nouvelle Académie et des Écoles éclectiques; l'autre contient le livre premier de l'histoire de la psychologie dans l'École d'Alexandrie et s'occupe particulièrement de Plotin. Un cinquième et dernier volume, promis à brève échéance, traitera des derniers représentants de l'École alexandrine, et renfermera les conclusions de l'œuvre entière. Je l'attends pour en parler plus au long.

Si, dans l'ordre des faits matériels, les découvertes et leurs applications se multiplient, on n'invente guère dans l'ordre des idées. Ce n'est pas à Manès que l'on doit la première théorie dualiste de l'univers; les manichéens ont disparu, mais non pas le système. M. A. Alhaiza l'a repris, remanié et accommodé aux besoins de l'esprit moderne dans son *Catéchisme du dualiste,* essai de synthèse physique, vitale et religieuse (Georges Carré), qui est la seconde édition, revue et corrigée, du *Catéchisme natura-*

liste, paru en 1889 à Bruxelles sous le nom de Jean Chambon. L'auteur s'efforce de synthétiser les données de la science et de montrer leur accord avec l'antique croyance à deux principes distincts, éternellement en conflit au sein de l'Univers. Qu'il y réussisse ou non, l'entreprise est grandiose et ne saurait manquer de plaire aux esprits en quête de vérité.

L'édition critique des Grands Écrivains de la France, dirigée par M. Ad. Regnier, est arrivée au bout d'une longue et importante étape avec le neuvième et dernier volume des œuvres de La Fontaine (Hachette et Cie, in-8°). On y trouve les écrits, en vers et en prose, les moins connus du Bonhomme, sa correspondance, notamment. Mais son grand intérêt pour nous c'est, au commencement, une note bibliographique aussi complète et compréhensive qu'on peut le désirer, et, à la fin, une table alphabétique des noms propres, qui constitue un bon index, quoique un peu restreint.

Le XVIIe siècle a fourni matière à quelques études biographiques et critiques, Ainsi, M. Paul Janet a enrichi la série des grands écrivains français d'un volume sur Fénelon (Hachette et Cie). Le philosophe moderne était bien fait pour parler comme il convient du prélat qui, pour avoir vécu au siècle de Louis XIV, n'en est pas moins, par bien des traits de son esprit, « vraiment libre et vraiment ouvert », « un de nos contemporains ». Cette biographie comptera parmi les meilleures de cette excellente collection.

M. A. Liéby, qui sait bien que les sources intarissables sont celles où l'on puise toujours, s'en prend au grand *Corneille* et nous donne des « Études sur le théâtre classique », où il s'attache uniquement à étudier les œuvres en elles-mêmes et dans leurs sources immédiates, en laissant de côté tout ce qui concerne l'*historique* de chaque pièce. Il y procède avec une extrême précision de méthode. Les étudiants qui sauront ce que M. Liéby a écrit sur *Le Cid*, *Horace*, *Cinna*, *Polyeucte*, *Nicomède* et le *Menteur* (Lecène, Oudin et Cie) n'auront plus guère rien à apprendre à ce propos, et les gens du monde qui l'auront lu s'émerveilleront d'avoir tant appris en un sujet qu'ils croyaient connaître si bien.

De la tragédie, M. Victor Fournel nous conduit à la comédie. Dans son premier volume sur *Le Théâtre au* XVIIe *siècle* (Lecène, Oudin et Cie), il étudie successivement la comédie avant Molière, les types de la vieille comédie, Molière et la comédie contemporaine de Molière, enfin les successeurs du grand poète comique : Boursault, Baron, Brueys et Palaprat, Dufrény, Regnard, qu'il appelle « un cadet de Molière », et Dancourt. On sait quel esprit bien informé, fin et pénétrant, M. V. Fournel apporte à ses travaux de critique et d'exploration littéraire. Ces qualités si personnelles, jointes à une manière d'écrire le français qui se ressent des fréquentations intellectuelles de l'auteur et à une entente artistique de la composition, font de ce livre un de ceux qu'on lit avec tant de plaisir et de profit qu'on veut, après les avoir lus, les garder toujours sous la main.

M. Auguste Ehrhard nous fait sauter deux siècles et nous jette en pleine modernité avec *Henrik Ibsen et le Théâtre contemporain* (Lecène, Oudin et Cie). « L'éducation artistique d'Ibsen et l'évolution du drame au XIXe siècle sont deux phénomènes parallèles, » dit-il. De là le plan de son livre, un peu touffu et un peu confus. Partout il s'efforce de montrer l'influence de l'ambiance littéraire sur les manifestations du talent d'Ibsen, et comment ce talent si vigoureux s'en dégage et en émerge, sans jamais, pourtant, en sortir tout à fait. En même temps il voit dans Ibsen le régénérateur du théâtre, celui vers qui, dans un avenir prochain, les auteurs, les directeurs, le public, tout le monde se tournera, pour lui demander le germe de créations nouvelles qui feront triompher dans toute l'Europe « un drame substantiel et suggestif, à la forme à la fois classique et moderne ». Ce qu'il y a de plus clair en tout cela, c'est que M. Ehrhard nous donne le premier l'analyse intelligemment faite de chacune des pièces d'Ibsen ; et c'est aussi ce qu'il y a de plus utile et de plus intéressant. Personne ne dira que c'est peu.

C'est à la tendance très louable d'un esprit cultivé et chercheur que cède M. Gustave Chatenet, en publiant ses *Études sur les poètes italiens* (Fischbacher). Il est bon de se tenir en communication avec ses voisins, et c'est un service que de mettre à

la portée du public français les belles œuvres des littératures étrangères. M. Gustave Chatenet choisit bien, d'ailleurs : Dante, Pétrarque, Alfiéri sont, à des degrés divers, de grands poètes ; Ugo Foscolo n'est pas une figure banale, et le médecin poète, Giovanni Meli, populaire en Sicile, mérite d'être connu partout. Malheureusement, l'exécution de ces intentions méritoires est faible, pour ne rien dire de plus. La prose et les vers de M. G. Chatenet nous montrent, sans doute, ce dont il est capable, mais sans nous faire entrer bien avant dans l'intimité des poètes qu'il a pris à tâche de nous présenter.

Une intéressante monographie de la *Manufacture nationale des Gobelins,* avec de nombreuses reproductions de tapisseries, par M. E. Gerspach, administrateur de la manufacture (Ch. Delagrave, in-8°), donne sur ce grand établissement tous les renseignements historiques et techniques qu'il importe de savoir. On trouvera, dans les pièces annexées, quelques notes particulièrement curieuses sur le commerce des tapisseries au XVIIe siècle.

Il me reste encore à mentionner certains ouvrages qui, comme le précédent, ne peuvent se grouper en genres, puisque chacun d'eux, ou à peu près, en représente un à lui seul. Tel est le beau traité de l'*Équitation moderne,* par un officier de cavalerie (Librairies-Imprimeries réunies, in-4°), premier volume de l' « Encyclopédie des Sports » publiée sous la direction de Philippe Daryl, autrement dit M. Paschal Grousset. Couverture en couleur, nombreux dessins pittoresques et techniques, texte clair, lucide, bien ordonné, où M. le comte de Contades trouvera tout un chapitre à ajouter à sa *Bibliographie sportive,* rien ne manque à cet ouvrage pour le rendre attrayant et utile, non pas même un vocabulaire abrégé d'équitation, que je recommande à tout bon jeune homme enclin à poser pour l'amateur.

La nouvelle publication de M. Ris-Paquot, le *Livre du Bourgeois campagnard* (Henri Laurens, in-8°), touche par plus d'un côté à la vie sportive. Habitation, jardinage, culture, basse-cour, ferme, animaux, chasse, pêche, plaisirs divers, tels sont les sujets sur lesquels l'auteur donne tour à tour des notions précises et justes, illustrées de plus de 350 figures, et suivies d'une table

analytique commode à consulter. Ce sont d'excellentes leçons de choses à l'usage des grandes personnes.

En voici de non moins bonnes à l'usage des enfants. L'auteur, Mme F. Dupin de Saint-André, les réunit sous ce titre : *Ce qu'on dit à la maison,* et prévient qu'elles « ne se trouvent pas dans Noël et Chapsal » (J. Hetzel et Cie). Oui et non, Je ne sais pas, Ça ne fait rien, Ce n'est pas juste, Je ne le ferai plus, A chacun son tour, Jamais de la vie, Quand nous serons grands, une cinquantaine d'autres locutions de ce genre, que les enfants répètent ou entendent répéter chaque jour à la maison, servent à Mme Dupin de Saint-André de texte à aimables leçons données d'ordinaire sous forme d'anecdotes, et si bien appropriées à l'intelligence des petits que les vieux se sentent réjouis et rafraîchis en les lisant.

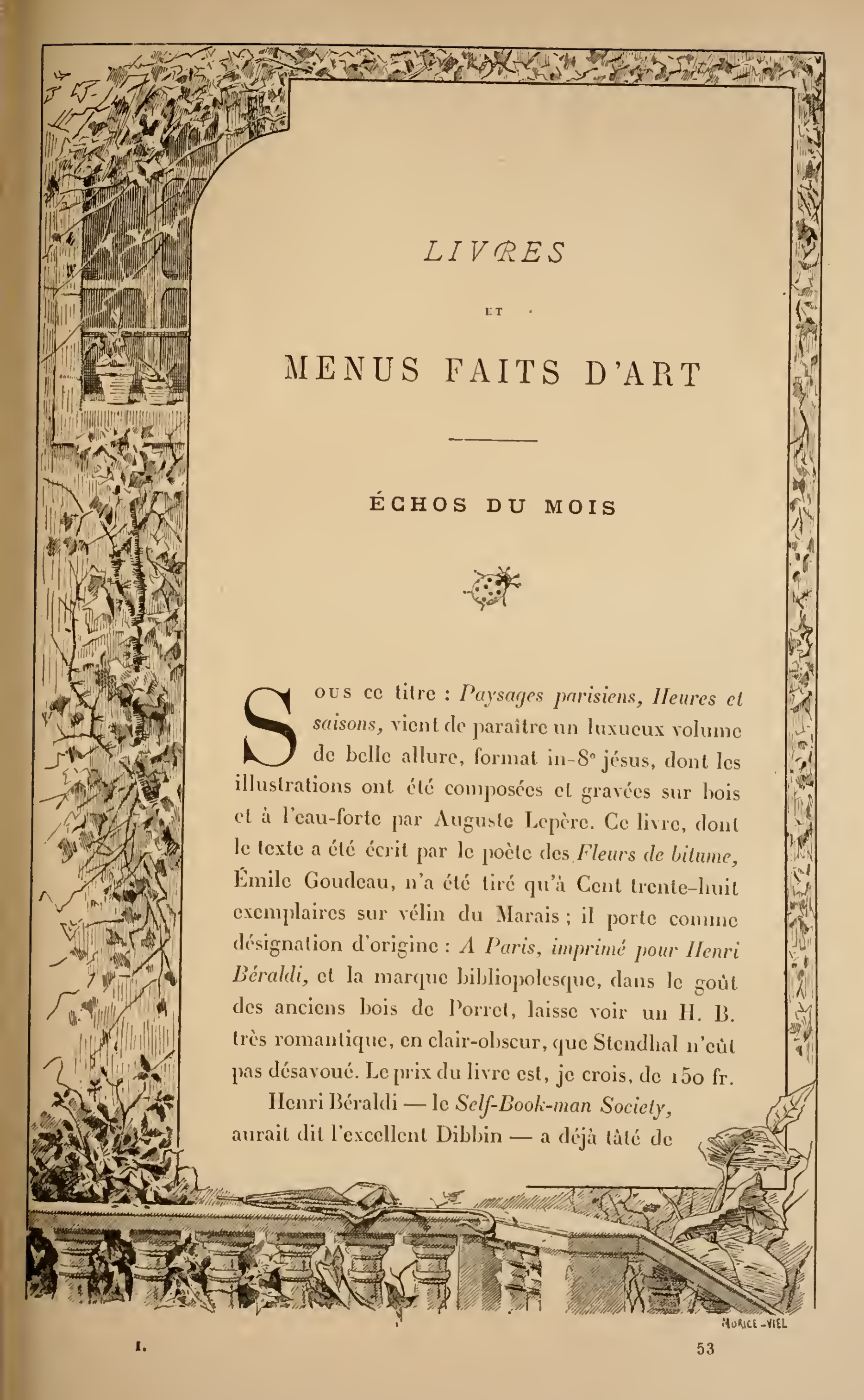
Il n'en est pas tout à fait de même de l'*Histoire des expressions populaires relatives à l'anatomie, à la physiologie et à la médecine,* par M. Édouard Brissaud (G. Masson). Les petits n'ont rien à y voir. Mais, bien qu'il destine son livre spécialement aux jeunes gens qui commencent leurs études médicales, je crois que les gens du monde s'y plairont autant et n'en tireront pas moins de profit. Le passage de l'avertissement donne l'idée juste de ce que le Dr Brissaud a voulu faire et de ce que, en somme, il a fait : « Les expressions populaires sont scientifiques ou l'ont été. Leurs étymologies, leurs transformations, leur histoire tout entière, le prouvent surabondamment. Il n'est pas plus difficile de les réhabiliter que de démontrer l'inutilité et même l'inanité de tant de noms en *us* qu'une langue qui se respecte devrait rayer de son vocabulaire. » Il n'y a qu'à applaudir des deux mains et à souhaiter que cette doctrine linguistique se propage dans le corps médical.

Je fais un souhait opposé pour la réforme orthographique proposée par M. Jaq Giro, dans sa brochure *Le Français, langue universelle par la simplification de l'orthographe* (ancienne Maison Quantin). On me fera difficilement croire qu'en écrivant *q je çoa* au lieu de *que je sois*, et autres monstruosités analogues, on se fera comprendre sans difficulté de « quarante millions de lecteurs ». Qu'on me ramène au Volapük !

J'ai eu l'occasion, l'année dernière, de signaler avec éloge la publication trilingue (français, anglais, allemand) de M. F. de Szczepanski, intitulée *Bibliotheca polytechnica*. Le même bibliographe donne aujourd'hui, sur le même plan, une nouvelle plaquette où les écrits sur l'électricité sont classés méthodiquement : *Bibliotheca electrotechnica* (Saint-Pétersbourg et Leipzig, et à Paris, chez Ch. Renwal et C°). Je trouverais même que la multiplicité des divisions nuit à la facilité des recherches, si ce catalogue n'était suivi d'une liste des noms d'auteurs renvoyant à la page où ils sont cités. De semblables travaux demandent de patientes recherches et un esprit méticuleusement exact ; ils sont, en outre, de la plus grande utilité. C'est rendre service à tous que d'encourager ceux qui s'y livrent en les faisant connaître à ceux qui peuvent en profiter.

B.-H. Gausseron.





LIVRES

ET

MENUS FAITS D'ART

ÉCHOS DU MOIS

Sous ce titre : *Paysages parisiens, Heures et saisons,* vient de paraître un luxueux volume de belle allure, format in-8° jésus, dont les illustrations ont été composées et gravées sur bois et à l'eau-forte par Auguste Lepère. Ce livre, dont le texte a été écrit par le poète des *Fleurs de bitume,* Émile Goudeau, n'a été tiré qu'à Cent trente-huit exemplaires sur vélin du Marais ; il porte comme désignation d'origine : *A Paris, imprimé pour Henri Béraldi,* et la marque bibliopolesque, dans le goût des anciens bois de Porret, laisse voir un H. B. très romantique, en clair-obscur, que Stendhal n'eût pas désavoué. Le prix du livre est, je crois, de 150 fr.

Henri Béraldi — le *Self-Book-man Society,* aurait dit l'excellent Dibbin — a déjà tâté de

l'estampe en tant qu'éditeur privé ; il se propose aujourd'hui de lancer à très petit nombre, pour le *gratin* des Bibliophiles, une série d'opuscules sur Paris, tous diversement présentés. Il doit bientôt nous donner — en échange de vignettes de Baudry gravées par Robert — un *Paris qui consomme,* par Pierre Vidal, puis *l'Ouvrière,* de Louis Morin, et peut-être d'autres monographies parisiennes intéressantes. — L'ouvrage qui vient de se faufiler discrètement dans la circulation bouquinière offre certainement l'aspect d'un bon volume, avec un je ne sais quoi qui rappelle Edmond Morin, l'ancien croquiste aigu de la vie parisienne, qui avait comme une névrose élégante de *Froufrou* dans l'indépendance de son crayon. Ce joli livre ne me satisfait cependant pas entièrement ; si j'en prise tour à tour l'esprit du texte de Goudeau, la solidité du papier, l'exquisité des gravures sur bois du charmant peintre-graveur Lepère, je ne puis m'empêcher de protester contre la grosseur du caractère typographique, d'un œil trop fort pour le large interlignage adopté, de m'insurger contre la hauteur de page qui semble trop carrée, et surtout contre l'habillage des bois qui donne une typographie horriblement hachée avec des mots mal coupés, des brisures de lignes inharmonieuses. Le texte, dans un livre de luxe, doit épouser amoureusement les bois, et, à cet effet, deux tirages successifs s'imposaient ici : celui des gravures d'abord sur le bois même, puis celui du texte assez habilement disposé pour mordre par place sur les ciels ou les terrains, au lieu de s'étrangler piteusement dans les échancrures des bois gravés. Béraldi a commis là une erreur que je lui signale par esprit de modernisme ; il faut, sans compter, faire mieux que ses devanciers ; avec les bibliophiles, l'argent intelligemment jeté par la fenêtre rentre presque toujours par la porte.

Ceci dit, ce livre mérite d'être couvert de fleurs... en mosaïque et paré pour l'avenir. Les gravures sur bois de Lepère sont incomparables ; j'aime moins toutefois ses eaux-fortes un peu vieillottes d'aspect et qui sentent trop la manière des anciens graveurs qui fréquentaient, il y a vingt ans, chez Cadart et chez Lesclide.

Ma critique, du reste, est bien désintéressée. Il est assuré que les Cent trente-huit exemplaires de *Paysages parisiens* ont tous

aujourd'hui un propriétaire et que le volume fera prime. Mais c'est un plaisir de se sentir les mains pleines de vérités et d'en *champoingner* la tête de ses confrères; tant pis si je défrise H. B. J'aurai toujours l'occasion, par la suite, de le passer au petit fer de l'éloge et de lui coller sur le front une glorieuse coiffure à *la girafe*.



Après avoir inspiré les musiciens, *le Rêve,* ce roman étrange de Zola où le maître a mis tant de poésie chaste et mystique, tente maintenant le crayon du dessinateur. L'éditeur Flammarion met en vente, en séries hebdomadaires, une nouvelle édition in-8° de cet ouvrage, illustrée par *Carloz Schwabe*, que nos lecteurs connaissent bien d'après son délicieux frontispice de *l'Art et l'Idée.*

Rien n'est curieux comme les dessins qui accompagnent le texte de Zola, et qui sont une véritable révolution dans l'art de l'illustration. L'artiste ne s'est pas seulement appliqué à fixer par des dessins les principales scènes du roman ; il a cherché à commenter, par des compositions fantastiques qui font vagabonder l'imagination, la pensée intime de l'écrivain, et il a bien réussi à produire une œuvre vivante qui s'identifie avec celle de Zola en la commentant d'une manière troublante.

Tous ceux qui ont lu *le Rêve* devront le relire dans la nouvelle édition illustrée ; ils y trouveront des impressions profondes qu'ils n'avaient pas éprouvées à la première lecture, et ils y puiseront des sujets de rêverie qui ouvriront à leur imagination des horizons sans fin.



Un jeune relieur de très grand talent et qui est appelé à se créer une place considérable dans la bibliopégie décorative de cette fin de siècle, M. Charles Meunier, 35, rue Mazarine, vient de publier un *Missel romain* de format in-16 carré, dont il a composé avec un goût charmant et une rare ingéniosité tous les encadrements de pages. Ce livre de prières, imprimé par Crété, de Corbeil est fort beau et de prix modéré, même sur chine ou sur

japon. Ce m'est un plaisir de le signaler à tous ceux qui cultivent la bibliophilie sacrée.



Les œuvres inédites de Victor Hugo viennent de s'enrichir d'un volume extraordinairement intéressant, intitulé *En voyage, France et Belgique*. Je me propose d'en parler le mois prochain, au cours d'un article sur *Victor Hugo voyageur et dessinateur*, qui sera illustré de nombreux croquis inédits du maître.



Autographes. — On a vendu dernièrement, à la salle des ventes, une importante collection d'autographes. Il est très intéressant de reproduire quelques extraits des pièces qui la composent pour nos lecteurs.

Honoré de Balzac, le romancier, donne dans une lettre des détails sur ses procédés de travail, ses projets, ses difficultés.

Il fait l'énumération des ouvrages qu'il veut faire paraître ainsi que de ceux déjà parus qu'il désire modifier. Il parle de *Séraphita, Eugénie Grandet, César Birotteau, les Chouans* refaits, *la Fleur des prés*, le troisième dixain des *Contes drôlatiques, les Mémoires d'une jeune femme*, « enfin les deux volumes entiers des *Scènes de la vie de province*, qui me restent à publier ». Ce labeur excessif lui fait éprouver une grande fatigue.

« Les travaux de quinze à dix-huit heures par jour emportent tout... J'ai peur d'avoir engagé beaucoup sur mon capital. Ce sera curieux de voir mourir jeune l'auteur de *la Peau de chagrin*... Quant à *l'Histoire de l'Église primitive*, cet immense fleuron de ma couronne... il faut dire adieu à ce bel ouvrage. »

Boissy-d'Anglas, l'ancien conventionnel, écrit, le 20 septembre 1815, à Mme Delamery, née Boissy-d'Anglas, à Annonay. Il parle de la démission de Fouché et du départ des troupes étrangères.

Un sculpteur nommé Canova a demandé une audience au roi de la part du pape. Il l'a obtenue et il lui a dit qu'il venait

chercher les statues que Bonaparte avait emportées de Rome... Le roi n'a pas trouvé la chose convenable, il a dit que tout ce qu'il pouvait laisser prendre, c'était la statue de Napoléon faite par ledit Canova... Il aurait pu ajouter qu'elle serait d'autant plus agréable à Sa Sainteté que B. (Bonaparte) y était représenté avec les habits qu'il avait lorsque le pape l'avait sacré empereur.

Chateaubriand se plaint à Fontanes, le 7 mars 1823, au sujet d'une tragédie de M. Arnault fils, remise à la censure et restée dans les bureaux :

« Il ne faut pas que l'on dise que nous autres, royalistes, nous sommes des Welches et des Visigoths; si les vers sont beaux, toute la police n'y peut rien; et s'ils sont mauvais, ils ne nous feront aucun mal. »

Florian, le fabuliste, adresse d'Anet une curieuse épître à une dame qui n'est pas désignée :

« C'est bien pour le plaisir de vous écrire, madame, que *j'ai pris la plume,* car en vérité, je n'ai rien à vous dire. Je vous ai quittée avant-hier, vous aviés épuisé en une heure de visite toutes les injures qu'on peut me dire, j'avais épuisé tout aussi promptement tous les éloges qu'on peut vous faire, tout est donc fini; mais le cœur ne tarit pas, et je trouverai encore à vous parler sur vous, sur votre aimable franchise, sur votre santé qui se fortifie de jour en jour, sur votre embonpoint qui augmente, sur votre frisure que vous avés embellie, sur votre esprit que vous ne pouvés plus embellir, sur votre méchanceté qui en est au même point que votre esprit. »

Lamennais avant la chute.

Le célèbre écrivain est représenté dans cette collection par une lettre datée de la Chesnais, 28 septembre 1820; elle a trait au deuxième volume de son *Essai sur l'indifférence en matière de religion :*

« Veuillez vous rappeler qu'en combattant, dans mon premier volume, les trois systèmes généraux d'incrédulité, je montre que le principe fondamental de l'hérésie, du déisme et de l'athéisme, est la souveraineté de la raison individuelle; c'est-à-

dire que l'hérétique, le déiste et l'athée soutiennent que la raison particulière de chacun doit être la règle de ses croyances, en sorte qu'ils n'admettent comme vrai que ce qui est démontré à cette même raison, ce qui les conduit au scepticisme universel, qui est l'anéantissement de l'intelligence. »

Litz craint de perdre la raison en déchiffrant de la musique : il parle d'un air joué devant lui par Paganini :

« Voici quinze jours que mon esprit et mes doigts travaillent comme des damnés... Ah ! pourvu que je ne devienne pas fou. »

Il est triste de penser qu'il n'existe pas une *Revue des documents littéraires inédits*, quelles aubaines un tel périodique nous procurerait !

Documents sur Racine. — Un ancien diplomate qui s'est retiré de la carrière depuis quelques années, M. le vicomte de Grouchy, a découvert, il y a un mois environ, dans les cartons d'un notaire parisien, plusieurs documents qui auront la plus grande importance aux yeux des lettrés.

Ces documents concernent Racine, ils se composent de l'acte de mariage du poète, l'inventaire de sa fortune, l'inventaire de sa bibliothèque, etc., etc. Ils serviront enfin à établir dans quelle maison est mort Racine, car deux immeubles se disputent, jusqu'à présent, cet honneur, dans la même rue : le n° 13 et le n° 24.

L'inventaire de la fortune révèle un détail inattendu : c'est que l'auteur d'*Athalie*, que l'on a cru pauvre, était au contraire fort « à l'aise » ; en effet, on trouve mentionné dans ces papiers un prêt de 20,000 livres... à un prince !

Quant à l'inventaire notarié de la bibliothèque, il est encore plus intéressant puisqu'il trouve que Racine n'avait pas *un seul de ses ouvrages* au moment où il est mort.

MUSÉES.

Au musée de Cluny. — Le conservateur du musée de Cluny vient d'acheter :

1° Un lot de superbes étoffes arabes de l'époque byzantine d'Achmed, semblables à celles qui sont conservées dans le trésor de l'église Saint-Sernin, à Toulouse;

2° Une enseigne de coiffeur, en cuivre doré, portant la date de 1507, et représentant Louis XII à cheval, avec cette inscription : *Ludovicus Dei gra. Francorum rex duodecimus;*

3° Une médaille en argent doré, excessivement rare, datée de 1595, et ayant, au revers, une Victoire portant un trophée.

Enfin, la marquise Arconati-Visconti a fait don au musée d'une miniature à l'huile représentant Benvenuto Cellini.

Le directeur du musée Carnavalet a fait récemment d'importantes acquisitions dont voici les principales :

1° Une esquisse d'après nature de David, représentant Marat assassiné; cette esquisse avait été faite pour Marie-Joseph Chénier; elle a été achetée pour le musée à la vente Auguste Vitu; 2° le fameux portrait de Mme de Grignan, peint par Mignard, dont Mme de Sévigné parle fréquemment dans ses lettres; 3° un portrait de Mlle Bertin, marchande de modes de Marie-Antoinette; 4° un superbe portrait de Laya, daté de 1793, peint par Landry; 5° le portrait d'un officier de la Bastille, qu'on suppose être le gouverneur de Launay; 6° enfin un magnifique portrait de Desgenais, médecin en chef de l'armée d'Italie, qui avait été faussement attribué à David.

VENTES.

La vente Alexandre Dumas s'est faite le mois dernier avec succès. Le total s'est élevé à 527,000 fr.

Signalons quelques prix :

Fragonard : Scène galante, 2,900 fr.; Nattier, portrait de jeune femme, 3,700 fr.

Parmi les aquarelles. Meissonier : Seigneur Louis XIII, 4,100 fr.; l'Attente, 3,600 fr.; le Mousquetaire, 6,950 fr.; le Bretteur, 6,910 fr.; Peyronneau, portrait au pastel, 5,600 fr.

Parmi les dessins. Meissonier : Un comte rémois, 3,650 fr.; le Liseur, 5,000 fr.; les Joueurs d'échec, 4,500 fr.; Prudhon :

Rêverie, 2,850 fr.; Apothéose du génie de la peinture, 6,500 fr.; Aminta, 7,100 fr.

A la galerie de la rue de Sèze, on a vendu le mois dernier le panorama de Champigny, qui avait été au préalable fort habilement découpé en une quarantaine de tableaux. L'ensemble a produit 150,000 fr.

Le n° 1, auquel avaient travaillé de Neuville et Detaille et intitulé : le Fantassin blessé (de Neuville), le Clairon de mobiles (Detaille), s'est vendu 11,000 fr.

Par de Neuville : Une sape à Champigny, 7,000 fr.; le Four à chaux, 39,500 fr.; Combat de la Plâtrière, 30,000 fr. Par Detaille : Des tirailleurs du 122e repoussent des Poméraniens, 4,700 fr.; Mort du colonel de La Monneraye, du 122e, 3,600 fr.; Prisonniers allemands, 3,000 fr.; les Brancardiers, 4,700 fr.; la Batterie blanche, 5,000 fr.; les Frères de la doctrine chrétienne relèvent les blessés, 4,900 fr.; Transport de blessés, 3,500 fr.

A la même galerie, la vente de la collection de tableaux de M. A. Bellino a produit 360,000 fr. Quelques prix :

Corot : les Carrières, 22,500 fr,; Daubigny : le Soir, 16,500 fr.; Delacroix : la Mort de Sardanapale, 35,500 fr.; du même : Tigre assis, 23,000 fr.; Diaz : Forêt de Fontainebleau, 19,200 fr.; du même : Nymphe et Amours, 11,000 fr.; Isabey : la Peste à Marseille, 6,000 fr.; Millet : un Parc à moutons, 100,000 fr.; de Nittis : Courses à Longchamp, 6,100 fr.; Rousseau : le Petit-Pont, 34,000 fr.; J. Ruysdaël : Entrée d'un bois 11,500 fr.; Troyon : Avant l'orage, 13,000 fr.; Ziem : Embarquement des émigrés à Marseille, 6,000 fr.; Degas : Danseuses (pastel), 8,850 fr.

La vente de la collection du comte Daupiat s'est faite également avec beaucoup d'entrain. Les tableaux anciens n'ont pas obtenu moins de succès que les modernes. Voici quelques prix :

Boilly : le Bulletin de la Grande Armée, 9,000 fr.; Boucher : la Toilette de Vénus, 9,100 fr.; du même : la Musique, 8,100 fr.;

Drouais : Portrait de la marquise de Pompadour, 8,900 fr, Fragonard : le Printemps, Amours dans les fleurs, 22,000 fr., du même : le Réveil de la Nature, 20.000 fr.; du même : Portrait de Diderot, 16,000 fr.; Greuze : Rêverie, 34,000 fr.; baron Gros : Portrait de femme, 10,100 fr.; Lawrence : Portrait de deux dames, 25.500 fr.; Lépicié : Une halle et une douane, 19,500 fr.; Nattier : Portrait de la marquise de Payanne, 24,100 fr.; du même : Portrait de Mme Victoire, fille de Louis XV, 9,700 fr.; Pater : les Loisirs champêtres, 14,300 fr.; Prudhon : Portrait de Mme Antony et de ses enfants, 25,500 fr., acquis par le musée de Lyon; Hubert-Robert : le Jet d'eau, 19.000 fr.; Watteau : le Bal, 20,200 fr.

Cette vente, qui a été suivie par l'élite des amateurs, a produit un total de 1,234,000 fr.

Dans la vente de la collection Leclanché, qui a été opérée salle Petit, M. le duc d'Aumale a acheté, au prix de 82.000 fr., un important tableau de Filippino Lipi représentant l'histoire d'Esther et d'Assuérus. La proclamation du nom de M. le duc d'Aumale a été saluée par les applaudissements du public. Une *Sainte famille,* de Botticelli, s'est vendue 6,500 fr.; une figure allégorique de la Fidélité, école florentine du xve siècle, 2,650 fr.; un médaillon en faïence de Faenza, offrant en bas-relief un buste de femme, 6,000 francs.

La vente Haro a produit, en chiffres ronds, 558,500 fr. Les principales enchères ont été pour :

Bacchus et Ariane, d'Eugène Delacroix : 4,505 fr.

Robespierre, buste en terre cuite, de Pajou : 3,600 fr.

Les nombreux dessins et études d'Ingres, dont M. Haro père fut l'élève, et ceux d'Eugène Delacroix, dont il fut l'ami intime, ont été adjugés entre 500 fr. et 1,200 fr. pièce.

Le célèbre tableau de Gustave Courbet représentant l'*Atelier du maître,* et le si remarquable tableau d'Eugène Delacroix, la *Mort de Sardanapale,* ont été mis à prix à 100,000 fr. et retirés,

faute d'enchères. L'importance de ces toiles ne les rend logeables que dans les musées ou les grandes galeries.

Parmi les nombreux acquéreurs : MM. Dollus, Claude Lafontaine, Wassermann, Boussod, Braun, Strauss, Martinet, Chiransi, Edouard André, Guadala, comte de Ganay, etc.

A la galerie Petit s'est faite encore la vente d'objets d'art dépendant de la succession de Mme d'Yvon. La dernière journée de vente a donné des enchères particulièrement élevées et a produit 815,438 fr., et la première adjudication, un total de 1 million 380,149 fr. L'enchère la plus importante a été obtenue par un très important et magnifique ameublement de salon en tapisserie de Beauvais à sujets d'après Boucher et Oudry, de l'époque Louis XVI, se composant de deux canapés et de dix fauteuils, qui a été adjugé 222,000 fr. Cet ameublement, nous affirme-t-on, aurait été acquis pour M. Chauchard.

Un autre meuble de salon d'Aubusson, Louis XVI, composé d'un canapé et de huit fauteuils, sujets Huet, a atteint 14,200 fr.; un troisième meuble : un canapé et dix fauteuils recouverts en tapisserie de Beauvais, 37,000 fr.; un meuble de boudoir recouvert en tapisserie d'Aubusson, 15,700 fr.; un bel écran en tapisserie des Gobelins ou de Beauvais, représentant quatre enfants nus jouant avec une corbeille de fruits, 31,000 fr.

Dix panneaux de la Savonnerie, représentant des vases de fleurs posés sur des consoles, ont monté à 37,000 fr.; un mobilier de salon au petit point, partie brodée d'argent, à 30,000 fr. Une belle tapisserie des Gobelins, d'après Watteau et Berain, a été acquise pour l'Angleterre et payée 126,000 fr. par M. Darvis; deux tapisseries de la même suite, *Scapin et les baigneuses* et le *Concert dans un parc,* ont été payées 71,000 fr.

Une suite de six tapisseries des Gobelins du temps de Louis XVI, représentant des scènes de la vie des dieux et des déesses, s'est vendue, la première, l'*Enlèvement d'Europe,* 12,000 fr.; la seconde, l'*Enlèvement de Proserpine,* 12,400 fr.; la troisième, *Vénus sur les flots,* 16,500 fr.; la quatrième, *Bacchus*

et Ariane, 13,000 fr.; la cinquième, *Clythie,* 4,000 fr., et la sixième, *Léda et Jupiter,* 4,000 fr.

On voit à l'énoncé sommaire de ces quelques ventes que l'argent circule encore en France au seul appel des chefs-d'œuvre, et le beau bibelot aussi bien que le tableau de maître augmentent chaque jour de valeur.

PETITES NOUVELLES LITTÉRAIRES

DE L'ÉTRANGER

L'Arte di prendere moglie (l'Art de prendre une femme) est le titre du nouveau volume du célèbre savant italien Paolo Mantegazza, qui vient de paraître à Milan. C'est une étude fort intéressante sur toutes les questions concernant le mariage.

Une traduction allemande du volume d'Emile Zola, *les Romanciers naturalistes en France,* paraîtra prochainement chez la Deutsche Verlags-Anstalt, à Stuttgart, qui a publié aussi l'édition allemande de *l'Argent* et de *la Débâcle.*

A signaler de nouveaux romans d'éminents auteurs allemands : *Hermann Ifinger,* par Adolph Wilbrandt, l'ancien directeur du Burgtheater, à Vienne; *Martha,* par Rudolf Lindau et *Hypathia,* par Fritz Mauthner. Ces romans viennent de paraître chez Cotta, successeurs, à Stuttgart.

Ernst von Wildenbruch, le poète de la cour de l'empereur allemand, comme on le nomme, a fini une nouvelle comédie de la vie à Berlin, *Meister Baltzer* (Maître Baltzer), qui sera représentée vers l'automne sur la scène d'un théâtre berlinois.

Un ouvrage de grand luxe unique en son genre vient de paraître chez la Verlagsanstalt für Kunst-und Wissenschaft, à

Munich. C'est *Caritas,* rédigé par la princesse Ludwig Ferdinand de Bavière, Maria de la Paz, ne contenant que des œuvres de personnages princiers; parmi ceux-ci se trouvent l'empereur Guillaume II, l'empereur François-Joseph, le pape Léon XIII, l'impératrice Frédérick, la reine de Roumanie (Carmen Sylva), la reine d'Italie, le roi de Suède, le roi et la reine de Portugal, la reine-régente d'Espagne, le duc Antoine d'Orléans, le comte Philippe de Paris, beaucoup de princesses de Bavière et d'Autriche. Ce sont des œuvres de poésie, de peinture et de musique qui apparaissent dans l'ouvrage dont le profit est destiné à un but charitable.

Une traduction allemande du nouveau roman de Daudet *Rose et Ninette,* a été publiée dans la revue bimensuelle *Aus fremden Zungen,* rédigée par le célèbre professeur Kuerschner; la traduction vient de paraître en librairie chez la Deutsche Verlagsanstalt, à Stuttgard. — La même revue commence, dans son dernier numéro, la publication de la traduction allemande de *la Débâcle,* de Zola, sous le titre *Der Zusammenbruch.*

On nous prie d'annoncer la formation d'une société de publication sous le titre d'« Union internationale de droit pénal ». Cette Société, qui a son siège à Halle-sur-Saale et à Berlin, entreprend la publication d'un ouvrage considérable, qui s'appellera *la Législation pénale comparée,* et qui paraîtra simultanément en français et en allemand, par les soins de la maison Otto Liebmann, de Berlin. Cette œuvre n'aura pas moins de cinq volumes à 37 fr. 50; soit 187 fr. 50 pour l'ouvrage entier. Le secrétaire du comité de rédaction de l'Union est le professeur docteur von Liszt, de Halle.





TABLE DES CHAPITRES

DU TOME PREMIER DE *L'ART ET L'IDÉE*

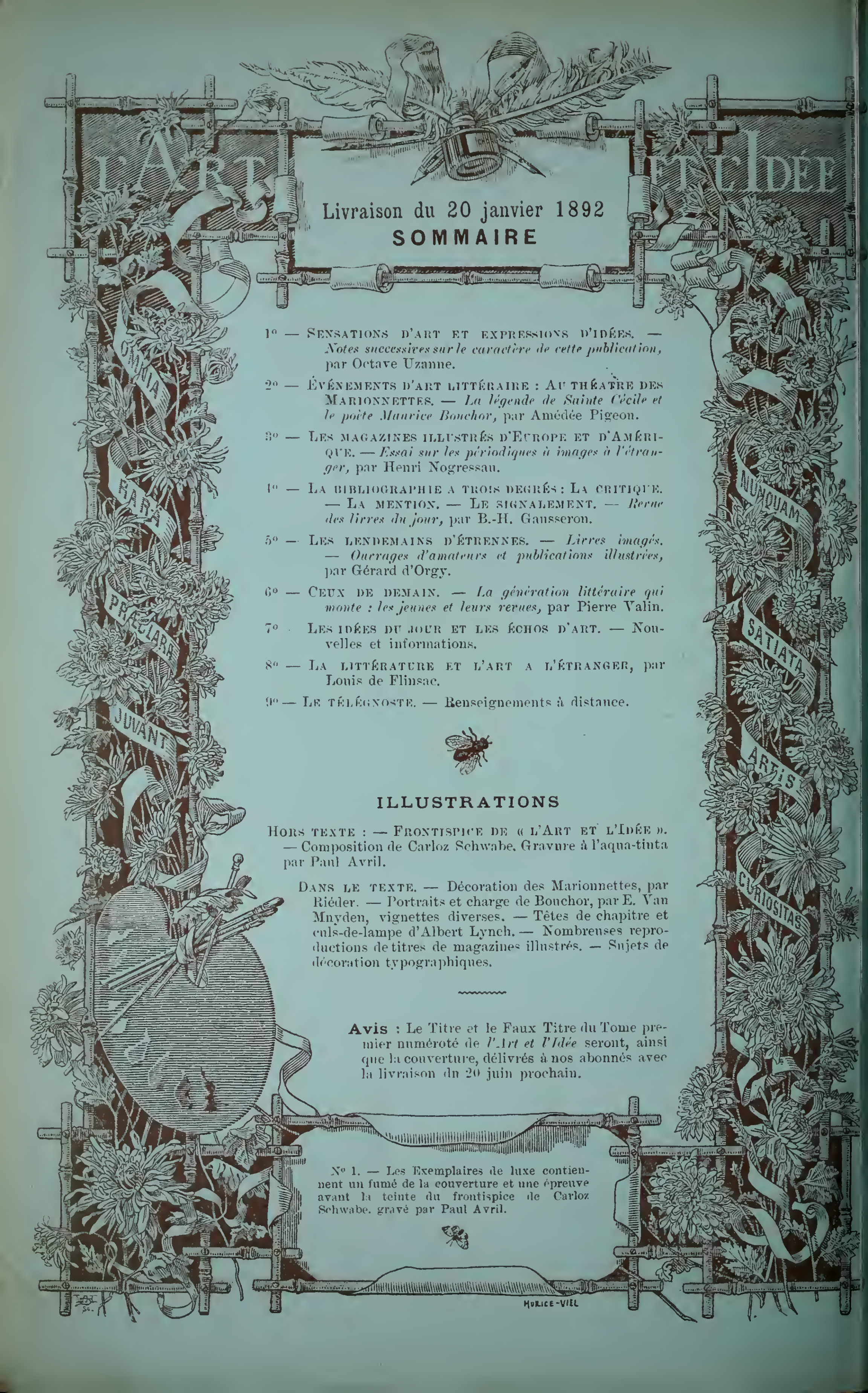
Pages.


L'ART
et
L'IDÉE

TABLE DES GRAVURES HORS TEXTE

FIN DU TOME PREMIER


Rara Juvant
L'ART & L'IDÉE
REVUE CONTEMPORAINE
DU DILETTANTISME LITTÉRAIRE
ET DE LA CURIOSITÉ
PUBLIÉE PAR
OCTAVE UZANNE
PÉRIODIQUE MENSUEL
PREMIÈRE LIVRAISON
20 janvier
PARIS. — DIRECTION : 17, quai Voltaire
(par correspondance).
ADMINISTRATION ET ABONNEMENTS :
Ancienne Maison QUANTIN,
7, rue Saint-Benoît.
1892
N° 1
PRIX DES ABONNEMENTS :
PARIS ET PROVINCE : Un An........ 40 fr.
ÉTRANGER : Un An................. 45 fr.
Vente au Numéro :
LA LIVRAISON sur papier vélin..... 3 fr. 50



Livraison du 20 janvier 1892

SOMMAIRE

ILLUSTRATIONS

Hors texte : — Frontispice de « L'Art et l'Idée ». — Composition de Carloz Schwabe. Gravure à l'aqua-tinta par Paul Avril.

Dans le texte. — Décoration des Marionnettes, par Riéder. — Portraits et charge de Bouchor, par E. Van Muyden, vignettes diverses. — Têtes de chapitre et culs-de-lampe d'Albert Lynch. — Nombreuses reproductions de titres de magazines illustrés. — Sujets de décoration typographiques.

Avis : Le Titre et le Faux Titre du Tome premier numéroté de *l'Art et l'Idée* seront, ainsi que la couverture, délivrés à nos abonnés avec la livraison du 20 juin prochain.

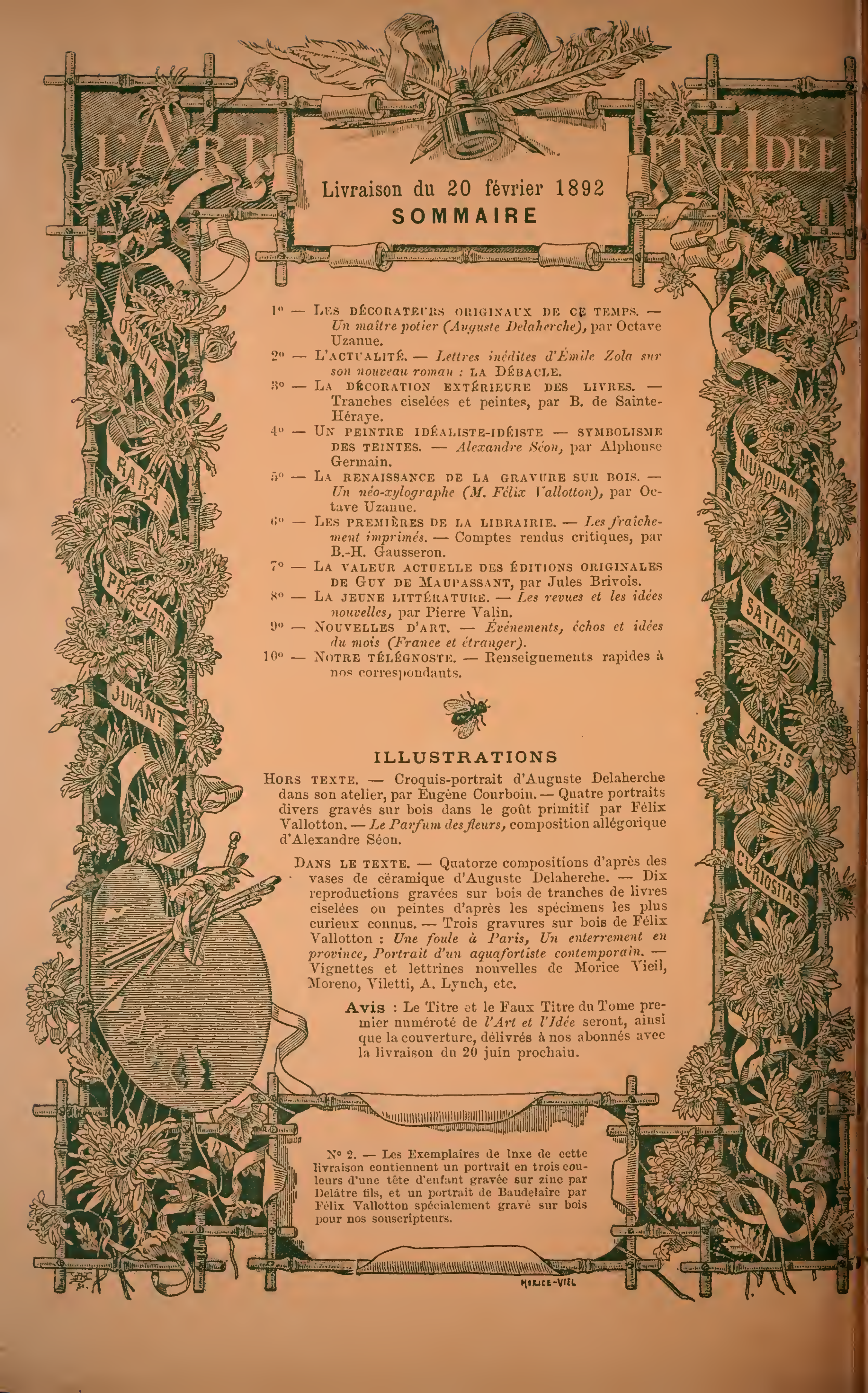
N° 1. — Les Exemplaires de luxe contiennent un fumé de la couverture et une épreuve avant la teinte du frontispice de Carloz Schwabe, gravé par Paul Avril.


AVIS A NOS ABONNÉS
L'Administration de **l'Art et l'Idée** se charge de la direction et de l'exécution artistique d'ouvrages divers, typographies décoratives, dessins sur sujets donnés, reproductions, Ex-Libris, eaux-fortes, portraits, héliogravures, et tous travaux de typographie qui lui seraient confiés par ses Abonnés.
Adresser les demandes à M. Guilleminot, qui fournira les prix et conditions. Ancienne Maison Quantin, 7, rue Saint-Benoît.
RELIURE ARTISTIQUE
S. DAVID
Successeur de son Père
11, rue Mazarine, PARIS
RELIURES PLEINES MODERNES, DEMI-RELIURES, DOS FANTAISIE
Em. TERQUEM, 19, rue Scribe — PARIS
BIBLIOTHÈQUES TOURNANTES
BREVETÉES S. G. D. G
PORTE-DICTIONNAIRE
CHEVALETS
SCRAP-BOOK
Envoi FRANCO du catalogue sur demande
APPUI-LIVRES
RELIURE MOBILE
PRESSE-RELIEUR
Envoi FRANCO du catalogue sur demande
APPUI-LIVRES A COULISSES
Cet article, très élégamment fini, est un complément d'étagère sur une table ou sur un bureau.
AU CHOIX
Noyer
BOIS NOIR
ACAJOU
ENVOI franco contre Mandat-poste
3 MODÈLES EN VENTE :
Modèle A. — Dimensions : longueur, 0m,35 ; largeur, 0m,13. Prix : 10 fr.
— B. — — 0m,40 ; — 0m,15. — 15 fr.
— C. — — 0m,60 ; — 0m,18. — 20 fr.
Envoi FRANCO du catalogue.

Paris. — MAY & MOTTEROZ, libr.-impr. réunies, 7, rue Saint-Benoît. — *Le Directeur-Gérant :* OCTAVE UZANNE.



Rara Juvant
L'ART & L'IDÉE
REVUE CONTEMPORAINE
DU DILETTANTISME LITTÉRAIRE
ET DE LA CURIOSITÉ
PUBLIÉE PAR
OCTAVE UZANNE
PUBLICATION MENSUELLE
DEUXIÈME LIVRAISON
20 février
PARIS. — DIRECTION : 17, quai Voltaire
(par correspondance).
ADMINISTRATION ET ABONNEMENTS :
Ancienne Maison QUANTIN,
7, rue Saint-Benoît.
1892
No 2
PRIX DES ABONNEMENTS :
PARIS ET PROVINCE : Un An........ 40 fr.
ÉTRANGER : Un An.............. 45 fr.
Vente au Numéro :
LA LIVRAISON sur papier vélin..... 3 fr. 50



Livraison du 20 février 1892

SOMMAIRE

ILLUSTRATIONS

Hors texte. — Croquis-portrait d'Auguste Delaherche dans son atelier, par Eugène Courboin. — Quatre portraits divers gravés sur bois dans le goût primitif par Félix Vallotton. — *Le Parfum des fleurs,* composition allégorique d'Alexandre Séon.

Dans le texte. — Quatorze compositions d'après des vases de céramique d'Auguste Delaherche. — Dix reproductions gravées sur bois de tranches de livres ciselées ou peintes d'après les spécimens les plus curieux connus. — Trois gravures sur bois de Félix Vallotton : *Une foule à Paris, Un enterrement en province, Portrait d'un aquafortiste contemporain.* — Vignettes et lettrines nouvelles de Morice Vieil, Moreno, Viletti, A. Lynch, etc.

Avis : Le Titre et le Faux Titre du Tome premier numéroté de *l'Art et l'Idée* seront, ainsi que la couverture, délivrés à nos abonnés avec la livraison du 20 juin prochain.

N° 2. — Les Exemplaires de luxe de cette livraison contiennent un portrait en trois couleurs d'une tête d'enfant gravée sur zinc par Delâtre fils, et un portrait de Baudelaire par Félix Vallotton spécialement gravé sur bois pour nos souscripteurs.



AVIS A NOS ABONNÉS
L'Administration de l'Art et l'Idée se charge de la direction et de l'exécution artistique d'ouvrages divers, typographies décoratives, dessins sur sujets donnés, reproductions, Ex-Libris, eaux-fortes, portraits, héliogravures, et tous travaux de typographie qui lui seraient confiés par ses Abonnés.
Adresser les demandes à M. Guilleminot, qui fournira les prix et conditions. (Ancienne Maison Quantin, 7, rue Saint-Benoît.)
RELIURE ARTISTIQUE
S. DAVID
Successeur de son Père
11, rue Mazarine, PARIS
RELIURES PLEINES MODERNES, DEMI-RELIURES, DOS FANTAISIE
Em. TERQUEM, 19, rue Scribe — PARIS
BIBLIOTHÈQUES TOURNANTES
BREVETÉES S. G. D. G.
PORTE-DICTIONNAIRE
CHEVALETS
SCRAP-BOOK
Envoi FRANCO du catalogue sur demande
APPUI-LIVRES
RELIURE MOBILE
PRESSE-RELIEUR
Envoi FRANCO du catalogue sur demande
APPUI-LIVRES A COULISSES
Cet article, très élégamment fini, est un complément d'étagère sur une table ou sur un bureau.
AU CHOIX :
Noyer
BOIS NOIR
ACAJOU
ENVOI franco contre Mandat-poste
3 MODÈLES EN VENTE :
Modèle A. — Dimensions : longueur, 0m,35 ; largeur, 0m,13. Prix : 10 fr.
— B. — — 0m,40 ; — 0m,15. — 15 fr.
— C. — — 0m,60 ; — 0m,18. — 20 fr.
Envoi FRANCO du catalogue.

EN VENTE

A l'Administration de L'ART ET L'IDÉE

ANCIENNE MAISON QUANTIN

7, rue Saint-Benoît, à Paris

Ou (par correspondance) à la Direction : 17, quai Voltaire

LE LIVRE MODERNE

Revue du Monde littéraire et des Bibliophiles contemporains

Publiée par **OCTAVE UZANNE**

1890-1891

Collection complète des Deux Années de cette Publication

Quatre forts volumes in-8° raisin, sur papier vergé, de 400 pages environ chacun, suivis d'une *Table générale des Matières*, formant supplément d'un cinquième volume. — Prix net : **100** francs. L'année 1890 ou 1891 séparément : **50** francs. — La *Table générale* seule : **10** francs.

— La Table générale vient de paraître —

LE LIVRE MODERNE a succédé, en janvier 1890, à la revue *le Livre*, publiée pendant dix années consécutives, sous la direction d'Octave Uzanne, à la librairie A. Quantin et dont la collection complète (20 volumes in-8° colombier) est aujourd'hui entièrement épuisée.

Avec le *Livre moderne*, le fondateur du *Livre* inaugurait la véritable revue d'amateur, destinée à un prompt transformisme et faite pour être à la fois regrettée de ses abonnés, ainsi que recherchée par tous ceux qui ne l'ont point connue ni suivie par livraisons durant le cours de sa périodicité.

Au début du *Livre moderne*, M. Octave Uzanne annonçait à ses souscripteurs sa ferme résolution de ne pas poursuivre cette publication mensuelle au delà de deux ou trois années : il a tenu parole, bien que le succès eût pu lui faire différer d'une année encore son engagement.

L'ART ET L'IDÉE succède, depuis le 20 janvier 1892, à ce *Livre moderne* qui ne saurait être oublié et dont les quatre volumes, suivis d'une table très soigneusement dressée, resteront toujours estimés et souvent consultés dans la bibliothèque des lettrés, des curieux et des gens de goût.

Il faudrait plusieurs pages pour détailler les curiosités littéraires, les études singulières, les lettres inédites, les dissertations bibliographiques, les comptes rendus de livres nouveaux, d'événements bibliophiliques, d'enchères à sensation qui sont renfermés dans ces 4 volumes si foisonnants d'articles agréables et intéressants pour l'histoire des hommes, des arts et des livres contemporains.

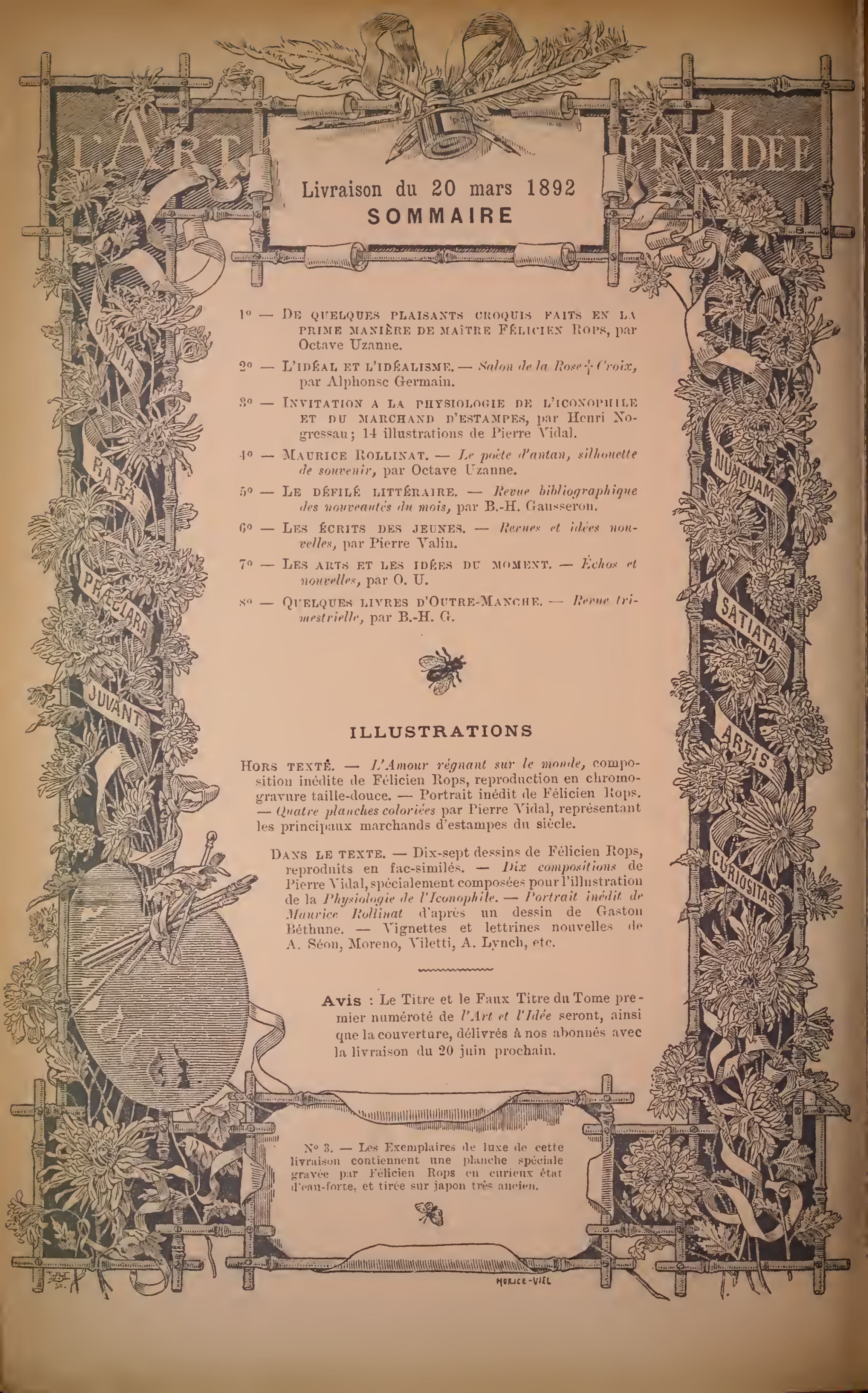
Les illustrations nombreuses comprennent plus de cinquante planches hors texte, eaux-fortes, héliogravures, phototypies et lithographies, sans comprendre les illustrations dans le texte, les vignettes sans cesse renouvelées, les innombrables portraits inconnus d'écrivains de ce siècle, les ex-libris, les caricatures, les autographes en fac-similé, les lettres ornées spéciales et les culs-de-lampe originaux qui font de ces livres des modèles d'ornementation typographique.

Le Livre moderne, tiré à *Mille exemplaires numérotés* sur papier vergé et 50 exemplaires de luxe, a été dès la première année presque entièrement souscrit. *Il ne nous reste aujourd'hui qu'un nombre très restreint d'Exemplaires sur vergé*, dont nous maintiendrons le prix à 100 fr. L'administration de *l'Art et l'Idée* s'engagerait donc — par horreur des scandaleuses liquidations qui ont ruiné la librairie de luxe — à détruire les exemplaires restants du *Livre moderne* et même à racheter ceux qui tomberaient à bas prix sur le marché, plutôt qu'à en délivrer un seul au-dessous de 100 francs, chiffre qui sera encore surélevé pour les dix dernières collections qui nous resteront.

Le but de la Direction n'a jamais été de faire une spéculation. Aussi, l'œuvre achevée, veillera-t-elle encore au crédit de cette publication et à sa valeur continue à la Bourse des Livres.

Paris. — MAY & MOTTEROZ, libr.-impr. réunies, 7, rue Saint-Benoît. — *Le Directeur-Gérant* : OCTAVE UZANNE.


Rara Juvant
L'ART & L'IDÉE
REVUE CONTEMPORAINE
DU DILETTANTISME LITTÉRAIRE
ET DE LA CURIOSITÉ
PUBLIÉE PAR
OCTAVE UZANNE
PUBLICATION MENSUELLE
TROISIÈME LIVRAISON
20 mars
PARIS. — DIRECTION : 17, quai Voltaire
(par correspondance).
ADMINISTRATION ET ABONNEMENTS :
Ancienne Maison QUANTIN,
7, rue Saint-Benoît.
1892
N° 3
PRIX DES ABONNEMENTS :
PARIS ET PROVINCE : Un An......... 40 fr.
ÉTRANGER : Un An.................. 45 fr.
Vente au Numéro :
LA LIVRAISON sur papier vélin...... 3 fr. 50



Livraison du 20 mars 1892

SOMMAIRE

ILLUSTRATIONS

HORS TEXTE. — *L'Amour régnant sur le monde*, composition inédite de Félicien Rops, reproduction en chromogravure taille-douce. — Portrait inédit de Félicien Rops. — *Quatre planches coloriées* par Pierre Vidal, représentant les principaux marchands d'estampes du siècle.

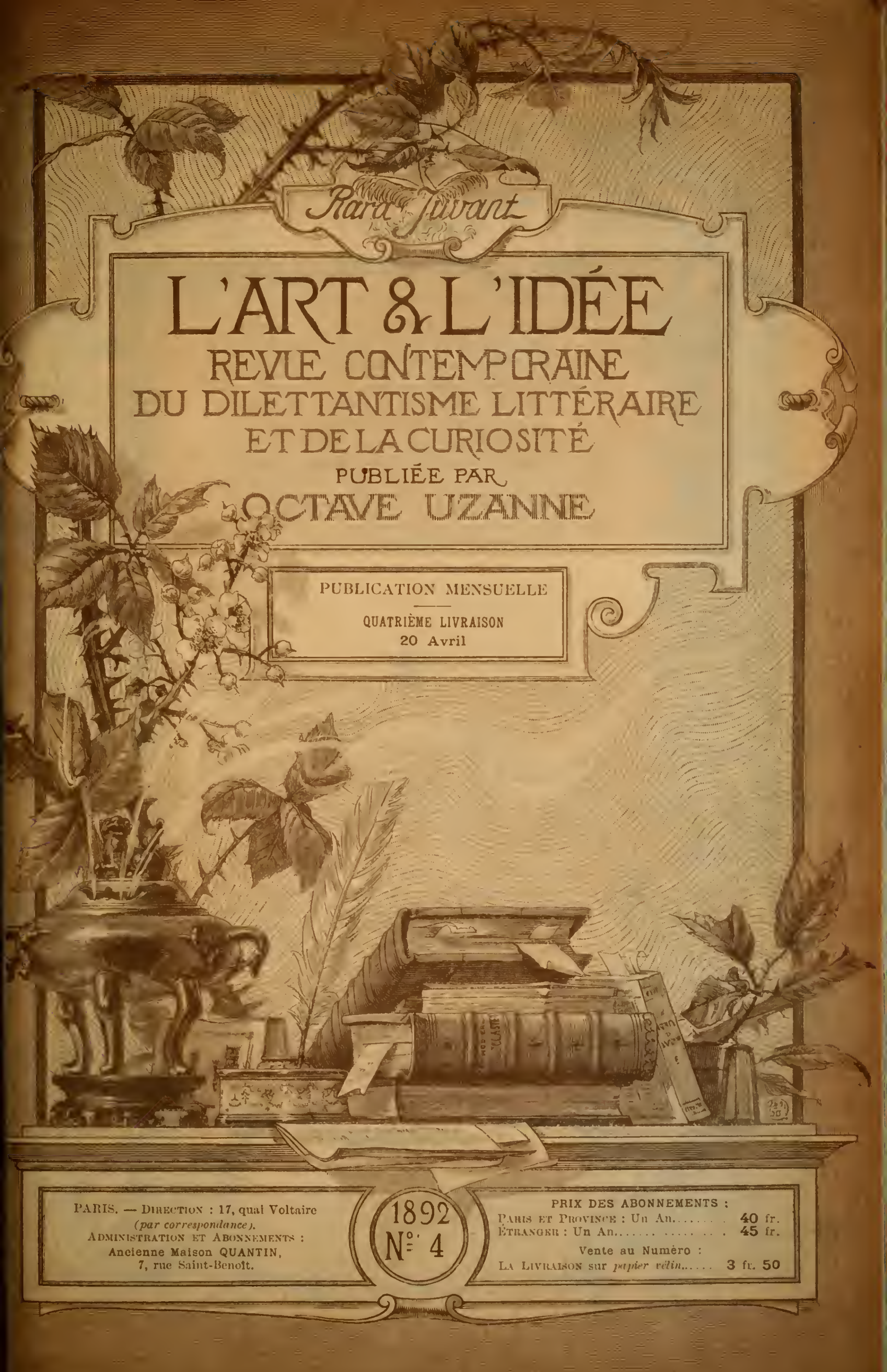
DANS LE TEXTE. — Dix-sept dessins de Félicien Rops, reproduits en fac-similés. — *Dix compositions* de Pierre Vidal, spécialement composées pour l'illustration de la *Physiologie de l'Iconophile*. — *Portrait inédit de Maurice Rollinat* d'après un dessin de Gaston Béthune. — Vignettes et lettrines nouvelles de A. Séon, Moreno, Viletti, A. Lynch, etc.

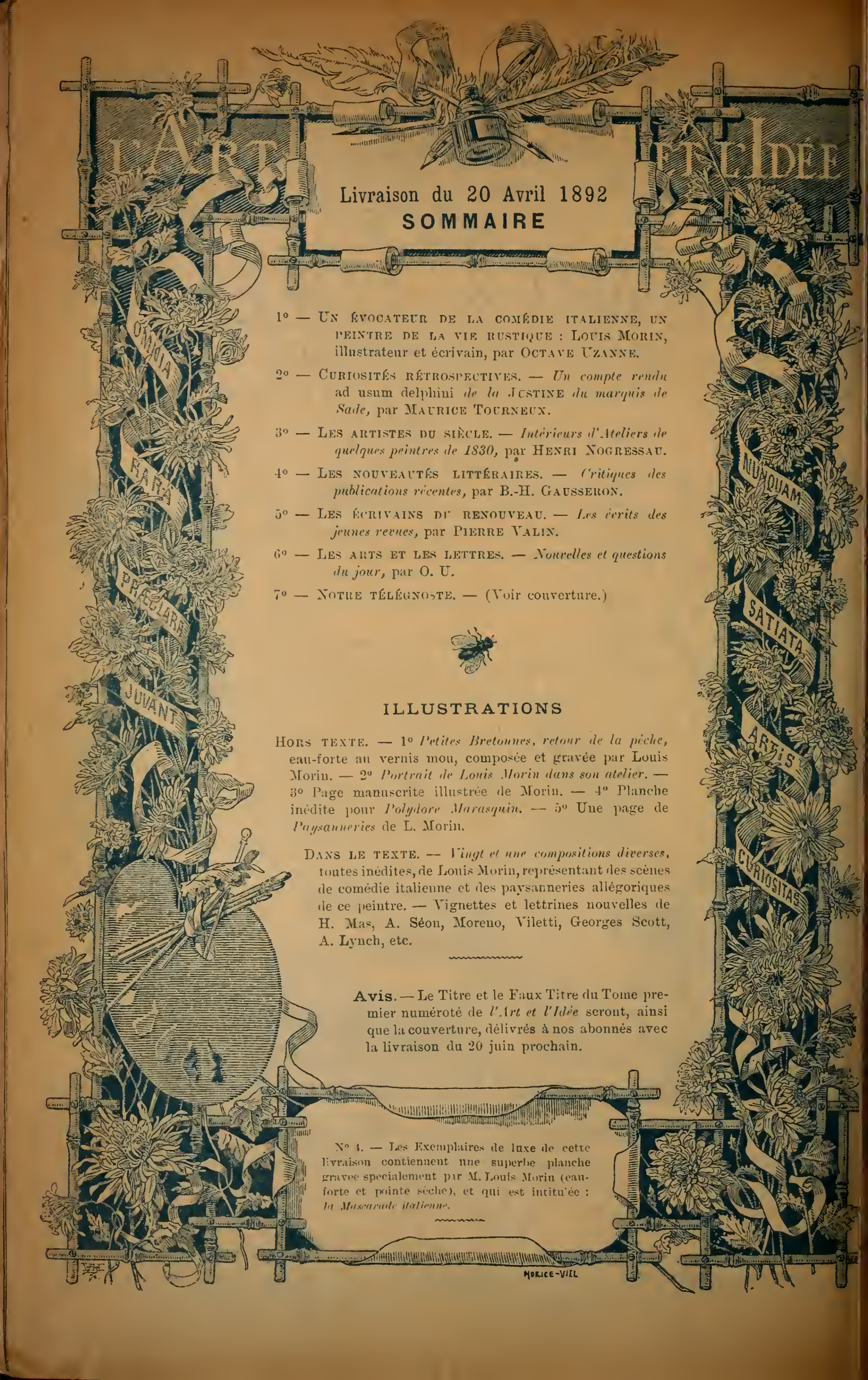
Avis : Le Titre et le Faux Titre du Tome premier numéroté de *l'Art et l'Idée* seront, ainsi que la couverture, délivrés à nos abonnés avec la livraison du 20 juin prochain.

N° 3. — Les Exemplaires de luxe de cette livraison contiennent une planche spéciale gravée par Félicien Rops en curieux état d'eau-forte, et tirée sur japon très ancien.


RÉGÉNÉRATEUR DU SANG
du Docteur LAFAGE
Préparée par A. GIRAL, pharmacien,
92, boulevard Diderot, & 121, rue du Château, PARIS
Seule préparation renfermant tous les principes du sang, n'ayant aucun des inconvénients de médicaments analogues, facilement assimilable et ne constipant jamais.
DOSE : Deux petits verres à liqueur pour les Adultes. Un petit pour les Enfants de 4 à 10 ans.
PRIX. — Flacon : 8 francs. — Demi-Flacon : 4 fr. 50.
RELIURE ARTISTIQUE
S. DAVID
Successeur de son Père
11, rue Mazarine, PARIS
RELIURES PLEINES MODERNES, DEMI-RELIURES, DOS FANTAISIE
Em. TERQUEM, 19, rue Scribe — PARIS
BIBLIOTHÈQUES TOURNANTES
BREVETÉES S. G. D. G.
PORTE-DICTIONNAIRE
CHEVALETS
SCRAP-BOOK
Envoi FRANCO du catalogue sur demande
APPUI-LIVRES
RELIURE MOBILE
PRESSE-RELIEUR
Envoi FRANCO du catalogue sur demande
APPUI-LIVRES A COULISSES
Cet article, très élégamment fini, est un complément d'étagère sur une table ou sur un bureau.
AU CHOIX :
Noyer
BOIS NOIR
ACAJOU
ENVOI franco contre Mandat-poste
3 MODÈLES EN VENTE :
Modèle A. — Dimensions : longueur, 0m,35 ; largeur, 0m,13. Prix : 10 fr.
— B. — — 0m,40 ; — 0m,15. — 15 fr.
— C. — — 0m,60 ; — 0m,18. — 20 fr.
Envoi FRANCO du catalogue.

Paris. — May & Motteroz, libr.-impr. réunies, 7, rue Saint-Benoît. — *Le Directeur-Gérant :* Octave Uzanne.


Rara Juvant
L'ART & L'IDÉE
REVUE CONTEMPORAINE
DU DILETTANTISME LITTÉRAIRE
ET DE LA CURIOSITÉ
PUBLIÉE PAR
OCTAVE UZANNE
PUBLICATION MENSUELLE
QUATRIÈME LIVRAISON
20 Avril
PARIS. — DIRECTION : 17, quai Voltaire
(par correspondance).
ADMINISTRATION ET ABONNEMENTS :
Ancienne Maison QUANTIN,
7, rue Saint-Benoît.
1892
N° 4
PRIX DES ABONNEMENTS :
PARIS ET PROVINCE : Un An........ 40 fr.
ÉTRANGER : Un An.............. 45 fr.
Vente au Numéro :
LA LIVRAISON sur papier vélin..... 3 fr. 50



Livraison du 20 Avril 1892

SOMMAIRE

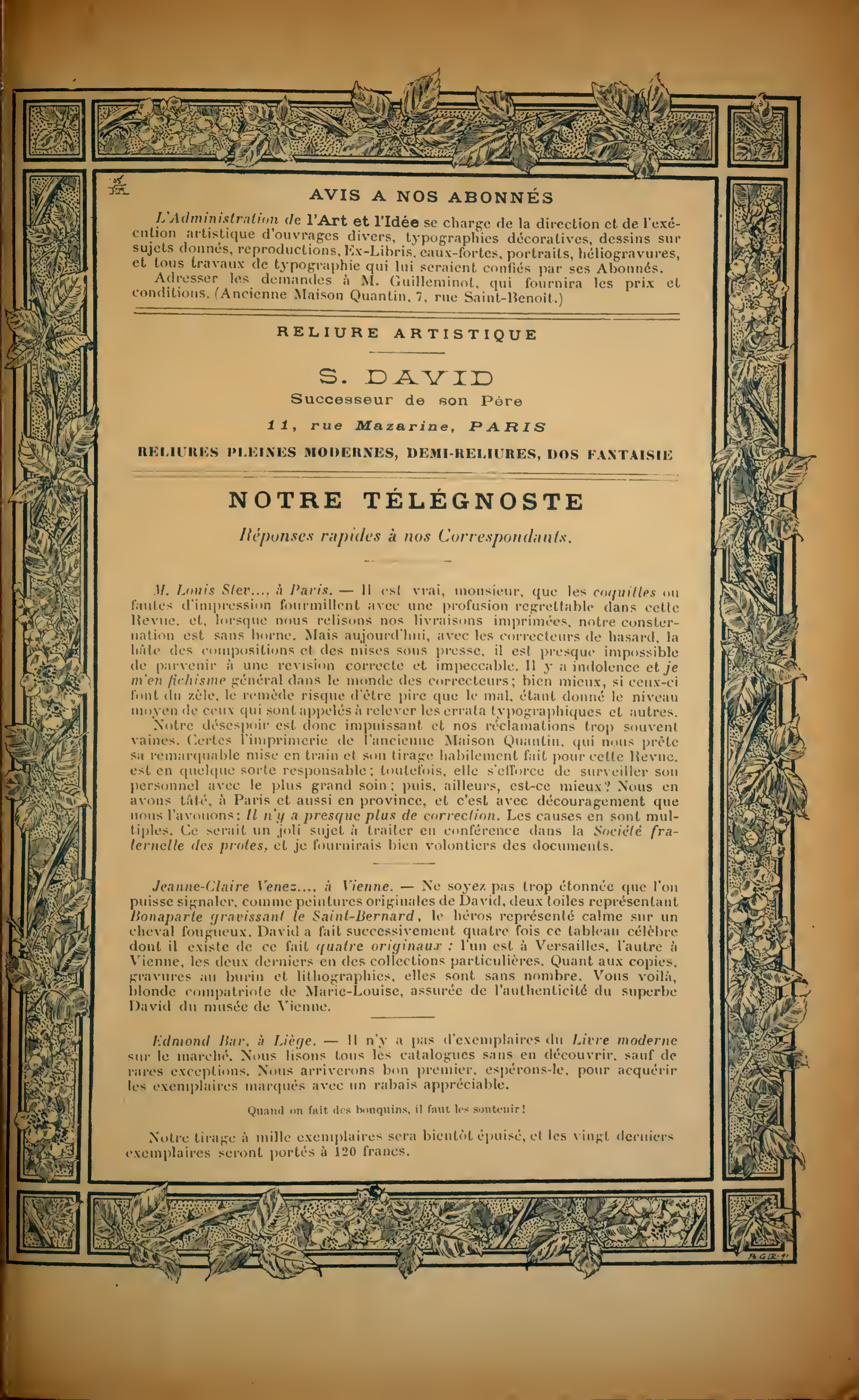
ILLUSTRATIONS

HORS TEXTE. — 1° *Petites Bretonnes, retour de la pêche,* eau-forte au vernis mou, composée et gravée par Louis Morin. — 2° *Portrait de Louis Morin dans son atelier.* — 3° Page manuscrite illustrée de Morin. — 4° Planche inédite pour *Polydore Marasquin.* — 5° Une page de *Paysanneries* de L. Morin.

DANS LE TEXTE. — *Vingt et une compositions diverses,* toutes inédites, de Louis Morin, représentant des scènes de comédie italienne et des paysanneries allégoriques de ce peintre. — Vignettes et lettrines nouvelles de H. Mas, A. Séon, Moreno, Viletti, Georges Scott, A. Lynch, etc.

Avis. — Le Titre et le Faux Titre du Tome premier numéroté de *l'Art et l'Idée* seront, ainsi que la couverture, délivrés à nos abonnés avec la livraison du 20 juin prochain.

N° 4. — Les Exemplaires de luxe de cette livraison contiennent une superbe planche gravée spécialement par M. Louis Morin (eau-forte et pointe sèche), et qui est intitulée : *la Mascarade italienne.*



NOTRE TÉLÉGNOSTE

Réponses rapides à nos Correspondants.

M. Louis Sler...., à Paris. — Il est vrai, monsieur, que les *coquilles* ou fautes d'impression fourmillent avec une profusion regrettable dans cette Revue, et, lorsque nous relisons nos livraisons imprimées, notre consternation est sans borne. Mais aujourd'hui, avec les correcteurs de hasard, la hâte des compositions et des mises sous presse, il est presque impossible de parvenir à une revision correcte et impeccable. Il y a indolence et *je m'en fichisme* général dans le monde des correcteurs; bien mieux, si ceux-ci font du zèle, le remède risque d'être pire que le mal, étant donné le niveau moyen de ceux qui sont appelés à relever les errata typographiques et autres.

Notre désespoir est donc impuissant et nos réclamations trop souvent vaines. Certes l'imprimerie de l'ancienne Maison Quantin, qui nous prête sa remarquable mise en train et son tirage habilement fait pour cette Revue, est en quelque sorte responsable; toutefois, elle s'efforce de surveiller son personnel avec le plus grand soin; puis, ailleurs, est-ce mieux? Nous en avons tâté, à Paris et aussi en province, et c'est avec découragement que nous l'avouons: *Il n'y a presque plus de correction.* Les causes en sont multiples. Ce serait un joli sujet à traiter en conférence dans la *Société fraternelle des protes*, et je fournirais bien volontiers des documents.

Jeanne-Claire Venez...., à Vienne. — Ne soyez pas trop étonnée que l'on puisse signaler, comme peintures originales de David, deux toiles représentant *Bonaparte gravissant le Saint-Bernard*, le héros représenté calme sur un cheval fougueux. David a fait successivement quatre fois ce tableau célèbre dont il existe de ce fait *quatre originaux :* l'un est à Versailles, l'autre à Vienne, les deux derniers en des collections particulières. Quant aux copies, gravures au burin et lithographies, elles sont sans nombre. Vous voilà, blonde compatriote de Marie-Louise, assurée de l'authenticité du superbe David du musée de Vienne.

Edmond Bar, à Liège. — Il n'y a pas d'exemplaires du *Livre moderne* sur le marché. Nous lisons tous les catalogues sans en découvrir, sauf de rares exceptions. Nous arriverons bon premier, espérons-le, pour acquérir les exemplaires marqués avec un rabais appréciable.

Quand on fait des bouquins, il faut les soutenir!

Notre tirage à mille exemplaires sera bientôt épuisé, et les vingt derniers exemplaires seront portés à 120 francs.

Paris. — MAY & MOTTEROZ, libr.-impr. réunies, 7, rue Saint-Benoît. — *Le Directeur-Gérant :* OCTAVE UZANNE.



L'ART & L'IDÉE

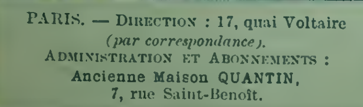
REVUE CONTEMPORAINE DU DILETTANTISME LITTÉRAIRE ET DE LA CURIOSITÉ

PUBLIÉE PAR

OCTAVE UZANNE

PUBLICATION MENSUELLE

CINQUIÈME LIVRAISON
20 Mai



PARIS. — Direction : 17, quai Voltaire
(par correspondance).
Administration et Abonnements :
Ancienne Maison QUANTIN,
7, rue Saint-Benoît.

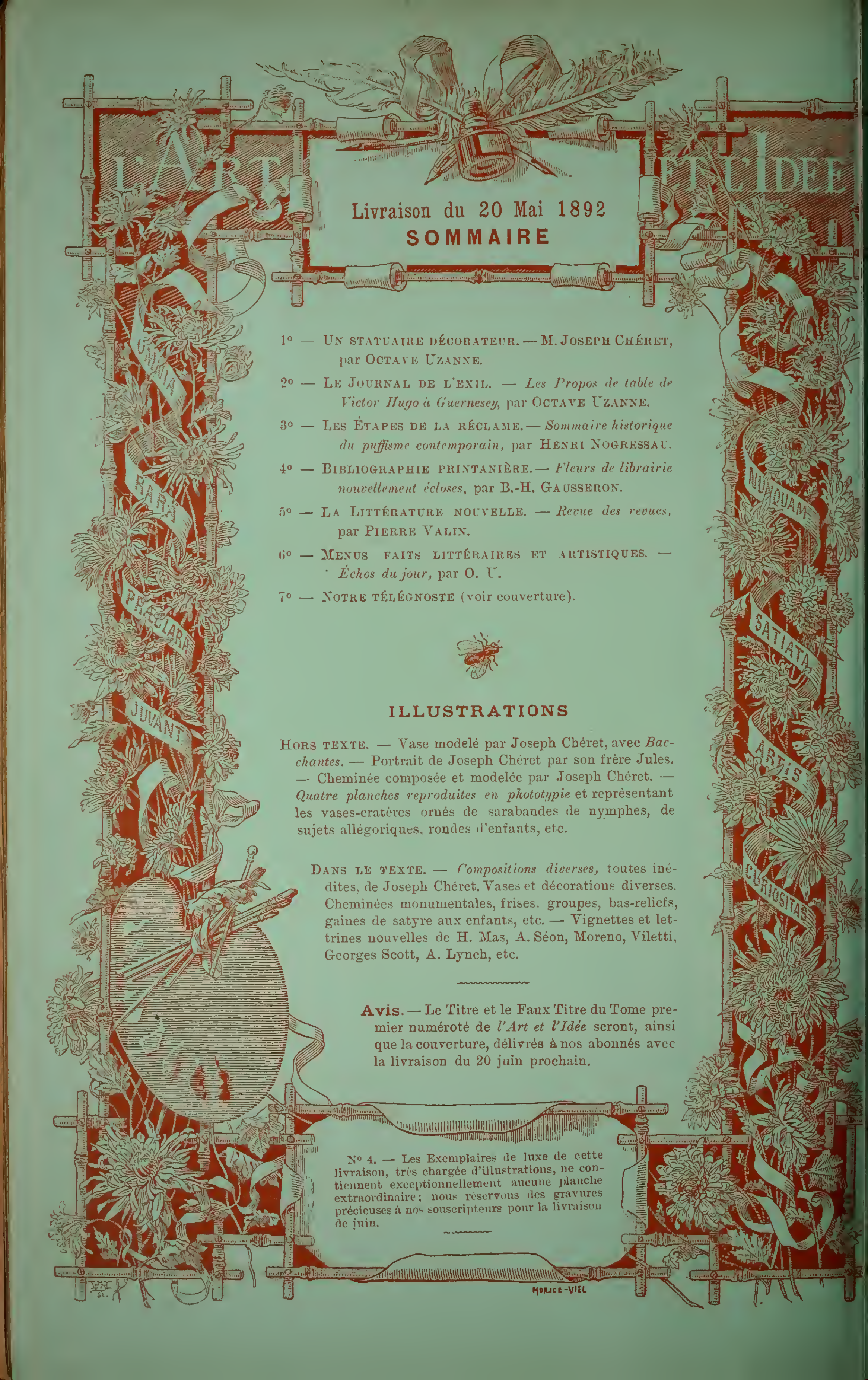
1892
N° 5

PRIX DES ABONNEMENTS :

Paris et Province : Un An.........	40 fr.
Étranger : Un An............	45 fr.

Vente au Numéro :

La Livraison sur *papier vélin*......	3 fr. 50



Livraison du 20 Mai 1892

SOMMAIRE

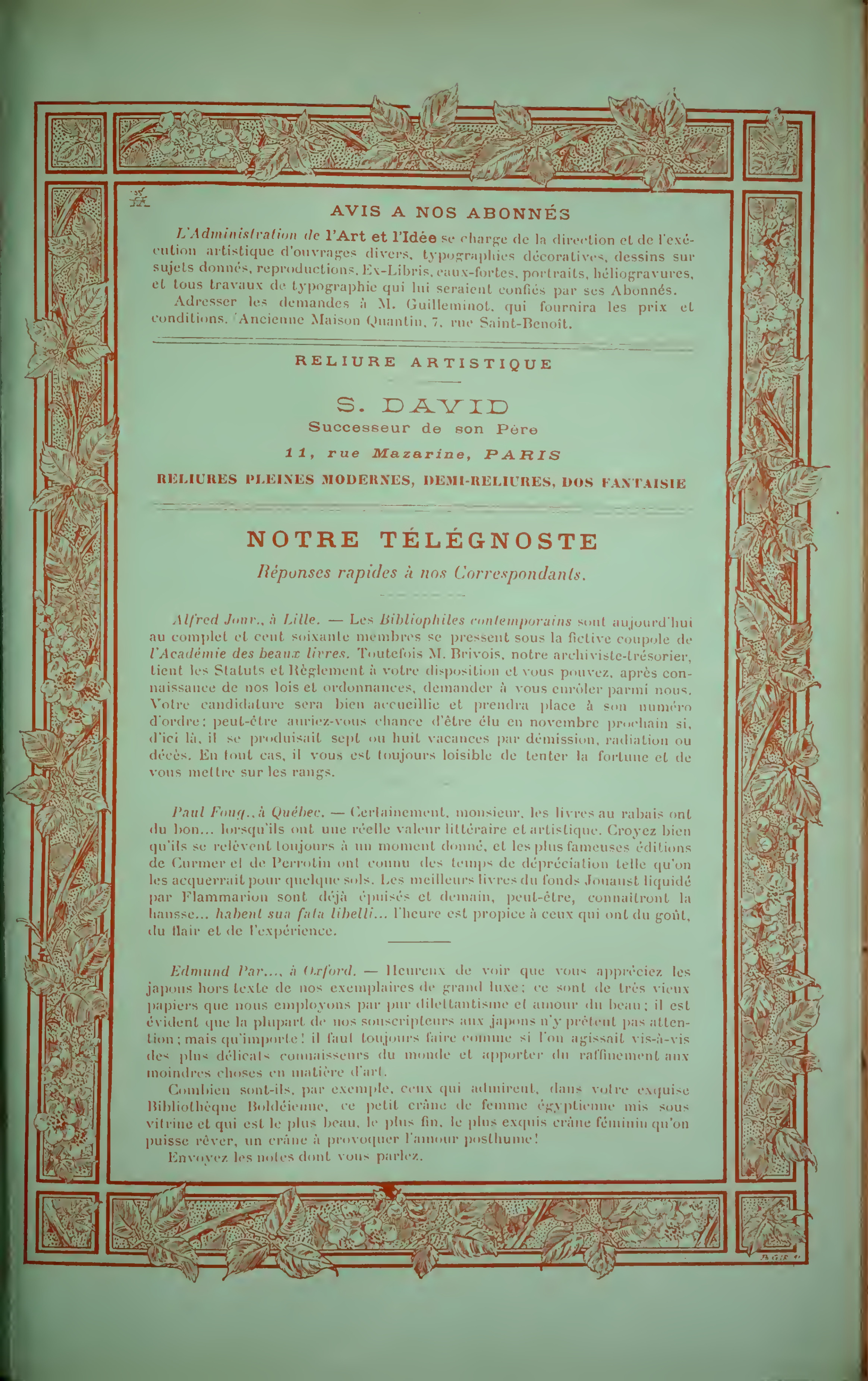
ILLUSTRATIONS

HORS TEXTE. — Vase modelé par Joseph Chéret, avec *Bacchantes*. — Portrait de Joseph Chéret par son frère Jules. — Cheminée composée et modelée par Joseph Chéret. — *Quatre planches reproduites en phototypie* et représentant les vases-cratères ornés de sarabandes de nymphes, de sujets allégoriques, rondes d'enfants, etc.

DANS LE TEXTE. — *Compositions diverses*, toutes inédites, de Joseph Chéret. Vases et décorations diverses. Cheminées monumentales, frises, groupes, bas-reliefs, gaines de satyre aux enfants, etc. — Vignettes et lettrines nouvelles de H. Mas, A. Séon, Moreno, Viletti, Georges Scott, A. Lynch, etc.

Avis. — Le Titre et le Faux Titre du Tome premier numéroté de *l'Art et l'Idée* seront, ainsi que la couverture, délivrés à nos abonnés avec la livraison du 20 juin prochain.

N° 4. — Les Exemplaires de luxe de cette livraison, très chargée d'illustrations, ne contiennent exceptionnellement aucune planche extraordinaire ; nous réservons des gravures précieuses à nos souscripteurs pour la livraison de juin.



AVIS A NOS ABONNÉS

L'Administration de **l'Art et l'Idée** se charge de la direction et de l'exécution artistique d'ouvrages divers, typographies décoratives, dessins sur sujets donnés, reproductions, Ex-Libris, eaux-fortes, portraits, héliogravures, et tous travaux de typographie qui lui seraient confiés par ses Abonnés.

Adresser les demandes à M. Guilleminot, qui fournira les prix et conditions. (Ancienne Maison Quantin, 7, rue Saint-Benoît.

NOTRE TÉLÉGNOSTE

Réponses rapides à nos Correspondants.

Alfred Jour., à Lille. — Les *Bibliophiles contemporains* sont aujourd'hui au complet et cent soixante membres se pressent sous la fictive coupole de *l'Académie des beaux livres.* Toutefois M. Brivois, notre archiviste-trésorier, tient les Statuts et Règlement à votre disposition et vous pouvez, après connaissance de nos lois et ordonnances, demander à vous enrôler parmi nous. Votre candidature sera bien accueillie et prendra place à son numéro d'ordre; peut-être auriez-vous chance d'être élu en novembre prochain si, d'ici là, il se produisait sept ou huit vacances par démission, radiation ou décès. En tout cas, il vous est toujours loisible de tenter la fortune et de vous mettre sur les rangs.

Paul Fouq., à Québec. — Certainement, monsieur, les livres au rabais ont du bon... lorsqu'ils ont une réelle valeur littéraire et artistique. Croyez bien qu'ils se relèvent toujours à un moment donné, et les plus fameuses éditions de Curmer et de Perrotin ont connu des temps de dépréciation telle qu'on les acquerrait pour quelque sols. Les meilleurs livres du fonds Jouaust liquidé par Flammarion sont déjà épuisés et demain, peut-être, connaitront la hausse... *habent sua fata libelli...* l'heure est propice à ceux qui ont du goût, du flair et de l'expérience.

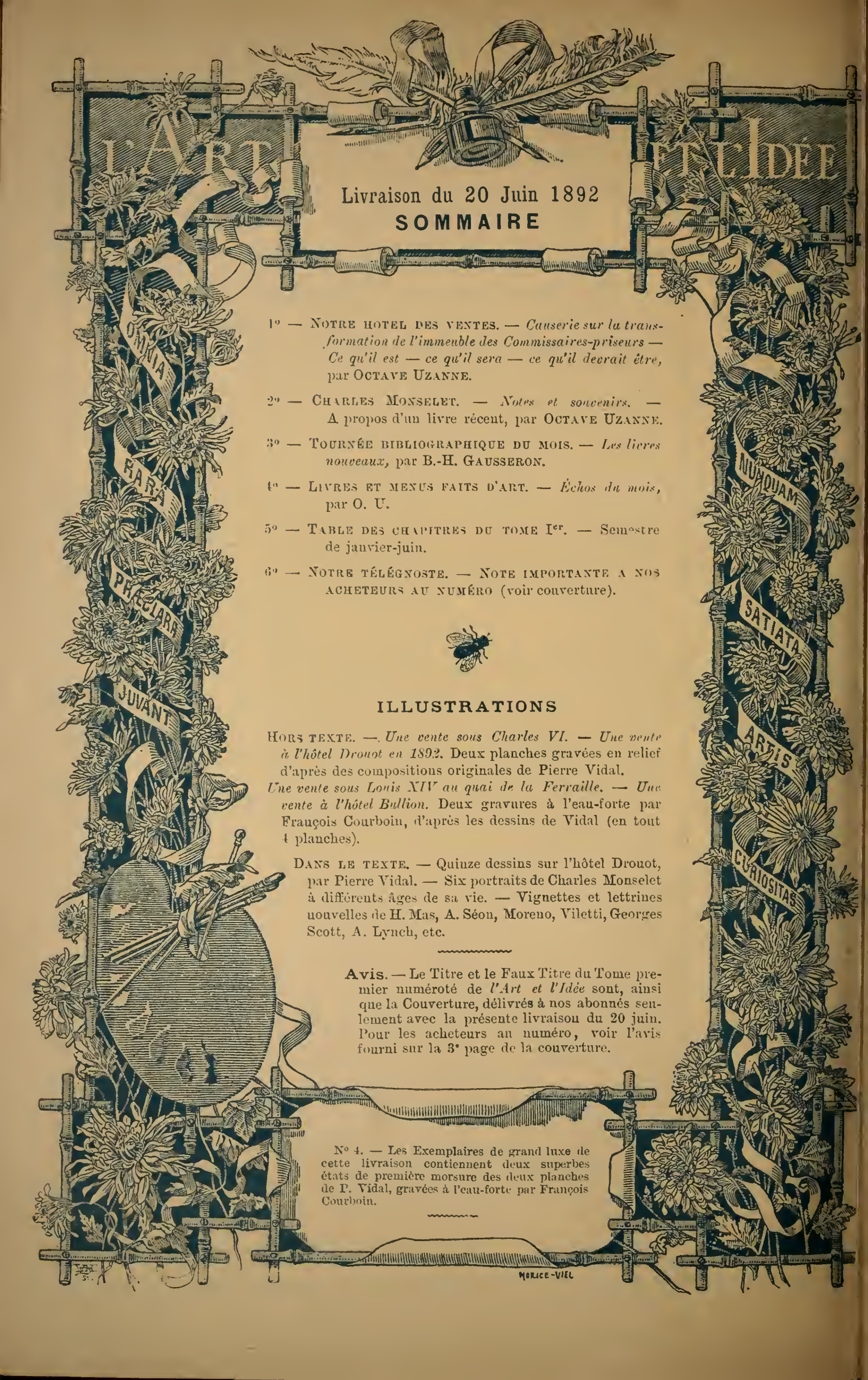
Edmund Par..., à Oxford. — Heureux de voir que vous appréciez les japons hors texte de nos exemplaires de grand luxe; ce sont de très vieux papiers que nous employons par pur dilettantisme et amour du beau; il est évident que la plupart de nos souscripteurs aux japons n'y prêtent pas attention; mais qu'importe! il faut toujours faire comme si l'on agissait vis-à-vis des plus délicats connaisseurs du monde et apporter du raffinement aux moindres choses en matière d'art.

Combien sont-ils, par exemple, ceux qui admirent, dans votre exquise Bibliothèque Boldéienne, ce petit crâne de femme égyptienne mis sous vitrine et qui est le plus beau, le plus fin, le plus exquis crâne féminin qu'on puisse rêver, un crâne à provoquer l'amour posthume!

Envoyez les notes dont vous parlez.

Paris. — MAY & MOTTEROZ, libr.-impr. réunies, 7, rue Saint-Benoît. — *Le Directeur-Gérant :* OCTAVE UZANNE.


Rara Juvant
L'ART & L'IDÉE
REVUE CONTEMPORAINE
DU DILETTANTISME LITTÉRAIRE
ET DE LA CURIOSITÉ
PUBLIÉE PAR
OCTAVE UZANNE
PUBLICATION MENSUELLE
SIXIÈME LIVRAISON
20 Juin
PARIS. — DIRECTION : 17, quai Voltaire
(par correspondance).
ADMINISTRATION ET ABONNEMENTS :
Ancienne Maison QUANTIN,
7, rue Saint-Benoît.
1892
N° 6
PRIX DES ABONNEMENTS :
PARIS ET PROVINCE : Un An...... 40 fr.
ÉTRANGER : Un An............ 45 fr.
Vente au Numéro :
LA LIVRAISON sur papier vélin..... 3 fr. 50



Livraison du 20 Juin 1892

SOMMAIRE

ILLUSTRATIONS

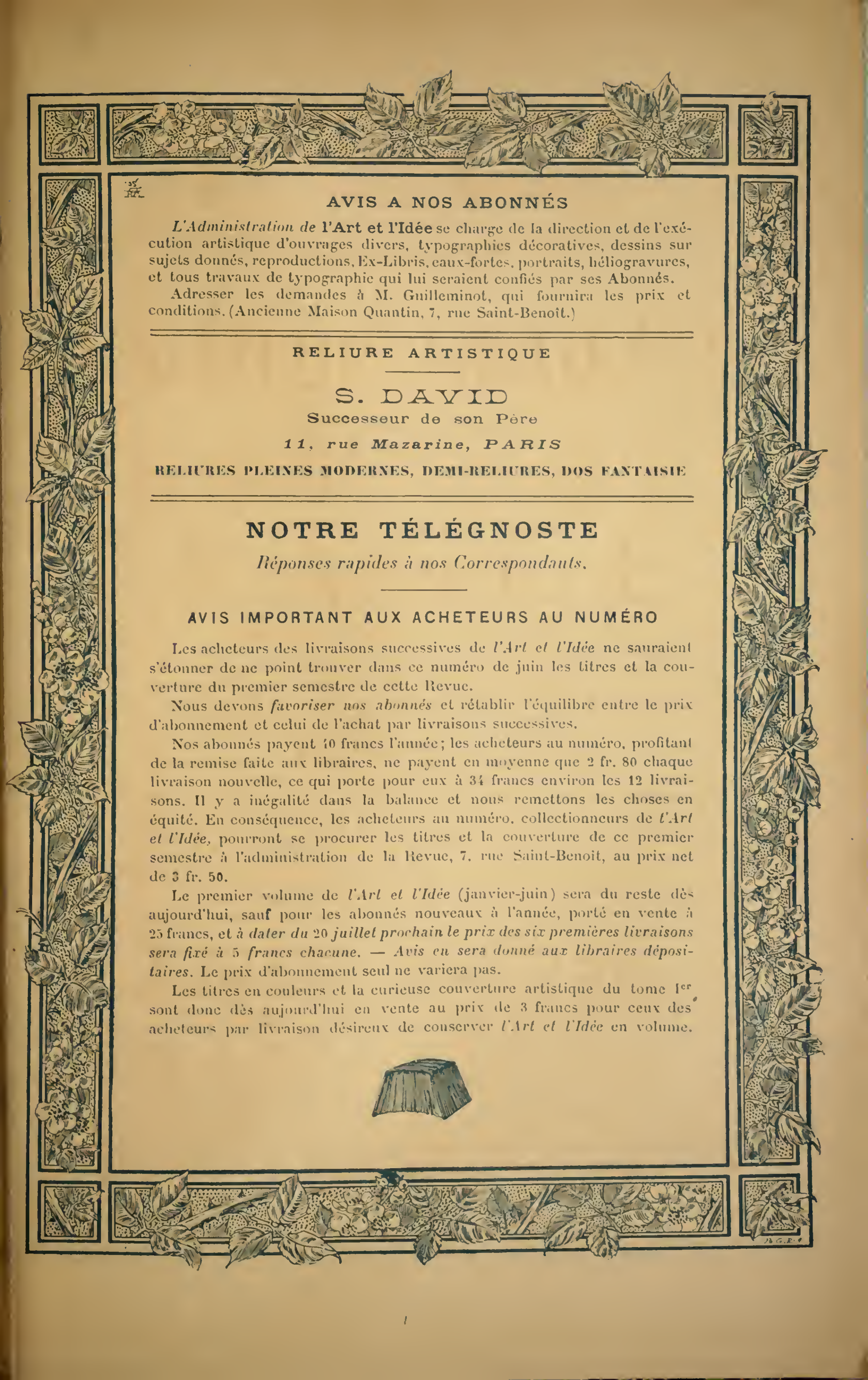
Hors texte. — *Une vente sous Charles VI.* — *Une vente à l'hôtel Drouot en 1892.* Deux planches gravées en relief d'après des compositions originales de Pierre Vidal.

Une vente sous Louis XIV au quai de la Ferraille. — *Une vente à l'hôtel Bullion.* Deux gravures à l'eau-forte par François Courboin, d'après les dessins de Vidal (en tout 4 planches).

Dans le texte. — Quinze dessins sur l'hôtel Drouot, par Pierre Vidal. — Six portraits de Charles Monselet à différents âges de sa vie. — Vignettes et lettrines nouvelles de H. Mas, A. Séon, Moreno, Viletti, Georges Scott, A. Lynch, etc.

Avis. — Le Titre et le Faux Titre du Tome premier numéroté de *l'Art et l'Idée* sont, ainsi que la Couverture, délivrés à nos abonnés seulement avec la présente livraison du 20 juin. Pour les acheteurs au numéro, voir l'avis fourni sur la 3ᵉ page de la couverture.

N° 4. — Les Exemplaires de grand luxe de cette livraison contiennent deux superbes états de première morsure des deux planches de P. Vidal, gravées à l'eau-forte par François Courboin.



AVIS A NOS ABONNÉS

L'Administration de **l'Art et l'Idée** se charge de la direction et de l'exécution artistique d'ouvrages divers, typographies décoratives, dessins sur sujets donnés, reproductions, Ex-Libris, eaux-fortes, portraits, héliogravures, et tous travaux de typographie qui lui seraient confiés par ses Abonnés.

Adresser les demandes à M. Guilleminot, qui fournira les prix et conditions. (Ancienne Maison Quantin, 7, rue Saint-Benoît.)

NOTRE TÉLÉGNOSTE

Réponses rapides à nos Correspondants.

AVIS IMPORTANT AUX ACHETEURS AU NUMÉRO

Les acheteurs des livraisons successives de *l'Art et l'Idée* ne sauraient s'étonner de ne point trouver dans ce numéro de juin les titres et la couverture du premier semestre de cette Revue.

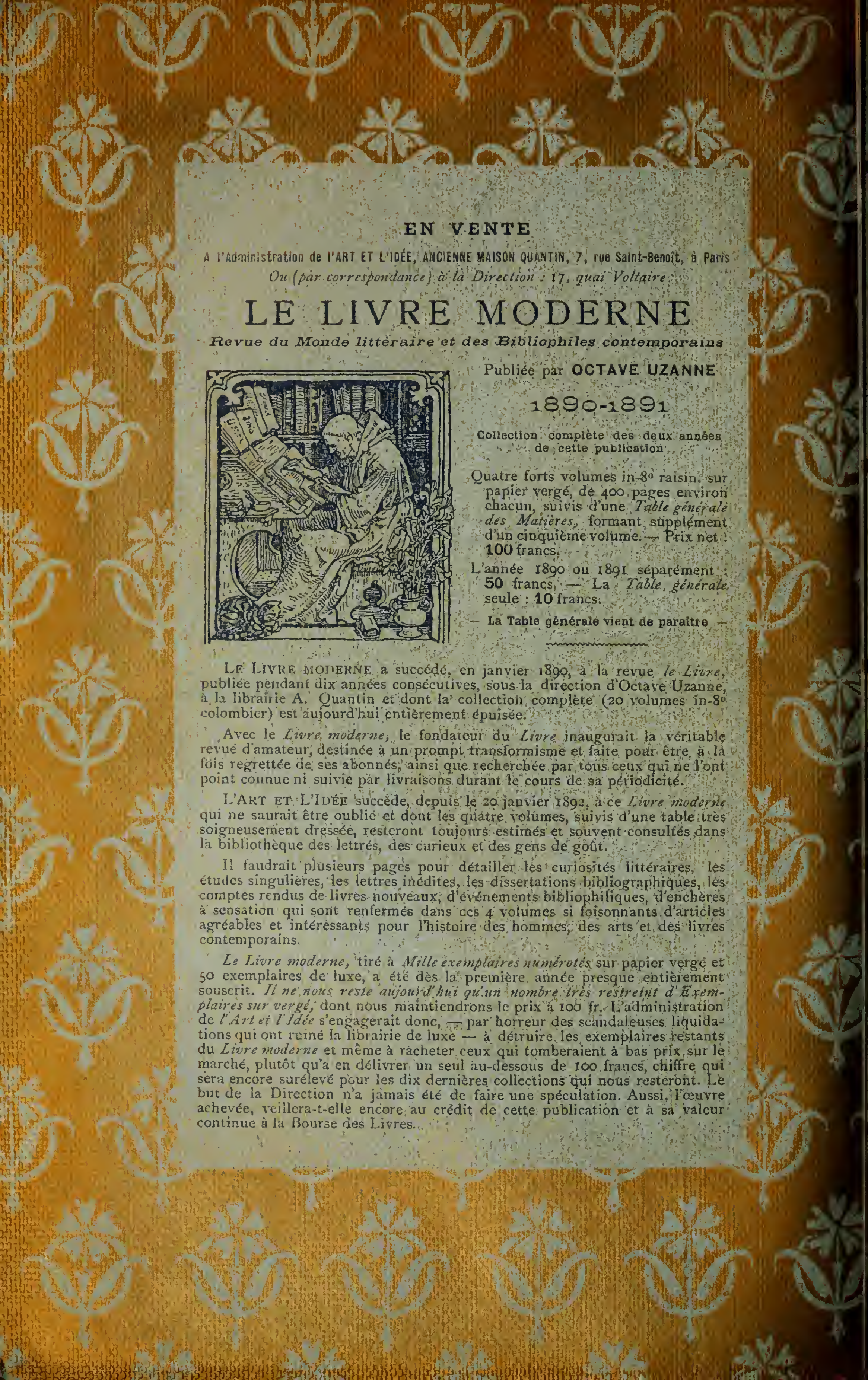
Nous devons *favoriser nos abonnés* et rétablir l'équilibre entre le prix d'abonnement et celui de l'achat par livraisons successives.

Nos abonnés payent 40 francs l'année; les acheteurs au numéro, profitant de la remise faite aux libraires, ne payent en moyenne que 2 fr. 80 chaque livraison nouvelle, ce qui porte pour eux à 34 francs environ les 12 livraisons. Il y a inégalité dans la balance et nous remettons les choses en équité. En conséquence, les acheteurs au numéro, collectionneurs de *l'Art et l'Idée,* pourront se procurer les titres et la couverture de ce premier semestre à l'administration de la Revue, 7, rue Saint-Benoît, au prix net de 3 fr. 50.

Le premier volume de *l'Art et l'Idée* (janvier-juin) sera du reste dès aujourd'hui, sauf pour les abonnés nouveaux à l'année, porté en vente à 25 francs, et *à dater du 20 juillet prochain le prix des six premières livraisons sera fixé à 5 francs chacune. — Avis en sera donné aux libraires dépositaires.* Le prix d'abonnement seul ne variera pas.

Les titres en couleurs et la curieuse couverture artistique du tome I[er] sont donc dès aujourd'hui en vente au prix de 3 francs pour ceux des acheteurs par livraison désireux de conserver *l'Art et l'Idée* en volume.

Paris. — MAY & MOTTEROZ, libr.-impr. réunies, 7, rue Saint-Benoît. — *Le Directeur-Gérant :* OCTAVE UZANNE.



TAVE UZANNE

L'ART

ET

'IDÉE



Tome Ier

JANVIER-JUIN

1892

PRIX :

5 FRANCS

LE VOLUME

PARIS

RÉDACTION

7, quai Voltaire

ISTRATION ET VENTE

rue Saint-Benoît.

NNE MAISON QUANTIN





